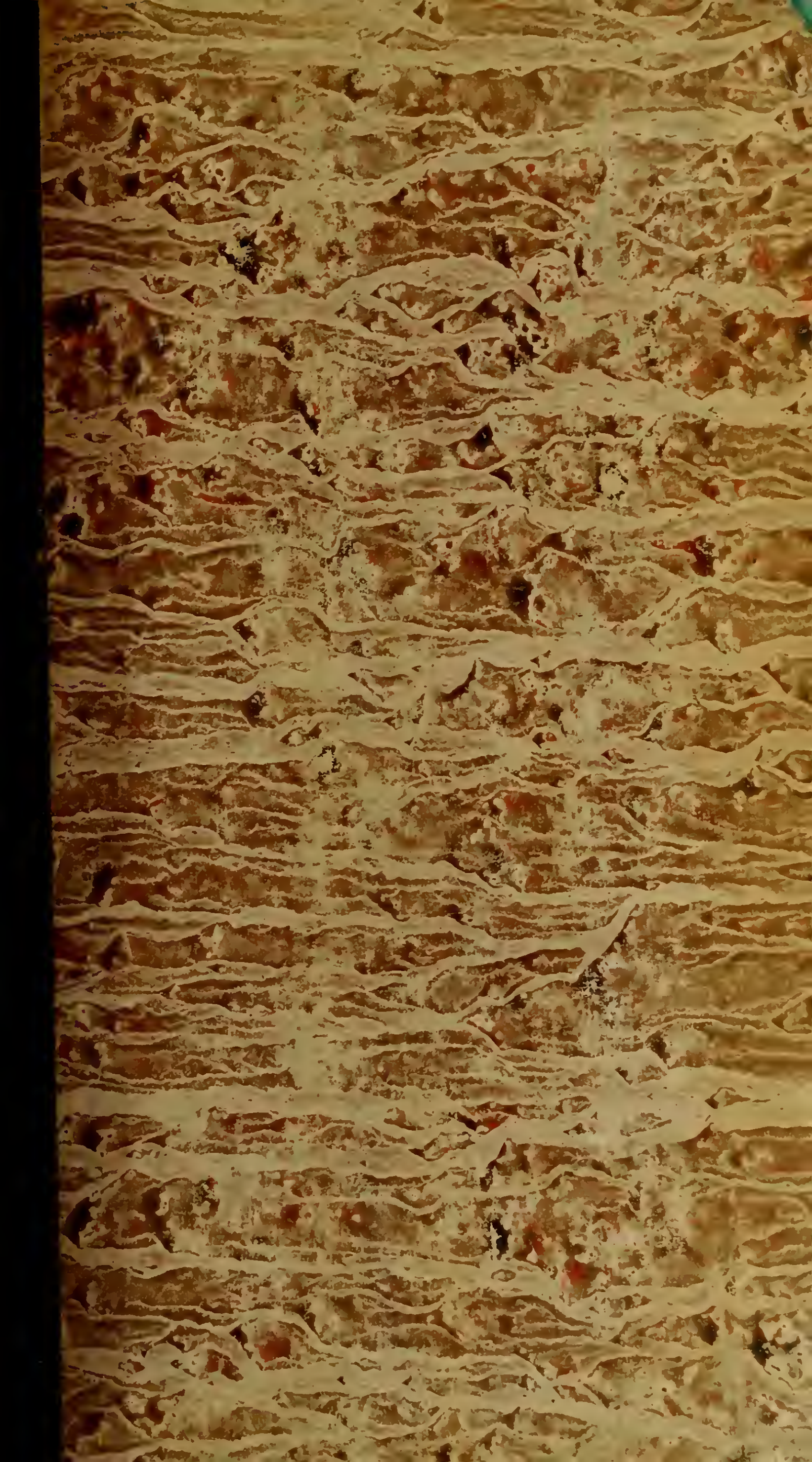


Méthode Jacotot 249

Balzac 12-16 C. Birotteau

308 ( F. [illegible]
E. Nucingen
Torpille

Sand Maîtres Sonneurs
Dernière Aldini ) 187-190

# REVUE CRITIQUE

DES

# LIVRES NOUVEAUX.

# REVUE CRITIQUE

DES

# LIVRES NOUVEAUX

## PUBLIÉS PENDANT L'ANNÉE 1838,

RÉDIGÉE

Par Joël Cherbuliez.

---

*6e Année*

du Bulletin Littéraire et Scientifique.

---

LIBRAIRIE D'AB. CHERBULIEZ ET Cie,

| PARIS, | GENÈVE, |
| --- | --- |
| RUE DE TOURNON, 17. | RUE DE LA CITÉ. |

1838.

# Revue Critique
# DES LIVRES NOUVEAUX.
## Janvier 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**ÉTUDES PRATIQUES ET LITTÉRAIRES SUR LA TYPOGRAPHIE**, à l'usage des gens de lettres, des éditeurs, des libraires, des imprimeurs, des protes, des correcteurs, et de tous ceux qui se destinent à l'imprimerie, par *G.-A. Crapelet*, imprimeur. — Paris, chez Armand Cluzel, 1837. Tome 1er, in-8, 8 fr.

Un imprimeur érudit pratiquant son art avec amour est aujourd'hui presque aussi rare qu'un libraire qui ne soit pas un simple marchand de livres et qui connaisse sa marchandise autrement que par le titre et le format, ou même que le sera probablement bientôt un auteur instruit et sachant écrire le français. Le nom seul de M. Crapelet, déjà connu du reste par d'autres écrits, mériterait donc d'attirer l'attention sur cet ouvrage, si le sujet qu'il traite et les curieux détails qu'il renferme n'étaient pas outre cela de nature à exciter le plus vif intérêt. Ces *Etudes pratiques et littéraires* offriront à la fois un résumé historique des vicissitudes de l'imprimerie de Paris, depuis son origine jusqu'à nos jours, et un traité des procédés typographiques complet quoique fait de la manière la plus propre à en rendre la lecture intéressante et agréable aux personnes qui sont le moins versées dans tout ce qui concerne l'imprimerie. L'auteur s'y montre comme dans tous ses écrits un digne émule des Didot et des Renouard, ces illustres soutiens d'un art qui fait la gloire des temps modernes et qui est l'âme de toute notre civilisation.

Le premier imprimeur qui vint s'établir à Paris, fut Ulric Gering, natif de Constance, qui, « dans le commencement » de l'année 1470, la dixième du règne de Louis XI, com» mença d'imprimer dans une des salles du collége Sor» bonne. » Il avait été appelé par le docteur Guillaume Fichet, qui le dirigea dans ses entreprises et rendit en France un grand service aux études en faisant ainsi multiplier des exemplaires corrects de livres classiques dont on ne possédait

auparavant que de rares copies faites avec négligence et remplies de fautes.

Gering forma une foule de maîtres qui élevèrent bientôt de nombreuses presses, et l'imprimerie parisienne acquit rapidement un haut degré de prospérité. Louis XI montra à plusieurs reprises l'intérêt qu'il portait à cette industrie, en accordant divers priviléges et franchises aux imprimeurs. L'Université exerçait sur l'imprimerie un patronage par le privilége qu'elle possédait de recevoir et d'instituer les imprimeurs et les libraires. Charles VIII et Louis XII accordèrent également à ceux-ci une protection marquée, et François Ier confirma toutes les immunités accordées par ses prédécesseurs. Il montra ainsi dès le début de son règne le désir d'encourager les lettres, et de semblables bienfaits n'étaient qu'une juste récompense de l'intelligence et de l'habileté déployées par l'imprimerie parisienne. Mais bientôt éclatèrent les querelles religieuses de la réforme. La Sorbonne se distingua par sa violence contre les hérétiques qu'elle voua aux flammes sans autre forme de procès. L'imprimerie qui aidait puissamment à répandre l'œuvre de la réforme commença alors à être jugée dangereuse. La Sorbonne et le Parlement ne furent plus occupés qu'à poursuivre les écrits luthériens qui malgré cela se glissaient partout et trouvaient accès jusque dans les écoles. L'hérésie devint même si audacieuse qu'elle ne craignit pas de s'attaquer aux objets du culte, et d'afficher ses placards séditieux jusque sur la porte de la chambre du roi. Alors François Ier, dans un mouvement de colère, défendit à tous les imprimeurs généralement d'imprimer aucune chose, *sur peine de la hart*. Ce sont ces déplorables lettres-patentes du 13 janvier 1534, qui ont servi de texte à plusieurs écrivains pour déclamer contre ce prince et le représenter comme l'ennemi de l'imprimerie. A la vérité, si elles avaient eu leur plein effet, sans anéantir la typographie, œuvre presque aussi impossible alors qu'aujourd'hui, elles auraient pu du moins lui causer un tort considérable. Mais, quoique adressées au Parlement dans la forme ordinaire, elles ne furent point enregistrées, et bientôt après le roi les abrogea en quelque sorte par d'autres édits concernant les imprimeurs pour lesquels il continua de montrer une grande sollicitude. Il institua même le premier imprimeur royal pour le grec, qui fut Conrad Néobar. C'est l'établissement de ce privilége qui a fait attribuer à François Ier la fondation de l'imprimerie royale, qui n'eut lieu qu'après lui. M. Crapelet est le premier qui ait éclairé du flambeau de la critique ces faits importans dans l'histoire de l'imprimerie. Ses assertions sont appuyées sur des pièces justi-

ficatives dont on ne saurait récuser l'authenticité. Sous Charles IX, la lutte de la Réforme devenant de plus en plus vive, et puisant ses principales armes dans les écrits que répandait l'imprimerie, on soumit celle-ci à des réglemens rigoureux : on défendit d'imprimer sans permission *sur peine d'estre pendus et étranglez.* Ce fut en quelque sorte le principe et l'origine de toutes les entraves apportées plus tard à la liberté de la presse. L'imprimerie parisienne prospéra long-temps et jouit d'une grande renommée. Plusieurs familles d'imprimeurs s'illustrèrent par leurs travaux, car cette profession se transmettait de père en fils comme un titre de gloire. Malheureusement depuis le grand développement industriel de ces dernières années, l'imprimerie, entraînée dans le mouvement général, a changé tout-à-fait de direction et dans un sens peu favorable aux lettres ainsi qu'à son propre intérêt. La librairie étant devenue elle-même la proie des spéculateurs, l'imprimerie a bien été obligée de la suivre dans cette nouvelle voie. Faire vite est devenu beaucoup plus nécessaire que faire bien; la promptitude a été préférée à la correction, et l'esprit de concurrence active a fait descendre les publications littéraires au rang de toute autre entreprise commerciale. On ne laisse pas aux écrivains le temps de polir leur œuvre, on enlève à mesure les fragmens qui s'échappent de leurs plumes, et l'on s'empresse de porter à l'imprimeur ces lambeaux informes souvent couverts de caractères indéchiffrables, de phrases décousues, de périodes inachevées que l'ignorante spéculation paye au prix de l'or, parce qu'elle compte sur le nom de l'auteur et sur le charlatanisme vénal de la presse pour en assurer le succès.

Cependant les ouvriers auxquels on remet une semblable copie y perdent vainement leur temps et leurs peines. Ils ne peuvent parvenir à faire quelque chose de rien, et les épreuves reviennent chargées d'un travail nouveau. L'auteur refait son livre aux dépens des correcteurs, qui, pressés sans cesse par l'impatience du libraire, n'accomplissent que très-imparfaitement leur œuvre. « Qu'importe? » répondront la plupart de ceux qui s'occupent du commerce des livres, « quelques fautes de plus n'empêchent pas un ouvrage de se » vendre. »

Qu'il y a loin de ce tableau fidèle de notre époque, aux temps des Alde, des Etienne, des Plantin, qui employaient dans leurs ateliers en qualité de correcteurs les savans les plus distingués! Ils attachaient la plus grande importance à la correction des livres qui sortaient de leurs presses. Les éditeurs se montrèrent long-temps animés du même zèle. « Le Jay, édi-» teur de la *Bible polyglotte*, 10 vol. in-folio, qui furent dix-

» sept ans sous presse chez Antoine Vitré (1628 à 1645),
» paya à Philippe d'Aquin la somme de *quatre mille livres* pour
» la seule correction de l'*Ancien Testament* dans les deux langues hébraïque et chaldaïque, ce qui équivaudrait à près
» de 10,000 francs, valeur actuelle. »

Maintenant ils sont bien rares les éditeurs qui s'occupent sérieusement de cette partie de leurs publications, et il serait difficile de rencontrer dans nos imprimeries des correteurs dignes de figurer à la suite des noms chers aux lettres et aux sciences qu'on trouve inscrits dans les annales de la typographie.

M. Crapelet cite quelques fautes grossières qui se trouvent dans une édition du *Catéchisme* de l'abbé Fleury, imprimée à Clamecy, en 1826, et employée dans les écoles, malgré les ridicules contre-sens qu'elle renferme. A cette occasion il rappelle les violentes discussions théologiques auxquelles donnèrent lieu maintes fois de semblables fautes.

« De Flavigny, professeur d'hébreu au collége de France,
» fut accusé d'impiété, injurié, soupçonné de mauvaises
» mœurs, pour une faute bizarre occasionnée par la disparition d'une seule lettre, accident très-fréquent de la presse.
» Flavigny, dans ses observations critiques contre la *Bible*
» *polyglotte* de Le Jay, avait cité ces deux versets de saint
» Matthieu : *Quid vides festucam in oculo fratris tui, et trabem*
» *in oculo tuo non vides? — Ejice primum trabem de oculo tuo, et*
» *tunc videris ejicere festucam de oculo fratris tui*. Or, il arriva
» que la première lettre *o* du mot *oculo* du premier verset,
» qui était correct à l'épreuve, fut enlevée à l'impression, ce
» qui laissait le mot *culo*, avec le sens mal figuré : « Et tu ne
» vois pas une poutre dans ton c..? » Par une maladresse typographique, le second mot *oculo* du second verset se trouvait ainsi divisé *o culo ;* il n'en fallut pas davantage pour
» faire supposer chez l'auteur les plus coupables intentions,
» qui lui furent violemment reprochées par son adversaire
» maronite, Abraham Echellensis. »

Erasme se vit également exposé, pour un accident de ce genre, aux persécutions de l'accusateur théologique, Noël Beda, et enfin Etienne Dolet, imprimeur de Lyon, fut pendu et brûlé comme *athée relaps* pour avoir imprimé les deux mots *du tout* ajoutés à la fin de cette phrase de Platon : « Après la mort tu ne seras plus rien. » Aujourd'hui la Sorbonne a perdu sa puissance et on ne brûle plus les imprimeurs ; mais dans l'intérêt des lettres, il est fort désirable de trouver un remède au mal qui menace l'avenir de l'imprimerie parisienne. M. Crapelet en indique un qui serait peut-être efficace ; il propose de faire de l'imprimerie royale une école de bons correcteurs, et

d'utiliser ainsi cet établissement, qui maintenant coûte tant d'argent à l'Etat et lui rend si peu de services.

Les deux derniers chapitres de ce premier volume sont consacrés à la correction. L'auteur traite avec détails cette matière importante; il en expose les procédés, les moyens les plus sûrs, et rapporte une foule d'anecdotes assez piquantes sur des auteurs célèbres. Il présente des observations fort justes sur la négligence des auteurs qui ne soignent point leurs manuscrits, et ne craignent pas de doubler ainsi les difficultés que présente déjà par lui-même le travail du compositeur obligé de former des lignes et des pages avec des milliers de petites lettres si faciles à déranger et à laisser tomber.

D'autres écrivains ont la manie de travailler leur sujet sur les épreuves qu'ils se font pour cela donner en placards, méthode que M. Crapelet blâme également comme tout-à-fait opposée à une bonne correction. Il y a tel ouvrage, comme par exemple l'*Essai sur l'éloquence de la Chaire, par le cardinal Maury,* qui a coûté en correction le double du prix de la composition première.

Si les auteurs connaissaient mieux en général les procédés typographiques et les difficultés nombreuses qu'ils présentent, ils seraient plus avares du temps et de la peine des ouvriers. Il suffirait souvent de copier un manuscrit pour éviter bien des frais et bien des fautes.

M. Crapelet parle également de la correction des ouvrages d'auteurs morts, et appuie fortement sur le respect que les éditeurs doivent montrer pour le texte primitif, en cherchant par la comparaison des éditions déjà faites et par tous les moyens possibles à le reproduire dans toute sa pureté! Il donne d'excellens conseils dont il est à désirer que la typographie profite, car ils ne pourront qu'avoir l'influence la plus salutaire sur son avenir.

Nous espérons que le public accueillera, comme elle le mérite, une œuvre de conscience et d'érudition malheureusement bien rare aujourd'hui, et qu'ainsi l'auteur sera encouragé à nous donner promptement la suite de cet intéressant ouvrage.

Quoique en décadence maintenant, l'imprimerie peut tout espérer de pareils livres propres à inspirer l'amour de cet art si puissant, et à diriger sur la bonne voie les jeunes gens qui s'y vouent.

---

**LUEURS MATINALES**, par *Paul Juillerat*. — Paris, 1838. in-16, 4 fr.

Enfant du ciel, ô Poésie!
Viens à mon aide, sois ma sœur;
Verse sur moi ta rêverie,
Réchauffe-moi de ta chaleur.
Ange, déesse, esprit ou femme,
Tu m'as ému, tu m'as charmé;
Viens jusqu'à moi, viens dans mon âme
Répandre ton souffle embaumé.
Mon cœur, jeune de vingt années,
Croit en ta chaste pureté;
Sauve-le des choses damnées,
Couvre-le de ta sainteté.

Cette invocation qui se trouve en tête du volume nous indique à la fois l'âge du poète, sa tendance et son talent. Jeune homme de vingt ans, esprit religieux mais un peu mystique, doué d'une imagination douce et d'un talent facile, il écrit avec grâce et pureté! Ses vers sont harmonieux mais en général peu riches en pensées; ils appartiennent à cette école rêveuse dont toutes les œuvres se ressemblent tellement que la première fois qu'on en voit de nouvelles, il semble qu'on les connaisse déjà. La plupart des pièces que renferme ce volume sont dans ce genre, et l'on trouve dans quelques-unes les défauts d'un débutant dans la carrière poétique; mais l'auteur abandonnera sans doute bientôt cette route vague et sans issue, et nous ne doutons pas qu'il n'obtienne des succès dans une meilleure voie. Les stances suivantes extraites du morceau intitulé : *Les chemins de fer*, le meilleur peut-être du recueil, suffisent pour le prouver :

Comme la flèche en l'air, cette route est lancée;
Comme l'éclair, ses chars y passent éperdus.
L'espace est absorbé, le temps ne compte plus....
Partir pour arriver attriste ma pensée.

Puis-je de ce torrent, et de fer et de feu,
Qui précipite au loin sa course avec furie,
Contempler le coteau, la forêt, la prairie,
Admirer la nature et penser à son Dieu?

Libres, et s'essayant à leurs galops agiles,
Les coursiers devancés suivent de loin les chars.
Les sceptres des cochers, sur la poussière épars,
Sont tombés de leur gloire et dorment inutiles.

L'amitié ne craint plus la longueur du chemin;
Les amis éloignés, rapprochant leurs demeures,
De Strasbourg à Bayonne arrivent en peu d'heures,
Et du Hâvre à Marseille ils se tendent la main.

L'espace en un clin-d'œil sous son vol se dérobe,
Il est d'un pôle à l'autre aussitôt que l'éclair.
Donnez-lui seulement le feu, l'onde, le fer,
Et, nouveau satellite, il glisse autour du globe.

Mais le monstre a ses jours d'humeur et de courroux,
Et soudain sur la route éclate son tonnerre.
Les chars, les voyageurs, brisés comme du verre,
Sont lancés dans l'espace et broyés de ses coups.

N'importe, le génie à son joug nous enchaîne,
Nous fait vivre en courant, nous défend de penser,
Fouette les pas tardifs des jours prompts à passer,
Et sur le vol des vents avec lui nous entraîne....

Faut-il vider la coupe et non la savourer?
La vie à pas légers vole et se précipite.
Ah! vers l'éternité ne fuyons pas si vite!
Laissez-nous un moment pour nous y préparer.

---

LES MERVEILLES DE LA NATURE, poème en six chants, par le baron *De Lamothe-Langon*. — Paris, chez Auguste Legallois, rue des Saints-Pères, 25, 1838. In-8, 7 fr.

M. Lamothe-Langon est plus connu comme romancier que comme poète. Cependant, au milieu des nombreuses publications dues à sa plume pendant ses dernières années, il a trouvé le temps de faire un poème en six chants qui est vraiment supérieur à beaucoup de ses romans. On y retrouve la même facilité, la même aisance qui distingue en général son style. Son imagination riche et féconde s'y développe avec éclat. Ami et en quelque sorte élève de Delille, il possède, quoique cependant à un moindre degré, quelques-unes des qualités de ce poète aimable. Ses vers sont également corrects, sages, un peu froids, mais gracieux et s'animant lorsque le sujet l'exige. Le sujet du poème est une mine inépuisable de descriptions, de tableaux aussi variés que nombreux. Les merveilles de la nature ne remplissent pas seules d'ailleurs tout le cadre; l'auteur y a entremêlé l'histoire contemporaine et le christianisme, ou plutôt le catholicisme dont il se montre un zélé défenseur. Un éloge de la papauté, des déclamations contre la révolution française, et l'expression

des regrets les plus vifs, au sujet de l'expulsion de Charles X, tiennent dans son poème une place peut-être un peu trop longue. Mais il est tout naturel que les sympathies de l'auteur se fassent jour dans un ouvrage de ce genre, et ce n'est qu'une recommandation de plus auprès de ceux qui les partagent. Quant à nous, elles nous importent peu et ne nous empêcheront point de rendre justice aux mérites du poète.

Il débute par une invocation qu'on nous saura gré sans doute de donner ici :

Toi, dont le prisme pur enrichit et colore
Les tableaux variés que ta main fait éclore ;
Toi, mère des beaux arts, reine de l'univers,
Viens inspirer ma lyre et briller dans mes vers.
Imagination dont les rians trophées
Sont portés dans les airs par d'élégantes fées,
Présente à mes regards tes gracieux travaux,
Toujours plus enchanteurs et toujours plus nouveaux.
Que de sylphes légers errant avec mystère
Se remplisse à ta voix le vallon solitaire ;
Que dans les bois touffus, que sur les verts coteaux
Se glisse le fantôme, hôte des vieux châteaux.
Près d'un rocher désert, dans la plaine fleurie,
La Méditation, la douce Rêverie
Ont placé leur demeure ; et toi qui suis mes pas,
En ces champêtres lieux ne te verrai-je pas ?
Oui, viens ; et soutenant une lyre hardie,
Pare d'heureux accords ma faible mélodie.
Sur tes ailes d'argent et de pourpre et d'or pur,
Je prétends m'élancer vers le céleste azur ;
Avec toi parcourir, d'un pas rapide et ferme,
L'espace où chaque ciel l'un dans l'autre s'enferme ;
Traverser ces chemins de soleils parsemés,
Astres étincelans aux orbes enflammés,
Et qui du Créateur, par leur sainte harmonie,
Aux mondes dispersés révèlent le génie.
Je veux fuir loin du vice et des pâles douleurs,
Loin de l'homme naissant et mourant dans les pleurs ;
Allons vers ce séjour où le crime, où la guerre,
N'ont point porté leurs maux, noirs fléaux de la terre ;
Où la vérité simple, où l'austère vertu,
Etendent un pouvoir que rien n'a combattu.

Ce fragment n'est sans doute pas tout-à-fait exempt de défauts ; ainsi :

Et toi qui suis mes pas,
En ces champêtres lieux ne te verrai-je pas ?

présente une singulière question ; car, si l'imagination suit les pas du poète, il n'a qu'à se retourner pour la voir. La fin du morceau est faible aussi, et ce

pouvoir que rien n'a combattu

semble être une chute assez malheureuse. Mais sauf ces petites incorrections, ce début est harmonieux et commence dignement le poème. Il serait difficile de faire l'analyse de celui-ci ; car un ouvrage de ce genre n'admet pas de division régulière. L'imagination seule guide le poète avec ses brillantes fantaisies ; et les tableaux se succèdent, les incidens naissent, les chants s'enchaînent les uns aux autres sans qu'on puisse bien dire comment. On voit d'ailleurs que les divers fragmens dont la réunion compose ce poème, ont été produits séparément à des époques différentes, et que le plan primitif des *Merveilles de la Nature*, que M. Lamothe-Langon a emprunté à un poète écossais, David Mallet, n'est plus qu'un cadre qui a servi à réunir tous ces morceaux épars. Le poème descriptif est du reste, par sa nature même, sujet à cet inconvénient ; de nombreux épisodes bien choisis et bien amenés peuvent seuls lui donner de l'intérêt et de la vie. Aussi l'auteur n'a-t-il pas négligé ce moyen ; des descriptions et des épisodes de tous genres sont semés le long de ses chants, et l'on peut en citer un assez grand nombre de remarquables, tels que *le Cauchemar, le Mirage, l'Aurore boréale, le Choléra, l'Électricité*, etc., etc. Nous donnons ici deux de ces morceaux qui nous ont paru propres à faire connaître avantageusement cette œuvre poétique.

TOULOUSE.

En de fertiles champs, au pied des Pyrénées,
Où l'Aude et la Garonne en grondant enchaînées
Baignent des champs couverts d'abondantes moissons,
Je te vois, ville chère à tous tes nourrissons ;
Toi, le front ceint de tours, toi, dont la main présente
De cinq brillantes fleurs la couronne imposante ;
Toi que suit un bélier qui soutient fièrement
Deux châteaux, la croix d'or son plus bel ornement.
A ton nom maternel mon cœur palpite et s'ouvre,
Là, mon œil tout en pleurs, en t'admirant, découvre
Le berceau d'où ma voix salua la clarté,
Et la tombe où j'irai dormir en liberté.
O reine du Midi! florissante Toulouse !
Toi que souvent les rois nommèrent leur épouse,
Mère des troubadours, des héros et des arts,
Illustre par tes fils aux jeux sanglans de Mars,

Toi, dont le nom porté jusqu'au fond de l'Asie,
De l'éternelle Rome aigrit la jalousie;
Foyer de la lumière aux siècles ténébreux,
Sainte par tes martyrs, célèbre par tes preux,
A la voix de Bernard, quand l'Europe enflammée,
De pélerins nombreux inonda l'Idumée,
Du valeureux Raymond, suivant les étendards,
Cent mille combattans quittèrent tes remparts;
Et tandis que l'Anglais, vainqueur dans nos provinces,
Disputait la couronne à nos augustes princes,
Toi, courant à l'appel de ton maître abattu,
Par ta fidélité rehaussas ta vertu.
Toujours ferme, loyale, à ton devoir fidèle,
Des puissantes cités tu restas le modèle;
Et du trône français précieux ornement,
Ton nom jette l'éclat du plus pur diamant.
. . . . . . . .

## CHRISTOPHE COLOMB.

Toi, dont le beau génie, en sa raison profonde,
Devina cette terre encor vierge sur l'onde,
Que ta gloire fut belle! et contre toi pourtant
Qu'à te persécuter le sort resta constant!
O Colomb! autrefois la Grèce enorgueillie
T'eût décerné la palme à ton autel cueillie.
L'âge moderne, ingrat, égoïste, jaloux,
Hait celui qui l'oblige à ployer les genoux;
La médiocrité qu'il aime et qu'il encense,
Sans blesser son orgueil, partage sa puissance:
De tout sublime esprit il s'éloigne soudain:
Le génie est pour lui l'objet d'un long dédain.
Pourtant, auprès de toi, que sont ces noms célèbres
Qu'Homère dérobait à l'oubli des ténèbres?
Ce Jason si fameux, cet Ulysse vanté,
Et qu'il lança si grand dans la postérité,
Tous t'auraient, devant toi courbant leur front superbe,
Donné le rang du cèdre au-dessus d'un brin d'herbe.
Vainqueur des préjugés, des courtisans, des flots,
Au joug du sens commun rangeant les matelots,
Le triomphe fut grand et la tâche pénible;
Que de fois tu trouvas une oreille insensible!
Allant de cour en cour, et dans chaque cité
Rarement accueilli, plus souvent rebuté.
L'ignorance arrogante, encor moins que grossière,
Des superstitions soulevant la poussière,
Te combattit, grand homme, et ton plus heureux fait
Fut d'avoir imposé le joug d'un tel bienfait.

Argonaute nouveau, dédaignant la tempête,
Sans crainte des périls amassés sur ta tête;
Tes lieutenans haineux, l'effroi qu'aux champs amers
Eprouve le pilote égaré sur les mers;
Bravant tes oppresseurs, ton vigoureux génie
Ne désespéra point d'une course infinie.
Et quand la trahison que tu n'osais punir
T'enchaînait dans ta gloire et dans ton avenir,
A ces accens de mort, comme un coup de tonnerre,
Ta foudroyante voix répondit : TERRE! TERRE!
La voici.... Tous l'ont vue, et tous à tes genoux
Tombent humiliés sans être moins jaloux.

Dans sa préface et dans ses notes, M. Lamothe-Langon se déclare partisan exclusif du genre classique et porte un rude jugement sur les romantiques.

Cette manière de considérer la littérature comme partagée en deux camps, ou en deux systèmes absolus, nous paraît mauvaise. Il ne saurait qu'être fort dangereux, en littérature ainsi qu'en toute autre matière, d'adopter un système exclusif qui substitue certaines règles de pure convention à la nature, seul maître et seul guide véritable de l'homme dans toutes ses œuvres de goût et d'imitation. Le beau se trouve aussi bien dans Shaskespeare que dans Racine, et ne saurait pas plus se rencontrer dans un mauvais poète classique que dans un mauvais romantique. M. Lamothe-Langon paraît du reste avoir senti cela, car après s'être élevé avec ironie contre nos écrivains modernes, il fait une exception pour La Martine, Hugo et quelques autres.

---

**LA FILLE DE PAUVRE JACQUES**, par *Edme Chauffer* et *Hippolyte Demolière*. Paris, 1838, 4 vol. in-12, 10 fr. — **LES DAMES DE LA COUR**, par *E. L. Guérin*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ces deux romans sont du nombre de ceux destinés à alimenter les cabinets de lecture dans les temps de pénurie ou de disette littéraire. Le premier surtout présente, dans sa composition et dans son style, un laisser-aller qui sent un peu la halle et le genre poissard; il faut vraiment des lecteurs affamés pour avaler de semblables morceaux. Et comme pour ajouter encore à la difficulté de le lire, il est imprimé sous la forme la plus disgracieuse, avec de vilains caractères et sur de mauvais papier gris. Pour être juste cependant, il faut dire que certaines scènes assez bien peintes s'y rencontrent; elles sont d'un genre trivial sans doute, mais elles prouvent du

moins que les auteurs ont observé le monde qu'ils ont voulu décrire. En choisissant un meilleur sujet ils pourront peut-être faire mieux.

— *Les Dames de la Cour* sont sous tous les rapports supérieures au roman précédent. M. Guérin écrit avec facilité et sait jeter de l'intérêt dans son récit. Mais c'est un sujet sur lequel on a déjà tant écrit qu'il est bien difficile de trouver quelque chose de nouveau à dire. Apologies, critiques, révélations, scandale, tout a été épuisé. Les règnes du régent et de Louis XV ont été, s'il est permis de se servir d'une semblable expression, tordus en tous sens comme un linge mouillé, et quiconque veut encore en parler ne peut que répéter ce qu'on en sait. On ne trouvera donc dans *Les Dames de la Cour* qu'une galerie de portraits connus, avec quelques détails sur les circonstances qui ont amené le triomphe de chacune des femmes qui ont tour à tour brillé, par leur esprit ou leur intrigue, leur beauté ou leur galanterie, à cette cour corrompue. M. Guérin ne se montre point du reste trop ami du scandale; il voile ses tableaux et passe rapidement sur tout ce qui pourrait devenir licencieux. On doit lui en savoir gré, car ce n'est vraiment pas chose facile quand on parle de la cour du Régent ou de celle de Louis XV.

---

**HISTOIRE DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE DE CÉSAR BIROTTEAU**, parfumeur, chevalier de la Légion-d'Honneur, adjoint au maire du 2e arrondissement de la ville de Paris; par *M. de Balzac*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Voici bien deux ans que ce livre était annoncé, attendu avec impatience par les admirateurs de M. de Balzac, et si l'on en croit le *Figaro*, les élémens eux-mêmes se sont conjurés pour en retarder la publication. Mais aujourd'hui les fanfaronnades du prospectus ne devraient plus en imposer à personne, car chacun sait qu'on emploie pour l'annonce littéraire les mêmes moyens que pour l'eau dentrifice, la bougie sébaclare ou le savon épilatoire. Nos éditeurs ont même laissé bien loin derrière eux les anciens marchands d'orviétan; le charlatanisme est en voie de progrès, ce n'est plus l'eau de Cologne qui guérit de tous maux, c'est mieux que çà, c'est: « *César Birotteau*, qui « est un tableau im» mense, un poème entier, » qui pourrait bien n'être qu'un » chef-d'œuvre. Tant pis pour lui. »

Figaro, en changeant de métier, en renonçant à la critique pour la louange, a comme on le voit conservé une supériorité marquée sur tous ses émules. Il n'est point retenu par de

sots scrupules et jette bravement son encensoir au nez de ses auteurs au risque de leur casser la tête.

*César Birotteau* est du reste une farce qui serait très-bonne si elle était moins longue. M. de Balzac a voulu peindre le boutiquier parisien, avec ses ridicules et ses bonnes qualités, faire un tableau de genre grotesque mais vrai. Il a en partie réussi; maintes scènes de ce nouveau roman sont remarquables par le naturel avec lequel elles sont écrites, par le bon comique dont elles sont emprcintes. Mais la manie des détails a emporté ici comme ailleurs M. de Balzac. Plus de la moitié de ces deux volumes ressemble au procès-verbal d'une séance du tribunal de commerce. L'Auteur montre des connaissances très-grandes sur tout ce qui concerne les affaires contentieuses et les faillites. Au besoin *le metteur en lumière des contes drolatiques* pourrait, je crois, faire un excellent homme de loi. Mais quelque vérité qu'il y ait dans tout ce récit de la décadence de César Birotteau, on ne saurait y trouver aucun intérêt. Les personnages sont d'ailleurs tous trop ridicules pour qu'on puisse s'attacher beaucoup à eux, et les nobles efforts du héros pour se relever de sa décadence, pour payer intégralement ses créanciers et obtenir sa réhabilitation ne produisent eux-mêmes que fort peu d'effet à la suite de tant de plaisanteries bonnes ou mauvaises. Enfin M. de Balzac a trop négligé le dénouement; c'est le défaut ordinaire de ses compositions. Son imagination est riche, son esprit est inventif; mais l'un et l'autre sont singulièrement enclins à la paresse. Une fantaisie brillante, une idée ingénieuse se présentent-elles à lui, il jette sur le papier une ébauche, un croquis, un titre surtout; puis il retombe dans les douceurs du *far niente,* et le roman s'achève ensuite comme il peut à grands renforts de détails, de minuties, d'étalage, d'érudition dans telle ou telle spécialité qui se rapporte à son sujet ou à quelque incident du récit.

Le boutiquier choisi pour type par M. de Balzac est un honnête parfumeur qui, parvenu à force de travail à se créer une heureuse aisance, est tout-à-coup saisi d'ambitieuses velléités. Les bénéfices sûrs mais modiques de son commerce ne lui suffisent plus, il lui faut de grandes spéculations; d'ailleurs, nommé adjoint au maire du 2e arrondissement, décoré du ruban rouge, les honneurs lui tournent la tête; et, pour prouver son dévouement à la royauté, il se croit obligé de changer toutes ses habitudes et de monter sa maison sur un beaucoup plus grand pied. Il spécule donc, il achète des terrains en société avec d'adroits fripons qui le dupent et le volent, parce que le parfumeur habile à faire et à vendre ses savons et ses pommades, n'entend rien du tout aux grandes

opérations industrielles, ou commerciales. Bientôt ruiné, il se voit obligé de faire faillite et d'abandonner tout son avoir à ses créanciers. Mais il a trop d'honneur pour supporter l'idée d'avoir fait perdre qui que ce soit, et dès ce moment tous ses efforts tendent à rembourser les dettes qu'il a contractées. Des protecteurs lui font obtenir une place dont il consacre les appointemens à l'œuvre de sa réhabilitation, à laquelle ses enfans coopèrent aussi avec un zèle admirable; enfin la munificence royale vient à son secours, et César Birotteau meurt après avoir éprouvé toutes les joies d'un triomphe d'honnête homme. Il succombe aux émotions du jour solennel où il est publiquement réhabilité par un arrêt du tribunal de commerce.

Le caractère de César Birotteau est bien tracé; on y trouve ce mélange de finesse et de simplicité, de probité et d'habileté traficante, qui, uni chez le boutiquier parisien à une ignorance complète de tout ce qui sort de la sphère de ses occupations habituelles, en font souvent un être ridicule quoique rempli de qualités précieuses. On objectera seulement à M. de Balzac que César Birotteau, ayant rempli pendant plusieurs années les fonctions de juge consulaire, ne pouvait être un sot en fait de commerce et ne devait pas se laisser duper aussi facilement qu'il nous le montre.

Les autres personnages mis en scène, ne sont en général que faiblement esquissés et n'y jouent qu'un rôle subalterne, tout-à-fait vulgaire.

---

**MADAME LA DUCHESSE,** deuxième partie du faubourg Saint-Germain, par le comte Horace de Vieil-Castel. 2 vol. in-8, 15 fr. — **LE MAGICIEN**, par *Alphonse Esquiros.* — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15. fr.

M. de Vieil-Castel est un transfuge du faubourg Saint-Germain; il rompt ouvertement avec les purs et se prononce contre les fidèles qui persistent à bouder et à se renfermer dans leurs salons, loin de la cour et de ses fêtes. Bien plus, il profite de son ancienne intimité avec le noble faubourg pour nous dévoiler toutes les misères, toutes les turpitudes et la corruption de ce grand monde, qu'il a long-temps étudié en observateur attentif. C'est vraiment jouer un bien vilain tour à cette vieille et hautaine aristocratie, qui semblait se croire d'une espèce supérieure à tout le reste de l'humanité et cachait volontiers ses défauts derrière l'éclat des titres et des noms glorieux. Aussi se montre-t-elle fort courroucée contre l'audacieux écrivain, et il y a de quoi; on ne saurait le nier. Les tableaux que M. de Vieil-Castel nous donne comme étant copiés d'après nature sont en effet si fades, si pâles et

en même temps d'une morale si relâchée, qu'ils offrent une image fort peu flatteuse de ce monde, qu'on représentait comme le sanctuaire de la religion et des mœurs, de ce monde qui prétendait imposer d'austères règles et de dures privations à la foule, tandis que pour lui-même il ne mettait nul frein à ses passions. *Madame la Duchesse* est une de ces femmes que la vie de salon perd, enlève à l'existence conjugale, livre à tous les travers de la coquetterie et plonge enfin dans les plus graves désordres. Si cette esquisse est vraie, ce que nous avouons ne pouvoir en aucune manière juger, elle donne une bien triste idée du faubourg Saint-Germain. Non-seulement l'immoralité la plus grande règne dans toutes ses intrigues, mais encore on n'y trouve que frivolité et fadeur à la place de l'importance politique et de l'esprit pour lesquels il a toujours eu de hautes prétentions et a même été fort long-temps en renom.

— Vous avez vu peut-être dans quelques grands journaux un certain article de réclame où l'on parlait du *Magicien* de M. Esquiros, à peu près dans les mêmes termes emphatiques usités pour l'annonce d'une poudre dentrifice ou d'un onguent miraculeux; véritable parade de charlatan derrière laquelle se cache une mystification de badauds. On disait que ce roman était *une œuvre pleine d'étude et d'audace;* c'était *un roman philosophique* dont le style était *ferme*, *éclatant*, *énergique*, *soufflé d'une grande haleine*, etc. etc. Enfin, il semblait que ce livre, supérieur à tout ce qui s'est publié depuis long-temps, fût destiné à produire une sensation prodigieuse, à placer son auteur au rang des premiers écrivains de notre siècle. Quel sera donc le désappointement des acheteurs qui, après s'être laissé séduire par de si pompeuses annonces, ne trouveront en ouvrant le livre qu'une de ces compositions extravagantes, dont la forme est aussi absurde que le fond. L'imagination de M. Esquiros est vive sans doute, mais elle aurait grand besoin d'être réglée par la raison; et son style est tellement exagéré, tellement empreint de prétention poétique et d'affectation, qu'il fatigue et rend la lecture un travail pénible. Or, comme le fond du récit et son but offrent fort peu d'intérêt, il faudrait au contraire pour racheter ce défaut un grand charme d'expression, un style facile et agréable qui entraînât le lecteur en quelque sorte malgré lui.

Mais, je le demande, qui pourrait tenir long-temps contre un langage pareil à celui dont je cite ici quelques échantillons extraits au hasard de la première page venue :

« Et l'artiste se prit à fixer en silence un regard enivré sur toute cette rose blancheur à veines bleues, . . . . . . . . .

. . . . . . sur cette bouche si amoureusement faite pour dire les choses du cœur, sur ce beau front plafonné en ogive, sur ces longs yeux d'un outre-mer foncé et vif, sur ces cheveux folâtres et crèpelés qui retombaient en blondes cascades autour d'une charmante tète. . . . . . . . . . . .

« . . . . . C'était une de ces beautés chastes, contenues et mortifiées comme le catholicisme savait encore en faire il y a trois siècles, saintes sœurs de l'Eglise qui avaient la mate blancheur des statues, albâtres où l'on voyait çà et là rosir une flamme vierge. »

---

**SOUVENIRS DE LA VIE PRIVÉE DE NAPOLÉON**, par *MM. Arnault, J. Janin, de Mortemart, de Pradt*, etc. etc., recueillis et mis en ordre par E. M. de Saint-Hilaire. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ces souvenirs ont été déjà publiés en détail dans les feuilletons de différens journaux. On les a lus généralement avec plaisir, et, réunis en volumes, ils forment un recueil assez intéressant. Sans doute la plupart de ces anecdotes sont tout-à-fait apocryphes. On prête à Napoléon une foule de traits qui ne lui appartiennent pas, qui ne sont ni dans son caractère, ni dans ses goûts. On lui attribue une grandeur d'âme, une générosité qui ne furent point son partage. Mais ce n'est pas comme documens historiques qu'il faut considérer cet ouvrage qui ne saurait avoir d'autre but que d'offrir une lecture agréable. Le nom de Napoléon est un appât pour exciter la curiosité; et d'ailleurs ces petites esquisses donnent souvent un aperçu assez piquant de la société de l'Empire et de ces mœurs moitié caserne, moitié salon, qui furent pendant vingt ans celle de la cour française. De tous les ouvrages qu'on a publiés sur l'Empire dans ces dernières années, celui-ci est peut-ètre l'un des plus amusans. Ecrit dans un style léger et facile, divisé en chapitres nombreux, variés et tout-à-fait indépendans les uns des autres, il peut se lire sans suite, se prendre et se laisser comme un journal ou comme un recueil de contes et nouvelles.

---

**HISTOIRE UNIVERSELLE** à l'usage de la jeunesse, par *Bredow*, traduction libre, par J. L. Moré. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp. 2 gros vol. in-12, 7 fr.

L'ouvrage de Bredow jouit en Allemagne d'une réputation méritée; il a eu de nombreuses éditions, et l'on en fait usage dans la plupart des écoles. La traduction que nous annonçons

ici sera donc probablement accueillie avec faveur, car un livre semblable manquait, et aujourd'hui que l'enseignement de l'histoire a pris place parmi les premiers élémens de toute bonne éducation, un abrégé bien fait ne peut que rendre de véritables services. Sans ressembler à ces petits volumes plus amusans qu'instructifs destinés aux premier âge, l'Histoire universelle de Bredow est conçue de manière à intéresser vivement la jeunesse. Ce n'est ni une sèche nomenclature de rois et d'empereurs, ni une chronologie aride et monotone. On y trouve l'histoire des peuples aussi bien que celle de leurs princes, et le récit de toutes les grandes découvertes, de toutes les inventions du génie humain, ainsi que des hardis voyages maritimes qui ont contribué à répandre la civilisation dans toutes les contrées du globe. Les principales époques historiques sont représentées avec les traits particuliers que leur ont imprimés les divers peuples qui tour-à-tour les dominèrent. Ainsi, d'abord les Juifs apparaissent sur la scène avec leurs patriarches qui sont regardés comme la source du genre humain. Ensuite les Assyriens, les Babyloniens, les Perses et les Mèdes; puis les Grecs avec leur civilisation si brillante et leurs grands hommes si nombreux; enfin les Romains, leur gloire militaire, leur grandeur et leur décadence. Ici s'arrête l'histoire de l'antiquité. La chute de Rome fut sa dernière page. Sur le débris du grand empire, des hordes sauvages vinrent renouveler la population et fonder notre civilisation moderne. Les Germains se distinguèrent alors entre toutes ces nations du nord par leurs mœurs plus douces, et leurs institutions plus perfectionnées. Le tableau du moyen âge nous offre le résultat le plus immédiat de cette nouvelle influence. Le christianisme y occupe bientôt la première place; il triomphe sans peine des faux dieux du paganisme, et s'il se voit obligé de céder quelquefois devant le torrent impétueux du prophète arabe, il ne tarde pas cependant à imposer des bornes aux conquêtes des disciples de Mahomet qui menaçaient d'envahir l'Europe. Cependant l'esprit humain est dirigé vers des découvertes nouvelles; la boussole permet d'entreprendre de lointains voyages, et Christophe Colomb trouve le nouveau monde. L'imprimerie est inventée; les livres se multiplient, et des idées nouvelles fermentent dans toutes les têtes. Bientôt éclate le grand mouvement de réforme du XVI[e] siècle qui s'attaque d'abord à la religion, divise l'Eglise et ébranle la puissance des papes. Plus tard ce même esprit d'examen s'introduit dans les questions politiques et amène des révolutions dans plusieurs États, jusqu'à ce que porté au plus haut degré il éclate en France, et jette par là toute l'Europe dans

de longs et terribles conflits. Le règne de Napoléon, un coup d'œil rapide sur les événemens qui l'ont suivi, et quelques mots sur la révolution de 1830 terminent cet abrégé qui est, on le voit, aussi complet que possible.

## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

SERMONS, par *Athanase Coquerel*, l'un des pasteurs de l'église réformée de Paris, 3e recueil. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp. 1838. 1 vol. in-8 de 500 pages, 6 fr.

L'éloquence de la chaire est un talent rare aujourd'hui. Les temps de luttes religieuses ou ceux du triomphe d'un parti qui leur succède sont surtout favorables à son développement. Mais dans notre époque d'indifférence, au milieu des préoccupations de toute sorte qui remplissent la vie, elle ne trouve guère l'occasion de se développer, et les hommes qui possèdent le talent de la parole préfèrent presque tous la tribune à la chaire. Un prédicateur éloquent comme celui dont nous annonçons ici un nouveau recueil de sermons se rencontre bien difficilement, et l'on éprouve un vif plaisir à le voir rajeunir toutes les questions qu'il traite, les présenter sous une face nouvelle, et employer toute l'énergie de sa pensée à répandre les saines doctrines d'un christianisme éclairé.

M. Coquerel produit en chaire des effets nouveaux et brillans. Sa prédication est éminemment spirituelle, on dirait presque piquante, par le tour original des pensées aussi bien que par son débit varié et plein de mouvement. Doué d'un organe sonore et puissant, il remplit facilement le temple de sa voix, et captive sans peine l'attention de tous ses auditeurs auxquels il fait entendre tour à tour les conseils d'un ami, les promesses du Sauveur et les menaces du prophète. Son style plein de force et de simplicité, empreint d'une teinte biblique très-prononcée, quoique sans nulle recherche ni prétention, sobre d'images et visant toujours à la clarté la plus grande, fait que ses sermons ne perdent pas à la lecture tout le prestige de la déclamation. Ils excitent vivement l'intérêt, et sont tout-à-fait propres à ranimer la piété en lui offrant une religion pure de tous les excès du fanatisme et en harmonie avec les besoins de l'époque, avec la sience et la civilisation.

Ce volume renferme 15 discours qui traitent de tous les sujets les plus importans soit en religion, soit en morale. On y trouvera une foule de conseils salutaires, de sages directions, pour toutes les situations de la vie. Sans jamais sortir des bornes que lui impose la dignité de la chaire, M. C. sait avec beaucoup d'habileté puiser ses inspirations dans la vie réelle, dans la vie de tous les jours, et rendre ainsi plus facile l'application des préceptes qu'il enseigne.

Ne pouvant entreprendre d'analyser tous ses sermons, nous allons en donner les titres et les textes avec quelques citations propres à appuyer les éloges que nous leur avons adressés.

1. La Connaissance de Dieu, sermon sur Exode xxxiii, 18 — 23.

*Moïse dit alors : Je te prie, fais-moi voir ta gloire !*

*Et Dieu répondit : Je ferai passer toute ma bonté devant ta face ; je prononcerai le nom de l'Eternel devant toi, et ces paroles : Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et j'aurai compassion de qui j'aurai compassion.*

*Dieu lui dit encore : Tu ne pourras pas voir ma face ; car nul homme ne peut me voir et vivre.*

*Et l'Eternel dit aussi : Voici un lieu près de moi ; tu t'arrêteras sur ce rocher.*

*Et il arrivera que lorsque ma gloire passera, je te placerai dans l'ouverture du rocher, et je te couvrirai de ma main, jusqu'à ce que je sois passé.*

*Ensuite, j'ôterai ma main de devant toi, et tu ne me verras que lorsque j'aurai passé ; mais ma face ne se verra point.*

« Connaître Dieu, c'est tout connaître. Connaître Dieu, » c'est tout croire et tout pratiquer. Cette étude embrasse et » domine toutes les autres, et vous ne pouvez nommer aucune » branche de nos connaissances qui ne tienne à ce tronc majestueux, à cet arbre immense dont l'ombre couvre la terre » et offre à tous les mortels un abri, un repos. Dieu est *le premier et le dernier, le commencement et la fin, l'Alpha et l'Omega;* il est le centre de toutes les pensées humaines, le » principe de tous les souvenirs, le terme de toutes les prévoyances ; et toute science est un chemin vers lui. Aimez-vous à parcourir l'histoire des temps qui ne sont plus, et » à compter les siècles écoulés ; vous ne pouvez oublier en » comptant ces siècles et ces jours, *qu'un jour est pour Dieu comme mille ans et mille ans comme un jour,* que l'éternité » est à lui, qu'il a été, qu'il est, qu'il sera, et que l'histoire » de l'humanité n'est qu'un des soins de sa providence. Aimez-vous à vous élancer dans les profondeurs de l'espace, à suivre les astres dans leur cours et à mesurer ces distances » prodigieuses ; vous ne pouvez oublier que *si vous montez*

» *au ciel, Dieu y est, que si vous descendez dans l'abîme, il y* » *est encore,* que l'immensité est à lui, et qu'il en dispose à » son gré. Aimez-vous mieux vous occuper de la nature plus » voisine qui nous environne, et dépeindre les êtres animés » et les innombrables merveilles dont ce globe est rempli; » là le nom de Dieu est écrit sur le duvet de chaque fleur, » sur le reflet de chaque pierre, sur les prismes de chaque » métal, et tous vos regards rencontrent un témoignage rendu » au Créateur. Voulez-vous pénétrer dans les profondeurs des » sciences morales, comparer les codes des nations, les formes » des gouvernemens, les intérêts des familles, et chercher en» fin sur quelle base reposent le droit d'être libre et le devoir » d'être bon? Ah! quand les peuples et les gouvernemens » seront assez sages, ils trouveront dans l'Evangile la légis» lation et la jurisprudence les meilleures; et quant à la sim» ple morale, elle a été écrite dans l'esprit de Dieu avant de » l'être dans le cœur de l'homme. Enfin, votre pensée veut» elle s'élever jusqu'aux recherches les plus mystérieuses de » la philosophie, sonder à loisir les facultés de l'âme, peser » la valeur de nos connaissances, demander à l'univers pour» quoi il existe, et même examiner s'il est vrai que tout ce » que Dieu a fait est bon; alors surtout vous remontez de » toutes parts à la source de toute certitude, à ce Dieu qui » seul a pu dire lui-même à Moïse : *Je suis celui qui suis,* et » au monde, par la voix de son divin Fils : *Je suis la vérité :* » à ce Dieu enfin de qui seul la créature a pu dire dans sa » reconnaissance : *Dieu est charité.* »

2. Abija, sermon sur I Rois, xiv, 13.

*Tout Israël mènera deuil sur lui et l'ensevelira, et lui seul de la maison de Jéroboam entrera au sépulcre, parce qu'en lui seul, de toute la maison de Jéroboam, l'Eternel, le Dieu d'Israël, a trouvé quelque chose de bon.*

De ce texte le prédicateur a tiré une méditation pleine de profondeur et de piété sur l'immortalité de l'âme. Si Dieu a choisi Abija encore dans la fleur de l'âge pour le faire entrer au sépulcre, c'est que celui-ci n'est que le seuil de l'éternité. Ce n'est pas la nuit du tombeau, c'est la résurrection glorieuse, c'est une vie nouvelle et plus parfaite qui est réservée à *lui seul de la maison de Jeroboam.* On est tenté d'abord de s'affliger sur cette mort prématurée, mais en y réfléchissant on voit que ce doit plutôt être un sujet de joie, puisque Dieu l'accorde en récompense. « Le temps qu'on met si souvent » et la difficulté qu'on trouve à mourir; tous les détails or» dinaires qui remplissent les derniers jours et embarrassent » un lit de mort; et quand le fatal instant vient, ce dernier » regard, et l'œil ne voit plus; ce dernier mot, et la bouche

» est fermée ; ce dernier souffle, qu'on voudrait et qu'on ne » peut saisir au passage, et alors tout est fini; et ensuite ce » froid qui devient plus froid de minute en minute, ce si- » lence, cette roideur, cette immobilité, cette insensibilité » qui ne ressemble pas, quoi qu'on en dise, au sommeil de la » vie; et un peu plus tard, le linceul et ses plis, le sépulcre » et ses profondeurs, le bruit de cette terre qui tombe et » comble le vide, et enfin, le sol qui redevient ce qu'il était, » comme s'il n'y avait rien au-dessous.... qui de nous l'i- » gnore? toutes ces apparences que nous ne comprenons pas » nous inquiètent, nous troublent, nous effrayent, nous font » frissonner; et qui n'a pas frémi par moment à l'idée : Un » jour je serai couché là ! Mais sans doute toutes ces appa- » rences nous trompent ; et au fond, pensez-y bien, ce n'est » pas là la mort, ce n'en est que l'appareil et l'extérieur, les » signes et les suites ; mais mourir dans la vérité et la sim- » plicité du mot, mourir, ce doit être tout autre chose, tout » autre chose tantpour le mourant lui-même, que pour les » vivans qui regardent mourir ; pour le mourant, ce doit être » un simple et tranquille changement d'existence, une sépa- » ration de ce qui doit se séparer, la chute lourde et triste de » la poudre vers la poudre, l'essor rapide et délicieux de l'es- » prit vers celui qui l'a donné; et le dernier instant de cette » vie touche au premier de la vie immortelle. »

3. L'Insuffisance du Monde actuel, sermon sur Hébreux, xi, 13.
*Les Patriarches ont fait profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre.*

4. Les deux Morales, sermon sur S. Matthieu, xv, 9. *Ils m'honorent en vain, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandemens d'hommes.*

5. Le Mystère de la Piété, sermon sur I Timothée, iii, 16. *Sans contredit le mystère de la piété est grand.*

6. Le Sel de la Terre, sermon sur S. Matthieu, v, 13. *Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes.*

7. Le bon Samaritain, sermon sur S. Luc, x, 25—37.

8. Notre Trésor, sermon sur S. Matthieu, vi, 22. *Là où est votre trésor, là sera votre cœur aussi.*

9. Les deux Alliances, sermon sur S. Jean, xv, 15. *Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que le maître fait; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai dit tout ce que j'ai ouï de mon Père.*

10. Les Lois du Combat, sermon sur II Timothée, ii, 5. *Celui qui combat dans la lice, n'est point couronné, s'il n'a combattu selon les lois.*

11. La Peine de chaque jour, sermon sur S. Matthieu, vi, 34. *A chaque jour suffit sa peine.*

12. Le But de la Création, sermon sur Genèse, i, 1. *Au commencement Dieu créa les cieux et la terre.*

13. La Mort par Adam et la Vie par Christ, sermon sur I Corinthiens, xv, 22. *Comme tous meurent par Adam, de même tous revivront par Christ.*

14. La Perpétuité du Christianisme, sermon sur Hébreux, xiii, 8. *Jésus-Christ est le même, hier et aujourd'hui et éternellement.*

15. La Mortalité en Israel, sermon d'actions de grâces pour la cessation du choléra.

Dans ce discours plein d'éloquence et de verve, M. Coquerel s'élève avec force contre une opinion trop souvent proclamée du haut des chaires et qui représente les fléaux comme des châtimens de Dieu envoyés pour punir les vices des hommes. Nous citerons le passage suivant, aussi remarquable par l'énergie du style que par la hauteur de la pensée.

« Ce fléau, d'où nous sortons, est-il un secret que Dieu a » gardé pour lui, une de ces dispensations mystérieuses que » nul ne peut sonder, une grande épreuve et pour les trônes » et pour les peuples, et pour les familles; ou bien est-il un » châtiment de Dieu.... De toutes les forces de ma foi, je m'é- » lève contre cette désolante doctrine, et je refuse à toute au- » torité humaine le droit de dire aux hommes pendant une af- » fliction que Dieu les punit. Etes-vous prophète? Etes-vous » inspiré? Donnez les preuves de votre mission céleste; voilà » un aveugle: ouvrez-lui les yeux; voilà un muet: faites qu'il » éclate en chants de louanges; voilà un mort que pleurent » ses deux sœurs: appelez-le! prononcez le mot: sors dehors! » ressuscitez-le; allez ainsi de lieu en lieu faisant du bien, re- » venez ensuite, et nous vous croirons et nous nous humilierons » sous les châtimens que votre voix dénonce. N'êtes-vous que » ce que nous sommes, sans plus d'inspiration, d'infaillibilité » que nous? Cessez de rendre des arrêts que Dieu n'a point dic- » tés, et n'allez pas dans la maison de deuil lui dire qu'elle est » un lieu de supplice!... Et quelle idée se faire d'un châtiment » aussi grand que le monde, et qui frappe indistinctement » toutes les races, tous les sexes et tous les âges? Et quelle » espèce de péché peut avoir attiré sur la tête des hommes » une colère si étrange? Sont-ce les religions que Dieu veut » punir? Elles sont donc toutes également coupables; car tous » les cultes, depuis les cultes absurdes de l'Orient de l'Asie, et » le culte menteur du prophète arabe, et toutes les nuances » du christianisme, jusqu'à notre simple culte en esprit et en » vérité, ont eu des deuils à conduire et des tombes à creuser. » Sont-ce les gouvernemens dans leur politique et les peuples

» dans leurs révolutions, que Dieu a voulu frapper? Alors, » mes frères, trônes et dynasties, peuples et révolutions, tout » est également condamné par le ciel; car le fléau a pesé et » pèse encore avec une égale force sur les trônes despotiques » et les peuples esclaves, sur les dynasties nationales et » sur les peuples libres. Ces faits donnent donc d'un bout » du monde à l'autre un solennel démenti à ces anathèmes » que nul n'a le droit de lancer quand Dieu ne les prononce » pas. »

---

**ESSAIS DE PHILOSOPHIE MORALE** et de morale religieuse, suivis de quelques essais de critiques littéraire, par A. Vinet. — Paris, 1837. in-8, 6 fr.

Ce volume renferme une suite de fragmens qui ont paru déjà dans un recueil périodique, mais que l'auteur a jugé devoir rassembler en un tout, parce qu'une seule pensée principale les domine tous et les lie, en quelque sorte, en un corps d'ouvrage. Cette pensée est celle du christianisme, et du christianisme tel que l'enseignent et le pratiquent les partisans du méthodisme. Passant en revue les principaux systèmes philosophiques modernes, l'auteur les attaque tour à tour par leurs côtés faibles, et cherche à prouver par la vanité de leurs prétentions, que la religion seule peut résoudre les grandes questions qui inquiètent l'homme, servir de base solide à la morale, satisfaire à la fois tous les besoins de l'esprit humain et le conduire par une route sûre à la vérité? L'idée de la rédemption chrétienne lui paraît plus simple que toutes les formules sur lesquelles reposent les systèmes philosophiques. Il combat ainsi le matérialisme, le panthéisme, l'éclectisme, l'utilitarisme, et pose la grâce efficace comme le principe qui explique tout, concilie tout, ramène tout à Dieu.

Les six derniers essais sont consacrés à la critique littéraire. Ils contiennent une analyse de *Volupté par Ste-Beuve, Jocelyn par La Martine*, *Ahasverus par Edgar Quinet*, *Elémens de linguistique de Ch. Nodier.* M. Vinet écrit avec un talent fort remarquable, et ce volume ajoutera sans doute à sa réputation. Quoique ne partageant point toutes ses vues, nous l'avons lu avec un grand intérêt, et nous pensons que, comme critique du moins, M. Vinet occupe l'un des premiers rangs parmi nos écrivains actuels. Etranger à la France, placé en dehors des coteries et des camaraderies qui font les renommées, il est moins connu qu'il ne le mérite. Sa tendance religieuse y contribue peut-être aussi, car elle se trouve peu d'accord avec l'esprit de l'époque. Quand la foi est partie, on

ne la rappelle pas avec des livres, et il est fort douteux que dans une discussion où la raison seule serait invoquée, les opinions de l'auteur pussent être soutenables. Mais du reste, dans ces grands problèmes insolubles pour l'homme ici-bas, toutes les convictions sont respectables, surtout lorsqu'elles s'expriment avec talent et modestie. Si M. Vinet ne convertit pas ses adversaires, il trouvera du moins un public bien disposé en sa faveur dans ceux qui partagent sa foi, et il leur rend un véritable service en leur offrant dans ses écrits un aliment plus substantiel et de nature bien meilleure que tous ces pauvres petits écrits que le zèle méthodiste sème avec tant de profusion.

---

**ARISTIDE ET IDALIE**, ou les vertus filiales, par Mme *J. Delafaye-Brehier*. 1 vol. in-12, avec gravures, 3 fr. — **LES ENFANS DES BORDS DU LAC**, ou six mois de séjour en Suisse, par le même. — Paris, chez Lehuby, 1838. 1 vol. in-12 avec gravures, 3 fr.

Madame Delafaye-Brehier est un écrivain bien connu déjà depuis long-temps de la jeunesse. Quelques-uns de ses ouvrages ont obtenu un grand succès et lui ont fait un nom qu'elle n'a malheureusement pas toujours su soutenir. Ils tiennent souvent un peu trop du roman, et la sentimentalité y joue un trop grand rôle. La vraisemblance et la réalité ne paraissent pas être ce qui importe le plus à l'auteur. Les circonstances de ces récits s'enchaînent non de la manière la plus naturelle, mais de celle qui peut produire les résultats les plus extraordinaires et par conséquent frapper davantage les jeunes lecteurs. Elle s'adresse ainsi volontiers à leur imagination et sacrifie parfois l'utilité au plaisir. C'est un tort qu'il faut éviter d'autant plus que la vérité n'ôte rien à l'intérêt quand on sait jeter du charme dans les détails.

Dans *Aristide et Idalie*, madame Delafaye a voulu mettre en relief les vertus filiales. Elle fait l'histoire d'un petit garçon dont toute l'existence est vouée à soutenir sa mère, et qui, par les efforts que lui inspire un si noble but, parvient à se créer une carrière brillante et heureuse. Rien de mieux sans doute, rien de plus moral ; mais pourquoi compliquer ce récit d'une foule d'événemens peu probables; pourquoi accumuler autour de son petit héros des protecteurs et des bienfaiteurs comme si c'était chose si commune ici-bas, et comme s'il suffisait de se livrer avec zèle au travail pour voir disparaître tous les obstacles et toutes les difficultés qui sont le partage ordinaire d'une pauvre veuve et d'un pauvre orphelin. N'est-ce pas risquer de donner une fausse idée du monde et de préparer des déceptions pénibles ?

Du reste, ce récit est entremêlé de descriptions de pays et

de détails d'histoire naturelle qui ne pourront manquer d'exciter vivement l'intérêt de la jeunesse.

— *Les Enfans des bords du lac* portent pour épigraphe ces belles paroles de l'épître de S. Paul aux Galates : « Ne » nous lassons point de faire du bien, car nous en moisson- » nerons le fruit en son temps. » On ne saurait certainement offrir aux enfans une maxime plus féconde en heureux résultats, et dans ce volume, madame Delafaye a mieux réussi, que dans l'autre, à revêtir la morale de formes à la fois agréables et vraies. Pendant un séjour de six mois dans le canton de Neuchâtel, en Suisse, de jeunes enfans se trouvent appelés à rendre d'importans services, et à profiter de maintes occasions pour faire du bien à leurs semblables. Leurs parens, animés de cet esprit de vraie charité qui est la plus belle religion que l'homme puisse pratiquer, les encouragent vivement dans cette bonne voie, et développent chez eux ce noble sentiment en secondant avec tendresse tous leurs efforts. Des détails bien choisis et variés ajoutent à l'intérêt du récit, et, quoique parfois on y trouve un peu trop de roideur pédagogique dans les conseils et les leçons de morale, nous ne doutons pas que la lecture n'en plaise beaucoup aux enfans.

---

**APRÈS LE TRAVAIL**, contes sous la feuillée, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, par *Stéphen de la Madelaine*. — Paris, chez Lehuby, 1838. 1 vol. in-12 avec gravures, 3 fr.

Ce volume renferme trois contes dont l'auteur dit avoir puisé les sujets dans la vie réelle. En effet, ils n'offrent rien d'invraisemblable ; ce sont des exemples offerts aux enfans, et tirés de l'histoire de divers hommes distingués par leurs talens et leurs succès, qui dûrent leur élévation à eux-mêmes, et sortirent par leurs propres efforts des derniers rangs de la société dans lesquels ils étaient nés, en se créant une existence aisée et honorable. De pareils modèles sont bien choisis pour exciter l'émulation, et il est sans doute très-utile d'appeler de bonne heure l'attention des jeunes gens sur la nécessité de développer toutes leurs facultés pour assurer leur avenir, ainsi que d'éveiller en eux une ambition noble, mais sage, qui tend vers un but utile et puise dans une volonté ferme les moyens de l'atteindre. Il vaut mieux donner aux enfans de petites esquisses biographiques de ce genre, que des contes sans vraisemblance et sans application possible à la vie commune. Mais il faudrait peut-être s'attacher alors à faire surtout ressortir les difficultés, les obstacles sans nombre qui attendent toujours l'homme sur la route pénible

qu'il doit parcourir dans sa carrière ici-bas. Il faudrait faire voir comment la constance et la fermeté de caractère peuvent seules les vaincre, et combien de tristesses et d'amertumes celui qui veut réussir doit supporter avec patience avant d'approcher du but. Autrement le chemin paraît trop facile, et l'on favorise ainsi des illusions trompeuses, on prépare des déceptions cruelles. L'intérêt d'ailleurs gagnerait à ces détails d'une lutte à laquelle tous les hommes sont plus ou moins appelés et de laquelle dépend tout leur bonheur.

M. Stephen de la Madelaine aurait donc mieux fait de ne mettre dans ce volume qu'un seul de ses contes en lui donnant tout le développement nécessaire. Mais tel qu'il est, son livre mérite cependant d'être distingué de la foule, et nous le recommandons comme une excellente lecture pour les jeunes enfans. L'auteur a eu le bon esprit de prendre ses modèles, non dans les grands génies qui sont de rares exceptions, mais parmi le nombre assez considérable de ces êtres bien doués et actifs, qui, par leurs talens et leur industrie, font la richesse des états dont ils forment la meilleure partie.

---

**SIMPLES HISTOIRES** racontées à mes jeunes amies. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp., 1838. In-18, fig., 1 fr. 25 c.

Ce titre donne une fort juste idée de ce que renferme le petit livre qui le porte. Ce sont bien de simples histoires racontées par une institutrice à ses jeunes amies, du ton le plus naturel, sans prétention ni pédantisme; de petites scènes dans lesquelles sont exposées quelques leçons morales, faciles à saisir et dépouillées de toute forme sévère et repoussante. L'auteur a rempli exactement son but et montré une grande connaissance de l'enfance et de l'aliment qu'il faut donner à son intelligence. De petites historiettes de ce genre sont faites pour remplacer tous les contes ridicules ou merveilleux dont on n'a que trop l'habitude de repaître ces jeunes imaginations sur lesquelles ils exercent une influence déplorable. C'est donc avec plaisir que nous recommandons cet ouvrage comme un volume de plus à ajouter au petit nombre de ceux qui sont vraiment propres à entrer dans la bibliothèque des enfans. Nous nous permettrons seulement de recommander à l'auteur de soigner davantage son style; il est en général simple, facile, mais on y trouve souvent des locutions peu usitées, des formes qui ne sont pas reçues ni correctes. Si, comme il faut l'espérer, l'auteur est appelé à publier une seconde édition, il pourra aisément faire disparaître toutes ces petites taches qui donnent à ses *Simples*

*histoires* une couleur un peu trop locale, et pourraient nuire à leur succès hors de la ville même où elles ont été imprimées.

## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

**ÉTUDES SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE**, par *J. C. L. Simonde de Sismondi*, tome 2. — Paris, 1838. In-8, 7 fr. 50 c.

M. Sismondi continue ses travaux sur l'économie politique avec une ardeur et un zèle admirables. Animé d'un véritable amour de l'humanité, il sent de quelle importance sont pour le bonheur des peuples les progrès de cette grande science. Les souffrances des classes ouvrières remuent fortement son cœur généreux, et au milieu de l'admiration générale que cause la marche rapide de l'industrie, il gémit sur les misères qui en paraissent inséparables et se demande si elles ne balancent pas les grands avantages de cette prétendue prospérité. Fidèle à ses principes républicains, il prend en main la cause de l'ouvrier et du paysan, ces deux classes si nombreuses, si utiles et pourtant si dédaignées, et il la plaide avec autant de chaleur que de talent. Sans partager toutes les vues de M. Sismondi, sans regarder la question industrielle sous le même jour, ni accepter comme irrécusable ce qu'il dit en faveur de l'ancienne organisation des maîtrises et des corps de métiers, on ne peut s'empêcher de reconnaître que sur beaucoup de points il a raison. L'influence funeste d'une production toujours croissante sans que la consommation augmente avec une égale rapidité, est aujourd'hui un fait avéré. L'état de malaise qu'éprouvent la plupart des états manufacturiers en est une preuve incontestable. Mais doit-on partir de là pour condamner d'une manière absolue l'industrie et tout ce qui tend à l'encourager? C'est ce dont il est permis de douter, tant surtout qu'on n'aura pas donné au commerce toute l'extension et toute la liberté nécessaires pour pousser la consommation aussi loin que possible et rétablir par ce moyen l'équilibre.

M. Sismondi blâme avec beaucoup de justice la centralisation dans l'exploitation agricole comme dans l'industrie. En effet cette concentration d'énormes revenus entre les mains d'un fort petit nombre d'individus, tandis que des milliers d'ouvriers souffrent de la faim et de la misère, est une triste anomalie dans l'ordre social. C'est donc vers la décentralisation de la fortune que doivent tendre tous les

efforts, car le bonheur du peuple dépend justement de la répartition de l'aisance entre le plus grand nombre possible d'individus, et il exige le sacrifice du superflu de quelques-uns au bien-être général.

Le premier des huit essais que renferme ce volume traite *de la condition des cultivateurs dans la campagne de Rome.* Ce sujet intéressant a été étudié par M. de Sismondi avec un soin tout particulier. Observateur judicieux et profond, il prend pour guide le seul bon sens et ne permet jamais à son imagination de s'écarter du droit chemin. Le tableau qu'il nous offre de Rome et de ses environs ne ressemble à aucune des relations déjà publiées; ce n'est pas de l'enthousiasme d'antiquaire, non plus que de l'exaltation de carbonaro. Rien de pareil ne s'y trouve, et l'auteur prétend que sa nature même s'oppose à ce qu'il puisse voir les choses comme les ont vues tant d'écrivains qui ont pris Rome et ses ruines pour texte de leurs déclamations.

« Aux yeux des voyageurs poétiques, dit-il, les hommes » couverts de haillons qui errent lentement dans les rues » de Rome, qui se chauffent au soleil sur ses places publi- » ques, qui, avec tant de vivacité dans le regard et dans » la gesticulation, ne se pressent cependant jamais, parce » qu'ils n'ont jamais rien à faire, paraissent bien plus pitto- » resques que les artisans des villes modernes. Dans leur zèle » d'amateur, ils regretteraient ces haillons des mendians, » leur désœuvrement, leur misère; et peut-être entre-t-il » dans ce sentiment une aversion secrète, inconnue à celui » même qui la ressent, pour cette servitude, et cet état » constant d'effort et de gêne, auquel l'industrialisme a » condamné l'homme pauvre dans les cités modernes. Les » processions de prêtres qu'on rencontre de toutes parts dans » les rues sont l'accompagnement convenable de trois cent » soixante églises qui s'élèvent dans cette cité, long-temps » réputée sainte, et ils lui conservent son caractère. La dégra- » dation même de tous les édifices publics et privés, la fange » accumulée dans les rues, les pavés rompus, la négligence » universelle, les troupeaux de bœufs rassemblés dans les » promenades, avec leurs cornes démesurées, leur coup-d'œil » hagard et leur maigreur, la volaille qui erre en liberté et » sans crainte dans la ville des Césars, comme elle le ferait » dans le hameau le plus solitaire, augmentent le charme que » ces enfans de l'imagination trouvent à Rome, parce que » chacune de ces circonstances atteste la cessation de l'empire » de l'homme, parce que chacune contribue à persuader sans » raison, il est vrai, au passager qui vient rêver entre ces » ruines, qu'il n'est plus, comme dans les autres capitales, sous » les yeux d'une police soupçonneuse et inquiète. Les peintres,

» les amateurs et les voyageurs sentimentaux admirent davantage encore la campagne de Rome, ces immenses déserts » qui s'étendent à perte de vue, qui ne sont plus parcourus » que par le berger de la Pouille, le laboureur de l'Abruzze ou » le moissonneur de la Marche, mais où l'on ne trouve pas » une maison, pas un habitant né sur le sol, pas une trace » de l'affection de l'homme pour la terre, pas un ouvrage » humain, qui n'ait au moins trois siècles d'antiquité, et qui » de plus ne tombe en ruines. Ces voyageurs exprimeraient » volontiers leur enthousiasme et leur reconnaissance pour ce » sol qui, malgré sa richesse, demeure stérile, comme s'il ne » voulait plus se couvrir de moissons, d'arbres et de villes, » depuis qu'il n'est plus cultivé par des mains consulaires. » Les peintres en même temps s'extasient sur les teintes » chaudes et riches que reflètent ces champs déserts et sur » les beautés qu'elles prêtent au paysage.

» Nous devons l'avouer, toutes ces sensations, toutes ces » émotions nous sont étrangères; le défaut de nos organes » nous a interdit presque toutes les jouissances qu'on trouve » dans les arts. Nous portons envie à l'enthousiasme qu'excitent les merveilles de la sculpture et de la peinture, mais » il nous est refusé de le ressentir. Les riches teintes de la » campagne de Rome, dont nous entendons parler, échappent même entièrement à nos yeux, pour lesquels il » n'existe point de rayon rouge : nous sommes plus frappés » des chefs-d'œuvre de l'architecture; mais parmi les monumens antiques, si quelques-uns nous rappellent des temps » glorieux de sagesse et de vertu, le plus grand nombre et » les plus imposans par leur masse, ou même par leur » beauté, ne redisent que cette opulence des maîtres de la » terre, qui avaient asservi la nature, parce qu'ils avaient » asservi l'homme, et qui ne croyaient pas l'œuvre de cent » mille bras mal employée si elle leur procurait les jouissances d'un moment.

» Ainsi, nos mauvais yeux, et les pensées auxquelles nous » sommes plus habituellement livrés s'accordent à détruire » pour nous le charme qui séduit à Rome tous les autres » voyageurs. Nous ne pouvons pas jouir de ses vraies beautés, » et nous sentons plus vivement peut-être que d'autres ce » qui lui manque. Il en résulte que Rome nous paraît un » des séjours les plus tristes que nous connaissions; Rome » est triste pour nous, non point seulement de cette douce » mélancolie à laquelle on aime à se livrer, parce qu'elle » égare la pensée bien loin de nous, parce qu'elle nous élève » au-dessus de notre race, dont elle nous fait voir tout ensemble la grandeur et la misère; ce n'est pas que nous

» ne sentions cette mélancolie à Rome; au contraire, elle » s'y trouve plus qu'en nul lieu du monde; mais à peine il » nous est donné de l'apercevoir au travers du spectacle » d'une pauvreté, d'une destitution, d'une dégradation, » présentes, immédiates, qui affectent tout à la fois une por- » tion nombreuse de l'humanité. Entre tant de tombeaux, » nous voyons avant eux le lit des agonisans, nous croyons » entendre leurs gémissemens, et la réalité est trop rappro- » chée, trop instante pour que nous puissions nous livrer, » en sa présence, aux rêveries des souvenirs. »

Rien n'est, à la vérité, plus propre à attrister l'âme que la description que fait l'auteur de ces vastes déserts dans lesquels la nature déploie vainement ses ressources fécondes. Le sol se montre presque partout d'une fertilité très-grande, mais l'homme a disparu de sa surface, et l'absence d'une culture intelligente et continue semble y produire des émanations délétères qui rendent l'air de ces contrées malfaisant pour quiconque veut y séjourner. Les grands propriétaires auxquels appartiennent ces plaines et ces collines en ont peu à peu expulsé tous les paysans par suite d'une administration vicieuse, et préfèrent envoyer chaque année des ouvriers étrangers accomplir les divers travaux qu'exige le peu de culture qu'ils donnent à leurs terres. L'appât d'un gain qui est cependant assez modique attire chaque année des milliers de moissonneurs dont la plupart reviennent malades; car sur ce sol perfide il suffit d'une heure de sommeil après le travail pour gagner de dangereuses fièvres. Cette dépopulation complète n'aurait certainement pas eu lieu là plus qu'ailleurs, si les paysans avaient été nombreux dans la campagne de Rome. Mais, dès les derniers temps de l'empire romain, le pays épuisé par les exigences continuelles de la guerre n'était plus habité que par quelques pâtres esclaves qui erraient dans ces solitudes, à la tête d'immenses troupeaux. M. Sismondi expose les causes diverses qui s'opposèrent depuis à ce que la population fût augmentée, et montre comment il a été facile aux grands propriétaires de détruire les derniers villages dont le voisinage les gênait et d'achever ainsi l'œuvre de la dépopulation.

Aujourd'hui la ville de Rome est encombrée d'une foule toujours croissante de misérables paresseux qui vivent d'aumônes, tandis que les terrains fertiles qui l'environnent sont presque tout-à-fait abandonnés sans culture et ne nourrissent pas un paysan.

Le seul moyen d'y rappeler des habitans et de combattre par les efforts de l'industrie l'influence du mauvais air, serait de morceler ces grandes propriétés, et d'intéresser ainsi le

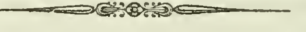
paysan à leur culture. Un essai de ce genre a été fait; et M. Sismondi l'offre comme un exemple du changement avantageux que l'on pourrait avec quelques efforts bien dirigés opérer dans toute la campagne de Rome. C'est le sujet d'un second essai dans lequel l'auteur développe ses vues sur les moyens de repeupler ce désert.

Dans un autre essai il traite *des colonies*, passe en revue ce qu'on sait de celles des anciens et tout ce qu'ont produit à cet égard les tentatives modernes. Il signale les fautes commises par les diverses nations européennes qui ont voulu coloniser le Nouveau-Monde, et termine en exprimant l'espoir de voir la France diriger habilement l'Afrique sur la route de la civilisation. Le traité de la Tafna lui paraît être d'un heureux présage.

La fin du volume renferme cinq essais qui appartiennent à la seconde section traitant de la *richesse commerciale et des hommes qu'elle fait vivre*. Ici M. de Sismondi se montre opposé à la plupart des économistes; il ne place cette source de richesses qu'à un degré inférieur dans l'estimation qu'il fait des revenus d'un Etat. Loin de vouloir encourager et pousser l'industrie, il pense qu'il faut la retenir tant qu'on peut; et ces machines puissantes qui sont l'objet de l'admiration générale lui paraissent plutôt de véritables calamités qui jettent la misère et les souffrances dans les classes ouvrières pour enrichir quelques individus, et qui faisant arriver la production bien au-delà des bornes de la consommation, finissent par ruiner les Etats qui se laissent séduire par leurs appâts trompeurs. Ce sont là sans doute d'importantes questions qui demandent à être éclairées par une discussion profonde et savante. Mais en attendant, que ce soit un mal ou que ce soit un bien, l'industrie avance sur les ailes de la vapeur le long d'un chemin de fer, et l'on ne peut plus songer à enrayer sa marche. Il faut donc chercher à lui fournir des débouchés, à rétablir l'équilibre, et la liberté seule peut atteindre un pareil résultat. Les douanes et les prohibitions ont fait plus de mal au monde que les machines, et tout en gênant parfois le développement de l'industrie, ce sont elles qui le plus souvent l'ont jetée dans une fausse route et ont produit en grande partie l'état de malaise dans lequel se trouve maintenant l'Europe. M. Sismondi perd peut-être un peu trop de vue ce côté de la question. Presque partout des droits protecteurs ont encouragé les folles entreprises industrielles, et, sous ce rapport, il a bien raison de demander qu'on ne se mêle plus de protéger l'industrie, mieux vaut lui laisser la liberté de se protéger elle-même.

Du reste on trouvera dans les derniers essais de ce volume une foule de conseils excellens, soit sur les moyens de remé-

dier aux maux qui tourmentent la société, soit principalement sur ce qui concerne les banques, le papier-monnaie, le crédit et les emprunts publics dont on a tant abusé depuis un demi-siècle. M. Sismondi, indépendamment de son talent et de sa science, possède le rare mérite de n'obéir jamais à aucun intérêt particulier. Dans tous ses écrits on reconnaît l'accent de la conviction, on retrouve avec un vif plaisir l'honnête homme qui ne suit que les inspirations d'une raison éclairée et d'un cœur généreux.



## SCIENCES ET ARTS.

COURS DE SPHÈRE, par *Em. Develey*, professeur à Lausanne. — Lausanne, chez B. Corbaz, 1837, in-12, fig. cart.

Ce petit abrégé destiné à la jeunesse des écoles est rédigé sur un plan nouveau et différent de celui suivi dans presque tous les ouvrages du même genre. Les notions astronomiques y occupent la place principale et contribuent à la fois à éclaircir le sujet et à y jeter un intérêt plus vif.

Le talent de M. Develey, sa méthode et son savoir étaient parfaitement propres à produire un bon traité de sphère. Aussi, ne doutons-nous pas que celui-ci ne soit accueilli avec faveur et généralement adopté.

L'auteur débute par les notions de géométrie indispensables pour l'intelligence du reste. Puis il expose ce qui concerne les mouvemens de la terre, de la lune, du soleil et des planètes; il explique les latitudes et les longitudes, les ascensions et les déclinaisons des astres, le parallélisme et l'inclinaison de l'axe de la terre, enfin le système du monde tel qu'il a été conçu par les savans qui ont le plus contribué aux progrès de l'astronomie. Viennent ensuite des données sur les zones et les climats, puis l'explication des globes et des sphères avec leurs divers usages. Des problèmes à résoudre sont ajoutés à ce dernier chapitre et peuvent servir d'exercices pour accoutumer les élèves à employer facilement ces instrumens de la science. Ce petit livre à la fois clair et concis paraît renfermer un cours bien complet et tout-à-fait à la portée des commençans. Il forme le tome 13 d'une *Bibliothèque instructive et amusante à l'usage de la jeunesse vaudoise,* qui se publie à Lausanne et dont nous avons déjà eu l'occasion d'annoncer avec éloge plusieurs autres livraisons.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

# Revue Critique

# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Février 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**HAUTS-RÉLIEFS DER GEGENWART**, worte an meine zeit und an mein vaterland; von *Adelbert von Bornstedt.* (Hauts-Reliefs du présent; quelque mots à mon époque et à ma patrie, par Adelbert de Bornstedt. — Leipzig, 1838. In-12.

Tolérance, support, conciliation et accord de tous pour assurer et aider la marche de la civilisation en travaillant à répandre les lumières; tels sont les principes qui ont inspiré l'auteur de ce petit volume. En dehors de la lutte des vieux partis qui se disputent depuis long-temps le pouvoir, se montre une génération nouvelle d'hommes éclairés et doués d'une intelligence élevée qui comprennent que ce n'est pas avec des préjugés qu'il faut combattre les préjugés, et que ce n'est pas à coups de canon qu'on édifiera quelque chose. Puisant leur force dans cette noble philosophie chrétienne qui pose la charité comme première base de l'ordre social, ils élèvent une digue contre le débordement des passions, et préserveront l'avenir de ces conflits terribles, de ces convulsions soudaines qui, amenées par le désir de la liberté, par l'impatience du joug, ne produisent le plus souvent pour résultat que le despotisme et un joug plus dur encore. Instruire les peuples, détruire les préjugés qui les divisent, leur inspirer l'amour du vrai et du beau, voilà les moyens qu'ils croient plus efficaces que de violentes révolutions, voilà le but de tous leurs efforts. Ils ne se déclarent pas de prime-abord pour telle ou telle forme de gouvernement, ils n'inscrivent pas sur leur bannière une constitution universelle. Leur œuvre, ils le sentent bien, ne doit être que de répandre des principes de justice et de vérité; le temps les fécondera, et ils porteront un jour leurs fruits, en produisant une à une et d'une manière sûre leurs conséquences nécessaires.

M. Bornstedt est certainement l'un des écrivains les plus remarquables de cette école. Doué d'une imagination riche et gracieuse, d'un esprit vif et d'un véritable talent de style, il présente ses considérations politiques sous une forme tout-à-fait séduisante, et joint souvent à la pensée allemande toute la clarté et la précision de l'expression française. Moins brillant que Heine, il aura sans doute plus d'influence que lui, parce que sa plume ne sème pas le sarcasme et l'ironie dans toutes ses pages. Au contraire, l'esprit de modération le plus digne l'anime constamment, et quand il aborde la critique, c'est toujours sans amertume ni injustice. J'ai déjà eu l'occasion de rendre compte de deux de ses ouvrages et de signaler chez lui une prédilection marquée pour la nation française. La lecture de ce nouvel écrit me fait voir que ce n'est pas un engouement irréfléchi, et qu'il désire surtout par là travailler à détruire les préventions nationales qui séparent encore l'Allemagne de la France.

La brochure de M. Bornstedt débute comme une idylle; les Allemands s'abandonnent volontiers à la poésie et ils en trouvent partout. Sur quelque sujet qu'ils écrivent, le cœur et l'âme en prennent toujours leur part, et que ce soit à tort ou à raison, il me semble que cela ne gâte rien à l'intérêt. En effet M. Bornstedt nous décrit avec beaucoup de charme le doux repos, le bonheur paisible dont l'homme jouit lorsqu'au sortir des rues sales et bruyantes de la grande ville il retrouve le calme des champs, l'air pur de la campagne, les simples et gracieux plaisirs que nous offre la nature. C'est une introduction originale sans doute, même bizarre, mais qui nous conduit fort agréablement aux observations de l'auteur sur l'homme considéré soit individuellement, soit en corps de nation, et sur la nécessité d'une tolérance parfaite pour notre époque surtout dont les tendances se ressentent encore vivement de toutes les luttes violentes qui l'ont précédée.

En examinant les différences de caractère qui se rencontrent parmi les hommes, et par conséquent entre les nations, M. Bornstedt établit combien il est indispensable de tolérer et de concilier beaucoup, pour vivre en paix et pour faire avancer la société vers cet état de liberté et de prospérité auquel elle doit tendre sans cesse. Il arrive ainsi à comparer l'Allemagne et la France, et à montrer comment les peuples de ces deux contrées, différens de caractère, de mœurs et d'habitudes, pourront s'unir; et, se complétant en quelque sorte l'un l'autre, marcher d'un commun accord à la tête de toute l'Europe dont ils feront les destinées.

C'est avec beaucoup de sagacité que M. Bornstedt fait tour

à tour la critique du caractère allemand et du caractère français, indique ce qui manque à l'un et ce que l'autre a de trop; établit en quelque sorte la balance entre eux, et accorde à chacun sa part de blâme et d'éloges. Il fait preuve d'une grande impartialité en n'épargnant pas plus les mystiques profondeurs allemandes que la légèreté française, et en donnant à celle-ci l'amabilité, le courage et l'esprit tout comme il accorde aux autres la franchise, la loyauté et la science. En ajoutant au caractère allemand, dit-il, ce qui lui manque du caractère français, on le rendrait parfait. Mais quelque différence qu'il y ait entre les deux peuples, rien ne s'oppose à ce qu'une heureuse sympathie s'établisse entre eux, et malgré les préventions défavorables qu'ont de part et d'autre laissées après elles les luttes enfantées par le démon de la conquête, on peut prévoir une époque où Allemands et Français seront animés d'un même esprit et formeront une alliance éternelle pour assurer la liberté de l'Europe. Déjà il est facile de reconnaître quelle influence réciproque l'Allemagne et la France ont exercée l'une sur l'autre. Le caractère particulier de chacune des deux nations a été singulièrement modifié par celui de l'autre; la littérature nous en offre une preuve remarquable. Chaque jour verra de plus en plus tomber ces barrières absurdes qui divisaient jadis les hommes parqués en différens troupeaux isolés les uns des autres. C'est un signe heureux de notre temps que cette tolérance qui prend sa source dans la charité et qui donne ainsi un développement tout nouveau à ce principe fécond du christianisme, dont l'application à la politique et aux relations internationales est certainement destinée à changer la face du monde.

Aussi M. Bornstedt repousse-t-il avec force les accusations trop souvent dirigées contre notre époque par les partisans du passé. « Ceux-ci, dit-il, gémissent et s'indignent sur les horreurs de la révolution française, et ils oublient les bains de sang de la St-Barthélemy. Ils maudissent la confiscation et la vente des biens nationaux pendant la période républicaine, et ne se souviennent plus de Louis XIV qui s'empara de tous les biens des protestans en masse. Ils se lamentent sur la lutte des partis modernes, et ne songent pas que ce ne sont que des miniatures en comparaison des guerres de religion des siècles précédens, des luttes de la Ligue et de la Fronde, des Dragonades, des Ecorcheurs ou des bandes de Schinderhannes pendant la guerre de 30 ans, des auto-da-fé de l'Inquisition, de la guerre des hussites et de celle des paysans.....

» Les contempteurs de notre époque montrent au doigt les nouveaux régicides, comme si l'on n'avait pas eu des Jacques

Clément, des Marsilly, des Ravaillac, Ankarstrœm, Damiens, les assassins de l'empereur Paul, les empoisonneurs russes, les régicides anglais, les meurtriers de Monaldeschi....

» Je suis fier de mon époque et de ce qu'elle a produit. Je plains les contempteurs du temps présent, car ils sont comme des enfans qui méprisent leurs pères. J'aime mon époque, car elle m'a donné la vie, la lumière et l'espérance. »

De telles paroles trouveront de l'écho dans tous les cœurs qui ne se sont pas encore flétris au soufle impur de la corruption mondaine, de l'égoïsme et de la vénalité. Oui, notre époque est grande et belle, pleine d'espoir et de germes féconds pour l'avenir. Ceux qui ne la voient pas ainsi se laissent aveugler par les préjugés, par la passion, ou bien ce sont des malheureux qui ne voient du temps présent que la fausse image réfléchie par leur ame dégradée.

---

LA DIVINE COMÉDIE DE DANTE Alighieri. — ENFER, traduction nouvelle en vers libres, par A. Ledreuille. — Paris, chez l'auteur, rue de Bagneux, et chez Ab. Cherbuliez et comp. 1837. 1 vol. in-18 avec portrait, 2 fr. 50 c.

L'auteur de cette traduction a cherché à rendre autant que possible non-seulement la pensée du Dante, mais encore la forme sous laquelle elle s'est exprimée. Suivant en quelque sorte vers par vers le poète italien, il a lutté hardiment contre toutes les difficultés d'une pareille œuvre. Les vers libres lui ont paru offrir une plus grande latitude pour conserver au poème la concision et le tour original du style. Il n'a pas reculé non plus devant certaines inversions peu usitées dans la langue française, et l'on trouvera le long de ses chants maintes licences qui feront frémir les puristes. Un hiatus même lui a paru inévitable pour rendre cette fameuse inscription de la porte infernale :

Par moi l'on va dans la cité maudite.
Par moi l'on va dans l'éternel malheur,
Par moi l'on va chez la race proscrite.
Une haute justice inspira mon auteur :
Ouvrage qu'accomplit la divine puissance,
La suprême sagesse et le premier amour,
L'Éternel seul était à ma naissance;
Je n'aurai pas de dernier jour.
Vous qui entrez, laissez toute espérance.

Mais ce n'est pas à la loupe qu'il faut regarder un travail de

ce genre. Un génie aussi puissant et en même temps aussi rude que le Dante ne saurait être soumis à un examen minutieux. Animé des passions les plus violentes, des haines les plus implacables, il s'est servi de la poésie comme d'une arme pour porter à ses ennemis des coups plus que mortels, pour les vouer à l'exécration de leurs contemporains et de la postérité. L'harmonie souvent étrange, sauvage même de ses rimes, s'accorde parfaitement avec l'esprit qui les anime, les tableaux qu'elles retracent et l'impression générale qui devait résulter d'une époque de discordes civiles comme celle au milieu de laquelle vécut le Dante.

Les vers français, presque entièrement dénués de prosodie, ne supportent pas il est vrai aussi facilement que les vers italiens cette rudesse de pensées et de sentimens. Leur clarté et leur pureté, ces deux traits distinctifs de la poésie française, en souffrent sans doute. Cependant on ne peut songer à limer et à polir une traduction de l'*Enfer;* ce serait méconnaître tout-à-fait le génie du grand poète et se vouer à un travail ingrat et inutile, puisque l'on n'arriverait sûrement qu'à produire une pâle et froide copie sans intérêt comme sans force.

L'essai de M. Ledreuille était donc bien ce qu'il y avait de mieux à faire : une interprétation exacte de l'œuvre originale dans une forme poétique un peu abrupte, mais pleine d'énergie et de vigueur. Cette tâche difficile a été accomplie par lui avec assez de bonheur. Si son travail laisse encore à désirer dans certains passages pour la clarté et l'élégance, il offre certainement la reproduction la plus fidèle qui ait encore paru de la *Divine Comédie.* Tous les littérateurs assez versés de la langue italienne pour apprécier les difficultés et les mérites d'une pareille translation rendront justice au talent remarquable avec lequel M. Ledreuille a vaincu les obstacles qu'elle présentait. Le public en général accueillera aussi, nous le pensons, avec faveur une traduction qui lui permet en quelque sorte de juger Dante dans toute la verdeur de son âpre génie.

Le passage suivant semble sous certains rapports à peine ébauché, et cependant quelle impression profonde produit l'expression naïve de ce sentiment si vrai et si bien senti :

Lorsque j'eus entendu celui qui m'enseignait
Nommer des anciens temps et les preux et les dames,
    Je me sentis les plaindre et m'affliger,
Et je dis :
    Je voudrais parler à ces deux âmes
Qui vont au vent ensemble et d'un vol si léger.

« Eh bien! il faut, répond le sage,
Lorsque plus près de nous le couple passera,
Au nom de cet amour qui les livre à l'orage
Les prier de venir, et ce couple viendra. »
Aussitôt que le vent nous les eut amenées
Je dis : « Ombres infortunées,
Si l'on n'y met obstacle, ah! venez, parlez-nous. »

Deux colombes à tire d'aile,
Brûlantes de désirs, volent au nid si doux
Où le tendre amour les appelle;
Ainsi, tant a de charme un mot affectueux,
Les deux âmes, quittant la foule où Didon pleure,
S'abattent jusqu'à nous dans l'air impétueux.
— « O mortel! bon et gracieux,
Qui viens nous visiter dans l'errante demeure,
Nous dont la terre a vu couler le sang,
Si nous étions en grâce auprès du Tout-Puissant,
Nous lui demanderions un sort calme et paisible
Pour toi que nous voyons à nos malheurs sensible.
L'orage s'arrête un instant,
Parlez, nous pouvons vous entendre.
Que voulez-vous savoir? nous pouvons vous l'apprendre
Pendant que se tait l'ouragan.
Mon pays n'est pas loin des lieux où l'Éridan,
Fatigué des tributs qui grossissent ses ondes,
Va chercher le repos au sein des mers profondes.
Jeune, on s'attache vite, et lui s'éprit d'amour
Pour la beauté que m'a ravie
Un coup dont la douleur en ces lieux m'a suivie;
Et, comme l'être aimé doit aimer à son tour,
Je le payai de tant d'amour
Que je lui suis encor, tu vois, abandonnée.
L'amour nous réunit dans une seule mort;
Caïne s'ouvrira pour qui nous l'a donnée. — »

Ces mots jusques à nous arrivaient sans effort;
Et quand j'eus entendu ces ombres offensées,
Ma tête se courbant, je tins les yeux si bas
Que Virgile me dit : « Quelles sont tes pensées? »
Et moi je répondis : « Hélas!
Que de doux pensers, quel délice
Les amenèrent au malheur
De cette orageuse douleur! »
Et triste, j'ajoutai : « Francesca! ton supplice
M'attendrit à pleurer; mais dis, à quel indice,
Par quel moyen, au temps des doux soupirs,
L'amour vous a-t-il fait connaître
Le vague enchantement de vos premiers désirs? »
Elle me répondit : — « Ton maître

Le sait. Rien n'est plus douloureux
Que de se rappeler, au fond de sa misère,
Les momens où l'on fut heureux;
Mais ardemment puisque tu veux
Savoir de nos amours l'origine première,
Je vais, tout en pleurant, te la conter : Un jour
Que par plaisir nous lisions l'aventure
De Lancelot enchaîné par l'amour,
Seuls, sans soupçon : plusieurs fois la lecture
Nous fit rougir, pâlir, tint nos yeux suspendus
Mais un passage seul, hélas! nous a perdus....
Quand nous lûmes qu'un doux et désiré sourir
Reçut les baisers de l'amant,
Lui, qui m'aura toujours dans l'éternel martyre,
Baisa ma bouche tout tremblant;
Notre Galléhaut[1] fut l'auteur et son ouvrage,
Et nous n'en lûmes pas ce jour-là davantage. » —
Pendant que l'une achevait son récit,
L'autre pleurait! la pitié me saisit;
Et, sentant ce qu'on doit sentir quand on succombe,
Je tombai comme un corps mort tombe.

Il serait difficile, je crois, de rendre le texte avec plus de fidélité, et le tour original de ce morceau ne me semble point lui ôter le charme entraînant qui en fait un des plus délicieux épisodes du poème.

Je citerai encore le récit d'Ugolin, qui, quoique déjà souvent traduit ou plutôt imité en vers français plus purs et plus sonores, n'a pas été peut-être encore reproduit avec autant de vérité, d'énergie et de simplicité:

Du repas de brute affamée
Il soulève sa bouche et l'essuye aux cheveux
De la tête qu'il a par derrière entamée;
Puis il me parle ainsi :
— Tu veux....
Tu veux donc que je renouvelle
La désespérante douleur
Dont la pensée avant que je te la rappelle
Suffit pour m'oppresser le cœur?
Mais si ma parole doit être
Germe d'opprobre pour ce traître,
Tu verras à la fois et parler et pleurer,
Quel est ton nom? si bas dans la souffrance
Comment as-tu pu pénétrer?

[1] Notre séducteur, notre entremetteur, Galléhaut est le personnage qui, dans le roman, sert les amours de Lancelot et de la reine Ginevre.

Je l'ignore, à l'accent je te crois de Florence.
Tu dois voir que je fus le comte Ugolin, lui
Est l'archevêque Ruggieri.
Et maintenant tu vas comprendre
Pourquoi je suis un tel voisin.
Sur la terre on a dû t'apprendre
Que par l'effet de son mauvais dessein,
Me confiant en lui, je me laissai surprendre.
Et qu'ensuite je mourus.... mais
Ce que l'on ne t'apprit jamais,
C'est comme ma mort fut cruelle ;
Écoute, et tu sauras s'il m'a bien offensé.
Le soupirail de la tour qu'on appelle
Tour de la Faim, titre par moi laissé,
(D'autres devront encore en subir la clôture !)
Le soupirail de cette tour
M'avait déjà montré par l'étroite ouverture
De plusieurs lunes le retour :
D'un songe que je fis le funeste présage
De l'avenir pour moi déchira le nuage.
Seigneur et maître, lui, de côteaux en côteaux
Chassait un loup avec ses louvetaux,
Vers le mont par lequel Lucque à Pise est cachée ;
Et les Gualands, les Sismonds, les Lanfrancs,
Le précédaient poussant une meute dressée
De chiens maigres et dévorans.
Le père, les fils las, dûrent bientôt se rendre,
Et sous les crocs aigus je vis leurs flancs se fendre.
Debout bien avant le matin
J'entends mes fils qui sont avec leur père,
Pleurer dans le sommeil et demander du pain !
A ce qui pour mon cœur s'annonce de misère
Le tien, s'il n'est cruel, doit déjà se serrer,
Si tu ne pleures pas, de quoi peux-tu pleurer ?
Ils s'étaient tous levés, et l'heure où l'on apporte
Notre nourriture approchait,
De son rêve chacun préoccupé doutait.
J'entendis en dessous fermer l'horrible porte....
Je regardai mes fils, sans prononcer un mot
Et sans pleurer ; mon cœur était de pierre.
Ils pleuraient tous, eux : mon petit Anselme
Me dit :
« A regarder ainsi qu'as-tu, mon père ?
Moi je ne pleurai point et ne répondis pas,
Ni tout ce jour ni la nuit ; mais hélas !
Lorsqu'un autre soleil, éclairant nos rivages,
Et jetant un faible rayon
Dans la douloureuse prison,
J'eus vu mon propre aspect sur les quatre visages
Je me mordis les deux mains de douleur :

Et mes compagnons de malheur,
Ne doutant pas que je le fisse
Par besoin de manger, soudain se lèvent tous,
Disant :
« Moins douloureux sera notre supplice,
» Père, si tu manges de nous;
» Ces misérables chairs, tu nous les as données,
» Reprend-nous-les. »
Je m'apaise à ces mots,
Pour ne pas augmenter leurs maux :
Et nous restons tous, une, deux journées,
Immobiles, muets. Ah ! pourquoi sous nos pas
Ne point t'ouvrir, impitoyable terre !
Gaddo roide à mes pieds se jette et dit :
« Mon père,
» Père, et que tu ne m'aides pas ! »
Des jours de désespoir c'était le quatrième,
Il y mourut : et comme tu me vois,
Je les ai vu tomber un à un tous les trois,
Du cinquième jour au sixième.
Aveugle, je rampai de l'un à l'autre corps,
Trois jours les appelant après qu'ils furent morts.
Puis, plus que la douleur la faim fut secourable. —

Il dit, et l'œil hagard, au crâne misérable
Il se reprend, l'os sous ses dents craquait;
On eût dit qu'un chien le rongeait.

---

**CHANTS SACRÉS**, Par *C. L. Mollevaut,* de l'Institut. — Paris, chez l'auteur. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 cent.

Ce volume renferme des poésies lyriques tirées ou imitées de différens passages extraits des livres de l'Ancien Testament, et divers petits poèmes sur la *mort d'Abel*, *Agar dans le désert*, *le Sacrifice d'Abraham*, *le Sacrifice de Jephté*, *la Mort de Samson*, *la Mort du géant Goliath.*

Le talent pur et élevé de l'auteur a obtenu une supériorité marquée dans ce genre de poésie, dont la beauté consiste surtout dans la noblesse des pensées et dans l'harmonie de l'expression. Puisant ses sujets dans les livres des prophètes hébreux, c'est-à-dire à la source que l'on s'accorde à placer au-dessus de toutes les autres, il a su imprimer à ses vers le sceau de ce langage inspiré qu'il est si difficile de rendre d'une manière convenable, et de soutenir également.

La première de ses odes, tirée du chapitre XIV d'Isaïe, *Punition du roi de Babylone et délivrance des Juifs*, est remplie

de force et en même temps d'une harmonie pure et majestueuse. Les stances suivantes en sont extraites :

Ah ! qu'est-il devenu ce maître impitoyable
Qui courbait les Etats sous un sceptre d'airain ?
Le Seigneur l'a frappé de son glaive effroyable,
Et le Jourdain plus fier roule un flot souverain.

O Liban ! mont sacré ! tu tressailles de joie,
Et tes cèdres ont dit, en relevant leur front :
« Le gouffre du trépas a dévoré sa proie ;
» D'une hache insolente il faut braver l'affront. »

A son aspect, l'enfer et pâlit et recule ;
Les tyrans s'écriaient : « Il est semblable à nous !
La mort, l'avare mort, qui sur nos jours spécule,
L'abat quand son effroi l'implorait à genoux. »

Vers lui, le front penché, pour le mieux reconnaître,
Armés d'un rire affreux et d'un œil menaçant,
Tous ils se demandaient : « Est ce l'odieux maître
Que du monde écrasé n'assouvit point le sang ?

Son pouvoir, qui si haut élevait sa démence,
Dieu l'a précipité dans les plus bas revers ;
Et que lui reste-t-il de son empire immense ?
Pour lit la pourriture, et pour manteau les vers.»

Le *glaive effroyable* de la première strophe n'est pas une bonne épithète, car un glaive est terrible, redoutable, plutôt qu'effroyable, mais c'est une bien petite tache que j'ai presque honte de relever à côté des beautés que renferme surtout la dernière stance.

La *destruction de la ville de Tyr* lui a fourni le sujet d'un très-beau dithyrambe qui débute ainsi :

Tyr, entends-tu gronder les foudres de l'orage ?
Ton vaisseau lutte en vain dans une mer sans bord :
Sur lui, l'onde vomit son écume et sa rage ;
Au sommet de tes mâts se balance la mort ;
Ton pilote a pâli, c'est l'heure du naufrage :
Tu ne rentreras plus au port.

Le psaume XVIII, *cœli enarrant gloriam Dei*, qui avait été déjà imité par J.-B. Rousseau, a semblé à M. Mollevaut pouvoir fournir encore une belle ode, et, profitant des critiques faites par Lebrun, il n'a pas craint de se mesurer avec le grand poète lyrique. C'est une noble ambition, hardie peut-être, mais non tout-à-fait téméraire. L'ode de M. Mollevaut

plus correcte, plus travaillée que celle de Rousseau, offre à la fois une plus grande pureté et une plus grande simplicité d'expressions. Elle est classique, s'il m'est permis d'employer ce terme, et l'autre romantique, quelque bizarre que puisse paraître cette épithète à côté du nom d'un poète comme J.-B. Rousseau. Celle-ci offre peut-être plus de mouvement, plus d'énergie. Ainsi ces deux vers :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur ;

Quoiqu'ils ne rendent pas aussi exactement le sens, me paraissent bien supérieurs à :

Tous les cieux racontent la gloire
Et les bienfaits de l'Éternel.

Mais le style de M. Mollevaut, s'il ne s'élève pas toujours aussi haut, se soutient mieux et ne présente pas ces inégalités choquantes qui blessent l'oreille.

*L'Embrasement de Sodome* et *la Ruine de Jérusalem* sont également deux morceaux fort remarquables.

Les poèmes qui terminent le volume renferment le même genre de beautés. C'est toujours un style noble et simple rempli d'harmonie, que les amateurs de notre poésie actuelle, si tourmentée et si surchargée d'ornemens, trouvent peut-être trop correct, trop froid, mais que les gens de goût, quelles que soient du reste leurs opinions littéraires, ne pourront s'empêcher d'admirer et de lire avec un véritable plaisir.

Je termine cet article en citant un fragment du Sacrifice de Jephté qui m'a paru plein d'une poésie gracieuse, touchante et empreint d'une teinte antique tout-à-fait remarquable.

Zeila se rend alors sur les bruyantes cimes
Qui, non loin de Maspha, s'élançant dans les airs,
De leur verte ceinture embrassent les déserts ;
Et là, tel qu'au long bruit des tempêtes sifflantes
S'assemble un faible essaim de colombes tremblantes,
Le regard consterné, les filles d'Israël
Implorent à genoux la clémence du Ciel,
Cherchent de leur compagne à calmer les alarmes,
Et, l'œil baigné de pleurs, voudraient tarir ses larmes.
Zeila, le cœur ému de leur douce pitié,
Dérobe ses douleurs aux soins de l'amitié ;
Ou, si son cœur brisé cache en vain sa souffrance,
Leur sourit tristement, et s'éloigne en silence.

Tantôt, bravant les feux de l'astre étincelant,
Vers la terre elle courbe un front pâle et brûlant,
Prie, et sans étaler un fastueux courage,
Demande à l'Éternel d'épargner son jeune âge :
Telle, l'amour des fleurs, la grâce d'un jardin,
Une rose qui s'ouvre aux rives du Jourdain
Sous les traits du soleil languit, se décolore,
Meurt, implorant en vain les larmes de l'aurore.
Tantôt, près du torrent qui s'élance par bonds,
Elle attache un œil triste à ses flots vagabonds,
Et les voit fuir, hélas! avec moins de vitesse
Que n'ont fui les beaux jours de sa courte jeunesse.
La nuit même, à l'instant où dans les cœurs mortels
Le sommeil a versé l'oubli des maux cruels,
Seule, veille et s'afflige une vierge éplorée;
Seule, au fond du désert, triste, pâle, égarée,
De sa voix gémissante à l'écho des forêts
Elle conte en ces mots sa peine et ses regrets :

« La jeune vigne en paix boit les feux de l'aurore,
Le palmier verdoyant ne craint point de périr,
La fleur même vivra plus d'un soleil encore,
Et moi, je vais mourir!

» Mes compagnes un jour, au nom sacré de mère,
En secret tressaillant d'orgueil et de plaisir,
Verront sourire un fils aussi beau que son père,
Et moi, je vais mourir!

» Aux auteurs de leurs jours prodiguant leur tendresse,
Sous le fardeau des ans s'ils viennent à fléchir,
Elles seront l'appui de leur faible vieillesse,
Et moi, je vais mourir!...

» Toi, qui du ciel entends une vierge plaintive,
Vois les pleurs de mon père, et daigne les tarir :
Donne-lui tous les jours dont ta rigueur me prive,
Et je saurai mourir. »

C'est ainsi qu'exprimant ses douleurs et sa crainte
Elle attendrit l'écho de sa naïve plainte,
Et la voûte éternelle allumait le flambeau
Qui devait le soir même éclairer son tombeau.
De son dernier adieu s'attristent les montagnes,
De son dernier baiser gémissent ses compagnes
Qui, le cœur déchiré, les larmes dans les yeux,
La suivent lentement d'un pas silencieux.
Le front couvert d'un voile, et de fleurs couronnée,
Soumise à son trépas, la vierge infortunée,
A travers les torrens de tout un peuple en deuil,
Du temple ose franchir le redoutable seuil.

Déjà les flots d'encens à la voûte embaumée
Roulaient en tourbillons l'odorante fumée;
Couvert de la tiare et d'un lin opulent,
Déjà le saint pontife a pris le fer sanglant;
Le front décoloré, la victime innocente
S'humilie et lui tend sa tête obéissante :
Trois fois il la bénit, détache son bandeau,
Détourne les regards, et lève le couteau.....
Sous ses pieds tout à coup s'ébranle au loin la terre,
Un éclair fend la nue au long bruit du tonnerre,
Tout le peuple effrayé se prosterne à la fois,
Et le Dieu d'Abraham fait entendre sa voix :
« Le vœu cruel d'un père à mes yeux fut un crime;
Un nouveau crime allait me livrer la victime :
J'ordonne qu'elle vive, et, gardant ce saint lieu,
Qu'elle soit à jamais l'épouse de son Dieu. »
Sion, quitte le deuil, reprends tes chants de joie;
Peuple, cours vers un père à la douleur en proie :
Dis-lui qu'enfin sa fille a touché l'Éternel,
Qu'il vienne la presser sur le sein paternel,
Et rendre grâce au Dieu dont jamais la puissance
N'a dédaigné les pleurs que verse l'innocence.

---

**POÉSIES**, par *Eugène L'hermitte.* — Saint-Germain-en-Laye, chez Beau, imprimeur. 1838. In-18.

Ce petit recueil est composé de pièces de vers d'un genre familier; stances, élégies, épîtres, fables, contes, pensées, poésies anacréontiques, épigrammes, on y trouve un peu de tout, ou plutôt de tout un peu, car le volume n'est pas gros et il est imprimé avec un grand luxe de papier blanc. L'auteur l'a dédié à ses amis auxquels il est principalement destiné. Ce sont de ces poésies légères, fugitives, auxquelles l'intimité ajoute beaucoup de charmes, mais qui pour des étrangers ont en général peu d'intérêt. Des souvenirs d'amour, des liens d'amitiés, des inspirations d'artiste, tels sont les sujets que M. L'hermitte a traités. On trouve également dans son volume plusieurs contes ou courtes anecdotes dans le genre de la suivante que nous citons pour faire apprécier le tour d'esprit et le style le l'auteur.

### LE JUIF ET LE CHRÉTIEN.

Deux villageois, l'un juif, l'autre chrétien,
Près d'un fossé profond se prirent de dispute.
Dans la chaleur du brutal entretien,
L'énergumène juif se démène si bien,
Que, reculant toujours, il y fait la culbute.

En le voyant dans ce piteux état,
L'autre ne songe plus qu'à lui donner bien vite
Une échelle. « A quoi bon? lui dit l'Israélite.
» Je ne puis y monter, c'est aujourd'hui sabbat.
» — Eh! bien, soit, notre ami, restez en votre gîte;
» Je reprends mon échelle; à demain, bonne nuit. »
Or donc, le lendemain, dès que Phébée s'enfuit,
Et que l'oiseau, balancé sur sa branche,
Salue en gazouillant le premier jour qui luit,
Il retourne à la fosse, il écoute, se penche:
« L'échelle! au nom de Dieu, l'échelle! » dit le juif
Tout morfondu de sa longue nuit blanche.
De la règle à son tour alléguant le motif,
« Non pas, dit le chrétien, c'est aujourd'hui dimanche. »

---

**LETTRES A UNE DAME SUR LA GRAMMAIRE FRANÇAISE**, par *A. Metgé*, avocat. — Castelnaudary, chez L. Groc. 1837, in-8, 6 fr.

La grammaire paraîtra sans doute à la plupart de ceux qui liront ce titre un sujet bien froid, bien sec, pour des lettres adressées à une dame. Cependant, avec de l'esprit et du savoir, il n'est pas impossible d'en tirer un parti fort avantageux et de le faire servir de texte à une correspondance très-intéressante. M. Metgé écrit avec simplicité, sans pédanterie, ni prétention. C'est dans le but de contribuer pour une part à répandre l'instruction parmi les femmes, qu'il a donné cette forme à son livre, et non point, comme on pourrait le penser, pour entremêler la science de fadeurs galantes et de recherche d'esprit. Toujours grave, il expose ses idées avec clarté, et se livre volontiers à des recherches et à des réflexions philosophiques d'une assez haute portée.

Sans prétendre porter dans la grammaire cette ardeur d'innovation, qui a entraîné quelques écrivains à essayer d'un bouleversement général, il ne se traîne pas non plus servilement dans l'ornière commune. Quelques modifications lui paraissant nécessaires, il les propose, en appuyant son opinion sur des raisonnemens qui semblent assez justes. C'est principalement dans les dénominations affectées aux diverses parties du discours qu'il réclame ces changemens. Ainsi, au lieu de participes présent et passé, il voudrait qu'on dît participes actif et passif; certains pronoms ou adjectifs tels que *mon*, *un*, *des* doivent, selon lui, être rangés parmi les articles; le pronom relatif serait mieux nommé *pronom conjonctif*, parce que, dit-il, il tient à la fois de la propriété du pronom et de celle de la conjonction; il propose de supprimer l'interjection comme élément du discours, puisqu'on peut la considérer

comme une proposition elliptique, etc.; enfin, il donne un tableau des règles de l'orthographe, dont la méthode simple et facile diffère de celles employées jusqu'à présent.

Ses lettres renferment, à côté de ce qui en forme le sujet principal, des vues très-saines et très-éclairées sur la nécessité de propager l'instruction dans toutes les classes de la société, aussi bien chez les femmes que chez les hommes, et sur les meilleurs moyens d'atteindre ce but. Il fait aussi une critique fort juste de l'éducation des colléges et des pensionnats. Ces établissemens doivent être uniquement consacrés à l'instruction, c'est leur destination véritable; et, pour former le cœur de la jeunesse, c'est à l'éducation de famille qu'il faut avoir recours. Il est donc urgent de modifier l'institution des colléges de manière à pouvoir faire marcher de front les deux seuls moyens de former des hommes éclairés et de bons citoyens.

---

CALIGULA, tragédie en 5 actes et en vers, par *Alexandre Dumas*. — Paris, 1838. In-8, 40 c.

C'est un fait bien remarquable que nos littérateurs actuels les plus distingués et certainement les mieux doués ne puissent parvenir à créer une œuvre durable et semblent vouloir marcher à la gloire de chute en chute. Remplis des meilleures intentions pour la réforme du théâtre, comprenant avec beaucoup de sagacité les véritables défauts de la scène française, ils n'arrivent qu'à produire des ébauches, des essais informes, quoique possédant à un haut degré la plupart des qualités qui font le grand auteur dramatique. Il leur manque, à la vérité, deux élémens indispensables, savoir : l'étude et l'observation. Trop pressés de produire ils ne se donnent pas le temps d'étudier et sont plus occupés de vivre eux-mêmes que de regarder vivre les autres. Leurs efforts pour donner à la littérature une direction nouvelle et pour rompre tout-à-fait avec ces pâles et froides imitations de l'antique ne demeureront certainement pas stériles; mais de toutes les œuvres qu'a enfantées jusqu'ici leur école, il est douteux que la postérité en conserve une seule complète. On y trouve des choses admirables sans doute, mais perdues le plus souvent dans un vrai fatras de niaiseries, de faux clinquant ou de prétentieuse exagération.

Le *Caligula* de M. Dumas nous en offre un exemple de plus. C'était certainement une heureuse conception que celle d'une tragédie romaine dégagée de ce style empoulé, de cette noblesse de convention si éloignée de la nature; mais voyons ce que

M. Dumas a mis à la place. Analysant la pièce comme œuvre purement littéraire, nous faisons abstraction de tout l'éclat de la mise en scène, charlatanisme destiné à séduire les yeux de la foule dont on ne sait pas captiver l'intérêt. Le prologue nous introduit dans les rues de Rome, et de crainte qu'on ne s'y trompe, l'auteur a soin d'inscrire sur l'enseigne de la boutique d'un barbier : *Bibulus, tonsor;* sans réfléchir que ces deux mots latins font une étrange figure au milieu de toute cette pièce écrite en français.

Protogène, espion de la police de César, vient avec ses gens réveiller le barbier et le fait emmener afin qu'il lui cède sa place pour la journée, car il a entendu dire que sa boutique était le rendez-vous des élégans de Rome, et il pense que ces jeunes hommes, à la parole audacieuse et légère, lui fourniront quelque bonne occasion d'exercer son métier de délateur.

Au même moment, Cherea, amant de Messaline, sort de chez cette célèbre courtisane en maudissant le jour qui vient le forcer à s'arracher de ses bras. Il lui adresse à ce sujet de longues tirades idylliques auxquelles Messaline répond en conseillant à son amant de tuer César, son rival. Sur ces entrefaites, arrivent quelques jeunes élégans qui sortent d'une orgie et viennent se faire coiffer et épiler chez Bibulus. Protogène se hâte de faire ouvrir la boutique et les reçoit avec empressement. On cause, on lit les actes diurnaux, chacun fait ses réflexions, et l'un d'entr'eux, Lepidus, se laisse aller à lancer d'amers sarcasmes contre Caligula. Bientôt averti que c'est un espion de César qui remplace Bibulus, et que par conséquent ses paroles moqueuses appèlent une vengeance sanglante, Lepidus refuse de fuir malgré le conseil de ses amis, et entre aux bains pour se soustraire au bourreau en se tuant lui-même. Alors arrive en courrier, Claudius, qui vient annoncer le retour de Caligula, et, peu après, celui-ci fait son entrée triomphale au milieu des clameurs populaires. Son cortége se croise sur la scène avec le convoi de Lépidus dont le corps est porté par les licteurs aux Gémonies. Dans la foule qui se presse sur les pas de l'empereur brille une jeune fille d'une grande beauté, Stella, sœur de lait de César, qui, après une longue absence, revient avec son fiancé Aquila, jeune gaulois. Ils sont l'un et l'autre remarqués par Afrianus, consul et créature de l'empereur.

Telle est l'exposition de cette tragédie et en même temps sa partie la plus intéressante. Ce prologue nous offre une peinture animée de la vie de Rome et de l'époque ; c'est une introduction piquante, bien faite pour captiver tout d'abord l'attention ; mais je lui reprocherai cependant deux défauts assez graves : le premier c'est d'être isolé en quelque sorte de la

pièce et de ne pas commencer ou indiquer l'action de manière à faire désirer la suite; le second c'est un style très-faible, en général peu harmonieux, quelquefois niais ou déplacé. Ainsi, quand Cherea quitte Messaline et s'écrie :

Oh! quand serai-je donc en mon amour tranquille,
Pareil au laboureur, qui sous sa faux agile
Voit tomber les épis l'un sur l'autre couchés,
Et ne quitte ses champs qu'entièrement fauchés ?
Le Ciel me fera-t-il ce bonheur sans mélange
Qu'il donne au vigneron, ardent à la vendange,
Qui, du matin au soir dans sa treille perdu,
Cueille le raisin mûr sur son front suspendu ?
Et n'aurai-je jamais cette joie où j'aspire
Du pêcheur qui reçut sa barque pour empire,
Mais qui, tant qu'il lui plaît, fouille le flot amer
Et rejette vingt fois ses filets à la mer.
Oh ! ce loisir si doux que l'homme aux Dieux envie
Et que j'achèterais de dix ans de ma vie,
Déesse de mon cœur, oh! dis-moi, quand le sort
Me l'accordera-t-il ?

Non-seulement il y a entassement d'images inutiles et peu convenables à la situation, mais encore on trouve un contre-sens dans ce loisir envié aux dieux à la suite des vœux qu'il vient de former pour la vie pénible du laboureur, du vigneron ou du pêcheur. Au reste, c'est un reproche qu'on peut adresser à toute cette tragédie; les vers ont été faits avec une grande négligence. Sauf quelques rares passages, ils offrent généralement fort peu de poésie, et l'on y rencontre plus d'une phrase barbare, comme celle-ci :

Soit !... il m'a fait la vie et non la mort amère.

Dans le premier acte l'auteur nous introduit chez Junia. Elle prie à l'autel de ses dieux et leur adresse des vœux, leur fait des promesses pour les engager à protéger sa fille qui va revenir auprès d'elle. Tandis qu'elle est ainsi occupée à faire en quelque sorte un marché avec ses dieux pour la santé de sa chère Stella, celle-ci entre, se jette dans ses bras et lui présente son fiancé. C'est une scène faite pour émouvoir, mais M. Dumas l'a malheureusement gâtée par de la sensiblerie niaise, qui a la prétention d'être naïve;

Laisse-moi toucher tes longs cheveux;
Veux-tu que je t'embrasse encor ?

dit Junia à sa fille; et si c'est là du style romantique, ce n'est certainement pas l'accent de la vérité; ce n'est pas ainsi que s'exprime une tendre mère qui retrouve sa fille après une longue absence. Mais poursuivons : Stella raconte à sa mère sa conversion au christianisme, car elle revient chrétienne, et Junia, en bonne païenne, ne s'en émeut pas autrement :

..... notre Panthéon est assez spacieux
Pour recevoir un Dieu de plus parmi nos Dieux.

Sur ces entrefaites, entre Caligula suivi de ses gens. Il vient, en passant, voir sa nourrice et convoiter cette Stella dont la beauté lui a été vantée. C'est ici seulement que commence réellement l'action tragique. Stella est enlevée par les agens de César, et Aquila arrêté comme un esclave fugitif est conduit chez Cherea. Là se passe la plus belle, la seule belle scène de toute la pièce. Cherea propose à Aquila de lui rendre la liberté s'il veut tuer Caligula. Mais le Gaulois refuse, car il a servi à boire à César, et le droit d'hospitalité, sacré pour lui, ne permet pas qu'il attente à la vie de son hôte, fût-il même son plus grand ennemi. Cependant Caligula ayant Stella en sa puissance cherche inutilement à la séduire; il n'en obtient que des pleurs et une sainte résignation à souffrir tous les supplices qu'il pourra lui infliger plutôt que de céder à ses désirs. En vain Junia vient se jeter aux pieds de César pour lui demander justice contre les ravisseurs de sa fille. Il ne lui répond que par d'hypocrites condoléances; aussi lorsqu'elle apprend la vérité, devient-elle la plus ardente à conspirer contre lui.

Messaline est le principal chef du complot qui se trame pour délivrer Rome de ce fou furieux. Elle trouve le moyen d'introduire Aquila auprès de Stella, et Caligula les ayant surpris ensemble envoie Stella la première à la mort, en réservant Aquila pour une torture plus longue. Bientôt après, il livre aussi au bourreau les compagnons de Lepidus qu'on a pris à la tête d'une émeute populaire. Enfin, ivre de sang et de vin, au milieu d'une orgie il est étranglé par Junia et Aquila. Claudius alors est proclamé empereur, et Messaline envoyant au supplice son complice et son amant Cherea, termine en s'écriant :

A moi l'Empire et l'Empereur!

On l'a déjà dit dans la plupart des critiques qui ont été faites de cette tragédie, la hideuse folie de Caligula remplit trop la scène et fatigue plus qu'elle n'impressionne. Ce ne

pouvait être un caractère soutenu, et M. Dumas, à côté des extravagances que l'histoire attribue à son héros, y ajoute encore de singulières contradictions. Ainsi, après nous avoir peint l'empereur superstitieux, tremblant devant chaque coup de tonnerre pendant l'orage, et se faisant soutenir par deux esclaves pour ne pas succomber à sa frayeur, il nous le représente comme un héros plein de courage et de sang-froid devant une révolte qui semble menacer son palais.

Le caractère de Messaline, qui offrait au contraire un sujet curieux d'étude et en même temps de grandes difficultés à vaincre, est mollement esquissé, sans énergie, sans vérité. L'auteur, après avoir pris ce nom, a reculé devant son travail, et sa Messaline n'est qu'une intrigante fort ordinaire.

En général, ce drame dont le plan semblait conçu d'une manière assez remarquable et propre à produire de l'effet, est d'une grande faiblesse dans tous ses détails. On y sent à chaque pas le manque d'observation et la négligence. C'est encore une de ces œuvres à peine ébauchées, auxquelles l'esprit de parti ou de coterie peut seul donner quelque succès éphémère, mais qui sont tout-à-fait impuissantes à régénérer le théâtre et à fonder la gloire de leur auteur.

---

**LES DEUX MOINES**, par Camille Leynadier. Paris, 1838, 2 vol. in-8, 15 fr. — **CHAVORNAY**, par M. Charles Didier. Paris, 1838, 2 vol. in-8, 15 fr.

*Les deux Moines* de M. Camille Leynadier sont une œuvre vraiment curieuse par l'étrangeté de son style. Jamais, je crois, on n'a poussé plus loin l'entortillement des phrases et la témérité des comparaisons. « Le sort est un moulin à cochenille. » ... « Cette pensée étreignit sa gorge comme un collier » de fer » ...... « Et sa cloche s'était tue comme la voix d'un » corps enseveli »..... « L'incorruptible vigilance des échos du » rivage..... » etc. etc. Voilà une richesse d'images peu commune, et le morceau suivant offre un précieux échantillon de style :

« Bientôt une bise carabinée venta furieuse, et, sur toute la » surface de l'étang, la houle rejaillissante tourna et retourna » en sautant comme des jets d'eau. Sur ces lames clapotantes » et écumeuses, la chaloupe bondit, mais n'avança pas. Un » effroyable roulis la tourmenta en tous sens. Des torrens d'eau » et de grêle l'emplirent, obscurcissant l'air qu'ils hachaient » verticalement. A l'avant, à l'arrière, partout l'abîme, par- » tout la mort...... Tantôt noire et tantôt flambante, elle fut

» horrible cette nuit de tempête et de chaos sur cet étang
» dont les eaux, reflétant alternativement les feux livides et
» une obscurité profonde, semblèrent tumultueusement rouler des éclairs et des ténèbres en fusion. Le feu se confondit
» avec l'eau; l'air avec le feu; la lumière, les ténèbres, le
» vent, la pluie, la grêle avec tout. Déchiré par des milliers
» de tonnerres, vingt fois par seconde le firmament se fendit,
» et, chaque fois, montrant béante une gueule immense de
» feu, sembla vouloir y engloutir la terre. »

Un pareil langage est employé à décrire l'histoire de deux amans langoureux poursuivis par deux exécrables moines. Les orgies les plus révoltantes, les violences les plus inouies, les supplices de l'Inquisition, tout ce que l'auteur a pu rassembler de plus horrible, de plus hideux, de plus frénétique, est mis en action pour le plus grand amusement des lecteurs. On y voit les deux amans noyés dans l'orage à la bise carabinée, ci-dessus mentionné, et qui en reviennent sains et saufs; on y voit une femme enterrée vivante sous un monceau de cadavres et qui n'en meurt pas; on y voit le méchant moine précipité dès le commencement du roman dans le fond d'un glacier et qui s'en tire pour tourmenter les amans jusqu'au bout. C'est une pâture bonne pour les amateurs du sombre mélodrame.

— *Chavornay* ne saurait être mis sur la même ligne que le roman précédent. M. Charles Didier connaît sa langue et sait s'en servir. Cependant sa nouvelle publication ne nous a point paru mériter une analyse bien détaillée. C'est une de ces prétentieuses peintures du cœur humain comme on en a déjà tant fait depuis quelques années. Il n'y manque ni la femme victime, ni le mari qui ne la comprend pas, ni l'amant qui sympathise avec toutes ses moindres pensées, ni le persécuteur qui en fait le but de ses brutales passions. Ce sont les personnages de rigueur; et, pour sortir de la voie commune, M. Didier a fait le mari très-supportable, la femme très-vertueuse, l'amant très-scrupuleux, et le persécuteur très-maladroit. Il en résulte que tout se passe en amour platonique sans que l'honneur de monsieur en souffre, quoiqu'il semble prendre plaisir à exposer madame à la tentation. Mais cela n'empêche pas qu'il se trouve maintes scènes assez voluptueuses semées le long du récit; et c'est un défaut qui prouve combien peu l'auteur a observé ce qu'il voulait décrire. Chez la femme l'amour vertueux fuit les occasions, il sait qu'on ne joue pas impunément avec le feu. Des passions aussi violentes que celle de Chavornay ne sont guère platoniques lorsque surtout elles rencontrent une sympathie aussi vive que celle d'une femme qui, en l'absence de son mari, fait renou-

veler tout l'ameublement de sa chambre à coucher pour y recevoir son amant.

M. Didier s'est fourvoyé dans une mauvaise route, et il a d'autant plus tort que rien n'est moins intéressant que ces longues passions délayées en deux gros volumes sans que le charme des détails vienne racheter l'ennui de ces conversations d'amans qui occupent toute la place.

Un style comme celui de Georges Sand, et la hardiesse des sophismes que cet audacieux esprit ne craint pas d'entasser, peuvent seuls faire le succès de romans semblables. Otez ce vernis brillant, il ne reste plus qu'exagération prétentieuse et fausse.

---

**LE CLUB DES DÉSOEUVRÉS**, par *Jules A. David.*; Paris, 1838. 2 vol. in-8. 15 fr. — **PETER-KING**, par Mars. Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. — **MANON LA DRAGONNE**, par . . . . . . . . — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. — **PAZZI E MEDICI**, par Charles Thomé. — Paris, 1838, in-8, 7 fr. 50 c.

Les Désœuvrés de M. David sont ces habitués du café de Paris et du boulevard de Gand, qui passent leur vie à chercher les moyens de la dépenser inutilement dans des plaisirs qui les ennuient et des orgies qui les fatiguent. Laissant dormir les facultés intellectuelles dont ils peuvent être doués, ils affectent le plus profond dédain pour toute espèce d'études et pour tout sentiment noble ou généreux. L'incrédulité et le matérialisme sont leur culte jusqu'à ce que la dévotion superstitieuse vienne les remplacer, lorsque, usés par la débauche, ils finissent par avoir peur du vide de leur âme et par se jeter dans le seul refuge qui leur reste. M. David a essayé de retracer la vie de quelques-uns d'entr'eux, mais il n'a pas rempli d'une manière bien satisfaisante le cadre qu'un pareil titre semblait lui imposer. Au lieu de nous offrir le tableau curieux du club des désœuvrés et d'exposer à nos regards les misères de ces existences factices, faussées, perdues, ce qui lui aurait fourni l'occasion d'en faire une critique vigoureuse, il a préféré nous présenter un dandy converti à l'amour, subitement tiré de l'abîme par une grande passion. C'est une exception, possible sans doute, mais qui ne peut être que fort rare. Pour les désœuvrés l'amour n'existe pas; la femme est un jouet, une poupée qu'on jette de côté dès qu'on en est las; et quand le cœur s'est blasé dans cette existence misérable, quand l'âme a perdu tous ses ressorts, certainement l'amour le plus violent ne saurait avoir de prise ni opérer le miracle d'une régénération subite. M. David a oublié dans son livre que le club dont il parle ne compte guère parmi ses membres que des êtres secs et égoïstes, sans cœur ni âme, et des

libertins vieillis dans la débauche, des viveurs accomplis tout-à-fait incorrigibles.

— Dans *Peter King* on trouve une certaine prétention à l'*humour* anglaise, qui malheureusement ne paraît pas très-fondée. L'auteur, dès le début de son livre qui rappelle d'abord celui de Tristam Shandy, imite Sterne d'une manière assez peu convenable. C'est également son héros qui raconte lui-même son histoire en la prenant *ab ovo* dans les plus grands détails, et cette histoire est passablement leste et triviale d'un bout à l'autre. C'est un genre très-difficile que ce genre gai qui dégénère facilement en licence ; il faut tout le talent d'un Sterne pour le manier avec grâce et en faire oublier les écarts à force d'esprit.

— *Manon la dragonne* est une espèce de roman historique dont la scène commence en Belgique et se termine à Paris pendant la période révolutionnaire. On y trouve un imbroglio d'intrigues d'amour et de menées politiques dont on a bien de la peine à suivre le fil. Des caractères exagérés occupent le premier plan et y frappent la vue à peu près de la même manière que ces bourreaux tout rouges de la tête aux pieds qu'on rencontre dans certains tableaux et dans certains drames modernes.

— Quant au volume de M. Charles Thomé, le titre seul indique déjà qu'il s'agit de l'Italie, de ses luttes intestines et de ses passions sans frein. Florence est le lieu du drame, l'usurpation du pouvoir par les Médicis en est le sujet. Le style de l'auteur montre de grandes prétentions à l'énergie : *Damnation ! Malédiction ! Mort et sang ! Blasphème !* et autres fleurs de rhétorique du même genre y abondent. Les personnages se font d'un bout à l'autre des discours vraiment féroces, et c'est à qui se montrera le plus exagéré ! Les descriptions n'y manquent pas non plus, et elles tiennent d'autant plus de place que l'auteur commence toujours par énumérer tout ce qu'il ne veut pas dire avant d'en venir au fait. On reconnaît une plume novice guidée par l'enthousiasme d'un premier essai.

---

**GEOFFROY RUDEL**, par Ferdinand Dugué. Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. — **AYMAR**, par H. Delatouche. Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. — **A LA BELLE ETOILE**, par Auguste Arnould. Paris, 1838, 2 vol. in-8, 15 fr.

Le troubadour Geoffroy Rudel est le héros du livre de M. F. Dugué dans lequel on trouve un singulier mélange de religion, de galanterie et d'aventures romanesques. L'auteur a voulu peindre le moyen-âge avec ses mœurs relâchées et sa

foi robuste, ses idées chevaleresques et sa poésie. On voit que cette époque a pour lui un charme tout particulier, et cela se conçoit facilement, car M. Dugué paraît toujours animé des mêmes sentimens qui lui ont dicté *la Semaine de Pâques*, certain volume dans lequel il ne rêvait que croix et cathédrale gothique. Mais il ne montre pas un grand talent de romancier. Ses peintures sont grossièrement ébauchées, pas un caractère n'est tracé d'une main ferme et la plupart des scènes sont détachées les unes des autres sans qu'il y ait un lien commun bien solide qui les rattache et en forme un tout complet. Ce n'est vraiment pas un roman, une composition suivie, et l'on y trouve maints passages d'une faiblesse très-grande. L'écrivain paraît être fort jeune et manquer d'expérience en tout genre. Il ferait mieux de travailler encore, et de ne pas se hâter ainsi de produire des œuvres inachevées sans valeur littéraire et sans but.

— Dans *Aymar*, M. de Latouche a déployé comme dans tous ses ouvrages une imagination riche et sage, ainsi qu'un talent de style assez remarquable. Mais il nous a semblé qu'il avait eu recours, pour captiver l'intérêt, à des moyens vulgaires dont il n'avait pas besoin. Ce roman est entremêlé d'événemens politiques d'un bout à l'autre; l'auteur a appelé à son aide trois révolutions, celle de 1830, celle de Pologne, et l'insurrection républicaine de juin 1832. Voilà bien des bouleversemens, bien du fracas et des désastres accumulés dans une histoire d'amour en elle-même fort simple. Aymar est un jeune homme de la classe plébeïenne que des circonstances imprévues mettent en rapport avec une noble demoiselle; bientôt une tendre sympathie s'établit entr'eux; mais la différence des rangs et des positions les sépare. La jeune fille épouse un seigneur qui l'emmène en Russie. Aymar, dégoûté des suites de la révolution de 1830 qui trompent toutes ses espérances, part pour aller se battre dans les rangs de l'armée polonaise. Les incidens de la guerre lui font retrouver celle qu'il aimait, l'intrigue se complique d'une façon fort singulière et peu vraisemblable. Enfin Aymar revient en France, se trouve compromis dans les affaires de Juin, a le bonheur de s'en tirer quoique blessé assez grièvement, et quittant la France pour toujours, se réfugie en Amérique avec la femme dont l'amour a rempli sa vie, et qui, devenue libre par la mort de son mari, donne sa main à Aymar. Dans une conclusion où perce l'esprit quelque peu misanthrope de l'auteur, M. de Latouche nous représente ce héros de Juillet, ce défenseur de la Pologne, ce républicain intrépide faisant le commerce de drogueries, et ouvrant boutique au-delà des mers pour débiter la casse et le sené.

— *A la belle étoile* par le froid rigoureux de cet hiver, c'est trop dur, et quelque mérite que puissent avoir des contes, ils ne sauraient faire oublier que le thermomètre marque 14° au-dessous de zéro. Je vous conseille donc, si vous voulez lire le livre de M. Arnoult, de ne point vous fier à son titre et de commencer par vous placer bien chaudement au coin de votre feu. Vous serez alors mieux disposés à vous laisser amuser par des récits du genre de ceux-ci, qui, écrits avec facilité et élégance, n'offrent cependant pas un bien haut degré d'intérêt. Quelques-uns roulent sur des sujets historiques, les autres sont de ces petites scènes, de ces légères esquisses de mœurs qui figurent mieux dans un feuilleton de journal que dans un gros volume. Du reste, ils sont en général assez courts et supérieurs sous bien des rapports à la plupart de ceux du même genre que la presse périodique enfante chaque jour en si grand nombre.

---

**SOUVENIRS HISTORIQUES** des résidences royales de France, par J. Vatout. — *Palais de Versailles* et *Palais-Royal*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 12 fr.

Dans cet ouvrage, M. Vatout non-seulement fait l'histoire des bâtimens, de leur construction et des vicissitudes diverses qu'ils ont éprouvées, et donne la description détaillée de tous les objets d'art qu'ils renferment, mais encore il rassemble tous les souvenirs historiques qui s'y rattachent, et retrace la biographie des principaux personnages qui les ont habités. Il a su ainsi éviter l'aridité d'un pareil sujet et y semer une foule d'anecdotes piquantes, de manière à en rendre la lecture assez agréable. Le palais de Versailles lui fournit l'occasion de peindre Louis XIV sous les couleurs les plus favorables, car son goût pour les beaux-arts était peut-être le seul trait de son caractère qui méritât le titre de grand roi qu'on lui a décerné.

Avec cela, M. Vatout a un penchant assez prononcé pour encenser les têtes couronnées. On lui reprochera sans doute le ton de flagornerie outrée qui règne souvent dans son style. Le volume du *Palais-Royal* renferme l'histoire de la famille d'Orléans, depuis l'époque où elle adopta ce palais pour demeure, jusqu'à nos jours, ainsi que le récit de la révolution de juillet qui a placé sur le trône le roi Louis-Philippe.

---

**DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE**, par *miss Martineau,* traduit de l'anglais par M. Benjamin Laroche. — Paris, chez Charpentier, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

La société américaine est un champ fécond à exploiter pour la curiosité européenne. Tout ce qui nous vient de cette jeune république, fondée par des hommes que l'oppression du despotisme politique ou religieux chassa de leur patrie, excite notre intérêt au plus haut degré. Nous y voyons la réalisation de ce que nos plus impatiens désirs nous ont fait espérer, et ce que l'avenir réserve peut-être également aux nations de l'Europe : des institutions libres et fortes, basées sur l'égalité et sur la morale. Les ennemis de la liberté épient également chacun de ses actes, et sont toujours prêts à battre des mains lorsqu'ils peuvent y trouver quelque sujet de reproche, quelque germe de discorde, quelque motif de prédire des malheurs à cette république dont la prospérité croissante les offusque et les effraye.

Tout livre qui offre un tableau de la société américaine est donc assuré d'obtenir un véritable succès. Mais il est difficile d'avoir des renseignemens bien sûrs, bien exacts, une relation dépouillée de tout esprit de parti. Les voyageurs sont toujours plus ou moins influencés par leurs préjugés nationaux, et par leurs opinions individuelles. Pour juger sainement l'Amérique, ses mœurs et ses lois, il faudrait rompre tout-à-fait avec la plupart des idées européennes, il faudrait renoncer surtout à ces habitudes aristocratiques ou monarchiques qui contrastent si fort à côté des libres allures d'un pays d'égalité. On se rappelle encore les diatribes de madame Trollope contre les servantes américaines; la pauvre mistress ne pouvait se faire à être aidée et non servie par des domestiques.

Miss Martineau a mieux compris le rôle d'une voyageuse; elle est d'ailleurs une femme bien supérieure à madame Trollope sous tous les rapports. Ses Contes sur l'économie politique ont obtenu en Angleterre un brillant succès et ont donné à son nom une certaine célébrité. Elle a l'habitude de l'observation, et son esprit nourri d'études sérieuses, la rendait certainement beaucoup plus apte à bien voir et à bien décrire l'Amérique.

Son livre est très-remarquable, quoiqu'on puisse y reconnaître encore quelques traces de la prévention anglaise contre les États-Unis. Mademoiselle Martineau semble parfois appuyer un peu trop sur les détails qui peuvent faire ombre dans le tableau, et généraliser facilement l'observation que lui suggère le plus souvent un fait isolé. C'est au reste l'écueil contre lequel les voyageurs viennent tous plus ou moins se

heurter. Elle adresse aussi aux Américains certains reproches qui ne paraissent pas fondés; ainsi elle prétend qu'avec une déférence très-grande pour les femmes; ils n'accordent à celles-ci aucune espèce d'importance non-seulement politique, mais encore intellectuelle. Les Américaines, dit-elle, ne reçoivent pas d'instruction solide; on leur donne des talens d'agrément, leurs maris n'épargnent rien pour leur fournir le plus d'argent possible, mais on les renferme ainsi dans un cercle de futilité et de dissipation dont il ne leur est pas permis de sortir. Cette assertion est tout-à-fait opposée à ce que M. Michel Chevalier nous dit dans ses lettres à ce sujet, et nous pensons qu'elle ne repose que sur quelques faits, sur des exceptions, car elle ne s'accorde point non plus avec l'ensemble des mœurs du pays.

Voilà, je crois, les principales critiques qu'on peut faire du livre de mademoiselle Martineau, et elles sont largement compensées par les éloges que mérite l'ensemble de cette narration qui est pleine de l'intérêt le plus vif et contient sur les institutions des États-Unis, sur leurs avantages et leurs vices, des vues plus profondes que les récits publiés par la plupart des autres voyageurs. Cet ouvrage peut être mis à côté de la *Démocratie aux États-Unis*, par M. de Tocqueville, dont il forme en quelque sorte un complément en nous faisant voir, dans une foule de détails de mœurs, les résultats pratiques de l'organisation républicaine.

« Dans le cours de ce voyage, » dit l'auteur, « j'ai visité des » établissemens de toute nature : les prisons d'Auburn, de » Philadelphie et de Nashville; les hospices des aliénés et » autres, des principales localités; les institutions scientifi- » ques et littéraires, les manufactures du Nord, les planta- » tions du Sud, les fermes de l'Ouest. J'ai habité des maisons » qui sont de véritables palais; j'ai vécu dans des fermes et » dans des cabanes de troncs d'arbres; j'ai voyagé en chariot » et en diligence, à cheval et dans quelques-uns des meilleurs » et des plus mauvais bâtimens à vapeur; j'ai vu célébrer » des mariages et des baptêmes; je me suis trouvée au milieu » des riches, dans des bains de plaisance, et au milieu des » classes inférieures, dans les fêtes de campagne; j'ai assisté » aux débats politiques, aux ventes de terres et aux marchés » aux esclaves; j'ai suivi les séances de la cour suprême et » du sénat, et assisté aux discussions des législations particu- » lières; surtout, j'ai été reçue dans le sein d'un grand nom- » bre de familles, non comme une étrangère, mais comme » une fille ou une sœur. Je puis, mieux que personne, attester » les vertus et la paix des foyers américains; je prie qu'on ne » m'accuse pas d'indiscrétion s'il m'arrive parfois d'en parler » sous l'inspiration de mon cœur.

» Il me serait impossible de nommer tous ceux que j'ai » connus durant mes voyages ; ma liste comprendrait presque » tous les hommes éminens dans la politique, la science et la » littérature, et presque toutes les femmes distinguées. J'ai » compté des amis dans tous les partis politiques et dans pres- » que toutes les communions religieuses ; parmi les proprié- » taires d'esclaves, les colonisationnistes et les abolitionnistes ; » parmi les fermiers, les légistes, les négocians, les profes- » seurs et dans le clergé. Je me suis trouvée dans le sein de » plusieurs tribus d'Indiens et j'ai passé, au milieu des nè- » gres, plusieurs mois dans les états du Sud. »

On le voit par ce fragment, mademoiselle Martineau a étudié la société américaine dans toutes les classes, et son livre ne peut qu'être riche en observations piquantes et neuves. En effet, il traite avec détails toutes les hautes questions que suscite l'aspect d'un semblable peuple, et, à côté de cela, donne des descriptions de toutes les contrées les plus intéressantes de l'Amérique. L'auteur a voyagé sur les lacs, parcouru presque toutes les provinces, et abordant tous les sujets sans crainte comme sans passion, elle offre, ainsi que le dit le traducteur dans sa préface, un inventaire complet de la société américaine dont chacun peut faire la balance selon ses opinions. Il n'y a chez miss Martineau aucune espèce de prévention politique ni religieuse ; elle cherche le vrai et l'utile et les accepte partout où elle les rencontre. En général, on voit que l'Amérique excite à un haut degré ses sympathies, parce qu'elle y trouve des institutions libres sous l'influence desquelles une nation peut espérer tous les développemens possibles. Elle blâme sans doute une foule de travers, maints abus, certains germes de corruption semés çà et là, mais elle paraît croire que tout cela est sans danger pour l'avenir, qui verra au contraire la civilisation prendre dans la république une tendance toujours plus morale et plus pure.

« Par un heureux concours d'abondance extérieure et d'in- » stitutions libérales, l'Amérique voit moins de crimes, moins » de pauvreté et redoute moins de dommages éventuels de » toute espèce qu'aucune des sociétés qui l'ont précédée dans » les voies de la civilisation. Ce n'est pas là seulement un bien » présent, c'est encore le meilleur pronostic d'une fidélité » persévérante aux vrais principes démocratiques. »

Bien des vices de l'état présent de la société américaine tiennent à l'espèce de fièvre industrielle qui la fait avancer à pas de géant dans la carrière. Miss Martineau signale cette influence en nous montrant les négocians américains plus soucieux de gagner leur fortune que d'en jouir et de la conserver ; après avoir consacré toutes leurs facultés à se créer par l'in-

dustrie ou le commerce une existence brillante, ils paraissent peu satisfaits d'avoir atteint le but et désirent presque de se ruiner pour recommencer la lutte. Cette tendance entraîne nécessairement aux spéculations folles et aux excès du luxe. Mais il est tout-à-fait probable que cette fièvre se calmera, et que le développement intellectuel reprenant le dessus, la nation trouvera dans de nouvelles jouissances plus nobles à occuper cette surabondance d'activité qui déborde. Un mal plus grand que celui-là et plus dangereux, c'est l'esclavage qui fait tache au milieu d'un pays dont les institutions reposent précisément sur le principe de l'égalité.

« Les Américains ont une effroyable anomalie à rejeter un » péché mortel contre leurs propres principes à abjurer ; mais » ils y travaillent avec une ardeur qui prouve que le cœur de » la nation est resté sain. Les progrès que la question d'aboli- » tion a faits depuis trois ans dans la totalité des districts ru- » raux du Nord témoignent en faveur de la vertu de la nation » plus éloquemment que ne déposent contre elle les bruyantes » clameurs d'une portion des planteurs du Sud, de l'aristo- » cratie commerciale du Nord, et le silence du clergé. Il ne » faut pas juger de la nation par ceux de ces membres, dont » les intérêts mondains sont liés au maintien de l'anoma- » lie, ni même par les huit cents sociétés abolitionistes » qui fleurissent dans le Nord, appuyées par les secours in- » dividuels d'un grand nombre de leurs associés; ce n'est d'a- » près aucun de ces partis, c'est par l'aspect du conflit établi » entre eux que la nation doit être jugée relativement à l'es- » clavage. S'il est vrai que les cinq abolitionnistes qui se réu- » nirent pour la première fois, il y a cinq ans, dans une petite » chambre, pour mesurer leurs forces morales contre cette » énormité nationale, sont devenus une armée sous les as- » sauts de laquelle l'institution vicieuse tremble jusque dans » ses fondemens, il est temps que l'esclavage cesse d'être pour » la nation une tache déshonorante. L'Europe doit mainte- » nant à l'Amérique la justice de la regarder comme la terre » de l'abolitionisme tout aussi bien que la patrie de l'es- » clavage. »

En voyant les progrès qu'a faits en si peu de temps cette question difficile qui touche à tant d'intérêts, on répètera sans doute avec miss Martineau :

« Quels que soient les vices qui restent encore ou puissent » naître, soit dans la législation, soit dans la puissance exé- » cutive, les moyens d'y remédier sont entre les mains du » peuple tout entier ; et ce peuple est en possession de la glo- » rieuse certitude qu'avec du temps et des efforts tous les buts » raisonnables seront infailliblement atteints. »

---

**BIBLIOGRAPHIE UNIVERSELLE**, résumé périodique des publications nouvelles de tous les pays. — Paris, à l'Institut Italien, 1838, janvier. Il paraît chaque mois un n° de 5 feuilles in-8 ; prix de l'abonnement, 30 fr. par an pour Paris.

M. Pastori, déjà éditeur d'une Bibliographie italienne, a conçu l'idée d'une Bibliographie universelle, destinée à annoncer les titres de tous les livres qui se publient dans les différens pays de l'Europe. L'utilité d'un pareil recueil est certainement incontestable, et il rendra d'immenses services soit aux lettres, soit aux sciences, soit également au commerce de la librairie. Il contribuera même pour une part à l'œuvre si désirable de la conciliation générale entre tous les peuples, car rien ne semble plus propre à les rapprocher les uns des autres que la connaissance mutuelle de leurs chefs-d'œuvre et de leurs travaux scientifiques. Le premier numéro que publie M. Pastori renferme mille annonces de livres anglais, allemands, français, italiens, espagnols, portugais, russes, polonais, slaves, hébreux, grecs, arméniens, latins, persans, sanscrits, etc., rangées par ordre alphabétique sous chaque langue, et accompagnées d'une table par ordre de matières et de noms d'auteurs. Il est à désirer que l'éditeur rencontre des encouragemens à continuer un travail qui, s'il parvient à le rendre bien complet, offrira le catalogue périodique de toutes les productions de la presse en Europe.

---

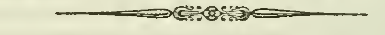
**L'ESPAGNE SOUS FERDINAND VII**, par le marquis de Custine. Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ce titre est quelque peu ambitieux, car le livre de M. de Custine n'est qu'un simple recueil de lettres adressées à divers amis pendant un voyage en Espagne. Il est écrit avec esprit et offre une lecture intéressante. Mais nous ne pensons pas qu'on veuille y trouver un tableau bien réel de la situation politique et morale de l'Espagne sous son dernier roi. M. de Custine paraît appartenir à ce parti politico-sceptique, qui professe une complète indifférence pour la forme et la tendance des institutions, et qui, blasé sur les révolutions et les changemens, se prosterne volontiers de nouveau au pied du despotisme, du pouvoir absolu, comme l'unique refuge contre la fièvre qui tourmente les peuples depuis un demi-siècle. M. de Custine nous représente le peuple espagnol pauvre, à demi barbare, sachant à peine cultiver la terre et méprisant le travail, comme le peuple le plus heureux du monde. Cependant il n'est point un aveugle admirateur du passé ; dans sa préface il attaque même avec assez de force ceux qui prétendent faire

de nouveau courber les têtes sous le joug de la superstition, et il rend justice à la Réformation, qui, en jetant des idées de liberté dans le monde, a puissamment contribué à améliorer le sort des peuples, et à les faire avancer sur la route de la civilisation.

Mais ne demandons pas des vues profondes au voyageur, et contentons-nous des charmantes esquisses qu'il trace dans la plupart de ses lettres avec un talent fort agréable. L'Espagne avec ses mœurs si différentes de celles des autres contrées de l'Europe, lui fournit ample matière à descriptions; aussi nous donnera-t-il encore deux volumes de lettres. Son style n'a qu'un défaut, c'est d'être trop riche, trop brillant. Cette surabondance d'expressions, sous laquelle sont souvent ensevelies d'assez maigres pensées, est le travers le plus commun parmi nos écrivains actuels.

En parlant de l'architecture mauresque, M. de Custine dit qu'elle ne consiste qu'en dentelles de pierres, en ornemens de tous genres que rien ne supporte. Ce reproche est exactement celui qu'on peut avec plus de justice encore adresser à son style.



## RELIGION, MORALE, ÉDUCATION.

---

**LES MERVEILLES DE LA PROVIDENCE**, lectures instructives et édifiantes pour tous les dimanches de l'année. — Paris, 1837. 1 vol. in-8, 4 fr.

Ce nouvel ouvrage de l'auteur de la religion expliquée est destiné à offrir des considérations religieuses tirées de la contemplation des œuvres de la nature. Partant du principe qui fait intervenir la Providence dans les plus petits détails de la création, il cherche son action dans tous les phénomènes des trois règnes. Il la suit pas à pas aussi loin qu'il le peut et plus loin parfois qu'il ne le faudrait, car la majesté divine souffre du rôle presque humain qu'il lui fait jouer en la représentant comme occupée sans cesse à nous servir, à prévenir nos besoins et à utiliser tout ce que renferme le monde pour satisfaire nos goûts et augmenter notre bien-être.

Mais malgré ce défaut, un livre de ce genre est du nombre de ceux qui unissent la piété à la science, et qui, sous ce rapport, sont bien préférables aux traités de dévotion purement ascétique. L'auteur y a rassemblé une foule de notions utiles propres à détruire maints préjugés, en expliquant la plupart

des procédés que la nature emploie pour accomplir les métamorphoses incessantes qui s'opèrent tout autour de nous.

Mais on sera surpris sans doute de trouver à côté de ces vues qui semblent annoncer un homme éclairé, de longs détails sur les miracles de la croix de Migné et du prince de Hohenlohe que l'auteur donne comme des manifestations de la puissance divine, non moins grandes et non moins admirables que toutes les merveilles de la nature. Les récits de ces événemens prodigieux sont extraits des procès-verbaux publiés dans le temps.

---

**BON ET UTILE**, journal annuel, ou faits moraux et industriels recueillis par Mlle Carny-Ledreuille. — Paris, chez Pourchet père, 1838, in-18, 1 fr.

Sous ce titre, Mlle Carny-Ledreuille publie un recueil annuel de tous les faits de bienfaisance, de charité ou d'utilité publique dignes d'être signalés à la reconnaissance et à l'admiration générales. C'est comme un complément périodique de la morale en action, et un annuaire des vertus les plus utiles à l'humanité. Il serait à désirer qu'un semblable petit livre se répandît en grand nombre, car il ne peut que faire du bien en propageant de bonnes et généreuses pensées. Les sentimens deviennent volontiers contagieux chez l'homme, et l'on doit encourager tout ce qui peut tendre à donner cette propriété aux vertus dont l'exercice fait réellement le bonheur de la société. Nous avons remarqué avec plaisir que l'auteur a choisi ses exemples indistinctement chez tous les peuples de l'Europe ; c'est le meilleur moyen de les rapprocher en leur inspirant une estime mutuelle, et de détruire peu à peu les préjugés nationaux.



## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

---

**MANUEL DES PRISONS**, ou exposé historique, théorique et pratique du système pénitentiaire, par M. Grellet-Wammy, membre des comités de Genève, pour la surveillance morale des prisons, pour le patronage des libérés, etc., etc. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp., 1838. In-8, 5 fr. 50 c.

Si quelques voix méritent surtout d'être écoutées dans la discussion de la réforme des prisons. ce sont bien celles des hommes qui ont pour eux une expérience de plusieurs années

dans la mise en pratique du système pénitentiaire. Dans l'un de ses derniers numéros de 1837, la Revue critique a déjà rendu compte de l'intéressant mémoire publié par M. Aubanel, directeur de la prison de Genève. Le manuel de M. Grellet offre un intérêt non moins grand et peut-être encore plus général, car il renferme une exposition complète du système et des moyens de l'appliquer partout où l'on voudra en faire l'essai. Membre du comité de surveillance morale institué auprès du pénitencier de Genève, l'auteur a pu suivre pendant plusieurs années déjà l'action de la réforme pénitentiaire dans son influence immédiate et dans ses résultats. Appelé à visiter sans cesse les prisonniers soumis à ce régime, il a pu apprécier l'effet moral qu'il exerçait sur eux et les modifications diverses qu'exigent les différences de caractère ou d'éducation. On peut donc regarder son livre comme un guide propre à diriger dans l'application du nouveau système. Il est écrit avec clarté et concision, quoique pas un détail nécessaire n'ait été omis; il traite de la partie morale comme de la partie matérielle, et combat avec soin à mesure que l'occasion s'en présente les objections principales qu'on oppose à la réforme des prisons.

Dans un court résumé historique, M. Grellet rapporte tous les faits qui concernent les modifications subies à diverses époques par le régime des prisons, et il rappelle que cette grave question occupa dès les temps les plus anciens l'attention de quelques philosophes, quoique notre siècle seulement l'ait vue pour la première fois descendre dans les rangs de la foule, et devenir l'objet des méditations de tous les hommes qui pensent.

« Dans l'histoire du système pénitentiaire, on peut, » dit-il, « remarquer trois ères bien distinctes : l'ère du paganisme, où l'on discourait sans rien faire; l'ère du christianisme jusqu'à nos jours, où le zéle religieux s'est montré sans le concours des gouvernemens; et enfin, l'ère nouvelle, où les gouvernemens, la morale et la religion unissent leurs efforts pour faire servir le châtiment voulu par la justice à la réforme des criminels. »

A la suite de cette introduction, l'auteur expose les diverses catégories de criminels sur lesquels on est appelé à examiner l'influence du système. Parmi les hommes qui se révoltent contre la société et qui préfèrent s'exposer à tous les châtimens plutôt que de s'astreindre à suivre ses lois, il en est qui ne faillent que par ignorance, faute d'avoir reçu une éducation convenable; d'autres par faiblesse, ne sachant combattre l'influence de ceux qui les entourent, ni résister à leurs propres passions; d'autres enfin, qui refusent avec obs-

tination d'écouter la voix de la probité, c'est volontairement qu'ils suivent la mauvaise route, et tous les conseils, toutes les exhortations qu'on leur adresse sont accueillis avec ironie et incrédulité. On comprend facilement que les premiers sont les plus accessibles à la réforme pénitentiaire, aussi sera-ce parmi eux qu'on obtiendra les succès les plus prompts et les plus fréquens. Les seconds sont également susceptibles de s'amender, mais ils retombent aisément dans leurs erreurs, et ce sont eux qui présentent le plus de récidives. Quant aux derniers, tous les efforts échouent le plus souvent contre leur endurcissement; cependant il n'est pas sans exemple qu'on ait réussi à en ramener quelques-uns au bien. Mais il faut nécessairement s'attendre à bien des désappointemens, à bien des déceptions cruelles, et ne pas se laisser décourager par le non-succès. Les échecs ne doivent pas être des armes contre le système, car si celui-ci peut seulement produire quelque bien qui ne se serait pas fait sans lui, cette raison suffit pour justifier son adoption. D'ailleurs, il faut voir plus loin que le moment présent, et l'avenir réserve certainement les plus grands résultats au régime pénitentiaire. Les prisons n'étant plus une école mutuelle de vice et de corruption, les condamnés libérés n'en sortiront du moins pas plus dégradés et plus dangereux; au contraire, l'effet d'une vie de travail et de réflexion aura nécessairement produit en eux de salutaires changemens, et quelque petit que soit le nombre de ceux dont la régénération sera complète, on verra toujours diminuer la quantité des coupables, car il faut bien le dire, à la honte de la société, dans le passé les prisons avec leurs abus invétérés et leurs rigueurs cruelles étaient les lieux où se formaient peut-être la plupart des grands criminels.

Pour obtenir quelque résultat il faut prendre pour but la régénération complète de l'homme, quelque peu probable qu'il soit qu'on y arrive jamais. C'est en assignant ainsi un but élevé à ses efforts qu'on parvient à accomplir au moins une partie de l'œuvre qu'on se propose.

Deux moyens tout-à-fait opposés se présentent pour corriger les criminels: la douceur et la sévérité. Le dernier est celui dont on a jusqu'à présent usé et abusé. On ne connaissait jadis rien de mieux que la rigueur pour punir les coupables, et les prisons étaient des lieux de terreur. Aujourd'hui encore, parmi les partisans de la réforme pénitentiaire, il en est un assez grand nombre qui, craignant l'influence d'un régime trop doux, réclament comme absolument nécessaire l'isolement cellulaire de jour et de nuit. On cite à l'appui de cette opinion le principe religieux que Dieu châtie ceux qu'il aime. Mais, comme le remarque fort justement M. Grellet, sans

chercher à sonder les voies mystérieuses de la Providence, « l'expérience nous montre que, soit par les peuples, soit par les individus, la leçon est rarement comprise, et que l'infortune ne porte pas toujours les fruits qu'on devrait en attendre. »

A plus forte raison devons-nous penser qu'appliquée par la main débile et peu sûre de l'homme, la terreur ne saurait porter aucun fruit salutaire. Ici encore l'expérience prouve que ce n'est pas avec des cachots humides, des fers et des tortures qu'on parvient à améliorer les hommes. L'auteur cite des faits, et entr'autres la réponse d'un prisonnier revenu sincèrement de ses égaremens à qui l'on demandait quel effet il pensait que produirait l'isolement absolu : « Si d'un bout à » l'autre de mon temps, » disait cet homme, « on m'avait » *claquemuré* dans une cellule, je n'aurais vu là qu'un acte de » vengeance ; et si j'avais imaginé qu'on me soumît à la tor- » ture d'un isolement continuel, pour me régénérer, jamais » je n'aurais pu pardonner à la société, et j'aurais nourri le » projet de la punir de sa présomption, en lui faisant le plus » de mal possible. Quant à moi, si je croyais à la possibilité » de régénérer par force, à la place de l'administration, je » mettrais les hommes sur le gril, avec un confesseur à côté » d'eux; *ça irait plus vite et ça coûterait moins.* »

Mais d'une autre part l'excès de la douceur aurait des inconvéniens non moins graves. Les philanthropes, qui ont rendu un éminent service en sonnant les premiers l'alarme et en dévoilant au grand jour toutes les misères, toutes les turpitudes des prisons, se laisseraient facilement entraîner trop loin par leur amour de l'humanité et oublieraient, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, que la correction et l'amélioration doivent marcher ensemble.

Le véritable but du système pénitentiaire est de refaire l'éducation des hommes que leur position ou leurs mauvais penchans ont jetés dans le vice. On peut dire que c'est une éducation corrective qui doit agir de deux manières, en préservant de la contagion du vice d'abord, et ensuite en instruisant. Il faut l'union des trois puissances matérielle, morale et religieuse pour lui donner toute son efficacité sur le corps, l'esprit et le cœur qui sont également dégradés.

La première condition est un local convenable, qui offre à la fois sûreté, facilité de surveillance, et salubrité. Avec une surveillance exacte, sûre, continuelle, des règlemens sages et strictement observés, on empêche les évasions mieux qu'en employant les chaînes, les verroux et les murailles. M. Grellet donne de grands détails sur la construction d'une prison d'après le système panoptique, qui lui paraît le plus propre à la

pratique du régime pénitentiaire. Il cite à l'appui de son opinion plusieurs faits empruntés aux prisons de la Suisse. Nous ne le suivrons pas dans la discussion de toutes les mesures nécessaires pour assurer la réforme des prisons, parce que cela nous entraînerait trop loin; mais c'est la partie de son Manuel qui contribuera le plus à populariser le système en le faisant connaître dans tous ses précieux détails. Il appuie principalement sur l'utilité bienfaisante du silence, *cet orateur de la Divinité*, selon l'expression éloquente d'un détenu qui en avait éprouvé les salutaires effets, et le montre surtout comme bien préférable à l'isolement absolu, ou *solitary confinement*. Ce dernier moyen, aujourd'hui fort préconisé par quelques écrivains, paraît tout-à-fait contraire à la santé des détenus, et ce seul motif suffira sans doute pour qu'on renonce à le mettre en pratique dans les maisons pénitentiaires qui s'établiront en Europe. On est parvenu dans la prison de Genève, non-seulement à interdire aux détenus les conversations entr'eux dans les ateliers et les cours, mais encore à établir des porte-voix qui permettent au directeur de transmettre depuis son cabinet central des ordres et des avis aux chefs d'ateliers sans être entendu des détenus. « Les réprimandes que le directeur adresse par cette même voie aux » détenus dont l'amour-propre est si chatouilleux, sont reçues » avec plus de calme et de soumission, parce que personne » ne les entend. »

M. Grellet insiste aussi sur le classement des détenus en plusieurs catégories, suivant leur conduite, et sur l'utilité d'établir certaines récompenses comme but de leurs efforts et stimulans propres à les soutenir. Une part du salaire de son travail dont il peut disposer en faveur de sa famille ou pour faire des restitutions, un changement dans son sort par le transfert dans une catégorie meilleure, enfin, un abrégement du temps de la peine; voilà les encouragemens qui semblent convenables pour exciter le prisonnier à se bien conduire et à persévérer dans la route de l'amendement.

Quant aux peines destinées à punir les délits commis dans la prison, tels que refus de travail, désobéissance, rébellion, la principale et presque la seule nécessaire doit être l'isolement dans une cellule ténébreuse. L'expérience prouve qu'elle suffit pour dompter les plus opiniâtres, et du moins elle a le grand avantage de n'entraîner avec elle aucune idée infamante. L'ignominie ne saurait s'allier à l'éducation corrective, et si le régime pénitentiaire ne peut détruire le préjugé qui fait toujours accueillir avec défiance dans la société le condamné libéré, du moins rend-il à celui-ci la réhabilitation possible, et lui en donne-t-il le désir. Pour compléter l'œuvre, il faut

une société de patronage qui continue hors de la prison ce que le comité de surveillance morale a commencé pendant la durée de la détention. L'organisation de ce dernier comité est exposée par l'auteur du Manuel dans ses chapitres VII et VIII où il traite de l'action morale et de l'action religieuse. Il le montre comme devant être tout-à-fait indépendant de l'administration s'il veut obtenir une influence réelle sur les détenus et produire quelque bien. C'est lui qui doit diriger l'instruction, guider les prisonniers dans leurs lectures, seconder l'aumônier dans ses travaux, faire des rapports fréquens sur la conduite de chaque détenu, et présenter, lorsqu'il y a lieu, le recours en grâce au tribunal compétent. Le développement de cette belle institution qui forme en quelque sorte l'âme du système pénitentiaire, termine ce volume, et la première partie du *Manuel des prisons.*

La seconde partie, qui contiendra entr'autres chapitres intéressans, des considérations sur l'hygiène des prisons, des tableaux statistiques fort curieux et d'importans détails sur l'organisation des comités de patronage, ne tardera pas sans doute à paraître. Elle viendra compléter cet excellent livre qui nous paraît destiné à devenir le *vade-mecum* de tous les hommes qui veulent s'occuper avec fruit de la réforme des prisons.

---

**ÉCOLE DES CONDAMNÉS**, conférences sur la moralité des lois pénales; par L. A. A. Marquet-Vasselot, directeur de la maison centrale de détention de Loos. — Paris, 1837, 2 vol. in-8, 15 fr.

Parmi les condamnés qui remplissent les maisons de détention, il s'en trouve certainement un grand nombre qui sont devenus coupables par ignorance et qui seraient restés honnêtes s'ils avaient mieux connu les limites du juste et de l'injuste, de ce qui est permis ou défendu par les lois, s'ils avaient appris à comprendre les exigences et les avantages de l'ordre social. Pour ceux-là le meilleur moyen de les ramener au bien est sans doute de les éclairer sur leurs véritables intérêts, de les réconcilier avec les institutions sociales en leur en démontrant l'utilité, la justice et les bienfaits. Dans ce but M. Marquet-Vasselot a imaginé de faire des conférences sur le code pénal, et d'expliquer chaque article de la loi aux détenus de la maison centrale de Loos. Il a pensé qu'une semblable instruction serait peut-être mieux écoutée qu'un sermon, et pourrait produire des résultats plus certains sur un auditoire de ce genre. Sous ce rapport il ne s'est certainement pas trompé, et il paraît que les prisonniers ont volontairement suivi ses leçons en nombre très-considérable. Prenant tout-à-

tour tous les articles du code, il en expose d'une manière simple et facile à comprendre, les motifs, le but et l'utilité. La longue expérience qu'il possède, lui a appris le langage qu'on doit parler à des condamnés. S'adressant tour-à-tour à leur cœur, à leur amour-propre, et cherchant à réveiller en eux le sentiment de l'honneur, il ne leur épargne ni les fortes leçons, ni le blâme sévère. Il ne perd aucune occasion de retracer devant leurs yeux le tableau de leurs propres crimes, et de leur montrer la nécessité d'une régénération morale qui, quoique difficile, n'est pas impossible.

Un directeur de prison qui entreprend une tâche aussi pénible et la mène courageusement jusqu'à son terme, prouve qu'il comprend dignement ses fonctions, et ne les remplit pas comme un simple métier qui doit le faire vivre. Avec de tels hommes, la réforme pénitentiaire s'accomplirait bientôt tout naturellement et insensiblement. Mais malheureusement ils sont forts rares, et pour fonder de bonnes institutions durables, il faut, autant que possible, les rendre indépendantes de l'arbitraire de ceux qui sont appelés à les appliquer; il faut leur donner les plus fortes garanties contre les passions et les intérêts individuels. C'est pourquoi l'exemple de M. Marquet-Vasselot ne prouve rien ni pour ni contre le système actuel des maisons centrales de détention, et l'on ne peut que regretter vivement de voir un homme qui comprend si bien les besoins des condamnés, se déclarer l'adversaire du système pénitentiaire, l'attaquer amèrement et déplorer comme un grand mal l'adoucissement que notre civilisation a opéré depuis quelques années dans les lois pénales. Tout en admirant *l'école des condamnés* dans ce qu'elle offre de bon et d'utile, on ne croira certainement pas que ce commentaire moral et philosophique sur le code puisse avoir à lui seul la vertu merveilleuse de métamorphoser un criminel en un homme vertueux, un vagabond en un ouvrier laborieux et honnête. Il faut plus que des bons conseils, plus que des paroles quelque excellentes qu'elles soient; il faut l'habitude d'une vie réglée, des pensées sérieuses, des lectures convenables, et l'isolement complet pendant la nuit avec le silence pendant le jour, pour préparer le sol dans lequel on veut jeter des semences fécondes.

D'ailleurs, dans le code pénal tout n'est pas parfait; une foule de détails prêtent à la critique, et l'on ne peut en faire le panégyrique sans blesser à la fois le bon sens et l'humanité. Or, devant des hommes condamnés pour avoir violé les lois de la société, on doit surtout éviter soigneusement tout ce qui pourrait les porter à découvrir les défauts de ces lois, leur côté faible et les autoriser en quelque sorte ainsi à les rejeter.

Il vaudrait mieux peut-être se contenter de développer devant eux seulement les grands principes de la morale, premiers fondemens de tout ordre social, et de leur démontrer comment ils ont leur source dans la nature même de la société humaine, comment ils s'accordent également bien avec l'intérêt particulier comme avec l'intérêt général et les confondent ensemble dans une seule grande vertu, la charité, qui doit son origine au sentiment religieux, cette commune source de tout ce qu'il y a de grand et de bon chez l'homme.

M. Marquet-Vasselot se prononce très-vivement contre l'abolition de la peine de mort. Cette importante discussion qui depuis quelques années occupe tous les esprits, ne nous semble point du tout résolue, et nous ne pensons pas qu'elle puisse ainsi se trancher en quelques mots sans appui, ni autorités. Mais surtout il nous paraît fort peu convenable de traiter un semblable sujet devant les détenus d'une prison centrale; la terreur est un triste moyen de régénérer l'âme, et si la répression sévère est absolument nécessaire pour arrêter dans leur cours les mauvaises passions et assurer la sécurité de la société, l'œuvre morale de la réforme nécessite aussi à côté de cette rigueur, l'emploi de moyens plus doux, plus consolans, capables de réveiller le cœur, de le retremper et d'inspirer de généreuses résolutions. Il ne faut pas traiter les hommes comme des barres de fer que l'on façonne à grands coups de marteaux. Un pareil traitement appliqué sans ménagement briserait cette fibre d'honneur, cet amour-propre qui seul peut aider le coupable dans ses efforts pour sortir de l'abîme.

---

**LES CONDAMNÉS ET LES PRISONS**, ou réforme morale, criminelle et pénitentiaire, par le vicomte Bretignères de Courteilles. — Paris, 1838, in-8, 7 fr. 50 c.

La réforme des prisons est, on le voit, la question du jour, celle qui occupe le plus écrivains et public ; elle semble vouloir devenir à la mode, et quoique dans des sujets aussi graves il soit bien misérable d'invoquer un pareil auxiliaire, on ne peut s'empêcher de désirer vivement que la mode toute-puissante vienne hâter l'œuvre en lui donnant cette sanction publique sans laquelle nul abus ne saurait être détruit.

Le livre de M. Bretignères est sous tous les rapports bien inférieur aux précédens. Inspiré par d'excellentes intentions sans doute, il est écrit dans un style déclamatoire et entremêlé de considérations politiques qui n'ont rien à faire avec un sujet pareil. La nécessité de la réforme pénitentiaire est

assez généralement reconnue aujourd'hui pour qu'il ne soit plus nécessaire d'employer tout un volume à l'établir par des raisonnemens qui sont dans la bouche de tout le monde. Maintenant c'est de l'application qu'il faut s'occuper, c'est là que se porte la discussion et là seulement elle peut être utile. On est d'accord sur l'utilité de changer le régime actuel des prisons, on diffère seulement d'opinion sur les moyens d'opérer ce changement et sur le sens dans lequel il doit être fait. M. Bretignères se prononce à la fin de son livre pour l'isolement de jour et de nuit, et tranche la question d'une manière un peu étrange en déclarant que l'obligation du silence adoptée dans les prisons de la Suisse et de l'Angleterre est impossible en France, où les mesures entraînées par son exécution jetteraient du ridicule sur le système, et le ruineraient bientôt tout-à-fait. Avancer aussi légèrement de tels argumens en si grave matière, c'est s'ôter soi-même toute autorité, toute influence dans la discussion.

Ses opinions s'appuient principalement sur les réponses faites par les directeurs de prisons, aux questions que le ministre leur avait adressées à ce sujet. Mais comment M. Bretignères, qui quelques pages avant déclare que la première mesure à prendre serait un changement complet dans le personnel de tous ces établissemens, comment peut-il attacher tant d'importance à l'opinion d'hommes dont l'intérêt particulier est entièrement opposé à la réforme pénitentiaire? Pour la possibilité et l'utilité du silence dans les ateliers et les cours, il est plus naturel de consulter l'expérience, et les résultats déjà obtenus en Suisse pourraient sans aucun doute être également réalisés en France; car la différence de caractère n'est pas si grande entre les deux pays, et sous les modifications extérieures produites par l'éducation ou les lois, on retrouve toujours l'homme avec les mêmes passions et les mêmes penchans.

Du reste, on annonce comme devant paraître bientôt un beau travail de M. le docteur Coindet, duquel il ressort que dans les prisons pénitentiaires la mortalité est en raison directe du nombre des journées passées en cellule solitaire, et que dans les maisons de détention où le régime de l'isolement absolu est adopté, la mortalité est à peu près double de celle des maisons dirigées d'après le système d'Auburn qui est celui du pénitencier de Genève. Il faut espérer que la publication de cette statistique replacera la question dans son vrai jour et ouvrira les yeux aux partisans de l'isolement absolu. En effet, ils ne pourraient continuer la discussion sans s'exposer à ressembler à cet Agnelet qui, dans l'Avocat Patelin, tuait ses moutons *pour qu'ils ne mourriont pas de la clavelée.*

## SCIENCES ET ARTS.

**NOUVEAU SYSTÈME DE DÉLIGATION CHIRURGICALE**; seconde édition, entièrement revue, considérablement augmentée, et accompagnée de huit planches; par Mathias Mayor. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp. 1838. 2 vol. in-8, fig., 14 fr.

Cette seconde édition est en effet considérablement augmentée, puisqu'elle contient à peu près le double de ce que renfermait la première. C'est maintenant un traité complet de la manière de guérir les fractures, de traiter les gibbosités et d'appliquer le fil de fer et le coton à la chirurgie. M. Mayor est un hardi novateur qui marche avec rapidité sur la nouvelle route qu'il a su s'ouvrir. Le but de tous ses efforts est de simplifier les opérations chirurgicales et de rendre par là un grand service à l'humanité en mettant à la portée de tous une foule de traitemens faciles à exécuter et propres à empêcher des accidens graves. Ses idées sont généralement regardées comme aussi vraies qu'ingénieuses, mais la routine, les préjugés et l'amour-propre s'opposent à leur adoption dans l'enseignement des écoles. C'est le sort de toutes les découvertes qui, en simplifiant la science, ont aux yeux de certaines gens le grand tort de rendre inutile ce qu'ils enseignaient jusque là comme le dernier mot du génie humain. Mais peu à peu les obstacles disparaissent, les résistances cèdent, et sans doute le triomphe est réservé au système de M. Mayor, ou du moins à la partie de son système dont l'expérience et l'observation viendront confirmer l'efficacité. Sa tendance surtout est excellente et obtiendra certainement tout le succès qu'elle mérite. Notre époque qui veut répandre les lumières dans toutes les classes de la société pour assurer la marche régulière de la civilisation, demande que la science soit popularisée et devienne accessible à tous. Cela peut s'obtenir en chirurgie plus encore peut-être qu'en toute autre partie, car la plupart des petites opérations sont des actes purement mécaniques dont l'exécution n'exige que du sang-froid. Il est tout simple d'ailleurs que les opérations compliquées ne sortiront jamais du domaine de la haute chirurgie dans laquelle il faut, outre l'adresse et le sang-froid, le génie observateur et la science profonde.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

# Revue Critique
# DES LIVRES NOUVEAUX.
## Mars 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**LA COMÉDIE DE LA MORT**, par *Théophile Gautier*. — Paris, 1838. In-8, 10 fr.

Ce titre peut renfermer une pensée horriblement profonde ou bien tout simplement une prétentieuse niaiserie. On s'imaginera en le voyant que l'auteur a voulu faire un pendant à la *Divine Comédie* du Dante, mais je ne puis croire à tant d'audace; et d'ailleurs je vous assure qu'il ne saurait y avoir la moindre comparaison à établir entre l'œuvre de M. Théophile Gautier et l'admirable poème du grand génie florentin. La *Comédie de la mort* semble être le fruit monstrueux d'une imagination désordonnée, accouplée avec un cœur blasé. On y trouve un tel dévergondage de pensées, d'images, d'expressions, qu'on se demande si c'est bien sérieusement que l'auteur a pu écrire un semblable livre. Mais en regardant le luxe de l'impression et le prix élevé du volume, il n'y a plus moyen de prendre cela pour une plaisanterie; elle serait trop lourde. C'est donc une œuvre grave, et par conséquent bien déplorable; car tout y est confondu pêle-mêle dans un désordre qui rappelle le chaos. L'incrédulité y emprunte le langage de la religion, la religion s'y exprime comme l'impiété; c'est un matérialiste qui a sans cesse le nom de Dieu à la bouche, qui parle d'anges, de jugement dernier, etc., etc. Jamais on ne vit un plus bizarre mélange; toutes les idées s'y heurtent, et l'on y cherche vainement une pensée dominante qui explique le but de l'auteur. Avec un talent poétique qui se décèle de temps en temps par quelques strophes harmonieuses et pures, il n'a pas su faire une seule pièce qui ne soit défigurée par quelque monstruosité dans la forme ou dans le fond. On dirait qu'il prend plaisir à être vulgaire ou cynique avant tout. Il se

peut que ses amis appellent cela de l'originalité ; mais c'est, il faut l'avouer, une bien triste originalité que celle qui s'efforce sans cesse de gâter ses œuvres par des tableaux hideux ou dégoûtans.

Ainsi M. Th. Gautier, dans sa *Comédie de la mort,* place un entretien entre une trépassée et un ver de terre qui est bien la chose la plus repoussante qu'on puisse imaginer. Pour justifier la sévérité de ma critique, j'en citerai quelques vers :

Quel est donc ce baiser humide et sans haleine,
Cette bouche sans lèvres ? est-ce une bouche humaine,
Est-ce un baiser vivant ?
O prodige ! à ma droite, à ma gauche, personne.
Mes os craquent d'horreur, toute ma chair frissonne
Comme un tremble au grand vent.

— Ce baiser c'est le mien : je suis le ver de terre ;
Je viens pour accomplir le solennel mystère.
J'entre en possession ;
Me voilà ton époux, je te serai fidèle.
Le hibou tout joyeux fouettant l'air de son aile
Chante notre union.

Ce ne sont pas les plus cyniques ni près de là ; car le poète ne recule devant aucune expression, et si elle convient à sa rime, peu lui importe qu'elle n'appartienne qu'au langage le plus grossier. Par exemple, il compare l'église de Notre-Dame, au milieu des monumens modernes, à

Une matrone chaste au milieu de catins.

et ne craint pas, en parlant de Jésus, de montrer qu'il ne comprend guère sa doctrine et sa vie, lorsqu'il dit :

Le Christ, d'un ton railleur, tord l'éponge de fiel
Sur les lèvres en feu du monde à l'agonie.
Et Dieu, dans son Delta, rit d'un rire cruel.

Ce qui ne l'empêche pas d'exalter un peu plus loin, dans une autre pièce, le sacrifice de l'Homme-Dieu, et de se montrer en maints endroits fort enclin à la dévotion.

Mais ne lui demandez jamais de l'harmonie, une poésie facile et agréable, noble et majestueuse. Voici les vers que lui inspire Notre-Dame :

Pour me refaire au grand et me rélargir l'âme,
Ton livre dans ma poche, aux tours de Notre-Dame

Je suis allé souvent, Victor,
A huit heures, l'été, quand le soleil se couche,
Et que son disque fauve, au bord des toits qu'il touche,
Flotte comme un gros ballon d'or.

Tout chatoie et reluit; le peintre et le poète
Trouvent là des couleurs pour charger leur palette,
Et des tableaux ardens à vous brûler les yeux;
Ce ne sont que saphirs, cornalines, opales,
Tous à faire trouver Rubens et Titien pâles;
Ithuriel répand son écrin dans les cieux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

La nef épanouie, entre ses côtes minces,
Semble un crabe géant faisant mouvoir ses pinces,
Une araignée énorme, ainsi que des réseaux,
Jetant au front des tours, au flanc noir des murailles,
En fils aériens, en délicates mailles,
Ses tulles de granit, ses dentelles d'arceaux.

Ce langage rude et barbare fait déchoir la poésie au-dessous de la prose, et prive la langue française précisément des qualités qui la distinguent; c'est un signe de décadence que cette recherche d'effets nouveaux dans l'étrangeté des termes et l'incohérence des idées. L'école qu'on a appelée romantique s'est promptement perdue en s'égarant sur cette fausse route, et a fait ainsi bientôt avorter les espérances qu'elle avait d'abord données. Ce n'est pas en détruisant la langue et en foulant aux pieds le bon sens qu'on arrivera à produire des chefs-d'œuvre. Sans doute, en s'endormant dans l'ornière de la routine et de l'imitation l'on n'atteindra pas mieux le but; mais, pour se tracer une nouvelle route, il n'est point nécessaire d'écraser et de fouler aux pieds tout ce qui existe, et les poèmes du genre de la *Comédie de la mort* peuvent être regardés comme la mort de la poésie.

---

**DES ENCYCLOPÉDIES** en général, et de l'Encyclopédie des gens du monde en particulier; par M. *J.-H. Schnitzler*. In-8.

Cette brochure renferme un article extrait de la 2e partie du tome IX de l'*Encyclopédie des gens du monde*, et dû à la plume de son habile directeur. Il appartenait à M. Schnitzler de traiter cet important sujet, et de développer avec toute l'étendue convenable les idées qui le dirigent dans la tâche difficile qu'il a entreprise. Après avoir défini clairement le

sens du mot, et l'avoir ramené à sa véritable étymologie, il examine ce que doit être une encyclopédie pour en remplir toutes les conditions. La considérant bien moins comme un instrument de la science que comme un moyen de civilisation et de sociabilité, il la représente ainsi qu'un foyer commun où se concentrent les rayons de lumière qui émanent de chaque science, « afin de produire cette clarté qui est comme » le jour moral de l'humanité entière, dont elle aide et fé» conde toutes les entreprises. »

« La science *générale,* » dit-il, « est, comme la nourriture » intellectuelle de notre espèce, une condition de vie et de » dignité profitable à tous, à tous indispensable du moment » où ils se sont reconnus, où ils ont réfléchi sur leur nature, » sur leurs besoins, sur leur destination. »

A mesure donc que les lumières se répandent, que la civilisation marche et que la science se popularise, les encyclopédies deviennent toujours plus une nécessité. Ce n'est que dans de pareils recueils que l'homme du monde, l'homme du commerce ou celui de l'industrie pourront trouver les notions concises, claires, et cependant réelles, profondes, dont ils ont besoin pour cultiver leur intelligence dans les loisirs que leur laissent les occupations auxquelles ils sont voués ; c'est là aussi que le savant, sortant quelquefois de sa spécialité exclusive, puisera les connaissances nécessaires aujourd'hui à quiconque veut prendre part d'une manière active aux progrès de la science, et contribuer d'une manière efficace à hâter leur marche.

« Résumer la science d'une époque, marquer avec préci» sion le point où elle est arrivée, puis la divulguer, l'infiltrer » en quelque sorte dans la vie, répandre son jour vivifiant sur » les intérêts sociaux, sur l'éducation, sur la religion, sur les » mœurs, sur les affaires, sur les conversations du grand » monde, et jusque sur les causeries du foyer domestique, » telle est, suivant nous, la tâche importante des encyclo» pédies. »

Trop souvent les encyclopédistes, méconnaissant ces véritables bases de leur travail, ont prétendu faire la science, créer un système universel, remplacer les traités spéciaux, et non-seulement embrasser l'ensemble des connaissances humaines, mais encore en approfondir tous les détails. Cette orgueilleuse ambition, mal fondée, n'a eu pour résultats que l'exécution imparfaite d'un plan concu sur des proportions trop grandes, et le dédain inspiré aux vrais savans par cette tentative d'invasion sur leur territoire. M. Schnitzler s'attache à démontrer qu'une encyclopédie conçue dans un esprit sage, modéré, éloignée de toute prétention dogmatique,

de tout système exclusif, ne saurait nullement encourir un semblable reproche. Il présente avec beaucoup de clarté le plan qu'il s'est tracé pour remplir aussi bien que possible les difficiles conditions d'un pareil travail. Nous ne le suivrons pas dans tous les détails de cet exposé; car nous préférons renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage lui-même, qui mérite d'entrer dans toutes les bibliothèques, même les plus modestes, où il remplacera fort avantageusement une foule de livres coûteux dont la réunion est difficile à rencontrer. L'*Encyclopédie des gens du monde* laisse aujourd'hui bien loin derrière elle toutes les autres entreprises du même genre qu'on a essayées en France, et nous ne doutons pas qu'un succès, lent peut-être, mais sûr et durable, ne vienne récompenser les soins et les efforts de ses consciencieux éditeurs. Au milieu des misérables parades du charlatanisme qui a envahi les lettres, on est heureux de voir une publication, digne des plus beaux temps de la librairie, se poursuivre avec persévérance, et offrir aux esprits sérieux, aux amis de la bonne littérature et de la science, un aliment plus substantiel et meilleur que tout le fade verbiage dont on remplit aujourd'hui tant de gros volumes.

Une revue de toutes les encyclopédies les plus célèbres qui aient été publiées jusqu'à présent, et quelques mots sur les diverses entreprises rivales qui luttent aujourd'hui, et ne se montrent pas toujours très-scrupuleuses dans leurs moyens de concurrence, terminent cet excellent article.

---

**LA NOUVELLE ANTIGONE**, par M. *Loyau* d'*Amboise*. — Paris, chez Pesron, 1838. In-8, 5 fr. 50 c.

Ce roman est le premier d'une série de volumes qui se publient sous le titre commun de : *Le Vœu des familles, ou une digue aux mauvais romans.* C'est une entreprise qui se propose de combattre la mauvaise influence de cette déplorable littérature de sang et de corruption dont sont encombrés aujourd'hui tous les cabinets de lecture. A la place de ces mauvaises passions, de ces vices hideux auxquels tant de romanciers s'adressent pour réveiller la curiosité des lecteurs, M. Loyau d'Amboise voudrait employer des moyens plus nobles, plus moraux, fonder l'intérêt sur les sentimens vertueux, et mettre en relief la bienfaisante influence de la religion sur les vicissitudes de notre vie. Un pareil but est sans doute fort louable; il serait à désirer, dans l'intérêt de la morale et dans celui de la littérature, qu'on pût mettre une di-

gue aux mauvais romans. Mais ce n'est point une œuvre facile, et la littérature et la morale ont besoin de défenseurs aussi adroits qu'habiles. En effet, il n'y a qu'un seul moyen d'empêcher de méchans auteurs d'écrire, c'est de leur ôter leurs lecteurs, et pour cela il faut offrir à ceux-ci une pâture meilleure pour le fond, et non moins attrayante pour la forme. Il faut donc unir un grand talent d'écrivain à des vues pleines de sagesse et à une connaissance profonde du cœur humain. A de telles conditions on pourra espérer un succès, lent peut-être, car le goût une fois corrompu se corrige difficilement, mais sûr, parce que ce qui est beau et bon finit toujours par l'emporter et que les caprices de la mode n'ont qu'une durée éphémère.

M. Loyau d'Amboise a entrepris une tâche hérissée d'obstacles qu'il aura bien de la peine à accomplir. Quoique partageant tout-à-fait l'idée qu'il a tenté de réaliser, et persuadé comme lui que ce doit être le vœu de toutes les familles qui sont lasses des misérables productions de la presse romancière, nous ne pouvons nous empêcher de trouver son début assez malheureux. La Nouvelle Antigone pèche du côté de l'intérêt comme par le style. Le plan de l'ouvrage est bien conçu d'après les principes qui doivent guider une semblable réforme, mais l'exécution est fort médiocre, et il est doublement fâcheux de commencer ainsi une œuvre de ce genre, car elle est destinée à rencontrer de nombreux adversaires prêts à en saisir les côtés faibles.

La *Nouvelle Antigone* est un roman historique dont le sujet est tiré des Annales du royaume de Naples, au temps de Charles d'Anjou. L'héroïne est la fille du duc de Monteleone, seigneur qui succombe victime de la cruauté de son souverain et de la scélératesse d'un misérable fils. Le dévouement de Virginie pour son père lui fait accomplir de grandes choses et donne une force puissante à la timide jeune fille; c'est là le principal intérêt du roman, et s'il est traité d'une manière médiocre, il est du moins pur et rempli d'excellentes intentions. Nous reprocherons surtout à l'auteur, son style qui n'est point assez travaillé, et dans lequel on trouve sans cesse des phrases comme celles-ci : « Partout où la foi s'est ébranlée, le peuple » est devenu précisément ce que nombre d'écrivains moder- » nes l'ont prétendu avoir été au moyen âge...... »

« L'épée de Damoclès est la vengeance de tout peuple que » son maître opprime. Ce fil terrible, toujours près de se » rompre, pas un tyran qui ne le voie suspendre la mort au- » dessus de sa tête! Pourquoi donc est-il des tyrans? Car » enfin la puissance n'a point de voluptés que n'empoisonne » cette terreur inexorable. »

Nous conseillons à M. Loyau d'Amboise, de jeter plus de vie et de charme dans sa diction, s'il veut lutter avantageusement contre les plumes brillantes de nos écrivains à la mode. En France surtout la forme ne doit jamais être négligée ; elle a parfois plus d'influence que le fond, elle est du moins pour celui-ci un passe-port indispensable.

La deuxième publication annoncée sur la couverture de ce volume est le *Robinson chrétien*. Pourquoi choisir ainsi des sujets déjà traités avec une supériorité reconnue? M. Loyau d'Amboise fera-t-il mieux que Foé, pourra-t-il nous donner un Robinson plus chrétien que le Robinson Crusoé?..... Quoi qu'il en soit, nous suivrons avec intérêt cette entreprise et nous tiendrons nos lecteurs au courant de tout ce qu'elle produira.

---

**REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE**, ou nouvelle Revue encyclopédique. Décembre 1837.

Il paraît chaque mois un cahier de 10 feuilles in-8 ; prix d'abonnement : 40 fr. par an, 21 fr. pour 6 mois, 11 fr. pour 3 mois.
Paris, au bureau du Journal, rue des Grands-Augustins, 28.

Le nombre des revues augmente chaque jour et l'on a senti la nécessité de donner à de semblables recueils une tendance sérieuse, d'en faire les organes de la haute littérature ainsi que des sciences morales et politiques. Les excellentes revues anglaises sont des modèles qui n'avaient eu jusqu'à présent presque aucun imitateur en France. La Revue encyclopédique seule a pendant bien des années offert au public français un travail périodique du même genre. Tombée après 1830 entre les mains des Saint-Simoniens, elle ne tarda pas à disparaître de la scène avec toutes les autres manifestations de cette étrange secte. La *Revue française et étrangère* que j'annonce ici se propose de continuer l'œuvre de M. Julien de Paris en lui redonnant une vie nouvelle et en lui faisant subir quelques modifications nécessitées par la marche des esprits. Sa rédaction compte des noms d'écrivains distingués et les articles en sont généralement assez remarquables. Le numéro de décembre renferme :

1° Un mémoire sur la fabrication du sucre en Europe et dans les pays tropicaux, avec des détails du plus grand intérêt et de curieux documens sur la betterave, sa culture et les moyens d'en obtenir le sucre. Cet article est en partie extrait d'un ouvrage allemand de Neumann sur la comparaison des diverses manières de fabriquer le sucre. Il traite la question avec assez de profondeur et tend à démontrer combien cette nouvelle branche d'industrie est digne de

fixer l'attention de l'Europe qui pourra facilement arriver à lui donner un immense développement.

2° *De la poésie persane*, par Arthur Gobineau, esquisse rapide et agréablement écrite dans laquelle l'auteur passe en revue les principaux poètes qu'a produits la Perse. Juste appréciateur du sujet qu'il traite, il ne se montre pas exclusif et sent bien que la poésie orientale, si étrangère à nos idées et à nos mœurs, ne peut être ni comparée à la poésie grecque, ni imposée de prime-abord à l'admiration d'un public qui ne la comprend pas. Il donne une courte notice sur chaque poète et sur les œuvres qui ont fait passer son nom à la postérité. Quelques citations sont destinées à offrir un spécimen des beautés de cette poésie si riche, si éclatante dont M. Gobineau trace en terminant le portrait suivant : « Nous avons montré la muse orientale avec son costume » riche et bariolé, nous avons fait admirer les parties les » plus éclatantes de sa parure, puis nous l'avons dépouillée » et exposée sans voile, avec ses défauts, à la vue du juge. » Oserons-nous nous flatter que telle qu'elle est elle ne lui » a pas déplu? La timidité, comme on l'a vu, n'est pas » son côté faible, elle n'est pas non plus très-tourmentée » par la mélancolie; le vin lui plaît mieux que l'eau, la » rose que la violette, l'amour avec ses brûlans plaisirs que » les rêveries platoniques. Si la douleur vient la visiter, » elle ne met pas plus de bornes à son désespoir qu'aux élans » de sa joie; si elle se met en campagne, on peut la trou- » ver un peu fanfaronne; si elle supplie, un peu humble; » si elle loue, un peu exagérée; on peut aussi lui reprocher, » toute jeune et toute fraîche qu'elle est, de rechercher par » trop le fard et les parfums; bien que ses yeux soient noirs » et grands, elle aime à les allonger encore en les teignant » de *kohol*, ses doigts rosés se rougissent volontiers avec la » poudre du *henné;* tout cela est son goût, elle a tort sans » doute; mais la franchise, la naïveté avec laquelle elle » montre ces défauts, ne doit-elle pas lui faire trouver quel- » que grâce aux yeux du lecteur? Elle ne se cache pas, elle » avoue tout haut ce qu'elle pense, elle se présente avec une » témérité joyeuse et étourdie qui, tout en désarmant la » mauvaise humeur, fait sourire involontairement; et com- » ment gronder l'enfant coupable qui réussit à faire sourire? »

3° *Etudes sur Michel Ange*, par M. le comte de Circourt. Cette notice est fort intéressante, mais pourquoi l'auteur écrit-il Bonarruoti? Jusqu'ici les écrivains ont tous été d'accord sur le nom du grand peintre, et M. de Circourt aurait dû au moins expliquer dans une note la raison de ce changement.

4° *Origines du droit français, par M. Michelet*, article dû à la plume de M. d'Eckstein.

5° *Romanciers modernes de la France : Latouche, Michel Raymond;* revue critique et assez piquante dans laquelle les exagérations et les travers de nos faiseurs de romans sont signalés avec beaucoup de justesse. On y trouve une très-bonne appréciation du genre de talent qui a fait le succès de Michel Raymond, et des causes qui ont empêché aucun des trois collaborateurs cachés sous ce pseudonyme d'obtenir séparément aucune espèce de supériorité.

6° *Bulletin scientifique, littéraire, industriel, etc.;* offrant le résumé des publications nouvelles, des découvertes et des séances académiques.

Enfin dans un article *Théâtre*, la comédie des *Indépendans* de M. Scribe et la tragédie de *Caligula* de M. Dumas sont analysées d'une manière fort intéressante.

La Revue française et étrangère paraît marcher dignement sur les traces de la Revue encyclopédique, et vouloir ramener les beaux temps de ce recueil. Nous nous permettrons de lui adresser une seule observation. Dans un recueil aussi sérieux et surtout dans un article aussi grave que le compte-rendu d'une séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques, il vaudrait mieux s'abstenir de ce ton badin et léger qui semble vouloir jeter du ridicule sur les hommes qui en sont le moins susceptibles, à défaut de raisons meilleures à faire valoir. Cela sent trop l'esprit de parti ou de mesquine rivalité, et n'est point du tout en harmonie avec tout le reste de la revue.

---

**LETTRE AU DIRECTEUR DE L'ARTISTE** touchant le manuscrit de la bibliothèque de Berne, n° 354, perdu pendant 28 ans; suivie de quelques pièces inédites du XIII^e siècle, tirées de ce manuscrit, publiées par Achille Jubinal. — Paris, 1838. In-8.

L'histoire de ce manuscrit est vraiment fort curieuse. Emprunté par la Bibliothèque royale à celle de Berne, qui s'empressa de le remettre à l'ambassadeur français en Suisse, il arriva à Paris au moment d'un changement de ministère, et fut perdu dans les bureaux sans qu'on pût découvrir qui s'en était emparé. Berne réclama en vain, et après de longues et inutiles recherches, on lui offrit comme dédommagement le grand ouvrage de Visconti.

Cette affaire était à peu près oubliée, lorsque, l'année dernière, M. de Sinner, savant Bernois fixé à Paris, fut informé que le manuscrit perdu se trouvait entre les mains de M. Cro-

zet, libraire, qui en avait fait l'acquisition dans une vente, sans pouvoir donner aucun renseignement sur sa destinée antérieure.

La Bibliothèque de Berne, avertie, fit alors de nouvelles démarches auprès du gouvernement français pour obtenir la restitution de son précieux manuscrit; mais elles restèrent encore sans nul résultat. D'une part, le ministère ne répondit rien à ces justes réclamations; de l'autre, le chargé d'affaires suisse ne voulut pas en faire un objet de négociations diplomatiques, en sorte que la ville de Berne se vit obligée de racheter son bien et de le payer MILLE FRANCS, somme un peu forte pour elle, et qui la guérira sans doute d'une complaisance aussi chère.

L'auteur de la lettre exprime, en terminant, le désir de voir le ministère français réparer le tort causé à la Bibliothèque de Berne, en lui offrant la grande Collection des publications concernant l'histoire de France. Ce serait un faible dédommagement du moins pour la négligence impardonnable avec laquelle a été traitée une affaire qui touchait cependant de près à l'honneur du pays.

A la suite de cette lettre, M. Jubinal a publié quelques pièces extraites du manuscrit, et contenant de curieux détails sur divers métiers au XIII^e siècle. Ces pièces sont des espèces de poésies à la louange des changeurs, des bouchers, des cordiers, etc., etc.

---

**DICTIONNAIRE ANGLAIS-FRANÇAIS**, avec la prononciation de chaque mot et l'indication de l'accent prosodique, par M. *Peyrot*. — Paris, chez Mansut, 1838. In-16, 3 fr. 50 c.

M. Peyrot complète par cette nouvelle publication son *Cours de langue anglaise avec la prononciation figurée*, destiné aux personnes qui désirent apprendre sans le secours d'un maître. Cette méthode, qui ne nous semble pas excellente, a cependant obtenu de véritables succès, puisque le Manuel du même auteur est adopté par l'Université. Il est certain que si elle peut permettre à l'élève de se rendre promptement familière la prononciation anglaise, c'est une découverte précieuse; car c'est la principale difficulté que présente l'étude de cette langue, et une fois qu'on l'a vaincue, on arrive bientôt à lire, à comprendre et à parler l'anglais. Ainsi que dans son Manuel, M. Peyrot emploie ici des syllabes françaises et quelques signes de convention pour indiquer les intonations et l'accent prosodique. Dans bien des mots ces moyens suffisent; mais nous ne comprenons pas pourquoi il persiste à

exprimer la terminaison anglaise *tion*, par *sheun;* cela nous semble peu correct; et si les Anglais ne prononcent pas toujours l'*o* d'une manière bien franche, l'inflexion qu'ils lui donnent ne saurait cependant se rendre par le son français de *eu*. Du reste, M. Peyrot a pris pour guide dans son travail le Dictionnaire de Walker, dont la réputation est faite depuis long-temps, et il n'a rien négligé pour rendre son petit vocabulaire aussi complet que possible. Quoique nous engagions les commençans à se tenir en garde contre une prononciation trop littérale, si l'on peut s'exprimer ainsi, nous pensons qu'ils trouveront dans le Dictionnaire de M. Peyrot des directions fort utiles.

## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

HISTOIRE DE LA PAPAUTÉ, pendant les XVI^e et XVII^e siècles; par M. *Léopold Ranke*, traduite de l'allemand par M. J.-B. Haiber; publiée et précédée d'une introduction, par M. Alexandre de Saint-Chéron. — Paris, 1838. 4 vol. in-8, 30 fr.

Voici un livre remarquable, une histoire des papes écrite par un protestant allemand très-érudit, sans aucune prévention, sans aucun esprit de parti. Laissant tout-à-fait de côté la question religieuse, il retrace seulement les vicissitudes de leur pouvoir temporel, et s'attache à suivre dans toutes ses destinées cette puissance si vivace, si persévérante, qui semble ne jamais posséder plus de ressources ni plus de vie qu'aux époques où, attaquée de toutes parts, elle paraît sur le point de succomber. En ne considérant la papauté que sous ce rapport, M. Ranke y a trouvé le sujet d'une histoire d'autant plus intéressante, qu'elle n'avait encore été traitée que d'une tout autre manière. Ainsi qu'il le dit dans sa préface, un catholique ne peut écrire une pareille histoire sans se laisser fortement influencer par ses croyances, et sans être plus ou moins aveuglé par la vénération que lui inspire le chef de l'Eglise, dont l'infaillibilité est sacrée pour lui. D'une autre part, dans les siècles passés et dans les contrées, telles que la France, où les deux communions sont encore en présence et hostiles l'une à l'autre, un protestant ne pouvait parler de la papauté sans colère et sans haine; il se laissait à son tour maîtriser par des préjugés insurmontables.

M. Ranke avait donc une belle tâche à remplir en remettant les événemens dans leur véritable jour, et il était

très-bien placé pour le faire ; aussi son travail mérite-t-il l'estime de tous les hommes éclairés.

Mais c'est une chose vraiment curieuse de voir quel parti l'éditeur de la traduction a su tirer de son impartialité pour le représenter comme un admirateur du pape, comme un partisan du catholicisme. L'introduction de M. Al. de Saint-Chéron est un modèle de dissertation jésuitique, digne en vérité d'un fidèle disciple de Loyola. Au lieu de reconnaître avec joie ce qu'il y a de grand dans la noble indépendance de M. Ranke, et de l'accueillir comme un heureux signe de cet esprit de paix et d'union qui devrait animer également les deux cultes dans l'œuvre commune qu'ils ont à accomplir de perfectionner les institutions humaines par la divine influence du principe religieux, on dénature ses intentions, on en prend acte pour triompher de ce protestantisme qu'on proclame mort, parce qu'il veut la paix et la charité. Le catholicisme est seul vrai, seul respectable, s'écrie-t-on, parce qu'un protestant reconnaît que parmi ses chefs il a pu se trouver de grands hommes ; singulière façon de raisonner, digne, au reste, de cette malheureuse tendance hostile qui se manifeste dans maints écrits catholiques par des injures et des calomnies continuelles contre les réformateurs et leurs adeptes. Ces gens-là ne comprennent pas qu'on puisse respecter ses adversaires ni accorder des vertus à ceux dont on ne partage pas exactement toutes les croyances.

L'écrivain allemand, le professeur à l'Université de Berlin, sera peu flatté du genre de succès et du rôle qu'on lui fait jouer aux yeux du public français. Cette audacieuse spéculation paraîtra bien extraordinaire en Allemagne, où depuis long-temps, ainsi que le remarque M. Ranke, le despotisme spirituel du pape a perdu son influence, et où a disparu en même temps toute animosité entre les deux communions qui vivent en sœurs, et ne rivalisent plus que de zèle, de charité et de science.

---

**ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE**, ou de la Civilisation du genre humain par les femmes, ouvrage couronné par l'Académie française ; seconde édition revue, corrigée et augmentée de 12 chapitres, par L. Aimé-Martin. — Paris, chez Desrez, 1838. 1 vol. in-8, 7 fr.

« Napoléon disait un jour à madame Campan : « Les an-
» ciens systèmes d'éducation ne valent rien ; que manque-t-il
» aux jeunes personnes pour être bien élevées en France ?
» — Des mères, » répondit madame Campan. Ce mot
» frappa l'empereur ; la pensée jaillit de son regard : « Eh
» bien ! dit-il, voilà tout un système d'éducation : il faut,

» madame, que vous fassiez des mères qui sachent élever
» leurs enfans. »

» Cette parole profonde est le sujet même de notre livre.
» N'attendant plus rien de la génération présente, n'espérant
» plus rien de nos éducations publiques, nous nous sommes
» dit à notre tour : Il faut que nous fassions des mères qui
» sachent élever leurs enfans. »

Telle est la pensée qui a inspiré ce bel ouvrage auquel l'Académie a décerné un prix, jugement que le public confirmera sans doute en accueillant avec empressement cette seconde édition augmentée de plusieurs chapitres remarquables.

M. Aimé-Martin est un de ces rares écrivains qui joignent la profondeur des pensées, l'intelligence des hautes conceptions de la philosophie, et le sentiment du beau et du vrai, à tout le charme d'un style plein de vie et d'élégance, séduisant le lecteur, l'entraînant presque malgré lui, et le forçant, quelles que soient ses sympathies, à admirer la magie d'une pareille union. C'est à ce genre de talent qu'est réservée l'œuvre de populariser les grandes questions morales, de les répandre dans les masses et de préparer ainsi leur triomphe.

Le plus grand écrivain du siècle dernier, J.-J. Rousseau, déjà frappé de l'influence bienfaisante que pouvait exercer la femme, et des désordres qui résultaient de l'oubli des devoirs que lui a imposés la nature, employa toute la puissance de son génie à la remettre sur la bonne voie qu'elle avait depuis long-temps abandonnée. Lui seul, au milieu de la corruption de son temps, comprit alors quel était le vrai moyen d'en sortir. « Frappé de la dissolution générale, il
» conçoit une de ces idées fécondes auxquelles se rattache,
» par des fils imperceptibles, le destin de l'humanité ! Son
» but était de donner des citoyens à la patrie ; il semble ne
» songer qu'à donner des mères à nos enfans. Le lait ma-
» ternel sera le lait de la liberté. Cachant la régénération
» de la France sous le voile d'une éducation isolée, il dérobe
» son élève à tous les mensonges de l'éducation publique :
» dans ce plan si vaste, où l'on ne voit qu'un enfant et son
» gouverneur, le génie de Rousseau comprend tout ce qui
» peut former un grand peuple ; il sait que les idés de liberté
» individuelle ne tardent pas à devenir des idées de liberté
« nationale. En élevant un homme, il songe à faire une
» nation.

» Et quel sera le mobile de cette grande révolution ? au
» milieu de tant d'avilissemens, qui osera vivifier les âmes
» du saint amour de la vérité ? Il y a dans le cœur de la
» femme quelque chose de républicain qui l'appelle à l'hé-

» roisme et au dévouement : c'est là que Rousseau cherche
» un appui, c'est là aussi qu'il trouve la puissance. Il ne
» vient pas, sévère moraliste, imposer de tristes et d'impor-
» tuns devoirs ; c'est une fête de famille qu'il invoque, c'est
» une mère qu'il présente aux adorations du monde, assise
» près d'un berceau, un bel enfant sur son sein, et toute
» resplendissante de joie sous les tendres regards de son
» époux. Tableau ravissant, qui révélait aux femmes une
» puissance toute divine, celle de nous rendre heureux par
» la vertu. Non, jamais la parole humaine ne remplit une
» mission plus sainte : à la voix de Rousseau chaque femme
» redevient mère, chaque mère redevient épouse, chaque
» enfant veut être citoyen. O gloire inespérée ! cette géné-
» ration qu'il replace sur le sein maternel devait commencer
» la liberté du monde. »

Mais Rousseau n'envisagea qu'un côté de la question, ou du moins il n'approfondit que la partie matérielle et pensa que la tâche était déjà assez grande d'obtenir des femmes qu'elles fussent épouses et mères. Il se contenta de leur confier l'éducation physique, et il est vrai que c'était déjà beaucoup. Le succès qu'il obtint doit aujourd'hui nous encourager à compléter son œuvre en remettant aussi à la mère l'éducation de l'âme et en assurant ainsi aux enfans de chaque famille le meilleur de tous les précepteurs, celui que la nature leur choisit elle-même. Il est d'autant plus urgent de former les femmes pour ces importantes fonctions et de développer en elles toutes les facultés dont elles ont été douées dans ce but, que nous ne saurions empêcher leur influence de s'exercer, et que si on lui laisse prendre une direction mauvaise, elle peut avoir les plus funestes résultats. L'histoire politique et littéraire nous offre maintes preuves de cette assertion, et M. Aimé-Martin en cite plusieurs exemples très-frappans. Il est d'ailleurs facile, en jettant un coup-d'œil sur l'état actuel du globe, de reconnaître que partout le degré de la civilisation est en rapport avec le rang qu'occupe la femme dans la société. Le mariage est un élément indispensable au progrès, et c'est par lui que les femmes ont puissamment contribué à faire disparaître de nos mœurs l'empreinte de la barbarie. Partout où règne la polygamie, les nations demeurent dans un état stationnaire et plongées dans la plus profonde abjection. Mais pour conserver au mariage toute sa sainteté, il est nécessaire d'apporter quelques modifications à l'état actuel de l'éducation des filles. Il faut absolument les élever pour la vocation à laquelle la nature les appelle, et, renversant l'ordre actuel des choses, les faire jouir de la liberté et connaître le monde

avant le mariage, afin qu'ensuite retirées dans l'intérieur de la famille elles puissent profiter de l'expérience acquise pour élever convenablement leurs enfans.

Le culte du beau et du vrai, l'amour de tout ce qui est noble et élevé, voilà la religion et la science dont la femme doit être ici-bas l'apôtre. C'est pour développer ces sublimes sentimens que Dieu l'a douée d'un dévouement si fidèle qui ne cesse qu'avec la vie, et lutte avec une inébranlable constance contre les influences délétères de la corruption mondaine. A elle appartient de former la conscience dont la voix doit guider son enfant sur le chemin de la vie, à elle appartient d'éveiller en lui le sentiment religieux, de l'éclairer du flambeau de la raison, de jeter dans le cœur des semences fécondes, des principes inaltérables, et d'établir cette harmonie des facultés morales et intellectuelles qui, seule, peut procurer le bonheur.

Une semblable mission exige chez les femmes des études plus réelles et plus fortes que celles qu'elles font aujourd'hui; tout en se gardant de former des femmes savantes, il faut leur donner une instruction plus solide et surtout leur enseigner à penser, à observer, à réfléchir, à raisonner.

« Ecoutez, bonnes mères, il ne s'agit point ici d'une de ces » études oiseuses dont l'unique but est de meubler la mé» moire, il s'agit d'une question importante, la plus impor» tante qui se puisse agiter sur la terre ; si importante que la » manière dont vous la résoudrez décidera sans appel de votre » vie et de votre mort morales, de la vie et de la mort morales » de vos enfans : entendez-vous? de vos enfans ! »

Les leçons que ceux-ci reçoivent de leurs mères sont en quelque sorte toutes d'intuition ; ce ne sont pas des préceptes formulés qu'on leur impose, ce sont des exemples qu'on leur donne; et l'âme de l'enfant qui ne se décèle d'abord que par une faculté imitative, dont on néglige trop souvent l'importance, se laisse impressionner, dominer, modeler par ce qui l'entoure ; elle se nourrit de l'atmosphère morale au milieu de laquelle elle vit, et le moindre désaccord qui trouble l'harmonie de la famille produit sur elle un effet fâcheux.

« Etablir des principes qui rappellent tous les hommes » aux lois de la nature, en flétrissant les institutions et les » préjugés qui combattent ces lois, voilà ce qu'il faut cher» cher, voilà ce qu'il est utile de savoir. »

Cette recherche de la vérité est l'objet du troisième et du quatrième livre de cet ouvrage. M. Aimé-Martin y traite les plus hautes questions philosophiques et religieuses avec une clarté et une éloquence bien faites pour captiver les lectrices auxquelles il adresse son travail ; il expose d'abord les preu-

ves que nous offre l'univers de l'existence d'un seul Dieu, de sa bonté parfaite, de sa puissance infinie. Puis, cherchant dans la nature les lois que le Créateur a établies, il y trouve *le sentiment de la divinité, la sociabilité du genre humain, sa perfectibilité, le penchant de l'homme vers ce qui est beau, l'existence de la vérité dans ce qu'il y a de plus beau.* Le développement de ces divers principes le conduit à passer en revue toutes les conditions de l'existence morale de l'homme, et à traiter tour-à-tour de l'amour, cette faculté vivifiante qui nous épure et nous rapproche de la divinité; de la tendresse maternelle dont les liens sont si puissans que la mort peut à peine les rompre ; du partage du globe entre l'homme et la femme, et des missions tout-à-fait différentes qui sont assignées à l'un et à l'autre, quoiqu'on ait follement prétendu prouver le contraire dans les temps modernes.

Cette dernière partie est remarquable par un chapitre nouveau que l'auteur y a ajouté sur *la civilisation des campagnes par les femmes.* C'est au village surtout que cette douce influence serait bienfaisante, et c'est précisément là qu'elle manque le plus. Voici le désolant tableau que trace M. Aimé-Martin des mœurs de la campagne :

« Le grand malheur de nos villages, c'est la dégradation » des femmes par les travaux qui appartiennent aux hom- » mes : dans leur première enfance elles conduisent les trou- » peaux et font la moisson. Jeunes filles, un instinct de co- » quetterie et les prévisions de leur mère les éloignent des » rudes fatigues de la culture; mais aussitôt mariées, tout » change, elles abandonnent la maison et suivent leur mari » dans les champs. Vous les voyez courbées vers la terre » comme des manœuvres, ou chargées de fardeaux énormes » comme des bêtes de somme. Il y a des contrées en France, » je ne dis pas en Afrique, où on les attelle à la charrue » avec le bœuf et l'âne. Dès-lors leur peau se ride, leur visage » se charbonne, leurs traits s'homassent, et elles tombent » dans une décrépitude anticipée, plus hideuse que celle de » la vieillesse. Mais pendant qu'elles font les travaux des » hommes, les travaux des femmes, ces travaux qui adoucis- » sent tous les autres, restent inconnus ou négligés. Rien de » plus sale, de plus malsain que l'intérieur d'une chaumière. » Souvent les poules, les canards, les pourceaux s'y disputent » le sol humide ; la porte plonge dans la boue, et les fenêtres, » quand il y en a, s'ouvrent sur le fumier. C'est cependant » là, dans un trou fangeux comme la hutte d'un sauvage, au » milieu des grognemens des animaux et de leurs émanations » fétides, que chaque soir deux êtres humains, le mâle et la » femelle, viennent se reposer de leurs fatigues. Là, per-

» sonne ne les accueille, là, rien ne flatte leurs regards; la » table est vide et le foyer glacé. Là enfin, d'autres travaux » attendent la femme, et avant de songer au souper du » mari et aux soins des enfans, elle doit songer aux soins » de l'écurie et au souper des bestiaux.....

» Et si l'on nous demande des exemples, nous citerons des » provinces entières, les plus riches comme les plus pauvres » de la France : le Périgord, où les femmes croupissent dans » un état de saleté et d'abjection qui réagit sur toute la fa- » mille; la Picardie et le Limousin où, repoussées au dernier » rang comme une race inférieure, elles servent leur mari à » table sans jamais prendre place à leur côté; la Bresse, où » elles sont manœuvres, bêtes de somme et de labour; la » Basse-Bretagne enfin où l'homme, la femme et les enfans, » réduits à l'état presque sauvage, vivent pêle-mêle dans le » même bouge, mangent le blé noir dans la même auge » avec leurs moutons et leurs pourceaux. »

Mais comment en serait-il autrement dans une contrée où, après des siècles de servage, le paysan rendu à la liberté par une révolution violente a été presque jusqu'à présent abandonné à ses préjugés et à l'influence d'un clergé trop souvent ignorant ou superstitieux?

Qu'on se hâte d'apporter la lumière, de répandre l'instruction, de créer des écoles de filles surtout, et l'on verra bientôt une régénération complète s'opérer chez les femmes et s'introduire par elles chez les hommes de la campagne.

Maints exemples sont là pour prouver qu'une éducation meilleure et des travaux plus doux qui retiennent la femme dans sa chaumière en lui laissant le temps d'en soigner l'intérieur, métamorphosent en peu de temps l'aspect d'un village, remplacent les tristes et sales haillons de la misère par l'heureux éclat de l'abondance et adoucissent rapidement les mœurs. Ce sujet important mérite de fixer l'attention de tous les hommes qui s'intéressent aux progrès de la civilisation. Il doit être signalé comme un but digne des efforts de la philanthropie et du zèle de la charité.

Un autre chapitre également remarquable est celui qui traite de *la loi du travail*. L'auteur retrouve l'empreinte de cette loi dans toute la nature, et ce qu'il dit à ce sujet est rempli d'aperçus ingénieux et tout-à-fait neufs. Le travail paraît être un des devoirs le plus nécessairement imposés à l'homme. M. Aimé-Martin cite les recherches d'un jeune savant qui « avait remarqué que toutes les fois que quatre » générations se succèdent sans se livrer à aucun travail ma- » nuel, les enfans qui forment la cinquième génération meu- » rent jeunes et de la poitrine, le travail des bras étant

» indispensable au développement viable des organes de la
» respiration.

» L'histoire est là pour appuyer cette observation. Elle
» nous montre la noblesse féodale forte et robuste aussi long-
» temps qu'elle se livra aux rudes travaux des armes et de la
» chevalerie; faible, débile et mourante dans sa race dès que
» l'invention de la poudre à canon l'eut rendue à l'oisiveté. »

Enfin la quatrième partie est tout entière consacrée à la religion de la mère de famille. C'est celle qui a été le plus vivement attaquée; parce que, comme le dit l'auteur, il y traite de la religion en présence de ses trois plus grands ennemis, l'incrédulité, l'indifférence et le fanatisme, n'ayant pour lui que la raison et ne cherchant que la vérité. Ces attaques ont du reste été principalement l'œuvre d'hommes qui, plus théologiens que religieux, placent le dogme bien au-dessus de la morale et tiennent à la lettre beaucoup plus qu'à l'esprit. Elles tomberont toutes devant une lecture attentive des belles pages dans lesquelles M. Aimé-Martin expose sa manière d'envisager le christianisme, et l'on en trouvera facilement la secrète cause, dans un ou deux chapitres où il attaque avec tous les ménagemens et toute la modération cependant qu'exigent de pareils sujets, certains points de doctrine et de discipline ecclesiastique plus profitables à l'Église qu'à la religion.

Espérons que quelques accusations fanatiques n'arrêteront pas l'effet salutaire de ce beau livre, qui est l'une des manifestations les plus éloquentes et les plus avancées de cet esprit de réforme qui plane sur l'avenir des sociétés humaines. Son influence triomphera un jour des obstacles, et l'auteur aura dignement contribué à l'œuvre de la vraie civilisation, dont nous apercevons aujourd'hui comme l'aurore briller à l'horizon du monde.

---

**BLIKE IN DAS WESEN DER WEIBLICHEN ERZIEHUNG**, fur gebildete Mütter und Tochter von Rosette Niederer geb. Kasthofer. — Berlin, 1 gros vol. in-12.

L'éducation des femmes est aujourd'hui l'objet de la sollicitude des écrivains moralistes. Dans ces dernières années l'attention s'est plus que jamais dirigée sur cet important objet. Au milieu des efforts que l'on tente pour réformer la société, après avoir essayé de maints systèmes tous plus bizarres les uns que les autres, on commence à s'apercevoir que, sans rien changer aux bases sur lesquelles repose l'ordre social, on trouve dans ses élémens eux-mêmes les moyens

les meilleurs pour atteindre le but qu'on se propose. L'influence de la femme est toute-puissante sur les mœurs et le caractère de l'homme ; c'est elle qui dirige ses premières impressions, ses premières pensées ; c'est elle qui forme son cœur et qui doit y déposer les principes destinés à diriger sa conduite pour le reste de sa vie. L'éducation de la femme est donc de la plus haute importance ; car pour qu'elle puisse former des hommes, il faut l'en rendre capable, ou plutôt empêcher que les facultés placées en elle par la nature ne soient faussées et jetées dans une mauvaise route.

L'ouvrage de madame Niederer renferme à ce sujet toutes les instructions qu'on peut désirer. Directrice depuis longtemps d'un institut de jeunes filles, elle a suivi avec soin les nombreuses élèves qui ont vécu avec elle ; son esprit observateur a profité habilement de cette position pour étudier leurs divers caractères, leurs habitudes, leurs pensées, leurs tendances et les résultats produits en elles par une éducation première plus ou moins négligée, par les mauvais exemples, les faux principes ou l'indifférence coupable de parens qui ne comprennent point du tout la gravité de leurs devoirs. C'est donc un traité complet d'éducation qu'elle présente aux mères sous une forme scientifique, avec la profondeur que les Allemands ont l'habitude de porter en toutes choses, mais dans un style plein de charme et de poésie.

Il se divise en quatre livres qui traitent : 1° *Des besoins et des habitudes ;* 2° *Education du cœur ;* 3° *Education de l'esprit ;* 4° *Education sociale.*

« L'éducation, dit l'auteur, est l'art de diriger le genre humain vers le but que Dieu lui a assigné et sur la voie de ses commandemens. »

Deux genres de moyens se présentent pour y parvenir ; les uns, purement humains, consistent dans le développement du corps, dans la culture de l'esprit et du cœur par la raison et le savoir, par les arts et les sciences ; les autres, divins, se trouvent dans la révélation que Dieu a donnée aux hommes, dans la prière et la religion. Madame Niederer place, on le voit, le sentiment religieux comme première base de l'éducation des femmes, mais c'est avec toute la largeur des idées allemandes ; rien d'étroit ne se glisse dans sa pensée ; elle n'aborde pas même les questions dogmatiques. La bonté de Dieu, son amour pour les hommes qu'il a comblés de bienfaits, voilà les attributs divins dont l'univers entier lui offre d'innombrables preuves et dont elle voit surtout un brillant reflet dans la femme, cet être fait pour aimer et être aimé.

Dans ces premières années l'enfant n'a d'abord que des besoins physiques; il exige de grands soins et une sollicitude continuelle qui ne lui manquent guère, car la nature y a pourvu en plaçant dans le cœur de la mère une tendresse qui braverait tous les obstacles plutôt que de laisser souffrir le petit être qui lui doit l'existence. Mais dès le premier jour en quelque sorte, et quand ce ne serait que pour en faire une habitude, il faut savoir régler ces besoins, les maintenir dans de sages limites et ne pas s'en montrer esclave. L'affection ne doit pas consister à faire toutes les volontés d'un enfant, ni à le combler sans cesse de caresses irréfléchies. Trop souvent, comme le dit avec beaucoup de raison madame Niederer, ces manifestations de tendresse aveugle sont la marque d'une tête vide, d'un esprit frivole.

Le premier besoin de l'enfance est le sommeil. « La Provi- » dence a chargé la nature de pourvoir aux plus grands be- » soins de l'enfant de la manière la plus simple et la plus » sage par le sommeil. La mère le berce pendant qu'il » dort, elle chante durant son sommeil, elle prie avec une » sainte ferveur, elle repose sur lui les yeux de son amour » et veille près de son berceau comme un ange du ciel. Son » doux regard est le dernier que voit l'enfant quand il s'en- » dort et le premier qu'il retrouve à son réveil; il se sent » tranquille, cette image le suit dans ses songes comme une » image céleste; des anges voltigent autour de lui et la lui » présentent. »

Le sommeil est une de ces dispensations admirables qu'on découvre dans toutes les œuvres de la création. Il est accordé suivant les règles d'une sage prudence aux divers âges de la vie.

« Au commencement de son existence l'homme a peu » besoin de veille; il lui faut du sommeil, beaucoup et sou- » vent, afin de favoriser son développement et l'accroisse- » ment de ses forces pour sa carrière terrestre.

» A la fin de la vie, il a besoin de peu de sommeil, mais » de beaucoup de veille pour son développement, son per- » fectionnement, son initiation à une vie meilleure; — car » dans les nuits sans sommeil nous mûrissons à la sagesse, » quand nous comprenons ce que c'est que veiller. »

Le sommeil est influencé par l'état de l'âme et du corps pendant la veille.

« Comme nous veillons, ainsi nous dormons, en santé ou » malade, pur ou impur, innocent ou coupable; l'âme suit » dans le sommeil l'impulsion qui lui a été donnée pendant » la veille. C'est nous-mêmes que nous rêvons dans nos » songes, même là où nous ne nous reconnaissons pas, au

» milieu des merveilleuses apparitions si variées qui vol-
» tigent devant l'œil intérieur, sans que les facultés enchaî-
» nées puissent les saisir et les assembler. »

C'est donc en conservant son âme pure et en s'appliquant à la pratique de la vertu qu'on se procure un sommeil calme et heureux. Il faut habituer les enfans à y trouver toujours un doux et bienfaisant repos, en ne s'y livrant jamais qu'avec un esprit libre de toute mauvaise pensée et un cœur satisfait.
« Ne laissez pas le soleil se coucher sur votre colère, dit
» l'Ecriture, et en vérité c'est une chose grande et de haute
» importance que de nous purifier nous et nos enfans par
» une bonne fin de la journée pour obtenir ainsi des songes
» et un réveil pleins d'innocence. C'est en priant que nous
» devons les conduire au sommeil, et c'est pour la prière
» qu'ils doivent se réveiller, afin de consacrer ainsi leur
» accord aussi bien dans le repos de la nuit que dans l'acti-
» vité du jour. »

Il est difficile de rendre par une traduction le charme poétique du style allemand; mais j'ai voulu montrer de quelle manière originale et neuve l'auteur envisage toutes les questions quelles qu'elles soient qui se rattachent à l'éducation. Son livre est bien celui d'une femme qui embrasse avec amour la grandeur de sa tâche, la noblesse de son rôle ici-bas; il me paraît fait pour être compris des jeunes femmes auxquelles il est surtout destiné et qui pourront y puiser un saint zèle pour l'accomplissement de devoirs bien plus sacrés et bien plus utiles que le stérile dévouement auquel la dévotion mal entendue, l'exaltation mal dirigée, conduit tant de jeunes filles.

Les autres besoins de l'enfant, la nourriture, l'habillement, l'exercice et la gymnastique, la propreté, le travail, etc., etc. sont tour-à-tour traités dans le même esprit et représentés sous leurs rapports avec le moral, ainsi que dans l'influence qu'ils exercent sur l'âme. Un chapitre fort remarquable sur l'ordre dans l'éducation termine le premier livre de cet ouvrage.

Dans les autres parties, l'auteur se livre à des considérations d'un genre encore plus élevé. Elle expose d'abord comment le développement de l'âme doit marcher avec celui du corps; elle nous montre la mère s'oubliant elle-même tout-à-fait pour consacrer à cette double tâche toutes ses facultés.

« Ce que les étoiles du firmament sont pour la terre,
» l'amour maternel l'est pour l'enfance, car il reflète la paix
» dans le cœur des enfans, chaque fois que la lumière du
» ciel leur est cachée derrière les voiles de la nuit ou des
» pleurs. Il est entré dans la vie avec le premier souffle de

» l'homme, et c'est avec un inexprimable délice qu'il s'écria » dans la première mère : Je suis, et mon être est le bonheur ! »

L'école du cœur est dans la vie de famille dont la femme est l'âme. A celle-ci est réservée l'œuvre d'éveiller le premier sentiment dans l'âme de l'enfant. Et ce n'est pas la moins difficile de ses obligations, car souvent de ces impressions premières dépend tout un avenir. Il faut qu'elle se tienne également en garde contre un amour aveugle et contre ces petites passions auxquelles l'exercice du commandement offre tant d'occasions de se manifester. La tendresse doit savoir corriger ; la raison et le sang-froid doivent toujours présider à toute punition. Mais surtout il vaut mieux encore savoir prévenir que punir, et employer la récompense plutôt que le châtiment. Il faut savoir de bonne heure exciter un sentiment qui est propre à notre nature et que les fausses allures du monde ne détruisent que trop facilement, celui de la reconnaissance.

« La terre témoigne sa reconnaissance pour son Créateur » par le chœur harmonieux des mondes ; pour l'homme, par » la bénédiction qu'elle accorde à ses travaux ; pour le so- » leil, par le merveilleux éclat qu'elle jette à son lever et à » son coucher.

» L'enfant prouve ce qu'il ressent pour sa mère, qui vient » ou s'éloigne, aussi bien par le sourire de la joie que par les » larmes de la douleur ; il la récompense de son amour aussi » bien avec le regard du ravissement que par celui du repen- » tir ; il exprime sa reconnaissance avec tous les sentimens » qui le rapprochent du cœur de ses parens, comme par tout » bon mouvement qui le reporte vers la source de son être.

» L'homme rend des actions de grâces dans chaque effort » qu'il fait pour être utile à son frère et à l'humanité ; par » chaque noble action, par chaque sacrifice que la vertu lui » suggère ; en un mot, et dans le sens le plus complet, par » son dévouement à tout ce qu'il y a de plus élevé.

» La terre est reconnaissante par nécessité, l'enfant par » sentiment, l'homme, dans lequel la conscience est éveillée, » l'est seul avec connaissance de cause. »

Cultivons donc avec soin dans nos enfans ce principe fécond, afin qu'il porte tous ses fruits.

« Car la reconnaissance sera le bonheur pour le cœur ai- » mant dans lequel elle se trouvera unie à la noblesse d'âme » et à la vertu. »

La confiance, la véracité, la volonté, sont des qualités dont le développement n'est pas moins essentiel. L'auteur en expose tous les bienfaits, et trace maints tableaux pleins de charme et de sensibilité. On retrouve dans toutes ses pages une connaissance parfaite de l'enfance et de toutes les se-

mences fécondes qu'une bonne éducation peut y découvrir, y faire germer. La manière dont madame Niederer envisage l'influence que doit exercer l'élément religieux nous a paru pleine de sagesse et de vérité.

La part qu'elle fait à la femme dans l'éducation de l'esprit est aussi mesurée avec un tact parfait. Elle ne partage point les folles et vaines idées qui ont donné lieu dans ces derniers temps à de misérables systèmes si pernicieux pour l'avenir des sociétés ; mais elle comprend que, pour remplir dignement sa destinée, la femme doit avoir l'esprit éclairé, et être en état de diriger d'abord les premiers pas, puis de suivre les progrès de l'homme dans la carrière de la science. Elle dit avec raison que l'influence de la femme est assez grande pour qu'il importe à la prospérité des Etats de lui donner une tendance bienfaisante et tout le développement dont elle est susceptible. C'est là précisément que gît le vrai principe de toute réforme morale; la femme, toute faible et fragile qu'elle paraisse, est un levier puissant à l'aide duquel on changera la face du monde.

Nous terminerons cet article en citant comme un des chapitres les plus remarquables de la dernière partie celui qui traite de l'amour de la patrie. Cette vertu, qui est l'âme des nations, leur vie et leur palladium, ne doit point demeurer étrangère aux femmes; car non-seulement elles y trouveront une excitation à remplir leurs devoirs, mais encore il faut que dès les premières années elles puissent en déposer le principe dans le cœur des enfans, et leur apprendre à identifier leur existence avec celle de leur pays, leur destinée avec celle de leurs compatriotes. Jusqu'à présent on a trop négligé le patriotisme chez les femmes.

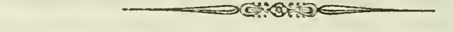
« Ce que le sexe féminin doit être pour la patrie, ce que » la patrie doit être pour lui, on y a peu songé jusqu'à pré- » sent. Les exigences, les devoirs, les charges des deux côtés » restent dans des généralités indéfinies. L'éducation n'ouvre » pas nos yeux à cet égard ; elle ne réchauffe pas notre cœur » avec la reconnaissance ; elle ne remplit pas notre âme de » l'amour pour notre pays ; elle nous laisse croître et grandir » comme des étrangères; elle ne nous élève et ne nous ins- » truit point comme filles de la patrie, qui en souffre ainsi » que nous. »

Cette observation est fort juste, et c'est un vice de la plupart des Etats modernes. Chez les peuples qui comprennent la liberté et qui veulent la conserver :

« Ce que la mère est pour la famille, le sexe féminin l'est » pour la patrie : silencieuse fondatrice du bien et du mal, de » la paix et de la discorde des races futures ; ménagère des

» forces naissantes de l'humanité, aussi bien que des riches-
» ses matérielles; conductrice des cœurs par la puissance de
» l'amour; régulatrice dans les plus petits détails de ce que
» la domination des hommes a fondé en grand; enfin, aide
» et guide de la patrie aussi bien que de l'homme. Ici comme
» partout notre tâche ressort de notre destination. »

Les mères trouveront dans le livre de madame Niederer une foule d'excellens conseils, de données précieuses, d'autant meilleurs, que tout ce qu'elle avance est appuyé sur l'observation. C'est un Manuel d'éducation dont la lecture pleine de charmes fait du bien, et qu'on aimerait à voir dans les mains de toutes les jeunes filles. Elles y prendront une haute idée de la noble tâche qui leur est imposée ici-bas, et l'on doit féliciter l'auteur d'avoir si bien rempli son but en unissant à un degré aussi éminent le talent, l'expérience et la sensibilité.



## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

**DES HOSPICES D'ENFANS TROUVÉS**, en Europe, et principalement en France, depuis leur origine jusqu'à nos jours; par *B. B. Remacle*. — Paris, 1838. In-8, et atlas.

Ce livre, qui a été couronné par plusieurs sociétés des départemens et de Paris, est le fruit de recherches nombreuses et difficiles. Il est rempli de tableaux statistiques et de documens précieux sur les résultats de l'établissement des hospices d'enfans trouvés, sur les divers règlemens qui les dirigent et sur l'influence morale qu'ils ont exercée dans les différentes contrées où ils existent. L'auteur examine la question sous toutes ses faces; il trace l'histoire de l'exposition des enfans trouvés depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, présente de nombreuses données statistiques sur les mouvemens de la population en France, ceux de la moralité, de la richesse, de l'instruction, du bien-être, depuis le commencement du siècle, et discute les causes des expositions, ainsi que de la progression croissante généralement observée dans leur nombre.

L'une des causes les plus propres, selon lui, à favoriser l'exposition des enfans est l'établissement des tours qu'il regarde comme un abus révoltant. C'est une espèce d'encouragement donné au vice, une facilité extrême accordée à l'oubli des devoirs de la nature et de la société, un asile ouvert à la honte et à l'infamie, qui vont y cacher leurs œuvres

sans avoir à redouter les regards réprobateurs du public.

M. Remacle propose donc d'abolir les tours, et de conserver les hospices d'enfans trouvés en y établissant un bureau où l'on vienne publiquement déposer les enfans, en déclarant leurs noms et leur origine. C'était le système des anciens établissemens de ce genre en France avant l'institution des tours, et l'expérience d'un quart de siècle n'a pas été en faveur de ceux-ci. Les motifs que l'auteur énonce comme devant amener leur abolition paraissent très-plausibles, très-justes, ainsi que la critique qu'il fait de l'éducation que l'on donne aux enfans des hospices. A cet égard, il déclare que depuis cinquante années il n'y a eu presque aucune amélioration introduite dans ces établissemens; il déplore le peu de soins que l'on y donne soit à l'éducation physique, soit à l'éducation morale. La proportion de la mortalité est effrayante parmi les enfans trouvés; et de ceux qui survivent, combien il en est peu qui arrivent à se faire une carrière!

« L'abus principal, dit l'auteur en terminant, l'abus générateur, c'est le tour. Il nuit à l'enfant, à la société, à la famille même auteur de l'exposition. Il contrarie tous les principes, renverse toutes les notions, sanctionne tous les désordres; et le secret qu'il assure aux mères coupables, seul motif de son existence, ce secret pourrait être garanti, dans les cas où il est réellement nécessaire, par des moyens aussi sûrs et moins dangereux.

» De cet abus naît la progression croissante du nombre des enfans trouvés;

» De cette progression, l'énormité de la dépense;

» De l'énormité de la dépense, le peu de soins apportés à l'éducation des enfans, et leur délaissement à un âge où ils auraient le plus besoin de direction.....

» Admissions à bureau ouvert et avec déclaration;

» Maisons d'instruction et de travail;

» Nouvelle répartition des dépenses,

» Telles sont les réformes que nous proposons à la législation qui régit les hospices. Elles remédieront, nous l'espérons, aux abus existans, diminueront le nombre des expositions, leur enlèveront le caractère fâcheux qu'elles présentent, et feront ainsi tout le bien que des réformes de ce genre puissent faire. Ce sera aux gouvernemens et à la religion à faire le reste : les premiers, en diminuant la détresse des classes pauvres par une administration éclairée et miséricordieuse; la seconde, en combattant les mauvaises mœurs par son action continue et toute-puissante, et en propageant l'esprit de charité par ses divins exemples.

---

**LES CAISSES D'ÉPARGNE DE LA SUISSE** considérées en elles-mêmes et comparées avec celles d'autres pays; par *Alph. de Candolle.* — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp^e, 1838. In-8, 3 fr. 50 c.

La Suisse est l'un des pays qui ont possédé les premières caisses d'épargne. Il en existait une à Berne dix ans avant qu'on songeât à en établir en Angleterre, et Hambourg est la seule ville où l'on trouve une fondation de ce genre plus ancienne. Du reste, chacune de ces trois contrées peut revendiquer l'invention des caisses d'épargne, car elles ne se sont point mutuellement communiqué leurs tentatives.

Ce genre d'institution ayant acquis un grand développement dans la plupart des Cantons suisses, M. de Candolle a pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de tracer le tableau de leur situation actuelle, et d'examiner quelles données on en peut inférer pour l'avenir des caisses d'épargne et les résultats de leur influence. S'entourant de tous les documens nécessaires qu'il s'est procurés en adressant aux députés de chaque canton à la diète une série de questions relatives à cet objet, il a pu étudier le sujet dans tous ses détails, et, comparant ensemble les divers règlemens des nombreuses caisses d'épargne de la Suisse, arriver à une appréciation complète du système adopté par elles, qu'il signale comme préférable sous plus d'un rapport à celui suivi en France et en Angleterre.

Généralement en Suisse, ces établissemens sont demeurés tout-à-fait en dehors du gouvernement. Administrés par des sociétés particulières dont les membres se chargent gratuitement de la plupart des fonctions, ils font valoir leurs capitaux en les plaçant *principalement par hypothèques, accessoirement en effets sur chaque place.* L'auteur considère ce mode de placement comme très-supérieur à celui usité en France sur les fonds publics. Il pense que l'on doit dans l'intérêt même des caisses d'épargne écarter autant que possible l'intervention du gouvernement. La propriété immobilière lui semble une garantie beaucoup plus stable et plus sûre qu'un gouvernement exposé à des changemens de système assez fréquens, à des secousses violentes qui jettent l'effroi et la défiance dans le public.

« Lorsque, dit-il, les caisses d'épargne seront aussi po-
» pulaires en France qu'elles le sont en Suisse, il y aura des
» dépôts pour plus d'un milliard. Comment sera-t-il pos-
» sible, dans un moment donné, de rembourser quelques
» centaines de millions, ou de jeter sur le marché un tiers
» de la dette publique? »

On objecte que c'est une garantie de stabilité pour le gouvernement que de le rendre débiteur du plus grand nom-

bre possible de ses administrés. Mais c'est là une de ces erreurs qu'on répète depuis long-temps sans se donner la peine d'examiner les faits. Qu'arriverait-il au moment d'une crise ? Les créanciers de la caisse d'épargne se hâteraient de demander le remboursement, et le gouvernement, dans l'impossibilité de les satisfaire aussitôt, verrait tourner contre lui ces prétendus soutiens de l'ordre public.

Un autre inconvénient du système anglais adopté en France, c'est l'uniformité d'organisation des caisses d'épargne dans des localités dont la position est tout-à-fait différente.

« L'égalité du taux de l'intérêt, dans un pays comme la » France, est une cause de retard pour les caisses d'épargne. » Dans tel département un intérêt de 4 pour 100 sera su- » périeur à celui que donne un bon placement hypothécaire, » agricole ou commercial. Alors les fonds qui devraient ali- » menter l'agriculture, l'industrie et le commerce iront aux » caisses d'épargne, c'est-à-dire, seront placées à Paris dans » les fonds publics. Ailleurs, l'intérêt se trouvera naturelle- » ment plus élevé, et alors on négligera l'institution des » caisses d'épargne. Dans le système suisse, au contraire, » l'intérêt est proportionné nécessairement au taux ordinaire » des placemens solides dans chaque localité. — L'unifor- » mité rend les paniques beaucoup plus graves. L'inquiétude » atteint à la fois toutes les caisses d'épargne du pays, puis- » que toutes ont leurs fonds placés de la même manière. »

On a eu naguère la preuve de cette dernière assertion. La simple discussion d'un projet de loi dont les dispositions furent signalées par quelques journaux comme une usurpation du gouvernement, suffit pour jeter une panique générale et menacer toutes les caisses d'épargne du royaume d'un remboursement total.

En Suisse, au contraire, elles ont passé déjà par plus d'une crise sans en éprouver aucun échec, et leur succès va toujours croissant. « A la fin de 1835 on trouvait dans toute la Con- » fédération 60,028 déposans aux caisses d'épargne, ce qui » donne la proportion d'un déposant sur 36 habitans. »

Dans les cantons de Bâle-Ville et Genève, la proportion est de 1 sur 8.

En France elle n'est que de 1 sur 271.

Les sommes placées dans les caisses d'épargne de la Suisse s'élevaient à la fin de 1825 à 4,524,386 liv. de Suisse (6,560,359 fr. 70 c. de France). A la fin de 1835 elles avaient plus que doublé, et montaient à 11,513,712 liv. de Suisse (16,694,882 fr. 40 c. de France).

Quelques cantons catholiques sont cependant encore pri-

vés de caisses d'épargne. C'est une chose curieuse que l'influence exercée sur ces établissemens par la religion dominante. Dans les pays protestans ils obtiennent un succès complet ; dans les cantons mixtes, tels que celui des Grisons, les déposans protestans sont aux catholiques comme 16 est à 1 ; dans les cantons entièrement catholiques ils sont rares et peu florissans.

La caisse d'épargne de Genève est la plus considérable de toutes. La somme totale des dépôts s'y élève à 1,643,574 livres de Suisse, environ 2,400,000 francs. Elle constitue à peu près la centième partie de la fortune publique et la quarante-cinquième partie de la fortune mobilière. En calculant d'après la population du canton, l'on trouve par habitant une somme placée d'environ 41 francs de France. Et cependant de tels résultats ne sont pas encore le maximum de ceux qu'on peut atteindre. M. de Candolle se plaint de ce que les classes qui ont le plus grand besoin des caisses d'épargne sont justement celles qui en profitent le moins. Il propose des moyens de les mettre davantage à leur portée, soit en multipliant les bureaux de recettes, soit en généralisant davantage la mesure déjà adoptée avec succès par plusieurs chefs d'ateliers de retenir une légère part du salaire des ouvriers pour la placer avec leur consentement à la caisse d'épargne. Il pense avec raison qu'on ne doit pas reculer devant les frais que pourrait exiger le nouveau développement de l'institution, et que ce ne serait pas un mal de diminuer ainsi un fonds de réserve dont l'accroissement progressif pourrait devenir embarrassant. Enfin, il termine par des considérations mathématiques fort rassurantes sur l'accroissement des fonds placés dans les caisses d'épargne. Ce mémoire, très-remarquable sous tous les rapports, est un précieux document pour l'histoire des établissemens de ce genre et pour la juste appréciation de leur influence, ainsi que des résultats qu'ils promettent pour l'avenir.

## SCIENCES ET ARTS.

**DU MÉDECIN DE CAMPAGNE ET DE SES MALADES**, Mœurs et Science ; par le docteur *Munaret.* — Paris, chez Baillet, 1838. 2 vol. in-8.

Cet ouvrage est sous la forme d'une série de lettres adressées par l'auteur à un jeune praticien qui se propose d'exercer dans la campagne. La science s'y présente sous des dehors faciles et agréables, et l'on voit que l'auteur est littérateur

aussi bien que médecin. Il commence en déplorant l'état actuel du personnel dans le corps médical, où l'on voit plus de charlatans et de gens qui ne font le métier que pour ce qu'il rapporte, que de savans et d'observateurs consciencieux mus par l'amour de la science et de l'humanité. M. Munaret pense que le meilleur remède contre ce mal est dans la science, et que ceux qui veulent rendre à l'art médical toute sa dignité doivent les premiers donner l'exemple en s'appliquant avec persévérance à l'étude, et en exerçant leur profession avec tout le dévouement qu'elle exige. C'est une manière très-sage de débuter dans les conseils qu'il adresse à son ami, car il acquiert en quelque sorte ainsi le droit de critiquer fortement le charlatanisme et l'ignorance, et c'est ce qu'il fait avec beaucoup de verve en exposant la conduite que doit tenir le médecin de village qui entre en fonction.

M. Munaret repousse tous les moyens peu honorables qu'emploient tant d'empiriques pour se faire une clientelle et s'attirer la confiance des simples dont ils surprennent la bonne foi. La profession du médecin de campagne exige pour être dignement remplie certaines qualités morales et physiques. Il faut savoir se faire paysan avec les paysans, parler leur langage, les comprendre et se faire comprendre d'eux; il faut se présenter avec franchise et bonhommie, ne pas craindre la rudesse de leurs mœurs et respecter leur simplicité naïve. Voilà les vrais moyens de leur plaire, d'être aimé et respecté, d'obtenir dans le village et à quelques lieues à la ronde une considération et une renommée qui feraient envie à plus d'un praticien de grande ville. Sans doute ici comme en toute espèce de profession, il faut aussi un peu d'adresse pour tourner les obstacles, un peu de ruse pour vaincre les préjugés; mais c'est une tactique consciencieuse et probe que ne désavouerait pas le plus honnête homme.

Pour premier principe notre auteur établit « qu'un médecin de campagne doit marcher comme un facteur rural et » monter un cheval aussi solidement qu'un postillon. » Il ne faut pas songer à faire le petit maître; c'est une vie de privations et de fatigues, si surtout on veut joindre l'étude à la pratique et remplir dans toute son étendue la mission d'humanité et de civilisation qui est dévolue au médecin comme au curé de campagne. A l'un le corps, à l'autre l'âme, dit-on; mais en vérité l'un et l'autre peuvent également exercer une grande influence sur le corps et sur l'âme, car le physique et le moral sont si nécessaires l'un à l'autre dans notre nature, que nous ne pouvons nous représenter leur séparation que par la mort, qui est un mystère impénétrable pour nous.

Pour captiver la confiance du paysan il faut savoir entrer

dans toutes ses idées, écouter sans impatience ses explications longues et embrouillées; lui faire comprendre le traitement qu'on lui prescrit et lui donner tous les détails qui seuls peuvent le satisfaire; car l'homme de la campagne aime à savoir le pourquoi des choses, et avant de prendre la potion qu'on lui ordonne, il voudra toujours connaître le nom et l'histoire de sa maladie.

« Si vous vous borniez, dit M. Munaret, à ce laconisme » hippocratique : *saignée, sangsues, eau de gomme et diète;* » à peine auriez-vous franchi le seuil de sa chaumière que » tous les parens, les voisins et les commères répèteraient en » chœur : *Ma foi, ce n'est pas grand'chose que ce médecin-là,* » *il ne sait rien dire....* »

Le zèle et l'activité sont encore deux qualités essentielles pour le médecin de campagne, dont la condition est, selon M. Munaret, un mélange de bien et de mal, de peines et de plaisirs, qui se résume ainsi : Point de gloire, peu d'argent, bonne santé.

La physiologie et l'hygiène du paysan sont exposées avec beaucoup de sagacité et de clarté. On y voit que la plupart des maladies qu'il éprouve proviennent du manque de précautions, d'imprudences ou de négligences qui diminueraient sans doute bientôt si l'instruction était plus généralement répandue dans les campagnes. Une autre cause plus féconde encore de toutes les indispositions qui viennent ébranler sa constitution robuste au milieu de la vie sobre et rangée qu'il mène, se trouve dans cette foule de préjugés qui se transmettent de génération en génération et exercent un empire despotique sur tous ceux qui ne savent pas secouer leur joug pesant. C'est ici que le médecin devra surtout déployer toute son habileté, avoir recours à toutes les ressources de son esprit pour circonvenir l'ennemi qu'il tenterait vainement d'attaquer de front. L'un viendra lui demander une purgation, quoique toutes ses fonctions digestives s'accomplissent parfaitement bien, l'autre voudra être saigné alors que son pouls n'indique aucune espèce de plénitude; et si le médecin refuse, l'un et l'autre sauront bientôt trouver quelque empirique qui ne demandera pas mieux que de les médicamenter comme ils l'entendent.

M. Munaret conseille avec raison de ne pas rebuter ces bonnes gens par un refus qui les livre au charlatanisme ignorant, et de condescendre plutôt à leur désir afin d'éviter un plus grand mal. Une légère purgation, une saignée modérée les satisferont, sans danger du moins pour les suites.

La pathologie interne et externe, la pharmacologie, la médecine opératoire, les maladies des femmes et des enfans, la

médecine légale appliquée à la moralité des campagnes, font l'objet de six lettres pleines de détails scientifiques du plus grand intérêt. Dans toute la pratique du médecin de campagne, il est d'une nécessité absolue de simplifier autant que possible les moyens, de diminuer le nombre des instrumens et des accessoires, de rendre tous les pansemens faciles à l'aide des premiers élémens qu'on trouve sous sa main. Dans ce but, l'auteur a étudié avec soin tous les travaux modernes qui tendent à populariser la chirurgie, entr'autres ceux assez remarquables de M. le docteur Mayor, et il a lui-même contribué au perfectionnement de plusieurs procédés nouveaux en leur faisant subir les modifications que lui indiquait la pratique. Cette partie de l'ouvrage de M. Munaret mérite surtout de fixer l'attention des médecins qui pourront y puiser une foule de notions utiles, de moyens ingénieux, de principes féconds.

Vient ensuite un plan d'études mis en rapport avec la pratique d'un médecin de campagne, et suivi du catalogue raisonné de la bibliothèque qu'il doit posséder. Une stricte économie dans l'emploi du temps est absolument nécessaire à celui qui veut allier la pratique avec l'étude; mais pour l'homme intellectuel, cette manière d'employer au travail de l'esprit les loisirs que lui laissent ses longues et pénibles courses, sera aussi un délassement salutaire. D'ailleurs, il se tiendra ainsi toujours au courant des découvertes nouvelles, à la hauteur de la science et pourra en espérer des succès plus fréquens dans le traitement de ses malades. Mais il faut à la fois être animé d'un grand amour de l'étude, et doué d'un esprit d'ordre et de méthode qui ne sont pas donnés à tous. On voit facilement, à la lecture de ces lettres, que M. Munaret possède ces qualités diverses à un haut degré. Les nombreuses et piquantes citations dont ses pages sont semées annoncent un homme nourri de la lecture des maîtres de la science; les notices qu'il ajoute au titre de chacun des livres dont il compose la bibliothèque du médecin de campagne prouvent qu'il en parle avec connaissance de cause, et enfin les observations extraites de son journal, qui forment le sujet de sa dernière lettre, nous montrent un praticien judicieux qui comprend que la science n'est jamais épuisée, qu'on étudie encore après être sorti de l'école, et que l'expérience et la comparaison sont des maîtres dont on doit suivre les leçons durant toute sa vie.

Nous ne doutons pas que cet ouvrage n'obtienne un véritable succès, car il traite d'une manière approfondie un sujet important dont on s'était encore peu occupé. Il rendra cer-

tainement de véritables services, et mérite de devenir le manuel de tous les médecins de campagne.

---

**NÉVROLOGIE**, ou description anatomique des nerfs du corps humain, par J. Swan, traduit de l'anglais par E. Chassaignac. — Paris, 1838, in-4, fig. 24 fr.

Ce bel ouvrage est exécuté avec beaucoup de soins. C'est un travail fort remarquable, orné de planches gravées en Angleterre. L'importance de la névrologie dans l'étude du corps humain fera sans doute accueillir avec faveur cette monographie dont la réputation est déjà grande et à laquelle la traduction française ne peut manquer de donner un nouvel éclat en la mettant entre les mains d'un public bien plus nombreux.

---

**LEÇONS MÉTHODIQUES D'ARITHMÉTIQUE**, conçues d'après un nouveau plan, par A. Riquier. — Paris, chez Pesron, 1838. In-12, 2 fr.

L'auteur de ce traité élémentaire d'arithmétique cherche à donner à l'enseignement une direction plus pratique qu'on ne le fait en général. Il pense avec assez de raison que la faculté du calcul est susceptible d'être considérablement développée par l'habitude; et, dans ce but, il a rassemblé à la suite de chaque règle une foule d'exemples, de problèmes et de questions bons à être résolus les uns sur le papier, les autres par le calcul de tête. Les explications théoriques sont fort courtes, et le mécanisme des opérations se trouve détaillé toujours avec beaucoup de soin. Ce petit livre pourra ainsi être d'un grand secours pour l'enseignement des premiers principes et pour accoutumer les enfans à chiffrer de tête, ce qu'on néglige trop souvent, quoique en général on en sente l'utilité. Nous reprocherons seulement à M. Riquier d'employer quelquefois dans ses définitions des exemples assez mal choisis. Ainsi, dès sa première leçon, il cite le son et la lumière comme des quantités; or, il ne pouvait prendre des exemples moins intelligibles que ces fluides insaisissables et dont la nature est encore si peu connue, si difficile à expliquer.

Plus loin, en parlant des fractions, il dit :

« Les nombres qui ne contiennent qu'une ou plusieurs » parties égales de l'unité se nomment fractions; ainsi la » *moitié*, les *deux tiers* d'une pièce de drap sont des fractions. »

Il fallait dire la moitié, les deux tiers d'une aune de drap, car une pièce ne représente point une unité, elle se compose d'un certain nombre d'aunes dont la moitié ou le tiers peuvent fort bien représenter des nombres entiers.

Du reste, ces inexactitudes sont rares et il est facile aux maîtres qui emploieront ce livre d'y suppléer en attendant que dans une nouvelle édition l'auteur les ait fait disparaître.

---

**LETTRES SUR L'ASTRONOMIE**; 3e édition, revue, corrigée et augmentée; par *Albert Montémont*. — Paris, chez Armand Aubrée, 1838, 2 vol. in-8, 10 fr.

Dans le mouvement scientifique qui se prononce tous les jours d'une manière plus générale, l'astronomie ne reste point en arrière, et quoique l'une des sciences les plus élevées et les plus hérissées de difficultés, elle tend à se populariser, à se répandre dans toutes les classes et à y porter avec elle cette salutaire influence qui, en détruisant les préjugés et en agrandissant les idées, prépare le triomphe de la vérité, le règne du bon sens. Nul ne saurait mieux aider cette tendance que l'écrivain qui, unissant au savoir le talent du littérateur, sait revêtir de formes séduisantes les notions scientifiques qu'il va puiser aux sources les meilleures, et cacher sous l'attrait du style les détails arides qui sont inséparables de toute science de calcul. Il rend service à la fois au public qu'il initie à des connaissances qui sans cela seraient toujours demeurées hors de sa portée, et aux savans dont il augmente la renommée en rendant leurs travaux et leurs découvertes accessibles à tous. C'est un médiateur nécessaire entre les profondes abstractions du savoir spécial et l'esprit nécessairement encyclopédique de l'homme du monde. Aussi ne sera-t-on pas surpris du succès obtenu par le livre de M. Albert Montémont dont j'annonce ici la troisième édition. Il remplissait en effet ce but d'une manière assez remarquable dès sa première publication, et l'auteur l'a constamment amélioré, en sorte que maintenant c'est presque un nouvel ouvrage, c'est un cours complet dans lequel la science est présentée de la manière la plus claire et la plus intéressante. L'auteur, profitant des observations qui lui ont été adressées, a retranché beaucoup de vers qui coupaient la suite des démonstrations astronomiques et formaient parfois un contraste un peu trop frappant à côté des idées sublimes de la science. Il n'a laissé que quelques fragmens de poésie noble et grave, digne du sujet, et souvent propre à rendre mieux que la prose les images sublimes, le spectacle magnifique qu'offre la contemplation du ciel. Enfin, pour ajouter un nouveau mérite à son livre, M. Montémont l'a soumis à la révision de M. Bouvard de l'Institut, qui en a vérifié toute la partie mathématique.

Les deux premières lettres traitent des notions préliminaires : elles donnent la définition de l'astronomie, exposent

ses usages, son influence, les principaux phénomènes qui frappèrent d'abord l'homme, les apparences générales, les mouvemens réels, la comparaison des volumes et des distances des corps célestes, et présentent l'explication de quelques termes de la science.

Dès les temps les plus reculés l'observation des astres fut l'objet des études de certains hommes que le vulgaire regarda comme des êtres supérieurs, comme des magiciens capables de prédire l'avenir, de deviner la marche des événemens. Une foule d'idées superstitieuses s'attachèrent à la connaissance des étoiles, et pendant bien des siècles l'astrologie régna en souveraine maîtresse sur des esprits ignorans qui tremblaient devant elle. Qui aurait pu croire que du sein de ce chaos d'erreurs et de superstitions sortirait un jour une science plus redoutable que nulle autre pour les préjugés de toute espèce! De même que les travaux des alchimistes furent les premiers rudimens de la chimie, c'est l'astrologie et ses calculs cabalistiques qui ont jeté les premières bases de l'astronomie. Quand on commença à connaître le cours régulier des astres, à mesurer leur grosseur et leurs distances, il ne fut plus possible de croire à leur influence sur notre chétive existence terrestre; lorsqu'on put calculer d'avance le retour d'une comète ou annoncer l'époque d'une éclipse, ces grandes calamités qui jetaient l'effroi au milieu des populations et faisaient croire à la fin prochaine du monde, ne furent plus que des événemens ordinaires prévus et attendus avec curiosité par le public comme par les savans. Enfin la connaissance des vrais mouvemens des corps célestes si différens de ceux qu'une observation superficielle trompée par l'apparence leur avait assignés, rendit les hommes moins prompts à croire ce qu'ils pensaient voir.

L'astronomie a rendu d'immenses services au monde en permettant les voyages maritimes de long cours dont elle est le seul guide. Par ce moyen, non-seulement elle a amené la découverte de contrées jusqu'alors inconnues, mais encore elle a favorisé puissamment le commerce et les progrès de la civilisation. C'est d'ailleurs une étude qui élève l'âme et lui inspire de nobles pensées. Le spectacle de l'immensité, la contemplation de l'infini, en rapprochant l'homme de son Créateur, lui donnent en même temps le sentiment de la puissante intelligence dont il l'a doué, et qui lui permet depuis le grain de sable qu'il habite de mesurer les distances qui séparent les mondes et de pénétrer les profondeurs de l'espace.

Dans la troisième lettre on trouve un résumé très-intéressant de l'histoire de l'astronomie depuis les documens in-

certains qui nous restent de l'époque antédiluvienne jusqu'à Newton. L'auteur nous fait passer en revue tous les grands génies qui ont contribué par leurs travaux aux découvertes astronomiques. Pendant long-temps il fallait autant de courage que de science pour oser proclamer une nouvelle découverte de cette espèce. Les cachots s'ouvraient pour celui qui s'en déclarait l'auteur, et Copernic n'évita le sort éprouvé pus tard par Galilée qu'en retardant jusqu'à l'instant de sa mort la publication de son système.

Dans cette esquisse rapide de la vie des principaux astronomes, M. Montémont a su conserver à chacun d'eux les traits principaux qui le distinguèrent, et jeter un grand charme sur son récit par de piquans détails.

La lettre 4e traite de la terre, sa figure, sa mesure, son mouvement et les divers phénomènes qui en résultent. On y voit les premiers essais des astronomes pour mesurer la surface de la terre, et les ingénieuses expériences par lesquelles on est graduellement arrivé à obtenir cette mesure d'une manière exacte. La révolution de la terre sur elle-même et autour du soleil, les oscillations qu'éprouvent son axe et les effets qu'elles produisent y sont exposés avec une grande clarté. Elle est terminée par une explication très-curieuse de la semaine des trois jeudis que l'auteur attribue à la différence inévitable du calcul des jours dans la circumnavigation du globe. « Le voyagaur, dit-il, qui a procédé » de l'orient à l'occident pour faire le tour du monde, étant » parti un mercredi, par exemple, n'est revenu qu'un jeudi » à son point de départ ; celui qui a procédé de l'est à l'ouest » étant parti un vendredi, est revenu un jeudi ; et l'habitant » sédentaire du point fixe de départ et de retour a compté » aussi son jeudi naturel, avec lequel les deux voyageurs » sont venus joindre les leurs, ce qui a fait trois jeudis dans » la même semaine. »

Dans le second livre, M. Montémont s'occupe du système planétaire ; le troisième livre est consacré aux étoiles, à l'examen des divers systèmes universels et aux plus récens travaux des astronomes sur les comètes, sur les nébuleuses, sur les étoiles doubles, etc., etc. Enfin le quatrième traite de la physique terrestre, du calendrier, des météores, des volcans et des divers phénomènes atmosphériques. Toutes ces notions scientifiques sont présentées de la manière la plus agréable, et semées çà et là de citations poétiques, fort bien choisies, qui reposent l'attention, ainsi que de plusieurs odes de l'auteur assez remarquables. Les personnes les moins versées dans ce genre d'études liront avec plaisir ces lettres intéressantes et y puiseront le goût d'une science qui est destinée

sans doute à faire sans cesse de nouvelles conquêtes à mesure que les instrumens d'optique se perfectionnent. Les notes qui se trouvent à la suite de chaque lettre contiennent le développement de tous les points scientifiques les plus importans, et les détails ou les calculs que l'auteur a regardés comme trop profonds pour pouvoir être convenablement traités dans la forme qu'il avait adoptée pour son livre. Quelques-unes d'entre elles sont dues à la plume d'un écrivain distingué, connu déjà par des travaux de plus d'un genre, M. Charles Coquerel. Les autres sont de M. Montémont, qui s'est entouré pour ce travail de toutes les lumières possibles, et n'a pas épargné les recherches, afin de le rendre bien complet, de le mettre à la hauteur de la science actuelle. Ainsi, d'un livre qui avait d'abord été accueilli plutôt comme une œuvre littéraire où la science n'était qu'accessoire et très-superficielle, il a fait un traité élémentaire sans doute, mais renfermant toutes les notions que peut désirer l'homme qui ne se livre pas à l'étude spéciale de l'astronomie et offrant dans ses notes des développemens plus scientifiques pour celui qui désire en approfondir quelque partie.

---

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

# Revue Critique

# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Avril 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE, par M. *Villemain,* membre de l'Académie française, etc. *Tableau du XVIII*e *siècle.* — Paris, chez Didier, 1838. 2 vol. in-8, 18 fr.

Voici une de ces publications trop rares aujourd'hui, qui sont une bonne fortune véritable, non-seulement pour les amis des lettres, mais encore pour tout le public lecteur qui y trouvera à la fois plaisir et instruction. On se souvient encore de la foule qui se pressait dans les salles de la Sorbonne, avide d'entendre la brillante éloquence de M. Villemain. Des applaudissemens unanimes et bien mérités accueillaient les paroles de l'habile professeur qui déroulait avec tant d'éclat le magnifique tableau de la littérature française. La publication de deux de ces cours a déjà prouvé que leur mérite réel était à l'épreuve de la presse et perdait peu à n'être plus entouré de tous les prestiges du débit oratoire. Celui que nous annonçons ici et qui comprend la première moitié du XVIIIe siècle était impatiemment attendu, et complète en cinq volumes la revue des richesses littéraires de cette période si remarquable dans l'histoire de la France.

M. Villemain prend la littérature du XVIIIe siècle à son début dans les écrits de Bayle, de Fontenelle et de quelques autres précurseurs de cette philosophie railleuse et malheureusement trop souvent superficielle qui allait tout secouer, tout ébranler, tout changer, non-seulement en France, mais encore dans la plus grande partie de l'Europe.

Il signale la transition qui eut lieu entre les deux plus grandes époques littéraires de la France. A l'influence du midi qui s'exerça d'une manière si évidente sur les premiers écrivains du XVIIe siècle, succède dans le XVIIIe siècle l'in-

fluence anglaise dont on retrouve des traces dans une foule d'auteurs de cette époque et surtout dans le premier, dans le plus puissant de tous, dans Voltaire.

« Voltaire, le jeune et grand poète, le favori des Richelieu, » des Sully, et se croyant leur camarade de plaisir, bâtonné » un jour par les valets d'un homme de nom, est exclu du » droit commun de l'honneur, comme d'un privilége, puis » mis à la Bastille, par précaution contre son juste ressenti- » ment. Sorti de là par faveur, il passe en Angleterre, où » l'on était libre, où l'on disait le bien et le mal impuné- » ment, où l'on ne craignait ni les ministres ni les maîtresses » de roi. Là, Voltaire trouvait, sous Georges I^er^, en 1726, » le gouvernement parlementaire établi, la controverse illi- » mitée, la littérature sérieuse, puissante sur l'opinion, ou » partageant le pouvoir; il trouvait le pays tout fier et tout » éclairé des immortelles découvertes de Newton; il put » assister aux funérailles de ce grand homme, et voir ses » restes portés dans Westminster par les premiers personna- » ges de l'aristocratie anglaise, tandis que le poète Thompson » célébrait l'invention du système du monde en vers subli- » mes et populaires, que n'a point surpassés l'Epitre à Uranie. » Voltaire, possédé d'une insatiable ambition de gloire et » d'esprit, s'enivra du spectacle de liberté, de grandeur et » d'intelligence qu'offrait alors l'Angleterre; il vit ses savans, » ses poètes, Clarke, Pope, Congreve, le vaporeux Young » qui lui adressa des vers. Jusque là imitateur de Racine, » il connut un genre de tragédie nouveau, désordonné, que » le goût, alors un peu français, des beaux esprits d'Angle- » terre admirait médiocrement, mais qui semblait au jeune » poète une mine de diamans bruts à polir. Puis cette » variété de sectes et de clubs, ces mille originaux qui nais- » saient du droit de tout faire, ravissaient son esprit mo- » queur, et lui fournissaient à la fois la satire de l'indé- » pendance anglaise dans ses fantasques boutades, et de la » servitude française sous les *mandemens et la censure.* »

Voltaire rapporta donc en France un esprit tout saturé de cette indépendance anglaise qui se montrait en toutes choses également hardie, également bienfaisante. Doué à un très-haut degré de la faculté de s'assimiler les idées d'autrui et d'emprunter à tout ce qui l'entourait les traits les plus saillans, les plus propres à produire de l'effet et à lui donner de l'empire, il refléta bientôt dans ses œuvres l'image de l'Angleterre telle qu'il l'avait vue dans ses hommes de lettres et ses savans. Son esprit si puissant par sa mordante causticité sut donner un vif attrait à l'incrédulité des libres penseurs anglais, en y ajoutant tous les charmes d'un style

élégant, léger et d'une ironie fine, spirituelle, dont les traits toujours acérés ne s'émoussaient point.

Quoiqu'il n'eût pas compris toute la portée du génie de Shakespeare, et qu'il parût plus occupé de se moquer de ses défauts que d'admirer ses beautés, il obéit malgré lui à l'influence de cette littérature si originale et si vraie. Il ouvre le premier une voie nouvelle au théâtre français, et toutes ses tragédies portent un cachet bien différent de celui de Racine, et qui, sans être une réforme aussi hardie qu'on pouvait le désirer, se ressent cependant de l'indépendance de la scène anglaise.

M. Villemain montre combien Voltaire se trompait en s'imaginant polir les diamans bruts de Shakespeare. L'analyse de la *Mort de César* lui suffit pour faire ressortir toute la supériorité du grand génie anglais, moins pur, moins constamment beau sans doute que celui de Voltaire, mais empreint d'une énergie bien plus vraie, bien plus expressive. Il établit également un intéressant parallèle entre Zaïre et Othello. Voltaire, frappé des effets admirables que Shakespeare avait su tirer d'un amour violent et jaloux, voulut transporter sur la scène française un si beau sujet. Mais il fallait pour cela en adoucir tous les traits, substituer aux mœurs rudes et même grossières des personnages de Shakespeare, la politesse raffinée de la société française, ennoblir l'ensemble en transportant la scène dans un palais. Ainsi Voltaire réussit avec son génie si multiple et si éminemment civilisé à faire un chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, une pièce enchanteresse, comme la nommait Rousseau. Mais il n'a pas rendu le sublime du poète anglais, il n'a pas même égalé Racine dans l'expression de la passion et la connaissance du cœur humain.

Cet examen de l'influence anglaise sur la littérature du XVIII^e siècle conduit M. Villemain à tracer un tableau rapide, mais d'un grand intérêt, des principaux écrivains qui faisaient alors la gloire de l'Angleterre. Il passe ainsi en revue, Bolingbroke, Swift, Pope, Thompson, Addisson, etc.

La seconde grande renommée qui, dans un genre plus grave, jeta un vif éclat sur les premières années du XVIII^e siècle fut Montesquieu. Il débuta dans le monde littéraire par ses *Lettres persanes*, ouvrage léger, spirituel, profond, cependant sous une apparence superficielle, mais qui ne laissait guère deviner l'auteur de l'*Esprit des lois*, l'un des livres les plus importans du siècle, dont l'influence sera la plus durable peut-être, parce qu'il a été dicté par des vues larges et élevées et qu'il planait non-seulement sur le présent, mais encore sur l'avenir des doctrines politiques.

Après avoir rappelé tous les noms secondaires, qui comme littérateurs, philosophes ou savans rayonnèrent autour des grandes gloires de l'époque, le professeur passe à l'examen de l'école sceptique qui acquit tant d'autorité en France sous la direction des Diderot, des d'Alembert et autres hardis novateurs qui s'avançaient la hache à la main, sapant tout dans le domaine du raisonnement, confondant la religion avec les abus de l'Eglise et renversant l'empire de la foi, sans se soucier de ce qui le remplacerait.

Buffon et Rousseau terminent ce cours d'une manière brillante. Le professeur a consacré au dernier surtout de belles pages qui sont peut-être la partie la plus intéressante de son livre. Mais la place nous manque pour l'analyser, et d'ailleurs ce sont de ces chapitres qu'il faut lire dans leur entier. On ne pourrait les extraire sans les décolorer et leur ôter leur principal mérite. Nous conseillerons donc à nos lecteurs de se procurer le *Cours de M. Villemain*, et nous le leur recommandons comme un de ces livres qu'on aime à relire plus d'une fois. On regrettera seulement, nous pensons, que l'auteur n'ait pas remanié son travail pour en faire une véritable histoire de la littérature. La forme de cours qu'il lui a laissée est souvent familière et donne à son style une tournure moins correcte, moins sévère. Dans l'entraînement d'une leçon débitée devant un nombreux auditoire, on sacrifie facilement la pureté à l'effet, on cède toujours plus ou moins au désir de se faire applaudir, et l'on ne recule pas devant quelques tournures forcées, devant quelques antithèses plus brillantes que justes.

---

CENT ET UNE ÉPIGRAMMES DE MARTIAL, traduites en vers français avec le texte en regard et des notes, par *Henri Dottin*. — Paris, chez Delaunay, 1838. In-12, 2 fr. 50 c.

Traduire Martial est un travail difficile, et le traduire en vers est une tâche hérissée d'obstacles presque insurmontables. La langue latine, déjà si concise en général, le devient encore bien plus dans ces courtes épigrammes dont le trait acéré s'émousse et se pèrd aussitôt dans la périphrase française. Si l'on ajoute encore à cela la recherche de la rime, on comprend qu'une tentative de ce genre ne peut réussir que dans certains cas et doit nécessairement échouer dans une foule d'autres. C'est ce qui est arrivé à M. Dottin. Quelques-unes des épigrammes de Martial ont été traduites par lui avec assez de bonheur, mais il a vainement cherché à rendre le sens précis, l'expression vigoureuse, le tour mordant du plus grand nombre. Lorsque le poète latin renferme ses traits

les plus acérés dans le cadre étroit d'un vers ou deux, le traducteur se voit forcé d'en diminuer la force en les noyant dans les périphrases et les chevilles. Et cependant on voit qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour éviter de tomber dans cet inévitable travers. On doit lui savoir gré de ses efforts et ne pas oublier, en le jugeant, que c'est déjà beaucoup d'avoir réussi à accomplir en partie une tâche aussi difficile.

Voici quelques exemples de la manière dont M. Dottin a interprété Martial. Je citerai d'abord l'épigramme suivante comme document à l'appui des critiques que je me suis permis d'adresser à l'auteur :

De Thaïs noire est la denture;
Lecania l'a blanche et pure,
J'en dis la cause sur-le-champ :
Thaïs la tient de la nature,
Lecania, de son marchand.

Quelle distance de ces cinq vers péniblement contournés, à cette courte phrase latine si harmonieuse et si piquante :

Thaïs habet nigros, niveos Lecania dentes.
Quæ ratio est? Emptos hæc habet, illa suos.

Celle-ci encore :

Pexatus pulchra rides mea, Zoïle, trita.
Sunt hæc trita quidem, Zoïle; sed mea sunt.

est bien délayée dans ces quatre faibles vers :

Parce que nul n'est mieux vêtu que toi,
Mes vieilles toges sont l'objet de tes risées.
Oui, j'en conviens, mes toges sont usées;
Mais, Zoïle, elles sont à moi.

M. Dottin a mieux réussi à rendre celle dont le sens est moins pressé, et je citerai pour terminer cet article d'une manière favorable sa traduction de la 85e épigramme.

*Sur le barbier Antiochus.*

Si tu ne veux encor passer le fleuve noir,
Crois-moi, d'Antiochus évite le rasoir.
La foule enthousiaste, en son cruel délire,
A l'aide de couteaux moins aigus se déchire,

Quand les chants phrygiens excitent sa fureur.
Alcon dans une hernie, avec plus de douceur,
Fait une entaille, ou bien, d'une main rude et sûre
Sait replacer des os après une fracture.
Qu'il rase stoïciens, et cyniques grossiers,
Ou de leurs crins poudreux délivre les coursiers!
Si jamais ce barbier le rasait, Prométhée
Sur sa poitrine nue appellerait l'oiseau
Que le maître des Dieux lui donna pour bourreau.
Vers sa féroce mère on verrait fuir Penthée,
On verrait fuir au sein des Ménades Orphée,
S'ils avaient le malheur d'entendre seulement
Sonner d'Antiochus le barbare instrument.
Ces stigmates nombreux que tes regards observent
Sur mon menton sanglant, tels que ceux que conservent
Des athlètes vieillis les majestueux fronts,
Crois-tu que je les doive aux ongles furibonds
Qu'une épouse en fureur grava sur mon visage?
Non, non, d'Antiochus ils sont l'affreux ouvrage.
De tous les animaux le bouc seul a raison;
Du fer d'Antiochus pour ne point faire usage,
Il a toujours gardé sa barbe à son menton.

---

PROMÉTHÉE, par *Edgar Quinet*. In-8, 7 fr. 50 cent.

M. Edgar Quinet paraît avoir une prédilection marquée pour les mythes. Il se plaît toujours à prendre un nom d'homme comme représentant une idée, un système; et donnant à l'épopée un caractère tout-à-fait philosophique, il l'emploie non à décrire des faits, à peindre une époque, mais à émettre des vues sur la destination de l'humanité, sur les théogonies diverses, sur leurs dogmes différens et sur le lien qui les unit. C'est ainsi qu'il a tour-à-tour traité Ahasverus, Napoléon, et aujourd'hui Prométhée. Le premier de ces trois poèmes offrait au milieu d'un mysticisme obscur les premiers jets encore vagues d'un talent qui promettait pour l'avenir. On y voit comme dans une espèce de chaos le bon et le mauvais surnager pêle-mêle, la fougue du jeune homme, et de hautes pensées encore confuses, qui, prêtant à des interprétations différentes, ont été jugées en général avec sévérité et ont attiré à l'auteur de violens reproches, souvent injustes, sous le rapport de sa tendance religieuse surtout. Ahasverus est en prose, et le style soutenu sur un ton très-élevé présente parfois de grandes beautés, mais devient aussi à la longue fatigant, et se trouve un peu trop surchargé d'épithètes enflées dans le goût oriental.

Dans Napoléon, la forme poétique adoptée par M. Quinet a décelé en lui un vrai talent de versificateur. Mais l'idée du poème n'était pas heureuse. Loin d'être le type idéal de son siècle, loin d'en résumer les tendances morales, d'en personnifier l'esprit, Napoléon ne fut qu'un brillant météore qui passa sur l'Europe comme un fléau, laissant la ruine et la destruction après lui. La gloire qu'il jeta un instant sur la France fut une plaie pour le reste de l'Europe, et la postérité seule pourra décider si elle n'en fut pas aussi une pour la France elle-même.

La troisième œuvre du poète, celle que nous annonçons aujourd'hui, nous paraît bien supérieure aux deux autres. La pensée surtout qui l'a inspirée est originale, grande et féconde, quoique peut-être encore trop empreinte de panthéisme.

Dans la fable de Prométhée, M. Quinet a vu un mythe destiné à représenter l'état d'angoisse dans lequel le paganisme laissait tout homme qui cherchait à approfondir la science, à remonter à l'origine des choses. Ces dieux faibles et impuissans, dont les seuls attributs étaient des passions plus violentes et plus désordonnées encore que celles des hommes, voient leur existence menacée par le hardi Titan qui dérobe le feu sacré, et ils le condamnent à être éternellement enchaîné sur le Caucase et déchiré par un vautour qui ronge ses entrailles. Mais Prométhée se rit de leur vengeance, et du milieu de son supplice les menace, leur prédit leur ruine, entrevoit un avenir dans lequel ils ne seront plus. Ce ne sont pour lui que de vagues lueurs, que d'incertaines prévisions; mais il comprend le néant de tout cet Olympe corrompu et corrupteur, il a le sentiment d'un être suprême, créateur de tout ce qui existe.

La lutte ainsi établie ne pouvait finir, selon M. Quinet, que par la chute de Jupiter qui avait fait serment que le blasphémateur resterait à jamais enchaîné! M. Quinet la fait donc durer jusqu'à la venue du Christ, qui, détruisant les faux dieux de l'antiquité, pouvait seul être le rédempteur de Prométhée. Cette idée, qui donne pour précurseurs au Christianisme tous les hommes dont l'esprit supérieur s'est révolté dès l'origine contre le culte païen et ses croyances absurdes, est, on le voit, d'une haute portée. Elle unit ainsi les manifestations religieuses de tous les temps dans un but commun qui est la recherche de la vérité, la connaissance du vrai Dieu. Malheureusement l'auteur ne lui donne pas un sens assez chrétien, et se montre toujours trop disposé à confondre toutes les traditions religieuses avec celles de la fable.

De telles inspirations agrandissent cependant le domaine de

la poésie et donnent à la littérature une tendance universelle bien propre, si on sait la diriger convenablement, à la régénérer, à la rendre de nouveau un instrument puissant de civilisation.

Le style de *Prométhée* n'est peut-être pas toujours digne de la beauté du sujet. M. Quinet se laisse trop facilement aller à des expressions hardies, peu harmonieuses, peu claires. Mais en général sa poésie est pure et majestueuse.

Au début du poème, le Titan travaille l'argile de ses mains, et se réjouit à la pensée du succès. Déjà, plus d'une fois, il a vu ses espérances déçues, mais l'idée de ravir aux Dieux une part de leur puissance et de leur susciter des témoins importuns de toutes leurs actions lui donne un nouveau courage. Il voit déjà dans l'avenir les peuples demandant compte aux Dieux de leurs querelles et de leurs orgies célestes, et c'est surtout leur humiliation qu'il a en vue en créant des hommes.

Bientôt, que diront-ils, quand, du séjour des nues,
Ils verront s'éveiller, au bord des mers émues,
Les enfans de mes mains, peuples, vierges, vieillards,
Et les coursiers ailés prêtant leurs flancs aux chars,
Et le soc des vaisseaux sur des sillons d'écume,
Et des noires cités le foyer qui s'allume?
Comme un songe échappé des portes du sommeil,
Ils croiront dissiper ce monde à leur réveil.
Sous son sceptre novice un Jupiter imberbe
Croira qu'il peut courber les âmes comme l'herbe.
Les grands Dieux peuvent tout!... Mais ils voudraient en vain
Dans l'argile étouffer un souffle de mon sein.

Les *mers émues*, les *coursiers ailés*, le *soc des vaisseaux* qui s'éveille, *Jupiter imberbe*, sont autant d'expressions que la langue française repousse et qui ne servent qu'à jeter de l'obscurité dans la poésie.

Prométhée, après avoir réussi à faire une statue d'argile, l'anime sous le nom d'Hésione; c'est une scène qui ressemble à toutes celles qu'on a déjà faites sur Pygmalion, et M. Quinet n'a pas fait mieux que ses devanciers, ni même peut-être aussi bien. On ne comprend pas trop surtout pourquoi, lorsqu'il a déjà donné la vie et l'âme à Hésione, Prométhée va ravir le feu céleste dans l'antre des Cyclopes. Ce changement fait à la fable antique n'est ni heureux, ni motivé; car si ce feu ne lui était pas nécessaire pour animer l'argile, à quoi peut-il donc lui servir de s'en emparer et de s'attirer ainsi la colère des Dieux?

Le chœur des Cyclopes, qu'un critique de la Revue fran-

çaise appelle un vrai chœur de forgerons, et qui ne pouvait en effet être autre chose, est un morceau de poésie lyrique un peu rude, mais plein d'une sauvage énergie.

Pendant le sommeil des divins ouvriers, Prométhée accomplit son œuvre. Mais bientôt la vengeance céleste s'accomplit aussi, et le coupable est voué au supplice. Enchaîné sur le Caucase, déchiré par le cruel vautour, l'audacieux Titan défie encore ses adversaires. Ici, M. Quinet mêle ses propres idées à celles de la tradition païenne, et nous représente dans Prométhée le prophète éternel qui annonce déjà la venue du Christ et prédit la chute de l'Olympe. C'est cette pensée qui le soutient au milieu de ses souffrances, et c'est elle qui se produit toujours dans ses réponses aux consolations que vient lui offrir l'Océan. On retrouve là le panthéisme qui domine toutes les œuvres du poète, et qui lui fait mêler hardiment les idées religieuses de toutes les époques pour agrandir la sphère dans laquelle aime à planer son esprit. Cette tendance est la principale cause de la sévérité des critiques qu'on lui adresse en général, parce qu'au lieu de la considérer comme lui sous un point de vue purement artistique, on s'obstine à y chercher un sens anti-chrétien, et l'on oublie que le Dante, le Tasse et même Milton ont plus d'une fois encouru le même reproche.

Quoi qu'il en soit, et en ne voyant dans Prométhée qu'une œuvre littéraire, on ne pourra se refuser à reconnaître qu'elle renferme de grandes beautés. L'une des scènes les plus remarquables de ce singulier drame est celle où Hésione, sentant les premières atteintes de la mort, s'adresse à Prométhée pour lui demander de prolonger les jours qu'il lui a donnés.

Prométhée, aide-moi! mon bienfaiteur, mon maître!
De mes jours consumés rallume le flambeau.
Un mal secret me ronge. O toi qui m'as fait naître,
Sauve-moi du tombeau!

D'abord, tu m'avais dit : Nais et sois immortelle.
Sur le vague avenir je fondais mon appui.
La terre souriait; moi, j'ai souri comme elle
Quand ton soleil m'a lui.

Sans terreur je voyais se succéder dans l'ombre
Les aînés de mes jours qui passaient en courant.
En vain ils tarissaient; sans en compter le nombre,
Je puisais au torrent.

Voilà qu'à son foyer mon âme se consume;
Les songes du sépulcre environnent mon front;
Et des astres éteints qu'aucun dieu ne rallume
Sortent de l'Achéron.

Prométhée, entends-moi ; sous mon mal je succombe.
Emplis de jours nouveaux mon urne jusqu'au bord.
De tes fécondes mains donne-moi dans la tombe
Un remède à la mort.

Prométhée ne peut lui répondre que par un refus. Il a pu lui donner la vie, mais contre la mort son pouvoir échoue.

De son obscur savoir le sépulcre est jaloux.
Ses secrets sont à lui, je les ignore tous,

dit-il, et au supplice que lui ont infligé les Dieux vient s'ajouter la douleur plus cruelle encore de voir périr et retomber en poussière l'œuvre de ses mains. Mais son esprit se roidit contre le désespoir, et un dieu descendu de l'Olympe pour contempler cet ennemi qu'il croit vaincu le trouve plus superbe et plus rebelle que jamais. C'est alors que le poète lui fait voir sur le Golgotha un supplice plus affreux, un sacrifice plus sublime que le sien. Puis deux anges viennent délivrer Prométhée. Le Christ a vaincu l'enfer ; le paganisme croule sous les ruines du vieil Olympe et ses dieux sont précipités dans l'abîme.

Cette fin est empreinte d'un profond mysticisme qui jette l'esprit dans un vague indéfini et satisfait peu la raison. Prométhée délivré ne paraît pas beaucoup plus heureux que Prométhée enchaîné ; car il doute et se méfie jusqu'au bout.

Où donc m'emportez-vous ?

dit-il aux archanges qui l'entraînent au travers de l'espace où il ne voit que déserts et abîmes sans fond ;

Au sein de Jéhovah,

répondent les archanges, et le poème se termine par un chœur de séraphins qui chantent tandis qu'Hésione ressuscite.

De ce dernier morceau je citerai le passage suivant qui m'a paru offrir une image hardie mais pleine de force :

Souvent pour tendre à l'homme un piége,
Loin de son temple et de Sion,
Au fond d'un siècle sacrilége,
Il se cache comme un lion.
Rien ne trahit le dieu retiré chez l'impie ;
Tout sourit à l'entour quand l'Eternel épie
Les peuples des déserts.
Mais soudain il rugit; le monde fait silence;

Le cri du dieu redouble, et d'un bond il s'élance
Sur le pâle univers.
Tel aussi l'aigle dans la nue
Remonte au séjour des esprits,
Et cache son aile étendue
Au sein des foudres assoupis.
Cependant, au vallon, dans leurs fangeux repaires,
Les petits des vipères
Redisent : Il est mort.
Mais soudain s'élançant du séjour du tonnerre,
Il étreint de ses serres
Le serpent dans son fort.

Cette poésie a quelque chose d'étrange et de singulièrement original. C'est un mérite que nul ne contestera à M. Quinet, et c'est un mérite rare aujourd'hui. Elle est peut-être plus allemande que française pour les idées, mais elle n'en est pas moins l'œuvre d'un talent fort remarquable. Dans l'intérêt même de l'auteur cependant, et pour atteindre plus sûrement le but qu'il se propose de faire concourir la poésie à l'union des peuples dans leurs efforts vers une régénération de l'état social, il serait à désirer que le poète descendît de ces hauteurs nuageuses où il s'est placé, et donnât à ses productions un caractère plus populaire, un sens plus facile à saisir.

---

**LUDIBRIA VENTIS**; poésies nouvelles, par *Joseph Autran.* — Paris, chez Rossignol et Comp^e^, 1838. In-8, 7 fr. 50 c.

On demandera sans doute pourquoi l'auteur a jugé à propos de donner un titre latin à son livre. Mais c'est une question qu'il n'est pas facile de résoudre, car ses poésies sont bien en bel et bon français, et de plus elles n'offrent nulle prétention à l'érudition classique. Probablement M. Autran a trouvé que *Ludibria ventis* figurerait mieux sur un titre que *Jeux du vent*, et rendraient en même temps sa pensée d'une manière plus juste. Quoi qu'il en soit, la critique ne doit pas s'arrêter à cette bizarre fantaisie d'auteur, d'autant plus qu'elle a donné lieu à une des plus jolies pièces du recueil que nous citerons ici comme la meilleure traduction du titre à l'usage des lecteurs qui ne savent pas le latin.

Quand le cygne au manteau d'argent,
Pour vêtir des plumes nouvelles,
Fait tomber de ses blanches ailes
Le duvet au loin voltigeant,

Brise, aquilon, zéphir, le premier vent qui passe
Disperse en se jouant ses plumes dans l'espace.

Les jours d'automne revenus,
Quand, jauni comme par la rouille,
L'arbre abandonne la dépouille
De ses rameaux tremblans et nus,
Brise, aquilon, zéphir, le premier vent qui passe
Disperse en se jouant ses feuilles dans l'espace.

Quand le vieux pâtre, à son foyer,
Nourrit la flamme rallumée,
Et qu'on voit une humble fumée
Sur le toit rustique ondoyer,
Brise, aquilon, zéphir, le premier vent qui passe
Disperse en se jouant ses flocons dans l'espace.

A sa fenêtre, où du couchant
La dernière lueur scintille,
Quand, rêveuse, la jeune fille
Doucement soupire un doux chant,
Brise, aquilon, zéphir, le premier vent qui passe
Disperse en se jouant ses soupirs dans l'espace.

Jaloux des mystères écrits
Que nous apporte un doux message,
Lorsque nous déchirons la page
Et que nous semons ses débris,
Brise, aquilon, zéphir, le premier vent qui passe
Disperse en se jouant les fragmens dans l'espace.

Quand le poète au front pieux
Touche les cordes de sa lyre,
Au milieu d'un peuple en délire
Sourd aux accords mélodieux,
Brise, aquilon, zéphir, le premier vent qui passe
Disperse en se jouant tous ses chants dans l'espace.

Le style de ces poésies est ainsi en général pur et harmonieux. Il est dégagé de tout néologisme barbare et de toute phraséologie obscure. Quelquefois il s'élève au ton de la plus haute poésie. Cependant M. Autran montre plus de talent pour le genre méditatif et philosophique.

Plusieurs pièces, telles qu'*Une clarté sur la colline*, la *Mort de Beethoven*, *Rêverie dans une caverne*, *la Flûte dans le vallon*, se distinguent par un charme entraînant et doux qui en rend la lecture fort agréable. Ce n'est pas de la poésie prétentieuse qui court après l'effet et sacrifie le goût à ce qu'on appelle

les écarts du génie. Mais c'est une harmonie facile, calme, qui plaît d'autant plus qu'il est rare d'en rencontrer. Le seul reproche qu'on puisse adresser à l'auteur, c'est d'allonger quelquefois un peu trop ses images, de multiplier inutilement ses comparaisons et d'affaiblir ainsi, en croyant le renforcer, l'effet des contrastes qu'il présente. *Une clarté sur la colline* offre en particulier l'exemple de cet abus. L'idée première qui a inspiré ce morceau est pleine de force et d'une portée tout-à-fait philosophique.

A cette heure où la nuit déjà couvre la terre,
Pourquoi depuis long-temps, dans ce lieu solitaire,
Comme un homme qui couve un projet clandestin,
Fixes-tu tes regards sur le coteau lointain?
— Je regarde, au sommet de la colline sombre,
Une faible lueur qui scintille dans l'ombre,
Là-bas; et mon esprit, dans le doute arrêté,
Se demande quelle est cette pâle clarté?
— Eh bien! c'est une étoile, ou c'est un feu peut-être,
Qui de quelque chaumière éclaire la fenêtre.
— Tu l'as dit; et voilà pourquoi depuis long-temps
J'attache à ce rayon des regards si constans;
Voilà pourquoi je rêve en ce lieu solitaire.....
Étrange alternative et merveilleux mystère!
Cette clarté qui brille aux limites des cieux,
C'est un vaste soleil, un globe radieux,
Et peut-être ce n'est qu'une pauvre lumière
Qui rayonne au foyer de quelqu'humble chaumière.

Cette alternative est ingénieuse et profonde; mais l'auteur la développe beaucoup trop longuement, et au lieu de s'en tenir à cette simple donnée qui fournissait déjà une assez ample matière à la pensée, il la répète sous maintes formes diverses durant six pages encore pour arriver à cette conclusion :

Mais tandis qu'au hasard flotte ainsi mon esprit,
La lueur qui là-bas rayonnait dans l'espace,
Dans la profonde nuit, soudain tremble et s'efface.....

Est-ce un soleil qu'éteint le Seigneur triomphant?
Est-ce un flambeau qu'éteint le souffle d'un enfant?

En poésie, plus encore qu'en prose, il faut éviter la prolixité et ne jamais oublier que plus on délaye une pensée, moins elle produit d'effet.

Quelques petits morceaux tels que ceux intitulés : *Image*; *Pendant que la musique d'un régiment passait*; *En passant au*

*bord de la mer; Voce soave; Sur la montagne,* etc. sont pleins de grâces et de fraîcheur. On voit que la première pensée de l'auteur se présente toujours avec clarté et précision, offre souvent quelque chose de neuf et de piquant. Si parfois elle semble perdre bientôt cet aspect flatteur, c'est que l'auteur la noie dans ses développemens. Il ne réfléchit pas assez que le lecteur aime qu'on ne le traite pas en écolier auquel il faut tout expliquer, tout mâcher, en quelque sorte, et qu'il met un certain amour-propre même à exiger qu'on laisse quelque chose à deviner à son esprit.

Nous terminerons cet article par une citation qui fait honneur à la fois au talent et au caractère du poète. C'est la fin d'une pièce adressée à ses amis qui l'engageaient fortement à se rendre à Paris pour faire *mousser son livre* et se créer une renommée, comme c'est l'usage.

— Oh ! non, mes amis, non.
A subir vos conseils mon âme se refuse;
Le poète au front pur, le vrai fils de la Muse,
Qui porte dans son cœur un légitime orgueil,
On ne le verra pas aller de seuil en seuil,
Ainsi qu'un mendiant, tendant sa main honteuse,
Implorer le secours d'une phrase flatteuse,
Et, vouant au mépris son honneur virginal,
Acheter par la honte un éloge banal;
Car il sait qu'à ce prix obtenir la louange
C'est cueillir des lauriers qui croissent dans la fange.

Pour fixer la fortune et les brillans destins,
D'autres agiteront des ressorts clandestins;
Pour violer la gloire ils auront des complices.
Moi, toujours ennemi des sombres artifices,
J'ignore la cabale et ne crains pas le jour.
Si la gloire jamais visite mon séjour,
Je ne le devrai pas à quelque stratagème :
Elle viendra pareille à l'oiseau qui nous aime,
Et qui, d'un libre vol, entre sous nos lambris,
Et non comme un oiseau dans un piége surpris.

Et puis, ô mes amis, faut-il ne rien vous taire?
Dois-je, de ma pensée ouvrant tout le mystère,
Vous dire encor pourquoi, vainement excité,
Je ne suis pas mes vers dans la grande cité?
Après l'enfant loyal qu'un juste orgueil anime,
Écoutez maintenant l'enfant pusillanime :

Voici que les beaux jours de la chaude saison
D'une fuite prochaine attristent l'horizon :

Voici que vers le Nord déjà l'hiver s'apprête,
L'hiver, l'horrible hiver dont le frêle poète,
Autant que l'hirondelle et la feuille des bois,
A toujours redouté les brumes, les vents froids.
A peine si, durant la saison qui s'avance,
Le ciel favorisé de ma douce Provence
Conserve pour mon front assez de tièdes feux.
Des cieux les plus obscurs et les plus rigoureux
Irais-je donc braver l'influence fatale ?
Oh ! non, je veux rester sous ma voûte natale ;
Que mon livre tout seul, dans les sombres climats,
Aille chercher la gloire où le soleil n'est pas.
L'hiver, moi je préfère, amis, veuillez m'en croire,
Un rayon de soleil à tout rayon de gloire.

---

**FRANCIA, ITALIA, POLONIA** di *G.-G. Clericetti*. France, Italie, Pologne, traduction en prose. — Paris, chez l'auteur, rue Chaussée-d'Antin, 26. In-8, 6 fr.

Ce volume renferme quelques morceaux de poésie italienne sur des sujets politiques. La pensée inspiratrice de l'auteur est l'alliance qui doit unir les trois nations française, italienne, polonaise, et qui déjà leur a été plus d'une fois avantageuse. Mais l'auteur est un admirateur passionné de Napoléon et de tout ce qu'il a fait. Il rend un véritable culte à l'Empereur, et, par une suite de cet enthousiasme aveugle qu'a si souvent causé la carrière glorieuse du soldat corse, il voit en lui le véritable protecteur de la liberté des peuples ; il le regrette, il le pleure comme si avec lui était tombé tout espoir d'indépendance et de grandeur.

Cela peut être fort poétique, prêter à l'harmonie du vers et à la splendeur de l'hyperbole ; mais ce n'est guère conforme à la vérité. Napoléon et la liberté n'eurent rien de commun ensemble, si ce n'est que le premier, qui devait tout à la seconde, et qui aurait pu être si grand en n'oubliant pas son origine, n'eut rien tant à cœur que d'étouffer cette nouvelle mère à laquelle il devait d'avoir pu déployer son génie.

Mais nous comprenons comment une pareille erreur est excusable chez un Italien qui se souvient des espérances que l'appui de la France avait fait concevoir à l'Italie, et nous ne prétendons pas en faire un motif de sévère critique.

Les sujets traités par M. Clericetti sont :

1° *L'Arc de triomphe de l'Étoile*, poésie lyrique, dont le rhythme inégal ne nous semble pas fort harmonieux, mais qui passe en revue toutes les gloires que rappelle ce grand monu-

ment, et paye à chaque guerrier illustre un juste tribut d'éloges et de regrets. « Venez tous, vieux guerriers de Sambre-» et-Meuse et du Rhin, etc. » s'écrie l'auteur, « venez, ve-» nez donc tous; cet arc de triomphe est votre temple. C'est » vous qui donnez une âme à ces marbres, vous dont les gé-» néreuses poitrines ont été sillonnées par le feu et par le fer » dans ces sanglantes journées de nobles fatigues, de valeur » et de gloire. »

Il termine en disant à ses vers d'aller dans l'empire de la mort rendre hommage à celui dont ils chantent la gloire, et qui, « terrible exemple de l'inconstance de la fortune, fut un dieu en France et mourut esclave dans l'exil !

El alto esempio di volubid sorte,
Fu nume in Francia, et mori schiavo in bando !

2° *Le Chapeau de Napoléon*, petit poème en trois parties, dont la première nous offre un débris de la grande armée, ayant voué, dans son obscure retraite, un culte à sa divinité favorite, à l'image de l'Empereur qu'il conserve religieusement et qu'il ne peut regarder sans verser des larmes. La seconde partie est intitulée la Colonne, et la troisième, l'ombre de Napoléon.

3° *L'Italien sur les montagnes de la Suisse,* ou l'Italie de 1821 à 1837, chant de liberté ou plutôt d'espérance pour l'avenir du peuple italien.

4° Enfin *le Polonais en France,* méditation historique sur la Pologne.

La traduction française est en regard du texte italien, mais elle nous a paru faite en général d'une manière un peu négligée. Elle ne rend pas toujours très-bien le sens, et ce n'est malheureusement pas à l'élégance qu'est sacrifiée l'exactitude.

---

**LES TROIS PIRATES**, par *Édouard Corbière*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. = **ARDENT TROUGHTON**, par le capitaine *Marryat*, trad. de l'anglais par Albert-Montemont. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

De temps en temps la littérature maritime se réveille et lance quelque nouvelle production dans le public. Depuis surtout que les romans du capitaine Marryat sont traduits et goûtés des lecteurs français, nos écrivains océaniques semblent vouloir rivaliser avec l'auteur anglais et nous fournir justement l'occasion de comparer leurs œuvres aux siennes, d'apprécier de quelle manière on comprend la vie de marin

des deux côtés de la Manche, de juger enfin du mérite et de la vérité de ces tableaux si divers. En effet, sauf le lieu de la scène qui est toujours un vaisseau, les accidens de la mer qui sont toujours des combats de pirates, des tempêtes, des naufrages, etc. etc. ; les marines anglaise et française ne se ressemblent nullement, et les ressources qu'elles fournissent à la littérature des deux pays sont de natures tout-à-fait différentes.

On se rappelle les charmantes et originales peintures du *Pilote* de Cooper, le premier et le meilleur des romans maritimes. Les sanglantes orgies des forbans de MM. E. Sue, Corbière, etc. etc. produisent à côté de ce modèle un contraste bien rouge et bien dégoûtant. Dans cette vie tout exceptionnelle du marin, dont l'auteur américain avait si bien esquissé les principaux traits, ces messieurs n'ont trouvé qu'un arsenal d'émotions violentes, de passions désespérées, une succession continuelle de carnages, une vraie source intarissable d'eau-de-vie, de sang et de blasphèmes. Si l'on prenait au sérieux leurs écrits, on ne verrait bientôt plus dans la marine française qu'un ramassis de brigands toujours prêts, dès que l'occasion s'en présente, à se soulever, à égorger leur capitaine et à devenir les pirates les plus cruels et les plus redoutables. Dieu merci, tout cela n'existe que dans l'imagination des romanciers, et l'on voyage sur mer avec plus de sécurité peut-être à cet égard que sur maintes grandes routes d'Europe.

Le marin français n'est point cet animal féroce et brutal qu'on nous représente parlant un langage barbare, presque inintelligible pour quiconque n'est pas initié dans sa profession. C'est un homme comme un autre sur lequel seulement la vie de mer produit son influence habituelle en donnant à son caractère un tour plus rude et plus franc. Mais M. Corbière trouve sans doute plus d'énergie et de couleur locale dans le style goudronné, si on peut l'appeler ainsi, des rustres matelots qu'il met toujours en scène. Dans ses *Trois Pirates* comme dans la plupart de ses autres romans, nous retrouvons presque d'un bout à l'autre ce langage que ses amateurs appellent pittoresque, mais qui ne nous paraît que grossier et dont nous avouons ne point comprendre les beautés. Aussi n'avons-nous pu suivre le développement de la pensée dont l'auteur a voulu faire le but de son récit. Ses trois pirates sont trois hommes bien différens qui sont arrivés au crime par des routes diverses : l'un est une brute ignorante qui n'a jamais appris à réprimer ses passions ; le second a reçu de l'instruction, s'est trouvé placé dans un rang plus élevé de la société, mais la faiblesse de son caractère l'a rendu victime

d'influences funestes, il a failli par entraînement et n'a jamais eu l'énergie de sortir de la mauvaise route ; enfin le troisième a fait le mal, le voulant et le sachant, s'est révolté contre la société, froidement, par calcul, et a foulé aux pieds ses lois qu'il connaissait bien, parce qu'il a cru ainsi favoriser mieux que de toute autre manière ses intérêts particuliers. Du reste, tous les trois sont d'impitoyables coquins dont les aventures ressemblent à celles de tous les flibustiers, corsaires, écumeurs de mers, etc., qu'on nous a déjà tant de fois racontées ; et tous les trois meurent de mort violente, sans que M. Corbière pousse plus loin l'idée philosophique qu'il annonce dans sa préface et qui ne nous paraît avoir d'autre portée que de montrer trois genres de brigands aussi peu intéressans l'un que l'autre.

Combien on trouvera plus de plaisir dans la lecture d'*Ardent Troughton,* quoique cette nouvelle production du capitaine Marryat soit remplie d'intrigues romanesques fort embrouillées, et que la traduction, faite sans doute à la hâte, offre de nombreuses imperfections. La première traversée d'Ardent Troughton jusqu'au moment de son naufrage est pleine d'intérêt, de vérité et de simplicité. On voit que l'auteur sait trouver de la force ailleurs que dans l'énergie des mots, ou la grossièreté des passions. Il est fâcheux que le style du traducteur soit si lâche, si négligé. Souvent on est obligé de relire maintes phrases pour les comprendre, et l'on regrettera que la concurrence mercantile vienne ainsi gâter l'œuvre littéraire. Mais le libraire qui veut arriver le premier ne laisse pas au traducteur le temps de relire son travail.

La fin du roman est très-faible ; l'auteur ou plutôt le traducteur, car il paraît que cette dernière partie n'appartient point au capitaine Marryat, a recours à de pauvres moyens pour soutenir l'intérêt jusqu'au bout. C'est une complication d'événemens invraisemblables ; il fait passer son héros de naufrage en naufrage par toutes les misères possibles, et le conduit même comme un nouveau Robinson dans une île déserte. On comprend du reste qu'à force de tourner et de retourner un sujet en tout sens, l'on arrive à ne plus savoir qu'en faire. L'Océan est immense sans doute, mais un vaisseau est bien petit, et la vie du marin, quoi qu'on en dise, passablement monotone. Les écrivains qui vont y puiser toutes leurs inspirations devraient commencer à s'en apercevoir et abandonner cette mine épuisée, avant que le public les abandonne eux-mêmes.

Une nouvelle traduction de ce roman, plus complète et mieux faite, vient de paraître sous le nom de M. Defauconpret, au moment où cet article s'imprimait. Nous la re-

commandons à nos lecteurs de préférence à celle-ci, à laquelle elle est supérieure sous tous les rapports.

---

**LE SERPENT SOUS L'HERBE**, par *Arsène Houssaye*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE COMTE DE NETY**, 1074-1086, par *Lottin de Laval*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE CONNÉTABLE DE BOURBON**, par *Alphonse Royer*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Qu'est-ce que le Serpent de M. Houssaye? Je n'en sais trop rien, quoique j'aie lu son roman d'un bout à l'autre dans le louable but de découvrir ce reptile si bien caché. C'est peut-être l'amour, car on en trouve à presque toutes les pages du roman, et il n'est pas toujours de l'espèce la plus noble. Quoique l'auteur dise dans sa dédicace que cette passion vient d'en haut, celle qu'il a mise dans les cœurs de ses personnages sent l'enfer plutôt que le ciel. Son héros est un aventurier qui essaye de tout et qui court le monde pour chercher sa famille, car il ne l'a jamais connue : cette existence vagabonde donne à l'auteur l'occasion de passer en revue la société actuelle et de lancer quelques traits satiriques contre ses ridicules et ses travers.

— Le *Comte de Nety* nous transporte dans une époque bien reculée et au milieu d'événemens fort peu connus. C'est en travaillant à une *histoire des Normands de Sicile, d'Orient et d'Italie*, que M. Lottin a rencontré le sujet de son roman. La scène se passe dans la Sicile africaine. Le siége de Tauromène est l'épisode historique qui lui sert de canevas. Après une défense longue et énergique, cette ville tomba au pouvoir des Normands qui chassèrent les Sarrazins de toutes leurs possessions en Sicile, et préservèrent ainsi la péninsule italique du joug musulman. La forme de ce roman est trop tendue, le style en est guindé et l'intérêt fort peu soutenu. C'est un défaut du reste presque toujours inhérent au genre chevaleresque, et M. Lottin aurait certainement beaucoup mieux fait de mettre plus de simplicité dans son récit et de raconter sans emphase des faits qui parlent eux-mêmes plus haut que toutes les recherches de style les plus pompeuses.

— M. Royer a également puisé ses inspirations dans le domaine de l'histoire. C'est la cour de France sous François I qui lui a fourni ses personnages et son intrigue. Mais sa plume est inhabile à traiter de pareils sujets; on ne trouve dans son récit ni intérêt, ni caractères bien tracés, ni talent de style. C'est un roman tout-à-fait médiocre, et cela n'étonnera personne, car l'éditeur a eu recours pour l'annoncer aux plus grands moyens du charlatanisme. Chacun a pu voir dans les journaux un avis de 15 à 18 lignes, imprimé

en caractère gros-œil conçu dans les termes suivans, précieux spécimen de ce qu'est aujourd'hui l'annonce littéraire :

« Nous ne dirons point, pour éviter de tomber dans des » banalités usées, que cet ouvrage sort de la ligne ordinaire » des publications, et si nous évitons de le dire, c'est précisément parce que ce serait cette fois l'expression de la vérité. C'est que, en effet, deux choses se réunissent ici : le » talent de l'auteur et peut-être plus encore le choix heureux » du sujet miraculeusement échappé jusqu'à ce jour aux exploitations des romanciers. Quel autre personnage que le » connétable de Bourbon se présente en effet armé d'autant » de passions bonnes ou fatales, d'autant de gloire et d'autant de honte, quoique cette honte encore ait été héroïque » dans le sens qui s'attache aux travaux de la guerre. Et puis » quel cortége d'hommes et de femmes célèbres autour de » lui ! Quel théâtre que celui qui s'étend dans toute l'Europe » agitée, soit que la scène se passe à Paris ou dans le » château de Moulins, soit qu'elle soit transportée tantôt au-delà des Alpes, tantôt au-delà des Pyrénées, rougie à » Paris du plus noble sang de la France, jusqu'au moment » où la toile s'abaisse après ce spectacle si grand, si varié, » au moment où le héros du livre meurt sur la brèche ouverte à Rome, où le pillage, le meurtre, l'incendie exercent leurs ravages deux mois durant, dignes funérailles » d'un traître devenu le chef d'une horde de brigands. Toutes » ces scènes, tous les personnages qui y prennent part, sont » en saillie dans l'ouvrage de M. Alphonse Royer, et autour » d'eux agissent d'autres personnages destinés à faire ressortir » l'intimité du drame, toujours attachant sans efforts et » dominé par un inexplicable intérêt résultant du temps, » des mœurs, des lieux, des acteurs réels ou supposés, et » du plus heureux mélange de la vérité à la fiction. »

---

**HISTOIRE DES GÉNÉRAUX ET DES CHEFS VENDÉENS**, par *J. Cretineau Joly*. — Paris, 1838. In-8, 7 fr. 50 c.

Ceci est une œuvre de parti. L'auteur est un admirateur zélé des héros vendéens, et se déclare franchement ennemi de la Révolution. Il accuse avec raison beaucoup d'écrivains du parti contraire d'avoir calomnié ces hommes courageux et dévoués, qui, quelque mauvaise que pût être leur cause, ont montré une fidélité à toute épreuve, des talens supérieurs et une énergie digne d'un meilleur sort. Mais il tombe à son tour dans un excès opposé en attaquant la Révolution avec une violence aveugle qui n'est pas mieux fondée que celle qu'il

reproche à ses adversaires. Dans son admiration pour la Vendée, il exalte les actes les plus fanatiques comme sublimes, et il oublie trop que dans une guerre civile il y a des torts des deux côtés, et que, quelque courage qu'on y déploie, c'est toujours une calamité déplorable sur laquelle il faut jeter un voile d'oubli, de crainte de ranimer les charbons mal éteints qui peuvent encore se trouver sous la cendre. Du reste, M. Crétineau Joly écrit avec chaleur et entraînement; la plupart des notices biographiques contenues dans ce volume se font lire volontiers, et l'on y trouve des détails peu connus qui donnent beaucoup d'attraits au récit.

---

**NOTICE SUR PAUL GAIMARD**; extrait des portraits et histoire des hommes utiles, publiés par la Société Montyon et Franklin. — Paris, In-8 avec un portrait.

Si quelqu'un a mérité d'être rangé de son vivant dans la galerie des hommes utiles, c'est bien l'infatigable voyageur dont le nom figure en tête de cet article. Toute sa vie a été jusqu'à présent consacrée à rendre d'éminens services à l'humanité, soit en contribuant aux progrès de la science, soit en propageant tout ce que les diverses nations possèdent de bon et de beau, soit en se montrant toujours prêt en toute occasion à se dévouer pour le bien de ses semblables. Paul Gaimard n'a que 42 ans, et déjà il a fait assez pour s'acquérir les titres de gloire les plus beaux et les plus durables. Lancé de très-bonne heure dans la carrière des voyages, il comprit toute l'étendue d'une semblable mission. Sa haute intelligence fut frappée de toutes les ressources que pouvait y puiser l'homme éclairé pour travailler au grand œuvre de l'union des peuples et de leur marche commune vers une civilisation plus perfectionnée. Il fit, en qualité de médecin, ses deux premiers voyages autour du monde, sous les capitaines Freycinet et Dumont d'Urville. Son caractère, plein de fermeté et de résolution, se montra dans maintes occasions et attira bientôt sur lui l'attention de ses supérieurs. On put prévoir dès-lors qu'un bel avenir lui était réservé, et bientôt les événemens vinrent mettre en relief son dévouement pour tout ce qui lui offrait un but noble et utile. Lorsque le choléra pénétra en Europe et ravagea d'abord la Pologne, puis l'Allemagne, Gaimard sollicita et obtint le périlleux honneur d'aller étudier de près ce terrible fléau, de porter quelque soulagement à ses malheureuses victimes, et de se préparer ainsi à pouvoir le combattre avec plus d'avantage lorsqu'il viendrait envahir la France. Cette généreuse entreprise faillit

lui coûter la vie. Deux fois il éprouva les atteintes du mal, mais sa constitution robuste le sauva et il fut conservé pour d'autres destinées.

En 1835, Gaimard, nommé chef de l'expédition chargée d'aller à la recherche du capitaine Blosseville, partit pour son premier voyage en Islande et dans les mers polaires. La relation de ce voyage se publiera très-incessamment, et déjà les lettres de M. X. Marmier, attaché à l'expédition comme représentant de l'Académie française, ont fait pressentir tout le piquant intérêt qu'elle offrira.

Aujourd'hui se prépare un second voyage dans ces mêmes régions. M. Gaimard a obtenu de compléter la commission scientifique par l'adjonction de plusieurs jeunes savans, et vers la fin du printemps il partira pour explorer la Laponie et peut-être le Spitzberg.

Doué d'une activité infatigable, d'un esprit vif, ardent et aventureux, d'un caractère résolu et d'une généreuse intrépidité, il est l'homme qu'il faut pour diriger une entreprise de ce genre.

Dans tous ses voyages il a montré le zèle le plus constant pour donner à ses travaux et à ses recherches un but vraiment utile. C'est à lui qu'on doit, entre autres importations précieuses, celle des *salles d'asile* pour l'enfance, dont il étudia l'organisation en Angleterre. Encore dans la fleur de l'âge, il n'est sans doute pas au bout des services qu'il rendra à la science et à l'humanité. Puisse-t-il échapper encore long-temps aux dangers nombreux auxquels l'expose cette vie aventureuse; car, les hommes de cette trempe sont malheureusement trop rares. La profession de marin, qui est celle dans laquelle peuvent le plus facilement se former de hardis voyageurs, est en général mal comprise.

Dans la foule des officiers de marine qui sortent des écoles, il en est bien peu qui continuent à faire de la science sur mer. Rude franchise, loyauté brutale, langage plus énergique que poli, semblent être aux yeux de beaucoup de gens les seules qualités qui doivent distinguer le marin. On oublie que, comme intermédiaire entre des nations qui ne peuvent se communiquer que par lui seul leurs connaissances réciproques, il a une tâche importante à accomplir dans l'intérêt de la civilisation. Quand on considère les travaux d'un Gaimard, il est facile de comprendre tout ce que pourrait faire le corps de la marine s'il était animé, ne fût-ce même qu'à un faible degré, d'un semblable amour de la science et de l'utile.

## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

---

**LE SIÈCLE JUGÉ PAR LA FOI**, ou des mœurs, de la morale et de la religion, par *P. F. D.* — Paris, chez Toulouse, 1838. In-8, 6 fr.

Le *Siècle jugé par la foi;* mais par quelle foi? dira-t-on peut-être, car enfin il n'y en a pas qu'une seule au monde. Chaque peuple, chaque religion, chaque secte, chaque individu même a la sienne qui lui est propre, et qui peut n'être pas absolument la même que celle de son voisin. Quoi qu'il en soit, la foi, quelle qu'elle puisse être, dès qu'elle prétend s'imposer et faire autorité, est un juge dont notre siècle, moins que tout autre, doit attendre de l'indulgence. Non pas qu'il présente en réalité plus de corruption, plus d'incrédulité, moins d'esprit religieux que ceux qui l'ont précédé. Tous ces défauts y font saillie à l'extérieur d'une manière frappante, sans doute, parce que la publicité met aujourd'hui tout en relief; mais on sait bien que les turpitudes des siècles passés, pour être secrètes, n'en étaient pas moins bien autrement infâmes et révoltantes que celles du temps présent; il n'y a que l'aveuglement de l'esprit de parti ou l'ignorance qui puisse soutenir le contraire. Aussi le trait caractéristique de notre siècle qui lui attire surtout les reproches de certains esprits absolus, c'est plutôt l'indépendance des opinions, c'est la tendance générale à secouer le joug de l'autorité. Dans ce réveil du sentiment religieux que l'on se plaît à signaler de toutes parts, il est évident que les commandemens de l'Eglise ne sont pas le but vers lequel on se tourne de préférence, et qu'on cherche autre chose plus en harmonie avec le progrès des lumières pour satisfaire les cœurs et combler le vide creusé dans les âmes par le philosophisme du XVIII^e siècle.

Nous pensons donc que le siècle ne saurait être jugé bien impartialement par la foi catholique, apostolique et romaine. Cependant, le livre de M. P. F. D. contient une foule de critiques très-justes. Il stigmatise avec une chaleureuse indignation tous les signes de la corruption sociale, et si dans l'excès de son zèle il se trompe quelquefois, ce sont bien certainement les erreurs d'un très-honnête homme. Son style est plein de vigueur, s'élève même en quelques endroits jusqu'à l'éloquence et donne à ses réflexions un attrait qui les fera lire avec plaisir. Trop absolu dans ses principes, trop exclusif dans sa manière d'envisager les choses, l'auteur

heurte sans cesse et avec dureté toutes les opinions qui ne sont pas exactement conformes aux siennes; mais il règne dans tout son ouvrage une teinte d'originalité très-remarquable. La première partie traite plus particulièrement de la morale et des mœurs. On y trouve de très-bons passages sur le mariage, contre l'adultère, etc., etc. La seconde partie est consacrée à la religion; les dogmes de la foi catholique y sont développés d'une manière assez détaillée; elle se termine par un essai sur l'Apocalypse. Ce dernier chapitre est tout-à-fait curieux; car, ainsi que tous ses devanciers dans l'entreprise d'expliquer cette longue et obscure énigme, il cherche à trouver dans les événemens de l'histoire l'accomplissement des prophéties cachées sous les mystérieuses paroles de saint Jean. Il prétend que l'époque d'un grand cataclysme approche, et la nouvelle Babylone qui doit y être engloutie avec toutes ses fausses splendeurs et tous ses vices infâmes, ne peut être, selon lui, que Paris.

Il y a quelques siècles une semblable assertion aurait pu être accueillie avec une terreur superstitieuse par le public avide de tout ce qui l'impressionne fortement. Mais aujourd'hui les esprits sont trop blasés sur ces prédictions de catastrophes qui ne se réalisent jamais, et il est probable que M. P. F. D. ne rencontrera chez la plupart de ses lecteurs qu'un doute ironique.

Un livre comme celui-ci n'a qu'un tort, c'est de s'être trompé d'époque. Il aurait dû paraître deux ou trois cents ans plus tôt. C'est un volume de plus à ajouter à la suite des œuvres de Swendenborg, de Saint-Martin, et autres rêveurs mystiques qui sont encore recherchés d'un certain nombre d'amateurs.

---

**VIE DE MARTIN LUTHER**, par *Ledderhose*, trad. de l'allemand. — Strasbourg, 1837. In-8, 4 fr. 50 c.

Cette vie du réformateur allemand est écrite dans un esprit méthodiste très-prononcé. L'auteur appuie fortement sur certains dogmes, tels que celui de l'inutilité des œuvres que Luther enseignait, ou du moins contre lequel il ne s'est point prononcé! C'est, il nous semble, envisager d'une manière bien étroite l'œuvre de la réforme, dans laquelle il s'agissait non pas d'une dispute de mots et d'une explication plus ou moins obscure des mystères de la religion, mais de la liberté de conscience et du droit d'examen. Du reste, l'histoire de Luther, extraite en grande partie des documens qu'il a laissés, offre un vif intérêt, et le traducteur a pensé

avec raison que la meilleure réponse aux attaques malveillantes et calomnieuses des adversaires du protestantisme était de faire connaître la vie de ce moine qui osa le premier se poser si hardiment et si loyalement en face de Rome et de ses foudres.

---

**DE LA LOGIQUE D'ARISTOTE**, par *J. Barthélemy Saint-Hilaire;* Mémoire couronné en 1837 par l'Institut. — Paris, chez Ladrange, 1838. 2 vol. in-8, 14 fr.

Cet ouvrage ne peut manquer d'exciter au plus haut degré l'attention du public. La distinction qui lui a été accordée par l'Académie des sciences morales et politiques est déjà une recommandation précieuse qui peut faire présager son succès. Destiné d'ailleurs à offrir l'analyse et le résumé du plus beau livre, peut-être, qu'ait jamais enfanté le génie humain, il a d'avance sa place marquée dans toutes les bibliothèques. La logique d'Aristote n'a jamais cessé, depuis le moment où elle fut pour la première fois offerte au monde savant, d'exercer une haute influence sur la marche des esprits. Supérieure en quelque sorte aux lois de l'espace et du temps qui semblent dominer toutes les productions de l'homme, elle a traversé sans péril les siècles et leurs révolutions politiques ou religieuses. Sur quelque époque de l'histoire que nous portions nos regards, nous la voyons régner absolue; ou si quelquefois des imaginations ardentes, des esprits impatiens tentent de secouer son joug, de détruire son empire, tout paraît bientôt ébranlé, incertain, confus, et après quelque temps de pénibles efforts, on se hâte de courber de nouveau la tête devant cette lumière brillante qu'on est forcé de reconnaître pour un rayon de l'éternelle vérité.

C'est qu'en effet Aristote a su découvrir les véritables ressorts du mécanisme de la raison humaine.

Il a dévoilé tous les secrets de sa marche constante et des résultats inévitables qu'elle produit.

Aussi, dès son apparition, cette conception puissante captiva l'attention de tous les penseurs. Les contemporains du grand philosophe reçurent avec enthousiasme ses théories fécondes; elles formèrent bientôt école, et le monde païen leur rendit hommage en les proclamant presque divines.

Lorsque cette antique civilisation, minée depuis longtemps par une corruption intime et toujours croissante, croula devant l'aurore du christianisme, on pouvait croire que le Stagirite disparaîtrait avec tous les faux oracles du paganisme. Mais la vérité est une et éternelle, et en venant briller d'un éclat plus vif aux regards de l'homme, loin de

prétendre étouffer ceux de ses rayons qui pouvaient être déjà épars dans le monde, elle devait au contraire les concentrer dans son foyer commun et leur donner ainsi une force nouvelle.

Aussi le christianisme fut comme un creuset dans lequel la philosophie et la morale du monde ancien subissaient une épreuve décisive pour leur influence sur le monde nouveau. Cette épreuve, fatale pour toutes les doctrines qui ne s'appuyaient que sur d'ingénieux sophismes, sur des intérêts passagers ou sur l'erreur, devint au contraire la cause d'un nouveau triomphe pour quelques génies supérieurs à la tête desquels se place Aristote, qui en sortit plus puissant et plus admiré que jamais. Les pères de l'Eglise ne dédaignèrent pas de puiser à cette source étrangère; ils montrèrent un saint respect pour le génie du Stagirite, et l'orthodoxie elle-même trouva des armes dans cet antique arsenal de la raison. L'autorité d'Aristote devint même si grande que vouloir s'y soustraire fut regardé comme un crime, comme une hérésie, et plus d'un téméraire novateur se vit en butte à la persécution pour avoir osé la nier ou seulement la discuter.

Les sectateurs du prophète arabe ne purent pas davantage éviter cette influence qui semblait destinée à s'exercer sur le monde entier. Aristote fut en grand honneur parmi eux, et les écrivains des beaux temps de l'islamisme se sont consacrés à l'examen et au développement de ses doctrines avec zèle et amour.

Au XVI[e] siècle enfin, le schisme qui déchira l'unité de l'Eglise rendit également à son tour hommage à l'empire du philosophe païen; et si plus tard ses doctrines furent quelque temps oubliées, dédaignées; si même les libres penseurs de l'époque qui a précédé la nôtre essayèrent d'en secouer le joug, leurs tentatives n'eurent pas une portée bien durable, car déjà nous voyons les esprits effrayés du chaos dans lequel on voulait les jeter se rallier avec empressement autour de cet immortel flambeau qui seul a su éclairer tous les détours secrets de la raison humaine.

« S'il m'est permis, » dit M. B. Saint-Hilaire avec un accent plein de conviction et d'éloquence, « s'il m'est permis,
» en terminant ce prodigieux tableau, de ramener un in-
» stant les regards sur celui qui a essayé de le tracer, je dirai
» qu'ébloui et comme accablé de ce magnifique spectacle
« d'une intelligence dont les lumières ont inondé et vivifié
» les âges, je ne puis trouver de mots pour égaler et rendre
» le sentiment d'admiration qui me pénètre. Je répète après
» Leibnitz : *profundissimus Aristoteles!* et considérant qu'a-
» vant le Stagirite la science n'est pas née, et qu'après lui

» elle est close, je me surprends quelquefois à croire, par un » mélange du sacré au profane, que la logique d'Aristote » est une sorte de révélation. Le moyen-âge et l'Eglise ont » presque osé le dire, et la philosophie de l'histoire, grande » et indépendante comme elle l'est de nos jours, n'hésite » pas à reconnaître dans le philosophe devant lequel s'est » tue l'humanité tout entière l'une des manifestations les » plus éclatantes et les plus profondes de la divinité, dont le » souffle inspire et fait marcher le genre humain. »

On voit qu'à une érudition profonde M. B. Saint-Hilaire joint le mérite d'un style pur et élevé. Aussi, quoique consacré à des matières très-abstraites et rempli de recherches et de discussions qui eussent facilement pu engendrer la sécheresse, l'aridité, son livre sera lu avec le plus grand intérêt.

Il est divisé en quatre parties : dans la première, l'auteur discute l'authenticité de l'Organon qui a été souvent attaquée, car il est difficile d'établir à cet égard une certitude complète et évidente. Il critique avec une grande sagacité toutes ces attaques dont il signale les contradictions et la faiblesse. Il fait voir que dès la fin du second siècle on peut suivre l'authenticité de l'Organon dans les monumens qui sont parvenus jusqu'à nous. Ce n'est que vers le xv^e^ siècle que ce titre d'Organon a été donné régulièrement et généralement à l'œuvre d'Aristote; avant cette époque il n'avait été employé que par quelques écrivains isolés, car le Stagirite ne s'en était point servi ; son travail ne portait, à ce qu'il paraît, primitivement aucun titre. Ceux également qui sont affectés à ses diverses parties ne lui appartiennent probablement pas non plus; ils ont été imaginés plus tard, et l'on sait même que plusieurs d'entre eux sont dus à l'un de ses adeptes. Enfin M. B. Saint-Hilaire établit que l'ordre adopté dans leur arrangement, qu'il soit dû au Stagirite ou à quelqu'un de ses disciples, est évidemment le meilleur qu'on puisse désirer, puisqu'il est le plus logique.

La seconde partie renferme une analyse complète et assez détaillée de l'Organon, entremêlée de citations nombreuses. C'était une tâche difficile d'offrir ainsi un résumé clair et concis de cet ouvrage dont la dialectique serrée marche rapidement de déduction en déduction, sans longueurs ni phrases inutiles. M. B. St-Hilaire s'en est acquitté avec un talent fort remarquable. Toutes les parties de l'Organon sont passées en revue par lui, et il a parfaitement réussi à en faire apprécier l'esprit et la portée, ainsi que l'enchaînement qui les unit.

La troisième partie est consacrée à l'examen de la logique

avant et après Aristote. Tout en admettant que ce philosophe a pu profiter de travaux préparatoires antérieurs, rassembler et coordonner des idées éparses dans les écrits de ses devanciers, l'auteur fait voir que la logique n'existait pas à l'état de science avant l'Organon, qu'Aristote l'a réellement créée, et que par la puissance de son génie il l'a aussitôt portée à un haut point de perfection. On peut dire au reste que c'était en quelque sorte une des conditions de l'existence de la logique, d'être ainsi saisie tout d'abord dans son ensemble par un esprit assez vaste pour embrasser à la fois tous les ressorts de cet admirable mécanisme du raisonnement. Une pareille science ne pouvait être édifiée pièce à pièce, car le génie assez profond pour en découvrir la véritable base devait être aussi assez grand pour en apercevoir le faîte.

En effet, depuis Aristote on n'a rien appris de nouveau à ce sujet; le seul résultat de tous les travaux qui ont été faits après les siens a été de proclamer toujours plus la solidité de ceux-ci, dont seulement quelques parties, enveloppées encore d'une certaine obscurité, ont pu recevoir une lumière plus vive. Le plus grand philosophe de l'Allemagne moderne, Kant, a reconnu hautement cette supériorité en écrivant ce bel éloge du Stagirite :

« La logique n'a rien gagné en contenu depuis Aristote, mais elle peut gagner en clarté : Aristote n'a omis aucun des élémens fondamentaux du raisonnement; mais nous pouvons être plus précis, plus méthodiques, plus ordonnés. »

Dans la dernière partie de son ouvrage, M. B. St.-Hilaire estime la valeur intrinsèque de la logique d'Aristote qu'il n'hésite pas à placer au premier rang des plus belles productions qu'ait jamais enfantées le génie humain.

En développant ainsi la théorie du raisonnement, le philosophe antique a soulevé un coin du voile qui cache la vérité à nos regards. Il nous a donné un guide pour nous diriger dans toutes les spéculations de notre esprit, et nous tenir en garde contre les dangereuses erreurs de notre imagination, contre les séductions du sophisme et les embûches du paradoxe. Aussi, toute philosophie qui ne veut pas se perdre dans des abstractions dangereuses ou inutiles doit-elle s'appuyer sur les doctrines d'Aristote; et de même que la plupart des systèmes philosophiques des temps passés y ont puisé leurs principaux moyens d'action, la cause la plus réelle de leur influence, notre philosophie actuelle doit aussi lui demander un secours dont elle ne saurait se passer, et emprunter à cet immortel flambeau quelques rayons de sa bienfaisante et pure lumière.

En terminant, l'auteur trace un résumé général qui carac-

térise en peu de mots la pensée de son livre, et offre le résultat de ses laborieuses recherches :

« Parvenus au terme de la carrière, » dit-il, « nous pouvons » d'un coup-d'œil, et du sommet de vingt-deux siècles, embrasser l'espace que nous avons parcouru.

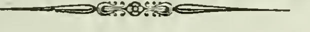
» L'Organon est authentique de l'aveu même des siècles » écoulés;

» C'est une théorie complète du raisonnement humain;

» Il a servi d'instituteur à tous les temps, à tous les peuples, à toutes les religions;

» Il est le plus grand et le plus important de tous les monumens de science logique;

» La théorie que l'Organon renferme est éternellement acquise à l'intelligence humaine. »



## SCIENCES ET ARTS.

**ÉLÉMENS DE GÉOLOGIE** mis à la portée de tout le monde, et offrant la concordance des faits géologiques avec les faits historiques, tels qu'ils se trouvent dans la Bible, les traditions égyptiennes et les fables de la Grèce; par *L.-A. Chaubard;* 2e édition entièrement remaniée et augmentée. — Paris, chez l'auteur, rue de Seine-Saint-Germain, 68, 1838. In-8, fig., 5 fr.

Toutes les découvertes géologiques, tous les faits que l'étude de cette science a recueillis depuis quelques années, sont exposés dans ce volume avec clarté. Mais M. Chaubard s'est peut-être trop exclusivement voué à l'œuvre difficile de faire concorder ces faits avec les données obscures que l'histoire sacrée et profane nous fournit sur les premiers temps du monde. Il s'établit l'avocat de la Genèse jusque dans les plus petits détails, et attaque vivement Cuvier dans tout ce qu'il a avancé qui diffère quelque peu du récit de Moïse. Remontant au texte hébreu, il en explique chaque parole, et en fait ressortir la vérité d'après les recherches modernes de la science. Ce n'est pas seulement une concordance générale qu'il veut établir; il prétend trouver jusque dans les moindres mots du livre sacré un accord parfait avec les nouvelles découvertes de la chimie et de la physique. Malgré tous ses efforts, il reste toujours certaines assertions évidemment erronées qui sont insoutenables, et voici comment alors il les explique :

« Dans un livre écrit pour l'instruction de tout le monde,

tel que la Bible, on doit éviter non-seulement d'y traiter des sujets qui soient hors de la portée des esprits peu ou point cultivés, de peur de les rebuter, mais encore d'y ramener des idées vraies, lorsqu'elles pourraient choquer des idées fausses généralement reçues, et que l'on ne saurait détruire que par une éducation scientifique, qui elle-même n'est pas à la portée de tous les esprits. Ainsi il faut absolument que l'on y dise que le soleil tourne autour de la terre, et jamais que la terre tourne autour du soleil. »

Ce singulier raisonnement est plus ingénieux que vrai, car en s'y conformant on sèmerait l'erreur pour l'instruction ; et il ne me paraît pas surtout pouvoir s'appliquer à la Bible, dont le but principal était justement d'établir la croyance d'un seul Dieu, en opposition directe au polythéisme généralement répandu parmi les nations de l'antiquité. Il aurait peut-être mieux valu laisser de côté cette recherche de détails qui, au lieu de tendre au but qu'on se propose, semble plutôt propre à en déceler le côté faible.

M. Chaubard devait se contenter de rassembler tous les faits qui se rapportent à un déluge universel et unique, ce serait déjà un grand point obtenu si l'on pouvait acquérir la conviction certaine de l'existence et de l'époque de cet événement dont parlent les traditions de presque tous les peuples. Ainsi que le dit l'auteur, les diverses révolutions du globe qu'avait imaginées Cuvier, et qu'il faisait, lui aussi, concorder avec les six époques de la création, commencent à être abandonnées par la plupart des géologues d'aujourd'hui. On n'est pas aussi convaincu non plus de la non-existence d'ossemens humains fossiles ; et quand on réfléchit que les contrées de l'Asie, qui sont généralement désignées comme le berceau des premiers hommes, n'ont point encore été convenablement explorées, on peut espérer des découvertes nouvelles capables de changer tout-à-fait la science. Il y a si peu de temps que la géologie est l'objet d'études suivies et approfondies, qu'on ne comprend pas comment on a déjà prétendu convertir en système les conjectures hardies, les hypothèses hasardées qu'ont enfantées ses premiers pas.

Sous ce rapport, M. Chaubard a sagement agi en se contentant d'exposer les théories qui ressortent des faits observés ; et s'il montre une tendance systématique dans ses efforts pour établir leur concordance avec l'histoire, cette tendance offre du moins peu de danger, puisqu'il ne dénature point les faits, et qu'il trace un tableau complet de l'état actuel de la science.

Ses *Élémens de géologie* seront lus avec intérêt par les gens du monde comme par ceux qui veulent se vouer plus parti-

culièrement à cette importante étude. Son explication du miracle de Josué cependant paraîtra aussi fort peu satisfaisante, et l'on regrettera sans doute de voir tant de science employée à expliquer un phénomène qui serait peu d'accord avec la puissance divine; car c'est rabaisser Dieu que de lui faire employer de si grands moyens pour de si petits résultats, et c'est accuser sa bonté que de supposer qu'il ait fait subir à la terre un cataclysme dont des millions d'hommes durent être victimes, dans le seul but d'assurer la victoire à l'armée juive. Mais si ce n'est qu'à de telles conditions que la science peut trouver grâce auprès des théologiens, et s'il faut absolument cette minutieuse concordance pour lui ouvrir la porte des séminaires et des colléges, nous saurons gré à M. Chaubard de s'être livré à ce travail difficile; car il aura contribué ainsi à ses progrès. En effet, le meilleur moyen d'arriver à la vérité, c'est de rendre la science accessible à tous, d'en faire l'objet des travaux, des recherches, des efforts de tous. Alors, quelles que soient les opinions particulières, les tendances et les préjugés qui influent plus ou moins sur son développement, on la voit bientôt marcher d'un pas rapide et sûr. D'ailleurs des assertions telles que celle qui a rapport à la suspension subite du mouvement de la terre, à la prière de Josué, tombent devant la raison, si l'on veut bien se donner la peine de réfléchir à l'épouvantable secousse qui se serait fait sentir alors sur toute la terre, et qui n'y aurait pas laissé un seul homme vivant. Il est assez curieux que M. Chaubard n'ait pas songé à cette objection, et cela prouve combien on se laisse facilement entraîner par une idée favorite qui vous fascine et vous séduit.

---

TRATTATO DELLE COSE NATURALI et dei loro ordini conservatori, contenente i principie e le generiche dottrine d'ogni scienza naturale con illustrazione dei naturali oggetti piu necessarii a conoscersi intesi al perfezionamente morale dell' uomo e a porgere circa le cose suddette la coltura conveniente all' attuale civilità, del dottore *Gaspare Brugnatelli*, professore nell' Università di Pavia. — Pavie, typogr. Bizzoni; Paris, chez Baillère, 1837. 4 vol. in-8, fig.

Voici un titre qu'on prendrait volontiers pour celui d'un livre allemand. Ce n'est en effet guère qu'au-delà du Rhin qu'on a l'habitude d'inscrire ainsi sur le frontispice d'un livre un résumé complet de son contenu. L'auteur italien a peut-être jugé à propos d'imiter les Allemands, afin d'éviter l'ennui d'une préface; quoi qu'il en soit, c'est une méthode peu favorable sans doute à l'élégance typographique, mais qui n'est pas inutile pour l'acheteur, et sous ce rapport ne doit pas être dédaignée.

M. Brugnatelli s'est déjà acquis une réputation assez grande en Italie par d'autres publications, en particulier par celle d'un journal des sciences naturelles et mathématiques, dont il a dirigé la rédaction depuis la mort de son père Louis Brugnatelli, conjointement avec le célèbre Volta et plusieurs autres savans.

L'ouvrage que nous annonçons ici n'est pas un travail purement scientifique et destiné aux seuls adeptes. Il s'adresse à tous les hommes éclairés dont l'esprit développé par l'étude aime à contempler le spectacle varié et toujours nouveau que lui offre la nature; dont l'intelligence s'exerce à rechercher les causes des phénomènes qui se succèdent sans cesse autour de nous, les lois qui président à leur accomplissement, et les rapports qui les lient, soit entre eux, soit avec l'homme.

Depuis quelques années, on a senti assez vivement la nécessité de rendre la science accessible à tous, et l'on s'est occupé surtout dans ce but de développer tous les résultats utiles qu'elle peut produire. Sans négliger cette utilité si importante, M. Brugnatelli a voulu y joindre un but moral plus noble. Il puise dans la contemplation scientifique de tous les objets de la création les moyens d'élever graduellement l'esprit de ses lecteurs à la connaissance relative de leur cause première et commune. Il les conduit ainsi à l'idée de Dieu dont ils ne sont eux-mêmes qu'une manifestation extérieure par laquelle l'Etre infini et absolu se révèle sous le triple attribut d'une puissance, d'une sagesse et d'une bonté infinies.

Voici à peu près comment s'exprime l'auteur dans son introduction :

Les sens nous informent à chaque instant que des objets variés et innombrables existent autour de nous. Les instrumens d'optique nous en font découvrir d'autres encore également innombrables. Les uns, tels que les astres, remarquables par l'énormité de leur masse, peuplent l'immensité de l'espace. Les autres, tels que les animaux microscopiques, nous remplissent d'étonnement par leur incroyable petitesse. Si de l'aspect général de ces objets on passe à l'examen des propriétés de chacun d'eux, ce sont encore de nouveaux sujets de surprise et d'admiration; tout ceci nous décèle une puissance divine qui se joue des relations de l'espace et du temps, parce qu'elle est supérieure aux conditions du temps et de l'espace.

Mais quelque variété qu'il y ait dans les œuvres de la création, un lien universel les unit, et nous découvrons là une origine commune, une preuve certaine que la puissance qui les a produites est une et non multiple.

Le phénomène le plus général que nous offre la contemplation de la nature est le mouvement continuel qui anime la matière, non-seulement dans les corps organisés, mais aussi dans ceux qu'on a nommés inorganiques et qui éprouvent d'incessantes modifications : jamais un atome de matière n'est anéanti, mais jamais non plus un seul atôme de matière n'existe deux instants de suite dans la même condition.

Le corps humain lui-même, quoique son apparence extérieure n'offre pas à notre vue des changemens instantanés, n'est autre chose qu'un point de passage pour la matière. La planète que nous habitons, sans parler des grandes transformations qu'elle a subies dans une époque de jeunesse, change continuellement de place et de condition. Le soleil n'éclaire et ne réchauffe pas toujours également toutes ses parties ; les eaux qui couvrent les trois quarts de sa surface sont sans cesse renouvelées par un travail lent, mais continu, l'atmosphère qui l'enveloppe fournit continuellement à l'économie végétale et animale des élémens que celle-ci lui rend à son tour. Le soleil lui-même et les étoiles fixes ne sont point affranchis de la loi universelle de mouvement et de transformation.

Et cependant au milieu de ces changemens sans fin, de cette destruction continuelle de toutes les formes pour faire place à des formes nouvelles, de cette vie toujours défaillante, toujours renaissante, l'univers demeure invariablement le même. Si les phénomènes varient et se succèdent sans fin ; si des générations disparaissent pour faire place à des générations nouvelles, si les parties subissent de continuelles métamorphoses, les types éternels de toutes les formes ne changent jamais. L'ensemble, le tout est toujours identique à lui-même.

Cette permanence au milieu du mouvement, cette stabilité au milieu de l'instabilité, cette création qui ne cesse pas, proclament solennellement une énergie toujours active, une puissance qui dirige et conserve, et pour rendre plus exactement l'expression de M. Brugnatelli, *un gouvernement providentiel de l'Univers.*

Les bornes de cet article ne nous permettant pas de suivre l'auteur dans tous les développemens de son travail, nous nous contenterons de dire qu'il montre une connaissance profonde de son sujet et une sagacité fort remarquable dans la manière dont il a su coordonner tant de matériaux divers, pour en former un tableau plein de vie et d'intérêt.

Ce n'était pas une tâche facile que de réunir en un seul faisceau les nombreux rayons lumineux que les travaux de notre siècle ont fait jaillir de la science, et d'offrir un résumé bien complet de l'état actuel de toutes les connais-

sances qui se rattachent à l'histoire naturelle. M. Brugnatelli y a réussi avec assez de bonheur. Son traité présente bien quelque lacune dans la partie spéculative, mais il n'a pas eu la prétention de faire un ouvrage de haute métaphysique, et sous les autres rapports il est bien supérieur à tout ce qu'on a publié jusqu'à présent dans ce genre. Aux avantages d'une érudition solide et profonde, il joint le charme d'un style pur, élégant, souvent même plein de poésie et d'images. C'est une œuvre vraiment remarquable qui, outre son mérite scientifique, fait plus d'honneur à la littérature italienne que toutes les fades compositions de ces médiocres romanciers, qui ont voulu se jeter dans la route difficile qu'avait si bien parcourue l'illustre auteur des *Promessi Sposi.*

---

RELATION DE LA PESTE qui a régné en Grèce en 1827 et 1828, contenant des vues nouvelles sur la marche et le traitement de cette maladie; par *L. A. Gosse*, d. m. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^. In-8, avec un plan, 4 fr.

Entraîné par un vif enthousiasme pour la cause de l'indépendance grecque et par le désir de contribuer activement à seconder les nobles efforts de cette malheureuse nation, M. le docteur Gosse se rendit en Grèce, vers la fin de 1826, comme agent des comités grecs. Son intention était, une fois arrivé sur le théâtre de la lutte, de se consacrer avec dévouement à rendre tous les services qui concernaient sa profession de médecin et qui étaient de ceux dont les Grecs devaient avoir alors le plus grand besoin.

Mais dans des circonstances pareilles à celles où se trouvait alors la Grèce, combattant non-seulement pour sa liberté, mais pour son existence comme nation, les spécialités ne sauraient suffire; et dans les momens d'urgence, il faut que le même homme soit propre à tout. Ainsi M. Gosse fut dès l'abord surchargé d'occupations étrangères tout-à-fait à l'art médical. Nommé commissaire-général de la flotte, il dut surveiller les travaux et les approvisionnemens de la marine, s'occuper de créer un arsenal, de faire construire ou réparer les bâtimens. Puis bientôt obligé de se charger encore des fonctions de receveur des impôts de l'Archipel, il dut parcourir les îles pour organiser et faire exécuter la perception, œuvre non moins pénible que difficile. Cependant, au milieu de ces occupations administratives, il n'oubliait point son but médical : « Tantôt chirurgien, dit-il, tantôt médecin ou » pharmacien, je soignai Karaiskaky, blessé à mort, et » j'assistai aux derniers momens du jeune Napoléon, fils » de Lucien; de la signature d'un bon de vivres ou de la » distribution de canons, de poudre, de boulets, de cordages

» et de toile, je passais à une amputation, à des extractions » de balles, ou à des visites de fiévreux ; contrastes souvent » bien pénibles et toujours fatigans. »

Une vie ainsi agitée ne put durer quelque temps sans altérer la santé de M. Gosse, mais aussi elle lui fournit l'occasion de développer des facultés remarquables et de montrer une rare universalité de connaissances. Ces deux causes contribuèrent à le retenir en Grèce plus long-temps qu'il ne comptait et lui procurèrent ainsi des moyens d'étudier la peste qui, apportée en Grèce par l'armée égyptienne, sous le commandement d'Ibrahim Pacha, se montra d'abord très-bénigne pendant l'hiver de 1827 à 1828, puis, vers le printemps suivant, prit un caractère plus grave et exerça des ravages assez considérables, principalement dans le camp de Mégare, à Tycho et dans quelques parties des provinces d'Argolide et d'Achaïe.

Appelé par sa qualité de médecin à soigner les malades atteints de ce fléau, et chargé par le président Capodistrias de surveiller les mesures sanitaires nécessaires pour le combattre, M. Gosse fut très-bien placé pour suivre la marche de l'invasion, en rechercher les causes, la nature, les effets, et apprécier le mérite réel des divers traitemens auxquels on eut recours. Son livre offre sous ces rapports tous les renseignemens désirables. Il est divisé en sept chapitres intitulés ainsi :

*Historique*, *Causes*, *Symptômes*, *Diagnostic*, *Prognostic*, *Traitement*, *Préservatifs*.

Parmi les causes prédisposantes, la profonde misère du pays fut la seule dont l'influence se montra d'une manière évidente. Quant aux causes déterminantes, elles consistent dans un principe contagieux manifeste, qui fut d'abord le seul mode de propagation qu'adopta la maladie, jusqu'à ce que « le principe contagieux ayant acquis un degré plus con- » sidérable d'intensité par diverses causes secondaires, telles » que certains phénomènes atmosphériques, l'activité plus » prononcée des symptômes de réaction vitale, l'accumula- » tion des malades dans les maisons, le défaut de renouvel- » lement de l'air, la misère, le manque de soins ou de » propreté, etc., etc., etc. ; le principe contagieux, dis-je, » paraissait devenir léger et volatil ; il prenait le caractère » de *miasme* et pouvait se communiquer à une petite dis- » tance par l'intermède de l'air ou de l'haleine. »

Suivant que l'une de ces deux formes de contagion, par contact immédiat, ou par miasme, était la cause du développement de la maladie, celle-ci offrait des symptômes divers. Dans la première, elle présentait dès l'abord une apparence très-analogue à celle de la maladie connue sous le nom de *charbon* ; des taches à la peau et des pustules se

montraient sur diverses parties du corps, et la réaction inflammatoire ne s'établissait que par la suppuration qui sauvait le malade, mais n'avait lieu que fort rarement. Le plus souvent le virus pestilentiel était absorbé, se répandait dans l'intérieur du corps et donnait lieu à de graves accidens presque toujours suivis de la mort.

Dans la seconde forme, on reconnaissait l'action directe du miasme contagieux sur le centre nerveux cerebro-spinal; et les symptômes étant en quelque sorte renversés, les pustules et les bubons au lieu de se montrer au commencement n'apparaissaient qu'à la suite des autres signes de la peste.

M. Gosse expose avec clarté toutes les phases de la maladie dans l'un et l'autre cas, en s'appuyant sur de nombreuses observations. Il discute ensuite les traits caractéristiques qui séparent la peste des diverses affections avec lesquelles on a pu la confondre en Grèce, et récapitulant toutes les circonstances secondaires qui ont pu agir sur le fléau dans ses différentes périodes, il donne plusieurs tableaux statistiques, contenant le nombre des malades, celui des morts et des guéris, l'indication de leur sexe, de leur âge; enfin un résumé du prognostic, suivant le sexe et suivant l'âge.

Puis vient le *traitement*. Dans ce chapitre, l'auteur expose les moyens curatifs qu'il a généralement employés comme les plus efficaces, et qu'il a dû varier suivant les symptômes divers de la maladie. D'après les résultats qu'il présente en chiffres, et la comparaison qu'il établit entre ses succès et ceux obtenus par des traitemens autres que le sien, il parait que sa méthode fut celle qui réussit le plus souvent, et qui combattant le mal dans chacun de ses accidens parvint le mieux à en diminuer les funestes ravages.

Mais à côté des moyens curatifs, on s'occupa d'employer également des mesures préservatives, à l'exécution desquelles M. Gosse prit une grande part. Son dernier chapitre est consacré au détail de toutes ces mesures, et contient entr'autres la description du lazaret d'Egine, accompagnée d'un plan lithographié.

Cette intéressante publication n'est que la première partie du travail de l'auteur sur ce sujet. Si elle est bien accueillie, il se décidera à publier la seconde dans laquelle il examinera les importantes questions de la quarantaine et des modifications que les progrès de la science doivent apporter aux lois sanitaires, de manière à concilier les exigences de la santé publique avec celles non moins grandes de la liberté du commerce.

---

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

# Revue Critique
# DES LIVRES NOUVEAUX.
## Mai 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**LA COMTESSE DE SERVY**, par Mme *Angélique Arnaud*. — Paris, chez Charpentier, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

G. Sand avec son talent si brillant, avec son style si fascinateur, a mis à la mode un genre de roman dont elle avait elle-même pris en partie le modèle dans la Nouvelle Héloïse de J.-J.-Rousseau.

Ce sont des compositions où les événemens de la vie ne jouent qu'un rôle très-secondaire, tandis que ceux du cœur occupent le premier plan. Les faits y tiennent moins de place que les sentimens, et l'analyse des passions dans tout leur développement remplit la majeure partie du récit.

L'amour y domine toutes les relations sociales, tous les rapports individuels. Pour faire mieux sentir encore sa suprématie, on le met en conflit avec les idées du monde, en révolte contre la société. Enfin, et c'est en ceci que l'on manque à la vérité et à l'observation, l'on prétend unir dans le même cœur l'amour le plus dévoué, le plus noble, le plus poétique, avec les passions les plus basses, les inclinations les plus viles.

Ainsi l'on choisira pour héros un forçat libéré, ou bien un débauché, un joueur, un homme à l'entrée ou à la sortie de la carrière du crime; puis on relèvera par l'amour cette nature dégradée.

C'est un tour de force qui tente les écrivains hardis et les séduit facilement, parce que rien ne prête mieux que le sophisme aux charmes du style, et que l'esprit saisit avec ardeur la pensée d'émettre et de soutenir quelque idée neuve, quelque proposition opposée au système généralement adopté.

L'intelligence aime à exercer ses facultés dans un travail

semblable, et les productions qui en résultent offrent un attrait de nouveauté, d'originalité dont le public est en général assez avide.

*La Comtesse de Servy* appartient tout-à-fait à ce genre de romans. Madame Angélique Arnaud semble vouloir marcher sur les traces de G. Sand, et elle participe à la fois aux qualités et aux défauts de cet écrivain remarquable.

Henri Clairfort est un jeune homme sortant du collége, qui est venu à Paris pour pâlir sur les bancs d'une étude d'avoué. Mais l'amour, s'emparant de son cœur ingénu, lui fait bientôt oublier tout pour ne songer qu'à la belle Irène de Servy, jeune veuve dont les attraits l'ont séduit. Avec cette impétuosité irréfléchie d'une première passion, il s'attache aux pas de celle qu'il aime, mais qu'il ne connaît encore que pour l'avoir rencontrée quelquefois à l'église ou à la promenade. Il se hasarde même à lui faire connaître par une lettre les sentimens qu'il éprouve. C'est par cette déclaration que débute le roman. Elle est passionnée et écrite avec tout le feu d'un amant poète, avec toute l'exagération d'un sentiment de jeune homme.

Irène la reçoit avec une évidente satisfaction d'amour-propre, mais c'est une femme assez froide, peu susceptible de sympathie affectueuse, légère et égoïste. D'ailleurs elle a promis à son mari mourant de ne pas songer à le remplacer avant trois années au moins. Elle aurait donc rejeté sans peine la requête d'Henri et déchiré sa lettre après s'en être amusée un instant. Mais sa soubrette et sa compagne, Juliette dont le cœur aimant comprend tout autrement la vie et n'a pu voir sans en être touché la persévérance avec laquelle ce jeune homme s'attachait à leurs pas, Juliette, qui à défaut de sa maîtresse se sent portée à répondre elle-même à l'amour d'Henri, intercède pour qu'on ne lui ferme pas tout accès, pour qu'on ne lui refuse pas tout espoir, et elle plaide si bien sa cause qu'Irène consent à le recevoir chez elle.

On se figure aisément la joie du jeune homme et le bonheur qu'il goûte auprès d'Irène dont il captive bientôt l'esprit par sa beauté, sa jeunesse, et par l'empreinte poétique que l'amour jette sur tout son être. Mais elle ne s'abandonne point à la séduction; tout en sentant de jour en jour son affection pour Henri devenir plus forte et s'emparer davantage de toutes ses pensées, elle demeure fidèle à ce qu'elle a promis, et à toutes les sollicitations de Clairfort elle oppose le terme fatal de trois années, au bout desquelles elle ne sera qu'à lui seul.

Cependant cet amour qui remplit la vie du jeune homme ne lui laisse plus le temps de s'occuper de ses travaux, de ses

études. Il se verrait bientôt sans aucune ressource sur le pavé de Paris s'il n'y avait rencontré un ancien professeur qui avait été son protecteur et son ami au collége, et qui se charge de lui ôter toute inquiétude à cet égard. Ce professeur, qui se nomme Jérôme, est un être mystérieux, inexplicable, rouage secret qui est le principal moteur de l'intrigue et qui se retrouve dans tous les romans de ce genre. Le type de ce personnage indispensable, ou, comme on dit aujourd'hui, fatal, est le Tremnor de Lélia. C'est le patron qui a servi à tailler toutes les copies.

Jérôme est donc un de ces êtres monstrueux enfantés par nos imaginations du jour, chez lesquels on entasse vices et vertus, crimes et grandes actions, tout ce qu'il y a de plus vil et tout ce qu'il y a de plus noble; sortes de champ clos où les deux extrêmes de la nature humaine se rencontrent et se livrent un combat terrible. Depuis qu'il a quitté le collége, il s'est jeté dans tous les excès, il a voulu connaître le monde sous toutes ses faces, en épuiser toutes les jouissances; puis il s'est pris à mépriser la société, à la haïr, à chercher tous les moyens de lui nuire, de se soustraire à ses obligations et de fouler aux pieds ses lois. Une fois lancé sur cette route on va loin, et Jérôme était d'un caractère trop résolu pour reculer devant aucune considération. D'ailleurs la nécessité de pourvoir à sa subsistance et à celle de ce jeune homme qu'il affectionne si vivement ne lui permet plus de s'arrêter. Mais il veut entraîner Henri dans cette même voie et en faire son complice. Après l'avoir préparé par le sophisme, il lui propose un premier essai pour mettre son courage à l'épreuve. C'est un vol nocturne, ni plus ni moins, chez une femme que Jérôme connaît, et qu'il sait être en possession d'une somme assez forte en or déposée dans son secrétaire. Henri cède à la tentation par reconnaissance; il part au milieu de la nuit, s'introduit dans la maison de campagne de Louise, pénètre jusque dans la chambre où elle dort.

Là, pendant qu'il hésite à consommer son crime, cette femme se réveille, le voit, et, touchée de la beauté du jeune homme, lui pardonne avec la meilleure grâce du monde, et ne craint pas lorsque la gendarmerie, avertie par un espion de la police, se présente pour arrêter Henri, de déclarer qu'elle était d'accord avec lui, qu'elle lui avait donné un rendez-vous, et de le faire ainsi passer publiquement pour son amant.

C'est toujours une conséquence du système qui place l'amour au-dessus de tout et en hostilité ouverte avec les conditions sociales.

Voilà donc Henri Clairfort aimé de trois femmes, Irène,

Juliette et Louise. Quoique la jalousie ne paraisse être dans le caractère d'aucune, il aurait eu cependant de la peine à maintenir la paix entr'elles, et il était fort embarrassant de trouver une solution, soit à ce triple amour, soit à la position d'Henri et de Jérôme réduits à voler pour vivre.

L'auteur a senti la difficulté de la situation, et comme son intention n'était pas de faire intervenir la justice humaine, ni de conduire ses héros au bagne, il lui a paru nécessaire d'en sortir brusquement en faisant mourir Henri d'une phthisie qui atteint son plus haut période à la suite d'un mouvement généreux qui l'a porté à se jeter dans l'eau glacée pour en retirer une pauvre femme. Il meurt donc entouré des trois femmes qui l'aiment et qui le pleurent.

Irène oublie bientôt, dans les distractions du monde, cette passion qui avait plus flatté son amour-propre que touché son cœur. Louise se rencontre seule avec Jérôme sur la tombe d'Henri. Il implore son pardon qu'elle lui accorde, car il abjure ses erreurs et veut recommencer une nouvelle vie.

« Jérôme salua cette dalle et la parcourut de son triste et » froid regard; puis il suivit Louise qui venait de recevoir » d'un seul mot la révélation de son passé; il la suivit sans » incliner la tête, sans lui demander un encouragement » nouveau. Elle avait prononcé une parole de miséricorde : » c'était tout ce qu'il voulait d'elle. Il s'était dit à lui-même : » Je veux rentrer dans la voie de l'honneur ; et ce mot avait » suffi pour régler son avenir. La forte trempe de son âme ne » demandait pas, pour se régénérer, les étreintes du remords, » les ferventes prières, les larmes d'amour qu'exigeait l'organisation délicate et nerveuse d'Henri : celui-ci ressemblait » à la fleur penchée qui se relève lentement après l'orage; » l'autre, au fier lion qui sort d'un seul bond du limon où il » s'était engagé, et ne songe à la honte de sa chute que pour » secouer et sécher sa crinière au feu du soleil.

» Henri s'était épuisé à compter les souillures de sa vie ; il » évoquait ses souvenirs pour pleurer sur les écueils qui » l'avaient fait échouer.

» Jérôme rejetait du pied son manteau d'opprobre et marchait résolument devant lui pour explorer sa route nouvelle.

» Henri était mort de son repentir.

» La résurrection de Jérôme promet de grandes et nobles » œuvres.

» Ainsi fut accomplie l'expiation du faible ; ainsi s'accomplira l'expiation de l'homme fort. »

Le style de madame Angélique Arnaud est en général pur, harmonieux, mais un peu trop tendu. Dans ces romans où

l'analyse psychologique occupe presque toute la place, il est nécessaire de soutenir l'intéret par le charme des descriptions. Mais on lui saura gré de n'avoir pas eu recours à ces scènes horribles, à ces émotions affreuses si communes dans les œuvres de nos romanciers modernes. On reconnaîtra en elle un talent susceptible de productions remarquables, si surtout elle essaye de suivre une route meilleure et plus fertile; car il nous semble que ce genre de roman est ingrat à traiter; il offre peu de ressources à l'intérêt, et il exige un travail de style très-difficile.

---

CASTILLE ET LÉON, drame, par *Ferdinand Dugué.* — Paris, chez E. Renduel, 1838. In-8. 6 fr.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de critiquer assez fortement M. Ferdinand Dugué, en parlant de ses romans. Aussi est-ce avec un vif plaisir que je rends compte de ce nouvel ouvrage qui dès les premières pages montre un progrès réel dans le talent de l'auteur.

Il est commun aujourd'hui de voir de jeunes écrivains persévérer dans la fausse route qu'ils ont prise dès leur début, ou bien, après avoir acquis un nom par le succès d'un premier ouvrage, se reposer sur la puissance de ce talisman pour faire accepter au public les plus pitoyables productions.

Mais travailler avec zèle, avec conscience, chercher à corriger ses défauts, à se perfectionner, s'élever graduellement à mesure que les facultés, développées par l'étude, s'éclairent et s'agrandissent, c'est une chose bien rare et qu'on doit d'autant plus estimer.

« L'art est plein d'exigences, » dit M. F. D. dans sa dédicace adressée à Victor Hugo, « qu'on a, selon moi, beau-» coup trop méconnues de nos jours; et, plus je vais, plus je » hais les tours de force littéraires, plus je dédaigne les ma-» tamores qui font si bon marché de la langue et de la ver-» sification. L'artiste commet assez de fautes malgré lui pour » n'avoir pas besoin d'en commettre sciemment, et, on a » beau dire, la grandeur n'exclut pas la pureté, l'harmonie » n'est pas la monotonie, les règles ne sont pas des entraves, » et la licence n'est fort souvent que de la paresse. »

Ces paroles pleines de sens annoncent chez l'auteur de la *Semaine de Pâques*, et de *Geoffroy Rudel*, un esprit supérieur qui comprend combien le travail est nécessaire pour arriver à produire une œuvre littéraire remarquable; et en effet son drame laisse bien loin derrière lui les pâles et imparfaites ébauches par lesquelles il s'était fait connaître jusqu'à pré-

sent. Mais il est piquant surtout de voir ces paroles adressées à M. Victor Hugo, dont le système pris à la lettre par ses fervens admirateurs a justement été la principale source des licences, des barbarismes et des tours de force de tous les matamores littéraires de notre époque.

Sans doute M. Dugué n'a eu en le faisant aucune intention critique, mais il a prouvé qu'en admirant le génie poétique de M. Victor Hugo, il ne se croyait pas obligé d'en respecter les défauts et les écarts.

Le sujet de ce drame est le règne de don Pèdre, tyran cruel qui opprimait l'Espagne, vers l'an 1355. La scène s'ouvre par une conjuration dirigée contre le roi par don Juan d'Albuquerqué son ministre. Fatigué des excès de ce prince, qu'il avait cependant façonné lui-même à la corruption et à la cruauté, don Juan, trompé par une fausse nouvelle qui le lui a représenté comme à l'agonie, se réjouit à la pensée qu'il va être maître de disposer de la couronne :

. . . . . . Quelle œuvre j'entreprends !.....
Réunir cette nuit, dans ma maison, les grands,
Les princes, les prélats d'Espagne, avec mystère,
Mêlés aux députés de France et d'Angleterre,
D'Aragon, de Navarre et de Portugal ! — Mais,
Ce projet pourra-t-il me réussir jamais ?.....
Oui ! — depuis quelques jours sur son premier ministre
Pèdre a laissé tomber plus d'un regard sinistre :
Sa mort me sauvera ; car il est temps, je croi,
Pour ta tête, vieillard, qu'il vienne un autre roi !....
Ah ! malgré moi, vraiment, j'ai peur de quelque piége !
— Ainsi, lorsqu'ils auront choisi chacun leur siége,
Moi, je me lèverai du milieu d'eux, disant :
— J'ai laissé dans son lit don Pèdre agonisant !
A quel maître, après lui, laisserez-vous l'Empire ?....
Jugez et décidez ! — Que le Ciel les inspire !....
Mais de cette manière, au moins, le nouveau roi
Se souviendra toujours qu'il fut élu chez moi,
Qu'il n'aurait eu sans moi ni sceptre ni couronne,
Et je partagerai la moitié de son trône !....

Un nouveau message qui lui annonce que le roi n'a plus qu'une heure à vivre, le confirme dans son projet, et il laisse hautement éclater sa joie.

La nuit vient, les grands et les ambassadeurs s'assemblent dans le château du ministre qui reçoit les sollicitations de chacun de ces derniers en faveur de leurs princes souverains.

La mère de don Pèdre vient elle-même assister à cette délibération qui doit donner un successeur à son fils encore

vivant. Le tyran s'est, par son odieuse conduite, attiré la haine de ceux-là mêmes sur l'affection desquels il semblait devoir le plus compter.

Don Juan répond par des paroles évasives aux propositions et aux promesses des ambassadeurs, il ne veut prendre aucun engagement ; mais au moment où la discussion va commencer, apparaît tout-à-coup, au milieu de l'assemblée, don Pèdre en personne, accompagné de ses satellites, à la tète desquels sont deux juifs ses confidens intimes et les complices ordinaires de toutes ses cruautés. Sa prétendue maladie n'était qu'une feinte imaginée par lui pour perdre don Juan. Fortement irrité de voir que tous les ambassadeurs se sont empressés d'accourir pour se partager ses dépouilles, dans un premier mouvement de colère, il s'écrie qu'on ferme les portes et veut faire périr tous les coupables à la fois. Mais Duguesclin, le représentant de la France, n'était pas homme à se laisser égorger sans une vigoureuse résistance. Il se précipite sur le roi, le saisit, le terrasse, et le force de se mettre à genoux en levant sa dague sur sa poitrine. Là il dicte ses conditions, qui sont la liberté et la vie sauve pour les assistans, puis la promesse que don Pèdre rappellera auprès de lui sa femme, Blanche, qu'il tient enfermée dans une prison. La frayeur obtient tout du roi, et Duguesclin ainsi que les autres peuvent partir sans crainte. Mais don Pèdre assouvit sa vengeance sur don Juan, dont tous les rêves ambitieux vont aboutir à une mort violente. Quelques autres complices sont également immolés, et don Pèdre ne songe pas davantage à tenir les promesses qui lui ont été arrachées par Duguesclin.

Un assez long espace de temps sépare le second acte du premier. L'auteur nous transporte dans la forteresse de Médina Sidonia où gémit la reine Blanche. Nous y retrouvons une autre victime des brutales passions du roi, Chrétienne de Sempy, dont le déshonneur a déjà fourni quelques scènes assez dramatiques dans le premier acte.

Séduite par Don Pèdre, elle a eu un enfant qui dès le moment de sa naissance a été séparé d'elle ; et envoyée auprès de la reine, de la suite de laquelle elle faisait partie, elle joint ses pleurs et ses regrets à ceux de cette malheureuse princesse.

Voici des vers qui m'ont paru exprimer, d'une manière touchante et vraie, la douleur de cette jeune femme.

Auprès de ce balcon viens un instant t'asseoir,
Pauvre mère !.... d'ici ton œil peut entrevoir
Un coin de la chaumière où ton enfant s'élève !
Le toit rustique fume et la lune se lève,

Le fils de ta douleur s'endort en ce moment,
Et l'Angelus le berce en un concert charmant!....
Être de lui si près et si loin! de nos songes
C'est ainsi que croyant les doux et vains mensonges,
Pour saisir un trésor tombé sur le chemin,
Un splendide trésor, nous étendons la main,
Et que nous la sentons tout-à-coup retenue
Entre les doigts glacés d'une main inconnue!....
Aujourd'hui, tu le vois ce trésor précieux,
Le voici, là, tout près, il brille sous tes yeux,
Il fait battre ton cœur, tu veux rompre ta chaîne
Et le saisir.... Malheur! la main de fer t'enchaîne!
Eh bien, contente-toi seulement de le voir,
Le désir est mauvais quand manque le pouvoir;
Auprès de ce balcon viens rêver, pauvre mère,
Et de ton fils absent caresse la chimère!....

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Autrefois je formais un unique désir,
Je demandais à Dieu la grâce de choisir,
Dans mon pays natal, quelque part, loin des villes,
Avec de l'eau, des fleurs, des ombrages tranquilles,
Et des cœurs bien unis par de chastes amours,
Un abri simple et pur, pour y passer mes jours.
Heureuse fille, heureuse épouse, heureuse mère!
Oh! ne jamais quitter l'enfant dont on est fière,
Le tenir endormi dans ses bras, et s'asseoir
Au foyer de l'aïeule, en famille le soir,
Baiser son petit cou pour le faire sourire,
Et le lever tout grand pour que chacun l'admire,
Et sous l'œil paternel le bercer demi-nu!
Hélas! mon rêve, hélas! qu'es-tu donc devenu?....

Ce fragment offre une poésie gracieuse, pleine d'harmonie et pure de toute inversion forcée, de toute phrase tourmentée. Le style de M. Dugué ne se soutient pas toujours aussi bien, mais en général il est travaillé avec un soin remarquable.

Le drame se développe et se complique : Don Pèdre vient auprès de Blanche, mais ce n'est pas le repentir qui l'y amène. Une infernale pensée dirige toutes ses actions; il veut se débarrasser de cette femme par le poison, et ses fidèles juifs ne sont que trop empressés à satisfaire ce barbare désir. Blanche meurt; mais le roi ne commet pas impunément ce nouveau crime; la mesure semble comblée et sa tête s'égare. Il se croit poursuivi par l'ombre de sa victime, et tombe dans de violens accès de démence pendant lesquels il paraît tourmenté par la terreur et le remords. Cette folie fournit à M. Dugué des scènes terribles et des passages d'une énergie fort remarquable.

Dans les trois derniers actes, la noblesse poussée à bout par la tyrannie, soulève de tous côtés le peuple contre Don Pèdre qui essaye de lutter quelque temps, puis se voit obligé de fuir, est abandonné des siens, et finit par êtré tué sur le champ de bataille par le bras redoutable de Duguesclin.

Dans cette dernière partie de son drame, l'auteur a suivi tout-à-fait la manière de Shakespeare.

Les divers épisodes de la guerre se passent sur la scène et y jettent beaucoup de mouvement. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir un peu trop allongé son œuvre, et accordé trop de place aux longs discours de Chrétienne de Sempy, dont le dévouement et la résignation sont très-nobles sans doute, mais seraient plus dramatiques en étant moins verbeux.

Au total, ce drame est plutôt fait pour la lecture que pour la scène ; aussi l'auteur n'a-t-il point cherché à le faire représenter. C'est une œuvre littéraire qui offre un intérêt véritable et décèle un talent supérieur.

« Je suis patient, très-patient, » dit M. Dugué en terminant sa dédicace, « je n'ai point hâte d'épouser la gloire, et » rien ne m'empêche d'attendre. »

Ces paroles annoncent chez le jeune écrivain la résolution de travailler avec zèle et persévérance ; et, avec des facultés comme les siennes, une telle résolution ne sera pas vaine ; la distance qui sépare sa dernière œuvre de celles qu'il avait publiées auparavant en est une preuve, et c'est en même temps une promesse pour l'avenir.

On doit signaler avec joie comme un progrès dans la nouvelle école littéraire, ces efforts pour unir l'harmonieuse pureté de la langue aux formes nouvelles de l'art; cette tendance à rentrer dans les limites que d'imprudens novateurs avaient franchies trop légèrement, et à se lancer dans une voie de progrès réel. Les règles étroites de l'ancienne poétique ont été rejetées avec raison comme des chaînes pesantes qui arrêtaient l'essor du génie; mais on a eu le tort trop commun chez les hommes de vouloir remplacer un système par un autre système; et l'on n'a pas songé que la licence effrénée, que l'exagération du sentiment et de la parole n'étaient pas plus vraies, pas plus naturelles que l'affectation guindée à laquelle on voulait les substituer.

Aujourd'hui la réaction commence, mais il faut l'empêcher à son tour d'aller trop loin ; et, instruits par les écarts de leurs devanciers, nos jeunes écrivains doivent se tracer leur route à travers tous les paradoxes enfantés par la passion, en prenant pour guide le beau, c'est-à dire le vrai. C'est la seule loi qu'on puisse imposer à la littérature comme aux arts, c'est la pierre de touche que la nature nous donne

pour éprouver nos œuvres, qui ne peuvent jamais être qu'une image plus ou moins bonne des siennes.

---

ART POÉTIQUE D'HORACE, pour la première fois traduit vers pour vers, par Mollevaut, de l'Institut. 2e édition. — Paris, chez l'auteur. 1838. In-12.

M. Mollevaut, fidèle au précepte du maître :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,

travaille sans cesse à perfectionner ses œuvres, et en éditeur vraiment consciencieux il publie la nouvelle édition de son Art Poétique accompagnée de l'ancienne. De cette manière le lecteur peut apprécier vraiment son mérite et juger les changemens qui ont été faits.

Ayant déjà rendu compte de cette traduction l'année dernière, je me bornerai à dire que les efforts de M. Mollevaut tendent surtout à se rapprocher toujours plus du texte latin, sans cependant altérer l'harmonie du vers ni la pureté de la langue. Sa louable persévérance est arrivée sous ce rapport à des résultats vraiment étonnans. Mais je les ai fait connaître dans mon premier article par d'assez longues citations, et j'ajouterai seulement que ce nouveau travail n'a fait que les rendre encore plus remarquables.

En tête du volume se trouve une ode intitulée *la Postérité*, dans laquelle l'auteur suppose voir cette déesse qui lui prédit une gloire durable et brillante. Il se fait adresser par elle en fort beaux vers, les plus pompeux éloges.

> Va, c'est assez, dit-elle, offrir à mon histoire
> De tes hardis travaux l'hommage méritoire,
> Et d'encens poétique embaumer nos autels :
> Vétéran de la gloire et non pas invalide,
> Que ta vieillesse consolide
> Cet œuvre qui t'élève aû rang des Immortels.

On voit que M. Mollevaut se décerne hardiment lui-même la palme, et que sa propre gloire l'inspire dignement, car il s'élève dans cette pièce à une grande hauteur. Les strophes suivantes, qui font partie de ce curieux morceau, m'ont paru fort remarquables sous le rapport de l'harmonie et de la pureté.

> Ma voix redit en vain le tribut de tes veilles,
> A peine elle effleura la moitié des merveilles,

Fières du beau matin de ton génie ardent :
Mais si l'astre du jour rayonne à sa naissance,
J'aime autant sa magnificence,
S'il déploie un drap d'or au seuil de l'Occident.

Aux rangs de l'Institut monté depuis six lustres,
Tu joignis ta lumière aux lumières illustres
De ce Soleil des arts que ta lyre a chanté ;
Et tu suivis les dieux dont l'éclat te devance,
Semblable à Phébus qui s'avance
Au milieu des concerts de l'Olympe enchanté.

Nancy, toi, son berceau, prépare ton hommage !
Le ciseau, qui pour toi gravera son image,
Ne rendra pas vivant un marbre suborneur.
Quarante ans de succès, aux pompes de sa fête,
Placent sa couronne à ton faîte,
Où ton plus grand poète a ton plus grand honneur.

Ah ! si contre son luth sentant leur impuissance,
Des cris ont de ses mœurs attaqué l'innocence,
Tous ses muets mépris les ont seuls combattus !
Moi, sur son noble front, qui me tint sa promesse,
J'ai mis la palme du Permesse,
Et je mets à sa main la palme des vertus.

Il fit ce que jamais nul mortel n'a pu faire !
Et vivant des lauriers que son honneur préfère,
Sa mâle pauvreté, qui dompte les revers,
Sait, qu'après les mépris, la plus fière vengeance,
Contre une criminelle engeance,
C'est de la sillonner du foudre des beaux vers.

Barbares ! cessez donc d'insulter son génie ;
Cessez de lui ravir ses trésors d'harmonie,
Pour orner les lambeaux de chants aventuriers :
Moi, je dis à la fraude, en lui rivant sa chaîne,
Que plus elle sème de haine,
Plus il récoltera des moissons de lauriers.

Je doute que jamais poète ait osé ainsi s'élever lui-même des statues, se poser des couronnes sur la tête, et s'adjuger des moissons de lauriers. Non que l'estime de soi-même manque aux disciples d'Apollon ; en général ils en sont au contraire abondamment pourvus ; mais il est bien rare de la trouver unie à cette franche bonhommie qui la met à découvert tout naturellement sans aucun scrupule, sans nulle fausse honte. Si dans cette ode M. Mollevaut paraît s'abandonner complaisamment à un mouvement d'orgueil, il le fait du moins avec

une naïveté et une conviction qui donnent à son œuvre une grande originalité. D'ailleurs chez lui ces prétentions, quelque exagérées qu'elles soient, s'appuient sur un mérite réel, et lors même que la Postérité ne parlera pas tout-à-fait le langage qu'il met dans sa bouche, elle rendra certainement justice à son talent.

---

REVUE FRANÇAISE. — Paris, chez Dupont et Comp^e. Il paraît chaque mois un Numéro de 12 feuilles; prix, 40 fr. par an pour Paris.

De tous les recueils périodiques qui se publient en France, voici le premier qui justifie d'une manière complète le titre de *Revue* depuis long-temps emprunté aux Anglais, et qui mérite d'être placé au premier rang à côté des meilleurs *Review* de la grande Bretagne.

Les doctrines politiques qui y sont parfois développées avec un incontestable talent trouvent sans doute dans le public une vive opposition; et c'est un sujet trop scabreux pour que nous voulions entreprendre soit de les louer, soit de les critiquer. Mais, bonnes ou mauvaises, elles excitent vivement l'attention, puisque chacun des articles de M. Guizot, insérés jusqu'à présent dans la Revue Française, a été aussitôt extrait, reproduit, commenté par presque tous les organes de la presse.

Peu aptes à prononcer un jugement en pareille matière, nous laisserons de côté la partie politique de ce recueil, et nous nous contenterons de le recommander sous les autres rapports qui nous offrent plus d'attraits.

La Revue française consacre la majeure partie de ses pages à l'examen de toutes les publications importantes. Au lieu de donner à ses souscripteurs des romans en détails, comme font tant d'autres recueils, elle s'occupe principalement de leur faire connaître les ouvrages les plus saillans à mesure qu'ils paraissent, et elle se trouve ainsi appelée à traiter les questions les plus intéressantes qui soient à l'ordre du jour.

Sa critique est en général remarquable par la hauteur des vues et par la dignité du langage.

Parmi les articles les plus importans de la Revue française, nous citerons ceux sur *l'Histoire de sainte Elisabeth de M. Montalembert*, sur la Traduction de l'*Histoire de la Suisse de Muller*, sur les *Pensées d'Août de M. Sainte-Beuve*, sur *Kant*, sur l'*Histoire de France de M. Michelet*, sur *Monk*, et enfin sur l'*Histoire de France de Bignon*. Ce dernier article, dû à la plume de M. le professeur Rossi, est écrit avec un talent plein d'énergie et de force. Il présente un tableau rapide, mais tracé de main de maître, du règne de Napoléon qui y est envisagé d'une ma-

nière neuve, sans passion, avec la froide mais juste sévérité de l'historien impartial.

En appelant M. Rossi à Paris et en lui accordant la grande naturalisation, la France vient d'acquérir un bon écrivain de plus, un homme dont le talent ne pourra que jeter un vif éclat dans la carrière qui lui est réservée. Je terminerai cet article par une citation extraite de la fin de son morceau sur Napoléon, où il résume avec une véritable éloquence son jugement sur l'Empereur.

« Il nous a laissé de grandes choses, de glorieux souvenirs, » mais surtout de graves enseignemens.

» La plus haute raison n'est que faiblesse, lorsque le senti- » ment du juste ne l'inspire pas, et que l'amour de l'huma- » nité ne l'anime pas de ses nobles élans.

» En présence d'une grande époque historique, d'une ré- » volution qui, en l'élevant sur le pavois, lui avait appris » qu'une ère nouvelle venait de commencer pour le monde; » au milieu de la lutte sanglante du privilége contre la loi » commune, du pouvoir absolu avec les libertés politiques, » Napoléon oublie ces immenses intérêts, ce grand apostolat.

» Descendu ainsi des hauteurs où la Providence l'avait » placé, son horizon se rétrécit et sa cause se confond avec » celle des mille princes ambitieux, avides, irascibles, dont » l'histoire a conservé le souvenir.

» Songe-t-il à l'Espagne, le sentiment de famille le domine » et l'aveugle. Songe-t-il à la Prusse, il cède au dépit person- » nel; il veut venger des sarcasmes au prix des intérêts de la » France et de l'avenir de la Révolution.

» Avec le pape, tantôt timide et presque aussi superstitieux » qu'un paysan corse, tantôt sophiste de l'école du XVIII$^{e}$ siè- » cle, il ne sait être ni catholique, ni révolutionnaire. Il ra- » mène une question immense aux minces proportions d'un » épisode du blocus continental.

» Il ménage l'Autriche comme un simple gentilhomme mé- » nage un grand seigneur dont il voudrait fréquenter les salons.

» Et dans sa colère contre les Anglais, il leur suscite de tou- » tes parts des alliances ouvertes et des amitiés secrètes.

» Lui, qui avait pour mission de travailler à l'émancipation » des peuples, ligue les peuples contre lui, et leur prépare de » longues années de servitude et de combats.

» Lui, que la France avait fait si grand, met la France, qu'il » aimait cependant, à deux doigts de sa perte; lui, qui devait » laisser un nom resplendissant de la gloire la plus pure et » cher aux nations, a eu besoin d'apologistes et de défen- » seurs, et n'a été replacé dans les hauteurs de l'histoire que » par la réaction ingrate et stupide de ses ennemis.

» Désormais nul ne saurait lui enlever la haute place qu'il » occupe dans l'histoire du monde. Malgré ses erreurs, cette » place lui est due. Sa gloire, son génie, le bien qu'il a fait, » sont des titres ineffaçables.

» Mais l'histoire, dans son inflexible impartialité, ne pourra » pas ne point ajouter : Il n'a pas accompli toute sa mission ; » il est tombé, parce qu'il a méconnu son origine et sa force, » et qu'il s'est abaissé jusqu'à l'égoïsme. »

---

**LES CHEMINS DE FER**, dialogue, par *Paillet de Plombières*. = **LE DUEL**, par le même. — Paris, 1838. In-8.

Voici deux nouvelles pièces de l'auteur des *Athénéennes*. On y retrouve la même facilité de manier la langue poétique, la même pureté de vers qui ont fait le succès des autres productions de M. Paillet de Plombières. En ce temps d'herésie littéraire où chacun semble se faire un mérite de fouler aux pieds toutes les règles bonnes ou mauvaises de l'ancienne poétique, il a su, sans lui faire trop perdre sa pompe classique, plier le vers alexandrin aux sujets de la vie commune; il est demeuré fidèle disciple de la vieille école, et, quelque opinion que l'on ait à cet égard, on ne saurait lui refuser un talent assez agréable.

Son dialogue sur les *Chemins de fer*, est une discussion entre un partisan du progrès et un ennemi des innovations. C'est dans un genre familier, et l'on y trouve une image assez fidèle de ce qui a dû se dire et se répéter bien souvent parmi les bons bourgeois de Paris, lorsque l'on vit paraître, sur tous les murs de la Capitale, des affiches annonçant que par le chemin de fer on pouvait aller à Saint-Germain en trente minutes.

. . . . . . . . . . . . pour nous exploiter,
Vos chers industriels ne savent qu'inventer.
Le pot-au-feu, tout chaud, circule dans la ville,
Le long d'un mur s'élève un échafaud mobile;
A ma porte se creuse un puits artésien;
Plus loin s'enfle un ballon; mais tout cela n'est rien,
Si la vapeur ne sait, bravant mille aventures,
Donner le vol de l'aigle à de lourdes voitures;
Et voilà qu'un wagon, dévorant le chemin,
Rapproche en un clin-d'œil Paris et Saint-Germain.

Voilà bien l'expression de la mauvaise humeur des partisans du passé, auxquels chaque nouvelle invention coûte des soupirs et des regrets. Son ami lui répond en vantant les avantages du chemin de fer, et surtout en faisant l'éloge

de la France, qu'il place au-dessus de toutes les autres nations. Cette gloriole pourra paraître assez déplacée à propos de chemin de fer, car ce n'est malheureusement pas le côté brillant de la France; mais l'observation n'en est que plus vraie, et c'est tout-à-fait la manière de raisonner la plus commune chez les Parisiens.

Tout en causant, les deux interlocuteurs sont arrivés au moment du départ, et l'ami de la vapeur s'écrie :

Voyez de quelle ardeur, dirai-je quelle ivresse,
Au bureau du voyage on se pousse, on se presse!
On assiége la porte, elle s'ouvre trop tard,
On voudrait avancer le moment du départ.
Enfin, billet en main, d'un pas leste on s'élance,
On prend place aux wagons, l'œil brillant d'espérance.
Déjà l'onde, à regret remplissant son destin,
Se courrouce et mugit dans sa prison d'airain;
A ce courroux bruyant qui s'exhale en fumée,
La machine va prendre une allure animée.
Au son du cor on part; au gré de la vapeur,
On glisse dans les airs, et personne n'a peur.

Cette dernière considération paraît décider son adversaire, qui, tout en murmurant, se résigne à en essayer et à l'accompagner à Saint-Germain.

— *Le Duel* est un fragment de poésie plus grave, inspiré à l'auteur par le désir de combattre l'un des plus funestes préjugés du monde, et dont le style est en général à la hauteur des nobles sentimens qu'il exprime.

Il est bon que tous les hommes dont le nom et le talent ont quelque autorité, élèvent la voix et unissent leurs efforts pour détruire ce misérable abus que l'on fait de l'honneur et de la vie. La loi punit aujourd'hui le duel comme un délit, mais cela ne suffit pas encore. Il faudrait que l'opinion publique lui vînt en aide, il faudrait déverser le mépris et le ridicule sur cet acte stupide, et montrer au doigt les pauvres dupes, assez sottes pour aller risquer leur vie pour une parole et se faire tuer par un spadassin qui se fait un jeu de cette espèce de meurtre.

Le passage suivant, qui termine la poésie de M. Paillet de Plombières, nous a paru assez heureusement conçu :

Jeune homme, trop souvent une parole vaine
Suffit pour t'enflammer d'une implacable haine;
N'est-il pas une voix dont l'accent séducteur
De sentimens plus doux puisse remplir ton cœur?
Ce cœur est-il muet? sur ta lèvre inspirée
Jamais le nom chéri d'une amante adorée!

N'as-tu pas une sœur aux baisers innocens,
Heureuse de t'ouvrir ses deux bras caressans?
Seul dans ce monde! oh! non, je vois ta tendre mère.
Ah! frémis, en songeant à son angoisse amère,
Si, rapporté bientôt, blessé, pâle, souffrant,
On lui disait : Voilà votre fils expirant!....
Grand Dieu! ton sein meurtri, ta profonde blessure,
Quel spectacle! peins-toi sa douleur sans mesure.
Avant d'aller te battre, en tes transports fougueux,
Cours embrasser ta mère, et pars, si tu le peux!....

---

**L'ÉVÊQUE D'AUTUN**, par *Siméon Chaumier.* — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LA FEMME NOIRE**, par *N. Gretsch;* trad. du Russe par Mme Sophie Conrad. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Siméon Chaumier a déjà publié l'*Hôtel de Pet-au-Diable*, et la *Tavernière de la Cité*, deux mauvais romans, ou du moins qui nous ont paru tels, et dans lesquels nous n'avons su voir qu'un dévergondage de style et de pensées qui n'avait, comme on dit, ni rime ni raison. Mais voici que dans son nouvel ouvrage il nous apprend que sa plume a été dirigée par une idée philosophique de la plus grande profondeur, et que par conséquent nous ne sommes que des ignorans qui ne l'avons point compris.

Sous le titre singulièrement ambitieux de *Esthétique littéraire*, M. Siméon Chaumier a placé en tête de l'*Évêque d'Autun* une espèce d'avant propos dans lequel il nous explique que son but a été de développer la *synthèse passionnelle* dans une *trilogie de mœurs*. Si vous ne comprenez pas, écoutez ce qui suit.

« J'ai, » dit-il, « après avoir interrogé le cœur humain, » tâché de peindre, avec un livre pour chacun, ces trois » points :

» Dans le premier, la Tavernière, l'homme-désir;

» Dans le second, l'Hôtel de Pet-au-Diable, l'homme-» passion;

» Dans le troisième, l'Évêque d'Autun, l'homme-regret.

» Désir, qui est juvénilité du cœur; passion, qui est virilité » du cœur; regret, qui est vieillesse du cœur. Juvénilité, » inexpérience des hommes; virilité, achopement dans le » contact des hommes; vieillesse, désillusion des hommes. » Inexpérience, qui est tâtonnement; achoquement, qui est » attouchement; désillusion, qui est dégoût. Tâtonnement, » valeur idéale de la passion; attouchement, valeur relative » de la passion; dégoût, valeur positive de la passion. »

Voilà une démonstration en règle, et si le lecteur ne comprend pas encore, il ne lui reste plus qu'à lire les trois romans d'un bout à l'autre pour y retrouver la *synthèse passionnelle* : lourde tâche, je vous assure ; car voici dans quel style l'auteur parle et fait parler tous ses personnages :

« La veille de ce jour, quand l'ombre épaississait la nuit, » quand la fumée se raréfiait, indécise, grise et fondante à » l'air, au-dessus du chaume poudreux des toits; quand les » corvéables villageois, enfouis silencieux dans le rustique » ajustement de leur couche, commençaient à puiser, dans » le bienfaisant sommeil de leur âme résignée et de leur corps » fatigué, les forces nécessaires aux fatigues de la fete du » lendemain; quand plus rien dans la solitude des campa» gnes ne donnait signe de vie, si ce n'est le hibou, cet an» tique camarade de la nuit, et le ver luisant, cet orgueilleux » insecte-roi des ténèbres, deux jeunes amans, fiancés et » bientôt unis, entraînés par un élan de leur cœur loin de » leurs foyers, s'enfonçaient dans l'épaisse profondeur de la » châtaigneraie qui avoisinait la culture de l'un deux... »

En vérité, l'on ne conçoit pas comment, avec un langage aussi diffus et aussi lourd, un auteur peut se croire destiné à écrire des romans. C'est vouloir absolument travailler pour les épiciers, et noircir du papier pour en faire des cornets. La trilogie de M. Siméon Chaumier ne paraîtra pas, nous le craignons, digne d'un meilleur sort; et ses grands mots, et ses longues phrases, et ses hautes prétentions philosophiques pourront bien n'avoir d'autre destinée que de servir à envelopper le tabac de l'invalide ou le café de la portière. C'est une triste chute, quand on se lance dans *la synthèse et l'analyse,* que de retomber ainsi subitement au fond d'un cornet; mais aussi pourquoi cette ambition de faire de la métaphysique à propos de tout? pourquoi cette rage d'écrire avant de savoir sa langue? C'est vouloir voler avec des ailes de plomb.

— La *Femme noire,* de M. le conseiller Gretsch, est un récit fort romanesque, surchargé d'incidens souvent peu vraisemblables, mais écrit du moins avec naturel et simplicité. On y trouvera de l'intérêt; et en faisant la part de l'étrangeté que peut offrir pour nous la littérature russe encore peu développée, on le lira certainement avec plaisir. Maintes scènes de ce roman offrent de curieux détails sur les mœurs de ce pays, si différentes de celles du reste de l'Europe. Il peint assez bien l'état de demi-barbarie dans lequel sont plongées la plupart de ses provinces et les classes inférieures de la société, tandis que la capitale voit briller chez sa haute noblesse tous les raffinemens de la civilisation la plus avancée, mais aussi la plus corrompue. Ce contraste fournit au

romancier une mine féconde, et donne à son œuvre, quelque imparfaite qu'elle soit, un attrait tout particulier. Le sujet de la *Femme noire* est pris dans les dissensions que fait naître l'intérêt au sein d'une famille noble. Les passions mises en jeu sont d'une nature assez vile ; mais l'auteur, mieux avisé que nos romanciers français, s'est sagement tenu en garde contre toute fausse exagération.

---

**COMMENT TOUT FINIT**, par Mme *A. Dupin*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **UNE MAITRESSE DE FRANÇOIS Ier**, par Mme *Gottis*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES GRISETTES VENGÉES**, par *Ferdinand Maconnais*, avec une préface par Auguste Luchet. In-8, 7 fr. 50 c. = **UNE MARQUISE D'AUTREFOIS**, par *Ed. de Beaumont-Vassy*. — Paris, 1838. In-8, 7 fr. 50 c.

Les contes de madame Dupin portent pour épigraphe ces mots empruntés à Eschyle : « N'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité ; » et ils en offrent une paraphrase peu consolante, car ils finissent tous fort mal, et nous n'y trouvons pas un seul heureux.

Est-ce à dire que tout finit ainsi ? N'en déplaise à madame Dupin, nous ne le croyons pas ; et malgré le talent qu'elle déploie pour nous prouver le contraire, nous pensons qu'il y a sur cette terre bien des existences heureuses qui commencent et finissent bien. Il est vrai qu'elles restent en dehors des agitations de ce grand monde où l'intrigue et la corruption tiennent le premier rang ; elles demeurent le plus souvent dans une douce et calme obscurité, trouvent leur bonheur dans l'exercice de vertus sans éclat, dans le dévouement de l'affection, dans les sentimens purs et nobles, et n'ont jamais rien à faire avec les passions violentes, les échafauds et le poignard, qui jouent un grand rôle dans les esquisses de madame Dupin. Pour être vraie, elle aurait dû ajouter à son titre *Comment tout finit*, « chez les grands ambitieux et corrompus. »

— Le roman de madame Gottis est tout-à-fait médiocre. Ces maîtresses de roi ont déjà été tant de fois offertes au public sous toutes les formes possibles, qu'on en est las. Madame Gottis n'a point su d'ailleurs rafraîchir par la forme ou les détails l'histoire de la belle Ferronière qui fait le sujet de son récit. Nous ne sommes plus au temps où l'on s'attendrissait volontiers sur les malheurs d'un roi débauché, et c'est bien mal connaître l'époque actuelle que de vouloir intéresser le public avec de telles sottises. La vengeance qu'un mari indignement trompé tire de l'homme que

les lois ne lui permettaient pas d'atteindre autrement, et qui avait bassement profité de cette position privilégiée pour lui ravir son honneur et tout ce qui faisait le charme de sa vie ; la vengeance du mari de la belle Ferronière fut brutale et terrible sans doute, mais elle était, il faut en convenir, la digne récompense de l'adultère royal. Le style de madame Gottis est d'une simplicité prétentieuse, qui, à force de vouloir être naïve, devient parfois niaise et ridicule.

— Je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une œuvre plus mauvaise que *les Grisettes vengées*. L'auteur a voulu écrire l'histoire d'une jeune couturière qui sait se conserver pure et honnête au milieu des périls de la grande ville. Le but était bon et méritait certainement une exécution meilleure. Mais M. Ferdinand M. paraît être tout-à-fait novice dans l'art d'écrire. Sa composition est d'une faiblesse extrême, sans intérêt, sans intrigue bien conduite, sans caractères bien suivis ; quant à son style, il est décidément mauvais : déclamatoire là où il faudrait au contraire de la simplicité, embarrassé de phrases incidentes qui le rendent lourd et obscur, semé d'une foule de tirades morales, philosophiques ou religieuses, qui viennent à tout propos entraver la marche du récit. Tous ces défauts peuvent tenir à l'inexpérience d'un premier début, et l'auteur, dans l'intérêt de sa renommée eût mieux fait, je pense, de ne pas livrer à l'impression un roman aussi peu travaillé. La préface de M. Luchet contient d'assez bonnes vérités sur l'aristocratie littéraire et ses fiers dédains ; mais on y trouve aussi une étrange confusion d'idées. M. Luchet partage l'enthousiasme de convention qu'on a fait éclater à propos de la mort de Fourrier, ce cerveau fêlé qui mit au monde la *Théorie des quatre mouvemens* et l'*Association passionnée,* qui voulait nous faire travailler par amour et par sympathie, et qui en récompense nous promettait qu'un jour nous aurions des queues comme les singes. Il l'appelle un grand homme, un géant, et se console de l'indifférence du public pour tant d'ouvrages morts-nés, en songeant que Fourrier *attendit bien pendant dix ans le premier lecteur de ses admirables œuvres.*

Cette maxime est certes très-consolante pour les auteurs ; mais en vérité, s'il suffit de suivre avec persévérance et en dépit de tous les obstacles une idée fixe, quelle qu'elle soit, pour être proclamé un puissant génie, les maisons de fous sont peuplées de géans et de grands hommes non moins remarquables que Fourrier.

— *Une Marquise d'autrefois* est encore un début de jeune homme qui n'offre rien de saillant, mais qui n'est pas non plus tout-à-fait mauvais. Le respect du passé, l'admiration de la vieille noblesse et un esprit religieux assez prononcé ani-

ment l'auteur, qui nous donne dans ce volume une suite de petits contes dont plusieurs ne manquent pas d'intérêt. Son style est en général simple et assez agréable.

---

**RÉFUTATION COMPLÈTE DE LA GRAMMAIRE DE NOEL ET CHAPSAL**, appuyée sur plus de 3,000 exemples tirés de nos plus grands écrivains, ou Grammaire des écoles primaires supérieures, des pensions, des colléges, etc., etc.; par MM. *Ch. Martin, Bescherelle* aîné, *Ed. Braconnier,* et plusieurs membres de la Société Grammaticale de Paris. — Paris, chez J. B. Braconnier et Comp^e, 1838. In-12, 1 fr. 75 c.

Voici un titre assez bizarre pour une grammaire, et une manière tout-à-fait nouvelle de s'annoncer au public. Il est tout simple qu'un grammairien pense toujours faire mieux que ses devanciers et anéantir en quelque sorte tous leurs travaux pour les remplacer par le sien. La préface d'une grammaire semble devoir être nécessairement la critique de toutes les grammaires déjà existantes. Il serait difficile qu'il en fût autrement, et nous ne sommes point surpris que MM. Martin, Bescherelle, etc., aient songé à faire mieux que MM. Noel et Chapsal. Mais il est assez curieux d'intituler une grammaire, *Réfutation de la grammaire,* etc., et d'apporter dans la discussion toute cette rude âpreté, cette passion et cette violence qu'on pouvait croire à tout jamais reléguées dans les poudreux in-folios des philologues ou des commentateurs du XVI^e et du XVII^e siècles. MM. Noel et Chapsal et leurs acolytes sont traités par M. Martin comme des esprits étroits, des ignorans, qui ne savent ni écrire, ni parler leur langue, et l'on ne peut s'empêcher en lisant quelques-unes de ses notes de songer au docteur Pancrace s'écriant :

« N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau? »

Mais cela n'ôte rien au mérite de la partie grammaticale, et celle-ci paraît être à la fois claire, concise et aussi complète qu'on peut le désirer. Elle ne traite que de la syntaxe; en suivant pas à pas le travail de MM. Noel et Chapsal sur cette partie de la grammaire, les auteurs ont non-seulement rectifié toutes les erreurs qui avaient pu s'y glisser, mais ils ont encore réparé un assez grand nombre d'omissions. Ils ont cherché surtout à rendre les définitions plus claires, et n'ont en général rien avancé sans s'appuyer sur des exemples tirés des meilleurs écrivains. C'est bien la méthode la plus sûre; car lorsqu'on veut s'en tenir strictement aux règles formulées par les grammairiens, on rétrécit le champ de la langue, on lui impose d'étroites limites, on la dépouille d'une foule

d'exceptions heureuses qui font justement sa richesse. D'ailleurs l'autorité des hommes de génie dont les ouvrages font l'admiration, non-seulement de leurs contemporains, mais aussi de la postérité, est certes bien supérieure à celle de quelque grammairien que ce soit. On en voit une preuve dans les nombreuses formes nouvelles dont les Lafontaine, les Molière, les Voltaire, les Rousseau et tant d'autres ont enrichi la syntaxe française. S'il en était autrement, une langue serait toujours stationnaire, et ne se trouvant plus d'accord avec la marche des idées et de la civilisation, elle deviendrait un instrument inutile ou plutôt un obstacle à tout développement intellectuel. Sous ce rapport donc, le système de MM. Ch. Martin, Bescherelle et Braconnier a un mérite réel et doit être préféré. Cette petite grammaire, qui est accompagnée d'une table des matières par ordre alphabétique, forme ainsi comme un dictionnaire des difficultés de la langue française d'un usage facile et commode. Elle peut être employée fort avantageusement dans les écoles et les colléges. Mais les auteurs feront bien peut-être de retrancher dans une nouvelle édition toute la partie polémique qui est inutile aux élèves comme aux maîtres, et qui ne servira plus à rien lorsque le livre apprécié selon son mérite aura pris sa place parmi les ouvrages adoptés pour l'enseignement.

---

**ÉTUDES ET SOUVENIRS DE VOYAGES** en Italie et en Suisse, Naples, le Vésuve, les volcans, Rome, etc., par *C. Flandin*, d. m. — Paris, rue Neuve-Racine, 1 bis, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le premier de ces deux volumes est consacré à Naples, Rome et Venise; le second, aux Alpes de l'Oberland. L'auteur n'a pas voulu faire un itinéraire pouvant servir de guide aux voyageurs; il s'arrête peu sur les descriptions pittoresques, craignant de répéter ce qu'on a déjà dit tant de fois; mais il entremèle fort agréablement les incidens de son voyage avec des recherches scientifiques du plus grand intérêt. Comprenant bien que dans un voyage rapide on ne peut pas se livrer à l'étude des mœurs et des institutions d'un peuple, c'est la contrée elle-même qu'il observe, et il passe en revue les divers phénomènes naturels qu'elle présente. Ainsi, à Naples, le Vésuve attire toute son attention; il l'explore d'une manière complète, et donne, à son sujet, une rapide analyse de tous les systèmes imaginés pour expliquer la cause de ces feux souterrains et de leurs explosions fréquentes.

A Rome et à Venise, ce sont les monumens de l'antiquité qui font l'objet de ses considérations. Il décrit les plus importans, surtout les moins connus de ces restes d'une civili-

sation antérieure à la nôtre dont le sol romain paraît comme jonché. Il se livre à quelques souvenirs historiques des vieux temps de gloire et de puissance de la redoutable Venise.

Dans les Alpes il s'occupe de géologie ; et l'aspect de çes montagnes de formes si diverses, où l'on retrouve à chaque pas des traces évidentes des bouleversemens que la terre a éprouvés, le conduit à traiter les grandes questions de l'origine et de l'âge du globe. Un style simple et facile donne du charme à cette science, qui ne présente ni pédantisme, ni aridité, ni ambition prétentieuse. M. Flandin paraît animé dans toutes ses recherches du plus excellent esprit, de celui qui interroge toutes les théories, toutes les opinions, tous les systèmes, prenant à chacun ce qu'il contient de bon, et reconnaissant que dans chacun se trouve un rayon de la vérité. Cette espèce d'éclectisme scientifique nous semble être le moyen le plus sûr de s'approcher du but et d'éviter les étranges erreurs de l'exclusisme, les séduisantes, mais trompeuses illusions que crée sans cesse l'esprit systématique. C'est, au reste, ce qui se fait tout naturellement dans la marche de l'humanité. De tous les travaux des savans, des innombrables systèmes qui ont tour à tour dominé les époques passées, il n'est resté que les principes reconnus vrais, et le domaine actuel de la science n'est semé que des débris mêlés de ces doctrines, dont chacune prétendait être la seule vraie, à l'exclusion de toutes les autres.

« Ceux à qui le Tout-Puissant ouvre le livre harmonieux » du monde lisent partout son nom dans ses œuvres. »

AKENSIDE.

Ces mots, qui servent d'épigraphe à cet ouvrage, expriment bien le sentiment qu'on éprouve dès qu'on veut étudier la nature. Malgré les efforts de tant d'hommes de génie qui ont consacré toute leur vie à jeter quelque lumière sur ses phénomènes, l'obscurité qui les environne est encore bien profonde, et dès qu'on veut remonter à la cause du moindre d'entre eux, on se perd dans un labyrinthe sans issue ; on ne peut que se prosterner, et adorer la Puissance créatrice qui anime et conserve le monde par des lois aussi simples que merveilleuses.

Dans la partie de son voyage qui concerne la Suisse, M. Flandin a inséré quelques épisodes d'un intérêt tout particulier. Tel est le récit que lui fait le colonel du génie Buchwalder de son ascension sur le Sentis, où il fut frappé de la foudre. Le guide qui l'accompagnait fut transpercé de part en part par le fluide électrique, et tomba mort sur le coup ; le colonel eut la jambe gauche presque paralysée. C'était une situation terrible; car le lieu où cet accident était arrivé se trouvait à plus de deux lieues et demie des châlets

les plus voisins, et il en était séparé par des pentes de neige bordées de précipices. Cependant nul secours n'était à attendre dans cette solitude ; Buchwalder se vit donc obligé de se traîner comme il put pour aller chercher quelqu'un. Après avoir couvert le corps de son malheureux compagnon pour le préserver du froid dans le cas où il serait encore vivant, le colonel part.

« Hélas ! » dit-il, « je n'avais pas échappé à tous les dan-
» gers, à toutes les angoisses de cette fatale journée. Muni de
» mon bâton ferré, je me hasarde à la descente du pic escarpé
» et nu, au milieu d'un brouillard qui ne me permet pas de
» distinguer les objets à deux pas devant moi. La pluie n'a
» pas cessé, et le vent et la foudre mugissent encore ; mais
» rien ne m'arrête, même quand chaque mouvement m'est
» une douleur, chaque pas une incertitude ; car je ne sais de
» quel côté je me dirige, et si je suis dans la direction des
» châlets de Gemplut.

» Je marche, me confiant à ma fortune.... Je n'ai pas fait
» cent pas que je me trouve au milieu des rochers et des pré-
» cipices. De quel côté tourner ? partout je vois un abîme. Je
» me traîne, je me glisse d'un rocher à l'autre, sans songer
» que je m'enfonce toujours davantage dans un labyrinthe
» dont je ne connais ni la profondeur ni l'issue. La pluie a
» percé mes vêtemens : souffrant et faible, j'ai peine à me
» soutenir. Tout-à-coup je tombe, et je me trouve entre deux
» rochers, l'un au-dessus de ma tête, l'autre au-dessous de
» mes pieds, et toute voie m'est fermée au-delà.

» Un frisson me saisit, tout mon sang se glace. Il est im-
» possible de remonter les ravins que j'ai descendus ; il est
» impossible de franchir les rochers qui sont devant moi. Que
» devenir ? J'explore pourtant les lieux avant de céder à mon
» désespoir. Je m'avance, en me cramponnant aux fissures
» d'une roche, et, suspendu au-dessus d'un abîme, je cherche
» si je découvrirai des yeux un passage. A quelque distance
» est une ouverture verticale d'environ trois pieds de largeur ;
» mais elle est à vingt-cinq ou trente pieds au-dessus de moi.
» Comment y atteindre ? Du lieu où je me trouve on ne
» pourrait le tenter. Il faut retourner en arrière, remonter les
» rochers, pour parvenir à cet étroit passage. Je n'hésite pas,
» je me demande tout mon courage, et, haletant de fatigue
» et de sueur, j'arrive à cette crevasse désirée, mon seul salut,
» d'où je me laisse glisser le long d'une pente inclinée, comme
» un de nos ramoneurs de la Savoie. Où suis-je alors ? Dans
» un profond ravin formé par le rapprochement de deux
» parois escarpées, et rempli d'eau. Au-dessous de moi je ne
» distingue rien, et dans cette caverne je n'entends que le
» mugissement des vents, le bruit du tonnerre répété par les

» échos, et la chute d'une cascade qui tombe de roche en » roche sans me révéler ni sa hauteur ni le lieu de sa chute. » Qu'on se place dans cette situation horrible! Mon unique, » ma dernière ressource, c'est de m'engager avec le torrent et » de suivre le cours de l'eau. Mais cette voie est-elle accessible aux pas d'un homme? Dieu le sait! Pour moi, une » telle incertitude est presque la mort. Mais je n'ai qu'un » parti à prendre. Sur les mains, les genoux, assis, rampant, » m'attachant aux pierres, à la terre, aux mousses humides, » je me traîne et parcours environ cent mètres; mais après un » tel effort, n'entrevoyant pas la fin de la lutte, l'espérance » m'abandonne; je m'arrête, et cherche dans le repos la » force et le courage que je n'ai plus.

» En ce moment, le souffle plus impétueux du vent chasse » le brouillard qui m'environne; je distingue à trente mètres » au-dessous de moi l'extrémité des rochers, et au-delà une » pente couverte de neige. Le matelot crie : *Terre!* quand, » égaré sur l'Océan, au milieu des écueils, il aperçoit une île, » un cap protecteur; le même cri s'échappe de mon sein : » *Terre, neige!*.... et mes membres engourdis reprennent » leur chaleur, et la vie circule dans mes veines avec mon » sang. J'avance, j'arrive sur le bord du rocher. Qui ne frémirait! le rocher est à pic, élevé de douze pieds au-dessus de la neige; qu'importe! Mes membres sont faibles » et brisés; mais cette neige est un lit pour les recevoir; » élançons-nous.... J'allais suivre cette inspiration du désespoir, quand j'aperçus à quelque distance un endroit moins » escarpé; je descendis en me cramponant aux inégalités, » aux fentes de rochers, et je touchai enfin cette neige objet » de mes vœux, et pour moi la terre ferme. Oh! quelles impressions j'éprouvai alors! la parole ne les révèlerait pas. » Je ne pouvais me persuader qu'il ne naîtrait plus de nouveaux dangers sous mes pas. Après quelques instans de » repos, je trouvai une pierre carrée sur laquelle je m'assis, » et je descendis sur ce traîneau jusqu'à l'endroit où finissait » la neige. Cette manière de voyager, si usitée dans nos » montagnes, n'était pas nouvelle pour moi. Je cheminai » encore, à travers des ravins de gros blocs de pierre, sur des » pentes tortueuses, arides ou gazonnées; mais enfin je découvris un sentier frayé. Je le suivis, je reconnus les lieux » où j'avais passé, et vers les deux heures de l'après-midi » j'arrivai aux châlets de Gemplut. »

Un autre morceau non moins remarquable est le récit des amours de Marguerite et Raimbaud, deux jeunes gens du village de Guscha, qui, sur le point d'être unis, périssent tous deux victimes de l'un de ces terribles orages si redoutables dans les Alpes.

Les *Études et souvenirs* de M. Flandin sont, ainsi qu'on le voit, un ouvrage où l'on trouvera à la fois instruction et plaisir. Nous le recommandons vivement à nos lecteurs comme une des publications les plus intéressantes du mois.

## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

**DÉMONSTRATION EUCHARISTIQUE**, par l'auteur du *Prêtre devant le Siècle.* — Paris, chez Périsse Frères, 1838. In-8.

J'ai reçu cette petite brochure accompagnée d'un papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Une âme à une âme. » J'avais d'abord mal lu et pris la chose pour une plaisanterie. Mais en y regardant de plus près, je reconnus que c'était bien sérieusement d'âme qu'il s'agissait, et je me hâtai de jeter un coup-d'œil sur ce présent d'une âme à une âme. Le titre de *Démonstration eucharistique*, quoique peu clair, m'apprit qu'il était question de religion catholique, et la préface me fit penser que l'on voulait me convertir :

« Nous avons été assez heureux pour ramener à la grande » communion un dissident célèbre avec le manuscrit.

« Nous le serions trop si nous y ramenions un seul autre ; » car une seule âme, encore une fois, c'est un univers, »

Dit l'auteur en terminant son avant-propos, et ces paroles me montrèrent dans quel sens il prétendait s'adresser à l'âme. Je songeai que, quoique n'étant pas le moins du monde célèbre, ma conversion pourrait faire un heureux, et aussitôt je me mis à étudier la démonstration eucharistique.

Mais hélas ! les ténèbres de l'hérésie environnent si bien mon esprit, que j'ai inutilement cherché à comprendre. En vain j'ai lu d'abord d'un bout à l'autre, en commençant par le commencement. En vain j'ai relu en commençant par la fin. En vain j'ai essayé dans tous les sens. La lumière n'est point venue, et la démonstration eucharistique ne m'a rien démontré du tout.

« Telle est la générosité de la Providence, » dit l'auteur en débutant, « que la science de la religion tout entière, la plus » vaste du monde, et pour laquelle on a mille fois plus écrit, » et des millions de fois plus parlé que pour toutes les autres » sciences réunies, peut *se résumer*, et peut-être se grandir » pour un incrédule en moins de mots que de points. »

Cette première phrase m'a déjà arrêté tout court, et je suis resté ébloui devant la profondeur d'une telle pensée. Mais que suis-je devenu lorsque tournant la page j'ai vu que

« Les *miracles* divins se prouvent par les miracles ar- » tistiques de l'homme et même de l'enfant ;....

» L'histoire religieuse du *serpent,* par son *histoire naturelle,* » sur toutes les plages du globe, profondément phénomé- » nique ;.....

» La *dignité*, nous allions encore dire la divinité, de *l'hu-* » *manité,* puisque Dieu l'a faite par privilége, se prouve par » l'orgueil même, inassouvissable, de l'humanité ;.....

» La *fin du monde* au moyen du feu, par la seule vue de » cet élément, qui n'est visiblement destiné à finir, et qui » tend constamment à ne finir sur la terre, qu'avec la terre, » comme le chancre, qu'avec la chair qui l'alimente. »

J'ai reconnu dans mon humilité que l'ame de l'auteur habitait des régions inconnues à la mienne et parlait un langage tout-à-fait inintelligible pour elle.

J'ai dès-lors dû renoncer à comprendre les conceptions de l'auteur qui conçoit la présence réelle de Dieu dans une parcelle de pain, « mieux que jamais, aujourd'hui que la » nouvelle chimie est venue à bout de voir *tout en tout,* et de » faire tout avec tout ;......

Qui la conçoit « infiniment mieux que la réflexion, le » tableau parfait de toute *sa* personne dans autant de mor- » ceaux qu'il y aura, du bris de la glace majestueuse, où *il* » *ne se* voyait cependant qu'une fois avant le bris ; » qui con- çoit la multiplicité de la vie du Créateur « comme celle du » polype, qui, coupé en morceaux, forme autant d'hydres » séparées et complètes; » etc., etc. car il conçoit tout, sauf peut-être le bon sens dont il semble ignorer l'usage.

Cette étrange démonstration est accompagnée de notes encore plus étranges. Il en est une surtout fort longue, où l'auteur établit un parallèle curieux entre le chrétien et un grain de blé, entre le christianisme et le froment.

« Le froment éminemment ternaire : I. Dans sa nature : » 1° *farineux*, 2° sans *odeur*, 3° *mucilagineux ;* II. Dans ses » effets médicaux : 1° *émollient*, 2° *adoucissant*, 3° *résolutif;* » III. dans son nom : *triticum*, etc......

» Telle est sa nature *humaine*, que son goût est celui que » nous perdons le dernier, et que son retour est le signe le » plus assuré de la convalescence.

» Et puis notez qu'il a, par surcroît, le don de durée. De » nombreuses expériences ont démontré qu'il vit autant que » l'homme. *J'ai vu, de mes propres yeux vu, dis-je, vu*, cette » année encore, dans ma chère province, franc de couleur, » de forme, de goût et surtout de vers, celui des noces de mes » chers père et mère, pleins de santé comme lui. »

Il faut convenir que l'Eucharistie catholique a trouvé là un habile champion ; et quand on apprend qu'un précédent ouvrage du même auteur a mérité un Bref de Rome, on peut se faire une idée de la position réelle de l'Eglise romaine ré-

duite à accepter de pareils défenseurs! En vérité de semblables écrits demanderaient à être rangés dans une tout autre catégorie que celle de la religion, qui n'a certainement rien à faire avec de telles extravagances.

---

**LETTRE A GEORGES SAND** sur sa polémique avec Lherminier, à l'occasion de M. de Lamennais; par *Ed. de Pompéry.* — Paris, chez Beaujouan, 1838. In-8, 75 c.

La discussion qui s'est élevée dans la Revue des deux mondes, entre M. Lherminier et G. Sand, au sujet des doctrines politiques et religieuses de Lamennais, a eu quelque retentissement. Quoique de part et d'autre il y ait eu dans le débat plus de style que de raisonnement, quoique de part et d'autre on se soit peut-être écarté du vrai point de vue de la question, il est facile cependant d'y reconnaître un épisode du grand combat qui se livre aujourd'hui entre les partisans de la démocratie qui veulent intéresser le peuple tout entier au gouvernement, et ceux qui se contentent de reculer un peu les bornes de l'aristocratie en substituant à la noblesse d'origine celle d'argent, et en plaçant dans la richesse toutes les garanties constitutionnelles. Sous les formes poétiques ou déclamatoires adoptées par chacun des deux adversaires, et sauf quelques modifications individuelles, ce sont bien là les deux principes qu'on retrouve en présence. G. Sand proclame avec Lamennais la fraternité, l'égalité des hommes et leurs droits à la souveraineté qu'ils peuvent déléguer à d'autres, mais qu'on ne saurait justement leur ravir.

M. Lherminier, raisonnant d'après l'état actuel de la société, repousse ces théories comme inapplicables, et regarde avec raison le suffrage universel comme impossible. Mais avec raison aussi, G. Sand veut que toutes les institutions tendent à le rendre possible et à hâter l'époque où tous les hommes travailleront en frères à leur bonheur et à leur perfectionnement communs.

M. Pompéry se range du côté de Lamennais et exprime toute son admiration pour la haute et consolante philosophie qui a inspiré les *Paroles d'un croyant* et le *Livre du peuple*.

Il voudrait voir l'homme de génie, à la voix si éloquente, lever hardiment son drapeau, appeler autour de lui tous ceux qui sympathisent avec ses nobles pensées, se déclarer le chef ou plutôt l'apôtre de la religion de l'avenir, et accomplir ainsi une réforme nouvelle qui est toute préparée dans les esprits, mais qui a besoin d'une haute impulsion pour ne pas se tromper de route lorsqu'elle éclatera.

Il semblait en effet qu'une telle destinée était réservée

au talent de M. de Lamennais, et qu'à lui appartenait de secouer de nouveau les ruines chancelantes de la vieille hiérarchie romaine.

Bien des gens pensent qu'avec une doctrine plus nettement formulée, avec une volonté plus ferme et plus constante, il aurait pu entraîner sur ses pas la majeure partie des esprits également fatigués du vide matérialiste, des liens de la superstition et dégoûtés du joug de l'autorité absolue.

Mais, prêtre catholique, il a tenté d'abord d'atteler son génie au char de la papauté, et quand il a vu que toute son énergie ne pouvait le faire avancer d'un pas hors de la profonde ornière où il était tombé, quand il a senti se rompre l'un après l'autre tous les liens qui l'enchaînaient à Rome, il s'est nécessairement trouvé dans une position fause qui ne lui permettait plus d'aspirer à une influence aussi certaine et aussi puissante. Cependant, malgré la défiance jetée dans les cœurs, son empire est grand encore. La guerre faite à ses livres par ses adversaires et l'immense succès de ses derniers écrits en sont d'incontestables preuves.

On s'unira donc volontiers à M. Pompéry et on répètera avec lui :

« Ah! soyez des Pierre l'Ermite et des saint Bernard, » vous tous qui avez renom et puissance; que votre plume » d'or réveille les cœurs endormis! que votre chaleureuse et » émouvante parole rallie les hommes!......

» Entraînez sur vos traces les intelligences levées à votre » voix; acheminez-les vers la Jérusalem céleste pour conquérir » non pas le tombeau vide de Jésus, mais toute l'humaine » félicité contenue dans son verbe : *Mes frères, aimez-vous les* » *uns les autres;* marchons vers le soleil de justice, pour que » la lèpre immense et multiforme de l'esclavage fonde à l'é- » clat de ses rayons; marchons, pour que le rachat de l'huma- » nité captive s'accomplisse, et inscrivons sur notre drapeau » la vieille et religieuse devise des croisés : *Dieu le veut!* » *Dieu le veut!* »

## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DES INTÉRÊTS MATÉRIELS EN FRANCE. Travaux publics, Routes, Canaux, Chemins de fer; par *Michel Chevalier;* avec une carte des travaux publics de la France. — Paris, 1838. 1 vol. in-8, 8 fr.

Ce volume renferme un résumé de tout ce qui a été dit depuis quelques années sur l'avenir industriel de la France,

sur la nécessité d'améliorer et de multiplier les voies de communication, sur les moyens de hâter le développement de la richesse nationale. Tout cela y est répété en phrases très-sonores, avec grand renfort d'hyperboles brillantes, et de gloriole vaniteuse, comme on sait que les Saint-Simoniens n'en étaient pas chiches dans leurs discours de la salle Taitbout et autres.

M. Michel Chevalier dit que la grande nation a un devoir à remplir envers elle et envers ses voisins, et ce devoir, c'est de couvrir l'Europe d'un vaste réseau de chemins de fer, en donnant l'exemple aux autres nations qu'il nous représente comme attendant le mot d'ordre de Paris pour se mettre à l'œuvre. Il est vrai que la plupart des Etats du Nord n'ont pas attendus le bon plaisir de la France pour décréter et exécuter des chemins de fer; mais cette considération n'arrête pas notre auteur dans sa verve ambitieuse, et avec lui la France est toujours la première, même lorsqu'elle arrive la dernière.

Pour réaliser ses gigantesques projets, les millions ne coûtent rien à M. Michel Chevalier. C'est un plaisir de voir comment il les distribue par dixaines et par centaines. Mettez seulement le budget à sa disposition pendant quelques années, et je vous réponds qu'il ne sera pas embarrassé pour l'employer jusqu'au dernier sou. Il achève tous les canaux, en creuse de nouveaux pour unir entr'eux ceux qui existent déjà, améliore les rivières, rend tous les fleuves navigables, et ne parle que de mille vingt-quatre lieues de chemin de fer. Ce n'est pas tout; portant sa sollicitude hors du territoire français, il exécute la jonction du Rhin et du Rhône avec le Danube, il lance des rails jusqu'aux extrémités de l'Europe et envoie déjà la civilisation chrétienne en voiture à vapeur pour régénérer l'Asie.

Tout cela est fort beau, fort grandiose sans doute, mais le vieux proverbe dit : Qui trop embrasse mal étreint, et, malheureusement pour M. Michel Chevalier, il dit vrai.

Après avoir voulu conquérir le monde les armes à la main, la France s'est trouvée resserrée dans des limites plus étroites qu'avant. Aujourd'hui l'on parle de renouveler la propagande avec l'industrie et les chemins de fer; mais en attendant on a les routes les plus mauvaises et les communications les plus lentes. Mieux vaudrait laisser de côté ces rêves prodigieux, et aborder franchement une réalité plus modeste, mais dont l'exécution serait plus facile et partant plus sûre.

M. Michel Chevalier blâme avec raison le mauvais emploi d'une grande partie du budget, la dilapidation des ressources nationales, la mauvaise administration de la fortune publique. Si d'un coup de baguette on pouvait réformer tous les abus et changer entièrement la marche des bureaux, détruire la routine, anéantir le gaspillage, en un mot faire tout rentrer dans l'ordre régulier d'une stricte économie, il est certain qu'il ne

serait pas difficile d'accomplir de grandes choses. Mais il ne faut pas se faire illusion à cet égard. Cinquante années de révolution et de bouleversemens divers n'y ont presque rien changé ; à peine quelques priviléges sont tombés et les charges du pays ont été toujours croissant. La volonté la plus ferme ne pourrait qu'à l'aide du temps et en procédant avec une extrême circonspection arriver à quelque résultat dans ce sens. On doit donc renoncer à prendre ces moyens d'exécution hors de l'état de choses actuel, et la première condition de tout projet est de respecter provisoirement le système d'administration actuellement en vigueur.

Où M. Chevalier prendra-t-il alors les douze cents millions qu'il lui faut pour exécuter son vaste plan ?

Il faudra augmenter encore des impôts déjà bien lourds, et les plus belles phrases du style humanitaire réussiront-elles à inspirer une résignation passive à ce pauvre peuple qui verra le fond de sa bourse, et mourra à la peine avant d'apercevoir seulement la fumée de ces wagons et de ces bateaux à vapeur qu'on lui promet pour l'avenir ? Il est permis d'en douter, et l'expérience pourrait bien être dangereuse à tenter.

La comparaison que fait M. Chevalier n'est point juste : Si « demain, » dit-il, « l'Autriche ou la Prusse nous provoquait » ou nous assaillait, nous n'hésiterions certes pas à ramasser » le gant ;.......

» Les Chambres voteraient alors avec empressement, aux » acclamations des contribuables, tout l'argent nécessaire à » la guerre, et, en pareil cas, c'est par centaines et centaines » de millions qu'il faut compter. »

Mais comment assimiler une espérance de prosperité future à la crainte d'une invasion étrangère ? Celle-ci menace directement tous les intérêts individuels et secoue ainsi violemment cette apathie naturelle à l'homme dont l'esprit n'est pas assez supérieur pour s'élever au-dessus de la sphère de ses occupations habituelles. Tandis que l'autre n'a que bien peu de prise sur cette force d'inertie renforcée encore par toutes les déceptions qu'ont déjà pu éprouver des espérances du même genre.

A reste il est presque certain que les sacrifices que demande notre auteur seront à peu près inutiles pour atteindre le but proposé. Le gouvernement n'aura guère que des encouragemens à donner aux sociétés particulières qui surgiront et surgissent déjà de toutes parts pour exécuter les principales lignes de chemins de fer. Le développement de l'industrie, la concurrence, amèneront à leur suite le perfectionnement des canaux et l'amélioration des rivières. Et quant à ce qui concerne les travaux hors de France, on peut être bien tranquille, ils seront probablement exécutés avant ceux de l'intérieur.

Des sociétés sont formées pour la navigation du Rhône de Lyon à Genève, pour la jonction du lac de Genève à celui de Neufchâtel, pour la construction de plusieurs chemins de fer; et en Suisse, où l'administration laisse faire, les fonds ne manquent pas pour exécuter promptement ce qui n'a été résolu qu'après mûre délibération. Avant peu d'années Marseille aura une voie nouvelle et plus prompte pour expédier ses marchandises dans le Nord par Genève et Bâle.

Dieu nous garde de la poésie et de l'hyperbole en fait d'industrie comme en fait de politique! Dans l'une et dans l'autre, les faux calculs ont de trop dangereuses conséquences, et l'éloquence la plus fleurie ne rachète pas une erreur de chiffres. Le sentiment n'eut jamais rien à faire avec les additions et les soustractions ; ainsi, prenons garde de mêler ensemble des choses si peu analogues, autrement nous risquerons de tomber dans un inextricable chaos.

---

## SCIENCES ET ARTS.

**DES MALADIES MENTALES** considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal ; par *E. Esquirol,* médecin en chef de la maison royale des aliénés de Charenton, etc. — Paris, 1838. 2 vol. in-8 et atlas, 20 fr.

Dans le vaste domaine de la science médicale, les maladies mentales occupent une des places les plus importantes. Elles en sont sans doute l'une des parties les plus difficiles à traiter, mais aussi elles présentent un double intérêt qui doit donner un vif attrait à leur étude. Parmi les phénomènes de l'organisation humaine, il n'en est pas qui piquent plus notre curiosité que ceux qui se rattachent à la fois au physique et au moral, ainsi qu'à l'influence réciproque de ces deux natures si intimement liées l'une à l'autre dans notre être. Rien ne confond davantage les ambitieux élans de notre esprit que ces accidens subits, ces anomalies étranges devant lesquels échouent tous les systèmes, tous les efforts de la pensée, toutes les hypothèses et toutes les explications.

Si le spiritualiste s'arrête plein d'effroi en présence de l'instabilité de cette intelligence dont il est si fier, et renonce à comprendre ce désordre de la pensée qui semble si souvent dépendre d'un désordre dans l'économie animale, cet anéantissement des facultés intellectuelles qui semble soumettre entièrement l'esprit à la matière; d'une autre part le matérialiste est obligé d'avouer aussi son impuissance à percer ce mystère. En effet si son système le conduit à tout expliquer

par des lésions organiques, comment pourra-t-il rendre compte de ces exceptions plus nombreuses peut-être que la règle, qui viennent sans cesse déjouer tous ses calculs, tromper toutes ses prévisions? L'expérience et l'observation sont là pour condamner toujours l'esprit absolu et systématique en fait de science. Aujourd'hui que l'on commence à appliquer la statistique à la médecine, on reconnaît à chaque pas sur quelles bases fragiles et incertaines reposent la plupart de ces théories proclamées avec tant d'aplomb par leurs auteurs. M. Esquirol s'étonne de ce que l'utilité de la statistique soit mise en doute et même repoussée par tant de médecins; mais en vérité le contraire aurait droit de nous surprendre bien plus, et son livre est lui-même une preuve à la fois des avantages précieux de la statistique et des échecs qu'elle doit sans cesse préparer à ces esprits ardens et présomptueux qui veulent tout systématiser Il offre un nombre considérable d'observations qui ont été fournies à l'auteur par sa longue pratique, et qui sont présentées avec simplicité, sans qu'on puisse y remarquer nulle trace de cette tendance si commune parmi les savans à généraliser les moindres données qui peuvent servir de base à un système. On y voit combien il est impossible d'assigner une origine commune aux maladies mentales, et combien il est encore incertain que les lésions du cerveau soient la véritable cause de ses affections, puisque ces lésions se rencontrent souvent chez des sujets qui ont succombé à des maladies tout-à-fait différentes, et ne se trouvent pas toujours chez ceux qui ont été atteints de folie.

M. Esquirol a classé les différens degrés que présente ce genre de maladie de la manière qui lui a paru la plus conforme à ce que l'expérience enseigne sur leur nature. Il passe tour-à-tour en revue les monomanies, la démence, l'imbécillité et l'idiotie. Puis il donne d'intéressans détails sur l'état actuel des maisons de Charenton et de la Salpêtrière, sur les améliorations nombreuses qui y ont été faites dans ces dernières années, et sur celles qu'on pourrait encore y faire. Son livre se termine sur quelques considérations médico-légales, et des réflexions qui paraîtront hardies sans doute, mais dans lesquelles il y a beaucoup de vérité, sur la monomanie homicide et sur les modifications que l'existence reconnue de cette terrible affection doit apporter à la législation criminelle.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

# Revue Critique

# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Juin 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**LA CHUTE D'UN ANGE**, épisode, par *Alph. de Lamartine*.— Paris, 1838. 2 vol. in 8, 16 fr., ou 2 vol. in-18, 8 fr.

Voici le second épisode du grand poème auquel M. de Lamartine paraît avoir consacré ses veilles. On ne peut s'empêcher de frémir à l'idée d'un ouvrage en vers, dont deux simples épisodes forment déjà quatre volumes assez gros, et qui, à en juger d'après le sujet, renfermera l'histoire du monde depuis sa création jusqu'à notre époque, si ce n'est même jusqu'à sa fin; car il est bien possible que l'auteur, après la *Chute d'un ange,* où il nous offre le tableau des peuples antédiluviens, nous donne pour nouvel épisode les derniers hommes et la catastrophe finale, sujet qui aurait du moins l'avantage d'être plus neuf.

Le premier reproche, en effet, qu'on adressera à cette nouvelle publication de M. de Lamartine, c'est sa grande faiblesse sous le rapport de l'imagination. Quelques-uns des passages les meilleurs sont évidemment des imitations, des réminiscences, soit *du Paradis perdu de Milton,* soit des *Amours des anges de Th. Moore;* tout ce qui appartient à l'invention de l'auteur est médiocre ou mauvais. On avait adressé beaucoup de critiques à *Jocelyn*; mais là du moins il se trouvait à côté des négligences un intérêt soutenu et de grandes beautés. La *Chute d'un ange* est après *Jocelyn*, sous plus d'un rapport, une chute réelle; et quoiqu'il s'y rencontre encore des fragmens d'une poésie noble et harmonieuse, je doute qu'ils puissent faire oublier l'ennui et les longueurs d'un poème dont l'action n'offre aucune espèce d'attrait, et présente les conceptions les plus bizarres, les moins dignes du talent pur de l'auteur. Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que M. de Lamartine paraît avoir compris lui-même toutes les imper-

fections de son œuvre, car il dit dans l'avertissement qui précède le poème :

« On attribue au défaut de loisir les incorrections de com-
» position et de style qu'on reproche généralement à mes
» ébauches poétiques. Ces défauts je les connais mieux que
» personne; je ne cherche pas à les pallier. Je ne puis ré-
» pondre à mes critiques qu'en m'humiliant et en réclamant
» pour ces faiblesses une plus grande part d'indulgence. Ils
» ne se trompent guère en considérant ces premières éditions
» de mes poésies comme de véritables improvisations en
» vers. Si elles sont destinées à se survivre quelques années
» à elles-mêmes, il me sera plus facile de les polir à froid,
» lorsque le mouvement de la pensée et du sentiment sera
» calmé, et que l'âge avancé m'aura donné ce loisir des der-
» niers jours où l'homme repasse sur ses propres traces, et
» retouche ce qu'il a laissé derrière lui. S'il en est autrement,
» à quoi bon? Quand on a respiré en passant, et jeté der-
» rière soi une fleur de la solitude, qu'importe qu'il y ait un
» pli à la feuille, ou qu'un ver en ronge le bord? On n'y
» pense plus. »

Comment l'auteur a-t-il pu espérer que d'aussi étranges excuses seraient acceptées du public? Ce dédain avec lequel il jette ses œuvres derrière lui, comme des fleurs de la solitude, cette insouciance avec laquelle il remet à un âge avancé le travail de les retoucher et de les polir, pourront-ils faire pardonner la négligence du style, la faiblesse de la composition? J'en doute, et je crains même que ce ne soit au contraire des argumens de plus fournis à la critique, qui croira devoir attaquer vivement cette funeste tendance à la paresse, et ce vertige d'orgueil trop commun déjà parmi nos écrivains du jour. Si, sous le prétexte de manquer de loisir, et en promettant de les revoir dans sa vieillesse, chaque auteur se croyait autorisé à jeter au public ses informes ébauches telles que l'improvisation les lui a fournies, que deviendraient, je le demande, l'art et la littérature? Les débutans dans la carrière des lettres ne sont déjà que trop portés à adopter cette doctrine commode; l'autorité d'un nom comme celui de monsieur de Lamartine va dorénavant leur servir d'appui et les faire triompher.

Mais abordons le poème :

*La Chute d'un Ange* est une vision racontée au poète par un vieillard du mont Liban, une espèce de prophète maronite, qui lui dit :

Toujours quelqu'un reçoit le saint manteau d'Elie,
Car Dieu ne permet pas que sa langue s'oublie !

C'est vous que dans la foule il a pris par la main,
Vous à qui son esprit a montré le chemin,
Vous que depuis le sein d'une pieuse mère
De la soif du Seigneur sa grâce ardente altère ;
C'est vous qu'il a choisi là-bas pour écouter
La voix de la montagne et pour la répéter.

M. de Lamartine paraît avoir un goût décidé pour se faire ainsi tirer son horoscope, et prédire sa destinée future. Déjà l'on a vu dans les souvenirs d'Orient lady Stanhope lui annoncer de grands succès dans sa carrière politique, et le désigner en quelque sorte comme un grand homme d'état. Aujourd'hui c'est la supériorité morale qui est l'objet de la prédiction, et c'est à côté d'Elie que se place le poète comme un prophète nouveau.

Le monde antédiluvien dans lequel l'auteur nous transporte paraît être peuplé de différentes races d'hommes plus ou moins corrompues. Les uns, pasteurs, vivent du produit de leurs troupeaux, qu'ils font garder par des esclaves; les autres, plus grands et plus forts, font la chasse à ceux-ci, et se plaisent à les tourmenter; d'autres, enfin, habitent des villes, et s'y livrent à tous les raffinemens de la plus effroyable débauche.

Daïdha appartient à la première de ces trois races :

C'était parmi les fleurs une belle enfant nue,
Qui, sous l'arbre le soir surprise du sommeil,
N'avait vu ni baisser ni plonger le soleil,
Et qui, seule au départ des tribus des montagnes,
N'avait pas entendu les cris de ses compagnes.

Un ange la contemple ainsi endormie, et soupire son amour pour elle dans un discours de 168 vers; il paraît qu'en ce temps-là le laconisme n'était pas de mode, car d'un bout à l'autre du poème chaque personnage se montre au moins aussi prolixe.

Pendant que l'ange parle, arrive un homme-chasseur suivi bientôt de plusieurs autres qui s'emparent de Daïdha en jetant sur elle un filet en mailles de fer. La pauvre fille se réveille accablée sous le poids de ces liens qui la meurtrissent, et le poète se complaît à décrire en détails, soit les souffrances de ce beau corps qui se débat dans le filet, soit le barbare plaisir qu'éprouvent ses bourreaux. Dès ce début M. de Lamartine montre un singulier penchant à multiplier les images voluptueuses, et à décrire des scènes repoussantes dans lesquelles la barbarie et la corruption sont poussées au plus haut degré d'exagération.

Or, de ce long supplice invisible témoin,
L'ange de Daïdha, Cédar, n'était pas loin;
Et si ma voix ne peut exprimer son martyre,
Le tien, esprit d'amour! quel mot pourrait le dire?
Arraché par ses cris à son ravissement,
Ecrasé de stupeur et d'étourdissement,
Il était demeuré sans regard, sans parole,
Comme un homme qui passe et dont l'âme s'envole.
Avant Daïdha même il avait tout senti;
D'un cœur à l'autre, hélas! tout avait retenti:
Chaque goutte d'horreur des membres de la femme
Avait sué des siens et coulé de son âme.

C'est une vraie distillation, et je n'ai pas besoin de faire remarquer tout ce que ce passage renferme de faible et d'incorrect. Les négligences sont trop nombreuses dans ce poème pour qu'on puisse songer à les relever; il faudrait pour cela en transcrire toutes les pages.

Cédar dans son désespoir forme le souhait de devenir homme, et le souhait accompli aussitôt que pensé, voilà l'ange déchu en vertu d'un arrêt divin qui le veut ainsi. Maintenant il devra, pendant mille ans, passer par diverses épreuves pour regagner le ciel.

On ne comprend pas trop pourquoi l'ange étant un être supérieur à l'homme, il a fallu que Cédar devînt homme pour arracher Daïdha des mains de ses ennemis; mais enfin il y aurait de l'intérêt dans les épreuves de cet ange déchu, si dans sa nouvelle nature il avait conservé le souvenir de sa première condition. Malheureusement le poète ne l'a point voulu ainsi. Cédar devenu homme ne se rappelle rien, la chute est complète, ou plutôt ce n'est pas une chute, c'est une métamorphose; l'ange est changé en une espèce de brute qui a figure humaine, mais ne possède pas même un langage pour se faire comprendre. Cette conception me paraît tout-à-fait mauvaise, car c'est détruire pour Cédar le contraste du passé avec le présent, et du moment qu'il n'y a plus contraste il n'y a pas d'épreuve.

La seule supériorité accordée à l'ange est une grande force physique, car il met en déroute les chasseurs, et délivre Daïdha. Sur ces entrefaites les parens de la jeune fille viennent, en la cherchant, jusque sur le lieu du combat; la trouvant seule avec Cédar, ils croient que c'est lui qui l'a maltraitée, et ils veulent le tuer. Mais Daïdha les désabuse, leur apprend qu'il est au contraire son libérateur, et les cris de mort faisant place aux chants de joie,

On l'entraîne en triomphe à travers les forêts,
Comme un frère de plus, jusqu'aux antres secrets,

Où la tribu nomade a creusé ses asiles
Pour fuir la servitude et les travaux des villes.

On veut savoir qui est Cédar, d'où il vient; mais à toutes les questions il reste muet, sans paraître entendre même ce qu'on lui dit. Alors on délibère sur son sort, et le jugeant un être inférieur à l'homme, on en fait un esclave auquel on remet la garde d'un troupeau. Dans cette dure condition, Cédar devient l'objet des tendres soins de Daïdha, qui lui enseigne la parole et qui se livre avec tant d'abandon à son amour, qu'elle finit par fuir avec lui loin de la demeure paternelle. Poursuivie par sa tribu, elle est reprise et enchaînée; mais l'amour est ingénieux, et Daïdha trouve le moyen de délier ses chaînes et d'aller en secret retrouver Cédar. Cependant celui-ci est donné à un maître cruel qui l'envoie paître ses troupeaux sur une montagne éloignée, et qui, pour l'empêcher de se rapprocher de Daïdha, enchaîne à ses pieds le tronc d'un palmier qu'il est obligé de traîner avec lui.

Ainsi languissait-il de longs jours, seul au monde.
Mais la nuit de l'amour avait été féconde : . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Daïdha, du proscrit mystérieuse femme,
D'un ange dans son souffle avait aspiré l'âme :
Elle avait, de la mère éprouvant les langueurs,
Dans son sein étonné senti battre deux cœurs,
Et compris, à la fois affligée et ravie,
Que ses flancs élargis germaient une autre vie.
Au neuvième croissant de la lune d'été,
Sans douleur sur la mousse elle avait enfanté ;
Ainsi que la fleur double, en ces temps de prodige,
De deux fruits à la fois chargeait la même tige,
Deux jumeaux sourians, gages d'un même amour,
Au même cri de joie avaient reçu le jour,
Et de la vie offerte à leur lèvre jumelle
Sucé la double goutte à sa double mamelle.

Daïdha, ayant réussi à cacher sa grossesse à tout ce qui l'entoure, veut ravir ses enfans à une mort certaine. Elle s'échappe donc pendant la nuit et va les porter à Cédar, en lui disant de les faire nourrir par une gazelle de son troupeau. Cédar accepte avec joie cette tâche nouvelle qui lui offre un adoucissement à sa peine. Mais son maître en venant inspecter ses troupeaux découvre les enfans, les emporte au milieu de la tribu ; et là, comme on propose de sacrifier ces deux petites créatures dont on ignore l'origine, l'amour maternel fait oublier toute prudence à Daïdha qui réclame ses enfans, sans songer qu'elle dévoile ainsi sa honte et s'expose à la vengeance des siens.

La pauvre femme devient aussitôt l'objet de la haine de tous. A peine a-t-elle avoué sa faute qu'on l'entoure en poussant des cris de mort. La foule amasse des pierres, et, traçant un cercle étroit autour de la victime, on l'enferme dans une muraille qui s'élève bientôt à une grande hauteur. C'est là que, séparée de tout ce qu'elle aime, elle doit mourir de désespoir et de faim ; telle est la barbare coutume de sa tribu. Mais Cédar descend de la montagne et vient encore la délivrer. Après un combat dans lequel sa force supérieure le fait triompher, il enlève de nouveau Daïdha avec ses deux enfans, et la famille fugitive se met en route pour chercher un asile paisible. C'est ainsi qu'ils arrivent dans une solitude où s'était retiré un vieillard, un prophète qui avait conservé le livre de la parole de Dieu et qui fuyait les hommes trop corrompus pour entendre sa lecture.

Ici le poète a placé une belle image de la propagation de la vérité dans le monde. Le vieillard grave sur l'airain la copie du livre, et à mesure qu'une page est écrite,

L'aigle prend dans son bec la lame de métal;
Dirigé par mon doigt au ciel oriental,
Il franchit l'horizon sur ses ailes sublimes,
Laisse derrière lui le Liban et ses cimes ;
Attiré par l'éclat des dômes habités,
Il plane dans les airs sur ces grandes cités ;
Il écoute mugir ce grand volcan des âmes,
Comme du haut d'un cap nous entendons ces lames ;
Il y laisse tomber de son bec entr'ouvert
Le morceau de métal de symboles couvert,
De ce livre sacré mystérieuse page,
Qui semble de Dieu même un céleste message,
Et qui, selon qu'il tombe en des bords différens,
Fait espérer l'esclave ou trembler les tyrans.
Ainsi la vérité, que par lambeaux je sème,
Dans la corruption germera d'elle-même ;
Et si je dois mourir inconnu dans ce lieu,
J'aurai derrière moi laissé ce nom de Dieu !...

Dans les fragmens qu'il donne du *livre primitif*, M. de Lamartine a déployé toute la force de son talent. On y retrouve l'harmonie pure et sainte, la profondeur et la noblesse des pensées, l'expression vraie du sentiment religieux éclairé par la raison.

Hommes, ne dites pas, en adorant ces pages :
Un Dieu les écrivit par la main de ses sages.
Dieu ne se taille pas la plume de roseau,
Ni le burin de fer, ni l'aile de l'oiseau ;
Il n'écrit pas son nom, comme un enfant qui joue,

Sur la feuille de l'herbe ou le morceau de boue.
Quel marbre ou quel granit, quel bronze ou quel airain,
Si son doigt les touchait, ne fondraient sous sa main?
Il ne renferme pas l'éternelle pensée
Dans une lettre morte aussitôt que tracée;
Les langues que bourdonne un insecte ici bas,
S'il était dans des sons ne le contiendraient pas!
Pour proférer de Dieu l'ineffable parole,
Qu'est ce qu'un souffle humain qui frappe un vent qui vole?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La langue qu'il écrit chante éternellement;
Ses lettres sont ces feux, mondes du firmament,
Et par-delà ces cieux des lettres plus profondes,
Mondes étincelans voilés par d'autres mondes.
Le seul livre divin dans lequel il écrit
Son nom toujours croissant, homme, c'est ton esprit!
C'est la raison, miroir de la raison suprême,
Où se peint dans ta nuit quelque ombre de lui-même.
Il nous parle, ô mortels, mais c'est par ce seul sens!
Toute bouche de chair altère ses accens.
L'intelligence en nous, hors de nous la nature,
Voilà les voix de Dieu, le reste est imposture!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Choisissez entre vous les plus douces des âmes,
Les enfans, les vieillards, les malades, les femmes,
Ceux qui sentent le plus et gémissent le mieux,
Qui vers le firmament lèvent le plus les yeux,
Qu'ils parlent pour le peuple à l'invisible Père
Pour que sous le soleil la famille prospère,
Et que sa volonté, dans la création,
S'accomplisse avec joie et bénédiction!
Qu'ils prennent à l'envi, pour composer leurs hymnes,
Tout ce que la nature a de notes sublimes,
A la mer son murmure, au nuage l'éclair,
Et ses plaintes à l'onde, et ses soupirs à l'air,
Et sa lumière à l'aube, et son souffle à la rose;
Que leur enthousiasme anime toute chose
Et présente liée, ainsi qu'un moissonneur,
Sa gerbe de parfums aux genoux du Seigneur!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais si quelqu'un de ceux que vous écouterez
Prétend vous éblouir de prodiges sacrés;
S'il vous dit que le ciel, dont il est l'interprète,
A mis entre ses mains la foudre ou la baguette,
Que la marche des cieux se suspend à sa voix,
Que la sainte nature intervertit ses lois,
Que la pierre ou le bois lui rendent des oracles,
Et que pour la raison il est d'autres miracles,
Que l'ordre universel, constant, mystérieux,
Où la volonté sainte est palpable à nos yeux;

S'il attribue à Dieu l'inconstance de l'homme,
Par les noms d'ici-bas si sa bouche le nomme,
S'il vous le donne à voir, à sentir, à toucher,
S'il vous fait adorer le marbre de sa chair,
Etouffez dans son cœur cette parole immonde !
La raison est le culte, et l'autel est le monde.

Toute cette partie du poème, qui en est le 8e chant ou la 8e vision, est d'une grande beauté ; elle restera parmi ce que le poète a fait de meilleur. Mais ne contraste-t-elle pas étrangement avec la vision suivante où l'auteur nous conduit au milieu du peuple qui habite les villes, et se complaît à décrire avec de longs détails les orgies les plus dégoûtantes, la corruption la plus effrénée ?

Daïdha et Cédar tombent entre les mains de ces hommes que l'auteur appelle tantôt des Titans, tantôt des dieux. Ils sont transportés dans Babel. Cédar est jeté au fond d'un cachot, Daïdha se voit réservée pour les plaisirs du roi ou du maître des dieux. Ces plaisirs sont de la nature la plus vile, car l'auteur nous peint des mœurs aussi dissolues qu'elles peuvent l'être avec la civilisation matérielle la plus avancée, et la dégradation morale la plus complète. La description du palais du roi et de tous les raffinemens voluptueux que la débauche inventait pour réveiller les sens émoussés des Titans, nous montre chez l'auteur un genre de talent qu'on ne lui connaissait pas encore, mais qu'en vérité l'on aimerait autant ne pas trouver chez lui. Le morceau suivant donnera un court échantillon des élémens que son imagination lui a fournis pour ce hideux tableau :

Pour mieux idolâtrer tous les sens assouvis,
A des fruits de seize ans de longs cheveux ravis,
Comme au cygne habillé de ses plumes nouvelles
Pour amollir la couche on moissonne les ailes,
Et tressés chauds encor en doux tissus soyeux,
S'étendaient en tapis sous les membres des dieux :
Duvet voluptueux, toisons de jeunes filles
Que d'odorantes fleurs on brodait aux aiguilles,
Et qui gardaient encor dans l'odeur et les plis
L'empreinte et le contour de beaux cous assouplis.
Sur ces tendres toisons couchant leurs membres rudes,
Ils étaient accoudés en molles attitudes.
Pour soutenir leurs dos ou butter leurs genoux,
Ni siéges, ni carreaux, ni lits, ni coussins mous
N'avaient été jugés dignes de leur mollesse,
Et du seul corps humain la vivante souplesse
Pouvait, en se pliant à leurs moindres efforts,
Prêter sa complaisance aux mouvemens du corps.

Des esclaves formés à cet usage indigne,
Et changeant d'attitude au geste, au moindre signe,
Hommes, femmes, couchés sur la natte autour d'eux,
Offraient leur blanche épaule à leurs membres hideux.
Dans ces coussins de chair ils enfonçaient sans crainte
Leurs coudes dont un sein meurtri gardait l'empreinte;
Sous le poids colossal de son maître étouffant,
Leur flanc lourd sous sa masse écrasait un enfant.
Leurs pieds chauds reposaient entre des mains d'ivoire;
Et de fraîches beautés aux épaules de moire,
Sous leur nuque de fer glissant leur beau cou rond,
Supportaient ces Titans qui renversaient leur front.
De ces monstres humains les insolens caprices
Pliaient ainsi la chair à leurs plus vils services.
Au lieu de bois et d'or sous leurs brutales mains,
Ils sentaient leur pouvoir dans ces meubles humains;
Et la douce chaleur de la peau sous leur membre,
Plus suave au contact que l'ivoire ou que l'ambre,
Communiquant au corps sa tiède impression,
Leur donnait un plaisir à chaque inflexion.

Cette révoltante peinture n'a pas besoin de commentaires. Sans doute on dira que, voulant représenter les désordres qui ont nécessité le déluge, l'auteur a dû employer les traits les plus forts. Mais était-il nécessaire de s'appesantir sur un sujet pareil? Quelques pages énergiques auraient certainement mieux atteint le but que ces longues et minutieuses descriptions, qui offrent des images de lubricité indignes de l'écrivain et qui n'ont pas même le mérite d'être justes; car des cheveux et des épaules seraient de bien désagréables siéges qui ne vaudraient certes pas le moindre tapis ni le plus misérable fauteuil.

C'est du reste la longueur qui est le défaut général de ce poème. Il a deux fois trop de vers, et si M. de Lamartine n'avait pas si facilement reculé devant le travail, il aurait resserré son œuvre, élagué tant de passages inutiles ou nuisibles, et conservé toujours le ton grave et élevé qui seul convenait à son but.

Le poème se termine par la mort de Daïdha et de ses deux enfans, tandis que Cédar demeure pour subir d'autres épreuves :

L'immobile désert sentit frémir sa poudre,
L'Occident se couvrit de menace et de foudre;
Des nuages pesans pleins de tonnerre et d'eau
Posèrent sur les monts comme un sombre fardeau,
Et sur son front levé vers la céleste voûte,
L'homme sentit pleuvoir une première goutte.

Ces derniers vers annoncent le déluge. La *Chute d'un ange* occupe la deuxième place dans la série des poèmes où M. de Lamartine se propose de développer l'histoire de l'humanité et de son perfectionnement successif. Un premier épisode nous montrera sans doute les mœurs patriarcales, et les hommes non encore arrivés à ce degré de corruption. Mais si M. de Lamartine tient à conserver la faveur publique et à ne pas perdre la réputation que ses premiers ouvrages lui ont faite, il faut qu'il renonce à publier de telles ébauches, qui ressemblent à des spéculations fort peu poétiques sur la valeur d'un nom estimé des acheteurs de livres; il faut surtout qu'il se souvienne que, lorsqu'il s'agit de compositions de ce genre, le temps ne fait rien à l'affaire, que l'affectation de dédain et de paresse est très-déplacée de la part d'un auteur vis-à-vis du public, et qu'enfin il est au moins fort inconvenant de dire aux gens en leur offrant une œuvre nouvelle : Tenez, cela ne vaut rien, je le sais, ce n'est qu'une maigre improvisation, ne le lisez pas, mais achetez-le.

Or, c'est exactement ce qui résulte de la préface de la *Chute d'un ange* et de la publication de cet épisode, dont M. de Lamartine apprécie aussi bien que nous tous les défauts.

Si vous voulez ou plutôt si vous pensez être à la fois homme politique et poète, soyez-le; mais faites alors en sorte que les travaux poétiques ne souffrent pas des préoccupations législatives, et prenez garde aussi que celles-ci ne soient envahies par la poésie; autrement la voix du poète perdra bientôt tout son charme, tandis que la raison du législateur errant sans cesse dans le vague poétique sera toujours exposée à l'erreur et aux illusions les plus dangereuses.

---

**PRIMEVÈRES, LIS ET MARGUERITES**, par M. *Nibelle*. — Paris, 1838. In-8, 7 fr. 50 c. = **CONSOLATIONS** et poésies diverses, par le marquis *de la Rochefoucault-Liancourt*, député du Cher. — Paris, 1838. In-8, fig., 6 fr.

Sous le titre champêtre de *Primevères, Lis et Marguerites*, M. Nibelle publie un recueil de poésies dont l'esprit n'est nullement idyllique. Ce sont pour la plupart des satires politiques ou littéraires, dans lesquelles l'auteur fait le procès aux hommes et aux choses de notre époque. En littérature M. Nibelle est classique, selon l'expression consacrée, c'est-à-dire admirateur des grands génies qui ont fait et feront toujours la gloire de la France, ennemi des mauvais rimeurs de notre temps, qui à défaut de génie et de véritable inspira-

tion ont jeté dans la littérature tout le dévergondage de leur imagination, toute la licence de leur esprit, et ont remplacé l'harmonie pure et suave de la poésie par une mauvaise prose rimée.

Il y a beaucoup de verve chez M. Nibelle, et son style est en général pur, élevé, plein de force et d'harmonie.

De ton siècle, ô Louis ! qu'enfant tu vis éclore,
Les grands siècles passés ne furent que l'aurore !
En vain sur ta mémoire auront pesé les ans :
Elle reste debout, comme ces monumens
Que le temps ennoblit et que la mousse couvre.
Un vandale marteau pourrait briser ton Louvre ;
Mais dans l'éternité, gloire à tes immortels !
Jamais les nains du jour n'atteindront leurs autels !
Ah ! sur ces détracteurs, habiles à détruire,
Si ton astre éclatant cessait enfin de luire ;
Si le géant tombait sous leurs coups redoublés,
Par le poids du colosse ils seraient accablés !

Ce fragment fait partie d'une pièce intitulée *le Poète,* dans laquelle l'auteur déplore l'indifférence et le mépris qui accueillent aujourd'hui toute œuvre dont le mérite ne peut s'escompter contre de l'argent comptant, dont le but ne rentre pas dans la sphère des intérêts purement matériels.

Qui donc ranimera la société morte
Que vers l'isolement l'esprit du siècle emporte ?

s'écrie-t-il,

Oui, sur lui replié, le poète plaintif
Ne trouve plus, hélas! qu'un chant contemplatif ;
Discute, admet, combat de funestes doctrines,
Et, prophète attristé, marche sur des ruines !
Mais le cœur se fatigue, il épuise les pleurs.
C'est en vain qu'éloquent, le peintre des douleurs,
Rempli d'un saint transport, debout sur des abîmes,
Dans la postérité jette ses cris sublimes :
Les célestes rayons dont il est embrasé
Ne réchaufferont pas l'homme froid et blasé.

Il y a sans doute de l'exagération dans la pensée du poète, mais elle s'exprime avec un accent de conviction qui la rend éloquente, et l'on voit que M. Nibelle a étudié l'art de faire des vers dans les meilleurs maîtres.

Deux autres pièces, *le* XIX^e^ *siècle* et *Paris,* sont de très-bonnes satires qui renferment des critiques fort justes de la plupart des travers de notre époque. Le passage suivant ré-

sume d'une manière assez plaisante les ridicules tentatives de quelques barbares novateurs :

Rempli d'audace, un jeune essaim de fous,
A dit : *Marchons, et le siècle est à nous !*
Delorme a vu *le cierge brûlant jaune*
*Près le cercueil qu'on mesurait de l'aune,*
*Le bois, la croix, et, pieds joints sous les draps,*
*Le mort en long qui se croisait les bras,*
*Vers le flot sombre, une brume abaissée,*
*L'étoile pâle et dans sa nuit placée.*
*Pendant trois ans, oh ! qu'il voudrait avoir*
*Du lait, des fruits, dans son lit un œil noir !*
*La vieille glane au champ de betterave,*
*Et son vieux chien regarde d'un air grave.*
Nous découvrons, *de bonheur entouré,*
Notre *avenir* dans un *brouillard doré.*
Un nouveau livre, en style de parade,
N'offre à l'esprit qu'une longue charade.
Perdu souvent dans un vague infini,
Auteur gâté, l'espoir des jeunes hommes
Agrandira les grands jours où nous sommes :
*Le front brisé, sur le clocher jauni,*
*La lune borgne est un point sur un I.*
Nous possédons *les vierges ingénues,*
*Le lac de l'âme et les voix inconnues.*

*Les Fumeurs, la Pipe, le Jeune Homme du siècle,* etc. etc. sont de jolies esquisses tracées avec esprit et légèreté; et l'on trouvera à la fin du volume, sous le titre de Primevères, de gracieuses petites poésies sur l'amour.

Le reste des pièces qui forment ce recueil roule sur des sujets politiques, et l'auteur paraît être légitimiste. Il y exprime ses sympathies, ses dédains et ses mépris, d'une manière toujours spirituelle, souvent piquante, mais qui ne pourra guère être appréciée que par ceux qui partagent ses opinions.

— Les *Consolations* de M. la Rochefoucault peuvent avoir à ses propres yeux quelque mérite de souvenir; mais il eût beaucoup mieux fait de ne pas les livrer à l'impression. La publicité est un écueil contre lequel viennent trop souvent se briser, d'une manière bien cruelle, les illusions poétiques. On fait des vers médiocres, mais auxquels l'à-propos vaut un accueil favorable, on se voit applaudi par ceux qui vous entourent, on se croit bientôt un poète, et l'on veut, en se faisant connaître, prendre place au Parnasse. Mais le public qui juge froidement, qui n'est pas initié dans les petites circonstances de l'à-propos, qui est porté volontiers à se montrer

sévère et frondeur, le public trouve les vers détestables et flagelle sans pitié les malencontreux rimeurs.

Il est fort à craindre que ce ne soit là le sort des *Consolations;* car on y trouve plus de prose rimée que de vraie poésie, et des pensées en général assez communes exprimées de la manière la moins gracieuse.

---

**LES MAITRES MOSAISTES.** — La dernière Aldini. — L'Orco. — Contes vénitiens, par *Georges Sand.* — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. = **UN MÉDECIN D'AUTREFOIS**, par M. *Fabre d'Olivet.* — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. = **DOVERSTON**, par l'auteur de *Trevelyan*, etc.; trad. par M. Bracevich. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

— Dans ses *Maîtres Mosaïstes,* G. Sand a su comme toujours jeter un grand intérêt sur son récit et déployer une richesse de style qui charme et entraîne. C'est un conte d'artistes dans lequel tous les incidens si variés de ces existences agitées et remplies se trouvent présentés d'une manière originale et assez empreinte de vérité. On y voit se développer ces passions haineuses qui ne craignaient pas de se montrer au grand jour et qui occupaient la moitié de la vie des hommes qu'un talent supérieur mettait en évidence au milieu d'une époque où la barbarie régnait encore toute puissante sur les mœurs et sur les relations sociales. Un tableau de ce genre était digne du vigoureux pinceau de G. Sand, et ici du moins les teintes fortement colorées qu'il emploie volontiers ne font point contraste; elles sont en parfaite harmonie avec le sujet. Des artistes en mosaïque rivalisent à qui remportera le prix et obtiendra à la fois distinction honorable et travaux lucratifs du gouvernement vénitien. La jalousie et la haine prennent bientôt part à la lutte; les différens caractères des antagonistes se dessinent d'une manière fort remarquable dans un récit simple et sans prétention. La mystérieuse justice de Venise, ce sombre despotisme aristocratique et ses moyens d'action si terribles ajoutent à l'originalité du tableau. On voit chez l'auteur une prédilection bien marquée pour tout ce qui tient à la vie d'artiste, et il profite habilement de toutes les ressources qu'elle lui offre pour piquer la curiosité du lecteur et le captiver entièrement. — *La dernière Aldini* est l'histoire d'un chanteur italien dont les aventures fort romanesques offrent une suite d'incidens variés et assez intéressans. — Enfin l'*Orco* est un court récit basé sur une superstition populaire. Ces trois contes présentent chacun un caractère différent et rappellent beaucoup le talent si varié du célèbre Hoffman. Ils seront sans doute accueillis du public avec un vif plaisir. Quand

G. Sand ne s'abandonne ni aux exagérations du sentiment, ni aux écarts de son imagination, ses productions sont faites pour concilier tous les suffrages.

— *Un Médecin d'autrefois* est l'histoire du fameux Paracelse. L'auteur lui fait jouer un rôle important et mystérieux au milieu des agitations du XVIe siècle. Il le représente comme affilié dans une société secrète composée d'anabaptistes et de jeunes enthousiastes qui se mirent à la tête des paysans de l'Allemagne soulevés contre la noblesse. On y voit figurer également le médecin Eraste, et Etienne Dolet qu'il fait périr victime de son dévouement à cette cause, et qu'on livre au bûcher comme convaincu d'hérésie. Je ne sais jusqu'à quel point tout cela est conforme à l'histoire, quoique l'auteur prétende la suivre de point en point. Etienne Dolet, qu'il nous représente comme un étudiant en médecine, exerçait l'état d'imprimeur lorsqu'il fut condamné pour crime d'hérésie, et son plus grand délit fut, à ce que rapporte l'histoire, une faute typographique.

Mais, quoi qu'il en soit, le roman de M. Fabre offre un grand intérêt. Il est écrit dans un style assez agréable, et les événemens s'y succèdent avec tant de rapidité que le lecteur n'a pas le temps de reprendre haleine. C'est peut-être même là son principal défaut. A force d'incidens et de faits, l'intrigue devient très-embrouillée, en sorte que dans la dernière partie du récit on a peine à la suivre. Plusieurs scènes sont décrites avec un talent remarquable, et l'auteur a su peindre en traits énergiques et vrais les mœurs bizarres de l'époque d'effervescence où il a puisé son sujet.

— *Doverston* est un de ces romans anglais destinés à faire connaître les mœurs de la société, dans lesquels l'intérêt est excité principalement par le charme des détails. On y trouve bien des longueurs; mais quelques caractères bien tracés, des scènes empreintes d'une originalité assez marquée, et la simplicité du style qui ne cherche point les effets au dépens du vrai, feront lire avec plaisir cette nouvelle production de l'écrivain auquel on doit déjà Trevelyan et plusieurs autres compositions qui ont toutes été favorablement accueillies du public.

---

**LA SALLE D'ARMES**; Pauline, Pascal Bruno, par *Alex.* Dumas. 2 vol. in-8, 15 fr. = **CHACUN SON TOUR**, par Mme *Camille Bodin.* 4 vol. in-12, 12 fr. = **AVENTURES D'ALPHONSE DORIA.** Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. — **SEULE AU MONDE**, par *Alph. Brot.* Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

La *Salle d'armes* de M. Alex. Dumas renferme deux contes,

*Pauline* et *Pascal Bruno*. Le premier est un épisode tiré de ses *Impressions de voyages*, qu'il a développé, brodé, allongé, et dont il a su faire un volume plus intéressant que toutes ses impressions ensemble. L'aventure qui fait le sujet du récit n'a pas la moindre vraisemblance; les situations sont exagérées, les événemens merveilleux; mais le style est plein de charme, et l'auteur a su jeter habilement dans sa narration l'attrait du mystère; en un mot, c'est, malgré tous ses défauts, une lecture fort attachante. Pauline, en croyant se marier à un jeune seigneur renommé pour son courage et ses nobles manières, se trouve être devenue la femme d'un chef de brigands dont la troupe porte le meurtre et la désolation dans tout le département voisin de sa résidence. Pauline découvre ce terrible secret en allant surprendre son mari à la campagne où il était depuis quelque temps sans elle. Elle le trouve en compagnie de plusieurs amis qui viennent en apparence pour se livrer avec lui au plaisir de la chasse, mais en réalité pour l'accompagner et prendre part à ses criminelles expéditions. Des armes et divers autres indices éveillent les soupçons de Pauline; la curiosité la pousse à vouloir pénétrer le mystère qui se cache dans le château de son mari, et enfin l'affreuse vérité se dévoile devant ses yeux. Elle assiste à une scène horrible. Une femme enlevée par les brigands est disputée par deux d'entre eux qui, échauffés par le vin et la colère, tirent déjà leurs poignards, lorsque le mari de Pauline met fin à leur lutte en perçant d'une balle le sein de la femme qui en était l'objet. Pauline, témoin caché de cette scène, pousse un cri d'horreur qui la fait découvrir, et tombe sans connaissance.

Lorsqu'elle revient à la vie, elle est renfermée dans un cachot, avec une lampe et un billet de son mari qui lui apprend qu'elle n'a plus d'autre alternative que de se laisser mourir de faim ou de boire le poison qu'il a déposé près d'elle. Mais par un concours de circonstances fort extraordinaires, Pauline est délivrée, et son libérateur se trouve être un jeune homme qui l'avait aimée avant son mariage, mais qui, n'ayant alors aucun espoir de fortune, n'avait osé prétendre à obtenir sa main. Il se consacre dès-lors à la protéger et à la venger. Pauline accepte sa protection, à condition qu'il ne sera jamais pour elle qu'un frère. Dans une rencontre, il provoque le mari de cette jeune femme, et le tue. Mais bientôt après Pauline, usée par le chagrin, succombe aussi.

— *Pascal Bruno* est un épisode du retour de Murat, lorsqu'il fit une si malheureuse tentative pour recouvrer son trône de Naples. On y trouve aussi de l'intérêt, quoique les traits soient en général beaucoup trop exagérés.

— Dans *Chacun son tour*, madame Bodin a réuni quelques contes dont plusieurs sont assez amusans, et d'autres fort médiocres. En général cependant ils valent mieux que ses romans, et renferment des scènes bien décrites, des observations justes, des caractères assez bien dépeints.

— Les *Aventures d'Alphonse Doria* offrent un intérêt assez soutenu, quoique peut-être l'auteur eût mieux fait d'allonger moins son récit et d'en retrancher bien des incidens qui ne servent qu'à ralentir la marche de l'action. On lui reprochera sans doute aussi l'invraisemblance de son roman; mais il faut reconnaître cependant qu'il a manié avec assez de talent ce vieux moyen d'intérêt, et qu'il s'est heureusement servi de la teinte merveilleuse dont sont empreintes plusieurs scènes de son livre. Le style est simple, sans recherche ni ornemens inutiles, et se fera lire sûrement avec quelque plaisir.

— Nous n'en dirons pas autant de *Seule au monde*, triste composition dans un triste style. Avec de la facilité, M. Alph. Brot, dont les premiers ouvrages semblaient promettre un bon romancier, n'a jusqu'ici produit que de médiocres compositions; et, loin de suivre une marche ascendante, il semble au contraire descendre toujours plus bas. Il manque d'étude et ne paraît guère observateur. Son imagination est beaucoup moins dévergondée que celle de la plupart des romanciers ses émules; mais il tombe souvent dans le faux et ne peut réussir à peindre un sentiment vrai, à développer convenablement une passion.

---

RECUEIL GRADUÉ DE FABLES pour l'enfance et la jeunesse, par *J. Clavel-Aubert.* Genève, 1838. In-12.

Rien n'est plus difficile que de trouver des fables qui soient tout-à-fait à la portée de l'enfance; et la plupart des parens qui s'occupent d'éducation sont fort embarrassés lorsqu'ils veulent faire apprendre par cœur à leurs jeunes enfans quelques pièces de poésie. Lafontaine est trop profond, d'une naïveté trop éloignée de notre langage, et d'ailleurs il n'a jamais songé à écrire pour l'enfance; Florian est plus accessible pour de jeunes intelligences, mais il n'a point non plus choisi ses sujets pour elle, et, dans le nombre de ses fables, il en est peu qui offrent des leçons morales telles qu'on désirerait en donner aux enfans. C'est cette lacune que M. Clavel a essayé de combler en rassemblant des fables de divers auteurs, et en y ajoutant plusieurs petites pièces de sa

propre composition, dans lesquelles il a surtout cherché à être aussi simple et aussi élémentaire que possible.

Lafontaine, Aubert, La Motte, Florian, Grenus, Jauffret, Porchat, tels sont les principaux fabulistes que M. Clavel a mis à contribution. Il a cru pouvoir se permettre quelques changemens propres à modifier des expressions vieillies ou à rendre le sens plus facile à saisir. Ce travail de remaniement n'est sans doute pas inutile pour les enfans, mais je ne sais jusqu'à quel point il est convenable d'altérer ainsi les ouvrages d'un écrivain ; et, tout en rendant justice à la bonne intention de l'éditeur ainsi qu'au goût qui l'a guidé, je pense qu'il aurait mieux fait de respecter les textes. On ne saurait admettre sans danger le droit de modifier le style et les pensées d'un auteur, pour les appliquer à tel ou tel but auquel il n'a jamais songé ; ce serait menacer la littérature d'une ruine immanquable.

Le choix de M. Clavel est fait avec discernement ; il dit du reste lui-même que l'expérience l'a guidé, et qu'il a suivi en quelque sorte les indications de ses propres enfans, prenant les fables qui leur plaisaient davantage, et rejetant toutes celles qu'ils paraissaient ne pas bien comprendre. Puis il a fait lui-même quelques petits contes placés en tête du volume, ainsi qu'un assez grand nombre de fables qui s'y trouvent signées d'un C. Je citerai la suivante, pour faire juger le talent de l'auteur, et la manière dont il comprend la fable pour les enfans.

*L'Enfant et les Noisettes.*

Un enfant aperçut un jour sur des tablettes
Un pot au large ventre ; il y grimpe soudain ;
Il regarde, y voit des noisettes :
Le col était étroit ; il y glisse la main,
Empoigne tant qu'il peut, et la retire pleine ;
Mais la main s'arrête au goulot,
Et ne peut plus sortir du pot.
Il faut lâcher, quoiqu'à grand'peine,
Et sentir tout couler des doigts ;
S'il n'en eût pris que deux ou trois,
Il eût pu les garder. C'est ainsi dans la vie :
Quand on aspire à quelque bien,
Il faut savoir de peu contenter son envie :
En voulant trop avoir, bien souvent on n'a rien

---

**LE GUIDE DU PROFESSEUR**, ou Observations critiques sur la manière d'enseigner les humanités; par *S. F. Ph. Desneufbourgs*, ancien professeur de rhétorique. — Paris, chez Hachette, 1837. In-12, 1 f. 75 c.

Ce petit volume renferme d'excellentes observations et des conseils pleins de sagesse, dictés par une longue expérience ainsi que par une étude approfondie du sujet. Le premier principe posé par l'auteur, c'est que la bonté des études dépend beaucoup moins de la valeur intrinsèque des instrumens qu'on emploie que de celui qui les emploie. La méthode est une forme, le maître en est la vie. Avec un bon professeur, tous les livres élémentaires sont bons; avec un mauvais professeur, les meilleurs livres perdent tout leur prix. C'est une vérité qu'on oublie trop souvent, et quand on s'extasie sur chaque méthode nouvelle, on ne songe pas que son excellence provient surtout du talent avec lequel l'inventeur sait s'en servir; aussi, lorsqu'il n'est plus là pour l'appliquer lui-même, arrive-t-il assez ordinairement que sa méthode est abandonnée et bientôt remplacée par une autre. La seule règle qu'on puisse établir pour les livres destinés aux études du collége, c'est qu'il est essentiel d'y rencontrer la simplicité, la clarté et la concision.

L'union des professeurs dans le but commun qu'ils se proposent, et leur persévérance à suivre le plan qu'ils se sont tracé, sont deux élémens de succès qu'on ne doit jamais négliger. Et quelque méthode que l'on adopte, il faut surtout que le professeur se pénètre bien de la nécessité d'étudier lui-même sans cesse, de se préparer chaque jour d'une manière bien complète, et de n'entrer en classe qu'après avoir approfondi et envisagé sous toutes ses faces le sujet qu'il va traiter. Rien ne déconsidère plus un maître que d'être pris au dépourvu par les questions de ses élèves. M. Desneufbourgs voudrait aussi qu'on se montrât en général très-réservé dans les promotions des professeurs. Il y a de graves inconvéniens à priver une classe d'un maître qui la dirigeait bien, pour confier à celui-ci une classe supérieure qu'il n'a point encore conduite et dans laquelle il échouera peut-être.

L'auteur examine ensuite les principes qui doivent servir à la meilleure direction des classes. Après avoir passé en revue les divers objets d'étude, l'ordre dans lequel ils doivent se succéder et le temps qu'il est convenable de consacrer à chacun d'eux, détails d'un grand intérêt, mais dans lesquels nous ne pouvons le suivre, il arrive à traiter de l'important sujet de la discipline, dont la stricte observation est la première condition de tout enseignement public. Il donne d'excellens conseils aux professeurs sur la manière d'inspirer à

la fois respect et confiance à leurs élèves ; il les supplie de ne jamais oublier combien sont graves et nobles les fonctions dont ils sont chargés ; il rappelle aux chefs des colléges et des institutions combien il importe de les entourer de considération et de ne leur adresser qu'en particulier les observations ou les reproches qu'ils peuvent avoir encourus.

Enfin, la dernière partie de ce petit volume contient un aperçu rapide et fort remarquable de ce que devrait être l'enseignement de la morale et de la religion. M. Desneufbourgs, pénétré de la nécessité de développer de bonne heure le sentiment religieux, recommande aux maîtres de ne négliger aucune occasion de s'adresser aux cœurs de leurs élèves et d'y réveiller l'admiration du beau, l'amour de tout ce qui est grand et vrai. « On ne croira pas sans doute, dit-il, que » je veuille faire de chaque professeur un prédicateur en- » nuyeux, que je demande pour chaque classe un cours de » morale. Non, je sais trop que ce serait le plus sûr moyen » d'en dégoûter les élèves ; sur cet article il ne leur faut ni » longs discours, ni préceptes arides, ni dogmatisme profond. » Cette partie doit être abandonnée au clergé.

» Mais mille occasions ne se présentent-elles pas journel- » lement en classe d'intéresser leur sensibilité pour le mal- » heur, d'exciter leur admiration pour un trait de dévoû- » ment, de rappeler à leur cœur le Père commun des » hommes, de leur montrer ses bienfaits en même temps » que sa sagesse et sa puissance dans le grand spectacle de » l'univers, dans les trésors intarissables que nous fournis- » sent la surface et les entrailles du globe ? Est-il si difficile » d'y signaler sa providence et d'émouvoir une âme jeune et » tendre à la vue de tant de merveilles ? D'ailleurs l'effet » manqué aujourd'hui, demain, dans un mois, se mani- » festera plus tard, pourvu qu'on ne se décourage pas, » pourvu qu'on sache varier les réflexions sans s'y appesan- » tir, pourvu surtout qu'elles naissent à propos. »

Cette manière d'envisager le côté moral des études nous a paru pleine de sagesse et susceptible de produire les meilleurs résultats. Nous citerons encore l'allocution par laquelle l'auteur termine son livre :

« Non, vous ne déclinerez pas la plus noble et la plus » importante de vos fonctions, celle de former le cœur de » vos élèves, de développer leurs meilleurs sentimens et de » les exalter pour le juste et l'honnête. Vous aurez à cœur » d'en faire des hommes vertueux, des hommes fermes et » inébranlables dans le bien, tel que celui dont Horace » peint d'un seul trait le caractère en disant :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

» Enfin vous vous rappelerez que sans moralité l'homme » instruit n'est souvent qu'un méchant armé, tandis que la » *religion* est, comme Bacon l'exprime, *l'aromate qui empêche* » *la science de se corrompre.* »

---

36 **ANECDOTES**; the foreigner's key to the english language; being a collection of chosen anecdotes, so classed as to place what is easiest and most useful, fist in order; by *J. Nicholson Brown.* — Paris, chez Truchy, 1838. In-18, 1 fr.

Ce petit volume renferme une suite d'anecdotes graduées pour la difficulté et destinées à être apprises par cœur par les jeunes gens qui étudient la langue anglaise. L'auteur dit dans sa préface que tous les recueils de ce genre qu'on a faits jusqu'à présent ne valent rien, ne servent qu'à corrompre le goût, qu'à dégoûter de la lecture, et que le sien au contraire réunit tous les avantages désirables. « Si vous voulez que vos » enfans fassent des progrès, évitez surtout les fragmens; » mettez d'abord entre leurs mains des *touts,* des historiettes, » des anecdotes où ils trouveront des bons mots, du drame, » quelque chose enfin qui fasse impression sur leur esprit; et, » lorsqu'ils en auront appris par cœur cinq ou six pages, » donnez-leur un ouvrage classique, n'importe lequel. »

Voilà sa recette. Est-elle bonne? Je ne sais, mais j'en doute, car je n'ai jamais ouï dire que les anas et les recueils de calembourgs fussent propres à former à la fois l'esprit et le goût.

M. Brown tombe ici dans un travers commun parmi les hommes qui s'occupent d'enseignement, c'est la manie de généraliser une observation de détails, de bâtir un système sur le moindre fait dans lequel ils croient apercevoir une donnée nouvelle.

Il est très-vrai sans doute que la plupart de ces *collections, élégans extraits, beautés de la littérature,* qu'on met entre les mains des élèves, sont en général faits avec peu de soin et ont souvent le tort d'offrir de grandes difficultés et fort peu d'intérêt. On a négligé d'y établir un ordre nécessaire pour les rendre vraiment utiles; et ces fragmens, entassés pêle-mêle, surchargent la mémoire des enfans d'une manière peu profitable, faute de méthode. Mais je ne pense pas que la lecture de morceaux extraits des meilleurs chefs-d'œuvre de la littérature puisse jamais corrompre le goût.

M. Brown y substitue des traits d'esprit, des bons mots, des historiettes qui sont peut-être plus attrayantes pour l'enfant, et lui donnent en même temps moins de peine. Il les a rangés de manière à en former un petit cours qui puisse conduire

l'élève jusqu'à la lecture des classiques. L'usage seul pourra montrer si les prévisions de l'auteur sont fondées; mais, dans tous les cas, son petit livre prendra place parmi les ouvrages élémentaires qu'on met entre les mains des commençans, et servira à leur faire franchir plus facilement les premiers obstacles qu'ils rencontrent dès l'abord.

---

LE MONITEUR INDIEN, ou Dictionnaire contenant la description de l'Hindoustân et des différens peuples qui habitent cette contrée, et l'explication de plus de 1200 mots asiatiques et européens en usage dans l'Inde; par *J.-F. Dupeuty-Trahon*. — Paris, chez Caüet, 48, rue Saint-André-des-Arts. 1838. In-8, 6 fr.

M. Dupeuty a rassemblé sous la forme de vocabulaire tous les documens sur l'Inde qui se trouvent épars dans une foule d'ouvrages difficiles à se procurer et à consulter. On y trouve l'explication de tous les mots hindous qui se rencontrent ordinairement dans les livres, et de grands détails sur les usages, les mœurs, les coutumes de l'Hindoustân.

L'auteur a rangé sous trois classes les mots et les dénominations contenus dans son vocabulaire : 1° les mots qui font partie de la langue hindoustanye; 2° les termes en usage parmi les Européens qui résident dans l'Inde; 3° enfin un petit nombre de mots sanskrits dont il était indispensable de faire mention.

Ce recueil est d'une grande utilité et offre en même temps une lecture intéressante et variée. En tête se trouve une description de Calcutta et de ses environs, qu'on lira avec plaisir. Calcutta est aujourd'hui la plus grande ville des Indes-Orientales; et les Anglais, en y établissant le siége de leur gouvernement, lui ont donné à la fois une grande importance et tout l'éclat d'une capitale. L'auteur en trace un tableau brillant et fort animé.

« Quand un voyageur approche de Tchandpâl-g'hat, en remontant l'Hougly, il est frappé d'étonnement à l'aspect de Calcutta, qui se découvre pour ainsi dire tout entière à ses yeux. Une vaste citadelle, à la suite de laquelle s'étend une plaine immense, cernée des deux côtés par de somptueux édifices; un palais, siége du gouvernement, qui réunit le grandiose à l'élégance; une agglomération considérable de maisons, du milieu desquelles s'élèvent les flèches et les aiguilles des temples anglais et indigènes; et en vue de la ville, sur un fleuve de près d'un tiers de lieue de large, une longue file de vaisseaux de toute dimension et de toute espèce sur lesquels flottent les pavillons de toutes les nations: tout concourt à

former le coup-d'œil le plus majestueux et le plus imposant; et quelle que fût la magnificence du tableau que l'imagination du voyageur s'était plu à créer, son attente se trouve de beaucoup surpassée.

» En entrant dans la ville, un étranger est encore plus surpris de la scène qui se déroule devant lui. De riches équipages, d'élégantes calèches, de légers tilburys, attelés de chevaux de prix, se croisent dans les rues avec de modestes *bogueys* et des *gârys* du pays traînés par des bœufs; un opulent *bâbou*, précédé de ses kerkûrahs et nonchalamment étendu dans un palanquin tout brillant de dorures, passe à côté d'un *gentleman* anglais, qui, suivi de son *saïs*, caracole sur un cheval arabe; des hommes habillés en mousseline de la tête aux pieds, avec de longues moustaches et de grands anneaux d'or aux oreilles; des soldats au teint foncé, portant l'habit écarlate, un bonnet en pointe et un demi-pantalon de toile blanche; de pauvres natifs n'ayant pour tout vêtement qu'un morceau de toile autour des reins; une population immense qui se presse et se croise en tout sens, et qui offre un échantillon de tous les peuples du globe : tel est le spectacle extraordinaire qui se présente aux regards du voyageur, et qui ne se rencontre dans nul autre pays. »

Le seul désagrément que présente le séjour de Calcutta, c'est son climat très-malsain pour les Européens surtout; mais on travaille sans cesse à l'assainir en faisant dessécher les marais qui se trouvent dans ses environs, et en creusant des canaux pour l'écoulement des eaux pluviales.

---

**ROME ET FLORENCE**, par l'auteur de *Naples et Venise*.— Paris, 1838. 1 vol. in-8, fig., 7 fr. 50 c. = **LES BORDS DU RHIN**, par le même.— Paris, 1838. 1 vol. in-8, fig., 7 fr. 50 c.

Ces deux volumes renferment ce que l'on a appelé depuis quelque temps des impressions de voyage, et ils sont sous plus d'un rapport supérieurs à ceux du même genre publiés par un des coryphées de notre littérature actuelle. On y trouve un récit rapide, entremêlé de descriptions assez animées et d'épisodes pleins d'intérêt. Le style est facile, simple, sans prétention. L'auteur ne fait que passer, et par conséquent ne peut que tracer des esquisses, des ébauches; aussi ne cherche-t-il pas à peindre les mœurs ni les caractères qu'il n'a pas eu le temps d'étudier. Voyageant en véritable touriste, c'est seulement l'aspect extérieur des pays qu'il veut offrir à ses lecteurs; mais si parfois quelque trait caractéris-

tique s'offre à lui sur sa route, il le reproduit de la manière la plus propre à suppléer les observations qu'un long séjour lui aurait permis de faire. On le suivra sans doute avec plaisir dans ses excursions, et l'on y puisera une connaissance superficielle, mais générale, de tout ce que les diverses contrées qu'il a parcourues offrent de remarquable. Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur, c'est de se complaire un peu trop dans les récits historiques. A propos des monumens et des ruines qu'il visite, il fait parade d'érudition ; or, les fragmens d'histoire, les faits qu'il rapporte sont déjà connus de tout le monde, et il suffisait de nommer les lieux pour en rappeler le souvenir. C'est surtout dans *Rome et Florence* que ce défaut est sensible. Il lui arrive même souvent de se laisser alors entraîner par le goût de faire du style, et en perdant sa simplicité il perd beaucoup de son mérite.

---

**VOYAGE EN ABYSSINIE**, dans les pays des Galla, de Choa et d'Ifat; par *Ed. Combe* et *Tamisier*. 4 vol. in-8, 32 fr.

Deux jeunes gens, poussés par cet amour de voyager qui est parfois si puissant chez l'homme, ont accompli seuls, sans appui ni encouragement, une entreprise pleine de dangers et de difficultés de tous genres. Ils ont parcouru des contrées encore à peu près inconnues, au milieu de peuples barbares dont ils ont étudié avec soin les mœurs et les habitudes. La relation qu'ils publient offre un très-vif intérêt. Elle est écrite avec simplicité, et renferme une foule de documens nouveaux sur l'histoire de ces nombreuses peuplades qui habitent l'Afrique. On sent, en la lisant, combien il serait à désirer que l'attention des Européens se tournât vers ces contrées, et qu'on cherchât à leur porter les bienfaits de la civilisation et à les tirer de ce déplorable état d'anarchie dans lequel elles sont plongées.

MM. Combes et Tamisier ont séjourné quelque temps, soit dans le pays des Galla, soit parmi les Abyssiniens, tantôt accueillis avec une bienveillante hospitalité, tantôt exposés à mille vexations, à mille souffrances, par l'astuce et la mauvaise foi de chefs avides dont ils ont plus d'une fois failli être victimes. Le but de leur voyage était non-seulement d'étudier les mœurs de ces nations déjà visitées par Bruce et par Salt, mais encore de recueillir tous les documens relatifs à leur histoire, aux vicissitudes politiques du pays et aux anciens manuscrits qui peuvent encore s'y trouver épars dans les couvens. Ils donnent beaucoup de détails curieux sur l'état de ces contrées, où règne une espèce de christianisme corrompu,

défiguré par le mélange d'une foule de superstitions. Le clergé paraît y être plus dégradé encore que le reste de la nation, et c'est ce qui explique en partie comment avec certains élémens de civilisation elles demeurent dans un tel état d'abaissement. En beaucoup d'endroits le sol est fertile, tous les produits de la terre abondent, tous les objets nécessaires à la vie s'achètent à un prix très-bas; les habitans montrent de l'intelligence, mais toutes leurs facultés semblent engourdies, et rien ne vient les tirer d'une apathie qui s'oppose à tout développement, à tout progrès. D'après le récit de nos voyageurs, il serait d'autant plus possible aux Européens de produire de grands changemens dans le pays, qu'une tradition qui y est fort répandue annonce qu'un jour un roi blanc viendra y régner. Dans plusieurs villages, nos voyageurs furent même reçus aux acclamations de Voici le roi! voici le roi! et le peuple se pressait en foule autour d'eux. Presque partout on voulait les retenir, et plusieurs rois cherchèrent à les engager par des offres brillantes à se fixer auprès d'eux. Leur relation est semée d'incidens fort piquans, d'aventures propres à exciter l'intérêt, et donne en meme temps un court résumé de l'histoire du royaume d'Abyssinie et une chronologie de ses souverains. Elle renferme également de curieux renseignemens sur le commerce de ce pays, sur l'état de son industrie, sur les prix de ses denrées. Enfin les auteurs ne manquent jamais l'occasion de relever les erreurs qui peuvent avoir été commises par leurs devanciers, et l'ouvrage est terminé par une critique de maints passages de Bruce et de Salt. La géographie sera ainsi redevable à MM. Combes et Tamisier de plusieurs données nouvelles ou plus exactes, si toutefois la carte qu'ils annoncent devoir incessamment publier vient justifier toutes les espérances que fait concevoir leur livre. En attendant, nous recommandons ce voyage à nos lecteurs comme l'une des plus intéressantes publications du jour.



## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, D UCATION.

**JESCHAIAH** (Isaïe), traduit par S. Cahen, tome 9 de la Bible, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, accompagné des points-voyelles et des accens toniques, avec des notes philologiques, géographiques et littéraires, et les principales variantes de la version des Septante et du texte samaritain. — Paris, chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, au Marais, n. 21. 1838. In-8, 9 fr.

Le travail de M. Cahen est tous les jours mieux apprécié, et,

à mesure qu'il avance dans la tâche difficile qu'il s'est imposée, il se voit encouragé et récompensé par les suffrages approbateurs des hommes les plus distingués et les plus capables de juger les mérites, soit de sa traduction, soit des notes philologiques qui l'accompagnent.

Des savans de tous les pays et de toutes les religions s'accordent à reconnaître que l'œuvre de l'auteur juif est faite avec une érudition profonde et consciencieuse. Pour nous, ne possédant pas le savoir nécessaire pour comparer la traduction avec l'original, nous ne pouvons en parler que sous le rapport purement littéraire, et nous devons nous contenter d'apprécier la forme sous laquelle M. Cahen nous présente en français les beautés poétiques du texte hébreu.

Le livre d'Isaïe, qui forme le tome 9 de la Bible, est l'un des plus admirables fragmens de cette antique poésie orientale si énergique et si majestueuse, soit qu'elle revête les formes harmonieuses du vers, soit que, dédaignant de s'imposer ces entraves qui gènent l'essor de son génie, elle s'abandonne à toute sa fougue dans une prose animée des couleurs les plus chaudes, des expressions les plus passionnées, les plus éloquentes.

Ces prophètes, revêtus aux yeux du peuple d'un caractère divin, parlant au nom de Jehovah, lançant les foudres du Dieu vengeur ou dispensant ses bienfaits, étaient de puissans poètes à côté desquels les plus grands génies littéraires de nos temps modernes paraissent bien pâles. Ils avaient réalisé toutes les idées de haute supériorité, de domination intellectuelle et d'influence générale que nos poètes ne font que rêver. Entre leurs mains se trouvait la direction des esprits, et ils possédaient ainsi en quelque sorte le pouvoir ; car, sans eux, que pouvaient les chefs et les rois? C'est à Samuel que s'adressent les Juifs pour accomplir une révolution qui devait changer la base première de leur gouvernement, et substituer la monarchie à la forme à peu près républicaine qui avait subsisté jusqu'alors. Mais Samuel, cherchant vainement à détourner le peuple de ce désastreux projet, et obligé de céder enfin à l'aveuglement général, nous montre le côté faible de cette autorité théocratique qui abrutit les nations et les rend incapables de supporter la liberté, aussi bien que d'en comprendre les avantages.

Isaïe fut l'un des prophètes les plus éloquens, un de ceux qui attaquèrent avec le plus de force les désordres de la société juive et les vices de ses institutions.

« Isaïe! athlète à la taille gigantesque, que Jehovah a placé » sur les remparts de Sion pour frapper au dedans, frapper » au dehors. Au dedans, il abat de son invective écrasante le

» prêtre prévaricateur offrant un encens pétri de sang, des » prières souillées d'hypocrisie.

» Vos sacrifices, vos oblations, vos sabbats, vos fêtes, sont » de dégoûtans sacriléges; car, s'écrie-t-il, vos mains sont » pleines de vols, de rapines, de déprédations et de violence. » Il poursuit d'un fer rouge la cupidité de ces riches de So- » dome, trop à l'étroit dans de vastes domaines, élargissant » sans cesse les confins, poussant les bornes sur le champ du » pauvre. Nous assistons à ces bacchanales immondes; oui, » ces impies, sans croyance au lendemain, noient leur con- » science dans le plaisir du moment, dans les voluptés du » jour. Le prophète déchire le voile et nous montre à nu la » mollesse cynique des hommes, le luxe et la luxure des » femmes, les lubriques turpitudes des concubines. Il fustige » de versets sanglans les prostitués de notre sexe, les courti- » sans des grands, adulateurs vils de tout pouvoir; il verse » la boue de son mépris sur ces êtres dégradés chez lesquels » les pensées sont cachées par les paroles, celles-ci démenties » par les actions; chez lesquels la pensée, la parole, l'action, » cette trinité constituant la dignité de l'homme, sont tou- » jours en complète anarchie; sur ces menteurs gagés lisant » dans les regards du maître pour dire de la droite qu'elle est » courbe, de la courbe qu'elle est droite; du doux qu'il est » amer, de l'amer qu'il est doux; c'est ainsi que sa parole » corrosive coule brûlante sur toutes les chairs de cette » théocratie pourrie, de cette monarchie gangrenée de vices » et de déportemens polythéistes. »

C'est avec l'énergie la plus forte que le prophète stigmatise les coupables et les menace de la vengeance de Jehovah. Son éloquence un peu rude peint admirablement la barbarie du peuple auquel il s'adressait, et elle nous a paru fort bien rendue dans la traduction de M. Cahen. Le style de celui-ci est parfois heurté, présente des tournures insolites, des formes abruptes, mais plus d'élégance le gâterait et lui ôterait le caractère d'originalité qui fait justement son principal mérite.

M. Cahen a eu raison de sacrifier beaucoup à la fidélité, et son travail fait mieux connaître la nation juive, ses mœurs et son histoire, que ne l'ont pu faire la plupart des traductions de la Bible qu'on possédait jusqu'à présent.

---

**DES RAPPORTS NATURELS ENTRE LES DEUX PUISSANCES D'APRÈS LA TRADITION UNIVERSELLE**, par l'abbé *Rohrbacher*. — Besançon et Paris, chez Outhenin-Chalandre fils. 1838. 2 vol. in-8, 12 fr.

« Est-il vrai que tous les gouvernemens de l'antiquité

» fussent théocratiques? et que faut-il en conclure? » Telle est la question que l'auteur de ce livre pose en tête de son premier chapitre, et qui indique assez justement le but de son ouvrage. En présence de la lutte qui s'établit toujours plus vive entre l'Église et l'État, entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, M. l'abbé Rohrbacher interroge le passé, et c'est à l'histoire des peuples anciens qu'il va demander la solution du problème de notre époque. Nous ne pensons pas qu'une semblable manière de raisonner soit admissible, et qu'on puisse ainsi s'appuyer sur la seule autorité de la tradition pour déterminer quelle forme de gouvernement convient aux peuples d'aujourd'hui, qui ne sont point les peuples du passé. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que le caractère et les circonstances particulières de chacun d'eux doivent nécessairement exercer une grande influence dans leur organisation politique, et que ce serait une folle chimère de prétendre les confondre dans une seule et même unité. Mais M. Rohrbacher considère toutes choses sous le point de vue catholique, et dès-lors l'autorité de la tradition est toute puissante pour lui. Il est de plus ultramontain, et, par conséquent, serviteur dévoué de l'Église, à laquelle il obéit dans tout ce qu'elle commande, sans la moindre restriction.

La tradition universelle, dit-il, nous montre chez tous les peuples primitifs la forme théocratique plus ou moins prononcée. Partout la religion domine les intérêts politiques et le clergé a le pouvoir; partout l'Église est au-dessus du trône dans l'antiquité orientale. L'auteur expose comment l'Église chrétienne voulut donner une nouvelle vie à ce système en établissant le pape chef suprême de tous les souverains et représentant de Dieu sur la terre. Il trace un tableau historique dans lequel il signale tous les faits propres à montrer sous un jour favorable l'autorité papale; il la représente toujours opposée au despotisme politique, luttant pour les peuples contre le despotisme de leurs rois, et fécondant les germes de liberté qui ne tardent pas à périr dès que son influence est anéantie. Il appelle à son aide tous les témoignages des écrivains les plus distingués; et pour rendre plus frappant encore l'appel qu'il adresse au clergé gallican, il ne craint point de s'appuyer sur les historiens protestans. Sismondi, Muller, Robertson, etc., etc., sont souvent cités par lui; il extrait de leurs ouvrages les passages dans lesquels se trouvent quelques mots favorables au pape ou à l'Église; et s'autorisant des éloges que des protestans impartiaux ont dû adresser aux faits de l'histoire qui les méritaient, il reproche au clergé gallican sa tiédeur et sa défiance, il le conjure de ne plus se soustraire à l'influence de Rome, et de donner

franchement l'exemple de la soumission la plus complète aux instructions du pape.

Voici les conclusions que M. l'abbé Rohrbacher tire de l'étude de la Bible comparée avec les données qu'il a puisées dans l'histoire.

« 1° Tout gouvernement anticatholique, ou qui combat » l'autorité de l'église catholique, apostolique et romaine, » est au fond une absurdité et une tyrannie. »

» 2° Tout souverain anticatholique ou qui repousse opi- » niâtrément l'autorité de l'église catholique, apostolique et » romaine, se dépose lui-même de la souveraineté, absout » lui-même ses sujets de tout devoir envers lui, se met lui- » même hors la loi. »

Enfin il déclare que « la politique moderne qui tend conti- » nuellement à se soustraire à l'autorité doctrinale de l'é- » glise catholique, tend continuellement à la ruine de toute » subordination et de toute société, à l'anéantissement de » tout droit et de tout devoir, au chaos et à l'anarchie. »

Il nous serait impossible, nous l'avouons, de partager les doctrines de l'auteur. Elles sont trop exclusivement catholiques pour ne pas rencontrer une vive opposition de la part de tous les hommes qui croient pouvoir trouver, ailleurs que sous le joug de Rome, la liberté et la vérité ! Mais nous laisserons à d'autres plus versés que nous dans de pareilles matières le soin de controverser et de combattre ce livre qui mérite sous plusieurs rapports d'attirer leur attention.

---

**NOTICE SUR L'INSTITUT DES ENFANS MORALEMENT NÉGLIGÉS**, fondé à Varsovie, suivi de quelques observations sur un établissement à faire dans ce genre en Suisse; par M. *H. Nakwaski*, polonais, naturalisé suisse, nonce à la diète polonaise, etc. — Vevey, 1838. In-12, 50 c.

L'institut qui fait l'objet des considérations publiées par M. Nakwaski fut fondé à Varsovie, en 1830, par M. le comte Skarbek, alors professeur d'économie politique à l'université de cette ville, et qui avait étudié un établissement du même genre à Berlin. Ses sollicitations engagèrent une société polonaise à se former pour protéger l'institution naissante, et tout annonçait un succès certain, lorsque la révolution de 1831 vint en arrêter l'essor, en menacer même l'existence. Cependant M. Skarbek n'a point abandonné son œuvre; et, en 1835, l'institut fut ouvert de nouveau sous sa présidence.

On y admet les jeunes garçons de 6 à 14 ans, que la po-

lice a surpris en flagrant délit de vol, de vagabondage ou de mendicité, ou bien que les parens viennent placer volontairement. Le conseil de surveillance examine cependant, avant de les admettre, les motifs qui déterminent l'entrée des enfans dans cet établissement. Là, ils reçoivent l'instruction nécessaire, mais surtout on cherche à corriger les défauts d'une éducation première négligée ou immorale; on s'efforce d'éveiller dans leurs jeunes cœurs le sentiment religieux, et de leur en faire une égide contre les penchans vicieux et les passions basses. Afin que le passage d'un enfant dans cet institut ne reste pas comme une tache sur sa vie, on donne à chacun un numéro d'ordre dès son entrée, qui sert seul à le désigner, et les noms des élèves sont inconnus même des membres du comité. D'après le rapport que M. Nakwaski cite à ce sujet, il paraît que les résultats les plus heureux sont déjà venus confirmer les prévisions du respectable fondateur. L'auteur voudrait donc que de semblables instituts fussent multipliés dans tous les pays, et sa publication est principalement destinée à en provoquer l'établissement en Suisse. On lui saura gré d'avoir signalé cette lacune dans nos institutions, et attiré sur cet important objet l'attention des hommes capables d'en comprendre toute l'utilité. C'est rendre le meilleur service à sa nouvelle patrie que de chercher à la doter d'avantages aussi précieux que ceux-là.

---

## LÉGISLATION, JURISPRUDENCE, ETC.

---

**ESQUISSE DE L'ORIGINE ET DES RÉSULTATS DES ASSOCIATIONS DE FEMMES POUR LA RÉFORME DES PRISONS EN ANGLETERRE,** suivie de quelques conseils pour l'organisation des associations locales; ouvrage traduit de l'anglais, par Mlle *Ulliac Trémadeure.* — Paris, chez Didier, 1838. In-8. 6 fr.

Cet ouvrage est la traduction d'un petit livre que madame Fry publia en Angleterre dans le but de multiplier les sociétés de femmes pour l'amélioration des prisons, et de leur donner, soit les règlemens, soit les directions nécessaires au but qu'elles se proposent. Aujourd'hui que l'on s'ocupe beaucoup en France des modifications à faire au système des pri-

sons, il a paru utile de traduire et de répandre les idées de la célèbre bienfaitrice des prisonnières. On y trouvera des détails du plus grand intérêt sur l'œuvre de madame Fry et sur les moyens employés par elle pour l'accomplir. Ayant étudié long-temps les malheureuses qui peuplent les prisons, son expérience lui donne droit d'être écoutée, et l'on puisera dans ses conseils les principes qui doivent servir de base à de semblables associations, qui seuls peuvent leur assurer à la fois durée et succès. Il est à souhaiter qu'en France les femmes répondent à cet appel; par elles seulement la question de la réforme des prisons peut devenir populaire, et leur concours est d'ailleurs très-nécessaire pour la faire réussir.

A la suite des instructions de madame Fry, mademoiselle Ulliac a placé quelques observations qui sont le fruit de sa propre expérience, car elle aussi s'est occupée des prisons depuis quelque temps. Chargée par M. de Montalivet de visiter une maison centrale destinée exclusivement aux femmes, elle a vu de près les abus de l'organisation actuelle, et a été vivement frappée du tableau repoussant que présente aujourd'hui l'intérieur d'une prison dans laquelle tous les vices sont entassés et livrés à eux-mêmes. Le rapport qu'elle présenta au ministre signalait tous les changemens indispensables à faire pour remédier à un tel état de choses, et, accueilli avec toute la faveur que mérite un travail consciencieux et supérieur, il portera fruit sans doute en donnant un premier coup à ce vieux système qui n'est plus soutenu que par la routine ou par l'intérêt particulier.

Mademoiselle Ulliac traite les sujets les plus importans dans une suite d'observations qui présentent le plus grand intérêt. Elle fait remarquer avec justesse la différence qui existe entre les caractères nationaux anglais et français, et qui doit apporter des modifications dans les moyens d'application du système :

« Il est hors de doute que partout le manque d'éducation » et d'instruction, que l'ignorance ou l'oubli des principes » moraux et religieux, que les mauvais penchans, que les passions produisent les mêmes résultats et mènent au même » crime par le même chemin; mais ce qui diffère essentiellement, suivant les pays, c'est l'*allure*, s'il est permis de s'exprimer ainsi; c'est la manière d'être ignorant, d'être impie, » d'être criminel : on peut donc dire, lorsqu'il s'agit de traitement moral, qu'ici, comme pour le traitement médical, il » faut employer les remèdes que prescrivent le climat en général et le tempérament particulier des individus. En France, » comme en Angleterre, comme par toute la terre, la religion » doit être le fondement de l'éducation dans les prisons, de

» même que dans les institutions où l'on élève la jeunesse, de » même que dans les familles ; en France comme en Angle- » terre, la morale universelle doit tenir son rang : nous en » dirons autant de l'instruction ; mais nous ajouterons que, » chez nous, l'impie est moqueur, et non pas toujours rude » et sardonique ; que l'ignorant est plutôt fanfaron que gros- » sier ; que le criminel peut rire, quoique dans les fers, de ce » rire qu'excite le ridicule spirituellement déversé même sur » ce qui fait peur ; enfin que le peuple français, toujours le » même, soit qu'on le voie sur la place publique ou en prison, » est facilement oublieux de la veille, prompt à espérer dans » le lendemain ; qu'il a besoin de mouvement, et d'exhaler » au dehors par ses chants, par sa parole, par ses gestes, la » surabondance d'esprit et de gaîté dont la nature l'a doué. » C'est aux *médecins de l'âme* à prendre en considération ce » caractère bien prononcé, et à reconnaître les moyens de le » faire servir à la guérison ; et c'est aux femmes, tout en » cherchant à se pénétrer des principes si profonds qu'on » trouve dans chacune des pages de madame Fry, à décou- » vrir, pour l'exécution, les moyens les mieux appropriés à » l'esprit de la nation ; elles n'y parviendront qu'après avoir » quelque temps au moins visité les prisons. »

Passant ensuite en revue les divers points dans lesquels les prisons françaises offrent les plus grands abus, tels que l'exploitation du travail par des entrepreneurs adjudicataires, le transport des prisonnières à pied, escortées par la gendarmerie, la surveillance, la cantine, etc., elle cherche à appeler l'attention de ses lecteurs sur chacun de ces objets et présente quelques vues très-judicieuses sur les améliorations à faire. On lui saura gré d'avoir ainsi complété l'ouvrage de madame Fry et de l'avoir adapté à l'usage de la France, en indiquant, avec autant de précision que de clarté, les vices qui exigent une prompte réforme, et en joignant à ses propres réflexions des extraits de quelques ouvrages, et des comptes-rendus annuels de la Société de patronage pour les jeunes libérés.

Ce volume semble destiné à donner une impulsion nouvelle à la question du système pénitentiaire, et chaque lecteur répétera sans doute avec mademoiselle Ulliac :

« Semons, semons sans relâche, ainsi que l'ordonne l'Évan- » gile ; si la semence du matin ne germe pas, celle du soir » pourra germer un jour ; si Dieu ne bénit pas aujourd'hui nos » efforts, demain il peut les bénir, et ceux qui viendront après » nous continueront l'œuvre commencée.

» Que chaque femme apporte donc son offrande selon ses » moyens pécuniaires, selon ses forces, son activité, ses facul-

» tés intellectuelles, pour la régénération morale des prisonniè-
» res et des libérées, mais sans oublier jamais que la vertu
» dans la misère doit être non moins soigneusement encou-
» ragée et secourue ! Que les unes donnent quelque peu de
» leur superflu, que d'autres écrivent pour les détenues, que
» d'autres, en sortant du misérable grenier où le pauvre
» honnête lutte contre la faim, aillent visiter les prisons ; elles
» aideront aux travaux actuels du gouvernement, au lieu de
» l'entraver ; et, en portant partout la lumière, les consola-
» tions, en encourageant ici, en réveillant ailleurs les senti-
» mens de la piété et du véritable honneur, elles tiendront le
» rang que le ciel et les lois sociales leur ont assigné, et elles
» continueront de mériter le titre si beau d'anges consola-
» teurs, de providence terrestre des malheureux et des délais-
» sés ! »

---

Le *Bulletin*, dans son prochain Numéro, rendra compte, entre autres, des ouvrages suivans qui viennent de paraître :

**THÉATRE CHINOIS**, ou Choix de pièces de théâtre composées sous les empereurs Mongols ; par M. *Bazin aîné*. In-8. 7 fr. 50 c.

**LA FRANCE DEPUIS** 1830, aperçus sur sa situation politique, militaire, coloniale et financière ; par *J. Milleret*, ancien député. In-8. 8 fr.

**COURSE A CHAMOUNY**, conte fantastique ; par *A. Pictet*. In-8, fig. 5 fr.

**LE ROBINSON CHRÉTIEN** ; par M. *J. Régnier*. In-8. 6 fr.

**ASTRONOMIE DES ÉCOLES ET DES GENS DU MONDE** ; par *G. Graulhié*. In-8. 2 fr. 50 c.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

# Revue Critique

# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Juillet 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**UNE COURSE A CHAMOUNI**, conte fantastique sur George Sand ; par M. *Adolphe Pictet*. — Paris, chez B. Duprat, 1838. In-12, fig. 5 fr.

Ceux de mes lecteurs qui connaissent les *Lettres d'un voyageur* de George Sand, se souviennent sans doute d'un certain major dont elle parle en l'appelant toujours *le damné Major*, et qui faisait partie des joyeux compagnons avec lesquels elle fit une course à Chamouni. C'était un savant profondément versé dans le sanscrit et dans les nuages de la métaphysique, mais avec cela, homme d'esprit, aimant la société et y remplissant fort bien sa place. Eh bien! c'est lui que nous retrouvons dans ce conte fantastique, nous racontant à son tour et à sa manière ses relations avec l'auteur de Lélia. Il y a du charme, du piquant dans son récit; cependant il est peut-être trop allongé, et les folles orgies d'une femme de lettres avec ses amis n'offrent pas un intérêt assez vif pour soutenir long-temps l'attention du lecteur. C'est un certain laisser-aller d'esprit, d'imagination, de pensées, qui ressemble parfois à une joyeuse ivresse, mais qui parfois aussi va trop loin, comme dans le souper de Chamouni, où tous les convives finissent par rouler sous la table. Plusieurs scènes cependant sont fort jolies et bien retracées. Il y a de l'originalité dans cette publication, qui nous montre George Sand en quelque sorte en déshabillé, comme, au reste, elle ne craint pas de se montrer quelquefois elle-même dans ses propres ouvrages. On y voit quelques traits de cette vie artistique qui est aujourd'hui celle de la plupart des littérateurs français, et qui, les plaçant en dehors de la société, leur ôte presque toute espèce d'influence sur celle-ci.

Une esquisse de ce genre n'est pas inutile à l'histoire litté-

raire, et pourra servir à expliquer la triste tendance de la littérature de notre époque. On a dit que la littérature était l'expression de la société; c'est d'une société qu'il fallait dire. En effet, par exemple, des livres tels qu'*une Course à Chamouni,* ou que les *Lettres d'un voyageur,* sont l'expression de la société de George Sand et comp^e, mais heureusement non de la société en général.

De petits croquis assez plaisans accompagnent le conte fantastique et nous offrent le damné major dans diverses situations, tantôt en proie à un cauchemar, tantôt plongé dans une discussion philosophique à perte de vue, tantôt à cheval en croupe derrière George Sand.

Il est assez curieux de voir cette boutade pleine de verve et de gaîté sortir de la même plume qui n'avait jusqu'ici fondé sa renommée que sur des écrits de la plus forte érudition. M. Pictet a montré dans ce petit volume une souplesse de style bien rare chez les savans.

---

**LE ROBINSON CHRÉTIEN**; par M. *J. Régnier;* 2^e volume de la collection intitulée *Le Vœu des familles*, ou *une Digue aux mauvais romans.* — Paris, chez Pesron, 1838. 1 vol. in-8, 6 fr.

Nous avons déjà dit, en annonçant le premier volume de cette collection, que nous ne comprenions pas qu'on voulût faire un Robinson chrétien après celui de Foé, qui est tout à la fois une œuvre religieuse et un chef-d'œuvre littéraire. Mais nous n'avions pas songé que, dans la pensée des éditeurs, *chrétien* était synonyme de *catholique,* et que Robinson Crusoé n'avait pas été écrit dans ce dernier sens.

L'ouvrage de M. J. Régnier a pour but de démontrer que la religion et les pratiques dévotieuses sont absolument nécessaires au bonheur de l'homme. Son Robinson est un disciple de Voltaire converti par l'infortune et abjurant la philosophie sceptique pour embrasser la foi la plus ardente. Embarqué sur un navire qui entreprend une expédition vers le Nord, il s'égare sur une plage déserte en poursuivant du gibier, et se voit abandonné seul au milieu des glaces sans autres moyens d'existence que ceux qu'il pourra se procurer par sa propre industrie. Pour comble de malheur, il perd, dans un antre de glace où il s'était d'abord réfugié et qui s'écroule presque sur lui, sa carabine qui lui était si précieuse pour la chasse. Il ne lui reste pour seule arme qu'un couteau, avec lequel cependant il parvient à tuer un ours déjà blessé et à se procurer quelques ressources contre la faim et le froid.

Mais il éprouve de grandes et cruelles souffrances. Chaque jour lui amène de nouvelles déceptions, et son orgueil est sans cesse battu en brèche par l'adversité. Enfin le sentiment religieux se réveille en lui, il se prosterne devant le Créateur de toutes choses et puise des forces nouvelles dans cette foi qu'il avait jusque là méconnue et repoussée avec l'ironie et le sarcasme de l'incrédulité. La prière, l'adoration de la croix, deviennent pour lui de douces consolations ; il y trouve une source de jouissances qu'il avait ignorées avant ce moment, et ses facultés y puisent un développement plus large, plus complet, qui lui permet de lutter avec succès contre tous les obstacles, tous les périls de sa situation. Son isolement devient ainsi un bienfait ; il expie les erreurs de sa jeunesse par la vie la plus pieuse, partageant tout son temps entre de pénibles travaux et les méditations religieuses qu'il écrit, ainsi que ses mémoires, sur une espèce de parchemin préparé par lui. La mort vient le surprendre avant qu'il ait pu réussir à quitter ces solitudes glacées, et quelques années plus tard, un vaisseau occupé de la pêche de la baleine s'étant avancé jusque dans ces parages, on trouve son squelette encore appuyé contre une croix à demi renversée, à côté de laquelle étaient déposées les feuilles de parchemin qui ont servi à publier ce récit.

Quelques défauts que l'on puisse trouver dans une imitation de ce genre, le *Robinson chretien* ne manque certainement point d'intérêt. Le but de l'auteur est bon et utile; son livre pourra être lu avec fruit, et sous bien des rapports il est très-préférable à la plupart des écrits religieux destinés aux écoles et à la jeunesse catholiques. Nous aurions seulement désiré que le style fût plus correct, plus soigné ; on y rencontre bien des traces de négligence, et peut-être aussi l'auteur aurait-il dû respecter davantage la vraisemblance dans les aventures de son héros. Ce dernier défaut est du reste le principal écueil contre lequel ont échoué tous les imitateurs de Foé.

---

**THÉATRE CHINOIS**, ou Choix de pièces de théâtre composées sous les empereurs mongols, traduites pour la première fois sur le texte original, précédées d'une introduction et accompagnées de notes; par M. *Bazin aîné*, membre de la Société asiatique de Paris. — Paris, Imprimerie royale et chez B. Duprat, 1838. 1 vol. in-8.

Rien ne donne mieux l'idée des mœurs et des usages d'un peuple que les compositions dramatiques qui se représentent sur ses théâtres. Quels que soient les sujets des pièces, et lors

même qu'ils sont empruntés à des époques passées et à des peuples étrangers, on retrouve toujours, dans la manière dont ils sont traités, l'empreinte du caractère national des auteurs, le cachet original du pays dans lequel ils vivent. Dans une foule de détails on rencontre des traits, des nuances qu'une description chercherait vainement à rendre et qui échapperaient à l'observateur le plus exercé. Sous ce rapport, le *Théâtre chinois* est d'un grand intérêt, et les pièces choisies par M. Bazin ont de plus le mérite de peindre la vie chinoise dans plusieurs de ses actes les plus ordinaires, car ce sont des drames moraux, dont les sujets offrent des intrigues ou des passions qui sont souvent en jeu parmi les hommes. Mais ce n'est pas seulement un document curieux pour l'histoire des mœurs chinoises, c'est encore un spécimen fort remarquable de la littérature de cet étrange peuple.

L'art dramatique, comme tout le reste de sa civilisation, y est arrivé à un degré de perfection assez avancé, tout en conservant des élémens de barbarie qui arrêtent son développement ultérieur. Le despotisme de la forme exerce un empire absolu sur les moindres sentimens, sur les moindres pensées, sur les moindres actes. Jamais, en nulle occasion, le Chinois ne peut se soustraire à ce joug des formalités qui pèse sur toute sa vie. Mais sous l'apparence uniforme qui résulte de cette loi, il est facile de retrouver dans ce théâtre un talent véritable, une connaissance assez profonde du cœur humain et une entente remarquable des ressources de l'intrigue, de la vraie force comique et des moyens de nouer et dénouer une action.

Le volume de M. Bazin renferme quatre pièces. La première, *Tchao-meï-hiong*, ou *les Intrigues d'une Soubrette*, est une comédie composée par Tching-Té-Hoei, qui offre plusieurs scènes assez plaisantes et roule sur un mariage.

*Pé-min-Tchong* est un jeune lettré auquel *Peï-tou*, prince de *Tsin*, a destiné en mourant sa fille *Siao-Man* pour épouse. Il vient donc dans l'intention de l'épouser, car il l'aime; mais la mère de *Siao-Man*, *madame Han*, qui a pour sa fille des vues plus ambitieuses, cherche à l'éconduire en lui conseillant d'aller étudier pour obtenir des grades à la cour; alors la soubrette *Fan-sou* vient au secours des amans et leur ménage un rendez-vous. Mais madame Han découvre tout, les surprend ensemble, et dans sa colère chasse *Pé-min-Tchong* de sa maison. Le pauvre lettré part pour le palais impérial, il subit un concours, et après un succès inespéré l'Empereur lui-même exige que *Siao-Man* devienne sa femme. *Pé-min-Tchong* retourne chez madame Han, précédé des ordres de l'Empereur, et se présente d'abord sans se faire connaître,

mais la soubrette devine son stratagème et la pièce se termine par les cérémonies du mariage.

En entrant en scène, les personnages débutent presque toujours par se nommer eux-mêmes en disant : C'est moi qui suis un tel, fils d'un tel, j'ai tel surnom et suis né à tel endroit. Il n'est pas rare de voir ainsi le même personnage répéter cette formule trois ou quatre fois dans la même pièce. C'est tout-à-fait l'enfance de l'exposition dramatique. Mais ce que cette comédie présente de plus curieux, ce sont les moyens employés dans l'intrigue. Madame Han, pour éluder la promesse faite par son mari de donner sa fille à *Pé-min-Tchong*, dit à Siao-Man de le saluer comme un frère, et ce simple salut suffit pour donner de cruelles inquiétudes aux deux amans. Alors *Siao-Man*, pour faire savoir au jeune lettré combien elle l'aime, jette dans le pavillon qu'il habite un petit sac d'odeur, sur lequel elle a brodé des emblèmes et écrit quelques vers que *Pé-min-Tchong* interprète par le moyen des étymologies et des analogies. Rien n'est plus singulier que tout cet amour ardent surchargé d'étiquette et de formalités. On comprend, en lisant ces scènes, toute l'existence chinoise, et les dessins de porcelaine ou autres du céleste empire, qu'on a pu avoir l'occasion d'examiner, repassent alors devant vos yeux et semblent prendre vie.

Dans la seconde pièce, *Ho-Han-Chan* ou *la Tunique confrontée*, on trouve de curieux détails sur l'hospitalité chinoise, ainsi que sur l'exercice de diverses fonctions et sur la manière dont on arrive à les remplir.

*Ho-Lang-Tan*, ou *la Chanteuse* nous montre une courtisane se jouant de ses amans et les entraînant dans leur ruine, l'un après l'autre, pour satisfaire ses goûts de libertinage. Un document assez précieux s'y trouve, c'est la formule du contrat de vente d'un enfant, trait de mœurs tout-à-fait caractéristique.

*Téou-ngo-Youen*, ou *le Ressentiment de Téou-ngo*, est un drame bien noir, dans le genre de ceux qu'on fait aujourd'hui pour la scène française, mais offrant un intérêt assez vif, malgré les longueurs, les répétitions et les autres défauts de la forme chinoise. Une jeune femme, *Téou-ngo*, se voit accusée d'avoir empoisonné son beau-père, parce qu'elle a refusé d'épouser celui qui, pour se venger, a commis ce crime. Elle est conduite devant un juge prévaricateur qui la condamne à mort. On la traîne au supplice, et quoiqu'elle proteste de son innocence, la sentence est impitoyablement exécutée. Mais le jugement doit être revu par un juge supérieur qui se trouve justement être le père de *Téou-ngo*, et l'ombre de celle-ci vient dénoncer l'affreux complot dont elle a été victime.

Il paraît que les ombres jouent un grand rôle dans le théâtre chinois, car il y a dans leurs décorations une porte qu'on appelle *la porte des ombres*, destinée uniquement à leur entrée et leur sortie.

On ne saurait trop encourager M. Bazin à continuer l'œuvre qu'il a entreprise, car, ainsi qu'il le dit lui-même, le drame chinois manquait à l'histoire de la littérature dramatique; il mérite d'y occuper une place remarquable, et il offre en même temps la meilleure source de documens sur la civilisation du céleste empire.

---

**LES LOISIRS D'UNE FEMME DU MONDE**; par M^me^ la comtesse *Merlin*.— Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ces deux volumes renferment l'histoire de madame Malibran, née Garcia, célèbre cantatrice du Théâtre-Italien, morte récemment, peu après avoir épousé le musicien Bériot. Aujourd'hui les artistes ont envahi le temple de la gloire, et c'est pour eux seuls, à peu près, que sont toutes les couronnes. Un chanteur, une danseuse, un grand acteur, sont en quelque sorte portés plus haut dans l'estime publique qu'un poète ou un écrivain de génie; leur renommée est surtout beaucoup plus populaire. On élèvera des statues à Rubini, encore vivant, et tel grand citoyen qui a consacré toute son existence au bien de son pays, sera oublié dès le lendemain de sa mort. C'est un triste signe de notre temps, dont ne peuvent se réjouir que les ennemis de la liberté, car il offre la plus grande preuve de la force et des nombreux moyens de corruption qui restent encore au despotisme pour opprimer les peuples et les abrutir sous un joug d'autant plus dur qu'il est caché sous des fleurs.

Madame la comtesse Merlin a obéi à cette tendance de l'époque en écrivant la biographie de madame Malibran, et elle était mieux placée que nulle autre pour apprécier dignement un talent qu'elle possède elle-même à un haut degré. D'ailleurs, elle avait connu d'une manière assez intime la jeune Garcia, et vu de près sa vie, son éducation, ses peines et ses plaisirs. Avec cela madame Merlin avait un charme de style bien fait pour retracer un pareil portrait, rempli de grâce et de fraîcheur. Aussi a-t-elle parfaitement réussi à nous donner un livre d'une lecture agréable et intéressante. Madame Malibran était non-seulement un artiste du plus grand mérite, mais elle avait de plus un caractère fort remarquable, et, dans toutes les circonstances d'une vie assez

agitée, elle déploya maintes qualités précieuses. On lira avec un véritable plaisir toutes les pages où l'auteur nous décrit avec enthousiasme les merveilles de son chant, mais on trouvera aussi de douces émotions dans la partie de cet ouvrage qui nous peint la jeunesse de l'artiste et les vicissitudes domestiques auxquelles elle se trouva en butte d'un bout à l'autre de sa brillante, mais bien courte carrière.

---

**CONGRÈS DE VÉRONE**, négociations, colonies espagnoles; par M. *de Châteaubriand*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 16 fr.

M. de Châteaubriand a vu dans sa carrière diplomatique une foule de choses ; il s'est trouvé au milieu d'événemens de la plus haute importance, et y a pris part lui-même avec toute l'influence que lui donnait son talent supérieur. Sous ce rapport, il était très-bien placé pour écrire l'histoire du congrès de Vérone et en faire un livre d'un grand intérêt. Mais malheureusement M. de Châteaubriand n'a dans son style ni simplicité, ni bonhommie; on n'y trouve qu'une recherche pénible de ces choses qui lui manquent le plus, et le moi domine tellement chez lui qu'on éprouve en le lisant le triste sentiment du ridicule auquel se livre ainsi l'un des écrivains les plus distingués de notre époque.

Dans toutes les transactions politiques auxquelles il s'est trouvé mêlé, il ne voit que lui, toujours lui, et sacrifie tout le reste à faire ressortir sa figure seule dans les tableaux qu'il trace. Cette faiblesse, qui se montrait déjà dans l'*Essai sur la littérature anglaise* d'une manière déplorable, gâte tout-à-fait le *Congrès de Vérone;* car, dans un ouvrage historique, il est encore moins pardonnable à l'auteur de ne pas s'effacer complètement derrière les événemens qu'il raconte.

Quelle part M. de Châteaubriand eut-il dans les décisions qui furent prises à cette époque? jusqu'à quel point son influence s'exerça-t-elle sur le congrès? C'est ce que l'histoire appréciera plus tard; mais, quelle que fût la puissance de son talent, ce n'est pas à lui qu'il appartient de se mettre ainsi le sceptre en main et la couronne sur la tête.

Il a, par ce défaut, dépouillé son livre de la plus grande partie de l'intérêt qu'il aurait pu avoir, ainsi que de cette gravité et de cette impartialité qui peuvent seules assurer un succès durable à toute production historique. Ce n'est plus le Congrès de Vérone, c'est *Châteaubriand à Vérone*, de même que l'*Essai sur la littérature anglaise* eût été mieux intitulé : *Châteaubriand et Milton.*

**ESSAIS SUR LA LANGUE FRANÇAISE**, théorie du genre des noms; par M. *Braconnier*, professeur. — Paris, chez Belin-Mandar. In-8.

Le genre des noms a été, parmi les grammairiens et tous les philologues les plus distingués, l'objet de grands travaux, de recherches nombreuses, de discussions assez vives. Cette difficile question a souvent été traitée sans être jamais résolue d'une manière satisfaisante; la plupart de ceux qui s'en sont occupés ont même fini par la considérer comme oiseuse et par déclarer que le hasard seul avait décidé le genre des noms. C'est qu'en effet l'histoire des langues est encore enveloppée de tant d'obscurité, leurs origines sont si peu connues, qu'on ne saurait espérer d'arriver à cet égard à une solution complète. Il faut renoncer tout-à-fait aux explications systématiques et se contenter de découvrir quelques principes généraux sujets à une foule d'exceptions. M. Braconnier a procédé ainsi, et son livre, sans donner la solution du problème sous toutes ses faces ou dans tous ses détails, offre des idées pleines de sagacité sur l'origine probable du genre de la plupart des noms. Ecrit avec verve, je dirai même presque avec poésie, il présente une lecture pleine de charme et d'intérêt.

La nature elle-même, suivant notre auteur, semble avoir désigné les deux genres masculin et féminin par la division des sexes dans tous les êtres animés. Partant de cette donnée, l'homme a appliqué cette même distinction aux autres objets qui l'entourent ici-bas.

« Ayant la conscience de sa grandeur, de sa force et de sa » supériorité sur tous les êtres qui l'environnent, l'homme, » ce maître du monde, tend, par une propension invincible, » à s'assimiler tout ce qui, dans l'univers, porte avec soi un » caractère de grandeur, de supériorité et de force. On le voit » au contraire assimiler à sa faible compagne tout ce qui, dans » l'univers, paraît faible et semble réclamer un appui. Cet » irrésistible penchant, découvert au sein même du cœur de » l'homme, peut passer pour une loi générale. »

De nombreux exemples tirés des meilleurs écrivains viennent à l'appui de cette idée, et nous montrent non-seulement l'harmonie fréquente du genre avec la destination de l'objet, mais encore l'emploi alternatif des deux genres pour le même nom suivant le sens plus mâle et plus héroïque, ou plus gracieux et plus doux dans lequel il est employé.

« L'homme voit-il *un fleuve* impétueux roulant à grand » bruit ses flots grossis par les torrens descendus des monts » escarpés? s'il le personnifie, il en fait un *être masculin;* il » le peint sous les traits d'un guerrier au visage poudreux, à

» l'air furieux, à l'œil étincelant, au front cicatrisé, qui dé-
» fend ses bords attaqués, comme un roi défend ses états en
» péril :

« Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles,
» Le feu sort à travers ses humides prunelles.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
» A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
» Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse
» Son front cicatrisé rend son air furieux,
» Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux. »

Boileau.

» L'homme voit-il au contraire une source limpide qui jaillit de la terre féconde, une chute d'eau qui bouillonne et murmure dans la silencieuse vallée, une onde claire qui serpente à travers la prairie émaillée de fleurs ? il la représente sous la figure *d'une jeune nymphe* solitaire, à la bouche vermeille, à la taille légère, à la voix mélodieuse et touchante, aux joues couleur de rose, à la modeste paupière qui recouvre à demi une prunelle azurée, à la blonde chevelure qui retombe en tresses ondoyantes et en boucles gracieuses sur ses épaules demi-voilées :

« Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives
» Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
» Du malheureux berger la gémissante voix
» Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.
» Cyrène s'en émeut : ses compagnes timides
» Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides. »

Delille.

Les poètes et les meilleurs prosateurs offrent également maints exemples de l'emploi du même nom dans les deux genres. Ainsi, pour les mots *foudre, amour, couple, automne*, etc., etc., on se sert tour-à-tour du masculin ou du féminin selon l'expression qu'on veut leur donner.

« *Foudre* est régulièrement féminin, soit au propre, comme :

« La *foudre*, éclairant seule une nuit si profonde,
» A sillons redoublés couvre le ciel et l'onde. »

Crébillon.

» Soit au figuré, comme :

» *Les foudres* de Rome, quand *elles* sont injustes, ne sont que *les foudres* de Salmonée. Mézerai.

» Mais si *foudre* entraîne après lui l'idée d'une vive com-
» motion dans toutes nos facultés, l'idée d'une imagination
» fortement ébranlée, d'une crise violente où l'âme semble
» chercher un langage à part, il devient alors masculin, soit
» au propre, comme :

« On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
» Ces *foudres impuissans* qu'en leurs mains vous peignez. »

CORNEILLE.

» Soit au figuré, comme :

« Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand homme
» Ne doit point redouter les *vains foudres* de Rome. »

VOLTAIRE.

Ces nuances ne sont pas toujours aussi faciles à établir, et parfois elles sont d'une délicatesse extrême. Outre cela les exceptions abondent, et, dans beaucoup de cas, des circonstances accidentelles viennent contrarier tout-à-fait l'application de la règle générale. M. Braconnier signale entr'autres causes de modification l'*e* muet qui termine un grand nombre de mots et leur a fait donner le genre féminin dont il est un attribut.

Plusieurs langues possèdent un troisième genre, le *neutre*, qui aurait dû, à ce qu'il semble, renfermer tous les objets inanimés parmi lesquels ne se trouve point la distinction des sexes. Mais ici, comme dans les langues qui n'ont que deux genres, l'arbitraire paraît avoir présidé le plus souvent à leur emploi, car l'allemand, par exemple, comme le latin et le grec, fait neutre plus d'un être animé, tandis qu'il accorde le masculin et le féminin à maints corps inorganiques. M. Braconnier n'a pas reculé devant cette difficulté, et, envisageant la question comme il paraît avoir l'habitude de le faire, plus en philosophe qu'en grammairien, dans ses rapports avec les mœurs et les institutions, il en tire une explication fort ingénieuse et qui n'est pas sans vérité, quoiqu'elle ne puisse s'appliquer rigoureusement à tous les faits. Il a vu dans le genre neutre l'indice de la servitude, de l'esclavage, et c'est une chose fort remarquable que les langues de l'Europe qui ont conservé le neutre appartiennent en effet aux peuples chez lesquels il subsiste encore le plus de vestiges de la servitude féodale.

Cependant quelque spécieuse que soit cette interprétation, elle ne saurait servir de base à un système, car, ainsi que je

l'ai déjà dit en commençant cet article, l'histoire des langues est trop peu connue, et il est presque impossible d'apprécier toutes les influences qui ont modifié, arrêté ou précipité leur développement logique. L'auteur le dit lui-même avec franchise :

« Ici, comme ailleurs, nous nous efforcerons d'éviter les » systèmes, les hypothèses et toutes ces abstractions qui re- » poussent les esprits de toute étude de la philosophie des » langues. Nous éloignant de la rigueur du raisonnement » pour recourir souvent à la justesse des images, nous cher- » cherons à plaire, afin de mieux convaincre. Et où trouver » des démonstrations rigoureuses dans une discussion gram- » maticale qui a le cœur de l'homme pour base, ses passions » pour preuves, son imagination pour témoin et pour juge ? » Dans de telles questions sur les langues, comme la certitude » absolue est souvent impossible, loin d'exiger une exactitude » philosophique, on trouve presque toujours un charme réel » dans la généralité du principe, dans une sorte d'indécision » de la pensée, dans le vague de l'expression. Ce genre de » démonstration, qui s'adresse moins à notre esprit qu'à notre » âme, a une force aussi puissante que peu connue; d'ailleurs, » le cœur de l'homme est une mer sans cesse agitée, et c'est » sur cet orageux élément que nous nous exposerons aux re- » cherches. Or, plus la vague est large et mouvante, plus le » pilote se croit en pleine mer : ainsi, dans ces harmonies du » genre avec notre cœur, plus les images seront indécises et » flottantes, moins la certitude sera révoquée en doute. »

Il est rare de rencontrer chez un grammairien des idées aussi larges, des vues aussi profondes. M. Braconnier a le mérite peu commun de savoir dépouiller de semblables questions de toute espèce de sécheresse, et de prouver ainsi que l'aridité qui se rencontre si souvent dans les ouvrages de ce genre provient non de la matière elle-même, mais de la manière dont elle est traitée. Le terrain le plus fertile a besoin d'être cultivé avec intelligence pour rapporter de bons fruits.

---

**TRAITÉ COMPLET DE LA LEXIGRAPHIE DES VERBES FRANÇAIS**, avec un Tableau synoptique de la conjugaison de tous ces verbes, classifiés par ordre de désinences sur une méthode uniforme et une table modèle d'application; par *J.-M. Léonard Casella*, de Rome, ouvrage publié sous les auspices de M. Charles Nodier. — Paris, chez Terzuolo, rue de Vaugirard, n. 11, 1838. In-8, 3 fr. 50 c.

M. Casella présente, pour l'étude des verbes français, une méthode nouvelle dans laquelle il cherche à diminuer le

nombre des conjugaisons et à réunir toutes les modifications sous le moins de chefs possibles. Il divise les verbes d'après leurs terminaisons en *er, ir, oir, re* et donne un tableau synoptique qui permet d'embrasser rapidement l'ensemble de son système. C'était déjà un essai tenté par M. Lemare, mais auquel il n'avait pas donné les développemens convenables. M. Casella a perfectionné la méthode, et il l'expose avec tous les détails nécessaires. Nous ne pouvons le suivre dans ses intéressantes recherches, qui établissent des données tout-à-fait nouvelles dans la lexigraphie, et ne pourront être convenablement jugées que lorsqu'elles seront appliquées à la pratique. L'auteur ne reconnaît que deux conjugaisons, et voici sur quelle base repose son travail :

« La lexigraphie des verbes français, dit-il, se compose de deux élémens réunis ; savoir : 1° de leurs radicaux ou de leurs infinitifs ; 2° de certaines variations que l'on substitue à la terminaison de l'infinitif, ou que l'on y ajoute, et que l'on peut nommer INFLEXIONS. L'emploi des radicaux, ou des infinitifs, se présente sous tant d'aspects divers dans la lexigraphie de ces verbes, qu'il serait absolument impossible d'y baser un système quelconque de conjugaison, tandis que les inflexions ne s'y opèrent que de deux manières uniques, et encore l'une ne diffère-t-elle de l'autre que dans cinq cas particuliers.

» C'est sur ce principe que nous divisons en deux conjugaisons les 7361 verbes existans dans la langue. Les verbes en ER, au nombre de 6378, appartiennent à la première, et les 983 autres, quelle que soit la terminaison de leurs infinitifs, à la seconde. »

M. Casella rejette également la terminologie usitée jusqu'à présent pour exprimer les divers modes du verbe. « Le verbe ÊTRE, a dit Condillac, étant le type de tous les autres verbes d'une langue, ses FORMES doivent servir de dénomination aux formes des autres verbes, ce qu'il fait en les désignant sous un numéro d'ordre, par la première personne du singulier de chaque forme du verbe type. Ce système, aussi simple que rationnel, a déjà été adopté par des lexicologues distingués ; nous en avons toujours fait usage avec succès dans l'enseignement, et nous l'avons appliqué dans la confection de notre TABLEAU SYNOPTIQUE DES VERBES, dont nous allons maintenant développer le mécanisme dans tous ses détails. »

---

**DOCUMENS HIÉROGLYPHIQUES**, emportés d'Assyrie, et conservés en Chine et en Amérique, sur le déluge de Noé, les dix générations avant le déluge, l'existence du premier homme et celle du péché originel; par le chevalier *de Paravey*. — Paris, chez Treuttel et Wurtz, 1838. In-8, fig.

M. de Paravey poursuit avec autant de zèle que d'érudition ses recherches sur la Chine et sur les rapports qui existent entre les traditions du céleste empire et celles des livres saints des Hébreux. C'est un sujet du plus vif intérêt qui peut jeter un grand jour sur l'histoire des peuples antiques et en particulier sur celle de la religion juive du milieu de laquelle est sorti le christianisme. Les résultats auxquels il est déjà arrivé sont assez curieux. Il a retrouvé dans divers écrits chinois des traces de maints faits rapportés dans la Bible. Ceci tendrait à prouver que la Chine a eu jadis des relations avec la Judée, et à donner aux livres de l'ancien Testament une nouvelle confirmation historique.

C'est dans le *Chou-King*, l'un des livres sacrés des Chinois, que M. de Paravey croit retrouver l'histoire du déluge et celle de Noé. Les noms ne sont pas les mêmes, mais leur signification semble se rapporter aux caractères des divers personnages de l'histoire biblique. Il y trouve également tous les patriarches antérieurs à Noé, et par une série généalogique complète remonte jusqu'à Adam et Eve. Il a poussé ses investigations assez loin pour pouvoir reconstruire un tableau des générations d'Adam jusqu'à l'époque de Noé et de ses petits-fils, d'après les livres assyriens apportés en Chine.

Cette généalogie, il est vrai, n'a pu être complétée qu'avec le secours de la Bible; mais nous ne pouvons pas aborder la critique de ce travail, elle ne saurait être faite que par des savants orientalistes capables d'apprécier les interprétations que M. Paravey donne de divers mots Chinois et de leur signification hiéroglyphique en rapport avec les faits de la Bible.

Cette brochure est accompagnée de deux dessins curieux. L'un représente un Dive du mont Cat, individu appartenant à une peuplade aborigène du sud-ouest de la Chine. Ces montagnards indomptés sont déjà mentionnés dans le Chou-King, et il paraît qu'ils existent encore aujourd'hui. On n'avait pas donné jusqu'ici la figure de ces sauvages guerriers, et M. Paravey l'a trouvée en Hollande dans une collection de croquis chinois. L'autre dessin est une esquisse d'une ancienne peinture mexicaine découverte par Humbold, conservant le souvenir du déluge et de quelques au-

tres faits bibliques, et indiquant la route suivie par les Aztèques pour venir s'établir à Mexico.

Ce sont là des hypothèses sujettes à discussion ; mais on ne saurait cependant trop encourager toutes les recherches propres à nous éclairer sur l'histoire des peuples primitifs. Ce n'est d'ailleurs que par la discussion qu'on arrive à la vérité ; et pourvu que l'amour de la vérité soit le seul mobile, les préoccupations plus ou moins exclusives de l'écrivain doivent être pardonnées en faveur du but.

---

ATLAS DES FAMILLES. La France géographique, industrielle et historique ; par *G. Heck* et *Léon Plée,* avec des cartes physiques, politiques et historiques, le plan de Paris, etc. ; 48 tableaux synoptiques, et la description des 86 départemens, des colonies et de l'Afrique française. — Paris, chez l'auteur, rue de Bourgogne, n. 4. 1838. In-4 cart. Prix : 12 fr.

Ce volume n'est que le premier des trois qui embrasseront l'ensemble des cinq parties du monde. C'est un atlas complet de la France considérée sous les rapports géographique, statistique et historique. Il présente un tableau fort intéressant de ses diverses contrées avec leurs particularités naturelles, leur histoire, leurs ressources et leur industrie. Les auteurs ont consulté les documens officiels et se sont entourés de toutes les recherches qui pouvaient contribuer à rendre leur travail plus exact et plus parfait. Ils l'ont divisé en quatre parties que nous allons examiner successivement de manière à faire bien connaître cet ouvrage qui nous a paru d'une exécution fort remarquable.

Sous le titre de *préliminaires généraux,* MM. Heck et Plée ont exposé dans un résumé très-court, mais clair et complet, l'explication d'une foule de termes qu'il est nécessaire de bien comprendre avant de commencer à étudier la géographie. On y trouve d'abord, sous la division de *géographie mathématique,* ceux qui ont rapport à la détermination de la longitude et de la latitude, avec quelques mots sur les phénomènes d'après lesquels se calculent ces divisions factices. Vient ensuite la *géographie proprement dite,* soit tout ce qui a rapport aux différentes parties solides ou liquides de la surface terrestre, avec quelques notions de géologie et de minéralogie propres à familiariser les jeunes gens avec ces sciences aujourd'hui presque inséparables de la géographie.

*L'introduction* renferme dans trois chapitres tout ce qui a rapport à la géographie générale de la France. Partant du principe que la forme naturelle des pays doit être étudié

d'abord et que sa parfaite connaissance est d'un grand secours pour apprendre les noms et les places de ses villes, les auteurs traitent avec de grands détails de la *description physique*. Les côtes, golfes, baies et caps, les montagnes, les rivières et les fleuves; enfin les 3 règnes de la nature forment quatre chapitres dans lesquels sont rassemblés tous les faits de quelque intérêt ou de quelque utilité à savoir. Vient ensuite la *géographie politique*, qui offre un tableau de l'histoire de France depuis l'origine de la population française jusqu'à nos jours. Quoique très-concis, cet abrégé historique est d'une grande clarté et donne une idée très-juste du développement successif de la nation et de ses phases diverses.

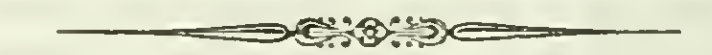
Ce second chapitre est suivi de *l'état politique, administratif, militaire, commercial, agricole et industriel de la France*. On y trouve des aperçus curieux sur la population comparée avec celle des autres Etats de l'Europe, des notions assez étendues sur la constitution politique et l'administration, sur l'instruction publique, sur l'armée, les colonies, la marine, et enfin un tableau récapitulatif des résultats du commerce de la France avec ses colonies et l'étranger pendant l'année 1836 en rapport avec les résultats des trois années précédentes. Ce dernier document est d'autant plus précieux que rien ne saurait le remplacer, pour donner une juste idée de l'état actuel de l'industrie et du commerce. Tous les détails d'un pareil tableau sont plus instructifs et frappent bien davantage que les meilleures descriptions.

L'Introduction est terminée par plusieurs autres petits tableaux d'une grande utilité, tels que celui du nouveau système des poids et mesures, celui des principales monnaies européennes avec leur valeur en francs, celui des principaux vignobles de France, celui des localités les plus renommées pour les diverses fabrications, et par quelques notions sur les différens services des ministères.

Les *cartes* sont au nombre de cinq, exécutées avec un soin tout particulier. La première est une carte naturelle de la France, destinée à accompagner la géographie physique; la deuxième représente la France monarchique avant 1789, divisée en provinces; la troisième est celle de la France constitutionnelle divisée en cinq régions et 86 départemens. Un texte imprimé sur papier de cinq couleurs différentes pour chacune des cinq régions donne tous les détails nécessaires sur chaque département dans sept colonnes intitulées : *Aspect physiologique du pays; productions agricoles et manufacturières, chefs-lieux, chefs-lieux d'arrondissement; lieux remarquables;*

*hommes utiles et célèbres, souvenirs historiques.* La quatrième carte est un fort joli plan de Paris et de ses environs, qui sert à l'intelligence d'une assez longue description de la capitale, placée en tête de la région du centre. La cinquième contient les plans des villes les plus importantes de la France, savoir : Le Havre, Rouen, Amiens, Lille, Metz, Nantes, Orléans, Lyon, Strasbourg, Bordeaux, Toulouse, Toulon, Marseille.

On voit que cet Atlas forme la géographie de la France, la plus complète qu'on puisse désirer. C'est non-seulement un excellent livre pour l'enseignement, mais encore un recueil précieux à consulter. L'esprit qui a constamment dirigé les auteurs est celui de l'utilité et de l'exactitude; ils ont voulu que leur atlas fût digne du grand pays qu'il était destiné à faire connaître, et on peut dire que leur but a été vraiment atteint. Sans doute le public accueillera avec faveur une publication aussi recommandable sous tous les rapports, et si les auteurs, comme nous le pensons, traitent avec les mêmes soins les autres livraisons qu'ils nous promettent, leur atlas méritera en effet de devenir *l'Atlas des familles.*



## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

**PHILOSOPHIE DE LA RELIGION**, élémens, par *P. Véry*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. In-8, 3 fr. 50 c.

La religion, poursuivie dans le siècle dernier par les sarcasmes sanglans de l'ironie, trop souvent confondue avec les abus qu'y avaient introduits ceux qui l'exploitaient, et injustement accusée des crimes de ceux-ci, devient aujourd'hui l'objet des investigations les plus sérieuses de la part de tous les hommes qui pensent. On comprend qu'en repoussant les abus de l'Eglise, il ne faut pas attenter au respect que commande la religion, et qu'en travaillant à épurer les croyances ainsi que la morale, il ne faut jamais ébranler le sentiment religieux qui est le palladium de tout ce qu'il y a de grand et de noble chez l'homme.

Les écrivains les plus opposés à la superstition adoptent maintenant un tout autre langage que celui de Voltaire. C'est avec la raison qu'ils attaquent les erreurs, c'est au bon sens qu'ils s'adressent, et de cette manière leurs coups non-seulement portent beaucoup plus juste, mais encore ne

peuvent détruire que ce qui est réellement contraire au bon sens et à la raison.

L'ouvrage de M. Véry a pour objet de diriger sur tous les points du christianisme le flambeau de la philosophie. Il attaque tour-à-tour les divers dogmes de l'Eglise et cherche à prouver qu'ils sont également contraires à la majesté de Dieu, à sa bonté, inutiles à la religion, et peu propres à satisfaire le cœur et l'âme. Il développe un système tout-à-fait nouveau dans lequel il ne veut faire entrer les mystères que comme autant de mythes symboliques, mais où il nous a paru qu'il admettait un certain mysticisme d'une autre sorte qui est peu satisfaisant pour l'esprit. Il y a, dans sa doctrine, du panthéisme, et on pourrait craindre que mal comprise du public elle ne tendît à favoriser les idées matérialistes. Cependant la pensée de l'auteur est bien en elle-même éminemment spiritualiste, et la plus haute morale est le but qu'il se propose ; mais habitué à tout considérer sous le point de vue philosophique le plus abstrait, il oublie que la plupart des lecteurs ne pourront le suivre sur cette route, et seront par conséquent incapables de comprendre ce qu'il veut mettre à la place des dogmes qu'il renverse. Les *élémens* de M. Véry ne s'adressent donc qu'à la partie du public versée dans les matières philosophiques. Malgré cela, tous pourront y puiser de bonnes leçons, d'excellens conseils exprimés dans un style souvent animé du sentiment poétique le plus vrai. Le fragment qui suit s'adresse aux jeunes gens d'aujourd'hui, et nous a paru écrit avec une chaleur remarquable, quoique sous une forme assez originale.

« Pauvre âme, qui brises ce monde d'intérêts grossiers qui te renferme, pour essayer un vol brillant dans les hautes régions du sentiment et de l'intelligence ! frêle et voluptueuse créature ! un souffle t'abat, une feuille de rose est déjà trop rude pour ton visage, et tu as des montagnes à soulever ! tu violentes cette loi qui veut que tout vienne successivement et progressivement, puisque tu romps l'écoulement harmonique des formes de la destinée, pour opérer une saillie excessive. Cependant, jeune âme, θαρσε, θαρσε, εστι εν οὐρανω Ζευς ; précipite-toi à bride abattue dans les voies du bien et du beau ; secoue cette tristesse qui, prolongée, ternirait sa fleur ; crains le désespoir qui plonge dans les sales voluptés, le blasphème et la mort, par un seul coup ou par une longue agonie ; ne perds jamais de vue la terre, à l'exemple des grands artistes, de peur que ton ardeur ne se consume en fumée et en vertige ; aime la solitude, comme un amant qui se garde d'épuiser les douceurs de sa maîtresse. Aie un ami, une sœur, oh ! quel doux nom !.... Si tu ne peux, pense à

Dieu, à la belle nature, aux hommes distingués, à une destinée meilleure, qui, sois en bien sûr, viendra te couronner, si tu n'altères point par le vice les sources de la santé et du génie. Tu auras des peines cuisantes; mais aussi parfois quelle sève de bonheur inondera ton être! »

D'après les idées de M. Véry, le mal moral ne peut exister, et il n'est pas d'homme au monde peut-être qui puisse accuser de son malheur un autre que lui-même. « Dieu a versé dans la coupe du malheur des joies enivrantes d'humilité, de tendresse et d'intelligence. Les tourmens du monde physique sont employés, selon la providence de Dieu, à nous appeler à lui. Virgile, qui, dans son essor, à l'aide de ses idées platoniciennes et de ses tristesses, souleva parfois du souffle le sein mystérieux du christianisme, Virgile l'avait profondément senti :

« ...... Ipse miser miseris succurrere disco. »

Les principes énoncés par l'auteur comme étant ceux qui constituent la véritable philosophie trouveront certainement de vives sympathies dans les cœurs. « On ne doit pas, » dit-il en terminant, « par excès de douleur, négliger les devoirs qui nous restent toujours à remplir.

» Il faut obéir à la volonté de Dieu et s'y conformer; cette volonté doit toujours être présente à notre esprit : or, quel fait plus naturel que la mort? La maladie, l'agonie ne nous en ont-elles pas déjà soufflé quelques mots?

» Il ne faut point s'attacher à ce qui est périssable, fini, muable, contingent, relatif, mais seulement à ce qui est éternel, immense, infini, nécessaire, immuable, absolu : ce troisième devoir rentre dans le second; car ce qui est immuable, éternel, infini, etc., est justement la volonté de Dieu : ainsi, c'est la vertu en soi et la beauté en soi que nous devons aimer. »

Ce sont là d'excellentes vérités, déjà souvent exprimées, mais qu'il est bon de répéter sans cesse. Seulement il nous semble que la démonstration sur laquelle M. Véry les appuie manque de lucidité, et nous souhaitons que dans un ouvrage plus étendu il développe ses idées d'une manière plus complète. Alors on pourra juger son système et en apprécier convenablement la portée. Cette première partie publiée sous le titre d'*élémens* est plutôt destinée à renverser l'échafaudage des erreurs, et sous ce rapport elle montre chez l'auteur une force de raisonnement assez grande unie à un respect profond pour tout ce qui touche les facultés intellectuelles et morales de l'homme.

**ÉTUDE DE LA VIE DES FEMMES**; par Mme *Necker de Saussure*, formant le tome 3 de l'Éducation progressive.—Paris, 1838. In-8, 7 fr.

Ce volume renferme des considérations du plus haut intérêt sur l'état actuel des femmes, sur leur éducation et ses résultats à toutes les époques de leur vie. C'est un livre à la fois théorique et pratique, dans lequel on puisera d'excellens conseils, de sages leçons, quoique la tendance de l'auteur ne puisse sans doute être approuvée de tout le monde. Madame Necker, disons-le dès l'abord, n'a pas envisagé la question dans son ensemble; elle n'a eu en vue qu'une certaine classe de la société et n'a écrit que pour cette classe. Cela n'empêche pas que toutes les femmes ne puissent retirer quelques fruits de sa lecture; mais on comprend qu'elle a ainsi rétréci son sujet et diminué l'importance de sa tâche. C'est aux femmes de la classe aisée qu'elle s'adresse, c'est-à-dire au plus petit nombre et à celles qui sont le moins à plaindre. Cependant, si elle a ainsi laissé de côté les vues générales et tout le parti que son talent si remarquable pouvait en tirer, il est juste de dire qu'elle a traité de la manière la plus complète tous les points qu'elle a jugé à propos d'aborder.

Madame Necker, comme tous les moralistes qui se sont occupés de cette question, regarde l'état actuel des femmes dans la société comme bien inférieur à ce qu'il pourrait et devrait être. Mais elle n'ambitionne point pour elles les palmes de la gloire, les honneurs de la cité; elle n'aspire nullement à les sortir de la modeste sphère qui leur est assignée par la nature; seulement elle croit que cette sphère est plus large qu'on ne le pense, et que du sein de la famille les femmes sont appelées à exercer la plus grande influence sur toute la vie de l'homme et par conséquent sur tous ses actes. Partant de cette idée elle trouve leur éducation actuelle imparfaite, peu appropriée à leur destination et souvent même tout-à-fait contraire à ce qu'elle devrait être. Elle fait sentir la nécessité de développer le sentiment en lui donnant une direction religieuse et morale, de former l'âme de la jeune fille en même temps que son esprit, et de combattre par des instructions solides et sérieuses ces penchans frivoles qui s'empareront toujours plus ou moins d'elle à un certain âge. Elle ne partage point l'opinion souvent exprimée par des écrivains du premier ordre, que les femmes n'ont pas besoin d'études profondes, et que c'est vouloir en faire des pédantes que de chercher à cultiver autant que possible leur esprit. Les élémens du calcul et des sciences physiques,

les langues, l'histoire et la géographie doivent, selon elle, entrer aussi bien que la musique, le dessin, les ouvrages de femmes et les soins domestiques dans l'éducation des jeunes filles. En effet, elles ne sont pas sûres de trouver à se marier, et par conséquent on doit songer à leur assurer pour l'avenir des occupations et des ressources. D'ailleurs si elles se marient, ne doivent-elles pas être en état de partager les jouissances intellectuelles, les sympathies et la conversation de leur mari? Ne faut-il pas qu'elles puissent commencer l'instruction de leurs enfans, et ne sera-t-il pas avantageux qu'elles soient à même de les suivre dans leurs études aussi long-temps que possible, de comprendre leurs progrès et de s'y intéresser ainsi d'autant plus vivement? Dans un article publié par la *bibliothèque universelle de Genève*, on a fait à madame Necker la singulière objection que les jeunes filles ne doivent être élevées qu'en vue du mariage, de manière à en faire de bonnes ménagères, parce qu'ensuite si elles ne se marient pas il sera toujours temps de leur dire : Maintenant qu'il n'y a plus d'espoir de vous marier, développez vos facultés; étudiez, abordez le domaine de l'homme et puisez des consolations dans la science. Mais l'auteur de l'article a oublié de fixer l'âge de cette transformation, et comme il se marie plus de femmes entre 27 et 36 ans, que de 18 à 27, je ne vois pas trop comment l'esprit retenu jusqu'alors dans le cercle étroit des affaires domestiques pourrait tout-à-coup se développer et acquérir des connaissances qui lui auraient été refusées jusque là. Madame Necker voit plus juste lorsqu'elle dit que la moitié des femmes ne se mariant pas, il est sage et prudent de cultiver en elles tout ce qui pourra servir à combler le vide du célibat, d'autant plus que cela ne les empêchera point de remplir dignement tous leurs devoirs d'épouse et de mère si elles peuvent se marier. Ce n'est pas la science qui rend pédant; c'est la manière de l'enseigner, et l'ignorance ou le demi-savoir sont bien plus près de cet écueil.

Tout ce que madame Necker dit de la jeune fille de 18 ans est plein de vérité, de grâce et de fraîcheur. Elle parle avec une grande expérience du monde, et quoique la teinte religieuse soit très-prononcée chez elle, on ne peut lui reprocher aucune austérité trop sévère, aucune rigidité exagérée. Elle trouve utile et convenable que la jeune fille voie le monde et ses fêtes brillantes avant de se marier, et elle donne de précieux conseils sur les moyens de la diriger dans cette épreuve délicate. Mais la partie de ce livre qui est peut-être la plus remarquable, c'est celle qui traite du mariage. Cette sainte union, l'élément le plus indispensable de l'état social, que

tant de gens calomnient aujourd'hui après l'avoir faussée dans son principe et dans son but, y est dignement appréciée.

« Le mariage, lien sacré de la famille, soutien de la so-
» ciété, sans lequel la civilisation ne se conçoit pas, le ma-
» riage est encore, selon nous, l'état le mieux fait pour
» rapprocher le plus possible une femme de la perfection.
» Quand l'idée de ce lien est prise à sa véritable hauteur,
» quand on le voit comme une institution de Dieu même,
» il s'y trouve tant d'abnégation de soi et de consécration à
» un autre; ces beaux attributs de l'humanité, la faculté de
» se dévouer et celle de se contraindre, sont tellement ap-
» pelés à se manifester, que ce lien sera toujours la plus ex-
» cellente école d'amélioration; et lors même qu'aucune af-
» fection exaltée n'en aurait embelli la perspective, il se
» formerait bientôt tant de rapports intéressans dans la vie,
» tant de régions nouvelles viendraient à s'ouvrir pour le
» cœur, une telle variété de devoirs donnerait du prix à
» toutes les heures, que cette extension de l'existence serait
» encore une grande cause de développement moral et de
» bonheur. »

Les devoirs de la jeune femme sont admirablement bien tracés; elle lui donne des conseils pleins de finesse et de tact.

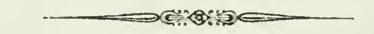
« Que la jeune épouse le sache bien, les hommes n'ont
» pas notre fonds de roman dans l'âme; ils ne sont exaltés
» que passagèrement. Les émotions qu'ils recherchent sont
» d'un genre gai, vif, restaurant; le mélodrame au logis
» leur est fort désagréable. Aussi la jeune personne qui s'est
» livrée à de longs épanchemens de cœur avec sa mère ou
» avec une amie, trouve rarement, à cet égard, de la sym-
» pathie dans son mari. De tels entretiens ont presque tou-
» jours une teinte de mélancolie; on se plaît à signaler le
» côté faible de toutes choses, les inconvéniens de tel séjour,
» de telle société; on appuie sur la difficulté d'accorder les
» vœux d'un goût délicat avec les réalités de la vie. Un mair
» comprend mal ordinairement ces lamentations; il ne sait
» pas qu'on cause entre femmes pour causer, qu'on se plaint
» uniquement pour se plaindre. Avec son esprit positif, il
» croit toujours qu'on en veut venir à un résultat, et que sa
» femme cherche à obtenir quelque chose. Cela même doit
» imposer silence à celle-ci quand elle a du sens et de la
» dignité naturelle. »

« On a dit, en parlant de la conduite dans le monde, *Le
» devoir d'une femme est de paraître heureuse*. Ceci est vrai
» encore sous le toit domestique. De la reconnaissance pour
» les moindres soins, de la facilité à excuser les négligences,
» cette douce gaieté qui aide à supporter les contrariétés iné-

» vitables et se répand encore sur les témoignages d'affection,
» voilà de quoi fixer l'attachement d'un mari plus que les
» raffinemens d'une âme trop susceptible. Il faut aux hommes
» de deux choses l'une, un but intéressant à poursuivre ou
» du bien-être physique et moral. Et comme ils se choisissent
» toujours leur but à eux-mêmes, c'est le soin de leur bien-
» être habituel qui devient la grande affaire des femmes;
» c'est là pour elles un devoir positif, et s'il paraît d'abord
» terrestre et vulgaire, c'est pourtant le seul moyen d'accom-
» plir de plus grands desseins. »

La dernière partie du livre de madame Necker suit la femme à travers les devoirs de la maternité jusqu'à la vieillesse. C'est ici surtout que se font sentir les inconvéniens du point de vue limité sous lequel l'auteur a envisagé son sujet. Ses derniers chapitres ne s'adressent qu'aux femmes du monde qui voient fuir les années avec chagrin, parce qu'elles emportent avec elles les hommages de la flatterie, les brillans triomphes de salon et les laissent toujours plus isolées au milieu de cette foule qui naguère se pressait autour d'elles. Madame Necker leur offre de nobles et touchantes consolations; elle leur montre dans les pensées religieuses et dans l'exercice de la charité une source de jouissances nouvelles, plus pures et plus stables. Mais tout cela ne concerne qu'un bien petit nombre de femmes, et l'auteur nous semble faire un peu trop abstraction de l'influence que peut encore exercer la grand'mère, ainsi que des liens qui la rattachent au monde dans ses petits-enfans.

Nous regrettons du reste de ne pouvoir nous étendre davantage sur ce volume qui renferme une foule d'aperçus ingénieux, de traits pleins de délicatesse, de détails du plus grand intérêt. Les bornes de cet article ne nous ont permis d'en donner qu'une analyse sèche et incomplète; aussi conseillons-nous d'autant plus à nos lecteurs de se le procurer, de le lire et le méditer. C'est un de ces livres qu'il faut avoir dans sa bibliothèque et étudier à son aise, afin d'en retirer tous les fruits qu'il est destiné à produire.



## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

---

**ÉTUDES LÉGISLATIVES**; par *J.-N.*—Paris, 1 vol. in-8, 7 fr.

Partisan des principes émis par Vico dans son bel ouvrage

de la *Science nouvelle*, l'auteur de ces études s'en sert comme d'un critère pour apprécier la législation actuelle. Il passe en revue les divers systèmes qui se partagent les esprits et en fait la critique en montrant qu'ils se sont trompés sur l'origine du droit et sur le but de la loi. Il n'admet pas de droit hors de la société; la loi est à ses yeux la condition d'existence de l'état social, et par conséquent, il établit que son unique but doit être la conservation de cet état. Il repousse l'opinion des législateurs qui admettent une morale universelle, résultant d'un principe inné au cœur de l'homme; cette conscience du juste et de l'injuste, dit-il, rendrait inutile l'établissement des lois, puisque chacun saurait, sans qu'on le lui enseigne, ce qui est bon et mauvais, permis ou défendu. Il regarde l'idée du juste comme une conséquence et non comme un principe; c'est l'idée de la loi appliquée à nos actions. Et en effet, mille circonstances particulières viennent modifier cette idée qui est loin d'être la même partout. « Chaque peuple a » ses lois comme ses convenances, ses droits, sa nature. Il y » a des besoins qui peuvent être communs à plusieurs sociétés, » et on peut trouver des idées communes à différentes nations; » mais une justice universelle, indépendante des convenan- » ces et des besoins des sociétés, est une abstraction ou une » supposition qui prend sa naissance dans le désir prématuré » d'un bien qui ne peut venir que progressivement, à la suite » de l'expérience et de la réflexion. Quelques écrivains ont » créé une législation de droits et de devoirs communs à tous » les peuples; ils ont voulu codifier la nature humaine : folle » prétention qu'a repoussée la divergence des opinions de » chaque nation. »

En résumant ses principes, il admet cependant que « la » morale est la science des fins de la nature humaine. » Or la nature humaine étant à peu près la même partout, on peut bien lui objecter que la morale, quel qu'en soit le principe, tend aussi à être partout la même. Il ajoute que « la » législation est la science des fins d'une nation. » Mais les progrès de la civilisation tendent à rapprocher et à assimiler toutes les nations; donc la législation, comme la morale, doit tendre aussi à devenir universelle.

M. N. pense qu'on ne doit pas considérer l'ensemble des peuples comme devant former une seule société, et à l'appui de cette opinion, il dit qu'on peut très-bien se figurer une société indépendante des autres, que l'Europe s'est longtemps passée de l'Amérique, qu'une partie de l'Afrique se passe encore fort bien aujourd'hui du reste du monde.

Mais je ne crois pas qu'une telle manière de raisonner soit admissible. De ce qu'on peut subsister sans certaines relations,

sans certaines ressources, s'ensuit-il qu'on ne doive pas chercher à se procurer ces ressources, ces relations qui peuvent augmenter notre bien-être? Si un pareil principe était admis, les sociétés européennes ne tarderaient pas à tomber dans cet état d'inertie complète, de *statu quo* mortel, qui est depuis plusieurs siècles le sort de la Chine. Or, je ne pense pas qu'un tel résultat soit bien désirable. Je ne vois donc pas pourquoi la législation et la morale ne se proposeraient pas le noble but de réunir un jour tous les peuples en un seul faisceau. Il est tout simple d'ailleurs que cette universalité ne s'étendra pas au-delà de quelques principes généraux, et qu'on ne pourrait pas sans danger prétendre la faire descendre jusque dans les détails, nécessairement sujets à une foule de modifications.

Du reste, dans l'état actuel des choses, l'auteur a raison de dire que le droit international est une convention sans force, tout-à-fait étrangère à la législation. En effet, il n'y a pas de puissance suprême instituée pour en assurer l'exécution, et l'histoire est là pour nous prouver que les traités entre nations ne sont que l'expression de la loi du plus fort; les principes de la justice n'y jouent jamais qu'un rôle secondaire, ils n'y dominent que lorsqu'ils sont appuyés par la force.

Après avoir examiné les hautes questions de l'origine du droit et des principes qui doivent diriger le législateur, M. N. aborde des points moins abstraits, mais d'un intérêt plus vif encore. Il traite de l'application des lois, de l'organisation judiciaire, des garanties qui doivent entourer l'élection des magistrats, de la dérogation, ou du droit de grâce, contre lequel il se prononce en établissant qu'une clémence malentendue est une cruauté, dont les suites sont d'autant plus dangereuses, qu'elles sont moins aperçues. Le jury est apprécié par lui comme une institution utile en certains cas, mais qu'on ne doit pas généraliser comme on a voulu le faire, et qui peut-être même ne sera qu'une espèce de transition pour arriver à une organisation judiciaire plus parfaite.

Il passe en revue la législation française et la soumet à une sévère critique. M. N. se prononce pour restreindre autant que possible l'application de la peine de mort, mais il rejette son abolition complète. Les crimes de sang et de haute trahison ne sauraient, selon lui, être expiés autrement. Il dresse ensuite une espèce de carte générale de la classification des lois, puis il combat les utopies principales qui ont essayé de remplacer l'état social par les rêves d'imaginations plus ou moins philanthropiques, et, reprenant à sa source l'histoire du droit, il déroule devant nos yeux les phéno-

mènes de la sociabilité, et nous montre les deux principes de la famille et de la sociabilité comme des faits inévitables, qui doivent nécessairement dominer toute législation. Son dernier chapitre est consacré à la théorie de la propriété. On lira, je crois, avec un grand intérêt ce volume, qui bien pensé et bien écrit offre une foule de sujets à la méditation des hommes qui aiment à s'occuper de ce qui touche le plus près au bonheur de l'humanité.

---

**LA FRANCE DEPUIS** 1830, aperçus sur sa situation politique, militaire, coloniale et financière; par *J. Milleret,* ancien député. — Paris, chez G. Dufour, 1838. 1 gros vol. in-8, 8 fr.

Voici un livre riche en documens précieux et en recherches du plus haut intérêt sur les moyens d'assurer le développement de toutes les forces, de tous les germes de prospérité que renferme la France. Parmi les nombreux ouvrages qui ont paru depuis 1830 sur la politique et sur la marche de l'administration, il en est bien peu qui offrent, comme celui-ci, les résultats d'études consciencieuses et suivies. La plupart des écrits de ce genre, enfantés par l'esprit de parti, par les rêves de l'ambition ou par tel ou tel but d'intérêt particulier, se font plutôt remarquer par un manque total d'étude et d'observations, ainsi que par l'absence de toute vue large et impartiale. La politique est une science qu'un bien petit nombre de gens se donne la peine d'étudier, et que tous prétendent savoir. Il n'est pas de matière, sur laquelle chacun se croie plus en état de disserter; on fait des théories, on bâtit des systèmes, mais de la pratique nul ne se soucie, et l'on ne s'occupe guère en général des moyens d'application.

Ce n'est pas ainsi qu'a fait l'auteur de *La France depuis* 1830. M. Milleret n'écrit ni dans l'intérêt d'un parti, ni dans celui d'une ambition privée. L'amour de son pays et le désir de lui être utile sont les seuls sentimens qui ont dicté ses recherches. Persuadé que la révolution de 1830 devait amener pour la France une nouvelle ère de développement et de prospérité, il examine jusqu'à quel degré ce but a été atteint; et passant en revue tous les événemens de ces huit dernières années, il signale franchement les fautes qui ont été commises ainsi que les moyens par lesquels il pense qu'on pourrait encore tout réparer, et assurer l'avenir contre les chances qui le menacent.

Des tableaux statistiques et des documens officiels servent

d'appui à toutes ses observations, et leur donnent un intérêt tout particulier.

Son travail est divisé en quatre parties principales. La première, consacrée à la politique extérieure, renferme un exposé rapide de la situation de l'Europe d'après les divisions établies par le congrès de Vienne, et les systèmes politiques suivis par les divers gouvernemens qui se la partagent aujourd'hui. M. Milleret divise les États en trois catégories : la première se compose des gouvernemens absolus et alliés, tels que la Russie, la Prusse, la Hollande, le Hanovre, l'Autriche, la Bavière et la Sardaigne, dont les intérêts absolument identiques sont de combattre par tous les moyens possibles la marche des idées libérales qui menacent leur pouvoir despotique. Dans la seconde catégorie se trouvent l'Angleterre, le Danemark, le Wurtemberg, la Saxe, les grands-duchés de Bade et de Hesse-Darmstadt, la Suède et Naples, que l'auteur considère comme puissances neutres, parce que leur véritable intérêt sera de rester en dehors de la lutte qui éclatera sans doute un jour entre le despotisme et la liberté, de demeurer simples spectateurs dans cette grande guerre de principes que l'Europe ne pourra éviter. Enfin la troisième catégorie renferme les États libres et constitutionnels : l'Espagne, le Portugal, la Suisse, la Belgique et la France, qui ont besoin de resserrer toujours plus les liens qui les unissent s'ils veulent pouvoir résister à la coalition des gouvernemens absolus.

M. Milleret paraît convaincu que la guerre ne peut tarder encore long-temps à éclater; il est bien évident que la révolution de Juillet a mis de nouveau la France en présence des alliés, et que ceux-ci, tout en n'osant pas encore l'attaquer, profiteront sans doute volontiers de la première occasion favorable qui se présentera. L'avènement des torys au ministère anglais serait, selon notre auteur, le signal qu'ils attendent. Sûrs alors d'avoir pour eux l'argent et les vaisseaux de l'Angleterre, ils se lanceraient aussitôt dans une nouvelle croisade contre la liberté.

M. Milleret nous donne des aperçus fort curieux sur la force militaire des divers États. Calculant le nombre d'hommes dont les puissances alliées peuvent disposer, il prouve qu'il leur serait facile d'inonder la frontière de la France de plus d'un million de soldats, et il examine quelles mesures il faut prendre pour être à même de résister à une pareille invasion. Il est amené ainsi à critiquer le régime militaire de la France, et à proposer des changemens importans. Le système prussien est exposé par lui d'une manière assez complète, et il fait voir combien il y aurait d'avantage à en adopter, si ce n'est l'ensemble, du moins certaines disposi-

tions. Il examine aussi les ressources militaires de la Suisse et des autres alliés naturels de la France, et s'attache à prouver combien il importe à celle-ci de conserver avec eux des relations de bonne amitié, afin de ne pas se voir abandonnée de tous au moment du danger.

A ce sujet, il blâme assez fortement la politique suivie depuis quelques années par le gouvernement français, qui n'a pas craint d'indisposer l'un après l'autre ses meilleurs alliés, dans le but de faire la cour à ses ennemis. Il réprouve sa conduite envers l'Espagne, les tracasseries qu'il a suscitées à la Suisse, et la ridicule affaire du blocus hermétique. Il insiste fortement sur l'indispensable nécessité où sont les États constitutionnels de se tenir unis et de veiller sans cesse s'ils veulent sortir vainqueurs de la lutte.

La seconde partie de ce volume traite de la politique intérieure. Tous les actes du gouvernement, depuis 1830, y sont appréciés avec justice et impartialité. L'auteur se déclare franchement ami de la royauté de Juillet, parce qu'il regarde la république comme impossible; mais pour lui ce n'est pas une question de personne; il désire surtout que la France arrive à ce degré de développement où un roi ne sera plus le moteur nécessaire de tout le système politique, et où sa mort ne pourra plus exciter d'autres regrets que ceux causés par ses vertus privées, par l'affection et l'estime que lui auront acquises ses qualités d'homme et de père de famille.

Il signale donc l'absence de tout système politique dans la marche des affaires, les changemens continuels de ministères et surtout l'influence supérieure qui domine tout et s'obstine à repousser les avertissemens, les conseils, les leçons, comme de déplorables fautes qui entravent le progrès des idées, arrêtent les conséquences de la révolution et menacent le pays de nouveaux malheurs.

Tout en se montrant ainsi sévère pour les empiètemens du pouvoir, il se plaît à reconnaître également le bien qui a pu être fait, et l'on ne saurait trop louer son abnégation de toute vue d'intérêt personnel, comme de tout esprit de parti. Le ministère qui paraît avoir rempli le mieux ses vues et acquis toutes ses sympathies, fut celui de Casimir Perrier. Il reproche à l'opposition d'avoir commis une grande faute, en ne se ralliant pas autour de cet homme qui, doué d'une volonté forte et d'une grande puissance de talent, voulait, dit-il, réellement le bien de la France dans le développement progressif des institutions et savait faire respecter la révolution de Juillet, en soutenant hardiment ses alliés contre les prétentions des puissances absolues.

La troisième partie, intitulée, *De la défense de la France*

*en personnel et en matériel*, présente un projet d'organisation militaire, qui, sans augmenter les dépenses du budget, porterait à 750, 000 hommes l'effectif de l'armée disponible en cas de guerre. M. Milleret voudrait que, de même que cela se fait en Prusse, tous les hommes mis à la disposition du gouvernement fussent soumis à un service régulier qui serait de trente mois seulement dans l'infanterie et environ quatre ans dans les autres corps. Le nombre des levées serait porté annuellement à 120,000 hommes, et le soldat, après avoir fini son temps, rentrerait dans ses foyers, mais ferait toujours partie de l'armée de réserve, qui en cas de guerre pourrait être mise sur pied sans aucun retard et se trouverait ainsi composée d'hommes exercés et connaissant le service. Augmentation du nombre des soldats et diminution de la durée du service, voilà le double but de ce projet qui contient en outre d'excellentes idées sur les moyens de former des officiers distingués et de répandre l'instruction et la moralité dans tous les rangs de l'armée.

Il est à souhaiter que ces intéressantes considérations soient méditées par des hommes capables d'en apprécier toute la portée et placés de manière à pouvoir les appliquer à la réforme des abus existans. L'état actuel de l'armée en France est en effet celui qui paraît le plus incompatible avec un gouvernement constitutionnel et ami de la liberté : 350, 000 hommes abandonnés en temps de paix à l'oisiveté des garnisons offrent des élémens de corruption, de troubles et de tyrannie, également préjudiciables au pays et à ceux qui le gouvernent.

Dans sa quatrième et dernière partie, M. Milleret s'occupe de l'Algérie et des moyens de tirer tout le parti possible de cette colonie. Il paraît avoir étudié avec beaucoup de soin tout ce qui a rapport à cette question importante. Ses idées sont celles d'un homme sage et éclairé. Il réclame pour les Arabes une administration bienveillante mais ferme, qui ne blesse ni leurs croyances, ni leurs mœurs, et qui leur accorde un certain degré de liberté en créant parmi eux des assemblées municipales où ils puissent discuter eux-mêmes leurs intérêts. Il pense avec raison qu'il faut se contenter d'aider le développement de la civilisation parmi eux et ne pas prétendre les forcer à en accepter une toute faite, entièrement étrangère à leurs habitudes et aux principes de leur éducation. Mais la première condition de succès est d'affermir la domination française en Afrique de manière à ce qu'on ne puisse plus mettre en doute la conservation d'Alger; car avec l'incertitude de cette question d'existence qui se représente chaque année, comment espérer de fonder

quelque chose de stable? La paix et la stabilité sont deux élémens indispensables de toute colonisation.

Tel est l'ensemble des vues exposées dans ce livre, qui traite toutes les matières les plus propres à piquer la curiosité et à exciter l'intérêt. Les bornes de cet article ne nous ont permis d'en donner qu'une analyse bien courte et bien incomplète. Nous regrettons de n'avoir pu suivre l'auteur dans tous les détails de son œuvre, et nous conseillons à nos lecteurs de le faire; car quoique nous ne partagions pas toutes ses opinions, nous y avons trouvé une foule d'aperçus pleins de force et de vérité!

Un libéralisme sage et pur préside constamment à toutes ses recherches, et il ne perd jamais de vue la devise qui lui sert d'épigraphe : *Tout pour la France et la liberté.*

---

**EXAMEN MÉDICAL ET PHILOSOPHIQUE DU SYSTÈME PÉNITENTIAIRE;** par *L.-A. Gosse*, M. D. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. In-8, 6 fr. = **MÉMOIRE SUR L'HYGIÈNE DES PRISONS**, par M. *Coindet*, D. M. — Paris, 1838, in-8, 2 fr. 50 c.

Ces deux ouvrages offrent un intérêt tout particulier en ce qu'ils considèrent le système pénitentiaire sous un jour nouveau, abordent certaines questions qui avaient été négligées jusqu'à présent quoique d'une véritable importance, et contiennent une foule de faits curieux, d'observations piquantes, de recherches statistiques propres à éclairer divers points de la réforme des prisons. On n'avait encore envisagé que le côté moral du système, et dans une juste préoccupation pour la régénération des condamnés, on avait oublié les exigences que réclame la santé physique. Certaines conditions de réforme, qui sont nécessaires au réveil de l'âme, ont une influence désastreuse sur le corps. Tel est surtout l'isolement, qui dans le système pénitentiaire joue un rôle assez grand, soit qu'on l'y admette seulement comme punition ou qu'on l'introduise comme base de tout le régime.

Les recherches statistiques et en particulier le beau travail de M. le docteur Coindet ont prouvé que l'isolement absolu de nuit et de jour était une cause incessante de maladie et de mortalité. Elles ont montré qu'il donnait lieu surtout à de fréquentes affections mentales, et que l'esprit abandonné à ses propres pensées, laissé seul en présence du remords, était souvent trop faible pour résister à cette cruelle épreuve.

De tels résultats forment l'argument le plus fort contre le système de l'isolement absolu, et ils font voir avec quelle légèreté l'ont étudié la plupart des écrivains qui en ont fait l'é-

loge. Les faits nombreux que M. Coindet a recueillis soit dans sa propre pratique, soit dans les documens officiels des divers pénitenciers américains, contribueront sans doute à modifier les opinions à cet égard. S'il est à peu près impossible d'empêcher que la détention ne nuise plus ou moins à la santé, on ne doit pas cependant en faire une source d'aliénation mentale et permettre qu'elle devienne une cause de mort. Les calculs statistiques de M. Coindet établissent que non-seulement l'isolement absolu entraîne les plus fâcheuses conséquences, mais encore dans les pénitenciers où il n'est employé que comme moyen de punition, les maladies sont en proportion du nombre de jours passés en cellule.

L'ouvrage de M. Gosse est écrit dans le même sens ; mais, approfondissant davantage tout ce qui touche à l'hygiène, il entre dans un grand nombre de détails sur le régime alimentaire, sur le genre de travail et sur la discipline qui conviennent aux détenus. L'influence du physique sur le moral, du corps sur l'âme, influence qui est sans doute incontestable, sert de base à tout son système, qui consiste à combattre les penchans vicieux par une nourriture propre à empêcher tout désordre dans l'économie animale. Les lésions cérébrales, les congestions et l'affluence du sang vers la tête sont considérées par M. Gosse comme les stimulans les plus ordinaires et les plus redoutables des passions chez l'homme. Il veut donc soumettre les condamnés à un régime qui puisse arrêter de semblables dispositions, et c'est par une nourriture convenable qu'il les prépare à recevoir les premières leçons de la réforme morale. L'exercice quotidien allié au travail utile lui paraît aussi un auxiliaire indispensable, et il propose pour cela l'introduction de machines nouvelles que les condamnés mettront en mouvement en marchant sur des pédales. Le résumé suivant donne une idée des vues de l'auteur dans leur ensemble :

« Les pénitenciers destinés aux détentions prolongées doivent adopter le système d'éducation par l'isolement relatif, aussi complet que possible.

» Les prisons simples destinées aux courtes détentions, aux prévenus, etc., doivent adopter l'isolement absolu de jour et de nuit, avec construction cellulaire, et cours multiples isolées. Les condamnés y seront soumis à un régime pénitentiaire intimidant et sévère.

» Dans les uns et dans les autres, il convient d'introduire les exercices du corps, variés ou fatigans, pour contrebalancer l'influence de la détention, et surtout de la réclusion solitaire, ou des autres causes de débilitation qui peuvent se présenter.

» Les machines qui ont un mouvement de va et vient, et surtout la *machine à pédales*, offrent les moyens faciles d'exercer le corps ou de créer une industrie non sédentaire, applicables même à la réclusion en cellules. On s'assurera alors du degré d'activité des détenus, à l'aide d'un cadran muni d'un indicateur, placé en dehors des cellules, et en communication avec les machines. »

La tendance de l'auteur à traiter les affections morales par le moyen de l'alimentation, donnera lieu à de nombreuses objections. Quelque incontestable que soit l'influence du physique sur le moral, il ne faut pas l'exagérer et réduire les progrès du perfectionnement moral à de simples questions hygiéniques. Les faits, d'ailleurs, ne sont pas d'accord avec la théorie; il serait facile de prouver que la nourriture la plus sobre, la plus chétive, la moins propre à faire affluer le sang au cerveau n'empêche point les passions les plus violentes de se développer énergiquement. Les Arabes du désert, les Maures de Tanger, dont la vie est si frugale, montrent cependant les dispositions les plus féroces, les mœurs les plus barbares. La différence des caractères et des penchans qui se développent chez les enfans d'une même famille, tous nourris de même, semble également infirmer un peu ce que M. Gosse dit à ce sujet. Il serait dangereux de vouloir systématiser un semblable principe qui nous jetterait bientôt dans le matérialisme. Mais on saura gré à l'auteur d'avoir attiré l'attention publique sur une partie du système pénitentiaire jusqu'ici négligée. Les intérêts de l'âme doivent, autant que cela se peut, se concilier avec les exigences du corps, si l'on veut obtenir un résultat vraiment utile à la société. Seulement il ne faut jamais oublier que lorsqu'on enferme des criminels dans une prison, on ne se propose pas pour principal but de prolonger leur vie et de garantir leur santé contre toute chance de maladie. La réclusion est un châtiment, parce que la honte et l'ennui l'accompagnent. Or l'ennui et la honte, en affectant l'âme, énervent le corps et l'usent rapidement.

## SCIENCES ET ARTS.

**ASTRONOMIE DES ÉCOLES** et des gens du monde; par *G. Graulier*.— Paris, chez Ebrard, 1838. In-18, fig. col., 2 fr. 50 c.

Présenter, dans un résumé clair et précis, l'état actuel de

la science ; exposer les découvertes les plus récentes dues aux travaux des savans ; mettre à la portée de tous les grandes pensées que fait naître la contemplation de l'univers et des mondes innombrables qui peuplent l'espace, tel est le but que s'est proposé l'auteur de ce petit abrégé! Ce n'est pas précisément un cours pour l'enseignement des principes de la science ; c'est plutôt un aperçu rapide des résultats obtenus, dégagés de tout appareil scientifique et offerts de la manière la plus propre à les populariser.

L'astronomie, plus que toute autre science, a besoin qu'on la dépouille, aux yeux des gens du monde, de tous ces calculs compliqués qui rebutent les esprits légers ou préoccupés d'autres études. C'est un travail d'autant plus utile que nulle autre branche des connaissances humaines ne paraît plus propre à agrandir les idées, à élargir l'esprit et à réveiller chez l'homme le véritable sentiment religieux qui y trouve un aliment plus noble et plus sain que dans les vaines pratiques d'un culte mesquin ou superstitieux.

L'*Astronomie des écoles* traite rapidement de tous les principaux phénomènes célestes, depuis ceux qui ont rapport à notre système planétaire jusqu'aux merveilles de ces étoiles doubles et binaires dont les couleurs brillantes et variées offrent un spectacle si magnifique à l'œil du savant, qui, armé d'un fort télescope, sonde les profondeurs de l'espace, et peut, en une heure de temps et dans une zone de deux degrés seulement, voir passer devant lui plus de 50,000 mondes. De nombreuses planches, pour la plupart coloriées, sont destinées à rendre plus intelligibles encore la plupart de ces phénomènes, et toutes les questions relatives à la formation des comètes, à la lumière du soleil, à la probabilité que cet astre, ainsi que tous les autres, soient peuplés, aux modifications que la nature du climat et de l'atmosphère doit apporter aux êtres qui les habitent, etc. etc., sont traitées d'après les opinions des savans modernes de la manière la plus intéressante.

Les deux derniers chapitres sont consacrés aux applications usuelles, telles que la mesure du temps, le calendrier, les lettres dominicales, etc. Enfin le volume est terminé par un petit vocabulaire contenant l'explication des princpaux termes de la science.

---

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

# Revue Critique

# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Août 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**LE CHEVALIER ROBERT**; par *Charles Didier.* 2 vol. in-8, 15 fr. = **DONATIEN**; par *Pitre Chevalier.* 2 vol. in-8, 15 fr. = **MADEMOISELLE DE VERDUN**; par le comte *Horace de Vieil-Castel.* — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Charles Didier se plaît à offrir, sous la forme du roman, les observations que lui suggèrent ses voyages. Ainsi son séjour en Italie a donné naissance à *Rome souterraine*, et sa visite à Tanger lui a suggéré le plan du *Chevalier Robert.* Mais on ne retrouve dans ce dernier ouvrage ni la vigueur de conception, ni l'imagination riche et variée, ni le charme des détails qui ont fait le succès de l'autre. M. Charles Didier n'a pas su se garantir de la contagion qui semble atteindre aujourd'hui tous nos littérateurs. Une première œuvre a suffi pour l'épuiser, et loin de mûrir ou de se perfectionner, son talent paraît décroître et se perdre. Il y a cependant ici, comme dans *Chavornay*, une haute et noble pensée, qui est d'opposer l'austérité de mœurs et de caractère à la licence et au sensualisme. Mais un pareil but demande d'autres moyens, et les intrigues vulgaires, les aventures peu vraisemblables du *Chevalier Robert* ne sont pas de meilleurs argumens que les fausses et sentimentales exagérations de *Chavornay.*

Le chevalier Robert est un français républicain proscrit, parce qu'il a figuré tour-à-tour dans toutes les révolutions, depuis l'insurrection grecque jusqu'à celle de la Pologne. Il vient chercher un asile à Tanger et se fixe au milieu des barbares pour y jouir de la liberté que lui refusent les états civilisés ; là, en sa qualité de Français, il a bientôt lié connaissance avec une jeune fille du pays qui passe pour une

sainte inspirée et s'intéresse vivement à lui. Elle est la fille d'un vieux renégat qu'on regarde dans le pays comme un vrai musulman venu d'Alger pour fuir la domination chrétienne, mais qui avoue à Robert qu'il est Français et lui raconte sa vie.

Ce récit est un tableau passablement licencieux et d'assez mauvais goût, car Abdallah est un homme éminemment sensualiste, qui n'a vécu que pour la volupté et s'est fait turc uniquement pour avoir un sérail et en jouir à son aise.

Quand il a fait cette confidence à Robert, celui-ci en retour lui peint aussi son existence agitée par d'autres passions, et tout entière consacrée à la liberté et au progrès.

Voilà le contraste dans lequel l'auteur a voulu sans doute représenter l'état actuel des choses, personnifier la lutte de l'esprit et de la matière qui se retrouve au fond de toutes les questions politiques du jour.

Mais Robert est reconnu par le consul de Russie qui se trouvait à Varsovie au moment de la révolution, et avait alors promis au gouvernement de son pays qu'il lui livrerait l'audacieux Français dont le nom figurait au premier rang chez les rebelles. Aussitôt le consul forme le projet de réparer l'échec qu'il éprouva dans cette affaire, et il s'entend avec un juif pour faire enlever Robert et le conduire à bord d'un brick russe. Mais la fille d'Abdallah déjoue leur complot, sauve Robert, lui avoue qu'elle l'aime, et avec le consentement du père, les deux jeunes gens mariés en secret tentent de fuir Tanger pour aller vivre en paix loin de tout péril.

Leur évasion est sur le point de réussir, lorsque le consul russe en est instruit, se met à leur poursuite, les atteint, s'empare du chevalier Robert et l'expédie en Russie.

La jeune fille abandonnée se laisse mourir de faim; on n'entend plus parler de Robert, mais le consul monte en grade. Quant à Abdallah, il meurt au milieu de ses femmes, en laissant la réputation d'un parfait musulman; on lui élève un tombeau superbe et sa mémoire est honorée comme celle d'un saint.

Voilà le contraste poussé jusqu'au bout : la loyauté, le dévouement, la conviction sincère sont proscrits et persécutés, tandis que l'égoïsme sensuel triomphe sous des dehors hypocrites.

On voit, par cette analyse, que le *Chevalier Robert* était bon tout au plus à remplir le feuilleton d'un journal. La pauvreté des détails et la négligence du style en font d'ailleurs une composition tout à-fait médiocre. M. Charles Didier a publié dans la *Revue des deux mondes* une lettre sur Tanger

qui, sous tous les rapports, est bien supérieure à son roman et offre un intérêt beaucoup plus piquant.

— *Donatien* est une histoire bretonne dans laquelle se trouve l'indispensable sorcière et où les traditions superstitieuses, les usages antiques jouent nécessairement un grand rôle. Mais il y a de la simplicité et de l'intérêt. L'auteur a su se garder de toute exagération fausse, et son style, quoique un peu négligé, n'est ni prétentieux, ni affecté. Voici le sujet du roman.

Une jeune rosière a deux amans entre lesquels elle se voit obligée de choisir. L'un est un jeune marin plein de courage et d'ardeur; l'autre, plus sentimental, est le fils de la Divroëte ou sorcière de Piriac. Simonne se prononce pour le marin, l'épouse, et tout semble lui présager un heureux avenir. Mais la Divroete, qui voit son fils repoussé et réduit au désespoir, jure de se venger de Simonne, et bientôt elle en trouve l'occasion.

Après un voyage de quelques mois, le marin revient auprès de sa jeune femme qui, en son absence, a mis au monde une petite fille. Il se livre d'abord à la joie la plus vive, puis quelques mots de la sorcière éveillent le soupçon dans son esprit. D'un caractère naturellement jaloux, il se persuade bientôt qu'en effet Simonne l'a trompé; la Divroëte attise le feu, et la paix du ménage est troublée par d'effroyables tempêtes. Simonne, innocente, se voit livrée à la honte, maudite par tous les siens, obligée de fuir la maison conjugale et de chercher un asile dans les rochers. La vérité ne peut se faire jour qu'après quelque temps; mais la sorcière paie bien cher ses infâmes machinations. Quand les paysans reconnaissent qu'elle a indignement calomnié Simonne, ils se précipitent tous sur elle, l'arrachent de sa chaumière, et, l'entraînant sur le bord de la mer où ils l'attachent à un pieu, ils vengent l'honneur de Simonne en lapidant la méchante Divroëte. Ce récit est emprunté à une tradition populaire du siècle dernier.

— M. le comte de Viel-Castel poursuit ses vives attaques contre le faubourg Saint-Germain avec une ardeur et une verve infatigables.

*Mademoiselle de Verdun* est la suite des deux premiers romans qu'il a déjà publiés, ou plutôt c'est un nouvel épisode de l'histoire du noble faubourg dont l'auteur paraît vouloir dévoiler l'une après l'autre toutes les turpitudes.

Il nous montre la corruption des mœurs, l'absence de tous principes moraux, unies aux dehors de la piété la plus austère, aux pratiques de la plus stricte dévotion.

Le sujet de son nouvel ouvrage est une de ces unions, si communes dans le grand monde, où une jeune fille inno-

cente et pure est sacrifiée à un homme déjà usé par la débauche Autour de ces deux êtres si peu faits l'un pour l'autre, rayonnent une foule de vieilles coquettes et de vieux roués qui, à ce qu'il paraît, peuplaient les salons de la haute noblesse *restaurée*.

La publication de pareils livres doit être signalée d'un bout à l'autre du faubourg Saint-Germain comme un scandale affreux, et le nom de M. de Viel-Castel est sans doute maudit depuis le commencement de la rue Saint-Dominique jusqu'à l'extrémité de celle de Babylone. Mais, pour le reste de Paris, ils renferment de curieuses révélations et fournissent de nouvelles armes à ceux qui ne veulent plus ni noblesse, ni priviléges.

---

**LA DUCHESSE DE VALOMBRAY**; par Mme *Junot d'Abrantès*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **HEDWIGE**; par Mme la duchesse *d'Abrantès*. In-8, 7 fr. 50 c. = **LES ROMANS DE LA FAMILLE**, par Michel Masson. 4 vol. in-8, 30 fr. = **LES PREMIÈRES RIDES**, ou la Vicomtesse de Florestan; par *Jules Lacroix*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

On va se récrier sans doute contre l'exploitation posthume du nom de Mme d'Abrantès, mais on aurait tort peut-être; car, de son vivant déjà, l'auteur de la *Duchesse de Valombray* avait publié un roman, et quant à *Hedwige*, il paraît bien avoir été écrit par elle-même; il était probablement sous presse lorsque la duchesse est morte. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre sont des compositions fort médiocres qui offrent très-peu d'intérêt. On trouve, dans le premier surtout, un mélange de fadeur et de dévotion qui rappelle assez les romans de Mme de Genlis. C'est l'expression du genre à la mode aujourd'hui dans les salons où ce que l'on appelle le réveil religieux s'allie à toutes les frivolités, à toutes les niaiseries et à toutes les petites passions du grand monde. Genre faux, prétentieux, d'une aristocratie nouvelle qui veut singer les erremens de l'ancienne noblesse qu'elle remplace.

*Hedwige* est un épisode de l'histoire de Pologne qui offrirait quelque intérêt s'il y avait plus de simplicité dans le style; mais c'est d'un bout à l'autre du volume une suite de tirades sentimentales, d'exclamations louangeuses, qui n'ont ni la gravité de l'histoire, ni l'attrait du roman. Aussi est-ce une lecture fatigante qu'on aura de la peine à achever.

— Dans les *Romans de la famille*, on trouve, à côté des qualités qui ont fait la réputation de M. Michel Masson, tous les défauts de l'école de nos romanciers français modernes, savoir : exagération, appréciation fausse des sentimens, et ob-

servation incomplète qui n'envisage guère la société que sous une face exceptionnelle. La famille telle que nous la peint cet auteur est un triste repaire de bien tristes passions. Vous vous attendiez sans doute à trouver dans un pareil livre des tableaux doux et gracieux, des émotions touchantes, des sentimens purs et vrais. Mais il n'y a rien de tout cela, je vous assure, ou du moins, si parfois l'auteur s'y abandonne dans quelques rares scènes, il se hâte bien vite de revenir aux émotions fortes, comme s'il craignait de ne passecouer assez ses lecteurs. L'amour maternel, l'amour filial et l'amour paternel forment trois épisodes séparés; de l'amour conjugal il n'est pas même question, quoiqu'il soit bien de quelque importance dans la famille dont il n'est rien que la première base, et c'est justement peut-être cet oubli qui jette une teinte fausse sur tous les autres amours. On prétend peindre la famille et l'on commence par omettre son élément le plus indispensable! C'est, il faut en convenir, agir d'une étrange façon. Ayant lu dans la Cuisinière bourgeoise : *Pour faire un civet de lièvre, prenez un lièvre*, j'avais cru de même que pour faire les *Romans de la famille*, il fallait d'abord prendre une famille. M. Masson n'en a pas jugé ainsi; ses personnages sont bien mariés, mais ils ne vivent guère mieux ensemble que s'ils ne l'étaient pas. La jalousie vient briser tous leurs liens; il est vrai que c'est une société de mœurs peu délicates où la séduction et l'adultère se rencontrent plus souvent que le véritable amour.

Dans *L'amour d'une mère* nous voyons une femme qui donne à son mari tout lieu de croire qu'elle le trompe, quoique l'auteur affirme qu'il n'en soit rien, et lui fasse, au contraire, accorder des rendez-vous à un amant, dans le seul but de préserver l'honneur de son époux; puis un homme violent comme une tempête, qui est toujours prêt à brutaliser, voire même à tuer quiconque l'irrite; puis une jeune fille qui se laisse séduire par un beau jeune homme marié, et fait un enfant que sa mère prend pour son compte, afin d'empêcher que son mari ne tue sa fille.

Jolie famille, n'est-ce pas?

Mais tout cela n'empêche pas que le roman ne finisse à la satisfaction générale. Le beau séducteur devient veuf, et demande la main de la jeune fille qui avoue alors tout à son père, qui, touché du beau sacrifice de sa femme, pardonne tout; et ils vécurent tous bienheureux.

L'*amour paternel* ne se passe pas si paisiblement. Il est vrai qu'il est peut-être d'une espèce encore plus étrange. C'est aussi un ménage brisé par l'adultère. La femme meurt, et le père reste en présence d'une fille qu'il sait n'être pas la

sienne. Il veut alors se venger sur cette innocente victime, et cherche tous les moyens de rendre son existence malheureuse. L'amant de sa femme, le véritable père de la jeune fille, vient au secours de celle-ci; mais sa protection ne seconde que trop les funestes projets de l'époux offensé. Il profite des relations qui s'établissent entre la jeune fille et son père, pour accuser publiquement celui-ci de l'avoir séduite et le forcer de l'épouser. L'inceste lui paraît une digne compensation de l'adultère.

On ne conçoit pas, en vérité, où nos écrivains vont puiser leurs inspirations. A coup sûr, ce n'est pas dans la vie de famille.

L'inceste, ainsi déclaré aux yeux du monde, ne s'accomplit pas, comme on peut bien le penser, dans toute son étendue. Le père, quoique marié avec sa fille, continue à n'être que son protecteur; mais elle, qui en ignore la raison, voit avec un profond chagrin qu'on ne la traite pas en femme, et bientôt une maladie de langueur s'empare d'elle et l'entraîne au tombeau.

Enfin l'*amour filial* nous offre l'histoire d'un enfant trouvé, élevé par un pauvre ouvrier, se dévouant ensuite pour ce père adoptif et le préférant à son véritable père, qui se trouve plus tard être un grand seigneur, au cœur sec et à l'âme dégradée.

Il serait injuste de dire qu'il n'y a aucun talent dans ces trois épisodes; mais il faut avouer qu'il est assez mal employé, et que, quelque moral que soit le but de l'auteur, ses moyens pour y arriver sont bien mauvais. M. Michel Masson a la prétention de se montrer très-populaire dans ses écrits. Il se vante souvent d'appartenir à la classe ouvrière, d'écrire plus particulièrement pour elle, et c'est certainement fort bien à lui. Mais est-il nécessaire pour cela de peindre dans ses romans toutes les classes supérieures de la société sous les couleurs les plus noires? Il oublie que les extrêmes se touchent, que si le haut bout de la société est corrompu, le plus bas l'est tout autant, et qu'en ceci du moins, c'est le milieu, c'est la classe moyenne qui vaut le mieux.

Un autre reproche plus grave que je lui adresserai, c'est de partager la tendance, trop commune aujourd'hui, à matérialiser l'amour, à voir toujours le côté physique de cette passion, et à entrer à ce sujet dans de longs détails, dangereux pour l'imagination des jeunes lecteurs. Grâce à cette manie, le premier défaut des *Romans de la famille* est de ne pouvoir absolument pas être lus en famille.

— *Les Premières Rides* de M. Jules Lacroix sont, comme

presque tous les romans du même auteur, un tissu d'aventures scandaleuses et de scènes horribles. Ses personnages vivent pêle-mêle, à peu près comme les courtisans dont parle Paul Louis dans son pamphlet sur Chambord. C'est un conflit d'aldutères, un imbroglio de séductions et de libertinage, dont on ne peut guère trouver d'exemple que dans la société la plus dissolue du monde. On y voit une femme mariée qui séduit un homme marié, lequel séduit à son tour la fille de cette femme, et abandonne sa propre femme aux séductions d'un jeune amant. Une catastrophe sanglante termine par deux coups de pistolet cette dégoûtante intrigue. C'est, en vérité, faire injure au public que de croire l'intéresser avec de pareils moyens.

---

**LE CAPITAINE PAUL**; par *Alex. Dumas*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE DERNIER MARQUIS**; par *J.-A. David*. 2 vol in-8, 15 fr. = **LE CLUB DES PICKWISTES**, roman comique; par *Ch. Dickens*, traduit par Mme Niboyet. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

— Dans le *Capitaine Paul*, M. Alexandre Dumas a eu la prétention de nous faire l'histoire de ce mystérieux marin, qui avait déjà piqué si vivement la curiosité des lecteurs dans le *Pilote* de Cooper.

Il nous semble qu'il y a quelque témérité à prendre ainsi pour héros un personnage créé par un autre, et surtout à aller le chercher précisément dans l'un des chefs-d'œuvre d'un bon romancier moderne. C'est s'exposer volontairement à une comparaison dangereuse, et, en vérité, ici elle n'est pas en faveur de M. Al. Dumas. Quelque intérêt qu'il sache mettre dans ses récits, ils manquent toujours, comme toutes ses œuvres, de ce fini, de cet ensemble, de cette perfection que l'étude et le travail peuvent seuls donner.

C'est de la littérature de feuilleton qui n'est certainement pas sans mérite, mais qui est aussi vite oubliée que lue.

De ce *capitaine Paul* il fait le commandant d'un vaisseau américain, chargé de diverses missions secrètes, et fils naturel d'une noble française. L'intrigue roule sur les amours de sa sœur avec un Lusignan que les parens de la jeune fille, tout puissans à la cour, obtiennent de faire déporter, afin d'empêcher leur union, mais qui, confié au brave capitaine, est ramené par lui en France, obtient sa grâce par son intercession, et, fortement appuyé par le caractère énergique du marin, finit par épouser la sœur de Paul.

M. Cooper sera-t-il bien satisfait de cette espèce de développement donné à son *Pilote?* Je ne sais, mais j'en doute.

Messieurs les auteurs français, qui se montrent si chatouilleux sur l'article de la propriété littéraire, devraient, il me semble, s'abstenir d'emprunter ainsi des héros étrangers ; et, s'ils ne veulent pas que l'on contrefasse leurs livres, donner d'abord le bon exemple en ne contrefaisant pas les personnages d'autrui.

— *Le dernier Marquis* appartient au même genre de littérature que l'ouvrage précédent. M. Jules A. David est un intrépide feuilletoniste qui prend à peine le temps de tailler sa plume. Il ne se passe peut-être pas de jour où son nom ne figure au bas de quelque journal. Il donne volontiers dans le drame et se plaît à peindre des scènes bien pathétiques, bien déchirantes. C'est un de ceux qui, dépouillant le feuilleton de son allure vive, gaie, piquante, le revêtent des sombres habits de la tragédie bourgeoise pour le plus grand amusement du public.

Le *dernier Marquis* est un de ces épisodes qu'on allonge et qu'on étire en tous sens pour remplir deux volumes in-8°. L'auteur a voulu peindre le dernier de ces marquis de l'ancien régime qui passaient leur vie à faire des dettes, des maîtresses et des orgies de toutes les façons. Il le fait survivre à son siècle et le représente plongé au milieu des embarras que lui causent les mœurs et les institutions nouvelles qui devant la loi du moins ne reconnaissent plus de priviléges. Cette existence si brillante, qui n'a marché que de plaisir en plaisir, de fêtes en fêtes, se termine bien tristement entre la misère et la honte. Et cependant, notre siècle est-il beaucoup plus moral que celui qui l'a précédé? Pas pour le moment, car si nous n'avons plus de marquis, nous ne manquons pas de chevaliers d'industrie, et même de littérateurs qui vivent comme faisaient les marquis. Il est vrai qu'ils ne sont pas privilégiés, et que, pour le plus grand nombre du moins, il arrive un jour où ils paient cher les désordres de leur jeunesse. La misère et la honte frappent tôt ou tard à leur porte, et l'opinion publique est aujourd'hui un tribunal auquel nul ne peut se soustraire.

Sous ce rapport, le roman de M. J. A. David a une portée morale qui n'est pas sans mérite. On regrettera que l'auteur n'ait pas travaillé davantage son sujet, et n'ait pas su en tirer tout le parti possible.

— On trouve, dans le *Club des Pickwistes*, cette grosse gaîté anglaise dont les plaisanteries ne sont pas toujours de très-bon goût, mais où se rencontre souvent une originalité assez piquante. Ce roman a été d'abord publié en An-

gleterre par livraisons, accompagné d'une suite de dessins qui en augmentaient le mérite. Il a obtenu un certain succès, mais on s'est trompé, je crois, en s'imaginant qu'une traduction française réussirait de même. Quoiqu'on ne se soit pas astreint à suivre rigoureusement le texte, et qu'on l'ait surtout abrégé, il est à craindre que les lecteurs français ne le trouvent encore trop long. La plupart des scènes grotesques que l'auteur décrit ressemblent à ces caricatures tellement exagérées qu'elles n'excitent plus le rire. Le personnage de M. Pickwick est une création assez bizarre et originale; mais il aurait mieux figuré dans un cadre plus étroit; il perd beaucoup à être ainsi noyé dans un roman de longue haleine.

---

**MÉTHODE JACOTOT.** Manuel complet de la langue française; par *P.-Y. de Séprès.* — Paris, chez Mansut fils, 1838. In-16, 3 fr.

La méthode Jacotot paraît avoir encore un assez grand nombre de disciples, car voici la 3e édition d'un petit ouvrage destiné à l'enseignement de la langue française d'après ses principes.

*Savoir un livre, y rapporter tous les autres*, voilà comment procède l'enseignement universel, qui établit en principe que *tout est dans tout,* que *tous les hommes peuvent acquérir une égale mémoire,* enfin que *tout enfant peut écrire aussi bien que les meilleurs écrivains.* Quelque excellente que puisse être la méthode, j'avoue que de pareilles prétentions et un tel langage suffiraient pour m'inspirer la plus grande défiance. Mais c'est malheureusement le défaut de l'inventeur lui-même qui l'a plus ou moins transmis à tous ses élèves. En France on pense, avec raison peut-être, que rien ne peut réussir sans charlatanisme, et alors on en vient facilement à s'imaginer que plus on force la dose, plus le succès sera grand. Cela ne doit cependant pas nous empêcher de rendre justice à ce que le Manuel de M. de Séprès renferme de bon. Il offre un cours complet de grammaire, de rhétorique, de composition etc., basé sur l'analyse de quelques chapitres de Télémaque, car le chef-d'œuvre de Fénélon a été adopté par Jacotot et ses élèves comme le livre par excellence qui doit servir à tout apprendre, à tout enseigner. C'est un excellent exercice d'analyse et qui peut être très-utile même pour ceux qui ne croient pas que tout soit dans tout, ni que leurs enfans puissent écrire aussi bien que Fénélon. A la

suite se trouve un petit traité de poésie d'après la même méthode et des exercices d'improvisation.

Dans ces derniers, nous relèverons une faute qui a échappé sans doute à l'auteur. Il parle de grenouilles qui croassent; or d'après l'Académie ce sont les corbeaux qui croassent, les grenouilles coassent. Ce n'est pas une erreur bien importante, mais comme elle se trouve plusieurs fois répétée dans une fable soumise à l'analyse la plus minutieuse, il serait à désirer qu'on commençât justement par la signaler aux élèves, et par leur indiquer la différence qui existe entre ces deux termes destinés à exprimer deux cris qui ne sont pas tout-à-fait semblables.

---

**MÉMOIRE SUR LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE AU X^e^ SIÈCLE;** par *Charles-Christian Rafn*, traduit par Xavier Marmier. — Paris, 1838. In-8.

Ce mémoire, extrait de ceux publiés par la société royale des antiquaires du Nord, renferme une foule de faits tendant à prouver que l'Amérique fut connue des Scandinaves dès le x^e^ siècle.

Le premier voyage qui semble faire mention de cette nouvelle partie du monde est celui de Biarne Heriulfson, qui, en 986, voulut aller rejoindre son père, établi dans la partie méridionale du Groenland. Ni lui ni ses compagnons n'ayant encore navigué dans ces parages, ils dévièrent de la bonne route, et, errant pendant plusieurs jours avant d'atteindre le Groenland, ils aperçurent des côtes à eux inconnues qui appartenaient sans doute à l'Amérique, mais sur lesquelles ils n'abordèrent pas.

A leur retour, les récits de Biarne suscitèrent à un autre, nommé Leif, fils d'Eric le Rouge, l'idée de tenter une expédition pour reconnaître ces côtes. Il acheta le vaisseau de Biarne, et s'embarqua avec 35 hommes. Cette expédition fut assez heureuse; ils séjournèrent jusqu'au printemps sur la terre d'Amérique, et revinrent au Groenland avec leur chaloupe remplie de raisins qu'ils avaient récoltés en s'avançant dans l'intérieur du pays, qu'ils appelèrent alors Vinland.

Ce voyage fut bientôt suivi de plusieurs autres, dans les années 1002, 1003, 1006 et 1011. Les Scandinaves cherchèrent même à fonder quelques colonies, et à établir des relations d'échanges avec les Indiens d'Amérique. Mais, trop peu nombreux pour résister aux attaques de ceux-ci, ils dûrent bientôt renoncer à un établissement dans ces contrées.

Ces documens, extraits des relations des voyageurs, sont d'autant plus curieux que les descriptions qu'ils donnent s'accordent avec l'état actuel des diverses contrées de l'Amérique, et que les données astronomiques qu'ils indiquent permettent de fixer, d'une manière précise, les points qu'ils ont reconnus, les lieux où ils abordèrent. D'ailleurs on a des témoignages d'auteurs contemporains de ces voyages qui confirment la découverte de l'Amérique par les Scandinaves.

Ce n'est du reste point extraordinaire; car en effet depuis le Groenland rien n'était plus facile que d'aller explorer les côtes américaines, et il serait au contraire bien étonnant que les fréquens voyages des Scandinaves, sur la mer du Groenland, ne les y eussent pas conduits.

La société royale des antiquaires du Nord, instituée à Copenhague, encourage par tous les moyens possibles les recherches à ce sujet; non-seulement elle fait publier tous les anciens manuscrits qui traitent de l'histoire antécolombienne de l'Amérique, mais encore elle fait voyager dans les diverses contrées du Nouveau-Monde, qui ont dû être visitées ou habitées par les aventuriers du Nord, afin de recueillir tous les vestiges qui peuvent subsister encore du séjour des Scandinaves. Elle est parvenue ainsi à retrouver déjà quelques monumens précieux et une foule d'inscriptions, tout-à-fait en harmonie avec ceux qui, dans l'Europe septentrionale, datent du moyen-âge. Elle s'occupe aussi de faire publier les *monumens historiques du Groenland*, et tout ce qui se rattache à l'histoire antique du Nord, encore si peu connue.

Ne reculant devant aucun sacrifice, et honorée de la coopération ou des souscriptions d'une foule d'hommes distingués, la société royale des antiquaires du Nord paraît avoir une brillante carrière à parcourir. Ses travaux promettent de grands résultats; les annales qu'elle fait paraître chaque année sont un précieux recueil que doivent se procurer tous les amateurs d'archéologie. Nous nous empresserons de faire connaître à nos lecteurs tout ce qui nous parviendra de ses importantes publications.

---

**LETTRES SUR L'ESPAGNE**; par *Adolphe Guéroult*. — Paris, 1838. In-8, 8 fr.

Ces lettres, qui ont déjà été, pour la plupart, publiées dans le journal des Débats, renferment une foule d'aperçus curieux et intéressans sur la situation actuelle de l'Espagne.

Sous le rapport politique on y retrouve peut-être un peu trop les préoccupations d'un journaliste français, et nous ne pensons pas qu'un voyage de quelques mois suffise pour étudier un peuple de manière à pouvoir dire quelles institutions lui conviennent ou non. M. Guéroult, considérant le régime constitutionnel comme le gouvernement des classes moyennes, juge que ce régime ne vaut rien encore pour l'Espagne, où il a vainement cherché ces classes moyennes.

Mais ce sont là des mots qui ne signifient pas grand'chose. En substituant la forme constitutionnelle à l'arbitraire du pouvoir absolu, l'on ne s'est nullement proposé d'échanger un privilége contre un privilége, de mettre une classe de la société à la place d'une autre. C'est fausser entièrement la question que de n'y voir que la substitution de l'aristocratie bourgeoise à l'aristocratie nobiliaire.

Le véritable but du gouvernement constitutionnel doit être de rendre l'accès du pouvoir facile à toutes les lumières propres à l'éclairer, et de fonder la prospérité du pays sur le concours de tous les hommes les plus capables de bien comprendre ses véritables intérêts, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent.

L'Espagne est sans doute dans une position fort critique, et il est certain qu'on n'y trouve point les mêmes élémens qui sont regardés en France comme les conditions indispensables de l'ordre public. Mais n'a-t-elle pas aussi des habitudes municipales, inconnues ou à peu près de ce côté-ci des Pyrénées, et qui contiennent le germe d'une liberté plus grande et plus sûre? La décentralisation y est poussée trop loin peut-être, mais c'est un excès moins dangereux que l'extrême opposé, et d'où il est du moins plus probable qu'il sortira un jour quelque bien.

Ce n'est donc pas la partie politique de ces lettres qui mérite le plus de piquer la curiosité des lecteurs; l'avenir de l'Espagne paraît une énigme plus difficile à deviner que celle du sphinx. Mais nous leur recommandons les détails de mœurs, et les descriptions du pays. Tout est si nouveau et si étrange dans cette contrée, qu'on se croit volontiers transporté dans une autre partie du monde. M. Guéroult observe avec soin, écrit avec esprit, et on lui saura gré d'avoir réuni dans un volume ses lettres qui, éparses dans les feuilles d'un journal quotidien, auraient bientôt été perdues et oubliées.

---

**HÉRODOTE**; traduction nouvelle, par *E.-A. Bétant*. — Genève, 1837. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 3 vol. grand in-18, 12 fr.

Hérodote, le père de l'histoire, le premier écrivain qui s'occupa de rassembler en un corps d'ouvrage les faits de la tradition, et qui, après avoir consacré une bonne partie de sa vie à ce travail, vint le lire en public, et fut accueilli par les applaudissemens de toute la Gèce, Hérodote, quoique rempli des préjugés de son temps, et montrant une crédulité extrême pour tout ce qui tient à la religion, est encore aujourd'hui sous plus d'un rapport un modèle pour les historiens.

Son récit des guerres de la Grèce contre les peuples barbares offre d'ailleurs un vif intérêt; il est semé d'une foule de détails curieux sur les mœurs et les coutumes des différens pays, et il est écrit avec une simplicité antique, pleine de charme et de naïveté.

Pour recueillir les documens de cette histoire, Hérodote voyagea beaucoup, car le petit nombre des chroniqueurs qui l'avaient précédé ne lui fournirent guère que des fables plus ou moins mal rédigées, et les relations de pays à pays n'étant alors ni très-fréquentes ni très-suivies, il dut aller visiter tous ceux dont il voulait parler. Aussi les renseignemens qu'il donne sur ce qui tient aux usages et aux institutions méritent-ils en général toute confiance.

Le côté faible d'Hérodote est d'ailleurs facile à reconnaître, et présente lui-même un trait de plus à ajouter à la peinture de son époque. Il montre une foi implicite aux oracles, et prend toujours la peine d'expliquer comment les faits ont été l'exact accomplissement de ces prédictions amphibologiques, alors même qu'ils semblent au contraire leur donner le démenti le plus formel. Il professe la plus grande vénération pour les prêtres et pour tout ce qui tient au culte; mais avec cette tolérance païenne qui ouvrait la porte de l'Olympe à tous les dieux étrangers, il parle avec un égal respect des coutumes religieuses des divers peuples qu'il visite, en sorte que son livre offre encore à cet égard une foule de notions qu'on chercherait vainement ailleurs.

Hérodote peut donc être lu avec intérêt par tout le monde; mais jusqu'ici il ne l'a guère été que par les savans, comme la plupart des vieux classiques grecs et latins que l'on traduit toujours en vue de ceux-ci, d'une manière pédantesque, et qu'on ne cherche point à mettre à la portée de tous en leur conservant le tour simple et naïf qui est souvent le principal mérite du texte original.

Paul-Louis Courrier avait promis une traduction d'Hérodote, dont-il n'a laissé que quelques fragmens d'après lesquels on peut juger qu'elle eût été faite sur des bases bien différentes de celles de ses prédécesseurs, et qu'elle eût offert un modèle d'un genre tout nouveau.

Sans prétendre imiter Paul-Louis, ni emprunter au vieux français des charmes qui ne sont plus à la portée du plus grand nombre, M. Bétant a cherché à faire une traduction plus exacte, et plus fidèle qu'élégante. Il a pensé avec raison peut-être que, pour rendre et faire connaître un écrivain comme Hérodote, il valait mieux ne pas employer tous les raffinemens d'une langue trop recherchée et trop civilisée. Il a constamment maintenu son style dans un ton simple et modeste ; et, sauf quelques incorrections qui disparaîtront sans doute dans une édition nouvelle, il offre en général une lecture facile et agréable.

Le prix modique de cette traduction contribuera aussi à la répandre ; et si M. Bétant publie la suite de cette collection des historiens grecs, il aura le mérite de populariser le goût de l'antique littérature, dont les chefs-d'œuvre avaient été presque tous jusqu'à présent la propriété exclusive des érudits ou d'un public fort restreint.

---

**HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA CIVILISATION EN EUROPE** depuis l'ère chrétienne jusqu'au XIXe siècle; par *H. Roux-Ferrand ;* t. IVe. — Paris, chez Hachette, 1838. In-8, 8 fr.

L'époque la plus intéressante du moyen-âge, celle qui vit tout l'Occident animé d'un fol enthousiasme se précipiter sur l'Orient et en rapporter les germes d'une civilisation nouvelle, forme le sujet de ce quatrième volume qui comprend les douzième, treizième et quatorzième siècles. M. Roux-Ferrand trace un tableau rapide des principaux événemens historiques, des succès et des revers éprouvés par les chrétiens à la Terre-Sainte. Il représente sous leur véritable jour ces entreprises guerrières et tous leurs désastres. Mais il fait ressortir en même temps l'influence qu'elles eurent sur la marche ultérieure de la civilisation.

Les progrès de celle-ci étant l'objet principal de ses recherches, il entre dans de grands détails sur les mœurs de l'époque, sur les usages, les occupations des hommes d'alors, sur l'état de l'instruction publique, des lettres et des arts.

Après avoir exposé la situation des divers états de l'Europe, les discordes de l'Italie, la première origine de la liberté helvétique, l'invasion des Tartares-Mongols, la corruption du Bas-Empire, etc., il donne un aperçu historique sur l'Eglise et la papauté, puis passe en revue les diverses hérésies qui, dès ces siècles reculés, commencèrent la lutte contre l'autorité et l'infaillibilité.

Parmi ces précurseurs du protestantisme, il y eut plusieurs hommes remarquables qui firent des prosélytes nombreux, et dont les succès redoutables pour l'Eglise ne purent être arrêtés que par les mesures les plus énergiques, par les persécutions les plus violentes. Ces progrès menaçans de l'hérésie amenèrent l'établissement, en France, en Italie et en Espagne, de l'Inquisition, ce terrible tribunal dont les arrêts cruels et iniques firent, surtout dans le dernier de ces trois pays, d'innombrables victimes.

Les nouvelles idées rapportées des croisades, le mouvement qu'elles imprimèrent au commerce, et l'aisance qui en résulta dans une classe de la population jusque là tout-à-fait nulle et oubliée, favorisèrent l'émancipation des villes et des bourgeois. Ceux-ci profitèrent également de la position de la plupart des seigneurs qui avaient besoin d'argent, soit pour se rendre à la Terre Sainte, soit pour dégager leurs biens et reformer leur maison quand ils revenaient; ils achetèrent ainsi maintes libertés, maints priviléges qui leur permirent de se rendre petit à petit indépendans et redoutables à leur tour pour quiconque attenterait à leurs droits.

Mais, quoique entraînés naturellement vers les formes purement républicaines, les citadins rencontrèrent trop d'obstacles de toutes sortes pour pouvoir assurer l'indépendance absolue de leurs petites municipalités. Cela ne pouvait se faire que par le moyen de confédérations semblables à celle de la Suisse, dont tous les membres étaient unis par des intérêts communs, et groupés dans un territoire d'une défense facile.

La nécessité d'être toujours prêts à résister à des attaques imprévues força les bourgeois à chercher une protection dans la puissance royale qu'ils opposèrent à l'autorité des seigneurs, et à laquelle ils commencèrent à donner ainsi une importance toujours croissante.

Pendant que ces changemens s'accomplissaient dans les relations politiques, les mœurs des châteaux conservaient encore toutes les allures des siècles précédens, quoique la décadence de la féodalité fût déjà imminente. Le tableau qu'en retrace l'auteur est fort curieux.

« Que fait-on, pendant ce temps, dans le château dé-
» pouillé de ses prérogatives et de son prestige? Les murs
» sont encore remplis d'écuyers, de piqueurs et de pages;
» les damoiseaux assaillent ou défendent, pendant des heu-
» res entières, la lance au poing, un petit carré de fumier,
» une butte de terre, aux applaudissemens des dames qui
» garnissent les croisées.

» Après le dîner, les barres, les quilles, le palet, les pa-
» pegais et les singes, les fous et les nains, le conte de l'au-
» mônier, les récits des anciens jours, les concerts de trompe,
» de trompette, de chalumels, de tambours, de harpes, de
» luths, de cimbales, de sonnettes et de rebecs.

» Parfois encore, mais ces cas, déjà rares au treizième
» siècle, le sont plus encore au quatorzième, au moment où
» l'on s'y attend le moins, pendant le repas, au milieu du
» sommeil, le guet sonne la cloche, on crie; aussitôt, tout
» est en mouvement : les ponts sont levés, les herses tom-
» bent, les portes se ferment; tout le monde quitte préci-
» pitamment la table, le lit, court aux créneaux, aux mâche-
» coulis, aux meurtrières, aux barbacanes..... On ne se
» couche plus, on se bat.....; et, la tourmente passée, on re-
» prend gaîment les jeux et les veillées paisibles autour de
» l'âtre immense du foyer.

» Les journées qui ne sont pas consacrées à l'activité se
» passent presque en entier dans la vaste salle à manger :
» Toujours, dit le frère Jehan, en parlant du château de
» Montbason, toujours on y voit le dressoir tout chargé
» d'aiguières, de hanaps d'argent et de coupes d'or.

» Les longues tables couvertes de cent brocs de vin, de
» fournées de plus de cent pains, d'omelettes de plusieurs
» centaines d'œufs, mais où tout se distribue par pesée, par
» mesure, par portions, et à des heures réglées, n'offrent
» que l'idée des grandes quantités. C'est ici que règne l'a-
» bondance sans discontinuer; les caves, les celliers, les bu-
» ches, les laiteries, les fruiteries s'emplissent et se désem-
» plissent; y prend qui veut, quand il veut, et tant qu'il
» veut. Les provisions de tous genres y sont amoncelées avec
» une profusion qui annonce la magnificence en même temps
» que la richesse. Pour les consommer, ce grand nombre de
» nobles, d'écuyers, de meneurs, de fauconniers, de pages,
» de gens de l'office, de la sommellerie, de la boulangerie,
» ce grand nombre de serviteurs, de valets, d'ouvriers, de
» jardiniers, de fourriers, de concierges, de portiers, de sou-
» doyers, de gardes, ne suffisent pas. De tous côtés accou-
» rent des parens, des alliés, des voisins, des amis, des pè-

» lerins, des voyageurs, qui tous séjournent plus ou moins,
» qui tous s'en reviennent rassasiés, comme au lendemain
» d'une noce ou d'une fète patronale.

» Dans les cuisines, les cheminées n'ont pas moins de
» douze pieds de large. Ni vous, ni moi ne serions assez forts
» pour bien manier les pincettes ou tenailles, les pelles ou
» treye-feu ; les chenêts ou contre-hâtiers ne pèsent pas
» moins de cent livres ; les pots de cuivre de trente livres y
» sont des pots ordinaires ; il en est de même des broches de
» onze, douze livres. J'y ai vu rôtir à la fois, outre le gi-
» bier, la venaison et la volaille, un, deux, trois veaux,
» trois, quatre moutons ; le bouillonnement des marmites,
» la fumée des graisses rendent l'atmosphère tellement
» grasse, tellement épaisse, qu'il suffit d'y respirer pour
» s'y nourrir. »

Tandis que la féodalité se renfermait ainsi dans ses châteaux et y jouissait de son reste, les savans travaillaient à préparer un nouvel ordre de choses, en répandant parmi le peuple le goût de l'étude et l'amour de la science. L'Université de Paris, attirant à elle les hommes les plus distingués, voyait chaque jour s'accroître sa renommée. De toutes les parties de l'Europe, les étudians accouraient en foule pour suivre les cours d'éloquens professeurs. Paris était surtout réputé pour les études théologiques ; et l'histoire d'Abailard nous offre un exemple curieux de l'éclat que jetait alors la science.

Cette époque fut aussi celle des troubadours dans le midi de la France. On put croire alors que la langue d'Oc était destinée à une brillante carrière ; tout semblait annoncer son développement et sa durée ; mais la croisade contre les Albigeois, les massacres de Montfort et l'asservissement de la province arrêtèrent cet essor. Le mouvement littéraire se porta vers la langue italienne, et dès ses premiers essais il produisit trois grands génies : Le Dante, Pétrarque et Bocace, dont les chefs-d'œuvre immortels feront toujours la gloire de leur patrie.

La langue française, de son côté, commença à sortir du chaos barbare dans lequel elle était plongée. Les élémens divers, du mélange desquels elle était née, commencèrent à se débrouiller un peu ; *Le roman de la Rose* et les *Chroniques de Froissart* sont deux monumens de ce qu'elle était à cette époque.

Enfin les arts ne demeurèrent pas inactifs, et quoique cachés sous une apparence de désordre et de lutte désastreuse, les progrès de la civilisation n'en furent pas moins très-remarquables et continuels.

Ainsi que le dit l'auteur en terminant : « La classe in-
» férieure s'affranchit, se civilise ; les métiers, les négoces
» deviennent chaque jour plus productifs. Pendant que la no-
» blesse appauvrie cherche à vendre ses droits, la bourgeoi-
» sie industrieuse s'empresse de les racheter. »

Sans doute, bien des imaginations ardentes regretteront toute cette poésie chevaleresque du moyen-âge et de ses pompes féodales ou religieuses, mais c'est ne considérer qu'un côté de la question, et la marche de l'humanité, pour être comprise, doit être embrassée dans son ensemble.

« L'industrialisme, en appliquant les intelligences aux
» choses matérielles, semblait devoir arrêter l'essor des es-
» prits ; mais voilà que les idées se mettent en marche ; et
» il se trouve que c'est l'industrie qui, par ses efforts, a
» ouvert toutes les issues par lesquelles les idées se font
» jour ; c'est l'industrie qui a fabriqué les ailes rapides
» sur lesquelles le spiritualisme est porté d'un bout du
» monde à l'autre. »

---

**RECUEILS DES DÉPÊCHES**, rapports, instructions et mémoires des ambassadeurs de France en Angleterre et en Écosse pendant le XVI[e] siècle, conservés aux Archives du royaume, à la Bibliothèque du Roi, etc., etc., et publiés pour la première fois sous la direction de M. *Ch. Punton Cooper.* — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 16 fr.

Ce recueil débute par la publication des dépêches de Bertrand de Salignac de La Mothe-Fénélon, qui occupa le poste d'ambassadeur en Angleterre du 26 novembre 1568 au 20 septembre 1575. Ce sont des documens fort curieux pour cette période si intéressante de l'histoire des deux royaumes. Le passage suivant, extrait de la notice biographique placée en tête de ces deux premiers volumes, fera connaître leur importance mieux que tout ce que nous pourrions ajouter.

Bertrand de Salignac, « officier distingué dans la paix et dans la guerre, » se fit principalement remarquer en 1552 au siége de Metz, dont il a laissé une relation qui est citée partout avec le plus grand éloge. En 1554 il accompagnait le roi Henri dans la guerre des Pays-Bas, et déjà il avait mérité la haute protection de Catherine de Médicis, dont il fut toute sa vie l'un des serviteurs les plus dévoués. Le cardinal de Ferrare avait exigé que Salignac lui rendît compte des opérations de la campagne. Quatre lettres qui furent publiées cette année même, avec une dédicace à la reine, contiennent l'histoire de cette guerre.

Bertrand de Salignac donna de nouvelles preuves de courage à la bataille de Saint-Quentin en 1557, à celle de Dreux en 1562, et, en 1567, à celle de Saint-Denis, après laquelle il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Catherine de Médicis, qui avait reconnu en lui toutes les qualités de l'homme d'État, le désigna au roi, l'année suivante, pour être son ambassadeur en Angleterre, emploi qu'il a conservé jusqu'en 1575, c'est-à-dire au milieu des événemens si graves qui ont signalé la fin du règne de Charles IX et le commencement de celui de Henri III. Il s'acquitta de cette charge importante avec un talent et une habileté dont le témoignage se trouve écrit dans chacune des dépêches que nous publions aujourd'hui. Le compte que l'ambassadeur a rendu lui-même du résultat de ses négociations et des motifs particuliers qui dûrent l'engager à demander son rappel, nous dispense d'entrer ici dans de plus grands détails. Nous ne pouvions mieux faire, pour compléter cette notice, que de publier le résumé préparé par l'ambassadeur lui-même pour être remis au roi à son retour d'Angleterre.

« Non moins dévoué aux intérêts du roi et de la reine-mère qu'à la religion catholique, Bertrand de Salignac, dans les circonstances difficiles où il s'est trouvé, ne pouvait démentir le caractère de toute sa vie; mais il ne devait pas non plus méconnaître les devoirs de sa charge. La relation connue jusqu'à présent par la correspondance de Walshingam, de l'audience qui a suivi les massacres de la Saint-Barthélemy, avait besoin des rectifications qui se trouvent dans les dépêches que nous mettons au jour. Après une exécution aussi terrible, l'ambassadeur de France ne pouvait pas se présenter en suppliant devant la reine d'Angleterre; il ne pouvait pas lui demander grâce pour le roi son maître, il a su tenir une conduite plus digne. La CCLXXIV^me dépêche, en date du 14 septembre 1572, dans laquelle il est rendu compte de cette audience, prouve que Bertrand de Salignac, ambassadeur de France, ne s'est jamais oublié jusqu'à dire : *Je rougis d'être Français!* Il n'a pas non plus adressé à Charles IX la *vertueuse* réponse que lui prêtent tous les biographes. Mais nous croyons que sa gloire ne perdra rien à la manifestation de la vérité; car il y avait plus de vrai courage dans l'attitude qu'il sut prendre vis-à-vis du roi de France et de la reine d'Angleterre, que dans les paroles au moins indiscrètes qui lui sont attribuées. A Charles IX, il ne déguisa rien de l'horreur qu'avait dû inspirer en Angleterre une telle exécution, et il sut forcer Elisabeth à convenir qu'elle avait pu être nécessaire. »

Bertrand de Salignac fut employé plus tard dans d'autres négociations, puis il se distingua encore sur le champ de bataille dans les guerres civiles qui déchirèrent la France à cette époque. Il fut du nombre des catholiques qui se rallièrent à Henri IV, dès l'avénement de celui-ci au trône de France; mais on ne sait s'il se mit en campagne pour lui.

» Nous voyons seulement, par les papiers de la famille, que, le 29 septembre 1594, il faisait son testament au château de Fénélon en Périgord. N'ayant pas d'enfant, car il ne s'est pas marié, il institua pour héritier universel son petit-neveu François de Salignac, qui fut le trisaïeul de l'archevèque de Cambrai.

» Cependant, et malgré son grand âge, il devait encore être appelé à prendre part aux affaires publiques. Henri IV, digne appréciateur de son mérite, le choisit en 1598 pour lui confier la plus importante de toutes les ambassades. Le traité de paix avec Philippe II avait été signé à Vervins, le 2 mai 1598; Bertrand de Salignac, nommé ambassadeur de France en Espagne, ne put refuser ce dernier honneur; il dut céder à l'invitation toute bienveillante du roi; il se rendait à Madrid l'année suivante, auprès de Philippe III, lorsqu'il tomba malade pendant le voyage. Forcé de s'arrêter à Bordeaux, il mourut dans cette ville le 13 août 1599, étant âgé de soixante-seize ans. »

---

**PHILIPPE D'ORLÉANS**, régent de France; par M. *Capefigue*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Capefigue a entrepris de réhabiliter dans ses ouvrages historiques ou soi-disant tels, tous les faits, tous les événemens, toutes les réputations que les historiens s'étaient jusqu'à présent assez généralement accordés à réprouver avec plus ou moins de force. C'est une lourde tâche en vérité, d'autant plus qu'on ne voit pas trop à quoi cela servira. Nous ne sommes plus au temps où les romans de M^me^ de Genlis avaient la vogue et faisaient verser des larmes d'attendrissement sur les maîtresses du grand roi. Que signifie donc cette singulière prétention de faire rétrograder l'histoire et de lui ravir toutes les conquêtes dont les importans travaux de ces vingt dernières années ont agrandi son domaine?

M. Cappefigue prétend n'être dirigé que par un esprit de haute impartialité qui lui fait un devoir de relever les erreurs commises par tous ses devanciers; mais il nous paraît

au contraire obéir à l'esprit de coterie le plus étroit qui le porte à tout sacrifier aux vieux préjugés et à écrire en courtisan bien plus qu'en historien.

Son nouvel ouvrage est consacré à l'éloge du Régent et au panégyrique du cardinal Dubois. Selon M. Capefigue, ces deux personnages ont été indignement calomniés ou injustement appréciés par tous les historiens qui ont essayé de retracer l'époque de la Régence. Il n'ose pas sans doute entreprendre de faire un saint du Régent, mais peu s'en faut; car, après avoir passé sous silence ses mœurs et sa conduite de jeune homme, il insiste beaucoup sur ses talens politiques et principalement sur l'héroïque vertu qu'il déploya en conservant la couronne à Louis XV, en faisant élever ce jeune roi et en lui remettant à sa majorité un pouvoir qu'il lui aurait été si facile, toujours d'après notre auteur, de garder pour son propre compte en se débarrassant de manière ou d'autre de l'enfant royal.

M. Cappefigue voit dans cet acte un sacrifice sublime qui compense et au-delà toutes les peccadilles du Régent. Il paraît considérer, comme une haute vertu chez un prince, ce qui chez un bourgeois suffirait tout juste pour l'empêcher d'être envoyé au bagne; c'est pousser la servilité à l'excès, et l'adulation ainsi outrée peut facilement passer pour une amère satire.

De longs chapitres sont employés à décrire minutieusement et dans les termes les plus pompeux le sacre de Louis XV, puis à peindre, sous les couleurs les plus vives et avec toute la grâce que l'auteur a pu y mettre, les trois ou quatre dernières maîtresses du Régent, ainsi que sa mort dans les bras de l'une d'elles.

Quant au cardinal Dubois, M. Capefigue en fait un profond politique, un homme d'Etat des plus habiles auquel le pays doit une grande reconnaissance. Il est vrai qu'on lui a reproché une foule de méfaits que sa qualité d'ecclésiastique rendait encore plus graves; on a dit qu'il avait plus d'une fois rempli de honteux offices, joué d'indignes rôles, mais le monde est si médisant! On a été jusqu'à prétendre que sa vie était des plus licencieuses, que la maladie dont il est mort pouvait bien n'être qu'une suite des débauches de sa jeunesse. Or, suivant M. Capefigue, c'est pure calomnie, et l'on ne doit point chercher la cause de sa mort ailleurs que dans l'excès d'un travail continuel auquel il se livra durant toute sa vie, dans l'intérêt seul du pays. Et ces étranges assertions sont, comme d'ordinaire, accompagnés de maints *ponts-neufs* ou autres chansons facétieuses de l'époque, qui

servent de documens et de pièces à l'appui pour toutes les élucubrations historiques de l'auteur.

Mais cette fois il existe un curieux contraste entre l'esprit qui a dirigé sa plume et celui qui inspirait tous ces méchans couplets dans lesquels le Régent n'était pas plus respecté ni plus ménagé que le cardinal, et l'on se demandera sans doute pourquoi M. Capefigue a semé dans son livre tant de citations si opposées justement à son but. Est-il donc si passionné de *ponts-neufs* qu'il n'en puisse rencontrer un sans avoir envie de le fourrer dans ses histoires ?

Il faut avouer que c'est une bizarre manière d'écrire, et le succès de semblables ouvrages est une preuve certaine du mauvais goût de notre époque.

Ce succès, il est vrai, ne dépasse pas les limites d'un certain monde dont il flatte les préjugés et les faiblesses. Ainsi que l'a dit un écrivain distingué : « Il peut se trouver encore » une imagination bizarre, un esprit excentrique qui nous » parle de la bonhomie de Louis XI, du désintéressement » de Charles V, de la justice de Philippe II. Ces aberrations » n'ont pas d'importance; ce sont jeux d'esprit dont le public » s'amuse un instant et dont l'histoire ne souffre pas. Il est » des esprits faits exactement comme les yeux de ces per- » sonnes qui n'ont pas la perception de tous les rayons de la » lumière. Il leur est impossible de voir les choses sous leurs » véritables couleurs. Quelque peine qu'ils y prennent, un » rayon leur manque toujours ; tout est vert, tout est bleu, » et ils ne se doutent point de leur erreur. »

On ne trouvera certainement pas trop sévère l'application que nous faisons de ces paroles à M. Capefigue, car la critique exigerait peut-être encore plus que cela ; mais nous admettons toujours les intentions comme pures et consciencieuses, et nous ne pensons pas qu'on doive se mêler de les juger, à moins de connaître très-particulièrement les personnes.

---

**NOTICE HISTORIQUE** sur Saint-Germain-en-Laye ; itinéraire de Paris à Saint-Germain par le chemin de fer ; histoire des chemins de fer ; service du chemin de fer de Paris à Saint-Germain et correspondance; par MM. *Jul. Rebière* et *Ad. Bréant*. — Paris, chez Bocquet jeune, 1838. In-18, 60 c.]

Ce petit volume est destiné à servir de guide ou de *cicerone* à la foule des promeneurs que le chemin de fer jette chaque jour au bas de la colline de Saint-Germain. Il renferme un

court précis des évènemens historiques qui se rattachent à cette ancienne résidence royale, un exposé de son état actuel et tous les renseignemens désirables sur les chemins de fer. Le style de cette *notice* est malheureusement monté sur un ton prétentieux qui produit un effet assez ridicule. Toutes les expressions les plus emphatiques sont accumulées pour faire l'éloge de Saint-Germain et de sa vue, « la plus belle, » disent-ils, qui existe en Europe et dans l'univers même, » si on calcule les souvenirs historiques qu'elle déploie.

» Le regard plonge dans une immensité qui paraît n'avoir » pas d'horizon. Le grand Paris est là bas qui rugit comme » l'Océan......

» La ville des priviléges d'autrefois est encore, comme » Corinthe, toujours jeune au premier aspect, vieille et dé» laissée quand on l'aborde, mais grande, majestueuse, » imposante, assise sur son trône de rochers, veuve de sa » cour et seule pour parler de sa gloire, » etc., etc.....

On voit que l'enflure et l'hyperbole sont poussées à un haut degré dans cet itinéraire, et que ce n'est certainement pas cher de payer 60 c. pour avoir tant de belles phrases si ronflantes. Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, ce sont les lamentations de ces nouveaux Jérémies sur la décadence de Saint-Germain : « Aujourd'hui, le palais de Louis XIV » est une prison où le désespoir fait entendre des impréca» tions.... ses vastes jardins sont devenus des cirques où s'é» lèvent des tréteaux, des fourragères où se bâtissent des au» berges, des tanières et des hangars..... Quel changement! » quel triste sujet de méditation et de douleur pour le phi» losophe qui vient contempler l'histoire de tant d'infor» tunes! Sparte et Athènes ont vieilli; les siècles les ont » émiettées comme les antiques murs de Venise; le sol a » recouvert leurs portiques renversés, l'herbe a crû sur le » berceau des Périclès et des Léonidas.... Ainsi le lierre étend » déjà ses mille artères sur les crevasses du château des » Henri! Tant d'orgueil et tant de misères à la fois!... Hélas. »

L'histoire abrégé des chemins de fer en Europe et en Amérique, qui forme la seconde partie du volume est à-la-fois plus simplement écrite et beaucoup plus intéressante que tout ce qui concerne Saint-Germain.

---

**LA RHÉTORIQUE AU XIX^e SIÈCLE**; par *Eugène Magne*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Ce petit volume est un essai tenté pour faire sortir l'ensei-

guement de la rhétorique de la voie dans laquelle le retient encore la routine, et pour le débarrasser de la plupart de ces termes barbares tels que *synecdoche*, *antonomase*, *anadiplose*, *antimétabole*, etc., qui ne servent qu'à embrouiller les définitions et ne représentent absolument aucune idée à l'esprit de quiconque ne possède pas parfaitement ses étymologies grecques. M. Magne a voulu faire une rhétorique française écrite en français, et il a pensé que pour la plupart des nuances du discours le sentiment était un meilleur maître que les définitions. C'est donc par des exemples tirés de nos grands prosateurs et de nos poètes, qu'il explique chacune des figures de rhétorique.

Cette méthode paraît très-bonne pour former le goût, et je ne doute pas que la lecture de cet ouvrage ne puisse être utile aux jeunes gens. Il est divisé en trois parties : la première traite de l'ensemble, de la composition et des diverses parties du discours, qui sont l'exorde ou le début en général, l'argumentation, la narration, la conclusion et la péroraison. La deuxième est destinée à examiner le rôle de l'imagination dans les détails, les charmes et la variété qu'elle sème avec profusion partout où elle se montre, les bornes qu'il est bon de lui imposer pour empêcher ses écarts dangereux. Enfin la troisième partie donne d'excellentes leçons de diction et de style.

Ecrite avec facilité et clarté, la *Rhétorique au 19e siècle* offre une lecture fort agréable. Toutes les explications y sont présentées avec simplicité et précision, et en général les exemples cités par l'auteur sont très-bien choisis. Il serait à souhaiter que les principes de style et de composition qu'il expose fussent un peu plus généralement suivis; nous aurions de meilleurs écrivains et nous ne verrions pas chaque jour la presse enfanter tant de monstrueuses productions qui blessent également le bon goût et le bon sens. Cependant M. Magne n'a point un rigorisme pédantesque, il ne prétend pas astreindre l'écrivain à des règles étroites et immuables ; après avoir indiqué les premières bases sur lesquelles doivent reposer les œuvres intellectuelles, il accorde une grande latitude à la pensée, à l'imagination, et ne cherche point à imposer un moule identique pour tous les développemens individuels. C'est bien ainsi qu'il faut comprendre aujourd'hui l'enseignement de la rhétorique, et l'ouvrage de M. Magne fera désirer qu'on adopte une méthode aussi simple qu'intéressante; malheureusement son petit volume ne semble pas de nature à être employé dans les collèges ; il ne pourra qu'être donné en prix aux élèves, qui y trouveront une lecture pleine d'attraits.

## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

---

**GUIDE POLITIQUE DE LA JEUNESSE**, ou Traité de l'ordre social, à l'usage des jeunes gens qui entrent dans le monde; par M. *Cottu*. — Paris, 1838. In-8, 7 fr. 50 c.

« *Solum in rege libertas;* » telle est l'épigraphe de cet ouvrage dans lequel M. Cottu expose un nouveau système constitutionnel qu'il regarde comme le seul propre à rétablir l'ordre social et à en assurer la stabilité dans l'avenir. Il ne voit la liberté que dans le roi, et s'il n'ose pas se flatter de rétablir entièrement le pouvoir absolu, il veut du moins en approcher le plus près possible en créant un régime constitutionnel dans lequel se trouvent non pas des garanties pour le peuple contre l'ambition de ses gouvernans, mais des garanties pour le roi contre les tentatives de ses sujets. Cela rappelle tout-à-fait la *marmite représentative* de Paul-Louis, et l'on a peine à croire qu'on puisse sérieusement émettre de telles idées.

Ce n'est cependant pas pour rire, je vous assure, que M. Cottu s'est donné la peine d'écrire un gros volume destiné, selon lui, à former la raison de la jeunesse, et à la défendre contre les doctrines anarchiques des révolutionnaires. Il paraît très-convaincu de l'excellence de son système et persuadé que tôt ou tard on l'adoptera.

Pour qu'un parlement soit utile à un roi, il établit d'abord que celui-ci doit être sûr d'y trouver une forte majorité en sa faveur. Afin d'obtenir un tel résultat, il faut des élections royalistes, et pour assurer celles-ci, il faut créer un ordre d'électeurs privilégiés dont l'opinion ne varie jamais. Le rétablissement des majorats et la complication du mécanisme électoral sont les principaux moyens qu'il propose pour atteindre ce but. Après cela, il ne voudrait voir convoquer les chambres qu'une fois tous les cinq ans. Le budget ordinaire serait voté pour toute la durée du règne, et le budget extraordinaire pour cinq années. La pairie redeviendrait héréditaire, enfin l'initiative serait enlevée aux députés comme inutile et dangereuse. Des conseils de censure seraient formés pour réprimer les écarts de la presse, et tout serait organisé de telle sorte que la volonté du roi ne pût trouver d'opposition redoutable nulle part.

Cependant, comme ce joli petit système de despotisme et de bon plaisir pourrait bien, malgré ses formes hypocrites,

ne pas sembler très séduisant à ce maudit peuple corrompu par les idées de liberté et d'émancipation dont l'air paraît aujourd'hui comme saturé, M. Cottu a jugé nécessaire d'y ajouter un correctif propre à faire avaler la médecine. Il combat avec raison la désastreuse centralisation de Paris ; il propose de la détruire en réorganisant les anciennes provinces dans lesquelles on instituerait des municipalités fortes et populaires qui, en ramenant la vie dans toutes les parties de la France, assureraient son avenir en doublant sa prospérité et en diminuant les chances de révolution, les destinées du pays ne dépendant plus des caprices d'une seule capitale.

Cette dernière partie de son livre trouvera certainement beaucoup d'approbateurs. Mais je ne comprends pas comment il accorde le pouvoir presque absolu qu'il veut mettre entre les mains du souverain, avec ces élémens de républicanisme qu'il sème ensuite dans toutes les provinces. Ce sont là deux principes contraires dont le choc ne paraît guère propre à consolider l'ordre social, surtout quand à côté de cela il parle de rendre au clergé tous ses anciens privilèges et de déclarer de nouveau la religion catholique, religion de l'Etat.

Voilà bien le désordre des idées que les évènemens de notre époque ont jeté dans une foule d'esprits. On comprend que le régime constitutionnel n'est qu'une forme transitoire, et chacun, cherchant à percer les nuages qui nous cachent l'avenir, prétend l'unir au passé par quelque transition conforme à ses opinions, à ses sympathies particulières.

---

**ESCLAVAGE ET TRAITE**; par *Agénor de Gasparin*. — Paris, chez Joubert, 1838. In-8, 5 fr.

Il est peu de questions sur lesquelles on ait autant écrit que sur celle-ci, et cependant, quoique résolue depuis longtemps en théorie, elle est loin de l'être dans la pratique. La traite est bien abolie ; mais elle se fait toujours, et il n'y a pas eu jusqu'à présent assez d'accord entre les diverses puissances maritimes pour faire énergiquement respecter les droits de l'humanité.

Quant à l'esclavage, on est aujourd'hui assez généralement convenu de regarder son abolition comme indispensable. Mais on recule autant qu'on peut devant cette grande et belle mesure ; on semble chercher à faire surgir des obstacles, et la plupart des propriétaires d'esclaves, trop peu éclairés pour comprendre leurs véritables intérêts à cet égard, loin de tra-

vailler à faciliter l'abolition, contribuent, au contraire, par tous leurs préjugés et leur mauvais vouloir, à la rendre toujours plus difficile. Il peut donc être encore utile de répéter tout ce qui a été dit à ce sujet, et le livre de M. Gasparin mérite d'autant plus d'être favorablement accueilli, qu'il renferme quelques vues nouvelles sur la solution du problème.

Après avoir long-temps remis de délais en délais, les colonies françaises se trouvent aujourd'hui dans une position très-critique. L'apprentissage prudemment établi par les Anglais est sur le point d'être achevé, et à la fin du mois de juillet, plusieurs centaines de mille esclaves ont déjà été rendus à la liberté. Ainsi que le dit l'auteur du livre qui nous occupe : « Le 1er août 1840, un coup de canon sera tiré à la Jamaïque » et répété à Sainte-Lucie, à la Dominique, à Saint-Christophe. Ne craignez-vous pas qu'on ne l'entende à la Martinique » et à la Guadeloupe? Regardez autour de vous vous allez vous » trouver enserrés dans un cercle immense de liberté. Vous » y toucherez de toutes parts. Cherchez autour de vous sur » l'Océan. Ici, ce sont les îles anglaises; là, c'est Haïti libre; » plus loin, ce sont Cuba et Porto-Ricco plus avancés que vous, » et à la veille de l'affranchissement. Jetez les yeux sur le continent. Là encore la contagion vous enveloppe et vous poursuit. Votre Guyane touche à la Guyane anglaise ; le Pérou, » le Chili, Buenos-Ayres, la Colombie, Guatimala, toute » l'Amérique méridionale enfin, secoue l'esclavage ; le Mexique l'a aboli, et la servitude des états du sud de l'Union » est plus menaçante pour vous que la liberté des autres » peuples.

» Ah! si vous-mêmes, dès à présent, vous nous déclarez » que la lime du temps a rongé les fers de vos esclaves, qu'ils » ne tiennent plus qu'à un fil ; que le plus léger effort de leur » part peut le rompre ; si l'aspect lointain de l'apprentissage » anglais suffit déjà pour vous enlever vos noirs ; s'ils fuient » par centaines sur ces îles à moitié libres, où vous les réclameriez en vain ; si vos conseils sont obligés de doubler la » garde des côtes; si enfin, la servitude s'échappe de chez vous » par tous les pores, et menace de faire explosion ; hâtez-vous, je vous en supplie dans votre propre intérêt ; hâtez-vous d'ouvrir cette soupape, qui seule peut prévenir votre » ruine. Reconnaissez qu'il n'est pas seulement *opportun*, » mais nécessaire, mais urgent, de poser des bases d'émancipation. Mettez à profit cette heure marquée par la Providence, » cette heure fatale qui sépare seule les concessions volontaires » des concessions forcées; et souvenez-vous de ces belles paroles » d'un orateur qui, dans la dernière discussion de la chambre, » a su se maintenir à la hauteur de la question : « Les idées » prennent leur niveau comme l'Océan. »

Cette allocution aux propriétaires d'esclaves est tout à la fois le résumé des idées de M. Gasparin et le passage le plus remarquable de son livre, dont le style ne se maintient pas toujours à cette hauteur et où la verve dégénère parfois en phrases redondantes, où la personalité de l'auteur se montre trop à découvert parlant toujours à la première personne du singulier et oubliant qu'une opinion individuelle n'est pas un argument plausible dans de pareilles questions.

Il est très-vrai qu'on ne peut, sans frémir, songer aux conséquences de ce contraste prochain entre la liberté des colonies anglaises et l'esclavage des colonies françaises. L'imminence du danger est la meilleure réponse à toutes les objections, du reste faciles à combattre, des adversaires de l'émancipation. On voudrait maintenir l'esclavage, qu'aujourd'hui cela ne serait plus possible. La liberté étant inévitable, on doit travailler seulement à en diminuer le péril; et il faut se hâter, car il est peut-être déjà trop tard. Nous passerons donc sur les chapitres que l'auteur a consacrés à réfuter les opinions contraires à la sienne, et nous terminerons cet article en exposant les principales conditions du projet qu'il propose.

Il demande qu'on établisse dans les colonies des caisses d'épargne destinées à procurer aux esclaves le moyen d'amasser un petit pécule soit pour racheter leur liberté, soit pour s'assurer des ressources; qu'on multiplie les écoles et qu'on en rende la fréquentation obligatoire; qu'on resserre les liens de famille en interdisant tout ce qui contribue aujourd'hui à les rompre; qu'on établisse un état civil pour les esclaves et qu'on les soumette à toutes les obligations du code.

Il voudrait qu'une prime égale au quart de la valeur d'un esclave fût accordée au propriétaire pour chacun de ceux qu'il affranchit; enfin, qu'avec la liberté il fût accordé à chaque esclave la propriété de sa case et de son jardin.

Au moyen de ces mesures, M. Gasparin pense qu'en 1858 il ne resterait plus dans les colonies françaises que quelques centaines d'esclaves, et qu'alors on pourrait, par une émancipation générale qui n'offrirait plus aucun danger, compléter les résultats de son système.

Ce terme de 20 ans est bien long peut être; il est douteux qu'après l'émancipation anglaise l'esclavage puisse durer encore 18 ans. Mais ce serait toujours un moyen de diminuer les dangers de la situation, et tous les efforts doivent tendre à prévenir une explosion désastreuse.

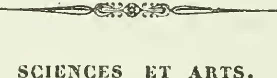
---

**LA PROVIDENCE**, revue générale des établissemens charitables, des hospices, des prisons et des sociétés de bienfaisance; publiée sous la direction de M. *Peigné*. 1re année, n. 1, août 1838. In-8 de 6 feuilles. Il paraîtra un numéro le 1er de chaque mois. Prix : 12 fr. par an. — Paris, rue de Madame, n. 1.

M. Peigné s'est proposé, dans cette publication périodique, de concentrer les efforts individuels de la philanthropie pour l'amélioration du sort des prisonniers et des classes pauvres. Il a voulu établir un journal qui servît d'organe à ces nombreuses voix qu'on entend s'élever de toutes parts pour réclamer maintes réformes dictées par l'humanité et la justice. On applaudira d'autant plus sa pensée qu'elle se montre accompagnée d'une libéralité d'idées peu commune : il déclare, dès son premier numéro, qu'aucune considération d'esprit de parti n'influera sur sa rédaction, et qu'il accueillera les projets utiles, de quelque part qu'ils viennent. La composition de ce premier numéro en est déjà elle-même une preuve. Parmi les nombreux et intéressans articles qu'il renferme, on en remarquera un d'une assez grand étendue sur les enfans trouvés, dans lequel sont exposés d'une part les vues de l'administration qui a supprimé les tours et de l'autre les principes opposés auxquels M. de Lamartine a donné l'appui de sa haute renommée. A la suite, est placée une lettre écrite par une saint-simonienne qui propose l'établisement d'une société pour venir au secours des filles-mères C'est offrir certainement avec toute l'impartialité désirable les divers élémens de la discussion; mais il me semble que ce dernier morceau aurait dû être accompagné de quelques observations critiques du rédacteur. En effet, il est une condition indispensable qu'on ne doit jamais oublier dans tout projet philanthropique, c'est de s'accorder avec les exigences de l'état social, qui est la base de toute notre organisation civile. Or, le point de vue saint-simonien est en contradiction directe avec cet état social, auquel il prétend en substituer un autre, et il en résulte que toutes ses vues, quelque louable qu'en soit le motif, tendent vers un but inadmissible, souvent même immoral dans l'état actuel des choses. Voilà ce que M. Peigné aurait peut-être dû exprimer dans une courte réponse à la lettre de madame S. V. Mais il a mieux aimé laisser le lecteur libre d'apprécier, de comparer et de juger lui-même d'après ses propres principes.

La partie la plus intéressante de cette revue, celle qui, je crois, peut produire les meilleurs résultats, et mérite surtout de fixer l'attention de son rédacteur, c'est tout ce qui concerne les sociétés de prévoyance. La bienfaisance, malgré ses généreux sacrifices, son activité infatigable, a été jusqu'à

présent bien impuissante à réparer les désastres causés par l'imprévoyance, les misères enfantées par les passions et les vices. Dans la plupart de ses institutions, elle est allée heurter contre l'écueil de la charité légale, qui perpétue les maux qu'elle prétend guérir, et encourage l'imprévoyance en lui offrant un refuge assuré. Ici, comme en matière législatives, ce sont les institutions préventives qui manquent et qui offrent le problème à la fois le plus important et le plus difficile à résoudre. La prévoyance est la reine du monde; et l'homme doit la plupart de ses malheurs à l'oubli de ces lois providentielles qui gouvernent tout l'univers. Rappeler ces lois, les développer, les appliquer à la pratique, voilà le but que l'on doit se proposer si l'on veut préparer un meilleur avenir. M. Peigné l'a bien compris, puisque le premier article de son journal est consacré à la *société philanthropique Savoisienne*, dont les statuts sont basés sur ces excellens principes. Il pourra faire beaucoup de bien en publiant de même ceux de toutes les autres sociétés du même genre, et en appelant autant que possible l'attention publique sur cette véritable application de la charité chrétienne, dont la devise doit être : Tous pour un, un pour tous !



## SCIENCES ET ARTS.

**MANUEL POUR L'ANALYSE DES SUBSTANCES ORGANIQUES**; par *J. Liebig*, professeur de chimie à l'université de Giessen; traduit de l'allemand par *A.-I.-L. Jourdan;* suivi de l'Examen critique des procédés et des résultats de l'analyse des corps organisés, par F.-V. Raspail. — Paris, 1838. In-8, fig. 3 fr. 50 c.

Les procédés de M. Liebig pour l'analyse des substances organiques ont obtenu par leur simplicité et leur facilité un grand succès. On les a vantés comme produisant des résultats supérieurs à tous les autres et comme offrant un haut degré de certitude. Le manuel que nous annonçons ici sera donc accueilli avec empressement par tous les hommes qui s'occupent de la science, d'autant plus qu'il est accompagné d'une critique sévère et judicieuse par un savant du premier ordre. Les beaux travaux chimiques de M. Raspail ont donné à son nom plus d'autorité que n'auraient pu le faire tous les titres académiques; et la complète indépendance de son esprit, si elle lui imprime parfois un tour un peu rude, le tient du moins à l'abri de toute influence secondaire, de tout prestige

et de toute espèce de coterie. Quoiqu'il reconnaisse le profond savoir de M. Liebig, il rejette la prétendue certitude de ses procédés, et fait voir combien l'on doit toujours se tenir en garde contre des résultats que les plus petites circonstances font varier sans cesse. Les progrès continuels de la science, et surtout les découvertes dues à l'usage du microscope, doivent inspirer de la retenue et de la défiance.

---

ÉLÉMENS DE MATIÈRE MÉDICALE ET DE PHARMACIE; par *A. Bouchardat.* — Paris, 1838. In-8, 7 fr.

Ce volume renferme un traité complet de tout ce qui concerne les préparations pharmaceutiques; la description botanique, zoologique et chimique des matières qui en font la base; l'emploi médical et les doses des drogues simples, ainsi que des médicamens composés. Il présente de plus des considérations assez étendues sur l'art de formuler. C'est un manuel commode et utile, soit pour les pharmaciens, soit pour les médecins praticiens.

---

ANATOMIE MICROSCOPIQUE; par le docteur *L. Mandl.* 1re série, *Tissus et organes*; 1re liv., *Muscles.* — Paris, 1838. In-fol., fig., 6 fr.

Depuis quelques années, la science est revenue à l'observation, ce guide sûr qui peut seul lui faire faire de véritables progrès. Le perfectionnement des instrumens d'optique a beaucoup favorisé cette heureuse tendance, et c'est avec le microscope qu'on s'est remis à étudier toutes les branches des sciences naturelles. Les beaux travaux de M. Raspail sur la chimie et sur la physiologie végétale, sont là pour prouver quels succès on doit attendre de cette nouvelle marche. Le livre que nous annonçons ici est un essai de son application à l'anatomie. Cette première livraison nous a paru être exécutée avec beaucoup de soins et promettre un livre d'un intérêt remarquable.

---

NOUVEAU COURS RAISONNÉ D'ARITHMÉTIQUE; par *Louis Sordet*, ancien régent du collége académique de Genève. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. 1 gros vol. in-12. Prix : 4 fr. 50 c.

Cet ouvrage, adopté par la commission des colléges du canton de Genève, est destiné à l'enseignement de l'arithmétique dès ses premiers principes jusqu'au point qui la sépare de l'algèbre, et du calcul supérieur. Rédigé avec une

grande clarté, donnant tous les détails nécessaires, sans longueurs inutiles, il cherche à inspirer aux enfans le goût de cette étude en la dépouillant de toute sécheresse, et en aplanissant les difficultés de ses élémens; puis par degrés insensibles il les fait arriver, non-seulement à chiffrer avec facilité, mais encore et surtout à pouvoir comprendre tout de suite les questions qui se présentent, et les résoudre par l'application des règles qu'ils ont apprises. C'est là le véritable but que doit se proposer un bon traité d'arithmétique, et c'est celui qu'en général on néglige le plus. Il arrive trop souvent qu'on enseigne le calcul d'une manière tout-à-fait machinale, en sorte que l'élève, devenu très-habile dans les procédés arithmétiques, est incapable de s'en servir seul, parce qu'on a négligé de lui en expliquer la raison, de lui en faire comprendre les principes.

M. Sordet regarde l'arithmétique comme la science des enfans; il prétend que tous l'aiment d'abord, et que, si tous n'y réussissent pas, cela vient de ce qu'on emploie une mauvaise méthode d'enseignement. Il pense que pour obtenir le succès, il suffit de n'omettre, dans les leçons, aucune idée moyenne, de n'accumuler jamais les difficultés, et de laisser aux notions le temps de se classer dans l'esprit, tandis qu'on présente à l'élève des applications variées et continuelles. C'est d'après ces principes qu'est conçu son livre, et il nous a paru en effet contenir tous les développemens nécessaires à une parfaite intelligence du calcul. Chaque règle, chaque notion nouvelle est suivie d'une foule d'exercices ou d'applications aux différens objets de la vie, qui ne peuvent manquer de l'intéresser en piquant sa curiosité et en lui faisant en même temps sentir toute l'utilité de cette étude. « Ce volume renferme ainsi 1202 questions, ou petits problêmes à résoudre parmi lesquels il » en est de généraux, portant sur plusieurs règles à la fois, » et placés à la fin d'un certain nombre de chapitres, soit » pour rappeler ce que ces chapitres contiennent, soit pour » habituer l'élève à se tirer d'une question, lors même que » la marche à suivre ne vient pas de lui être tracée, et » que cette question renferme plusieurs opérations diffé» rentes. »

La dernière partie est consacrée aux applications commerciales, telles que les calculs d'intérêts, les changes, les arbitrages, l'escompte, et enfin la règle d'alliage. Des exercices destinés à la récapitulation du cours tout entier terminent le volume.

---

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN.

# Revue Critique
# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Septembre 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**VOYAGES HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES EN ITALIE,** guide raisonné et complet du voyageur et de l'artiste; 2e édition entièrement revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de descriptions de lieux, monumens, tableaux, etc., avec une table générale analytique et une belle carte routière de l'Italie ; par *M. Valery*. — Paris, chez Aimé André; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. 3 vol. in-8, 24 fr.

Dès sa première publication, l'ouvrage de M. Valery fut accueilli avec faveur. On n'avait sur l'Italie que des livres déjà anciens, et les voyageurs étaient réduits à se servir de guides incomplets ou inexacts, écrits le plus souvent en style de *cicerone*. Ces *Voyages historiques, littéraires et artistiques* obtinrent donc un véritable succès qu'ils méritaient réellement sous tous les rapports. La nouvelle édition que j'annonce ici a encore subi de notables améliorations, et, par une heureuse combinaison typographique, le nombre des volumes a été réduit à trois, dont chacun renferme une région distincte pouvant faire l'objet d'un voyage particulier, de manière à rendre à la fois le livre plus portatif et d'un usage plus commode.

M. Valery réunit des qualités qui se rencontrent rarement chez un voyageur, français surtout, savoir : l'impartialité, l'absence de tout préjugé national, et une érudition profonde, complète, qui ne croit cependant jamais l'être assez, cherche toujours à se procurer de nouveaux renseignemens, ne recule devant aucune investigation. Notre voyageur ne doit point être confondu avec ces petits écrivailleurs de bagatelles qui s'en vont par le monde sautillant sur la pointe de leur plume, éclaboussant et souillant de leur encre tout ce dont ils

approchent. Ceux-ci parlent de tout *a priori*, jugent tout sans rien observer, tandis que M. Valery observe beaucoup et observe bien. Ceux-ci préfèrent en général parler de ce qu'ils n'ont pas vu plutôt que de voir ce dont ils ont peut-être déjà mal parlé, tandis que M. Valery est un guide consciencieux qui voit tout et n'avance pas la moindre assertion sans s'appuyer sur les faits. Son livre est écrit avec l'amour des arts, des lettres et de l'Italie. La nationalité de l'auteur disparaît pour faire place aux sympathies de l'homme érudit, ami des livres et de l'antiquité. Il sera curieux de comparer ses voyages avec les lettres spirituelles, peut-être, mais d'une légèreté et d'une inexactitude inconcevables que M. Jules Janin a publiées dans le *Journal des Débats*. D'un côté l'on aura l'homme vraiment instruit qui éprouve une grande jouissance à exprimer son admiration pour le génie et à la faire partager à ses lecteurs; de l'autre se trouve la personnalité absolue du feuilletoniste habitué à faire servir tous les sujets du monde à rehausser l'eclat de son esprit, et sacrifiant toujours la vérité à un trait piquant, à une remarque originale, à un bon mot capable d'égayer son public.

M. Valery est entré en Italie par le Simplon, et il n'a pas évité Genève où il ne voulait cependant que passer, mais où il s'est senti retenu. Il parle de cette ville avec des éloges très-flatteurs pour elle et bien propres à y attirer les voyageurs.

De Genève il se rend aux îles Borromées, puis à Novare, Milan, Pavie, Bergame, Brescia, Vérone, Vicence, Venise, Padoue, Ferrare, Bologne, Modène, Parme, Mantoue, Florence, Pise, Livourne, la Romagne, les Abruzzes, Naples, Rome, et enfin Gènes et Turin; car sa tournée commencée par la Lombardie se termine par le Piémont. C'est une brillante revue des chefs-d'œuvre du génie humain qui semble s'être développé sur la terre féconde de l'Italie avec plus d'aisance que partout ailleurs. Les galeries de tableaux, les églises, les monumens antiques, les bibliothèques sont visitées par le voyageur avec une ardeur infatigable, et il étale à nos yeux toutes leurs richesses, ayant soin de faire présider une saine critique à cet inventaire, et d'épargner ainsi beaucoup de peine à ceux qui voudront suivre ses traces. M. Valery montre un goût pur dans les jugemens qu'il porte en peinture, et son esprit aimable, ses connaissances variées donnent un grand charme à cette longue exposition que l'on parcourt volontiers avec lui sans éprouver aucune fatigue.

La personnalité de l'auteur disparaît complètement devant l'intérêt immense des faits qui se rattachent à chacune des villes qu'il traverse, à chacun des monumens qu'il décrit. Il a réservé pour un autre ouvrage qui paraîtra plus tard sous

le titre de *Variétés italiennes*, les incidens de voyages, les scènes de mœurs, les détails qui lui ont paru sortir du cadre qu'il s'était imposé. Après nous avoir fait connaître tous les trésors que renferme l'Italie, toute cette gloire qui n'est plus qu'un souvenir, il nous donnera sans doute une esquisse de l'état actuel de ses habitans, qui semblent n'avoir plus d'énergie que pour admirer le génie de leurs ancêtres. Cette splendeur en ruines jette encore un éclat admirable; mais on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en contemplant ces restes du passé qui disparaissent petit à petit au milieu d'une civilisation arrêtée dans son cours, étouffée par les liens du despotisme. La description de Venise est surtout faite pour navrer le cœur, quand on songe à quel haut degré de puissance la liberté avait fait arriver cette ville sortie comme par enchantement du milieu des lagunes.

« Un peintre anglais, penseur mélancolique, Bonington, a fait de nouvelles vues de Venise, dans lesquelles sont parfaitement empreintes les traces de sa désolation actuelle; comparée à celle du peintre vénitien (Canaletto), elles semblent comme un portrait de femme, belle encore, mais flétrie par l'âge et le malheur. Toutes ces gondoles tendues de noir, espèces de petits sépulcres flottans, semblent aujourd'hui porter le deuil de la ville; et le gondolier lui-même, au lieu de chanter les stances de l'Arioste et du Tasse, n'est plus qu'une espèce de marinier fort peu poétique, dont l'unique chant est un *ah, he*, sec et criard au détour de chaque *calle*, afin d'éviter le choc des gondoles voisines qu'il ne peut apercevoir. Cet aspect de Venise a quelque chose de plus triste que celui des ruines ordinaires: la nature vit encore près de celles-là, et quelquefois elle les décore; debout depuis des siècles, on sent qu'elles peuvent encore durer d'autres siècles; qu'elles verront passer la puissance de leurs maîtres et d'autres empires; ici, ces ruines nouvelles périront rapidement, et cette Palmyre de la mer, reprise par l'élément vengeur sur qui elle était une conquête, ne doit point laisser de traces. Il faut donc se hâter de visiter Venise, et d'aller y contempler ces tableaux du Titien, ces fresques du Tintoret et de Paul Véronèse; ces statues, ces palais, ces temples, ces mausolées de Sansovino et de Palladio, prêts à disparaître.....

» La place Saint-Marc est unique au monde; là sont comme en présence et rapprochés, l'Orient et l'Occident; d'un côté le palais ducal avec l'architecture de dentelle, les balcons et les galeries des monumens arabes, l'église Saint-Marc dont la façade aigue et les dômes couverts de plomb rappellent une mosquée de Constantinople ou du Caire; de l'autre, des ar-

cades régulières et des boutiques comme au Palais-Royal. Le même contraste se retrouve parmi les hommes; là sont des Turcs, des Grecs, des Arméniens étendus, immobiles, prenant le café ou des sorbets sous de grandes toiles semblables, par l'éclat de leurs couleurs, à de véritables tentes, fumant des parfums dans leurs longues pipes de bois rose à bouts d'ambre; automates majestueux, multitude indolente que traversent précipitamment des Européens voyageurs, ou allant à leurs affaires.

« Le nombre infini de colombes qui couvrent la place Saint-Marc, la coupole de la basilique et les toits du palais ducal ajoute encore à l'aspect oriental de ces monumens. Dans un pays où l'autorité est à la fois si lente et si surveillante, on aimerait assez à confier ses lettres à de tels messagers. Ces pigeons remontent aux anciens temps de Venise. Alors il était d'usage, le jour des Rameaux, de lâcher d'au-dessus de la porte principale de Saint-Marc un grand nombre d'oiseaux avec de petits rouleaux de papier attachés à la patte, qui les forçaient à tomber; le peuple, malgré leurs efforts pour se soutenir quelque temps en l'air, se les disputait aussitôt avec violence. C'était une espèce de distribution en nature un peu moins ignoble que les nôtres. Il arriva que quelques-uns de ces pigeons se délivrèrent de leurs entraves, et *traînant la ficelle*, cherchèrent un asile sur les toits de l'église Saint-Marc et du palais ducal, près de ces *plombs* redoutables où gémissaient, captifs, des humains bien plus malheureux; ils s'y multiplièrent rapidement; et tel fut l'intérêt qu'inspirèrent ces réfugiés, que, d'après le vœu général, un décret fut rendu portant qu'ils seraient non seulement respectés, mais nourris aux frais de l'État. Venise a perdu sa liberté, et ces oiseaux, toujours légers et gracieux, semblent avoir échappé à la conquête allemande.

» Venise palpite encore à la place Saint-Marc; l'entretien de cette brillante décoration coûte, par an, un million; mais les quartiers éloignés, quelques-uns même des plus magnifiques palais, sont abandonnés et s'écroulent : ce cadavre de ville, comme dirait l'ami de Cicéron, est déjà froid aux extrémités, il n'a plus de chaleur et de vie qu'au cœur. »

Mais n'en a-t-il donc point assez pour que du cœur elle puisse quelque jour se reporter vers les extrémités? Les plus belles contrées de l'Europe ont elles dit pour toujours adieu à la liberté? On ne saurait le penser; et si en présence des ruines qui vous cernent de toutes parts sur la terre d'Italie, quelque chose peut combattre la tristesse qu'inspire cette décadence, c'est l'espoir de la voir sortir de son abaissement et reprendre son rang parmi les premières nations du monde.

L'ouvrage de M. Valery est destiné à faire aimer l'Italie en la faisant connaître, à inspirer un vif intérêt pour sa destinée, à y contribuer peut-être pour quelque chose en attirant toujours plus sur elle l'attention des peuples voisins. Ce n'est pas un itinéraire descriptif uniquement rédigé pour l'usage des voyageurs. Ses pages sont semées de réflexions qui font penser, et l'on ne peut qu'être surpris de l'érudition variée que l'auteur y déploie sans effort, sans pédanterie, sans prétention. Les souvenirs historiques, les traditions, les anecdotes sont adroitement jetées le long de cette route, de manière à lui ôter toute monotonie, et à offrir d'agréables distractions au lecteur dont l'attention trop tendue finirait par se lasser.

C'est non-seulement un guide excellent pour celui qui va visiter l'Italie, mais encore un voyage plein d'intérêt pour ceux qui n'ont ni le temps ni les moyens de parcourir ce beau pays autrement que sur la carte. Il peut servir à étudier d'une manière bien complète l'histoire de l'art sur cette terre classique, qui, à deux époques différentes, a jeté tant d'éclat sur le monde. En rassemblant les gravures des monumens et des tableaux dont parle l'auteur, on aurait une collection précieuse et l'on ferait de ce livre le véritable trésor de l'Italie. Une édition illustrée des voyages de M. Valery, mais illustrée avec goût, avec talent, sans reculer devant aucun sacrifice nécessaire pour atteindre le but, formerait l'un des plus beaux recueils qu'on puisse imaginer, et contribuerait fortement à populariser les beaux arts, à épurer le goût du public gâté par les pochades et les exagérations grotesques de la plupart de nos artistes modernes.

---

**JOURNAL D'ABDURRAHMAN GABARTI** pendant l'occupation française en Égypte, suivi d'un Précis de la même campagne; par *Mou' Allem-Nicolas-el-Turki*, secrétaire du prince des Druzes; traduit de l'arabe par *Alex. Cardin*, drogman chancelier du consulat-général de France en Égypte. — Paris, chez l'éditeur, rue Jacob, 19. 1838. 1 vol. in-8, 6 fr.

Abdurrahman Gabarti, né au Caire en 1756, y est mort en 1825. Lors de l'occupation française, il se retira d'abord à Ebiar où il avait des propriétés, mais il en fut rappelé pour entrer dans le divan, et ses qualités remarquables lui acquirent la considération des chefs de l'armée. Après le départ des Français il se retira de nouveau des affaires et ne s'occupa plus que de scie nce. Son journal des événemens de l'occupa-

tion française jouit de quelque renom dans l'Orient, car il *fut* traduit en turc par l'ordre du sultan Sélim III. C'est un document fort curieux, dans lequel il ne faut sans doute pas chercher une bien grande exactitude historique, mais qui nous peint, mieux que tout ce qui a été publié jusqu'à présent à ce sujet, l'impression produite sur les hommes de l'Orient par l'expédition d'Egypte. On y voit également, plus que dans nul autre ouvrage, les fautes commises par l'administration française, qui oubliait trop souvent le respect dû aux mœurs, aux coutumes, aux usages antiques ainsi qu'aux formes du culte, et qui prétendait faire passer tous les peuples sous le niveau de ses lois fiscales et de sa complète indifférence religieuse. Quelquefois peut-être Abdurrahman, se laissant influencer par ses préjugés nationaux, juge les Français avec trop de sévérité ; cependant, en général, les faits qui excitent en lui le plus d'indignation, sont des actes en effet fort répréhensibles et qui ne seraient pas tolérés davantage en Europe. L'insubordination et la licence des soldats français, leurs habitudes galantes et leur penchant à tourner en ridicule tous les usages différens des leurs, ne pouvaient que scandaliser vivement les Orientaux et blesser sans cesse leurs mœurs et leurs croyances.

Dès l'arrivée des Français au Caire il y eut des enlèvemens de femmes, des harems pillés, des mosquées profanées. Malgré tous les efforts des chefs pour maintenir l'ordre et la discipline, on ne sut pas empêcher que de semblables actes ne se renouvelassent souvent. D'ailleurs les mesures administratives ne furent point combinées de manière à rassurer les habitans du Caire. A peine établi dans l'enceinte de cette ville, Bonaparte voulut la soumettre au joug du fisc avec toutes ses formalités et toutes ses vexations de détails. Voici comment notre auteur arabe en parle :

« On rendit des ordonnances qui introduisirent des usages pernicieux. Des copies de ces ordonnances furent envoyées aux principaux habitans et affichées dans les rues et à la porte des mosquées.

» Des articles accumulés et des paroles sans ordre tendaient à légitimer le vol.

» Les propriétaires de biens fonds devaient soumettre à un examen leur titre de propriété pour que l'on sût si c'était par achat ou par héritage qu'ils possédaient; ce titre devait ensuite être enregistré, et s'il l'était déjà on devait en faire une autre copie, et l'on payait deux pour cent de la valeur de la propriété.

» Il était dit qu'on saisirait au profit du divan toute pro-

priété dont on n'aurait pas produit de titre, ou qui ne serait pas enregistrée, ou bien qui serait enregistrée avec manque de forme légale.

» Cet ordre était très-préjudiciable aux propriétaires qui possédaient par achat ou par héritage; ils avaient des titres nouveaux ou anciens peu réguliers; il était devenu impossible d'en prouver l'origine par la mort ou l'absence des témoins, et quand même on aurait retrouvé ces témoins on ne les aurait pas admis.

» Un autre article, concernant les héritages, portait qu'on devait informer le divan lorsque quelqu'un venait à mourir. L'inventaire de ses effets devait être fait vingt-quatre heures après sa mort, et si la famille s'y opposait, le divan s'emparait de tous les biens du défunt.

» On payait pour l'inventaire, on payait pour le partage. Un créancier du mort payait pour faire reconnaître sa dette et payait pour en obtenir le paiement.

» Il y avait encore d'autres articles sur le commerce, sur les dons volontaires, sur tous les procès en général.

» Les voyageurs étaient obligés de se munir d'un papier qu'ils payaient.

» Pour constater la naissance il fallait payer.

» Il fallait payer pour toute transaction entre particuliers. »

Les Français, on le voit, débutaient par transplanter en Egypte toute leur législation fiscale, et quoique les Turcs et les Mamelouks eussent sans doute déjà accoutumé ce pays à des vexations de tout genre, on devait bien s'attendre à ce que les innombrables formalités de la loi française exciteraient dans le peuple plus de murmures, et rencontreraient plus d'obstacles que le brutal despotisme oriental. Les Français commettent en général cette même faute dans toutes leurs conquêtes. Ils se persuadent facilement que leurs institutions sont les meilleures possibles, et que tous les peuples de la terre ne demandent pas mieux que de s'y soumettre. Le sentiment de la nationalité chez les autres est toujours foulé aux pieds par eux, et il semble à leurs yeux que toute nation doit s'estimer heureuse de renoncer à son existence indépendante pour devenir une province de France. Cette malheureuse tendance, dont il serait facile de multiplier les exemples en ouvrant l'histoire, a souvent fait perdre tous les fruits de sacrifices considérables, de conquêtes glorieuses, de victoires sanglantes. C'est elle qui fit qu'après avoir d'abord accueilli comme des libérateurs les soldats de la République, toutes les populations allemandes se soulevèrent plus tard en masse pour les repousser comme des oppresseurs; c'est elle qui rend encore douteuse aujourd'hui la colonisation d'Alger.

En débarquant sur la côte égyptienne, Bonaparte avait bien adressé une allocution à ses soldats pour leur recommander de respecter la religion musulmane; mais que signifient des discours si on ne les appuie pas sur une sévère discipline? Or voici comment les troupes agirent en entrant au Caire, après la révolte :

« Un corps de cavalerie et un autre d'infanterie, entrés par la porte de Bérakié, parcoururent toute la nuit la rue de Gaourié, et, quand ils furent assurés que tout était tranquille, ils vinrent attacher leurs chevaux au Kiblé, dans la mosquée d'Azhari; ils cassèrent les lampes, effacèrent les écritures, pénétrèrent partout, et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent dans les boutiques des environs, jetèrent les livres dans la boue, foulèrent aux pieds le Coran et crachèrent dessus.....

» Ce quartier, le plus beau du Caire, réservé pour les musulmans, avait été respecté jusqu'alors par les Français. Les habitans y avaient déposé leurs effets les plus précieux. Mais après la révolte, il devint le théâtre de scènes scandaleuses : les Français buvaient du vin dans la mosquée, et cassaient les bouteilles sur le Kiblé! »

Permettre de semblables actes, c'était blesser à l'endroit le plus sensible un peuple ignorant et fanatique; et l'on ne comprend pas comment à côté de cela les Français pouvaient s'abandonner à une sécurité dangereuse et s'imaginer avoir gagné la confiance des habitans. Au reste, le trait suivant montre combien peu le général en chef lui-même songeait à ménager les susceptibilités nationales et les préjugés religieux.

« Bonaparte ayant réuni chez lui les cheikhs du Caire, entra dans sa chambre et en sortit en rapportant trois rubans de soie bleu, blanc et rouge; il les plaça sur la poitrine d'Abdallah-Cherkavi : celui-ci les ôta et les jeta par terre. Le général en chef changea de couleur et fut tout hors de lui. *Grand cheikh*, dit le drogman, *vous êtes les amis du général en chef; il veut vous honorer par cette marque distinctive; lorsque vous en serez décorés, vous serez plus respectés par le peuple et l'armée. — Mais, aux yeux de Dieu et de nos co-religionnaires,* répondit le cheikh, *nous serons plus avilis.* Le général en chef était transporté de colère et parlait avec véhémence. On sut par le drogman qu'il disait, *le cheikh Cherkavi n'est pas digne d'être chef du divan*, et autres paroles. Les cheikhs implorèrent sa grâce et demandèrent qu'on n'exigeât pas d'eux une chose contraire à leur croyance. Bonaparte leur dit : « Si vous ne voulez pas ce signe que l'on appelle rose, vous porterez la cocarde. » Ils demandèrent à y réfléchir; on leur accorda douze jours.

» Le cheikh Sadat arriva lorsque les .. voulu ..t la main Bonaparte lui sourit, le fit asseoir auprès ..nt à se me..parce paroles flatteuses et lui fit présent d'une bagu...ngé de re... Ensuite il fit apporter une cocarde qu'il plaça sur l.. Ayant du cheikh : celui-ci ne dit rien, resta encore quelque ..ti- à discourir et se retira. Quand il fut dehors, il ôta cette .. carde, parce que c'est contraire à la religion.

» Un crieur public donna ordre au peuple de porter cette même cocarde comme une preuve de soumission et d'amitié. La plupart, persuadés que c'était contraire à la loi du Prophète, se dispensèrent de la porter. Il n'y eut que les gens timides qui la portèrent.

» Vers les trois heures après midi, le crieur public annonça qu'elle ne serait portée que par les personnes en charge. Tous ceux qui se présentaient chez le général en chef devaient porter la cocarde. On la mettait avant d'entrer et on l'ôtait en sortant. »

Cette insistance maladroite pour un objet aussi peu important donne la mesure du respect qu'on avait pour les usages et les croyances du pays. Il semblait que l'on prît à tâche d'irriter le peuple, et c'est à cette maladroite politique qu'on put attribuer en grande partie les insurrections qui firent perdre aux Français tout le fruit de leur glorieuse conquête. En effet, ils n'avaient point été d'abord mal accueillis des Egyptiens qu'ils venaient délivrer de la domination des Mamelouks, et l'on voit d'après le récit d'Abdurrahman qu'avec une discipline sévère, et en s'abstenant de toute vexation inutile, ils seraient parvenus à se concilier tout-à-fait l'amitié du peuple. L'écrivain arabe en donne lui même la preuve, car, tout en signalant avec indignation les désordres des Français, il ne peut refuser son admiration pour tout ce qu'ils firent de grand et d'utile dans son pays. Il parle avec éloge des travaux d'embellissement et d'assainissement entrepris au Caire; il vante les formes de la justice française, qu'il trouve bien supérieures à celles de son pays ; il avoue enfin qu'après leur départ les Français furent regrettés, et que le joug turc eut bientôt fait oublier au peuple toutes ses préventions contre les infidèles.

La relation de Mou'Allem-Nicolas-el-Turki, est écrite dans un esprit tout-à-fait favorable aux Français. L'auteur était chrétien et secrétaire du prince des Druzes, qui espérait retirer de grands avantages de l'expédition française en Égypte. Les Druzes se prétendent originaires Français; ils font remonter leur généalogie jusqu'aux premiers guerriers que Godefroy de Bouillon mena avec lui à la conquete de la Terre-Sainte. Mou'Allem-Nicolas avait été envoyé à Damiette

En débarquant · tout ce qui se passerait et en instruire adressé une al'après cette correspondance qu'il rédigea plus de respect e dont M. Cardin donne la traduction. Une de discour interceptée causa le malheur de son frère, établi Or -t-Jean-d'Acre, car il paraît que les Druzes n'atten- -nt que la chute de cette place forte pour se joindre aux Français.

Ces deux relations méritent d'être ajoutées à tous les documens déjà publiés sur l'expédition d'Égypte Elles complètent la collection et offrent d'autant plus d'intérêt qu'elles sont l'expression des sentimens excités dans le pays même par cette téméraire entreprise. Dans l'une, on retrouve tous les préjugés de l'Arabe, unis à une admiration involontaire pour l'héroïsme et pour le génie; dans l'autre, on voit une vive sympathie pour le triomphe des armées françaises et une preuve de l'appui qu'avec plus d'adresse peut-etre le général en chef aurait pu s'assurer chez certaines peuplades de l'Orient.

---

**MOEURS CONTEMPORAINES.** Les Roués de Paris. *Victor de Chélan;* par *Arnould Fremy.* 2 vol. in-8, 15 fr. = **TONADILLAS**, ou Historiettes en action; par M. Eug. Scribe.— 2 vol. in-8, 15 fr. = **L'HOMME DE LETTRES**; par *Frédéric Soulier.* — Paris, 1838, 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

Dans une grande ville comme Paris, il existe toujours une certaine classe de jeunes hommes riches et oisifs, qui font parade de vices et d'immoralité, et s'occupent chaque jour de chercher quelque nouveau moyen d'attirer l'attention et de tuer le temps. C'est ce qu'on appelle des élégans, des fashionables, des roués. C'est la société dans laquelle M. Arnould Fremy introduit ses lecteurs, et l'on peut établir d'avance que ce n'est pas une trop bonne société. Le chef de ces roués joint à toutes ses autres qualités celle d'être un férailleur intrépide, véritable spadassin qui cherche sans cesse les occasions de duel et tue presque toujours son homme. Dans une de ces rencontres, il frappe mortellement un jeune officier qui se trouve être le frère chéri d'une femme dont il devient plus tard éperdûment amoureux. Alors commence pour lui un châtiment long et terrible. Une barrière de sang le sépare de celle qu'il aime et qui pleure toujours l'absence d'un frère dont on lui a caché la déplorable fin. Le père, vieux maréchal qui a gagné ses grades sur le champ de bataille et que la mort de son fils a plongé dans un chagrin profond, a voué une haine implacable au meurtrier, car le roué mérite ce nom, ayant été le provocateur et le seul qui eût quelque tort dans

cette affaire. Plusieurs fois le maréchal a voulu [illegible]nt la main même à son tour Victor de Chelan, en l'appelant à se me[illegible]parce avec lui sur le terrain ; mais le jeune homme, rongé de re-mords, a refusé. Il préfère expier autrement ses fautes. Ayant perdu sa fortune dans une faillite, et entraîné par le sentiment qu'il éprouve pour la fille du maréchal, il cherche à se rapprocher d'elle en renonçant à-la-fois à son nom, à son rang, à tout ce qui a jusque là composé sa vie, pour entrer comme domestique dans la maison du maréchal, qu'il réussit à tromper par un déguisement complet. Mais il rencontre dans cette maison une femme qu'il a séduite jadis ; il est reconnu et n'obtient grâce qu'en consentant à partager l'illusion d'un vieillard affaibli par l'âge, qui se persuade que son fils vit encore, qu'il est aux Grandes-Indes et qui exige que Victor parte pour aller le chercher. Le roué meurt dans ce voyage ; le maréchal ne lui survit guère, et la fille suit bientôt son père dans la tombe. Le combat finit ainsi faute de combattans, et ce roman, qui débute par les folles orgies d'une société de fashionables, se termine dans le triste silence du cimetière. La leçon est forte, mais elle est malheureusement remplie d'invraisemblance, et l'auteur met en jeu des ressorts trop nombreux et trop compliqués pour amener le dénouement de ce drame, qui serait à la fois bien plus intéressant et d'un effet plus terrible s'il était plus simple et plus vrai.

— Sous le titre de *Tonadillas*, M. Scribe a réuni maints petits fragmens, des esquisses, des ébauches, qu'il avait sans doute relégués dans le fond de son porte-feuille, faute de pouvoir en tirer des vaudevilles, et qu'il aurait aussi bien fait d'y laisser. Sa réputation, en effet, n'a rien à gagner dans une semblable publication. Si beaucoup de gens sont déjà effrayés de sa fécondité dramatique, qui le porte trop souvent à fonder ses espérances de succès plutôt sur l'éclat de son nom que sur l'intérêt de ses pièces, la plupart des lecteurs ne se soucieront guère de ces miettes qu'il leur jette sous un titre espagnol, comme si chaque mot tracé par sa plume était assez précieux pour mériter d'être recueilli et de passer à la postérité.

— L'*Homme de lettres* est une spéculation du même genre. M. Soulier a réuni sous ce titre une foule de fragmens, de contes, d'épisodes, qu'il avait sans doute déjà publiés dans les feuilletons des journaux quotidiens, dont il est un des fournisseurs assidus. Mais il a choisi pour attirer les chalands une enseigne plus perfide que celle de M. Scribe ; car en voyant l'annonce de son recueil, on s'imagine y trouver un tableau de la vie si pleine de tribulations, d'événemens et

En déb qui est souvent le sort de l'homme de lettres, et adresa on tient le livre, on éprouve un grand désappointement de n'avoir qu'une suite d'anecdotes fort courtes, sans liaison entr'elles, dont quelques-unes ne sont pas sans mérite, mais dont la plupart sont assez médiocres, insignifiantes, et n'offrant de remarquable que l'exagération des sentimens. Il est vrai que dans sa préface, M. Soulier prévient le lecteur de cette différence entre le titre et le contenu de son livre, et cherche à se la faire pardonner, en disant que la diversité de ces fragmens lui a paru ressembler tout-à-fait aux incidens variés de l'existence d'un homme de lettres. Mais c'est une excuse qui paraîtra plus spécieuse que réelle, et d'ailleurs la préface ne s'imprime pas dans les annonces qui n'offrent que le titre seul, et celui-ci ne sert alors évidemment qu'à induire en erreur les acheteurs de l'ouvrage. Il faut avouer que nous vivons dans une époque de bien grande stérilité littéraire. Nos écrivains le plus en vogue en sont réduits à se creuser la tete afin de trouver un titre qui puisse faire passer leurs ouvrages pour ce qu'ils ne sont pas; autrement le public les voyant tels qu'ils sont n'en voudrait pas.

---

KETTY LEINSTER, ou l'Oubli de soi-même; par Mme *de Ste-Marie.* — Paris, chez Lagny frères, 1838. 2 vol. in-18, 3 fr. 50 c.

Voici un petit roman tout-à-fait allemand par la forme et par le fond, quoique rien dans son titre n'annonce qu'il soit traduit ou imité de quelque auteur d'outre-Rhin. On y trouve cette simplicité de détails, cette pureté d'intention et de sentiment qui semblent être l'apanage de nos voisins et que nos écrivains dédaignent en général beaucoup trop, faute sans doute d'en sentir le charme et d'en connaître le secret. *Ketty Leinster* offre même les défauts des romans allemands, savoir, des longueurs et parfois un peu de sensiblerie exagérée. Cependant je ne prétends point que Mme de Sainte-Marie nous donne comme étant d'elle l'œuvre d'un autre, et j'en conclus simplement que, voyant le succès des petits livres du chanoine Schmid, elle aura pensé bien faire en suivant la même route et en essayant d'intéresser à des tableaux touchans, à des mœurs simples, à des êtres sensibles et religieux, les lecteurs fatigués de toutes les sombres et immorales élucubrations de nos romanciers du jour.

*Ketty Leinster* est une jeune Allemande qui, par dévouement, a épousé un médecin de l'armée française, auquel sa tante, guérie par lui d'une cruelle maladie, a cru ne pouvoir

mieux témoigner sa reconnaissance qu'en lui offrant la main de l'aimable et jolie Ketty. Ce mariage demeure secret parce que le mari de la tante déteste les Français, et Ketty, bientôt devenue veuve et mère tout à-la-fois, se condamne par dévouement encore pour ce cher oncle, qui, sauf sa haine des Français, est un excellent homme, se condamne, dis-je, à passer pour demoiselle et à vivre en présence de sa propre fille sans permettre à son cœur maternel un seul élan qui puisse la trahir. Mais Ketty est aimée de toutes les jeunes filles du village, et parmi elles la sienne devient surtout son amie. Enfin, la vieille tante morte, les circonstances permettent à Ketty de tout découvrir à son oncle, qui l'aime trop pour ne pas lui pardonner et finit même par se réconcilier assez avec les Français pour souffrir que sa petite-nièce en épouse un à son tour.

On voit par cette courte analyse que le fond de ce roman est bien simple, et que les détails doivent y abonder pour qu'il puisse remplir deux volumes; mais en général ils sont de nature à intéresser le lecteur, quoique le style de l'auteur ne soit pas toujours facile et élégant.

---

**DES JOURNAUX CHEZ LES ROMAINS**; recherches précédées d'un Mémoire sur les annales des pontifes, et suivies de Fragmens des journaux de l'ancienne Rome; par *J. Vict. Le Clerc*, membre de l'Institut. — Paris, 1838. In-8, 7 fr. 50 c.

Les Romains avaient-ils des journaux? Cette question difficile à résoudre a souvent été l'objet de recherches et de discussions savantes. Comme il ne reste pas de documens bien certains sur lesquels on puisse appuyer son opinion, chacun a exploité suivant ses idées les passages des écrivains anciens qui semblaient indiquer l'existence de journaux chez les Romains. Dans le siècle des commentateurs, on a même été jusqu'à tromper le public savant par d'ingénieuses supercheries. D'adroits érudits ont présenté comme de vieux manuscrits par eux découverts, des espèces de gazettes qu'ils avaient composées eux-mêmes avec des fragmens extraits de Tite-Live, de Tacite et autres auteurs. Cette fraude servit à embrouiller encore plus la discussion, car bien des gens s'y laissèrent prendre, et il fallut que la critique fît de grands progrès pour découvrir l'erreur jetée ainsi volontairement sur sa route et pour ramener la question à sa première simplicité. L'ouvrage de M. Le Clerc expose avec beaucoup de clarté tout ce qui se rattache à cette controverse érudite. Il montre comment, en comparant les prétendues gazettes ro-

maines avec les écrits de Tite-Live et autres, il est facile de reconnaître qu'elles n'en sont qu'un extrait auquel on a cherché il est vrai à donner une couleur plus ancienne par l'emploi de certains mots et de certaines formules empruntés à une époque antérieure. Mais si les travaux des savans sont parvenus à dévoiler cette supercherie, ils ont aussi amené d'autres découvertes non moins importantes; et si l'on n'a point retrouvé de gazette romaine, du moins on a rassemblé une foule de témoignages qui prouvent qu'à Rome se publiaient certains écrits appelés *acta*, dans lesquels étaient inscrits les principaux événemens, les faits les plus importans. Il paraît que ces journaux avaient un caractère officiel, et leur première origine semble se trouver dans les *Annales des pontifes*, registres sur lesquels les grands-prêtres de Rome inscrivaient les actes dont il leur semblait utile de conserver le souvenir. Ces annales furent consultées par les historiens, et on les voit fréquemment citées dans plusieurs d'entre eux. M. Le Clerc a rassemblé tous les fragmens qu'il en a pu découvrir, puis il a ajouté à la suite divers spécimens des *acta* qui se publiaient du temps des empereurs. On y voit que ces journaux ne servaient guère qu'à enregistrer les acclamations par lesquelles le sénat accueillait toutes les paroles du Maître et les imprécations qui fondaient sur l'idole dès qu'elle était renversée. On y notait avec beaucoup d'exactitude le nombre de fois que chaque cri de louange ou de blâme avait été répété. Si tous les journaux de l'ancienne Rome étaient pareils à ces échantillons, leur perte n'est, en vérité, pas fort regrettable.



## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

**DIVARICATION DU NOUVEAU TESTAMENT** en doctrine (parole de Dieu), histoire (parole de l'homme); par *Thomas Wirgman*, trad. de l'anglais sur la 2e édition, par *A.-F. Lambert*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie; Genève, même maison, 1838. 1 gros vol. in-8, orné d'un frontispice colorié et de l'effigie de la médaille du Christ. Prix : 8 fr.

*Divarication* est un mot anglais que l'auteur de ce livre a employé pour indiquer la division du Nouveau-Testament en deux parties distinctes, dont l'une renferme la doctrine qui

seule constitue la parole de Dieu, et l'autre tout ce qui est historique, et doit être par conséquent regardé comme la parole de l'homme, car ce sont des faits que nous ne pouvons connaître que par la tradition et qui ne sauraient jamais produire la conviction dans notre esprit, puisque nous ne possédons aucun moyen d'en vérifier l'exactitude. Tel est en résumé le but que se propose M. Wirgman et qui lui paraît à la fois un moyen de conciliation entre tous les hommes, une preuve éclatante de la vérité du christianisme et un traité de paix, une alliance éternelle entre la foi et la raison, entre la religion et la philosophie. C'est en effet avec le secours de celle-ci qu'il est arrivé à cette solution. Disciple de Kant, il nous offre une exposition en quelque sorte familière des doctrines de ce grand philosophe, et toute la théorie de la divarication repose sur une fusion presque complète du kantianisme avec la religion chrétienne.

M. Wirgman a un esprit éminemment méthodique; il aime à revêtir toujours ses raisonnemens des formes rigoureuses de la déduction logique, et s'efforce d'atteindre en toute chose la démonstration mathématique. Ainsi l'épigraphe même de son livre est déjà composée des deux équations suivantes :

$$\text{Faiseur} + \text{âme} + \text{relation} = \text{Dieu}.$$
$$\text{Corps} + \text{âme} + \text{relation} = \text{homme}.$$

Et le titre offre un diagramme gravé et colorié par lequel l'auteur veut faire comprendre la nature mixte de l'homme dont le corps est dans le temps, sphère du fini, et dont l'âme est dans l'éternité séjour de l'infini. C'est d'après le même principe qu'il établit sa *divarication du Nouveau-Testament*.

Une révélation divine, ne peut, dit-il, s'adresser qu'à la *raison* de l'homme. Celle-ci seule est juge de la vérité d'une doctrine qu'elle peut éprouver en s'appuyant sur les deux moyens qui nous ont été donnés pour cela, savoir : la *conscience* et la *conviction*. La révélation adressée aux *sens* n'aurait pu avoir d'effet que sur les contemporains du Christ. Les faits se voient, mais ils ne sont vus que d'un petit nombre, et pour tous les autres ils n'ont qu'une probabilité relative au degré de confiance qu'inspirent ceux qui les rapportent et les circonstances de leur récit. La vérité des doctrines, l'excellence et la pureté des principes moraux sont tout-à-fait indépendantes de l'histoire de ces doctrines et de ces principes. Ainsi il est bien certain que l'histoire de la découverte d'une proposition mathématique n'ajoute absolument rien à la vérité de sa démonstration. On s'est en général beaucoup trop attaché aux faits dans l'appréciation des saintes Ecritures, et

l'on a oublié que ceux-ci ne sauraient jamais produire la conviction, qui ne peut être qu'une suite de l'accord d'une doctrine avec notre raison, lorsque celle-ci la soumettant à son critère y reconnaît l'empreinte de l'éternelle vérité. M. Wirgman signale cette tendance à confondre deux élémens si distincts, et la regarde comme l'une des principales causes qui se sont opposées à ce que le christianisme réunisse tous les hommes dans son sein. Il voit qu'en général les faits sont la partie du Nouveau-Testament qui a été le plus vivement contestée, qui a donné lieu aux débats les plus violens et qui est la première rejetée par la plupart des incrédules. Cependant cette partie historique lui paraît être tout-à-fait secondaire, et il ne la croit pas indispensable à la foi chrétienne.

« L'*histoire* de notre Sauveur, son humble naissance, son » ministère, et même la déchirante narration de son crucifiement; tous ces faits, bien qu'ils soient l'occasion de la morale la plus touchante et la plus instructive, sont des circonstances fugitives en elles-mêmes, desquelles on ne peut » présentement apporter aucune preuve absolue. Les ténèbres » couvrirent-elles la terre depuis la sixième heure jusqu'à la » neuvième? Le voile du temple fut-il déchiré depuis le haut » jusqu'en bas? Est-il au pouvoir de l'homme de garantir ce » qui s'est passé il y a près de deux mille ans? Et quand on » parviendrait à donner à ces faits le caractère de la certitude » parfaite, à quel point de doctrine peuvent-ils servir de fondement? Si Adam connut le moins du monde les propriétés » du cercle, il doit avoir remarqué que, puisque le cercle s'engendre par le mouvement d'une ligne autour de l'une de » ses extrémités, toutes les lignes du centre à la circonférence » sont nécessairement égales. Il en est ainsi présentement, et » il en sera de même aussi long-temps qu'il y aura des esprits » humains capables de contempler des cercles. La différence » entre l'*Histoire* et la *Doctrine*, quant à leurs preuves, est » parfaitement distincte. La première ne peut jamais s'élever » plus haut que la possibilité et la probabilité; tandis que la » *conviction*, que porte à l'esprit la dernière, repose sur l'impossibilité de prouver le contraire. »

Le Mystère de la Trinité est aussi l'objet des curieuses recherches de notre auteur. Il en expose une explication philosophique fort ingénieuse, fondée sur ce que les élémens de cette notion d'une *essence trinitaire* sont contemporains de l'esprit humain, innés en lui et identiques avec sa propre nature. Il établit d'abord que « *trois* choses sont nécessaires » pour que l'homme puisse penser; un *esprit* qui pense, un » *objet* sur lequel l'esprit s'exerce, et la *connexion* entre l'esprit et l'objet, ou la *pensée*.

De là il tire l'équation suivante :

Esprit + Objet + Pensée = Chose.

Parce qu'en effet cette trinité élémentaire forme le secret fondement de la notion exprimée par le mot *chose*. Or, de ces trois élémens ôtez un, et la notion n'existera plus; si l'*esprit* ou l'*objet* manque, il n'y aura pas de *pensée*, et si la *pensée* disparaît, l'*esprit* demeurant étranger à l'*objet*, nulle *chose* n'existera pour nous. Cette trinité étant l'essence de toutes les choses spirituelles, la notion de Dieu doit également consister en trois parties.

En effet, qui dit Dieu, dit *créateur*, et il ne peut y avoir de créateur sans *création ;* or, l'auteur de celle-ci reste nécessairement en *connexion* avec elle ; nous avons donc l'équation :

Dieu.

Créateur + Création + Connexion = Univers.

A la suite de cette définition de la Trinité dont nous ne pouvons offrir ici qu'un léger aperçu, l'auteur donne un tableau des équations morales qui est un fort curieux spécimen philosophique. Il s'étend ensuite sur l'application du principe trinitaire, et cherche à démontrer comment l'idée de la trinité dans l'unité ne répugne point à la raison pratique, et offre au contraire une conception sublime digne de la plus haute philosophie et féconde en résultats pour la science de l'esprit. Nous ne le suivrons pas dans tous ces développemens de philosophie transcendentale qui nous entraîneraient trop loin, car ce sont des déductions logiques qui se tiennent comme les anneaux d'une chaîne, et dont on ne peut guère par conséquent offrir un extrait. Il arrive ainsi à insister de nouveau sur la nécessité de la *divarication* qui contribuera puissamment à faire mieux apprécier la morale admirable de l'Evangile, et à lui permettre d'exercer sur le monde une influence qui finira par devenir universelle. M. Wirgman déplore avec raison les excès auxquels on s'est trop souvent livré dans les querelles religieuses ; il les attribue à l'obstination qu'on a toujours mise à arborer pour drapeau un dogme devant lequel on prétendait forcer tous les hommes à se prosterner. La conception immaculée, la présence réelle, la prédestination ont fait au monde un mal immense et ont suscité à la religion une foule d'ennemis que la morale pure et sublime des livres saints eût au contraire attirés parmi ses disciples, si l'on n'avait pas toujours cherché à faire prédominer la probabilité historique des faits sur l'excellence des principes, si l'on s'était un peu plus occupé de l'accord de ceux-ci avec la raison.

M. Wirgman regarde comme fort peu important que la partie historique du Nouveau-Testament soit rejetée par les incrédules; il convient qu'on ne peut absolument pas espérer convaincre tous les esprits de la réalité de tous les détails de ce récit. Mais le fait lui paraît tout-à-fait étranger à la doctrine, et l'existence du premier n'ajoute ni ne retranche rien dans ses idées à la vérité de la dernière. D'ailleurs il est certain que le christianisme existe, que par conséquent il a eu un fondateur, et devant ce simple raisonnement tombe l'objection tirée de ce que Jésus-Christ n'aurait jamais existé. Au besoin même, d'autres monumens historiques contemporains de son époque viendraient attester qu'il a bien réellement vécu; parmi ceux que cite M. Wirgman, le plus curieux est une médaille dont il donne l'empreinte, qui représente la figure de Jésus avec une inscription hébraïque et qui, dit-il, frappée la première année après la résurrection, fut portée par les disciples du Maître.

Le principe de la *divarication* apparaît à notre auteur comme celui qui doit amener la fusion de toutes les sectes religieuses et l'union de tous les hommes dans une seule et même Église universelle.

« Quand la Religion, » dit-il en terminant son introduction, « sera dégagée des faits historiques qui ne font point » partie de son essence, bien qu'ils aient beaucoup contribué » à la répandre, son adoption deviendra une nécessité pour » toute créature rationnelle. Quand on aura purifié les divi- » nes vérités de tout ce qui leur est étranger, qu'on les aura » réunies et disposées sous la forme d'une *science sacrée*, elles » seront aussi puissantes sur l'esprit et aussi susceptibles de » preuves que quelque proposition mathématique que ce soit. » Alors les Écritures seront parfaitement comprises, et la pos- » sibilité de deux opinions sur cet important sujet sera dé- » truite pour jamais. La raison pour laquelle le genre humain » donne son assentiment aux vérités mathématiques, c'est » que les mathématiques sont une science rationnelle. Quand » une fois la religion aura pris la forme stricte d'une science, » elle sera nécessairement aussi une science de la raison, par- » faitement compréhensible pour toute créature raisonnable : » alors, certes, nous n'aurons plus besoin de guerres ni de » massacres pour établir les vérités religieuses. Les principes » ne peuvent être fortifiés par l'épée : la question, la menace » de quelqu'un des châtimens inventés par les imaginations » bigotes, tous les pouvoirs de la nature combinés pour tor- » turer ou faire mourir au besoin le réfractaire, ne peuvent » confirmer ni réfuter les *principes*. Leur établissement est » l'œuvre calme de la faculté rationnelle, le produit tran-

» quille et lent de la raison, suivant la marche sûre du syllo-
» gisme; mais une fois que nous sommes pleinement con-
» vaincus de leur *vérité*, ils sont établis pour toujours. »

Le volume est terminé par un spécimen de la *Divarication* du Nouveau Testament. Des extraits des quatre évangiles sont imprimés sur deux colonnes; dans l'une se trouve tout ce qui constitue le récit, c'est l'*Histoire, Parole de l'homme=Sens*. L'autre renferme la morale, les préceptes du Christianisme avec les développemens que M. Wirgman a jugé convenable d'y joindre; c'est la *Doctrine, Parole de Dieu=Raison*. Afin de mieux frapper le lecteur et de lui faire saisir dès l'abord cette division en deux parties distinctes, les colonnes doivent être teintes de deux couleurs différentes, ainsi que cela a été fait pour modèle sur les trois premières pages de ce spécimen.

Dans un moment où les esprits semblent de toute part se reporter avec une avide curiosité vers les questions religieuses, l'ouvrage que nous annonçons ici ne peut manquer d'exciter l'attention. Le caractère original dont il est empreint et la connaissance profonde que l'auteur paraît posséder de la philosophie kantienne méritent qu'on l'étudie et qu'on le médite avec soin. C'est un travail qu'on ne regrettera pas, et dont on ne pourra bien certainement que retirer de bons fruits.

---

LETTRE A M. GUIZOT, membre du Consistoire de l'Église réformée de Paris, sur son article de la Revue française intitulé : *Du catholicisme, du protestantisme et de la philosophie en France;* par *Athanase Coquerel,* ministre du saint Évangile et l'un des pasteurs de cette église. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. In-8, 1 fr. 25 c.

Un écrit de M. Guizot sur l'avenir des diverses croyances qui se partagent aujourd'hui la France, a excité à un haut degré l'attention publique. Comme membre du consistoire de la première Eglise réformée du pays, il semble représenter en quelque sorte officiellement l'opinion de ses co-religionnaires, et les écrivains catholiques dont la tactique est aujourd'hui d'emprunter aux protestans eux-mêmes des armes pour les combattre, se sont bien vite emparés de la déclaration formelle faite par M. Guizot que *la France ne sera jamais protestante*. Cette assertion, étrange de la part d'un protestant, ne pouvait manquer de blesser les sentimens des hommes qui voient dans le christianisme une religion faite pour s'allier à la civilisation la plus haute, et qui comprennent que l'œuvre de la réforme était indispensable pour lui donner la liberté de

se modifier et de se développer suivant la marche de l'humanité. C'est ce qui a engagé M. le pasteur Coquerel à répondre à M. Guizot, et à exposer l'incompatibilité du catholicisme avec les institutions politiques modernes. Il ne s'agit pas ici, on le voit, de cette controverse mesquine et étroite qui ergote sur des mots, qui se perd dans des subtilités théologiques et finit par conduire plus ou moins directement à l'exclusisme et à l'intolérance. Si M. Guizot, dans son article, s'était contenté d'exprimer une pensée de tolérance et de support en énonçant un vœu pour le respect de toutes les croyances sincères, pour la complète liberté de conscience et pour l'accord de toutes les communions dans l'œuvre du perfectionnement moral, il n'aurait sans doute rencontré partout qu'applaudissemens et approbation. S'il s'était borné à établir que les articles de foi qui séparent le catholicisme du protestantisme trouveront toujours un asile dans certaines âmes pour lesquelles ils sont peut-être nécessaires, personne n'eût songé à lui contester un fait irrécusable.

Mais ce n'est pas ainsi qu'il a procédé. Avec ce ton dogmatique et impérieux qui distingue son école, il a dit : *Il faut* que le catholicisme, le protestantisme et la philosophie vivent en paix au sein de la nationalité française, et acceptent en son entier la position que la France s'est faite par la révolution et la charte de Juillet. Tel est à-peu-près le sens de tout son article.

On ne conçoit pas, en vérité, qu'à l'époque où nous vivons, après toutes les vicissitudes politiques si peu prévues des dernières années, on ose encore employer en parlant de l'avenir un langage aussi absolu. Cela étonne surtout de la part d'un professeur d'histoire, qui doit savoir mieux que tout autre ce que valent ces prédictions hasardées. Certainement il faut, comme le dit M. Guizot, que le catholicisme plie devant la charte si l'on veut assurer la durée et le libre développement de celle-ci ; mais, en pliant, le catholicisme s'éloignera de Rome et sera bientôt, de concession en concession, amené à se faire protestant, puisque le protestantisme consiste surtout à rejeter l'autorité en matière spirituelle et à ne la reconnaître qu'en matière civile. Ainsi que le dit fort bien M. Coquerel : « Le » dissentiment qui domine toutes ces querelles, secondaires en » comparaison, est que, selon le catholicisme, une autorité » infaillible conserve d'âge en âge et dispense à son gré la » vérité dans le monde chrétien ; selon le protestantisme, la » Bible, source la plus abondante et la plus pure de la vérité » religieuse, est livrée à la raison, souveraine en sa propre » cause. » Et M. Guizot le reconnaît également puisqu'il dit : « Un pouvoir investi, dans son ressort, en matière de foi et

» de salut, du caractère de l'infaillibité, c'est là le gouverne-
» ment de l'Eglise catholique. » Qu'a fait la réforme du xvi[e] siècle, si ce n'est de rejeter cette infaillibilité et d'y substituer le libre examen? Or, qui dit infaillibilité n'admet aucune espèce de transaction, et si le pouvoir de l'Eglise cède sur un point quelconque, « il cède sur tous; il abdique, s'il
» transige; il se renie lui-même; il sape ses fondemens de
» ses propres mains, et s'il recule d'un pas, il se suicide,
» il n'est plus. »

On répondra sans doute que cette infaillibilité n'est qu'en matière de foi et de salut. Mais alors nous demanderons avec M. Coquerel que la ligne de démarcation soit tracée, et comme il n'est aucun acte de notre vie qui ne puisse se rapporter à notre foi et à notre salut par quelque point, il restera bien prouvé qu'il n'en est aucun non plus sur lequel l'infaillibilité catholique ne doive exercer son absolutisme. Si le curé de village croit de son devoir de surveiller la conduite de ses ouailles et de s'immiscer souvent dans leurs affaires les plus intimes, à bien plus forte raison le pape devra-t-il se croire obligé de surveiller celle des rois et des princes, qui exercent une telle influence sur le moral des nations, et comme le dit fort justement M. Coquerel, les chambres de pairs ou de députés n'auront rien de mieux à faire que de se changer en secrétariats occupés docilement à enregistrer les décrétales et les bulles. Au reste, l'archevêque de Paris, dans son allocution au roi, et le pape régnant, dans sa dernière bulle, se sont chargés de répondre eux-mêmes à M. Guizot et de montrer quelle sorte d'alliance on pouvait espérer de former entre eux et la monarchie constitutionnelle. Ils ne cèdent en apparence que pour mieux travailler en réalité à réunir tous les esprits dans la même foi, à les plier sous le même joug. C'est tout simple, ils obéissent au principe fondamental de l'Eglise catholique, qui déclare que : hors de l'Eglise point de salut; principe qu'on aime à se figurer tombé en désuétude, mais que le pape, dans sa bulle adressée aux évêques de Bavière, le 27 mai 1832, a rappelé de la manière la plus formelle, en condamnant les novateurs qui osent nier cet article de foi.

Peut-être M. Guizot, comme bien d'autres, s'est laissé prendre à cette recrudescence du catholicisme, à ce retour de ferveur dévote dont on a fait grand bruit depuis quelques années. Il a cru sérieusement que la France allait redevenir la fille aînée du saint-siége, et alors il a voulu, peut-être, conjurer d'avance les persécutions qui menaceraient bientôt le protestantisme, et avertir celui-ci pour qu'il eût à se tenir sur ses gardes, à se faire aussi petit que possible, afin qu'on ne le vît plus. Mais, s'il en est ainsi, de ces précautions humi-

liantes, de ces avertissemens officieux, ses coreligionnaires le remercient; de cette attitude suppliante, ils n'en veulent pas; et après avoir marché en avant pendant trois siècles, ils ne consentiront jamais à s'arrêter et à rétrograder.

« Pouvez-vous empêcher qu'il n'y ait toujours des catholiques, des protestans et des philosophes? » objectera-t-on peut-être. Non certainement nous ne le pouvons ni ne le voulons; mais c'est précisément parce que la tolérance est aujourd'hui indispensable, que l'infaillibilité est impossible. Et si la France n'obéit plus en toutes choses à cette puissance infaillible, comment peut-on dire qu'elle ne sera jamais protestante, tandis qu'elle l'est déjà plus d'à moitié. A l'oracle de M. Guizot, voici celui que M. Coquerel oppose; il est moins tranchant, moins absolu, mais il trouvera certainement plus d'écho dans le public éclairé.

« Je crois fermement que la France est destinée à s'avan-
» cer lentement, insensiblement, non sans erreur quelque-
» fois, mais toujours sans secousse, vers le protestantisme,
» c'est-à-dire vers le christianisme librement cherché dans la
» révélation et librement organisé dans l'état. Je crois que la
» France est en chemin vers ce dénouement divin du grand
» drame de la réforme, et que, loin de revenir en arrière,
» elle ne s'arrêtera plus dans sa marche en avant. Je vois de
» toutes parts, dans le temporel et le spirituel, dans le clergé
» et le peuple, dans l'église catholique et dans l'église protes-
» tante, dans la science, la littérature et la philosophie, les
» signes éclatans de ce progrès immense et les premières
» lueurs de ce grand jour de la vérité. On ne convertira
» point la France; mais elle se convertira; elle se fera sa re-
» ligion comme elle s'est fait ses libertés, et il me semble évi-
» dent, à voir comment elle s'ouvre la carrière, se prépare à
» y marcher, et recueille ses forces, que Dieu se dispose à lui
» en donner les moyens et le temps.

» Le temps, ai-je dit. Il est bien entendu que nous parlons
» de siècles, et que nous ne les comptons pas.

» L'humanité n'a pas dit son dernier mot, ni le protestan-
» tisme non plus, et voilà pourquoi ils s'entendront. Le ca-
» tholicisme a dit le sien.

» Vous voyez, monsieur, que je laisse en dehors de la
» discussion ceux d'entre nos frères qui, après avoir refusé
» obéissance au concile de Trente, vont l'offrir au synode de
» Dordrecht, et qui, persuadés que les Boniface, les Gré-
» goire, les Léon, n'ont pu décréter divinement la foi chré-
» tienne, s'efforcent de croire que Luther et Calvin ont reçu
» mission de la stéréotyper. Pour moi qui pense que la pré-
» destination de Dordrecht, ce fatalisme païen importé dans

» le christianisme, ne vaut pas mieux que l'infaillibilité de
» Trente, disciple du libre examen, je ne puis faire, par aucun chemin, retour vers l'autorité; je crois que l'avenir appartient à la liberté, en religion comme en tout, et je suis très-convaincu que la France n'ira prendre ses convictions chrétiennes ni dans les canons d'un concile, ni dans les confessions de foi d'un synode. »

Cette déclaration franche et loyale résume fort bien les idées qui ont inspiré la lettre de M. Coquerel. C'est un protestantisme avancé, libéral, plein d'avenir; il rejette loin de lui ce prosélytisme taquin « qui exploite la maladie, la vieillesse, l'ignorance; dissèque le christianisme en de mesquines controverses, glisse pieusement la discorde au sein des familles et des églises, et croit avoir assuré des triomphes à la foi, quand il n'a fait que créer des embarras au gouvernement. »

Il ne prétend imposer à personne ses doctrines, mais il combat l'infaillibilité comme un obstacle à tout progrès, à toute tolérance, comme un contre-sens dans le christianisme, qui est une religion de liberté et d'égalité.

Quant aux questions de dogmes, il n'y touche pas; son unique but est de montrer combien l'organisation du clergé, l'autorité papale et le despotisme de l'Eglise, sont peu en harmonie avec un gouvernement représentatif dont ils peuvent sans cesse entraver l'action; et tous les hommes de bonne foi, quelles que soient du reste leurs croyances religieuses, seront d'accord à cet égard. C'est pourquoi les vrais catholiques se montrent en général hostiles aux formes nouvelles de nos institutions politiques, et appellent des *temps d'épreuves* les années qui se sont écoulées depuis 1830. Vous aurez beau leur répéter qu'*il faut* que le clergé se renferme dans les bornes du spirituel, qu'il se soumette à la loi, qu'*il faut* souffrir à ses côtés la libre existence de la philosophie et du protestantisme; l'Eglise infaillible et la terrible sentence, Hors de l'Eglise point de salut, sont là pour imposer à leurs consciences des devoirs tout-à-fait opposés; et, pour ne pas se faire d'illusions dans l'avenir, *il faut* alors reconnaître que le catholicisme ne cédera que lorsque la loi civile sera assez forte pour réprimer tous ses écarts; *il faut* bien se dire qu'il n'a jamais concédé que ce qu'on lui a arraché, et que, puisque telle a été jusqu'à présent sa nature, il n'est guère probable qu'elle puisse changer.

---

**PIERRE ET PIERRETTE**; par *Louise Sw. Belloc*.— Paris, 1838. In 18, 60 c.

Rien de plus simple que ce petit conte qu'on prendra volontiers pour une anecdote véritable empruntée à la vie de ces pauvres enfans de l'Auvergne ou de la Savoie qui lorsqu'ils n'ont pas de cheminée à ramoner harcellent les passans le long des rues en répétant : *Un sou, mon bon monsieur; un sou, ma bonne dame, s'il vous plaît.* Et cependant rien de plus touchant que ce charmant épisode écrit pour la jeunesse, mais que l'âge mûr lira avec un égal intérêt. C'est que madame Belloc a compris que les meilleures ressources de l'art se trouvent dans la nature, et que la première condition pour toute conception de l'esprit est d'être vraie, de reposer sur l'observation et sur la connaissance du cœur humain.

Avec de fausses données on n'excite qu'une fausse sensibilité; les véritables émotions trouvent seules de la sympathie dans les sentimens vrais et purs. C'est un principe qu'on oublie trop souvent en littérature, et l'état actuel des lettres nous montre combien peu d'adeptes possèdent ce précieux secret, combien sont impuissans tous les moyens par lesquels on s'imagine pouvoir le remplacer. Dans les livres destinés à la jeunesse on devrait, encore plus que dans tout autre, éviter l'invraisemblable et le faux; car on s'adresse à de jeunes intelligences à peine écloses, dont le goût n'est pas encore formé, et il faut bien se garder de les fourvoyer, de les jeter dans une mauvaise route. Or c'est précisément ce que négligent la plupart des écrivains qui publient ce qu'on appelle des ouvrages d'éducation, et dans lesquels fort souvent il est question de tout, excepté d'éducation. Ouvrez ces innombrables petits volumes de contes que chaque année voit éclore dans ses derniers jours, parcourez le *Journal des enfans*, la *Gazette des enfans*, vous ne verrez guère que des fictions assez niaises, quelquefois dangereuses, des récits dont le but moral est si bien caché sous une profusion de détails et d'incidens destinés à amuser, à soutenir l'intérêt, à piquer la curiosité, que sur vingt enfans on peut, sans craindre de se tromper, présumer qu'à peine un ou deux sauront le saisir. Tantôt ce sont de petits romans, de petits drames dans lesquels les passions jouent le rôle le plus violent; tantôt des extraits historiques, des épisodes militaires où la guerre et tous ses désastres, la conquête injuste et tous les crimes qu'elle entraîne sont offerts à l'admiration de la jeunesse comme des actes glorieux et sublimes. Et tout cela est écrit souvent dans le style le moins convenable, en sorte que les enfans peuvent y apprendre un jargon grossier dont les termes sont rigoureusement exclus

du langage de tout homme qui se respecte. Voilà ce qu'est devenue entre les mains de nos écrivains à la mode la partie de la littérature qui a le plus besoin de pureté et d'innocence. Heureusement il se trouve en dehors de cette grande fabrique quelques femmes qui suivent avec un succès plus réel la voie si bien ouverte par madame Guizot. Dans ce nombre madame Belloc a depuis long-temps pris une des premières places, et la publication de *la Ruche*, qu'elle rédige en commun avec mademoiselle Mongolfier, a obtenu les suffrages les plus honorables; l'Institut l'a distinguée et lui a accordé un encougement bien mérité. C'est dans ce recueil que *Pierre et Pierrette* a d'abord été inséré, et l'on saura gré à l'auteur d'en avoir publié séparément une édition d'un prix si modique, car ce petit volume mérite d'être mis entre les mains de tous les enfans, et distribué dans toutes les écoles. C'est une esquisse morale pleine de grâce et de fraîcheur dont tout l'intéret repose sur les sentimens nobles, sur les émotions généreuses qu'il est si doux et si nécessaire d'éveiller de bonne heure chez la jeunesse.

*Pierre*, petit auvergnat, est venu à Paris avec sa sœur *Pierrette*, pour chercher à gagner leur vie, car ils n'ont plus ni père ni mère, et leur vieille grand'mère était trop pauvre pour les garder au village. L'un et l'autre ramonent les cheminées et font des commissions quand l'ouvrage ne va pas. Pierrette soupire apès le moment où ils pourront retourner au pays, et son frère qui l'aime tendrement amasse dans ce but le plus d'argent qu'il peut. Mais le pays est bien loin, le voyage bien cher et les petits ramoneurs gagnent bien peu.

Le matin d'un premier jour de l'an, Pierre, placé à l'entrée de la grande cour du Palais Royal, voit passer un monsieur et une dame qui viennent de faire des emplètes et sont chargés de nombreux jouets. On fait avancer une voiture pour eux, et Pierre accourt pour tenir la portière et relever le marchepied. La dame « le regarde d'un air si doux, si bienveillant, qu'il » ne put s'empecher de répondre à son sourire : Dieu vous » bénisse ! ma bonne dame, et vous donne une joyeuse année! » La dame lui sourit encore, chercha avec empressement dans » sa bourse, en tira quelques sous qu'elle mit dans la main de » Pierre : Je suis fâchée de n'avoir pas plus de monnaie, dit-» elle, mais je désire que mon étrenne vous porte bonheur. » Pierre remercia, ferma la portière et la voiture partit. Il » tenait les sous dans sa main. C'était son premier gain de la » journée. Il y en aura au moins dix, pensa-t-il, et la dame » me les a donnés de si bon cœur qu'ils en attireront d'au-» tres. »

En les faisant glisser entre ses doigts pour les compter il

fut bien supris de trouver parmi eux une pièce d'or, un louis tout neuf qui brillait du plus bel éclat. Sa première pensée fut de courir apres la voiture pour rendre cette pièce qui lui avait sans doute été donnée par erreur ; il se hâta aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes dans la direction qu'elle avait suivie, mais il ne put l'atteindre, et arrivé près du guichet de la place du Carrousel, il dut renoncer à une poursuite que le nombre des voitures et leur ressemblance rendait tout-à-fait inutile. Il s'arrêta donc, enveloppa le louis dans un morceau de papier et le mit dans la poche de sa veste, bien décidé à le respecter comme un dépôt sacré! A peine vient-il de prendre cette sage résolution qu'il rencontre un petit camarade, Jacques, ramoneur comme lui, mais mauvais sujet qui travaille le moins qu'il peut et préfère vagabonder, mendier et jouer. Il lui montre son argent sans cependant lui parler de la pièce d'or, et Jacques se moque de lui parce qu'il ne veut point partager ses plaisirs, ni risquer ses gros sous au jeu. Mais Pierre le laisse dire et va retrouver sa sœur pour lui faire part de sa bonne aubaine. Elle lui parle encore de retourner au pays, elle lui propose de mettre de côté dans ce but tout ce qu'ils gagnent, et calcule que cela pourra bien se faire avec le temps, puisqu'on lui a assuré que vingt francs suffiraient pour leur voyage. Pierre sent battre son cœur en songeant à la pièce d'or dont il n'a point encore raconté l'histoire à sa sœur; mais sa conscience lui répète qu'elle ne lui appartient pas, et de peur d'etre tenté il préfère ne point lui en parler. Si le premier jour de l'an se passe pour lui sans joies bien vives, Pierre se couche du moins le soir avec le sentiment d'avoir rempli son devoir, et c'est une satisfaction plus pure et plus durable que celle qui suit les plaisirs.

Le lendemain, il retrouve Jacques qui a tout perdu au jeu, et tandis qu'il cherche à lui faire sentir combien il vaut mieux travailler et mener une bonne conduite, une fenêtre s'ouvre et une domestique appelle les deux petits ramoneurs pour venir nettoyer une chemnée. Ils montent dans un bel appartement, on les introduit dans un cabinet de travail, et tandis que Pierre grimpe le long de la cheminée, Jacques reste seul un instant pendant que la domestique sort pour aller chercher un balai. L'opération terminée, les deux ramoneurs partent, et Jacques quitte Pierre. Mais à peine celui-ci a-t-il fait quelques pas que les cris, Au voleur! au voleur! se font entendre; on court après lui, on l'arrête, et, accusé par la domestique d'avoir volé une pièce d'or qui se trouvait sur le bureau dans le cabinet dont il venait de ramoner la cheminée, il est conduit au poste le plus voisin, et bientôt après de là à la préfecture de police, car on fouille dans ses poches et la pièce

d'or qu'on y trouve semble une preuve certaine de sa culpabilité. Pauvre Pierre ! c'est sa probité même qui le fait passer pour un voleur. Mais fort de son innocence il ne se desespère pas et attend patiemment le jugement.

Qu'on se figure le chagrin de la malheureuse Pierrette lorsque la journée se passe sans qu'elle voie revenir son frère, et quand le soir elle est obligée de retourner toute seule à la chambrée où son frère manque pour la première fois. Elle apprend qu'il a été vu avec Jacques, et se donne tant de peine pour trouver celui-ci, qu'elle finit par le rencontrer. Jacques n'en était pas à son coup d'essai ; affilié à une bande de voleurs il profitait de son habit de ramoneur pour s'introduire dans les maisons, et c'était lui qui avait pris la pièce d'or. Mais il ne dit rien à Pierrette, sinon que son frère a été arrêté pour vol et va être jugé. La pauvre enfant est atterrée à cette nouvelle ; persuadée d'avance que Pierre est innocent, elle fait maintes démarches en sa faveur, mais appelée pour être interrogée devant les juges, au sujet de la pièce d'or, elle se voit obligée de déclarer qu'elle ne l'a jamais connu possesseur d'un trésor pareil. Tant de charges en apparence accablantes s'élèvent contre Pierre, qu'il est sur le point d'etre condamné, lorsque l'arrestation de Jacques vient changer la face de l'affaire. Il est prouvé que le jour même du vol on l'a vu dans un cabaret sortir de sa poche une pièce de 20 francs pour payer ce qu'il avait consommé avec quelques camarades, et bientôt la probité de Pierre est démontrée d'une manière complète par une lettre adressée au Président du tribunal de la part de cette dame qui le premier jour de l'an avait donné au petit ramoneur le louis funeste. Ayant lu dans la gazette des tribunaux la première séance du procès dans laquelle Pierre avait raconté cette histoire, elle s'était aussitôt rappelé l'incident et la perte de sa pièce d'or dont elle s'était aperçue plus tard. Empressée de rendre hommage à l'innocence de l'accusé, elle confirmait tout son récit et finissait en lui faisant don de cette pièce et en souhaitant qu'après lui avoir causé tant de chagrin elle contribuât à faire son bonheur. Pierre acquitté et riche de 20 francs part pour le pays avec sa chère Pierrette, et, quelques années après, leur bienfaitrice reçoit d'eux un souvenir qui lui prouve que sa pièce d'or a porté fruit et qu'elle a été le premier germe d'une honnête aisance.

Cette analyse donne une idée de la simplicité de ce joli conte ; mais elle ne peut rendre ni la grâce, ni la vérité des détails, ni le charme du style. C'est un petit morceau qu'il faut lire d'un bout à l'autre et auquel on n'adressera qu'un reproche ; c'est de finir si tôt.

---

## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

---

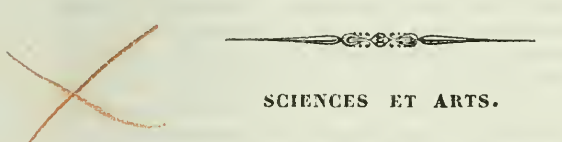
**HISTOIRE STATISTIQUE ET MORALE DES ENFANS TROUVÉS**, suivie de cent tableaux; par *J.-F. Terme* et *J.-B. Monfalcon*. — Paris, 1837, 1 vol. in-8, 9 fr.

La question des enfans trouvés est aujourd'hui l'objet des recherches et des méditations de tous les hommes que leur position ou leur sympathie porte à s'occuper des moyens de soulager l'humanité en donnant aux institutions un caractère de prévoyance et de moralité qui manque encore à beaucoup d'entre elles. Mais ici, comme dans toutes les questions qui touchent au sentiment, la discussion s'est trop souvent écartée de la route pour ainsi dire scientifique qu'elle devait suivre. La sensibilité s'est trop vivement émue pour laisser à la raison le libre usage de ses facultés, et les faits ont été oubliés en présence des lamentations de la pitié. Messieurs Terme et Montfalcon sentant l'inconvénient de cette manière un peu poétique d'envisager les plaies de la société, ramènent la question à son véritable jour, et, par une foule de tableaux statistiques, mettent en évidence les résultats des divers systèmes, font ressortir leur influence particulière sur l'ordre social, et sans négliger non plus ce qu'exige l'humanité, se livrent à une discussion approfondie sur tous les détails de cet important chapitre de l'administration. Ils passent en revue les différentes mesures adoptées à cet égard dans chaque pays; et, sans se prononcer d'une manière exclusive pour aucun des systèmes en vigueur, ils signalent avec une grande sagacité le bon et le mauvais côté de chacun d'eux. Dans les contrées où le catholicisme domine, les institutions établies pour venir au secours des enfans trouvés participent toutes plus ou moins de cette tendance de charité aveugle qui dispense ses bienfaits sans réflexion, et ne songe qu'à soulager son frère en souffrance, sans penser à l'effet moral ou économique qui en résulterait pour l'ensemble de la société. Les pays protestans, au contraire, ont déployé un esprit de prévoyance et de moralité dont l'excès a pu quelquefois produire de fâcheux résultats, surtout pour les individus, mais qui, accompagné d'une sage modération et tempéré par la charité individuelle, paraît être le guide le plus sûr pour résoudre ces problèmes d'ordre et de bonheur social si importans pour l'avenir des peuples.

C'est en partie sur ces principes que MM. Terme et Montfalcon établissent le système qu'ils croient le plus propre à

concilier les droits de l'humanité avec la répression des abus, et à guérir cette plaie de la société sans outrager la morale. Ils se prononcent fortement pour l'abolition des tours et l'admission des enfans à bureau ouvert. Des tableaux statistiques dressés avec soin viennent appuyer leur opinion à cet égard, et auront aux yeux de tous les hommes sensés plus de poids que les vaines déclamations que font entendre une foule de soi-disant philanthropes qui, suivant l'exemple de M. de Lamartine, ne considèrent la question que sous le rapport poétique. Selon ceux-ci l'on ne saurait trop faire en faveur des filles-mères, et leurs enfans doivent être élevés aux frais de l'État, placés avantageusement, devenir l'objet de la sollicitude générale. MM. Terme et Montfalcon font ressortir avec beaucoup de raison le danger de cet excès de philanthropie qui devient bientôt un encouragement donné au vice, et qui produit une révoltante injustice à côté de l'abandon dans lequel on laisse les enfans des parens pauvres et honnêtes qui sont unis légalement par les liens du mariage.

Il est à souhaiter que ce livre soit lu et médité; car il semble propre à jeter un grand jour sur la question des enfans trouvés, en la séparant de tous les préjugés, de toutes les illusions de la sensibilité, qui ne font que compliquer le problème et retarder sa solution.



## SCIENCES ET ARTS.

**DE LA COSMOGONIE DE MOÏSE**, comparée aux faits géologiques; par *Marcel de Serres*. — Paris, chez Lagny frères, 1838. In-8, 7 fr.

Les rapports qui existent entre le récit de la Genèse et les découvertes récentes de la science géologique sont un fait très-curieux. Le génie du législateur des Juifs en reçoit un nouvel éclat, et l'on peut également en tirer des données nouvelles sur l'état avancé de la civilisation égyptienne au milieu de laquelle il avait puisé toutes ses connaissances. Les paroles du livre sacré offrent, il est vrai, un sens indéterminé, sujet par conséquent à des interprétations diverses et pouvant se plier plus ou moins facilement, de manière à s'accorder avec presque tous les systèmes auxquels on veut le donner pour appui. Cependant l'interprétation littérale qui pendant bien des siècles fut la seule adoptée était évidemment la plus étroite, la plus

fausse et la moins digne de la grandeur et de la puissance dont toutes les œuvres du Créateur portent l'empreinte. On l'a déjà dit, il ne faut pas chercher dans le récit de Moïse une exactitude minutieuse ; il était législateur plus que géologue, et si nous y trouvons des aperçus justes, des vues générales, qui ont leur confirmation dans les faits constatés par les progrès de la science, nous reconnaîtrons ce coup-d'œil du génie qui devine les mystères de la nature, perce les ténèbres dont ils sont environnés, et constitue la véritable inspiration divine, puisqu'il apporte aux hommes un rayon de l'éternelle vérité.

C'est ce parallèle entre le premier des livres de l'Ancien Testament et l'état actuel de la science géologique, qui forme le sujet du livre de M. Marcel de Serres. Il suit dans tous ses détails l'œuvre de la création raconté par Moïse et montre combien tous les faits principaux de ce récit semblent être confirmés par les traces qu'ont laissées sur l'écorce de notre globe les diverses révolutions auxquelles il a été soumis. Le premier jour ou la première époque nous offre la terre passant de cet état vaporeux des nébuleuses dans lesquelles la science moderne pense voir l'origine de tous les astres, à un certain degré de solidité produit par l'effet du rayonnement qui a abaissé sa température. La lumière fut alors créée, ou plutôt reçut ce mouvement d'ondulation qui paraît être sa nature et la cause de tous ses effets. Dans la seconde époque, Dieu créa le firmament et sépara les eaux qui étaient en dessus de celles qui étaient en dessous. C'est la formation de notre atmosphère et la séparation des eaux en vapeurs et en liquide. Le troisième jour vit paraître le sol duquel les eaux se retirèrent lentement après l'avoir préparé par un long séjour, sans doute, à la production des plantes, qui couvrirent la terre pendant un certain temps avant l'apparition des animaux, ainsi que cela est indiqué par les fouilles géologiques qui nous montrent les couches les plus anciennes remplies de débris végétaux seulement. Le reste du récit développe les phases successives de la création, également en rapport avec les diverses couches que les révolutions du globe ont laissées pour attester leur passage. Enfin l'état actuel de la surface terrestre paraît porter des traces nombreuses du déluge, qui serait la dernière de ces convulsions terribles, nécessaires pour faire de la terre un séjour convenable à l'homme.

Après avoir ainsi passé en revue tout ce qui, dans la Genèse, se rapporte à la science géologique, l'auteur examine la question si souvent controversée de l'antiquité de l'état actuel du globe et de la date à laquelle l'homme apparut pour la première fois sur la terre. Les faits physiques lui paraissent

d'abord prouver que cette antiquité ne saurait remonter bien haut ; car l'action des eaux et d'autres phénomènes naturels qui se répète incessamment, mais d'une manière en quelque sorte insensible à notre vue si courte, à nos expériences si partielles, si restreintes, à notre observation si superficielle, lui semble suffisante pour expliquer les altérations de forme dans la structure du globe, sans remonter au-delà de quatre à cinq mille ans. Cette date est confirmée par des considérations tirées des tourbières, de la terre végétale, des éboulemens, et de la décomposition des roches prises comme mesure du temps. M. Marcel de Serres ne regarde point comme une objection plausible les espèces perdues depuis les temps historiques et dont la disparution peut facilement s'expliquer sans avoir recours aux révolutions du globe. Quant aux données historiques desquelles on a prétendu inférer la haute antiquité du genre humain, il les réfute avec d'autant plus d'avantage qu'elles sont en général fort obscures et empruntées pour la plupart aux traditions mystérieuses de l'Inde dont il est bien difficile de découvrir aujourd'hui le véritable sens. Son livre est terminé par un discours sur l'avenir physique de la terre. Il émet quelques idées nouvelles sur ce sujet intéressant, et repousse les théories du refroidissement successif ou de l'incandescence future du globe. Il pense que depuis l'apparition de l'homme sur la terre, l'intelligence de celui-ci a remplacé l'influence des agens physiques qui ont perdu leur énergie première destinée à préparer ce séjour pour la race humaine, et que les seules modifications qu'éprouvera dorénavant la surface du globe seront celles apportées par les nécessités d'une civilisation progressive.

« La science bien interrogée nous redit donc, comme celui » dont les paroles ne sauraient nous tromper : tant que la » terre durera, la semence et la moisson, le froid et le chaud, » l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront point de se » suivre et de se succéder. Douce et consolante promesse ! » vous nous rassurez sur l'avenir de notre monde, sur lequel » nous et nos descendans passerons sans trouble, comme sans » effroi ! Si nos premiers pas ont été environnés ici-bas de » mille dangers, si de violentes convulsions ont si souvent » menacé nos vies ; si, enfin, les fleuves débordés, les marais » sans limites, les froides et profondes forêts, des animaux » ravisseurs, des nuées innombrables d'insectes nous ont disputé si long-temps une terre dont nous ne pouvions pas » nous dire les rois, de pareils ennemis et de pareils fléaux ne » sauraient plus nous troubler dans la possession d'un monde » que nous avons conquis par la constance de nos travaux.

» Oui, depuis long-temps, l'homme a soumis les animaux

» qui pouvaient lui être utiles, détruit ceux qui pouvaient lui » nuire, et dompté une terre rebelle. Fort de son intelli- » gence, il a plus fait encore : les arts, fruits de son génie, » sont devenus pour lui une source continuelle de gloire et » de bonheur, et les sciences, dont il a aussi élevé le magni- » fique et majestueux édifice, l'ont rendu le maître de tout » ce qui l'entoure, en même temps qu'elles lui ont donné l'im- » mense avantage de saisir et de comprendre quelques-unes » des merveilles de l'univers.

» Déjà bien loin de nous sont donc ces temps, où le sort des » espèces qui animaient cette terre, dépendait fatalement de » l'inconstance et des variations des climats. En effet, dès l'ap- » parition de l'homme, les climats terrestres, devenus fixes » et constans, ont maintenu toutes les causes dans une har- » monie et une stabilité presque merveilleuse. Sa présence » parmi les êtres vivans a été en quelque sorte une promesse » envoyée par le Créateur, que l'ordre naturel ne serait plus » troublé, et que chaque espèce pourrait désormais se déve- » lopper et fleurir en paix dans le lieu qui lui a été assigné. » Bénie soit donc cette puissance tutélaire qui a fait concourir » l'avénement de l'homme sur la terre avec l'époque où celle- » ci, pacifiée, a reçu sa température définitive, ainsi que de » nouvelles créations, qui, comme leur dominateur, dureront » probablement autant que l'ordre de choses établi !

» Tel est l'avenir du séjour qui nous a été donné. Rien dans » cet avenir ne nous annonce que la terre doive jamais éprou- » ver, dans les siècles futurs, un froid excessif, ou subir les » effets d'une chaleur incalculable. Funestes pressentimens, » éloignez-vous donc de nous ! Nos esprits éclairés par le » flambeau de la science, qui sonde l'avenir comme elle juge » le passé, rejettent à la fois vos vaines et fausses terreurs et » le brillant prestige dont vous aviez su les entourer. »

---

**EXPLICATION** des planches de l'Atlas de la richesse minérale de M. le baron Heron de Villefosse; par *H. Lecocq*. — Paris, 1838. In-8, avec l'atlas, 60 fr.

Cette explication a été rédigée par ordre du conseiller d'Etat directeur général des ponts et chaussées et des mines. C'est dire assez de quelle importance est ce bel atlas qui mérite de figurer dans la bibliothèque de tout amateur de la science minéralogique.

---

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN.

# Revue Critique

# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Octobre 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

CATHERINE DE NAVARRE, histoire de la Réforme, 1520-1604; par *Ernest Alby*. — Paris, chez Desessarts, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

En voyant ce titre, on croira sans doute rencontrer encore un essai de roman historique, mais qu'on se rassure, qu'on ouvre le livre sans crainte, et l'on sera fort agréablement surpris en y trouvant un travail sérieux, résultat d'études réelles et solides. Un caractère noble et touchant, jusqu'ici dédaigné et oublié, a paru à M. Alby un sujet digne d'être traité; il a donc essayé de nous retracer l'histoire de la sœur d'Henri IV. Son récit comprend l'une des époques les plus intéressantes de l'histoire de la réforme: celle qui vit les huguenots, poursuivis par la haine des Guise et de Catherine de Médicis, lâchement égorgés dans le plus horrible guet-apens royal dont l'histoire fasse mention; celle qui fut témoin de la guerre des trois Henri, de l'assassinat de l'un d'eux, de l'abjuration d'un autre, et dans laquelle enfin toutes les passions furent si violemment agitées, que nul historien n'a pu en parler d'une manière calme et impartiale. Dernièrement encore un écrivain à la mode n'a pas craint, dans un de ses longs pamphlets historiques, de se constituer l'avocat de la Saint-Barthélemy, et mettant sur le compte de l'esprit public ce qui ne fut que le résultat des manœuvres d'un parti, il a prétendu diminuer l'horreur du crime en augmentant le nombre des coupables, s'imaginant sans doute que plus la masse du sang répandu serait disséminée sur une foule plus considérable d'assassins, moins les traces en seraient visibles. L'ouvrage de M. Alby est la meilleure réfutation de ce déplorable système qui altère l'histoire dans

l'intérêt d'une théorie, et sacrifie sans cesse la vérité aux plus puériles convenances, aux plus mesquines passions. Si quelques misérables chansons de l'époque ont pu servir d'appui à ceux qui veulent nous représenter le cri de mort contre les huguenots comme la voix du peuple, M. Alby se fonde sur des documens un peu plus graves et un peu plus sûrs, pour prouver que la Saint-Barthélemy fut l'œuvre de la cour et non de la France. Le public jugera sur les pièces, mais il est douteux qu'il préfère l'autorité d'un *pont-neuf* à celle des preuves authentiques et bien autrement importantes qui ont été rassemblées par l'auteur de *Catherine de Navarre*. Il cite plusieurs lettres de Charles IX et du cardinal de Lorraine qui ne laissent aucun doute à cet égard.

L'héroïne de M. Alby paraît avoir été une femme non moins remarquable par la fermeté de son caractère que par son esprit et sa beauté. Elle contribua à relever le courage des huguenots et à leur faire partager cette constance inaltérable qu'elle opposait à toutes les tentatives que l'on fit pour obtenir son abjuration. L'exemple de son frère ne l'entraîna point quoiqu'elle eût pour lui la plus haute estime et l'affection la plus tendre, ainsi que cela se voit dans les lettres qu'elle lui écrivait, qui sont réunies à la fin du second volume. La conduite d'Henri IV est hautement approuvée par l'auteur, qui regarde son retour à l'Eglise romaine comme un sacrifice au repos de la France, comme un terme à des maux dont on n'aurait pu sans cela prévoir la fin. Cela peut être vrai ; mais il eût alors fallu qu'Henri IV fît la chose plus sérieusement, et acceptât franchement pour lui-même les conséquences d'une abjuration, afin d'obtenir assez d'ascendant sur le parti catholique pour pouvoir assurer aux protestans une existence paisible et durable. Mais Henri IV était trop léger, et les plaisanteries qu'il se permit à ce sujet dans l'intimité, l'accueil qu'il continua de faire aux ministres protestans dont il aimait à s'entourer, empêchèrent que sa conversion fût jamais regardée comme sérieuse. Les prêtres fanatiques l'accusaient publiquement du haut de leur chaire de n'avoir fait qu'un acte d'hypocrisie, et le glaive de Ravaillac fut aiguisé par leur éloquence brutale. Il eût mieux valu peut-être, pour les intérêts des huguenots, que le roi de Navarre n'échangeât pas sa foi contre la couronne de France ; la lutte aurait été sans doute plus longue, mais avec ce chef à leur tête ils auraient fini par l'emporter, et la France, débarrassée du joug des prêtres, aurait marché d'un pas rapide et sûr dans la voie du progrès.

Henri IV voulut engager sa sœur Catherine à abjurer comme lui, mais elle refusa, et il vit bien que toute insis-

tance à cet égard serait inutile. Il ne montra pas autant de condescendance pour les sympathies de son cœur, et la força d'épouser le comte de Bar, duc de Lorraine. Catherine avait donné tout son amour au comte de Soissons. Une promesse de mariage avait même été contractée entre eux, et afin d'accomplir ses vues, Henri IV fut obligé d'avoir recours à des supercheries peu dignes de lui, pour faire disparaître cet acte. Sully, chargé de cette affaire peu délicate, s'en accuse lui-même dans ses mémoires.

Après avoir résisté aussi long-temps que cela lui fut possible, Catherine dut céder à la volonté souveraine du roi de France, et devenir l'épouse du duc de Lorraine. Ce prince, doué de qualités douces et aimables, aurait certainement pu faire le bonheur d'une femme, mais une malheureuse faiblesse de caractère le mettait dans la dépendance absolue du clergé, et celui-ci employait tous ses moyens pour forcer Catherine à changer de religion. C'étaient de continuelles obsessions dont elle parle souvent dans ses lettres à son frère et qui lui devenaient bien insupportables, car elle le supplie d'y mettre un terme en exigeant qu'on la laisse tranquille, ainsi que cela avait été convenu lorsqu'elle s'était décidée à donner son consentement à cette union. Cette lutte incessante consuma bientôt les forces de la pauvre jeune femme, qui mourut fidèle à ses convictions. Cette histoire touchante est racontée dans un style fort simple, que l'auteur a cherché à mettre en harmonie avec les nombreux extraits de chroniques ou de manuscrits inédits qu'il cite souvent; et qui font si bien connaître les hommes et les choses de l'époque qu'il nous retrace. Il est intéressant de voir dans la correspondance de Catherine de Navarre et d'autres personnages, combien les idées des huguenots étaient conformes à la raison la plus éclairée. Le bon sens était l'appui de la réforme du xvi^e siècle, et plus on étudiera l'histoire du protestantisme en France, plus on regrettera qu'il n'y ait pas pris dès l'origine un ascendant qui aurait eu d'inestimables résultats pour le bonheur du pays. Cette histoire encore si peu connue, qui n'a guère été écrite jusqu'à présent que dans un esprit hostile à la vérité, renferme des trésors d'intérêt. L'épisode que M. Ernest Alby nous offre aujourd'hui en est une preuve, et il fera vivement désirer que l'auteur ne se borne pas à ce premier essai. Le temps des dragonnades et tout celui qui s'est écoulé depuis la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à la Révolution forment une époque d'épreuves et de persécutions pour les protestans de France, dont les détails sont encore tout-à-fait ignorés, et qui offre à l'écrivain une mine riche et féconde.

---

**LES AVENTURES DU GRAND BALZAC**, histoire comique du temps de Louis XIII; par *P.-L. Jacob*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LA FEMME SUPÉRIEURE; LA MAISON NUCINGEN; LA TORPILLE**; par M. *de Balzac*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le Balzac dont les aventures font le sujet du premier de ces deux ouvrages n'est pas le même que l'auteur du second. Pour éviter cette méprise M. P. L. Jacob le qualifie de *grand*, mais il a soin cependant d'avertir dans sa préface qu'il n'entend point par là que l'autre doive être appelé le petit, et pour ne pas laisser de doute à cet égard, il se croit obligé de faire un brillant éloge du Balzac actuel. Son héros est le Balzac contemporain de Voiture et autres beaux esprits qui florissaient sous le règne du cardinal de Richelieu, et devinrent entre ses mains les premières bases de l'Académie française. On ne lit plus guère la foule des écrits de ce temps-là, faible aurore du XVII^e^ siècle que le splendide éclat de celui-ci fit presque entièrement oublier. Les littérateurs étaient encore un peu barbares; ils vivaient plus au cabaret que dans les salons; c'était dans le jus de la treille qu'ils puisaient le plus souvent leur verve, et à côté de cela il régnait un mauvais goût, une afféterie qui donnait au style le tour le plus prétentieux, le moins naturel. Quiconque sortait de la vulgarité grossière, et aspirait au beau langage, tombait dans ce travers mis à la mode par les pédantes des salons. Le génie du grand Corneille reçoit un nouveau lustre quand on le met en présence de ses contemporains. On s'étonne d'autant plus qu'il ait su trouver tant de noblesse et d'énergie dans cette langue qui, chez les autres, semblait si fade et si alambiquée. Le sieur Balzac dont les lettres faisaient alors le charme de la cour et de la ville, était justement remarquable par son style fleuri outre mesure, qui offrait beaucoup de phrases et fort peu de pensées. Ecrivant, non pour le plaisir si doux que procurent les épanchemens de l'amitié, mais dans le but d'être lu et admiré, exprimant des sentimens factices qui n'avaient rien de réel, rien de vrai, il était impossible que ses lettres eussent jamais cet abandon gracieux, ce naturel charmant qui constituent presque tout le mérite du genre épistolaire. Ce sont des espèces de longs badinages dans lesquels l'esprit se montre toujours enveloppé de formes recherchées qui nous paraissent bien lourdes aujourd'hui. Cependant M. Balzac, malgré tous ses défauts, tient son rang dans la littérature, mais il est relégué à une place bien inférieure à celle qu'il pensait occuper, et que le succès de ses écrits semblait lui promettre. Il a éprouvé le sort de tous les écrivains qui ne sont pas assez supérieurs pour do-

miner leur époque, et qui subissent le joug de la mode; ils obtiennent ainsi des triomphes brillans, mais éphémères, une renommée bruyante qui les suit dans la tombe, si déjà elle ne meurt avant eux. Notre siècle en peut fournir bien des exemples et des plus frappans.

Or, M. Balzac se croyait un grand génie, et comme l'originalité a toujours été un attribut de la haute supériorité intellectuelle, il visait sans cesse à se rendre aussi original que possible. Toutes ses actions et sa manière de vivre étaient calculées de manière à exciter l'attention publique, à faire parler de lui, à le rendre l'objet de cette espèce d'engouement que les gens oisifs semblent éprouver pour tout ce qui est étrange et sort du cercle ordinaire de leurs habitudes.

C'est sur cette bizarrerie calculée du grand Balzac que le bibliophile Jacob a fondé le récit qu'il nous donne et qui est, dit-il, destiné à servir de pendant aux mystifications de Poinsinet. Je ne sais jusqu'à quel point on peut compter sur l'exactitude historique du bibliophile qui nous représente Balzac devenu le jouet de la cour et de ses confrères pour avoir refusé l'honneur du fauteuil académique. Mais, vrai ou non, ce récit est d'une puérilité assez niaise, et ne saurait donner qu'une bien triste idée des littérateurs français qui entouraient le célèbre cardinal de Richelieu. Ivrognes, débauchés, sans aucune délicatesse de mœurs ni de goût, ils ne montrent pas même, dans le tableau que nous offre M. Jacob, cet esprit et cette gaîté de bon aloi qui font oublier bien des travers. Le rire désarme la critique, mais, dans la plupart des aventures du grand Balzac, on éprouve plutôt du dégoût, et la mystification ainsi traitée révolte la raison sans exciter le rire. C'est une singulière fantaisie d'auteur que de prendre une farce de ce genre pour le sujet de deux gros volumes. Il est peu probable qu'elle soit goûtée du public. Cependant il faut dire, pour excuser M. Jacob, qu'il n'a point la prétention d'avoir fait autre chose qu'une plaisanterie, et qu'il n'attache à son œuvre pas plus d'importance qu'elle n'en mérite.

— Le second Balzac n'a pas été aussi modeste dans sa *Femme supérieure*, qu'il publie comme le complément de ses *Etudes philosophiques*. La moindre phrase échappée de la plume de cet écrivain, le moindre détail de ses minutieuses et anatomiques descriptions cache ou est censé cacher une pensée profonde, une observation importante; il a soin de prévenir ses lecteurs que pas un mot ne doit être détaché de l'ensemble; que, pour juger une scène, un chapitre, il faut contempler l'œuvre complet; en sorte qu'il faut posséder dans sa bibliothèque tous les ouvrages de M. de Balzac, ou

bien ne pas en avoir un seul. Dans cette alternative, bien des gens sans doute prendront le dernier parti, car quelque désir que l'on ait de posséder *Eugénie Grandet*, il serait par trop dur d'être condamné, pour la bien comprendre, à lire *le Lys dans la vallée, César Birotteau,* voire même le *Père Goriot*, que de complaisans amis ont cependant proclamé comme un chef-d'œuvre. D'ailleurs, est-il bien sûr qu'après avoir tout lu on se trouvât beaucoup plus avancé dans le secret de M. de Balzac? J'ai de bonnes raisons pour en douter, ou du moins j'avoue ma complète incapacité à cet égard. Après avoir avalé tant d'indigestes productions, j'en suis encore à me demander sur quoi reposent les prétentions philosophiques de l'auteur. Je ne vois, au contraire, rien de plus antiphilosophique que ces esquisses de mœurs et de passions dans lesquelles il analyse minutieusement l'écorce sociale, sans jamais descendre au fond des cœurs, sans jamais partir d'aucun principe fixe qui puisse lui servir de guide pour juger l'influence des institutions et la tendance des passions humaines. Cette assertion paraîtra bien étrange et bien hardie, car si le style de M. de Balzac est l'objet de nombreuses critiques, on semble s'accorder assez généralement pour louer son talent d'observateur. Mais, tout en reconnaissant qu'il a publié quelques jolis contes dans lesquels se trouve un incontestable talent, je ne saurais y voir rien qui puisse justifier le titre ambitieux d'*Etudes philosophiques*, qu'il leur a donné. M. de Balzac ressemble à un anatomiste qui, jeté, par une nuit de carnaval, au milieu de la salle du grand Opéra, prétendrait expliquer les phénomènes de l'organisation, en disséquant et en analysant les masques divers qui recouvrent toutes les figures. Le monde est un grand bal masqué où chacun compose son extérieur, et cache plus ou moins sa réalité sous des dehors de convenance. Or, l'écrivain me paraît ne jamais saisir que ces dehors qu'il possède fort bien sans doute, qu'il décrit *con amore,* mais qui ne sont rien moins que philosophiques, et sous lesquels il semble n'y avoir pour lui que ténèbres profondes. Son esprit, porté à l'analyse, s'adresse volontiers aux plus minces détails dont il fait les traits principaux de toutes ses peintures. Les femmes qui jouent un si grand rôle dans les romans de M. de Balzac sont des êtres exceptionnels, des individus isolés qui ne sauraient passer pour des types, pour des représentans du sexe entier; et cela fort heureusement, car parmi les nombreux admirateurs de l'écrivain, combien s'en trouve-t-il qui accepteraient pour leurs femmes ces sensibles héroïnes? Il est très-vrai que les sentimens faux, la sensiblerie niaise, et la romantique affectation qu'il accumule avec tant de complaisance sur elles,

se trouvent répandues çà et là dans le monde, mais en beaucoup plus petites doses, et c'est un bien pauvre philosophe que celui qui s'imagine rencontrer la femme au milieu de ces pitoyables misères. L'auteur de la *Physiologie du Mariage*, métamorphosé en penseur moraliste et profond! Quelle mascarade!

Dans la *Femme supérieure* et les deux autres contes qui l'accompagnent, M. de Balzac semble, plus qu'ailleurs, se complaire à ne chercher l'intérêt que dans la minutie des détails et la bassesse des sentimens. C'est un tissu de commérages dont l'intérieur d'un bureau et toutes les fadaises qu'y débitent les employés dans leurs momens de loisirs font les frais principaux. L'héroïne du premier conte est une intrigante, celle du dernier une fille de joie, et tous les incidens, empruntés à la vie la plus vulgaire, la plus prosaïque, n'offrent pas même l'attrait de la vraisemblance tant ils sont conduits avec peu d'art. Les conclusions brusquées, selon l'habitude de l'auteur, qui semble se lasser de son œuvre avant même de l'avoir finie, ne satisfont nullement l'esprit, et celui-ci se met vainement à la torture pour deviner l'intention philosophique de M. de Balzac. S'il n'a voulu que tracer des esquisses de quelques scènes de la vie bureaucratique, il est resté bien au-dessous de Th. Leclerq et de Henri Monnier, et je préfère beaucoup ceux-ci, qui ont su si bien prendre la nature sur le fait. Mais les prétentions du philosophe sont sans doute beaucoup plus élevées; on en peut juger par sa préface, où il parle de Scott et de lui à peu près comme dans certain essai malencontreux M. de Châteaubriand parle de lui-même et de Milton. Le second Balzac paraît avoir la même estime de soi que celui nommé par le bibliophile Jacob le grand Balzac. Et ce n'est pas seulement en ce point qu'il y a parenté entre les deux. Si l'ancien se faisait remarquer par la profusion de ses fleurs de rhétorique, le nouveau marche bien dignement sur ses traces en y joignant encore un grand amour du néologisme, soit dans la forme du discours, soit dans les mots qui le composent. Son nom restera probablement aussi avec le souvenir de l'auréole de gloire dont ses contemporains prétendent l'entourer, comme un témoignage des bizarres caprices de la mode et de la fâcheuse influence qu'elle exerce sur le goût et la littérature.

---

**MARIE-ANTOINETTE DEVANT LE XIXe SIÈCLE**; par Mme *Simon Viennot*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

Ceci est une apologie complète de la femme de Louis XVI; madame Simon Viennot nous peint Marie-Antoinette comme un ange pur et divin; son martyr, dit-elle, ne saurait être comparé qu'à l'agonie du Christ; sa mémoire a été indignement calomniée, et c'est d'après des pièces en grande partie tout-à-fait inédites qu'elle entreprend de réhabiliter son héroïne.

Sans doute, on doit bien penser que, dans l'effervescence révolutionnaire, il était difficile d'écrire l'histoire contemporaine d'une manière impartiale, et nous sommes encore trop près de ce temps-là pour qu'aucun des livres publiés jusqu'à ce jour puisse être considéré comme entièrement exempt de tout esprit de parti. Mais il n'est pas croyable non plus que la haine du peuple contre Marie-Antoinette n'eût aucune espèce de motif, et que, modèle parfait de toutes les vertus, elle ait été constamment accusée d'intrigues plus ou moins coupables, sans que nulle de ses actions pût avoir donné lieu à de pareils soupçons. Louis XVI était d'un caractère faible, indécis, facile à influencer, et, dès les premiers jours de la révolution, il fut généralement reconnu que la reine employait tout son ascendant pour le porter à résister au mouvement. En cela elle faisait son métier de reine; elle était en quelque sorte dans son droit, d'après les doctrines de la légitimité dans lesquelles elle devait avoir été élevée; mais le peuple ne pouvait la regarder que comme une dangereuse ennemie, et dès-lors il accepta, sans trop les examiner, toutes les accusations de légèreté, d'orgueil et d'inconduite qui furent lancées contre elle. Après les règnes de Louis XIV et de Louis XV, de pareilles imputations ne devaient point étonner, et l'on était depuis long-temps habitué à considérer les résidences royales comme des temples consacrés à Venus et à l'Amour.

Du reste, en accordant à madame Simon Viennot que Marie-Antoinette n'ait mérité par sa conduite aucun des soupçons injurieux qu'on a jetés sur elle, il n'en resterait pas moins certain que les principaux griefs du peuple au sujet de ses intrigues contre-révolutionnaires, étaient très-bien fondés. Elle-même le prouve, car, au nombre des pièces justificatives qui accompagnent ses deux volumes, sont des lettres adressées par Marie-Antoinette à son frère pour lui faire passer de l'argent et le solliciter d'envoyer ses troupes au secours du roi. Certainement il est déplorable qu'on ait fait rouler la tête d'une femme sur l'échafaud; mais quand on

veut s'apitoyer sur ces tristes et sanglans épisodes de la période révolutionnaire, il ne faut pas non plus oublier l'irritation que tant d'injures et d'avanies accumulées pendant tant de siècles avaient excitée chez le peuple; il ne faut pas perdre de vue que, sans cette cruelle péripétie, nous serions encore serfs ou vilains, écrasés sous le poids d'une noblesse privilégiée et d'un clergé intolérant.

---

**SOIXANTE FABLES** nouvelles en quatrains, avec gravures, suivies d'une Ode à la postérité; par *Mollevaut*, de l'Institut. — Paris, chez l'auteur. 1839, in-18.

Nous avons déjà eu[1] l'occasion de dire, en annonçant un précédent recueil de fables du même auteur[1], avec quel talent M. Mollevaut savait manier le quatrain, unir à un rare degré la clarté et la concision. Nous ne pouvons que répéter les mêmes éloges sur ce nouveau petit volume en tout digne du premier. Sans doute les quatrains de l'auteur ne sont pas tous également heureux; il est bien difficile, impossible même de réussir toujours à renfermer dans quatre vers une morale ingénieuse sous forme d'apologue. Mais si la critique trouve çà et là quelques reproches à faire à l'auteur, elle est obligée d'avouer que la grande majorité de ces fables est remarquable par une élégante concision qui s'accorde également avec l'harmonie du vers et le tour ingénieux du sens moral. Voici quelques-uns de ces quatrains nouveaux :

*La Mort et son Ministre.*

La Mort voulut choisir un ministre excellent :
Peste, Fièvre, Asthme et Goutte arrivent d'un pas lent :
Non, dit la Mort, il faut à ma riche espérance
Pour Ministre — l'*Intempérance*.

*La Fatuité.*

Dame Fatuité devient grosse d'enfant;
Son front rayonne d'espérance :
« J'aurai donc des soutiens, mon cœur est triomphant ! »
Elle accoucha de l'*Ignorance*.

*Le Lièvre et la Tortue.*

Pari de course est fait entre Lièvre et Tortue ;
Le Lièvre attend, ricane, et puis broute et s'endort ;
Mais la Tortue avance, et gagnant sans effort,
Lui dit : « Fameux coureur ! la vanité nous tue. »

---

**QUINZE JOURS AU SINAÏ**; par MM. *Alex. Dumas* et *A. Dauzats*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Après nous avoir donné ses propres impressions de voyage, M. Dumas se charge, à ce qu'il paraît, de nous communiquer celles des autres. Nous ne pensons pas en effet qu'il ait jamais mis le pied sur la terre d'Egypte, traversé le désert, gravi le Sinaï. Mais avec les souvenirs de M. Dauzats et le secours de son imagination si fertile en incidens, il est facilement parvenu à écrire une relation qui obtiendra sans doute un grand succès dans les cabinets de lecture. L'allure aisée et légère de son style, son érudition aussi hardie que superficielle, la gaîté souvent puérile de ses récits ont beaucoup d'attraits pour cette foule de lecteurs peu instruits qui demandent avant tout qu'on les amuse et qui s'amusent volontiers de fort peu de chose. N'allez pas chercher dans ces deux volumes des observations piquantes, neuves, des renseignemens exacts, rien en un mot de ce qui constitue ordinairement le mérite et l'intérêt d'un voyage. M. Alexandre Dumas voyage toujours comme un écolier en vacances, qui ne songe qu'à rire et à faire et dire des farces de collége, et quoiqu'ici il ne soit que l'interprète de son collaborateur, les notes de celui-ci, en passant par sa plume, ont revêtu tout-à-fait sa couleur. Exactitude et observation sont les deux qualités dont se pique le moins notre faiseur d'impressions de voyage. Il ne semble pas se douter qu'en dédaignant ces deux auxiliaires importans il se prive de grandes ressources et réduit son esprit à ramasser toutes les niaiseries de la route, tous les moindres détails personnels pour en faire le sujet de plaisanteries qui sont rarement spirituelles et qui peignent peut-être bien le voyageur, mais nullement le pays dans lequel il voyage. Une chute d'âne, un mot français écorché par un pilote turc, je ne sais combien de chutes de chameau, quelques exercices de natation dans le Nil, la barbarie de la cuisine turque et cent autres circonstances non moins importantes : telles sont les impressions que M. Dumas a su extraire d'un voyage au mont Sinaï. De distance en distance sont jetés quelques fragmens historiques sur l'expédition d'Egypte, ou sur celles plus anciennes des croisés, puis des réminiscences de la Bible, car cela est de rigueur dans une semblable relation. Mais dans tout l'ouvrage règne un ton de légèreté et d'insouciance qui fait penser beaucoup plus à l'écrivain de Paris qu'aux ruines de l'antique Egypte ou aux tentatives civilisatrices de la nouvelle. Ce défaut est encore plus saillant ici que dans les propres impressions de M. Dumas, parce que l'Orient offre aujourd'hui

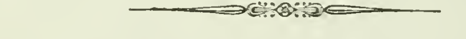
une mine féconde à l'observateur, et que le petit nombre de traits de mœurs qui sont semés çà et là dans ce récit font regretter que le talent de l'écrivain ne se soit pas appliqué à nous donner une œuvre mieux travaillée, plus complète, un tableau animé de cette contrée, où tout est étrange et nouveau pour nous.

---

**LA PREMIÈRE GRAMMAIRE DE L'ÉCOLE PRATIQUE**, ou Grammaire du premier degré; par M. *Bescherelle aîné*. In-12 cart., 1 fr. = **LA PREMIÈRE SYNTHÈSE DE L'ÉCOLE PRATIQUE**, ou Leçons élémentaires de style destinées à servir d'introduction à l'art d'écrire; par M. *Bescherelle aîné*. — Paris, chez Delloie, 1838. In-12, cart., 60 c.

Ces deux petits ouvrages destinés à l'enseignement primaire sont écrits avec simplicité et avec la clarté la plus grande. L'auteur a fort bien su résumer les principes et les exposer d'une manière concise sans jamais perdre de vue la portée des jeunes intelligences pour lesquelles il écrit. Il est précieux pour l'enseignement élémentaire d'avoir ainsi en peu de pages tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut, sans détails ni redites inutiles qui ne servent qu'à surcharger la mémoire des enfans et à leur rendre l'étude plus pénible. La méthode de M. Bescherelle paraît très-bonne; elle consiste à faire suivre chaque règle de son application dans des lectures, et de sa pratique dans des dictées appropriées au sujet. La pratique est en effet l'appui le plus ferme, l'auxiliaire le plus sûr de l'enseignement primaire, qui s'adresse à des esprits encore à peine développés, peu capables de saisir la suite d'un raisonnement, les élémens d'une théorie, et pour lesquels l'application directe, la démonstration matérielle est d'abord nécessaire avant d'entrer dans une explication logique. La *première grammaire*, ainsi que son titre l'indique, ne renferme que les notions les plus élémentaires, suivies d'un petit vocabulaire des locutions vicieuses. Elle sera bientôt complétée par la publication d'une *seconde grammaire* du même format et du même prix, qui offrira les règles de la syntaxe. La *première Synthèse* donne un aperçu des premiers principes de l'art d'écrire. L'auteur a pensé qu'un semblable livre manquait, et que, dans l'état actuel de la civilisation, il était absolument indispensable de faire entrer dans l'enseignement primaire quelques notions de style, puisqu'il est bien peu de professions aujourd'hui où l'on ne puisse être appelé soit à écrire, soit à parler en public. On a bien déjà des traités d'analyse logique et grammaticale, mais ils sont en général destinés à des classes plus avancées, et d'ailleurs la plupart ne pré-

sentent ni la clarté, ni la concision nécessaire dans un tel sujet ; on y rencontre des pensées confuses, un style diffus, des exemples mal choisis. Ainsi que le remarque fort justement M. Bescherelle, les grammairiens se laissent facilement entraîner par le désir d'innover; ils oublient trop souvent que, dans des ouvrages élémentaires, ce qu'on leur demande, c'est d'exposer et non pas de juger ce que prescrit l'usage, c'est la pratique et non la théorie; celle-ci doit être réservée pour des traités spéciaux qu'on n'aborde que dans les études supérieures. Notre auteur s'est tenu en garde contre ce travers, et il paraît avoir fort bien atteint son but d'offrir une synthèse pratique à l'usage des commençans, où ceux-ci pourront puiser les élémens de l'art d'écrire et de parler, et qui fournira à ceux dont l'intelligence ne demande qu'à se développer, les moyens d'aller plus loin. Les instituteurs et les parens qui s'occupent eux-mêmes d'instruire leurs enfans sauront gré à M. Bescherelle de l'œuvre utile qu'il a entreprise ; nous ne doutons pas que sa *petite encyclopédie de l'école pratique*, composée d'une suite d'ouvrages du même genre pour les diverses branches de l'enseignement, ne soit bientôt adoptée et employée avec le plus grand succès.



## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

---

**JÉSUS-CHRIST ET SA DOCTRINE**; histoire de la naissance de l'Église, de son organisation et de ses progrès pendant le Ier siècle; par *J. Salvador.* — Paris, 1838. 2 vol in-8, 15 fr.

Le christianisme jugé par un juif, envisagé comme une doctrine purement humaine qui avait pour but de réformer les abus du judaïsme et de débarrasser le culte de toutes les superstitions païennes, de toutes les pratiques matérielles qui s'y étaient graduellement glissées, voilà quel est l'esprit de cet ouvrage dans la publication duquel on verra une preuve éclatante des progrès réels qu'ont faits en France les principes de tolérance et de liberté religieuse. Il n'y a pas encore beaucoup d'années, un pareil livre aurait été saisi, poursuivi, condamné, et son auteur eût expié en prison le courage d'émettre des opinions qui ne sont pas celles communément adoptées; qui, surtout, ne sont pas celles de l'Église. Il est

vrai qu'il n'appartient point à cette église, et, qu'étant juif, il ne saurait parler en chrétien ; mais alors on n'y regardait pas de si près, et si l'on ne brûlait plus les hérétiques, on ne consentait à les laisser vivre que sous la condition expresse du silence le plus complet. Il leur était permis de penser, mais chacun pour soi seulement. En ce temps-là les deux volumes de M. Salvador se seraient vendus en cachette, et l'édition eût été enlevée en peu de jours, car rien ne paraît meilleur que le fruit défendu. Aujourd'hui, ils peuvent se montrer à découvert; on ne les poursuivra point, la discussion est libre. Mais le succès ne sera sans doute pas le même non plus; ce curieux travail ne sera recherché et lu que par les hommes instruits qui font de ces importantes matières l'objet de leurs méditations ou de leurs études.

M. Salvador considère Jésus-Christ comme l'un de ces nombreux novateurs qui, à l'époque où le christianisme parut, cherchaient à relever le peuple juif de son abaissement, en s'appuyant sur des théories morales plus pures et plus fécondes que celles qui régnaient alors dans le judaïsme dégénéré. Il nous apprend que de semblables tentatives se renouvelèrent souvent, et qu'une foule d'hommes ardens ou ambitieux profitèrent, dans ce but, de l'attente générale où l'on était du Messie promis par les anciennes prophéties. De tous ces essais un seul réussit, et obtint, si ce n'est dès l'origine du moins par la suite, une influence qui changea la face du monde. C'est celui qui a produit les doctrines du christianisme.

L'histoire de ses premiers succès est extrêmement obscure ; on ne peut parvenir à la retrouver au milieu des traditions plus ou moins altérées qui ne tardèrent pas à se répandre.

M. Salvador partage les opinions juives qui, dès le commencement du christianisme, repoussèrent la divine origine de Jésus, et considérèrent celui-ci comme un fils naturel de Marie. Il explique même par là l'espèce de mépris que lui montrèrent ses ennemis en plusieurs occasions. Cependant il reconnaît que sa doctrine était un progrès dans le judaïsme ; mais, suivant lui, les successeurs de Jésus s'en écartèrent bientôt et y amalgamèrent un reste de paganisme qui lui ôta toute sa pureté et en fit un culte de pratiques extérieures encore plus matériel que celui des Israélites. Enfin il regarde la réformation du XVI[e] siècle comme un retour au vrai judaïsme, seule religion qui puisse, selon lui, s'adapter à tous les peuples et à tous les temps, qui s'accorde avec la marche de la civilisation et doive régner sur l'avenir du monde.

Ce livre bizarre sous plus d'un rapport est accompagné de

notes qui attestent des recherches savantes et nombreuses; il donnera sans doute lieu à des réfutations de la part des théologiens, et il en pourra sortir une discussion du plus haut intérêt.

Jadis un bûcher en consumant l'auteur n'eût fait que donner de l'éclat et du succès à sa doctrine.

---

**MARGUERITE**; par *Louise Sw. Belloc.* 1 vol. in-18, 50 c. — **CONTES** devenus histoires; par Mlle *Adélaïde Montgolfier.*— Paris, au bureau de la *Ruche.* 1838, in-18, 50 c.

Ces deux petits volumes sont extraits du journal *la Ruche;* les contes qu'ils renferment ont paru dans les colonnes de cet estimable recueil; c'est déjà faire leur éloge, et une semblable origine est une recommandation auprès de tous les parens qui tiennent à ce que les livres qu'ils placent entre les mains de leurs enfans, ne contiennent rien qui ne soit parfaitement bon et utile. Ils sauront gré aux rédactrices de la publication de ces livrets, que leur prix modique met à la portée de toutes les bourses, leur simplicité, à celle de toutes les intelligences, et dont la morale pure, la sensibilité vraie, trouveront de l'écho dans tous les cœurs qui ne se sont pas encore glacés au contact de la corruption mondaine. La bibliothèque de la *Ruche* deviendra, il faut l'espérer, celle de tous nos enfans, et elle nous aidera fortement à en faire des êtres dignes de leur destination, à développer, en eux, tous les nobles sentimens, toutes les généreuses sympathies dont l'âme est susceptible.

*Marguerite* est une charmante esquisse de la vie de pension, tout-à-fait copiée d'après nature avec une vérité admirable. Pour peu qu'on ait eu l'occasion de voir l'une de ces maisons d'éducation qui, quelque bien dirigées qu'elles soient, offrent toujours certains défauts inhérens à leur qualité d'établissement public, on sera frappé de la ressemblance du portrait, et l'on reconnaîtra que le talent de madame Belloc, comme je l'ai déjà dit, consiste surtout dans une connaissance profonde du sujet qu'elle traite, et du public pour lequel elle écrit. L'éducation n'est point seulement pour elle un motif propre à exercer son imagination et ses facultés littéraires, c'est un but sérieux dont elle comprend toute l'importance et qu'elle poursuit avec courage dans la pensée de travailler pour sa part au progrès réel de la civilisation, de contribuer à faire le bien et de répandre quelques semences qui porteront fruit.

« C'était l'heure de la récréation. Les pensionnaires étaient
» dispersées sous les arbres, dans les allées du jardin, et on
» entendait flotter de toutes parts un bourdonnement confus,
» pareil à celui d'un essaim d'abeilles qui vont à la picorée.
» Tout-à-coup une voix domina toutes les autres, les groupes
» se rapprochèrent, les têtes s'avancèrent, et il y eut un mou-
» vement de curiosité générale.

» Je vous donne la chose pour sûre, mesdemoiselles, disait
» une dernière venue ; nous avons deux nouvelles compagnes,
» et vous les verrez pas plus tard qu'aujourd'hui ; on doit
» nous les présenter à la rentrée en classe. — Les avez-
» vous vues? — Les as-tu vues? demandèrent à la fois
» plusieurs voix. — Non, mais je n'en sais pas moins qui
» elles sont, comment elles sont. — Elle sait toujours tout avant
» les autres, cette Amélie, dit une des petites. — Puisque tu
» es si bien au fait, reprit une des pensionnaires, fais-nous
» leur portrait, nous verrons bien si tu as dit juste. — D'abord
» il y en a une grande et une petite, une instruite et une igno-
» rante, une pédante et une bonne enfant. — Une jolie et une
» laide, une blonde et une brune, n'est-ce pas, Amélie? Voilà
» comme tu t'en tires toujours, par des contrastes, quitte à
» disputer après sur la différence des goûts, pour justifier tes
» dires. — Du tout, du tout. Ce que je vous dis là est très-
» certain. La plus grande doit être très-instruite, puisqu'elle
» a été deux ans dans une des premières pensions de Paris ;
» elle parle l'anglais, l'italien, dessine, joue du piano, de la
» harpe, et danse comme un ange. — Que de talens! Et c'est
» sans doute pourquoi tu te figures qu'elle est pédante? —
» Voilà encore ta pénétration en défaut, ma chère Adèle.
» Ce n'est justement pas celle-là qui est pédante ; c'est la
» petite. Une éducation de famille qui fait que l'on se figure
» être un petit phénix, parce qu'on ne s'est jamais comparé à
» personne, qu'on a des idées à soi et un grand fond de dédain
» pour celles des autres. — Est-ce qu'elle a été élevée par
» sa mère? demanda une orpheline. — Oui, et la pauvre
» enfant l'a perdue. On dit, du reste, qu'elle est douce comme
» un mouton, qu'elle n'a pas une volonté à elle. Madame
» Dupré a déjà étourdi mademoiselle Justine de son éloge ;
» à l'entendre, c'est un vrai prodige.

» A ce moment, une porte s'ouvrit au fond du jardin, et la
» troupe se dispersa comme une volée de perdrix qu'un coup
» de fusil vient d'effaroucher. »

Madame Dupré est la maîtresse de pension, mademoiselle Justine la maîtresse d'études, la bonne amie des élèves, ou, pour mieux dire leur complaisante, qui se plie à tous les caprices de celles qui savent la gagner en la flattant, et n'a que

paroles dures et mauvais vouloir pour celles qui vont droit leur chemin sans s'inquiéter de ses petites intrigues. Juliette et Marguerite, les deux étrangères, sujet de la conversation qu'on vient de lire, étaient cousines et s'aimaient l'une l'autre, quoique de caractère bien différent. Juliette, vive et légère, accoutumée depuis long-temps à la vie de pension, se trouva bientôt parfaitement à l'aise, au milieu de ses nouvelles compagnes ; elle fut d'abord au fait de tous les importans petits secrets de la maison, ce manége de petites filles n'avait rien d'étrange pour elle. Marguerite, au contraire, jetée pour la première fois dans ce conflit de petites passions et de rivalités mesquines, n'y comprenait rien, n'éprouvait aucune sympathie pour le langage frivole, pour les caquets médisans qui bourdonnaient à ses oreilles. Elevée par une digne mère, qui avait mis tous ses soins à développer à la fois chez elle les facultés de l'esprit et les sentimens du cœur, peu habituée au bruit, elle éprouve une sensation pénible en entrant pour la première fois dans une pension, et quand elle se voit l'objet des regards curieux et des chuchottemens de toutes ces petites filles étrangères pour elle, son premier mouvement est de fondre en larmes. C'est tout simple, cela lui rappelle plus vivement encore qu'elle est orpheline, qu'elle a perdu cette mère si tendre, cette excellente amie, qui partageait ses plaisirs et ses peines, qui était son guide et son soutien.

Son cœur droit et pur, sa conduite régulière, son zèle et son aptitude au travail ne tardent pas à lui attirer la haine de mademoiselle Justine, qui, comme toutes les personnes fautives, redoute la probité des autres, parce qu'elle pense toujours y voir un reproche et une menace. Marguerite n'éprouve d'ailleurs pour elle qu'un profond dégoût, augmenté encore par les injustices dont elle la rend victime. Mademoiselle Justine ne laisse échapper aucune occasion d'humilier la pauvre enfant, de la rendre ridicule aux yeux de ses compagnes, ou de lui infliger des punitions non méritées. Enfin la bonté de Marguerite et son affection pour sa cousine Juliette viennent fournir à sa persécutrice un prétexte pour l'accabler, afin de pouvoir ensuite la gagner en lui offrant d'intercéder pour elle.

L'une des complaisances les plus dangereuses de mademoiselle Justine pour ses élèves, était de permettre l'entrée dans la maison de livres défendus dont elle partageait la lecture avec elles. Madame Dupré, ayant aperçu l'un de ces livres entre les mains des pensionnaires, résolut de faire un exemple, et le bruit se répandit qu'on allait procéder à une enquête rigoureuse, afin de punir sévèrement celle qui serait trouvée coupable. Alors Juliette, dont c'était sans doute le

tour de lire le livre fatal, ne sachant comme cacher sa faute, vint supplier sa cousine de prendre pitié d'elle et de consentir à se charger du volume ; car bien certainement madame Dupré estimait trop Marguerite pour la soupçonner, et elle serait sans doute dispensée de la visite à laquelle on allait soumettre toutes les autres. Marguerite refusa, car c'était contraire à ses idées de droiture et de franchise ; elle conseilla à sa cousine d'aller plutôt tout avouer à madame Dupré, qui en la voyant s'accuser elle-même, n'aurait pas le courage de la punir bien sévèrement. Mais Juliette n'eut pas la force nécessaire pour agir ainsi, et elle préfèra rejeter sa faute sur une innocente. Lorsque la terrible visite se fit, on trouva le livre dans la boîte à ouvrage de Marguerite. En vain protesta-t-elle qu'elle ne l'avait jamais vu, qu'elle ne savait comment il s'y trouvait, on ne voulut rien entendre, et comme d'ailleurs elle gardait le silence à toutes les questions qu'on lui adressait sur celles de ses compagnes qu'elle pouvait soupçonner de lui avoir joué un tour si perfide, madame Dupré fut bien forcée de lui infliger le châtiment exemplaire qu'elle avait annoncé. Marguerite le supporte avec une telle résignation, que son innocence n'en est que mieux constatée. La pauvre Juliette, désespérée du résultat de sa faute, pleure amèrement, et lorsque madame Dupré somme de nouveau ses élèves, quelques jours après, de lui dire la vérité à ce sujet, elle est la première à donner l'exemple en s'accusant ; toutes les autres coupables l'imitent, et c'est un vrai triomphe pour Marguerite, tandis que mademoiselle Justine se voit chassée avec mépris par la maîtresse de pension.

L'horreur du mensonge, le généreux dévouement, l'abnégation de soi-même et la résignation, tels sont les principaux traits de caractère mis en relief dans *Marguerite,* et bien dignes en effet d'être inculqués avec force à la jeunesse. On reprochera peut-être à l'auteur d'avoir fait de mademoiselle Justine un personnage odieux ; mais sans doute madame Belloc ne se proposait pas d'écrire le panégyrique des pensions, et tout en reconnaissant que celles-ci peuvent être fort utiles lorsqu'elles sont bien dirigées, on ne saurait nier non plus que les abus ne s'y glissent avec une très-grande facilité, et que les meilleures pensions ne remplacent jamais entièrement l'éducation de famille.

Dans les *Contes devenus histoires,* mademoiselle Montgolfier a substitué avec succès le merveilleux réel des prodiges de l'industrie, à celui purement fantastique qui faisait jadis le charme de tous les contes de fées. C'est une excellente idée d'initier ainsi les enfans aux plus hautes conceptions du génie, de les familiariser avec les grands résultats de ses travaux

et de ses efforts généreux, de les exciter par là de bonne heure à développer leurs facultés intellectuelles et morales, afin de pouvoir un jour participer eux-mêmes au grand œuvre du progrès. Donner une direction utile aux élans de l'imagination, appliquer les grandes pensées à la vie réelle, c'est comprendre parfaitement la direction qu'on doit donner aujourd'hui à l'éducation.

Le premier des deux contes de mademoiselle Montgolfier, *l'Apparition*, nous montre la machine à vapeur d'un chemin de fer exerçant, sur une petite fille fautive, la bienfaisante influence attribuée jadis aux génies bons ou mauvais. L'intervention de cette locomotive, dans une historiette où elle ne paraît que pour jouer à peu près le même rôle que Croquemitaine, ne semblera peut-être pas très-heureuse. Mais si la critique se permet de la blâmer, elle ne pourra certainement refuser ses éloges à la *Corbeille ailée*, charmant petit morceau dans lequel l'auteur raconte l'invention des aérostats, et donne des détails du plus grand intérêt sur l'intérieur de la famille des célèbres Montgolfier. Ecrit avec esprit, dans un style simple, mais coloré par des souvenirs de famille, ce court récit est un digne hommage rendu au génie modeste et vertueux.



## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

---

**COURS DE DROIT PUBLIC** interne et externe; par le commandeur *S. Pinheiro Ferreira*, ministre d'État honoraire, etc., etc., tom. III$^{e}$. — Paris, chez Rey et Gravier. 1838, in-8.

Ce volume renferme un examen critique des constitutions actuelles de la France, de la Belgique et de la Saxe, précédé d'un projet général de constitution basé sur le système représentatif. M. Pinheiro Ferreira a voulu prouver que c'était à tort que certains états se proclamaient constitutionnels, tandis que leur charte ne renferme presque aucun des principes fondamentaux de ce régime. Quelque difficile qu'il fût de traiter un semblable sujet, il l'a fait avec un succès véritable, sans sortir du point de vue scientifique et sans jamais laisser descendre la question jusqu'à la polémique des

partis. Je vais essayer d'analyser son travail avec le même esprit, puis j'examinerai son projet qui, s'il ne paraît pas d'une application facile dans son ensemble, offre du moins une mine féconde, où l'on pourra puiser tous les élémens nécessaires à la constitution d'un peuple libre.

En abordant la charte constitutionnelle de la France, M. Pinheiro débute par déclarer que son intention n'est point d'attaquer sa légitimité, d'affaiblir son autorité, de diminuer en rien le respect dû à la loi, lorsque surtout celle-ci a été librement acceptée par le pays. C'est dans l'intérêt de la science qu'il entreprend de comparer ses dispositions avec les principes du droit constitutionnel, et les critiques qu'il lui adresse sont destinées à appeler l'attention des hommes compétens sur les réformes qu'on pourra un jour effectuer dans la constitution de l'État. Il est très-certain qu'à moins de déclarer infaillibles ceux qui l'ont faite, toute constitution doit être considérée comme susceptible de perfectionnement. Rien de plus utile donc que de se vouer à en faire une étude approfondie, à rechercher les moyens d'amener graduellement les améliorations nécessaires et à rendre ainsi toujours plus rares ces commotions politiques qui ébranlent les États et dont le plus souvent les résultats immédiats sont déplorables.

La critique principale qu'on peut adresser à la charte française, comme à beaucoup d'autres lois, c'est de manquer de précision et de clarté dans l'expression. On prétend formuler la constitution d'un État en maximes élégantes, on sacrifie le fond à la forme, la pensée au style, et il en résulte que la plupart des dispositions de la loi sont vagues, sujettes à interprétations diverses, n'offrant presque aucune des garanties nécessaires contre les passions ou les intérêts qui veulent les violer ou les éluder.

Ainsi dès l'article premier de la charte on trouve une de ces phrases toutes faites qui ont cours dans le monde depuis une cinquantaine d'années et dont le moindre défaut est de ne pas rendre du tout ce qu'on a voulu dire.

« *Être égaux devant la loi*, dit M. Pinheiro, est une de ces » phrases figurées et emphatiques permises aux poètes et à » l'orateur, mais dont le législateur doit soigneusement s'abs- » tenir. »

En effet cette égalité exprimée d'une manière si absolue, ne saurait exister que dans un sens tout-à-fait relatif; la loi a beau faire, elle ne peut empêcher l'inégalité qui résulte même devant elle des diverses positions sociales, des différens degrés de capacité intellectuelle ou de valeur morale. Le même reproche peut être adressé aux deux articles suivans qui ont pour objet d'établir cette égalité dans la contribution

aux charges de l'État et dans l'admission aux emplois civils et militaires. Le législateur a voulu déclarer, sous ces trois formes, l'abolition complète de tout privilége de corporation ou de naissance, mais cela aurait pu se faire d'une manière plus claire et plus explicite. M. Pinheiro préférerait qu'on eût simplement écrit que : « Les lois de l'État n'accorderont à » aucun citoyen d'autres droits, ni ne lui imposeront d'autres » devoirs que ceux par elles reconnus à tout autre citoyen » revêtu des mêmes qualités personnelles tant physiques que » morales ou intellectuelles. »

L'article 4, qui garantit la liberté individuelle en déclarant que nul ne pourra être poursuivi et arrêté que conformément à la loi, n'établit cette liberté que sous une forme bien vague. Il a sans doute aussi pour objet d'autoriser la *résistance légale*, mais il devait alors s'exprimer plus franchement sur cette matière aussi importante que délicate. La résistance légale est en effet le palladium de la vraie liberté. On a trop long-temps cherché celle-ci dans la révolte et la sédition, tandis qu'au contraire elle ne peut exister qu'avec le profond respect pour l'inviolabilité de la loi. Son ennemi le plus redoutable c'est l'arbitraire, et l'on peut avancer qu'il y a plus de liberté sous le régime de la loi la plus dure, que sous celui du bon plaisir des princes les plus clémens. Sous le premier, chacun sait ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas, chacun a sa sphère de liberté nettement tracée, et nul ne peut le poursuivre dans ce sanctuaire inviolable; sous le second, tout dépend des caprices du maître, et l'on sait que l'homme n'est niimmuable ni immortel. Dans un État constitutionnel, c'est-à-dire dans un État où la loi sert de base à tout l'édifice, la résistance légale est donc non-seulement un droit, mais encore le premier devoir de tout citoyen. Tant que cette doctrine ne sera pas nettement exprimée et clairement comprise, il n'y aura dans le régime constitutionnel ni liberté, ni stabilité, car elle seule peut mettre un terme à la lutte entre les deux principes contraires qui s'y livrent combat et présenter toutes les garanties désirables.

Les dispositions concernant l'exercice des cultes et la religion de la majorité ont été déjà l'objet de nombreuses critiques et les faits sont venus appuyer la théorie à cet égard. M. Pinheiro ne les considère que comme propres à constater la tenacité du principe d'intolérance que quarante ans de révolution n'ont pu encore extirper. Du reste leur présence lui paraît tout-à-fait inutile dans une constitution; car la religion est une affaire de conviction et non de gouvernement, et il n'aurait voulu voir dans la charte que des dispositions transitoires pour préparer l'avenir dans lequel chacun devra être laissé

libre d'adopter et de défrayer le culte qu'il lui conviendra de professer.

Le droit de publicité n'est pas non plus exprimé d'une manière satisfaisante, et l'auteur remarque avec raison que la faculté de publier ses opinions en se conformant aux lois établies, se retrouve dans tous les pays et n'assure par conséquent pas plus de liberté qu'il n'en existe sous quelque gouvernement absolu que ce soit.

La responsabilité des ministres, les attributions du pouvoir exécutif, l'institution de deux chambres, sont tour à tour l'objet des critiques judicieuses et approfondies de l'habile publiciste. Il montre combien la première est indéterminée, combien le pouvoir exécutif offre peu de garanties, et il cherche à établir que la nécessité d'avoir deux chambres n'est nullement démontrée. La formation de la chambre des Pairs est surtout l'objet de ses attaques. Tout en reconnaissant que cette disposition, proposée par les chambres et acceptée par la nation, est parfaitement légitime et doit être respectée comme telle, il n'hésite pas à la déclarer tout-à-fait contraire aux principes du droit constitutionnel.

De tous les détails relatifs à la chambre des Députés, la plupart semblent être plutôt des dispositions réglementaires qui ne devraient pas trouver place dans une charte constitutionnelle, où l'on ne doit rencontrer que les lois fondamentales du pays. La durée du mandat législatif, l'âge requis pour être électeur ou éligible, les diverses conditions du système électoral, sont également soumises par M. Pinheiro à l'examen le plus sévère, et il s'efforce de prouver combien encore ici les garanties constitutionnelles ont été négligées dans le travail précipité et incomplet des auteurs de la charte.

Enfin le système judiciaire lui paraît devoir être entièrement changé pour s'harmoniser avec les principes du gouvernement représentatif. L'inamovibilité des juges n'est pas une garantie suffisante à ses yeux ; il en voudrait une plus sûre et plus forte dans leur responsabilité devant un jury électoral. « Les agens des pouvoirs exécutif et judiciaire, dit-il, ne sont » pas moins les mandataires de la nation que ceux du pou» voir législatif. Or tout le monde sait qu'un *mandat irrévoca» ble* est un non-sens juridique. Le droit d'exercer telles fonc» tions publiques qu'on voudra, ne peut exister que du moment » où ceux dans l'intérêt de qui on les exerce sont censés y » consentir : c'est de leur consentement que dérive ce droit. » Ce n'est qu'en ce sens qu'on pourra dire alors avec vérité : *Nul ne pourra être distrait de ses juges naturels*, puisqu'on ne saurait appeler *juges naturels*, que ceux investis de la confiance publique par des élections nationales.

Le droit de grâce accordé au chef de l'État semble aussi tout-à-fait incompatible avec le droit constitutionnel. Après avoir entouré l'exercice du pouvoir et l'administration de la justice de garanties jugées nécessaires, il ne faut pas donner à un seul le droit d'anéantir toutes ces garanties.

La constitution belge et celle du royaume de Saxe, présentent peut-être encore plus de défauts que la charte française; la dernière surtout est bien moins libérale et s'éloigne davantage des vrais principes. Mais une remarque générale à faire, c'est que tous les législateurs qui se sont occupés depuis un certain nombre d'années à rédiger des constitutions nouvelles, ont constamment négligé l'étude préliminaire du droit constitutionnel, se sont accordés à regarder l'œuvre qu'ils entreprenaient comme un travail très-facile, et l'ont réduit en quelque sorte à se copier les uns les autres sans imaginer rien de mieux que ce qu'avaient déjà fait leurs devanciers.

« Quelques dixaines de thèses très-générales, et pour la » plupart fort vagues, non-seulement incohérentes entre elles, » mais le plus souvent contradictoires avec les principes es- » sentiels d'un gouvernement représentatif, et encore un bon » nombre de ces articles purement didactiques : voilà de quoi » se composent toutes ces *lois fondamentales* des gouverne- » nemens constitutionnels. »

On y trouve maintes dispositions réglementaires qui n'en devraient pas faire partie, et il y manque les *lois organiques* dont la présence serait essentielle. Ce travers est surtout saillant dans la constitution belge, et les deux autres reproches principaux que M. Pinheiro adresse à ses auteurs sont : « 1° de s'abandonner à des dispositions prohibitives, » au lieu de statuer d'une manière positive sur chaque objet, » ainsi que cela était de leur devoir. La raison en est claire; » en fixant la règle ils auraient déclaré d'une seule fois illégales » toutes les contraventions possibles, tandis que la prohibi- » tion de l'une n'est pas censée renfermer celle de toutes » les autres. » 2° de n'avoir pas eu une idée bien précise de la distinction qui existe entre la loi et l'ordonnance, et, dans leur doute, de n'avoir pas préalablement cherché à s'éclairer de manière à pouvoir déterminer moyennant une définition impérative, ce qui devra être l'objet d'une loi et ce qui peut être déterminé par une simple ordonnance.

Ces observations générales offrant le résumé de l'examen détaillé auquel M. Pinheiro s'est livré, soit pour la constitution de la Belgique, soit pour celle de la Saxe, je ne le suivrai pas dans cette analyse, et je terminerai cet article en essayant de donner un aperçu du *projet de code général des lois fondamentales et constitutives d'une monarchie représenta-*

*tive*, dans lequel l'auteur fait l'application des principes de la science et cherche à entourer le gouvernement constitutionnel de toutes les garanties possibles.

Ce code est divisé en neuf titres qui traitent :

1° *De la division du territoire.*

2° *De l'exercice et de la garantie des droits civils et politiques.*

3° *De la classification des citoyens.*

4° *De l'exercice du pouvoir législatif.*

5° *De l'exercice du pouvoir judiciaire.*

6° *De l'exercice du pouvoir exécutif.*

7° *De l'exercice du pouvoir conservateur.*

8° *De l'exercice du pouvoir électoral.*

9° *Des infractions aux dispositions des titres précédens et de leur punition.*

Il débute par la division du territoire de l'Etat en provinces, départemens, arrondissemens, districts, communes et sections. De semblables subdivisions territoriales sont non-seulement comme les rouages destinés à aider la marche d'une machine, mais encore elles présentent la meilleure garantie contre les maux de la centralisation et les facilités que celle-ci offre à l'usurpartion du pouvoir. Elles sont les véritables bases d'un bon système municipal et le plus sûr moyen d'assurer à tous dans l'Etat une part assez directe à l'action du gouvernement.

Dans la déclaration des droits, l'auteur comprend, au nombre des droits naturels de liberté, de sûreté et de propriété, la liberté la plus complète de faire de telles opinions, conceptions ou faits qu'on voudra, tant de vive voix que par écrit, par la voie de la presse, la lithographie, etc., sans aucune restriction que celle de devoir répondre par devant le jury compétent de tout préjudice que l'on pourra prouver être résulté de l'abus que le citoyen aura fait de cette liberté ; il établit aussi comme un droit la libre correspondance des citoyens entr'eux par la voie qui leur convient, sans que l'autorité puisse jamais y mettre opposition, ni les astreindre à payer certains droits de poste. La doctrine de la résistance légale s'y trouve également développée, de manière à offrir aux citoyens une garantie contre toute autorité qui tenterait d'abuser du pouvoir. Viennent ensuite les dispositions relatives à la poursuite des délits et aux mesures qu'elle rend nécessaires. Sauf le cas de flagrant délit, l'arrestation d'un citoyen n'y est permise qu'en vertu d'un ordre signé par les autorités compétentes et portant expressément le motif de cette suspension de la liberté individuelle. Quand dans un cas semblable un citoyen se porte partie civile, il devra signer sa requête et être mis aux arrêts.

Le jury connaîtra de tous les délits, et quand il prononcera un acquittement, la personne qui aura été ainsi injustement exposée à une détention préventive, devra être indemnisée soit par la partie civile, soit par les magistrats qui ont ordonné la poursuite. La perte des droits civils, la prison avec ou sans travail forcé, l'exil et la déportation seront les seules peines portées par la loi contre les divers délits selon leur gravité. Des adoucissemens de peines ne pourront être accordés que par le corps électoral.

Au nombre des charges qui doivent être supportées par tous les citoyens, l'auteur range l'armée, qui se composera de tous les hommes en état de porter les armes, mais dont le service sera organisé de manière à les détourner le moins long-temps possible de leurs occupations particulières. Sauf le cas où, à la suite d'une agression, il faudrait poursuivre l'ennemi au-delà des frontières, aucun citoyen ne sera tenu de faire le service militaire hors du territoire de l'Etat, à moins que la guerre n'ait été déclarée en vertu d'une décision du congrès national.

La déclaration des droits politiques consacre l'élection et la responsabilité comme bases de tout le système.

Les titres 3e et 8e qui traitent de la classification des citoyens et de l'exercice du pouvoir électoral, seront, je crois, l'objet de nombreuses critiques. En effet, l'organisation hiérarchique imaginée par M. Pinheiro Ferreira, pour former des catégories de citoyens aptes à se partager d'une manière convenable l'exercice des droits électoraux, est singulièrement compliquée et semble, sous certains rapports, devoir être peu compatible avec les principes de liberté sur lesquels repose tout ce code. N'est-ce pas gêner cette liberté, que d'enfermer les citoyens dans un réseau de formalités, espèce de vaste prison à compartimens dans laquelle chacun sera étiqueté et ne pourra en quelque sorte faire un pas dans la vie sans la permission de ses voisins? Partageant les diverses professions en douze classes, il oblige tout citoyen de s'y faire immatriculer sous condition de subir un examen satisfaisant et de prouver qu'il retire, de l'exercice de la profession par lui choisie, au moins le tiers de ses moyens d'existence; puis, s'il s'en trouve qui ne réunissent pas les qualités requises pour se faire inscrire ainsi, on les enverra aux colonies ou bien dans des maisons de travail. Tout en reconnaissant que la liberté mérite qu'on fasse quelques sacrifices pour en jouir, on trouvera sans doute ceux-ci un peu trop forts; dans l'état actuel des idées, du moins, cette disposition paraîtrait à la fois cruelle et peu juste.

Les divers emplois du service public seront aussi divisés en catégories différentes, se rapportant à des catégories de

citoyens classés d'après leurs capacités et leurs fortunes, et pouvant aspirer à remplir ces charges. Des élections annuelles détermineront les droits des citoyens à faire partie de telle ou telle catégorie dans laquelle seront choisis ceux jugés dignes d'exercer les diverses fonctions auxquelles il doit être pourvu par l'élection directe, et les candidats parmi lesquels le gouvernement devra prendre les employés dont la nomination lui est abandonnée; ainsi les préfets et sous-préfets seront désignés par le chef de l'Etat, les directeurs, intendans et vice-intendans par les ministres, et dans chaque branche de l'administration l'employé supérieur choisira ses inférieurs sur la liste présentée par les électeurs.

Les bornes de cet article ne me permettent pas d'entrer dans de plus grands détails sur le système électoral de M. Pinheiro. Il me paraît fort compliqué et par cela même d'une exécution difficile; mais il demande à être étudié avec soin avant d'être jugé, et l'on ne peut nier que certaines complications ne soient nécessaires pour entourer l'exercice des droits électoraux de toutes les garanties propres à assurer sa liberté et sa probité.

Le pouvoir législatif est confié au congrès national, qui discutera toutes les lois d'un intérêt général; des assemblées de province s'occuperont des lois qui ne concernent que les intérêts d'une ou deux divisions territoriales. La plus grande publicité sera donnée par tous les moyens possibles, soit aux séances du congrès, soit à la plupart des actes du pouvoir exécutif. M. Pinheiro regarde le secret comme dangereux ou inutile.

Le jury est la base de tout son système judiciaire; la responsabilité individuelle et solidaire est celle de tout son système administratif.

Il fait le monarque électif comme tous les autres agens du pouvoir, mais il ajoute en supplément à son code quelques variantes pour les pays qui jugent nécessaire de conserver la monarchie héréditaire.

Il crée à côté du gouvernement une espèce de haut conseil de censure destiné à surveiller sa marche, à solliciter et hâter les réformes, à veiller au maintien de l'ordre, à l'observation de la loi et au bonheur du pays. Enfin il termine son code par une série de dispositions pénales qui contiennent des vues nouvelles et dignes de fixer l'attention des publicistes.

Malgré les critiques de détails auxquels il peut donner lieu, le projet du code général présente dans son ensemble un beau travail assis sur des bases plus larges que toutes les constitutions jusqu'à présent en vigueur. L'élection, le jury et la publicité s'y trouvent développés et appliqués avec la plus

grande étendue. De nombreuses garanties sont accumulées pour assurer la marche constitutionnelle, et les gouvernemens représentatifs pourront y puiser les principes de maintes réformes utiles, de maintes améliorations nécessaires pour assurer le développement graduel et paisible de leurs institutions.

Dans notre époque de transition entre le régime des monarchies absolues et celui des états constitutionnels, de semblables essais sont dignes de toute la faveur publique; car ce n'est que par l'étude sérieuse de ces questions qu'on arrivera à les résoudre convenablement et à faire avancer les peuples d'un pas ferme et rapide sur la route du progrès. C'est d'ailleurs relever la politique que de la traiter avec le ton calme et digne de la science, de mettre le raisonnement à la place de l'aveugle esprit de parti qui anime la polémique des journaux, et de substituer la recherche de la vérité, ce but unique de tout travail vraiment scientifique, à ces étroites vues d'intérêt ou d'ambition personnelle qui enfantent chaque jour de nouveaux sophismes.

Adressé aux jeunes gens, le livre de M. Pinheiro Ferreira excitera en eux, il faut l'espérer, un vif désir de contribuer, par leurs efforts, à l'éducation constitutionnelle de leur pays, et il leur fera comprendre surtout combien est grande l'erreur, commune aujourd'hui, de s'imaginer que tout homme qui sait manier la plume est, sans aucune étude préalable, apte à disserter sur les matières politiques, à tracer des projets de loi ou à juger ceux que d'autres ont élaborés; combien est folle surtout la prétention de faire du chiffre des impositions un signe certain pour désigner les législateurs d'un pays. Ils y puiseront enfin une salutaire défiance qui les tiendra en garde contre certaines grandes phrases qui, à force d'être répétées, passent aujourd'hui, aux yeux de la foule, pour de véritables axiomes, et qui cependant n'expriment que des généralités vagues, fausses quelquefois, et toujours inapplicables. M. Pinheiro n'aurait obtenu que ce résultat que c'en serait déjà un bien grand; car quelques jeux de mots tels que *la légitimité du droit divin*, *la souveraineté du peuple*, *un trône entouré d'institutions républicaines*, *le roi règne et gouverne ou ne gouverne pas*, etc., etc., sont autant de leurres qui n'ont servi jusqu'à présent qu'à tromper les esprits et irriter les passions. Il est temps que la raison fasse justice de tous ces mots à effets et ramène la discussion sur son véritable terrain, celui de la science et de l'expérience.

---

**ÉLÉMENS D'ÉCONOMIE POLITIQUE**, exposés dans une suite de Dialogues entre un instituteur et son élève, à l'usage des écoles normales primaires; par M^me *Mary Meynieu*. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. In-8, 3 fr.

Deux choses sont fort remarquables dans ce livre : d'abord la clarté avec laquelle l'économie politique, cette science encore si nouvelle, est exposée et mise à la portée des jeunes intelligences par une femme; puis le style plein de charme qui adoucit toutes les formes scientifiques, et fait lire des discussions économiques avec le même plaisir qu'un roman. Madame Meynieu, a extrait des théories les plus avancées, tout ce qui peut et doit faire partie de l'enseignement élémentaire. Son livre, destiné à combattre les nombreux préjugés encore si généralement répandus sur ce qui concerne la richesse publique, ses ressources et son administration, paraît être conçu de manière à remplir parfaitement bien son but. Les principes les plus importans de la science y sont développés dans une suite de dialogues où l'élève qui discute avec son maître est appelé à expliquer lui-même les résultats de leur application. La nature de la richesse, sa production, sa distribution, ses moyens de circulation et la consommation : voilà les diverses questions sur lesquels roulent ces dialogues.

Charles, jeune ouvrier, quittant l'école pour se lancer dans la carrière plus ou moins pénible qui s'ouvre à lui, fait ses adieux à l'instituteur qui lui accorda le bienfait d'une éducation éclairée. Celui-ci veut lui donner encore quelques derniers conseils pour la conduite de sa vie, et il pense ne pouvoir mieux le préparer aux luttes et aux revers qui l'attendent peut-être dans le monde, qu'en lui dévoilant les secrets du flux et du reflux des richesses, en lui communiquant les notions les plus saines sur les causes qui influent plus ou moins directement sur le bien-être des sociétés, et qui amènent par fois des époques de crises violentes, où la misère et la famine semblent être le sort inévitable de la classe ouvrière.

Après avoir établi que *la richesse consiste en toutes choses pouvant nous être utiles ou agréables*, mais que dans l'économie politique on désigne ainsi seulement celles de ces choses qui ont une *valeur échangeable*, c'est-à-dire qui sont de nature à pouvoir être troquées contre d'autres objets; il examine la position du pauvre et du riche, montre qu'il n'est personne qui ne possède une part quelconque de richesse, et cherche le moyen d'augmenter la somme générale des richesses, moyen qui consiste à les confectionner à meilleur marché, c'est-à-dire à diminuer les frais de production.

Le droit de propriété, basé sur le travail, est expliqué d'une manière aussi simple qu'ingénieuse par un exemple emprunté à la vie d'écolier. Un terrain vague attenant au préau du collége est ensemencé par le petit Jules; mais lorsqu'il pense récolter les radis qu'il a ainsi cultivés, il se voit devancé par un camarade plus fort qui les enlève à mesure qu'ils mûrissent. Alors le petit Jules, dans son désappointement, arrache ses plantations et renonce à la culture. Mais les autres écoliers, qui comptaient sur la récolte des radis, imaginent de partager le terrain en portions égales, et de garantir à chacun sa propriété, en lui promettant l'assistance de tous les autres contre celui qui attenterait à ses droits. C'est l'histoire de l'origine des sociétés, et bientôt plusieurs renonçant à cultiver, soit par paresse, soit parce qu'ils préfèrent d'autres occupations, vendent aux autres leurs portions, puis le nombre des élèves augmentant, et les nouveaux venus n'ayant eu aucune part dans le partage primitif, il s'établit également, soit la division du travail qui fait que plusieurs prennent part à la culture d'une seule portion, tandis que d'autres s'occupent à fabriquer des cerfs-volans, des balles, etc., soit l'échange qui permet à chacun de profiter du travail de tous.

La division du travail, admirable mécanisme auquel nous devons toutes les commodités de la vie, toutes les moindres jouissances que nous goûtons chaque jour sans y penser! Aujourd'hui la plus modeste ouvrière a l'habitude de prendre son café au lait tous les matins, « or le café venant de l'Arabie, le sucre des Indes-Orientales, sans la division du travail, il faudrait bien qu'elle s'en passât. La canne ne donnerait pas son suc, l'arbre sa graine sans le travail du laboureur et du planteur; — celui du rafineur n'est pas moins nécessaire, et les opérations de ce dernier exigent une nouvelle subdivision. — Avant de mettre les produits en barriques, il a fallu le travail préalable du tonnelier, du charpentier, du forgeron, du cloutier, du mineur, du bûcheron. — Le transport par terre et par mer exige non-seulement des matelots et des charretiers, mais des constructeurs de navires et de voitures, qui emploient en sous-œuvre une foule innombrable d'ouvriers, dont les occupations sont aussi distinctes que celles du charron et du cordier, du voilier et du fabricant de boussoles. — Pour que ces transports fussent possibles, il a été nécessaire de pratiquer des routes, de creuser des canaux, de construire des ports; et ce sont autant de travaux particuliers. — Je ne t'ai parlé ni de l'entreposeur, ni du négociant, ni du marchand, dont la coopération est cepen-

» dant essentielle, ni de ceux qui construisent les machines » employées par le raffineur, pour durcir, épaissir et cristal- » liser son sucre, par le propriétaire de forges pour extraire » le combustible, et par le marin pour donner l'impulsion à » son navire; — Je ferai encore moins la nomenclature des » divers outils dont se sert chaque classe d'ouvriers; il y » aurait de quoi écraser l'imagination; et toutefois, quelque » imparfaite que soit cette récapitulation, je la crois assez » étendue pour te convaincre que, sans le concours de plu- » sieurs centaines d'individus se livrant à des branches d'in- » dustrie séparées, le travail assidu de toute une vie ne suffi- » rait pas, je ne dis pas à procurer une tasse de café, mais » seulement à fabriquer la plus simple des machines qu'elle » nécessite, le moulin du ménage. »

La plupart des progrès de la civilisation, tous peut-être même ont été dûs à cette bienfaisante division du travail, qui seule a pu permettre aux savans de se livrer à leurs études, aux hommes de génie d'obéir à leur inspiration.

« Aussi, ce que je trouve de plus intéressant dans l'histoire, » ce n'est ni la stérile nomenclature des rois, ni la longue » liste des combats qu'ils se sont livrés: peu m'importe que » Clodion ait succédé à Mérovée, ou Mérovée à Clodion; peu » m'importe surtout que pour plaire à l'un ou à l'autre trente » mille hommes se soient bénévolement entr'égorgés à jours » fixes; c'est l'histoire de la civilisation qui me touche: j'aime » à voir comment ses bienfaits matériels sont descendus du » palais au château, du château à la chaumière; comment » dans un pays où autrefois le trésorier d'une grande reine » passait en compte la somme affectée au paiement des joncs » qu'on jetait, en guise de tapis, dans la salle d'audience, » l'on trouve aujourd'hui un tapis dans l'arrière-boutique » de la plus simple marchande; comment la chambre de » l'artisan est éclairée par une croisée ornée de verre, mer- » veilleuse invention que l'habitude seule empêche d'ap- » précier, tandis qu'autrefois une lueur terne et blafarde » ne pénétrait qu'avec peine dans les demeures seigneu- » riales, à travers les feuilles d'une corne raboteuse. »

La division du travail, cette source inépuisable de richesse, ne peut exister sans le secours du troc, et plus les échanges seront faciles, plus la division du travail prendra de déve-loppement; donc, *multiplier les échanges, c'est multipler le bien-être; les restreindre, c'est le diminuer; les défendre, c'est le détruire.*

Les difficiles questions du capital et de la rente sont présentées avec une clarté fort remarquable; nous n'y suivrons pas l'auteur, car cela nous entraînerait trop loin, et il nous

tarde d'arriver au chapitre des salaires et des profits, dans lequel madame Meynieu s'attache à réfuter les brillantes déclamations des *Paroles d'un Croyant*, où les relations entre le maître et l'ouvrier sont représentées sous un jour si faux et si dangereux. Nous citerons en entier l'excellent passage qui suit, destiné à prouver que le sort de la classe ouvrière dépend plus d'elle-même que de la volonté des maîtres. Il nous a paru renfermer des vues fécondes, propres à réveiller dans le cœur de l'ouvrier des sentimens nobles et dignes, et en même-temps offrir un exemple du style gracieux et animé, que l'auteur a su si bien adapter à son sujet.

« Eh bien! supposons que cela soit exact : admettons que » le maître ait le pouvoir comme la volonté de borner ainsi » la part du travailleur, il n'en est pas moins vrai que le né» cessaire n'est, en quelque sorte, que ce que la masse vou» dra qu'il soit, et qu'une classe entière ne se vend jamais » pour un morceau de pain, que parce qu'elle manque ou » a manqué de respect pour elle-même, qu'elle a oublié sa » dignité morale.

» CH. — Non, non, ce n'est pas nous, ce sont nos maîtres » qui oublient toutes ces belles choses; nous aimons les dé» cences de la vie autant qu'eux, mais nous ne pouvons nous » les procurer. Ce sont eux qui nous octroient la blouse et les » sabots; vous ne pouvez supposer qu'il dépende de nous » d'avoir ou de ne pas avoir la redingotte de drap.

» L'INST. — Peut-être. — Là où il est honteux de porter » des sabots, je vois l'ouvrier avec des souliers; si la blouse » était réprouvée de sa classe, je ne doute pas qu'elle ne » disparût aussi, et qu'elle ne fît à son tour place à la redin» gotte; mais alors, il faudrait prouver qu'on tient à ce » costume, en y consacrant cette partie du salaire qu'on dé» pense en plaisirs, et songer à en faire l'acquisition immé» diatement après avoir pourvu à la nourriture et au loge» ment. Si l'opinion, en France, rendait la redingotte aussi » essentielle au trousseau de mariage que le sont en Toscane » les boucles d'oreille de la fiancée, en Écosse l'armoire rem» plie de linge, je suppose que la redingotte finirait par être » considérée comme objet de première nécessité, et entrerait » comme telle dans le calcul des salaires. Aussi long-temps que » l'ouvrière anglaise se croira déshonorée en se montrant sans » le chapeau que ne portent pas les françaises, et les bas qui » sont du luxe pour l'écossaise, bas et chapeau seront comptés » dans le tarif de ses journées. Non-seulement le travailleur » libre, mais l'esclave des colonies est consulté sur ce qui » compose son nécessaire, et son maître lui fournit le madras » à couleurs éclatantes, comme il lui fournit le manioc et le

» riz. Le strict nécessaire dont tu parles me paraît la chose » du monde la plus élastique : — aux Indes, c'est un peu de » riz pour nourriture, pour tout mobilier une natte ; — à » Naples, c'est le macaroni, l'eau glacée, la sieste des brû- » lantes journées à l'ombre des portiques de marbre ; c'est » l'oisiveté du soir, quand étendu sur la grève, le lazzaroni » compte les étoiles qui, s'éveillant une à une, se reflètent » dans les eaux tranquilles de la baie, quand il écoute le » murmure de la vague qui se brise mollement à ses pieds ; » — en Irlande, le paysan croit avoir le nécessaire, lorsque » couvert de haillons, dont il n'ose se dépouiller le soir, » parce qu'il lui serait impossible de les remettre le lende- » main, dans une cabane de boue, assis sur la botte de » paille qui lui sert de lit et de chaise, il se nourrit de pommes » de terre bouillies ; il croit avoir le superflu, lorsqu'il peut » les assaisonner de sel ; et de l'opulence, quand il partage » son bouge infect avec l'animal qui en paie le loyer ; — au » paysan Anglais, il faut une chaumière bâtie en pierres ou en » briques, un mobilier décent, quoique modeste ; des vête- » mens propres, quoique rapiécés ; du fromage, des légumes, » du thé, de la bière ; lorsqu'il ne peut plus se procurer par » le travail ces objets qui sont pour lui le nécessaire, il cesse » de travailler et les demande à la charité publique ou » privée.

» Il y a plus : que l'opinion publique répugne à employer la » femme aux travaux de la campagne ; que, respectant en » cela la faiblesse de son tempérament et l'honnêteté de ses » mœurs, elle la préserve de l'intempérie des saisons, de tout » contact grossier, et sa subsistance sera nécessairement com- » prise dans le salaire du laboureur ; alors, la femme du » peuple, conservant la modestie et la douceur du sexe, pourra » s'occuper du bien-être de son mari et veiller sur ses enfans, » qu'elle élèvera dans la crainte de Dieu et l'amour du pro- » chain ; alors, au lieu de rentrer le soir dans une tanière » fétide, pour y dévorer des alimens grossièrement ap- » prêtés par une malheureuse accablée de fatigue, au lieu » d'avoir à essuyer les invectives de celle qui n'a de femme » que le nom, au lieu d'être irrité par les cris d'enfans dont » l'extérieur dégoûtant accuse l'absence de tout soin maternel ; » enfin au lieu de chercher un refuge contre tant de misère » au cabaret voisin, il se réjouira, lorsque le soir, revenant » des champs, il apercevra de loin la lumière de sa maison- » nette, et la blanche fumée s'élever au-dessus des arbres » qui l'entourent ; — il verra d'avance la ramée qui pétille » dans l'âtre, la table qui reluit de propreté, le modeste repas » soigneusement apprêté, et pressant le pas pour jouir plus

» tôt de la douce bienvenue de sa compagne, des caresses de
» ses enfans, il oubliera qu'il est pauvre pour se rappeler
» qu'il est époux et père. — Si en France le travail est privé
» d'un dédommagement aussi nécessaire, si les charmes de
» l'intérieur sont ignorés du pauvre, à qui la faute? à lui,
» qui, pour avoir voulu ajouter d'abord le salaire de sa femme
» à son propre salaire, voit bientôt ce dernier réduit à ce qui
» ne suffit qu'à sa subsistance individuelle. — L'avarice et
» la brutalité seules ont pu enlever la femme à ses occupa-
» tions naturelles pour la faire haler sur un port, battre dans
» une grange, transporter de lourds fardeaux en porte-faix,
» ou les traîner en bête de somme; mais cette avarice, cette
» brutalité est celle des pères et des maris; les maîtres n'ont
» fait qu'en profiter : voyant cet être ainsi déféminisé, ils ont
» spéculé sur son travail comme sur celui de l'homme.

» Des intervalles de plaisir sont nécessaires, non-seulement
» pour restaurer les forces physiques de l'homme-machine,
» mais pour développer les facultés morales de l'être intel-
» lectuel; s'ils manquent au journalier, à qui s'en prendre?
» Le livre que tu as cité te l'apprendra.—C'était « lorsque tous
» vivaient de ce qu'ils recevaient en échange de leur travail, »
» c'est-à-dire lorsqu'aucune nécessité ne les y forçait, que
» quelques-uns ont consenti à « travailler tous les jours de
» l'année : » n'était-ce pas déclarer que le repos n'est pas
» chose indispensable; et a-t-on alors le droit de s'étonner
» que les maîtres aient pris acte de cette déclaration? Là où
» une pensée religieuse (et la religion n'a jamais imposé
» d'obligation plus humaine) interdit tout travail le septième
» jour, le salaire des six autres est calculé de manière à en
» assurer le repos. Je suis donc autorisé à dire que, dans le
» cas où le maître voudrait faire descendre au niveau du
» nécessaire un salaire que ses profits lui permettraient d'é-
» lever, il dépend encore de la classe ouvrière d'empêcher
» que ce niveau ne soit pris au-dessous du point qui lui
» assure, en échange de son travail, une existence honnête,
» quelques loisirs, et le bien-être résultant des soins do-
» mestiques de la mère de famille; et j'ajouterai que tous ses
» efforts doivent tendre à maintenir ce niveau, s'ils ne peuvent
» le hausser.

» J'ai raisonné jusqu'à présent d'après la supposition que
» le maître, s'il en avait la volonté, a toujours le pouvoir de
» conserver le salaire à ce taux : malheureusement, rien n'est
» moins vrai; il arrive trop souvent que la guerre ou la douane
» lui fermant les marchés étrangers, une concurrence exces-
» sive ou la découverte de quelque produit de la même
» espèce que le sien, mais d'un prix inférieur, ne lui laisse

» d'autre alternative que celle de cesser de produire, ou de
» produire à meilleur marché; or, on ne peut produire à
» meilleur marché qu'en économisant, ce qui est assez diffi-
» cile, sur la matière première ou sur le travail. Le capital,
» fonds de subsistance, se trouvant menacé, le manufactu-
» rier se voit contraint de le ménager, en substituant à des
» travailleurs qui consomment et se lassent, des travailleurs
» auxquels il ne faut ni nourriture ni repos. »

L'emploi du numéraire comme moyen de circulation, les libres échanges ou la liberté du commerce et de l'industrie, enfin les dépenses particulières et publiques, font le sujet des chapitres suivans. Madame Meynieu proclame hautement la doctrine du *laissez faire, laissez passer*, qu'il est aujourd'hui de mode de réprouver, parce que trop d'intérêts particuliers et puissans s'opposent à ce qu'on en fasse l'essai. Or, cette doctrine est en définitive la seule rationnelle, la seule qui ait de l'avenir, et qui puisse résoudre le problème du malaise social, en permettant à tous de développer leurs facultés et de se faire une place dans le monde, en mettant à la portée de tous les richesses que Dieu a si abondamment répandues sur la surface du globe, et offertes au travail de l'homme. Les esprits sont encore aveuglés par l'égoïsme, par les préjugés ou bien séduits par les spécieux sophismes de certaines théories nouvelles, qui prétendent organiser despotiquement l'industrie et l'enchaîner dans des fers plus durs encore que ceux qu'elle a déjà une fois brisés. Et tout cela sous le prétexte de protection nécessaire et bienveillante, ou bien sous ceux de la sympathie fraternelle, de l'association passionnée, grands mots vides de sens, qu'on emploie pour éblouir et à l'aide desquels un fou s'est fait passer pour un grand génie.

En parlant des dépenses particulières, l'auteur distingue les dépenses productives et les improductives; ce sont les premières qui méritent d'être encouragées, puisqu'elles deviennent un des élémens de la richesse; mais en général on les confond volontiers avec les dernières, et rien n'est plus commun que d'entendre vanter et approuver ce qui n'est qu'une dilapidation du capital social. Quant aux dépenses publiques, elle examine tour-à-tour leurs diverses catégories, et signale avec beaucoup de sagacité les améliorations, les réformes que l'on pourrait opérer dans l'emploi des deniers publics. Enfin, elle aborde le chapitre des impôts et en expose franchement tous les abus, ainsi que les nombreux obstacles de toute espèce qui s'opposent à une répartition plus juste et à une réduction de charges si lourdes à porter. Nous termine-

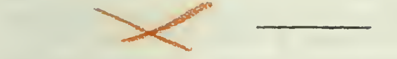
rons cet article par la citation suivante, qui offre un tableau bien vrai de l'état actuel de la question.

« Du reste, si l'on n'arrive pas à créer à l'égard de l'impôt » une théorie raisonnable, ce ne sera pas faute d'avoir mul- » tiplié les expériences pratiques ; on a tout imposé : — le » foyer domestique ; l'air, la lumière, le maillot, le linceul, » le luxe du riche, le nécessaire du pauvre, la matière pre- » mière, la marchandise à moitié confectionnée, celle qu'on » livre ; les actes de la vie civile, le concours de la religion, » la diffusion des connaissances, l'héritage de l'orphelin, le » don de la bienfaisance, la vente forcée du débiteur insol- » vable ; — on a attiré l'inexpérience dans d'infâmes repaires » pour qu'elle fournît son contingent au trésor, on a mis » l'immoralité en coupe réglée, vendu à la corruption son » brevet d'exercice ; — et l'on n'est guère moins embarrassé » qu'auparavant.

« Ch. — Est-ce qu'on n'est parvenu à aucun principe » fixe ?

» L'Inst. — Si ; l'on reconnaît assez généralement que frap- » per d'un impôt les objets de luxe, c'est en diminuer, sinon » en proscrire l'emploi ; que toucher au capital, c'est couper » l'arbre dans ses racines ; qu'intervenir dans les procédés de » l'atelier ou de l'usine, c'est entraver la marche de l'in- » dustrie ; que réclamer une part dans l'excès de produits dû » au travail individuel du laboureur, c'est arrêter les progrès » de l'agriculture ; que laisser le fisc pénétrer dans les tri- » bunaux, c'est en défendre l'accès au malheureux opprimé ; » que lui donner entrée dans l'imprimerie, c'est accorder aux » riches le monopole de la science. — On a aboli la dîme, » fermé la loterie, interdit les maisons de jeu ; — espérons » qu'un temps viendra où l'on ne sera plus obligé de lever » par des moyens détournés et inutilement dispendieux un » argent nécessaire à l'État ; mais où chacun regardera comme » un devoir aussi impérieux de supporter sa part dans les » charges publiques que dans celles qui lui sont personnelles, » où, les dépenses consenties et mises en rapport avec les re- » cettes, les comptes vérifiés, on soldera, sans hésitation le » mémoire qu'on présentera avec franchise. »

## SCIENCES ET ARTS.



**L'ART D'OBSERVER** en géologie; par *H.-T. de la Bèche;* traduit de l'anglais par *H. de Collegno.* — Paris, 1838. In-8°.

L'auteur de cet ouvrage a cherché à populariser la science géologique, en mettant à la portée de tous les élémens de l'art d'observer, ce puissant mobile du progrès scientifique. Il pense que l'observation n'exige pas des connaissances bien profondes, et que chaque homme peut, selon ses moyens, apporter une pierre à l'édifice, qui s'élèvera d'autant plus vite que le nombre des travailleurs sera plus grand. C'est donc dans le but de l'augmenter qu'il expose les moyens d'utiliser les moindres promenades au profit de la science. Il signale à l'attention les points qui doivent surtout la fixer, et indique les procédés les plus simples par lesquels on peut arriver à reconnaître la nature des terrains, leur position et les principales particularités qui les distinguent. Il suit pas à pas l'amateur de géologie dans toutes ses excursions, et lui donne toutes les instructions nécessaires pour que pas un détail intéressant n'échappe à ses investigations. Des figures semées le long du texte servent à rendre plus clair encore ce livre, qui deviendra le guide de tous ceux qui veulent s'occuper de la géologie, et qui contribuera fortement à faire marcher cette science, en lui créant une foule de bons observateurs, de bons collecteurs de matériaux et de faits. De toutes les sciences, c'est peut-être celle dont les progrès dépendent le plus de l'observation, qui est en quelque sorte son unique guide.

---

**ANNUAIRE** pour l'an 1838, présenté au roi par le bureau des longitudes, suivi d'une Notice sur le tonnerre; par M. *Arago.* — Paris, 1 vol. in-18 de 632 pages.

Si l'annuaire s'est fait attendre long-temps cette année, le public sera bien dédommagé de ce retard, par l'intéressante notice de M. Arago sur le tonnerre. Sous ce titre modeste, le savant distingué nous donne un beau travail, complet, qui offre dans tous leurs détails les notions que la science a pu jusqu'à présent se former sur la nature et les effets de la foudre. Il a rassemblé d'innombrables faits classés sous divers

chapitres, de manière à jeter, sur chacun des points de la question, la plus grande lumière possible. C'est un traité destiné à populariser la science, et s'il ne donne pas la solution du problème difficile qu'offrent les innombrables phénomènes de la foudre, du moins il expose avec beaucoup de lucidité tous les documens qui peuvent faciliter les recherches, et il les classe de la manière la plus propre à fournir des inductions pour en découvrir la cause. On ne peut qu'admirer la réserve avec laquelle M. Arago s'abstient de trancher les questions scientifiques; jamais son langage n'est pédant ni prétentieux; il semble étudier avec ses lecteurs plutôt que leur imposer ses théories et ses vues. Tout en combattant avec force les préjugés partout où il les rencontre sur sa route, il ne cache point l'impuissance où est encore la science d'expliquer la plupart des prodiges de la nature. Jamais il n'abuse de l'autorité de son nom, quelque grande qu'elle soit, et les notions qu'il présente se gravent d'autant plus facilement dans la mémoire qu'elles résultent des faits et découlent de raisonnemens clairs et faciles à saisir. Sa notice sur le tonnerre contribuera sans doute à dissiper bien des vaines terreurs, de dangereuses superstitions, des erreurs encore assez généralement répandues. Il ne nie pas les accidens occasionés par la foudre, mais il prouve qu'ils ne sont pas plus communs que ceux dus à tant d'autres causes que nous affrontons chaque jour sans la moindre crainte. Il donne de sages conseils et explique les moyens préventifs que la science fournit. C'est un bel exemple à suivre que celui donné ainsi par l'un des premiers savans de notre époque, qui, avec un rare désintéressement, contribue à doubler la valeur de l'annuaire du bureau des longitudes et à faire arriver par ce moyen jusque dans les plus modestes bibliothèques des traités scientifiques du plus haut mérite.

---

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN.

# Revue Critique

# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Novembre 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

**BERTRAND DE BORN**; par *Mary Lafon*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **INÈZ**; par *Callixte Werner*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE BATARD**; par *Jules Lacroix*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LA CLOCHE DU TRÉPASSÉ**; par le baron de *Lamothe-Langon*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **SORTIR D'UN RÊVE**; par *Eugène de Mirecourt*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

« Les passions violentes de Bertrand de Born, dit M. Sismondi, eurent la plus haute influence sur la destinée de la » famille royale d'Angleterre. Le plus bouillant, le plus impétueux des chevaliers français, ne respirant que la guerre, » excitant, enflammant les passions de ses voisins pour les » entraîner dans les combats, il troubla par ses armes les provinces de Guyenne pendant toute la seconde moitié du » douzième siècle. » Cette citation de l'historien genevois et quelques autres empruntées à M. Raynouard, Aug. Thierry et Villemain sont les passages les plus remarquables que contiennent ces deux volumes; et, quoi qu'en dise l'auteur, ils peignent le personnage beaucoup mieux que son gros livre. En effet celui-ci est une de ces compositions moitié historiques, moitié romanesques, qui ont la prétention de décrire le moyen-âge et de faire force *couleur locale* à grand renfort de tournures et de termes vieillis. Un seigneur s'y nomme un *seinhor;* un troubadour, un *trobador;* un jeune homme, un *donzel;* un écuyer, un *escudier;* on y trouve *l'albergaria* au lieu de l'auberge, des *soudadiers* pour des soldats, un loup *raubador* pour un loup ravisseur, un *caslur* pour je ne sais quoi, en sorte que M. Mary Lafon eût bien fait d'ajouter à son roman un glossaire à l'usage des lecteurs. Du reste, c'est un récit qui offre peu d'intérêt, beaucoup d'invraisemblance et n'annonce qu'une connaissance fort superficielle des mœurs

du temps qu'il veut retracer. La plupart de nos romanciers, ceux surtout qui prétendent aborder le genre historique, en agissent avec leurs personnages, comme fait un directeur de théâtre qui affuble tour-à-tour ses comparses de costumes turcs, grecs, romains, arabes ou chinois, sans pouvoir réussir à autre chose qu'à leur donner une tournure assez gauche et assez grotesque qui contraste avec tous leurs gestes et leurs paroles.

— Le roman d'*Inez* est bien langoureux, bien sombre, bien terrible. Il y a des amours tendres, des jalousies violentes, des meurtres nombreux, le tout dans un style assez prétentieux et offrant fort peu d'intérêt.

— Dans le Batard on retrouve ce monde exceptionnel, passionné, au milieu duquel M. J. Lacroix aime à conduire ses lecteurs. Le meurtre et la séduction s'y présentent dès les premières pages sous les couleurs les plus sombres, et à la fin du roman le lecteur a fort à faire pour récapituler tous les cadavres qu'il laisse étendus sur la scène. Cette exagération est un terrible écueil pour le talent de l'auteur. Avec son style et son habileté à captiver l'intérêt, à nouer et dénouer une intrigue, M. J. Lacroix pourrait certainement aspirer à prendre place parmi nos meilleurs romanciers, s'il était moins prodigue de sang et de passions monstrueuses. Mais c'est bien le plus grand broyeur de rouge qu'il soit possible de trouver, et malgré la réaction qui s'opère depuis quelque temps dans la littérature, il persiste à suivre sa route où il finira par s'avancer tout seul au milieu de ses cadavres. Voici en peu de mots l'analyse du *Bâtard*. Sir Lionel séduit la femme de son ami et bienfaiteur. Celui-ci, ayant découvert l'intrigue, veut les tuer tous deux, mais il blesse seulement sa femme et il est tué lui-même par l'amant qui après ce bel exploit se sauve au-delà des mers. Bien des années s'écoulent, et lorsque Lionel revient en Angleterre accompagné de sa fille, le hasard lui fait rencontrer Léopold, le fruit de son amour adultérin avec la femme de son ami. Léopold est un mauvais sujet livré à toute la fougue de ses passions. A la suite d'une orgie il parie de séduire la fille de sir Lionel, et profitant des circonstances qui le rapprochent de cette famille, il enlève ainsi sa propre sœur pour laquelle il éprouve un violent amour.

Enfin tout se découvre et Léopold désespéré se brise le crâne contre un mur. J'omets maints détails dignes du reste, tels qu'un duel où Léopold tue son adversaire qui refusait le combat, plusieurs scènes avec des watchmen dont quelques-uns sont plus ou moins grièvement blessés etc. etc.

En tête et à la fin de ce roman se trouvent deux pièces justificatives, savoir une préface et une lettre dans lesquelles

l'auteur prend la défense de ses romans et de leurs titres contre les critiques dont ils sont l'objet. Il cherche surtout à prouver que son but est toujours moral, quels que soient les moyens qu'il emploie pour l'atteindre. Mais cela ne le justifie point d'avoir sans cesse recours à tout ce qui peut causer les émotions les plus violentes, de se plaire à n'offrir que des tableaux déchirans, souillés de sang et de fange. Ce sont de tristes ressources pour exciter l'intérêt, et son talent semble devoir l'en dispenser. Du reste, le *Bâtard* a l'avantage d'être fort court; que l'on ne s'effraie pas en voyant deux volumes qui ont l'apparence d'être assez gros. Ce n'est qu'à grand renfort de papier blanc, d'alinéas et de toutes les ruses du métier que l'éditeur est parvenu à étirer ainsi la matière de 160 à 180 pages tout au plus, et à pouvoir vendre 15 fr. ce qui devrait coûter 4 ou 5 fr. Ce phénomène explique pourquoi la librairie française est ruinée par la contre-façon. Le libraire belge donnant pour 3 fr. ce qui se vend 15 à Paris, son édition est toujours préférée, quelque mauvaise qu'elle soit, tandis que, si la différence n'était que d'un franc ou deux, l'édition originale obtiendrait, sans aucun doute, la préférence. — L'infatigable baron de Lamothe-Langon continue à pondre des volumes avec une rapidité telle qu'on ne sait vraiment pas où il prend le temps de les écrire. Histoire, mémoires, souvenirs, poésies, romans de mœurs, romans historiques, romans chevaleresques, tous les genres lui sont bons, sa plume se prête à tout; vous n'avez qu'à commander, vous serez servis à la minute. Aujourd'hui c'est un roman mystérieux qu'il nous donne en style moyen-âge. La *Cloche du trépassé* fera frissonner de joie les amateurs de fantômes, de revenans, de légendes superstitieuses, pourvu toutefois qu'ils n'aient pas un goût trop difficile et qu'ils n'aillent pas s'attendre à trouver dans une production semblable quelque mérite littéraire.

— *Sortir d'un rêve!* quelle fantaisie d'inscrire en tête d'un livre un pareil titre, qui d'abord ne signifie rien et de plus pourra donner à maint lecteur l'envie de dire à l'auteur : Que n'y restiez-vous? ce n'était pas la peine d'en sortir pour publier un roman aussi médiocre. Cependant l'idée qui a inspiré M. Eugène de Mirecourt était heureuse et féconde. Il voulait mettre un jeune homme pur et religieux aux prises avec la corruption parisienne. Son héros, élevé en province dans les principes d'une pieuse austérité, trouve en lui-même assez de force pour résister aux grossières tentations de la vie d'étudiant; mais il succombe à la séduction d'une femme du grand monde. Ce simple canevas sert de texte à de longues déclamations contre la moderne Babylone, dont le moindre

défaut est de n'être point du tout amusantes, et d'offrir une foule de lieux communs. Avec les meilleures intentions du monde, l'auteur est tombé dans deux défauts qui lui font manquer son but; il présente la morale sous une forme ennuyeuse et la confond avec la dévotion, avec laquelle, sans doute, elle peut s'allier, mais dont elle n'est point inséparable.

---

**UNE PASSION ENTRE ÉPOUX**; par M^me^ *Bonnejoy-Pérignon*. — Paris, chez Berlandier, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Voici un sujet assez nouveau pour un roman, car la plupart des écrivains s'attachent plutôt à nous offrir le contraire dans leurs œuvres d'imagination, au point que l'on en est venu, dans un certain monde, à regarder comme fort ridicule un homme qui aime sa femme, une femme amoureuse de son mari. On a généralement l'habitude de considérer l'hymen comme l'éteignoir de l'amour. Vivre avec une maîtresse et continuer cependant à l'aimer, est une chose très-reçue; mais adorer une femme légitime, c'est de très-mauvais ton. Madame Bonnejoy-Pérignon en a jugé sans doute autrement, et soit qu'elle ait exprimé ainsi une conviction réelle, ou qu'elle ait seulement été tentée par la nouveauté du sujet, elle a eu grandement raison de vouloir sortir de la voie battue et rebattue des mauvais ménages, des femmes sacrifiées et des maris trompés. C'est une tentative heureuse, quoique peut-être l'auteur n'ait pas su en tirer tout le parti possible et se soit laissé retomber dans l'ornière commune en ayant recours à des moyens peu vraisemblables et fort étranges pour exciter l'intérêt. Si l'amour unit les époux dont elle nous retrace l'histoire, ils n'en sont guère plus heureux; au contraire, mieux vaudrait pour eux la plus complète indifférence.

Don Alvar, après avoir vu mourir une jeune femme qu'il avait séduite et qu'il était sur le point d'épouser contre le gré de sa famille, est en quelque sorte contraint par son père de contracter un autre mariage pour ne pas laisser périr son nom. Dans sa douleur, il a juré de ne jamais accorder son amour à une autre femme que celle qu'il a perdue si malheureusement, et en se soumettant aux ordres de son père, il se promet bien que ce mariage ne sera qu'illusoire, et que jamais aucune relation intime n'existera entre lui et la femme qu'on lui impose. Mais celle-ci éprouve bientôt un violent amour pour Alvar, dont la froideur la rend très-malheureuse. Maria est une jeune femme belle et séduisante, dont les

charmes ont inspiré la passion la plus vive à un seigneur qui, fort irrité de se voir préférer Alvar, forme le projet d'obtenir par la violence, ce qu'on a refusé à sa tendresse suppliante. Une nuit que, loin de son époux indifférent, Maria jouissait d'un moment de repos après avoir passé bien des heures à gémir sur son sort, ce seigneur parvient à s'introduire auprès d'elle et à assouvir ses désirs infâmes. Maria se réveille dans ses bras et ne retrouve sa raison que pour pleurer sa honte. Dès-lors c'est en vain qu'Alvar, vaincu enfin par ses charmes, veut oublier son serment et partager son amour : une barrière s'élève entr'eux, qui fait de cet amour même un sujet de malheur qui n'a de terme que dans la mort. C'est une triste péripétie qui ne tient point ce que semblait promettre le titre de ce roman. L'auteur a peut-être trop consulté le goût actuel, qui semble ne pouvoir être excité que par les incidens les plus extraordinaires, si, du moins, on en juge par les auteurs à la mode; mais le public paraissant aimer ce genre d'émotions, on comprend que les auteurs y aient recours, car ils y trouvent de leur côté le moyen de faire ressortir leur talent de style et toutes les ressources de l'imagination.

---

AVENTURES DE VICTOR AUGEROL, racontées par lui-même, recueillies et mises en ordre par *Altaroche*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ce roman prétend réunir deux conditions rares aujourd'hui, être gai sans trop de licence et se montrer moral dans son but. Ce qui est encore plus rare, il se propose pour but de défendre la sainteté du mariage et de montrer quelle triste existence attend ceux qui se jouent de la vertu des femmes et de l'honneur des maris. En un mot, c'est l'histoire d'un roué qui finit par payer bien cher les désordres de sa jeunesse. C'est de la morale traitée à la parisienne sous la forme la plus légère. L'auteur, tout en se faisant moraliste, a craint de revêtir les dehors tristes et moroses, l'allure sévère, l'austérité repoussante qui accompagnent souvent les écrits de ce genre; il a cherché à éviter l'ennui ou le manque d'intérêt que beaucoup de gens prétendent en être inséparable. Il est vrai que, pour cela, il a fallu, avant d'arriver à la morale qui ne se trouve guère que dans la conclusion du roman, passer en revue toutes les fredaines de son héros, le suivre pas à pas dans sa carrière désordonnée, et par conséquent dérouler un tableau fort peu édifiant, s'approcher d'un autre

écueil qui est celui d'imiter certains livres dans lesquels, sous le prétexte d'offrir une leçon, de donner un avertissement, on étale d'abord complaisamment toutes les séductions du vice, tous les charmes de la volupté. Mais M. Altaroche s'est, jusqu'à un certain point, tenu en garde contre cet autre écueil; il s'interdit en général les descriptions licencieuses et les détails inutiles; tout en racontant les bonnes fortunes de Victor, il a toujours soin de tirer le rideau à propos, voulant parler à la raison et non point à l'imagination.

Victor Augerol est un de ces jeunes gens nombreux dans le monde, qui, sans être méchans, font le mal par faiblesse, et qui, entraînés par une première faute, ne trouvent plus la force nécessaire pour combattre la passion qui les maîtrise. La volonté est d'abord étouffée chez eux par la fougue de la jeunesse qui les emporte d'excès en excès; puis le caractère s'accoutume à céder devant l'habitude, et les dures leçons de l'expérience arrivent, alors qu'il est trop tard pour en profiter. L'auteur prend son héros à l'âge de la première communion. Une grisette se trouve malheureusement sur son chemin et lui fait oublier en un instant toutes les leçons du respectable curé qui lui tenait, en quelque sorte, lieu de père; car Victor, orphelin, ne dépend que d'un tuteur qui administre son bien. Cette première escapade est suivie de remords, et le bon curé, auquel le coupable en fait l'aveu, s'imagine tout réparer en forçant Victor à passer quinze jours auprès de lui. Mais après le premier moment de repentir, la passion réveillée prend le dessus, le jeune homme s'échappe, et une fois lancé ne s'arrête plus. Des femmes galantes, que sa jeunesse et ses écus intéressent à lui, se chargent d'achever son éducation, et bientôt il est jeté au milieu d'une complication d'intrigues, de séductions, d'adultères qui se succèdent avec rapidité. Ici les *Aventures de Victor Augerol* rappellent un peu ces trop fameuses esquisses des mœurs du XVIII[e] siècle, qui ont pris rang parmi les productions les plus déplorables de la littérature française; cependant, hâtons-nous de le dire, elles ne leur ressemblent que pour le fond, et M. Altaroche a scrupuleusement évité tout ce qui, dans la forme, pouvait leur donner un attrait dangereux et si contraire à son but. Son style léger et rapide se montre toujours chaste, et il ne se trouve pas dans son roman une seule de ces scènes dont nos écrivains du jour sont en général si prodigues.

Victor Augerol suit tout naturellement la pente sur laquelle il s'est placé. Après les égaremens du jeune homme passionné et abandonné à lui-même, viennent les vices du roué qui se plaît à chercher le scandale, à porter la désolation dans les

familles, à corrompre des femmes, à séduire des jeunes filles. Quelques années s'écoulent ainsi, puis à peine arrivé à l'âge d'homme, Victor, dégoûté de cette vie aventureuse, blasé sur toutes les jouissances, obéré dans sa fortune, perdu dans l'opinion, se voit réduit à faire ce qu'on appelle une fin, à sacrifier le reste de sa carrière pour racheter ses désordres passés, en épousant une dot dans la personne acariâtre d'une vieille fille ridicule qui lui impose le joug le plus lourd et le plus insupportable. Tel est le résultat d'une existence ainsi dilapidée : quand la passion dont on est l'esclave commence à se refroidir, l'esprit n'a point de ressources, le cœur est un désert et ce monde n'apparaît plus que sous les plus tristes couleurs. Quel sort différent de celui du jeune homme qui a su garder son cœur pur, lutter contre ses passions, et se choisir une compagne qui mérite tout son amour, pour partager avec lui les chances diverses de cette vie.

Une grande simplicité et beaucoup de naturel, telles sont les principales qualités qui distinguent M. Altaroche, et nous promettent en lui un romancier supérieur à la plupart de ceux que nous avons maintenant. Quelques chapitres de son roman sont fort remarquables sous ce rapport et rappellent parfois le talent si frais et si naïf du conteur suisse Zschokke. Malheureusement il ne possède pas encore le tact parfait et le goût exquis de ce dernier.

---

**UN DIAMANT A DIX FACETTES** ; par MM. *Paul de Kock* et *Frédéric Soulié*, etc., etc. — Paris, 1839, 2 vol. in-8, 15 fr.

Un diamant, c'est beaucoup dire, et l'éditeur eût mieux fait de ne pas adopter un titre aussi ambitieux. Son diamant est tout au plus un cristal factice dont les dix facettes ne brillent même point toutes également. C'est une réunion de nouvelles, dues, pour la plupart, à la plume jusqu'ici encore peu célèbre de M. Suau de Varennes. MM. Paul de Kock et Frédéric Soulié, dont les noms et les portraits figurent en tête des volumes, n'y ont pris part chacun que pour un seul petit conte ; aussi l'un d'eux a-t-il réclamé dans les journaux contre les annonces de l'éditeur, qui semblent l'indiquer comme l'auteur principal. Il est très-vrai, qu'au contraire, il n'a fourni que l'une des moindres facettes du diamant ; mais les lecteurs n'auront pas à se plaindre de ce moyen employé pour les allécher, car plusieurs des nouvelles de M. Suau offrent un intérêt remarquable. Dans la disette de nouveautés

qui règne depuis quelque temps, les cabinets de lecture seront heureux d'avoir ces deux volumes pour faire prendre patience à leurs habitués, en attendant les nombreuses publications qui nous sont promises pour cet hiver.

---

**VIE DE RICHARD NERVIL**; par M. *Christ-Chardon*, de Gravigny. — Paris, chez Delloye, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Ceci est un roman ou bien peut-être un récit emprunté à la vie réelle qui sert de cadre à l'auteur pour y enserrer une foule de réflexions et d'observations sur maints sujets divers. En un mot la forme du roman est comme une espèce de passeport pour arriver jusqu'à cette partie du public qui n'aime que les lectures frivoles, et s'imagine qu'un livre scientifique est toujours nécessairement ennuyeux. On ne saurait qu'approuver ce moyen qui peut servir à populariser maintes notions utiles. Il est vrai qu'alors le roman n'est plus l'objet principal de l'écrivain ; l'imagination ne joue plus qu'un rôle accessoire et le travail littéraire se trouve souvent sacrifié au but scientifique ou moral.

La *vie de Richard Nervil* ne doit donc pas être jugée trop sévèrement comme œuvre d'imagination. Dans cette esquisse biographique qui ne manque pas d'intérêt et qui offre surtout un caractère de vérité assez marqué, l'auteur a voulu peindre la suite des désordres et des crimes que peut entraîner après elle une première faute pour un homme qui n'a pas reçu une bonne éducation morale, dans le cœur duquel les principes de la vertu n'ont pas été inculqués d'une manière sûre et durable. Une pareille biographie est plus ou moins celle de beaucoup de jeunes gens qui, ne sachant point maîtriser les premiers écarts de leurs passions, en deviennent bientôt les esclaves et sont entraînés par elles à leur perte.

Richard de Nervil débute par ravir brutalement l'honneur d'une jeune fille qu'il n'a point l'intention de prendre pour sa femme. Le père de celle-ci, ancien militaire, provoque Richard, qui le tue d'un coup d'épée dans une rencontre, sans témoins au milieu d'une forêt. Après ce bel exploit Richard quitte son village natal pour venir à Paris échapper à la fois aux soupçons en s'éloignant de la famille offensée, et aux remords en se livrant à tous les plaisirs de la grande ville. Une fois lancé sur la pente du crime on ne s'arrête guère ; aussi Richard, après avoir dissipé la plus grande partie de son bien, ne tarde pas à recourir à des moyens peu

licites pour refaire sa fortune ou plutôt pour se procurer l'argent nécessaire à ses goûts déréglés. Engagé dans une entreprise de contrebande, il se voit arrêté, jugé et condamné à une forte amende avec prison. Sa peine subie, l'état militaire lui paraît la seule ressource qui lui reste pour se réhabiliter. C'était l'année de l'expédition de Napoléon en Espagne ; il part, rejoint l'armée, s'y fait admettre, et il semble qu'une nouvelle vie va commencer pour lui. Mais parmi les fournisseurs de l'armée il retrouve l'homme qui l'avait poussé à s'occuper de contrebande et qui, plus adroit que lui, ne s'était pas exposé à être pris. En temps de guerre les fournisseurs qui ne sont pas d'honnêtes gens taillent en plein drap, comme on dit, et leurs opérations, ne pouvant plus être soumises à un contrôle bien régulier, deviennent aisément un véritable pillage organisé à leur profit. Aussi Richard fut-il de nouveau entraîné par son ancien associé qui le mit encore de moitié dans ses brigandages. Cependant, à côté de sa profonde immoralité, notre héros est brave, et il trouve moyen de se faire remarquer de l'Empereur, qui lui accorde les épaulettes de lieutenant. En cette qualité il fait la campagne de Russie, dans laquelle son avidité spéculatrice trouve amplement à se satisfaire ; mais quelques mois de paix suffisent pour lui faire manger en orgies de toute espèce tout ce qu'il possède, et pour gagner sa vie il devient tour-à-tour espion au service de Hollande, puis simple douanier sur la frontière belge, enfin il reprend son ancien métier de contrebandier, et traqué bientôt par la police, il quitte cette contrée et revient misérable mendier dans la vallée qui l'a vu naître riche, doté d'un brillant avenir, et qui le voit mourir écrasé sur la grande route entre deux voitures auxquelles il tendait une main suppliante en se préparant à tout oser s'il se voyait repoussé.

Cette histoire est racontée simplement, sans recherche de style, sans exagération prétentieuse. Mais l'auteur a dans sa manière d'écrire une allure assez originale. Chaque fois qu'un incident de son récit prête aux digressions, il s'y livre avec une complaisance très-grande. Qu'un nom d'homme ou de lieu se présente, et aussitôt il a quelque anecdote toute prête à vous conter. Chaque village normand qu'il est appelé à nommer, car c'est en Normandie que se passe la scène, est accompagné d'un aperçu sur son état passé et présent ; à propos d'un accident de voiture, il disserte avec beaucoup de sagacité sur l'entretien des routes et la nécessité d'y veiller sans cesse ; à propos de l'état de douanier et de celui de contrebandier exercés tour-à-tour par son héros, il traite en peu de mots la question de la liberté du commerce ; la guerre d'Espagne lui fournit l'occasion de parler d'intervention, et

l'expédition de Russie celle de louer le patriotisme qui dès que le pays est en danger ne connaît plus qu'un devoir, celui de combattre l'ennemi par tous les moyens possibles. Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les points qui sont l'objet des réflexions judicieuses de M. Christ-Chardon ; mais ce qui frappera sans doute le plus, c'est son opinion sur Napoléon. Il faut encore aujourd'hui un certain courage pour oser secouer le joug de la mode, de l'engouement à l'égard de l'Empire et de sa brillante gloire militaire, pour oser dire que Napoléon fut surtout et avant tout un ambitieux qui sacrifia la France et les Français à sa propre élévation, qui refoula pour long-temps la liberté en établissant le despotisme du sabre, le plus détestable de tous. Certes, il fut un grand capitaine et l'on ne saurait nier la supériorité de son génie, mais Dieu nous garde de ces génies-là! Ils éblouissent, ils aveuglent la foule, et, l'entraînant après eux, lui font bientôt tout oublier, jusqu'au sentiment du juste et de l'injuste. L'auteur de Richard Nervil porte sur l'Empereur un jugement qui, en partie du moins, sera probablement celui de l'histoire.

---

**HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS XVI** pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la révolution française; par *Joseph Droz*, membre de l'Académie française, etc. — Paris, 1839, 2 vol. in-8, 15 fr.

En voyant ce titre, on se demande s'il y avait encore possibilité sous Louis XVI de prévenir la révolution, et si, lorsque l'explosion a éclaté, le plus grand génie n'eût pas échoué dans la tentative de la diriger et de la modérer. Sans doute bien des fautes ont été commises par les ministères qui se sont succédé sous la volonté incertaine d'un roi faible, prince médiocre qui semblait fait pour l'existence obscure d'un simple bourgeois bien plutôt que pour occuper un trône. Mais c'est dans les règnes précédens, c'est dans le despotisme de Louis XIV, dans les désordres de la Régence, dans la corruption de Louis XV qu'il faut chercher les véritables causes d'une révolution dont le malheureux Louis XVI fut la victime innocente. Faiblesse de caractère et incapacité sont les seuls reproches qu'on puisse adresser à ce dernier, dont les vertus douces et modestes ne furent point à la hauteur de sa position. En ne sachant pas adopter une ligne de conduite droite et ferme, il hâta sans doute la marche de la révolution; mais il paraît bien peu probable qu'il fût possible alors d'en arrê-

ter le cours, et les digues opposées au torrent n'auraient pu que retarder de quelques années l'inondation sans en diminuer les ravages. Quand après des siècles de servitude un peuple secoue le joug et passe subitement à un état d'entière liberté, il a soif de vengeance et c'est en vain qu'on prétendrait l'empêcher de s'y livrer. Les révolutions ne se laissent guère diriger; elles sont ou prévenues par la marche lente et graduelle du progrès que rien n'arrête, ou étouffées par la force. Mais comment prévenir la révolution française après avoir laissé les philosophes du XVIII^e siècle répandre partout des idées d'émancipation, miner dans leurs bases les institutions monarchiques et pousser les esprits à la révolte? Sans doute, il eût été fort désirable que des hommes sages et modérés, véritables amis de la liberté, s'emparassent du mouvement; mais pour cela il aurait fallu qu'ils trouvassent de l'appui dans la nation. Or ils étaient en trop petit nombre, et le peuple ignorant est toujours porté à suivre de préférence les hommes exaltés, passionnés, qui flattent ses penchans et ses mœurs un peu barbares. Quand la raison domine, il n'y a pas de révolution, et une fois que celle-ci éclate la passion seule peut se faire écouter; les masses ne s'enthousiasment guère pour le bon sens que lorsqu'elles sont arrivées à un degré avancé de civilisation qui leur permet de comprendre leurs véritables intérêts, et alors les institutions se modifient successivement sans secousse ni perturbation.

L'ouvrage de M. Droz offre du reste lui-même la preuve de ce que nous venons de dire. L'auteur signale avec beaucoup de sagacité les fautes commises, mais il n'indique point quels étaient les moyens de les éviter. Il y a dans la marche des événemens un enchaînement contre lequel notre volonté ne peut rien. Une situation politique est le résultat de circonstances antérieures qu'il faut accepter bon gré mal gré. Les grands génies capables de s'emparer de leur époque et de la dominer complètement sont de bien rares phénomènes; encore la plupart de ceux que l'histoire nous offre n'ont-ils exercé cette puissance qu'aux dépens de la liberté. Un second Louis XIV aurait peut-être réussi à arrêter l'élan révolutionnaire, comme le premier avait étouffé la réforme religieuse en appelant à son aide toutes les ressources du despotisme le plus absolu; mais cela eût coûté à la France non moins de sang que les excès révolutionnaires, et ceux-ci retardés d'un demi-siècle, peut-être, n'en auraient été que plus terribles. Cet unique moyen que la cour aurait bien voulu essayer, fut rejeté par Louis XVI; M. Droz en rend avec raison hommage au bon cœur de ce monarque dont les sentimens étaient réellement généreux et qui sut avoir le courage de résister aux

perfides conseils de ses courtisans. Heureux s'il avait su de même empêcher l'intrigue de s'agiter autour de lui et de surprendre sa propre volonté ! Mais trop souvent le choix de ses conseillers fut dicté par des motifs tout autres que les intérêts du pays. Parmi les ministres qui se succédèrent sous son règne, quelques-uns seulement furent dignes de sa confiance, et jamais on ne leur laissa le temps nécessaire pour accomplir leurs utiles projets.

M. Droz les passe tous en revue et les juge avec une haute impartialité d'après leurs actes et leur conduite. Il s'arrête en particulier sur Necker, qui a été apprécié de manières si différentes et presque toujours si passionnées par tous les historiens de la révolution. Il distingue en lui le financier habile, probe et désintéressé, de l'homme d'état médiocre et indécis. Il accorde de justes éloges à tout ce qu'il tenta pour rétablir le crédit, à la noblesse de ses sacrifices personnels, à son dévouement et à son activité infatigable. Mais il lui reproche sévèrement d'avoir accepté un rôle politique qu'il était incapable de remplir ; il le blâme de s'être trouvé tellement au-dessous des circonstances. Cette double appréciation paraît être fort exacte ; mais est-ce bien Necker qui est coupable de s'être fait homme politique, ou ne peut-on pas plutôt en accuser la manie trop commune en France d'exiger l'universalité d'aptitude et de s'imaginer qu'un homme supérieur dans une spécialité quelconque doit l'être également dans toutes les autres? Le financier s'étant concilié l'approbation générale par ses vues sages et lucides, par ses mesures promptes et efficaces, l'enthousiasme populaire le força en quelque sorte de sortir de sa spécialité, et les fumées de l'amour-propre lui tournèrent un peu la tête, lorsqu'il se vit désigné par l'opinion publique comme le seul ministre qui pût faire le bonheur du pays. Mais sa conduite lors de son renvoi le 12 juillet, doit le faire absoudre. Il fit bien voir alors que l'ambition du pouvoir ne l'aveuglait pas. Oubliant la force que lui donnait une popularité sans rivale, il partit dès que l'ordre du roi lui parvint, sans bruit, sans hésitation, et laissant deux millions de sa fortune engagés comme caution d'achats de grains pour le compte du gouvernement.

Parmi les hommes d'état combien trouverait-on d'exemples d'un pareil désintéressement? Si la moralité de Necker avait eu un plus grand nombre d'imitateurs, elle eût peut-être été plus utile encore que de l'habileté et plus efficace pour mettre un frein au débordement révolutionnaire. Malheureusement au contraire, la corruption régnait en général, et Mirabeau peut nous offrir un des types de la société française, telle que l'avaient faite les trois règnes précédens. M. Droz

professe une vive admiration pour ce génie de la tribune, dont l'éloquence était sans doute puissante, mais dont les désordres ne pouvaient qu'avoir une pernicieuse influence. Il semble oublier un peu trop que la conscience politique est non moins précieuse que le talent, qui sans elle devient un don funeste. Or la mémoire de Mirabeau n'est pas bien pure à cet égard, et ses passions fougueuses devaient en effet le rendre accessible aux séductions de tout genre.

Lafayette est fort bien peint par M. Droz, et il dit sur lui un mot spirituel et vrai; c'est que son plus grand tort fut de ne jamais savoir bien distinguer la monarchie de la république et de prendre toujours les Français pour des Américains.

*L'histoire du règne de Louis XVI* s'arrête au moment où l'assemblée Constituante rejette le premier projet de constitution qui renfermait les vues des hommes les plus éclairés et les plus modérés. Nous terminerons cet article en citant le fragment suivant qui offre un résumé rapide de cette première période révolutionnaire :

« Que de fautes commises en peu de mois! A qui l'impartiale histoire pourra-t-elle, dans ce conflit, faire grâce? Louis XVI et ses conseillers ne savent ni prendre l'initiative à l'ouverture des états généraux, ni réparer ce tort lorsqu'ils voient que les ordres ne parviennent pas à s'entendre; ils tiennent enfin une séance royale, et leur impéritie achève d'y flétrir la couronne. Des membres de la noblesse et du clergé, égoïstes, injustes, irritent ce peuple qu'ils auraient dû protéger, et semblent vouloir suppléer par la déraison à la force. Les courtisans s'effraient d'un moment de calme produit par la réunion des ordres; ils appellent les troupes; et le résultat de leurs machinations est de donner des forces à la populace contre les hommes éclairés, aux assassins contre les amis des lois. Les députés du tiers préparent les violences par leur usurpation; et les factieux, en les attaquant, peuvent dire qu'ils les imitent. Le tiers état s'enivre de ses succès; et comme les parvenus, il montre insolence, dureté et sottise.

» Lorsque, après les fautes des ministres, des premiers ordres et de la cour, l'assemblée nationale s'emparait de tous les pouvoirs, elle s'imposait l'obligation de rétablir la tranquillité et de nous donner des lois. Cette assemblée n'osa pas réprimer le désordre, et les passions déchaînées ne lui permirent pas de faire des lois durables. Cependant, un grand nombre de ses membres avaient du désintéressement, de la droiture; la majorité, dans son sein comme en France, voulait avec sincérité le bien public. Mais la plupart des députés n'avaient que des idées vagues ou des notions fausses sur les

plus graves questions politiques. On a beaucoup parlé des lumières de l'assemblée constituante ; oui, un grand nombre de ceux qui la composaient, avaient des connaissances approfondies sur les sujets qu'ils avaient étudiés. Cette assemblée porta l'examen sur une multitude de branches particulières de l'administration et de la législation ; elle s'était imposé la tâche immense de les modifier presque toutes ; et les connaissances spéciales ne lui manquèrent pour aucun genre de détails. Malheureusement, les véritables lumières politiques étaient fort rares ; où la plupart des députés les auraient-ils puisées ? Ils avaient pris, dans les livres, des théories abstraites ; et leur zèle même les disposait à l'erreur de croire que les lois les plus libres sont celles qui garantissent le mieux la liberté. Le calme aurait été nécessaire pour que la raison parvînt à se faire comprendre ; les troubles firent prédominer l'ignorance. La faiblesse fut intimidée par la fougue ; l'inexpérience ne crut pas au pouvoir que la déraison et le crime sont capables d'acquérir ; enfin, la soif de la popularité, plus funeste encore que la cupidité et l'ambition, acheva la défaite du parti sensé. L'assemblée, en rejetant le premier projet de constitution, fit voir aux esprits éclairés qu'on ne pouvait plus opposer une digue au torrent.

» Quelques hommes, à la tête desquels se placent Mounier, Malouet, Lally-Tollendal, Clermont-Tonnerre, obtiendront un éloge de la postérité, pour avoir, aux premiers jours de la révolution, présenté les idées législatives dont la France s'est rapprochée lorsque, après de longs orages, échappée aux fureurs de l'anarchie, au joug du despotisme, elle a de nouveau cherché la liberté. Certes, il y a de la gloire à devancer ainsi ses contemporains, à leur offrir les conseils de la modération, qui les dispenseraient des leçons du malheur. Combien nos destinées et celles de l'Europe auraient été différentes, si la France, en 1789, plus éclairée et moins aventureuse, eût adopté les vues de ces hommes, dont les factions lui firent dédaigner la sagesse et les lumières ! »

---

**SOUVENIRS HISTORIQUES** du capitaine Krettly, ancien trompette-major ; par *F. Grandin*. — Paris, chez Berlandier, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Nulle époque n'a tant enfanté de mémoires et de souvenirs que celle de l'Empire français. Chacun pense avoir joué un rôle important dans les grands événemens de cette courte

période et veut dire quelque chose de nouveau sur ces batailles qu'on a déjà si souvent racontées, sur cet Empereur qu'on à déjà exploité de mille façons. Il est vrai qu'aucun livre ne donne encore une appréciation bien juste et impartiale du despotisme militaire auquel Napoléon soumit la France. Mais ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut espérer l'impartialité sur un sujet pareil, ce n'est pas surtout des hommes qui ont suivi la fortune de l'habile guerrier qu'il faut l'attendre. Encore enivrés de cette gloire militaire qui tournait presque toutes les têtes, ils sont incapables de raisonner et de juger sainement les fautes du général, les usurpations tyranniques de l'Empereur. Pour eux Napoléon est un demi Dieu qu'ils adorent dans ses victoires, qu'ils plaignent dans sa chute et qu'ils regardent comme une victime de la trahison. A leurs yeux cet homme, qui envoyait chaque année des milliers de Français sur le champ de bataille comme des troupeaux à la boucherie, adorait la France et ne songeait qu'à son bonheur. Ils en font un héros magnanime, un modèle de générosité et de grandeur d'âme. La postérité aura de la peine à comprendre cet engouement; déjà même les générations nouvelles s'en étonnent, et tout en admirant la puissance de ce génie qui sut étouffer si bien la révolution, arrêter subitement la marche des idées, le considèrent plutôt avec effroi comme un fléau redoutable.

Mais les témoins de cette période de victoires et de conquêtes sont encore assez nombreux pour former un public qui recherche avec empressement tout ce qui la lui rappelle. Cela nous explique le succès qu'obtiennent presque tous les ouvrages qui parlent de Napoléon, qui renferment sur lui des anecdotes quelque puériles qu'elles soient. Les *souvenirs du capitaine Krettly* pourront être accueillis avec le même empressement que ceux publiés sous le nom de Marco de Saint-Hilaire. Ils offrent peut-être même plus d'authenticité, si l'on en croit du moins la préface de l'éditeur responsable qui parle du trompette-major comme de l'un de ses plus chers amis, et prétend n'avoir été en quelque sorte que son secrétaire. Ce sont également des épisodes de cette vie militaire qui était il y a une trentaine d'années la carrière obligatoire de presque tous les jeunes gens. Le trompette-major a tout l'enthousiasme d'un soldat de la vieille garde. Un mot, un geste, un signe favorable de l'Empereur suffit pour le rendre le plus heureux des hommes. Il regarde comme ses propres ennemis et comme les ennemis de son pays tous les peuples que l'ambitieux conquérant allait attaquer chez eux. En un mot c'est bien un de ces vieux grognards dont le courage et la résignation ont été entre les mains d'un habile capitaine des

instrumens de véritables prodiges militaires, mais qui, au milieu de notre époque pacifique, industrielle et constitutionnelle semblent être les ruines d'un autre âge bien éloigné de nous par ses idées et ses mœurs.

On conçoit sans peine le charme qu'ont les souvenirs pour de pareils hommes, qui trouvent la jeunesse actuelle presque indifférente pour les objets de leur admiration, et qui voient cette carrière militaire si belle, si enviée de leur temps, tombée aujourd'hui dans une sorte de discrédit dont elle ne se relève qu'à la condition d'être uniquement consacrée à la défense de la patrie, de son indépendance et de ses libertés. Il y a quelque chose de triste dans la position de ces anciens soldats qui après avoir consacré leurs plus belles années à ce qu'ils croyaient être le bonheur de leur pays, se voient maintenant délaissés dans l'oubli, souvent même dans la misère, parce qu'ils ont été toujours fidèles à leur cause, tandis que ceux qui furent volontairement les serviteurs du despotisme et qui ont su adroitement changer de maître selon les caprices de la fortune, regorgent de richesses et d'honneurs. Cette seule pensée doit suffire pour rendre le lecteur indulgent et pour réveiller dans son cœur la sympathie du malheur, à défaut de celle des opinions et de l'enthousiasme.

---

## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

---

**LA BIBLE**, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard; par *S. Cahen*, tom **IX**, 2ᵉ partie : *Fin d'Isaïe et commencement des Chroniques.* — Paris, 1838. 1 vol. in-8. Chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, au Marais, n° 21.

Après avoir rencontré bien des obstacles, suscité des critiques souvent injustes; attiré à l'auteur des reproches plus ou moins mal fondés, le travail de M. Cahen, continué avec une persévérance digne des plus grands éloges, finit par obtenir le succès qu'il mérite. A mesure qu'il avance, il excite toujours plus l'attention des savans et captive les suffrages de tous ceux que l'esprit de parti n'aveugle pas, que d'étroits scrupules de secte n'arrêtent pas dans leurs études sur la critique sacrée. Certes, tout homme impartial ne peut qu'applaudir à cette tentative de nous faire connaître les anciens livres des Hébreux sous leur véritable forme, avec leur poésie

élevée, mais rude et un peu barbare, avec leur allure originale qu'une traduction élégante ne peut qu'affaiblir et défigurer.

« Crie à gorge déployée, sans relâche, comme une trompette élève ta voix; annonce à mon peuple ses méfaits et à » la maison de Jacob ses péchés.

» Tous les jours ils font enquête sur moi; ils désirent la » connaissance de mon allure; comme un peuple qui a exercé » la justice, qui n'a point abandonné son Dieu, ils me demandent des jugemens d'équité, désirent l'approche des » juges.

» Pourquoi (disent-ils), jeûnons-nous, et tu ne le vois pas, » nous nous mortifions, et tu ne le sais pas? C'est qu'au jour » de votre jeûne vous vous occupez de vos affaires et vous » pressurez tous vos débiteurs.

» Certes! vous ne jeûnez que pour la dispute et les querelles, pour frapper d'un poing coupable; ne jeûnez pas » ainsi pour faire entendre au ciel votre voix.

» Cela est-ce un jeûne que je préfère, un jour où l'homme » se mortifie, pour qu'il courbe la tête comme un roseau et » qu'il s'étende sur un sac et sur de la cendre? C'est cela que » tu appelles jeûne et jour agréable à Jéhovah?

» Voici, c'est là un jeûne que je préfère : ouvrir les nœuds » de la méchanceté, détacher les liens de l'assujettissement, » renvoyer libres les opprimés et briser chaque joug.

» Certes! distribue ton pain à l'affamé, donne entrée dans » ta maison aux malheureux persécutés; quand tu vois quelqu'un qui est nu, couvre-le, et ne te dérobe pas à ton » proche parent.

» Alors ton bonheur poindra comme l'aurore, et ta plaie » guérira promptement; la vertu marchera devant toi, et la » gloire de Jéhovah te recueille.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Certes! la main de Jéhovah n'est pas devenue courte pour » délivrer, son oreille n'est point appesantie pour qu'il ne » puisse entendre; mais ce sont vos crimes qui sont une séparation entre vous et votre Dieu; vos péchés vous cachent » sa face pour qu'il ne vous exauce plus; car vos mains sont » souillées de sang et vos doigts de crimes; vos lèvres profèrent le mensonge, votre langue fait entendre l'iniquité.

» Nul ne réclame avec justice ni ne discute avec sincérité; » ils se confient en des vanités, et profèrent la fausseté; ils » sont gros de l'iniquité et enfantent l'injustice.

» Ils couvent des œufs de basilic et tissent des toiles d'araignée; celui qui mange de leurs œufs mourra, et qui les » brise écrase une vipère.

» Leurs toiles ne servent pas pour faire un vêtement, et ils » ne peuvent se couvrir de leurs œuvres ; leurs œuvres sont » des œuvres d'iniquité, et l'œuvre de la violence est dans » leurs mains. »

Cette citation, extraite d'Isaïe, peut faire apprécier le genre de style adopté par M. Cahen. On voit qu'il cherche à concilier les exigences d'une traduction littérale avec l'énergie qui est le caractère particulier des paroles du prophète. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que c'est un travail d'interprétation, encore plus qu'une œuvre littéraire, que le traducteur a l'intention d'offrir au public ; et sous ce point de vue, il ne néglige rien pour le rendre aussi complet qu'intéressant. Le volume que nous annonçons ici, et qui contient la fin d'*Isaïe* avec le commencement des *Chroniques*, renferme des notes nombreuses et plusieurs documens d'une grande importance, savoir : 1° *La préface d'Abrabanel à son commentaire sur Isaïe*, ouvrage d'un célèbre rabbin espagnol, qui offre, dit le traducteur, un spécimen de la dialectique théologique du temps, ainsi qu'une vue synoptique de l'ensemble des prophéties isaïques, et leur donne une unité, sinon rationnelle, du moins systématique, et, comme telle, favorable à la mémoire ;

2° *Le commentaire d'Abrabanel*, sur les chapitres 34 et 35 d'Isaïe ;

3° *Une note sur l'élection du peuple juif*, fragment fort curieux, comme spécimen des doctrines du judaïsme éclairé, de sa manière d'envisager le christianisme et de ses vœux pour l'avenir ;

4° *Une notice sur Rabbi Saadia Gaon*, et sa version arabe d'Isaïe, et sur une version persane manuscrite de la bibliothèque royale. Ce travail remarquable, par les savantes recherches qu'il a nécessitées, est dû à la plume de M. S. Munk, qui saisit cette occasion de rendre hommage à l'excellent esprit avec lequel M. Cahen dirige sa belle publication de la Bible. Saadia ben Joseph, qui vécut dans le commencement du x^e siècle, jouit d'une grande renommée comme grammairien, théologien et exégète. Ses écrits, dont la plupart sont perdus, l'avaient rendu célèbre non-seulement parmi les juifs, mais aussi parmi les musulmans, et plusieurs auteurs arabes en parlent avec éloge ;

5° Enfin un *Extrait du livre Dalalat al'-Hayirin de Mousa Ben-Maimoun*, sur les métaphores employées par Isaïe et par quelques autres prophètes. Le but de ce fragment, publié pour la première fois en arabe, avec la traduction française, est de prouver qu'il n'existe aucun passage dans l'Ecriture Sainte qui dise que le monde doive périr un jour ; à cette occasion, l'auteur explique toutes les métaphores des pro-

phètes, qui, prises à la lettre par le vulgaire, ont pu faire croire à la future destruction de l'univers.

---

**SERMON** d'actions de grâces prêché à Saint-Gervais, le 21 octobre 1838, par *B. Bouvier,* pasteur de l'Église de Genève. In-8. = **SERMON** d'actions de grâces prêché par *D. Munier*, pasteur de l'Église de Genève. In-8. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838.

Ces deux sermons d'actions de grâces ont été prêchés à l'occasion de la conclusion pacifique du dernier différend entre la Suisse et la France. Cette déplorable affaire a eu assez de retentissement; les journaux en ont beaucoup parlé. Mais le fait le plus remarquable, le seul véritablement digne d'être inscrit dans les annales de l'histoire est précisément celui dont on s'est le moins occupé. A peine les feuilles françaises ont-elles fait une légère mention du beau mouvement de patriotisme qui s'est emparé des cantons frontières, au moment où l'ordre du jour d'un général français menaçait de *venir châtier bientôt ces turbulens voisins*. Cependant c'était là un de ces traits bien rares aujourd'hui qui rappelle les vieilles vertus républicaines et prouve que la Suisse n'a pas oublié sa glorieuse origine. Cette ville de Genève où M. Alexandre Dumas et bien d'autres voyageurs n'ont su voir qu'un amas d'agioteurs de banque et de teneurs de livres, dont les habitans ont si souvent été désignés comme possédés uniquement de l'amour du lucre et de l'esprit d'avarice, Genève, ville de négoce et de fabrique, d'un jour à l'autre s'est métamorphosée en une place de guerre; chaque marchand, chaque commis, chaque ouvrier est devenu soldat; on a quitté les bureaux et les ateliers pour les remparts, et il n'y a plus eu dans toute cette population qu'un sentiment, qu'une pensée, celle de tout sacrifier à la défense de la patrie. La devise helvétique, *Un pour tous, tous pour un,* semblait inscrite sur tous les fronts, un courage calme mais serein animait tous les cœurs. Les hommes que leur âge dispensait du service avaient repris les armes et des jeunes gens de quinze à vingt ans s'étaient enrôlés avec enthousiasme au nombre de 500. Ce devait être certes un beau spectacle que celui de ces *enfans de Genève* commandés par des têtes grises. Vaud et Berne n'étaient pas restés en arrière de Genève, et en huit jours ces trois seuls cantons avaient mis environ 40,000 hommes sur pied. Pour la première fois la Suisse a eu l'occasion de montrer aux autres puissances qu'une armée permanente n'est pas indispensable pour la défense d'un pays, et les hommes qui parlaient de la conquête des cantons comme d'une simple promenade

militaire ont pu voir combien ils ignoraient les vrais périls d'une telle entreprise. Il a fallu reculer devant l'énergie Suisse et lui accorder pleine satisfaction. Les manifestations de joie qui ont suivi cette heureuse issue se comprennent aisément ; car la Suisse échappait aux malheurs de la guerre et avait puisé dans cette épreuve le sentiment de sa force basée sur l'union de ses citoyens. Un esprit religieux plein de grandeur et de noblesse a présidé à tout ce qui s'est passé soit au moment du danger soit après, et les deux sermons que nous annonçons ici en sont d'éloquens témoignages. Ils renferment l'un et l'autre le cri de la reconnaissance poussé vers le ciel, pour remercier Dieu de sa haute protection. L'un et l'autre font entendre l'accent d'un vrai patriotisme, mais on le trouvera plus énergique, d'une éloquence plus élevée peut-être dans celui de M. Munier, tandis que chez M. Bouvier il se présente sous une forme plus douce, plus onctueuse et en quelque sorte plus théologique. Le premier monte en chaire, inspiré par les vives émotions que lui a fait éprouver le beau spectacle dont il vient d'être témoin. Il n'a que des paroles d'actions de grâces, de joie et d'espérance. Le second se renfermant dans une sphère moins vaste, ne considérant ce qui s'est passé que du point de vue purement religieux, prend acte de cette délivrance comme d'un appel de Dieu aux âmes, comme d'un engagement contracté envers lui, et à ses paroles de reconnaissance sont mêlés de sévères avertissemens, d'austères leçons, de graves reproches. Ces deux discours diffèrent également par le style, mâle et plein de vigueur chez M. Munier, visant à l'onction et parfois un peu maniéré chez M. Bouvier. Du reste l'un et l'autre sont des morceaux fort remarquables qui prouvent que l'éloquence sacrée est toujours cultivée avec succès à Genève.

---

**HISTOIRE SAINTE**, Ancien et Nouveau Testament; par *Athanase Coquerel*, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. 1 gros vol. in-12 de 500 pages, 2 fr. 50 c.

Ce livre, rédigé sur un plan nouveau, et divisé en courts paragraphes numérotés, renferme un exposé complet du contenu de la Bible, disposé dans un ordre à la fois historique et méthodique. Chaque paragraphe est précédé d'un titre qui en indique le sujet. L'histoire sainte y est partagée en huit périodes : celles d'*Adam*, de *Noé*, d'*Abraham*, de *Moïse*, de *Salomon*, de *Cyrus*, l'*Évangile*, et l'*Église*.

Dans la VIIe période, celle de l'*Évangile*, la vie de Jésus-

Christ est racontée tout entière selon l'harmonie des quatre évangélistes, et toutes les circonstances en sont rapportées aux années de son ministère et aux voyages qu'il a faits en Judée. L'auteur a eu en vue non-seulement de faire un travail utile à la jeunesse, qui pût lui rendre plus facile l'étude intéressante des saintes Ecritures, mais encore d'offrir à toute personne pieuse une sorte de manuel pour la lecture de la Bible, donnant tous les détails et tous les développemens nécessaires à l'intelligence de ses diverses parties. Dans la huitième période, celle de l'*Église*, les Actes des Apôtres et les épîtres sont exposés selon l'ordre des commencemens du Christianisme dans les différens pays.

La date et la durée des périodes sont indiquées au commencement de chacune, selon les deux chronologies le plus généralement adoptées.

Toutes les principales prophéties qui ont annoncé le Sauveur sont données à leur place chronologique, et ensuite résumées en un seul tableau.

Les paragraphes historiques de chaque période sont entremêlés, selon que le sujet l'exige, de paragraphes distincts qui renferment sur la géographie de l'époque, sur les mœurs, les lois, les fêtes et les rites, les fonctions des prêtres, les sectes des Juifs, les édifices et monumens sacrés, toutes les explications nécessaires à l'intelligence des faits.

A la suite du récit des événemens rapportés dans un livre de l'Écriture, l'auteur a toujours inséré un paragraphe sur le livre même qui en donne les divisions réelles et indique son origine, sa date, ses caractères de vérité et d'authenticité.

Les livres sacrés non historiques, tels que les Psaumes, les Proverbes, les Livres des Prophètes et les Epitres des Apôtres, sont analysés à leur place chronologique, et chacun à part dans un paragraphe distinct.

Les paragraphes sur les livres de l'Ancien Testament sont terminés par un tableau des chapitres et versets qu'il convient de lire en famille et de faire étudier aux jeunes gens et aux jeunes personnes. L'ordre de lecture pour le Nouveau Testament est indiqué par l'ordre même des paragraphes.

Toute la partie *historique* est imprimée dans un caractère plus fort et peut se lire de suite.

Toute la partie *critique* est imprimée dans un caractère plus petit, et peut être étudiée à part; elle forme un traité élémentaire de critique sacrée.

Le volume se termine par les Tables nécessaires. Ce travail est d'ailleurs un livre de piété et d'étude qui ne soulève aucune discussion théologique. Ecrit avec une grande simplicité et à la portée de toutes les intelligences, nous ne craignons pas d'affirmer qu'aucun ouvrage existant dans notre

langue ne peut le remplacer pour les pasteurs et leurs catéchumènes, les instituteurs et leurs élèves, les mères de familles et leurs enfans.

---

**LA FAMILLE DE BÉTHANIE**, méditations sur la maladie, la mort et la résurrection de Lazare, rapportées au chapitre II de l'évangile selon S. Jean, suivies de notes exégétiques; par *L. Bonnet,* ministre de Jésus-Christ; 3e édit. — Paris, chez Risler, 1838. In-8, 3 fr. 50 c.

Le volume que nous annonçons ici a déjà obtenu un honorable succès puisque voici la 3e édition. Il appartient à un genre de publications que les lecteurs pieux accueillent toujours favorablement surtout lorsque le talent s'unit au zèle chez l'auteur. Ce sont des méditations sur un sujet qui touche à la vie habituelle, aux idées les plus ordinaires et qui s'adressent ainsi d'une manière plus directe à tout le monde, quoique plus particulièrement destinées à ceux qui sont malades et souffrans. Ainsi que le dit M. L. Bonnet dans sa préface :

« Soit que l'on s'adresse à l'intelligence, où à la conscience, » ou au cœur, il faut parler *à l'homme*, le prendre à partie, » l'entretenir de ce qui le concerne, l'intéresse, le touche. » Pour cela il faudrait que la prédication animée du souffle » de l'Esprit de Dieu, engendrée par la prière, prît naissance » au milieu même des circonstances où se meuvent ceux à » qui l'on s'adresse; que l'instruction du dimanche fût le ré- » sultat des expériences et des observations faites la semaine » dans un commerce intime et sympathique avec ses parois- » siens; là du moins où de tels rapports sont possibles, que » même les grandes et générales vérités de la foi, toujours » et partout les mêmes, fussent présentées, non en tableaux, » en spéculations, en systèmes, mais sous une forme qui ré- » ponde aux besoins présens, et, comme un remède actuel, » aux maux dont on vient de constater les symptômes.

» On ne saurait dire, en vivant ainsi dans ses auditeurs, » combien peu il faut de frais pour atteindre la conscience » ou le cœur, et combien cette action immédiate, vivante, in- » time, née de la vie, tient lieu du plus grand talent.

» Oh! si nous savions, comme Paul, le modèle des pas- » teurs, porter dans notre cœur les âmes qui nous sont con- » fiées, leur crier du fond de l'âme : « ô Corinthiens! vous » n'êtes point à l'étroit dans nos entrailles; » souffrir de leurs » maux, nous réjouir de leurs joies, pleurer de leurs larmes; » leur donner ce témoignage de profonde sympathie : « qui » de vous est affligé, que je n'en sois aussi affligé? qui de

» vous est scandalisé, que je n'en sois aussi comme brûlé? »

» Alors il suffirait souvent d'un mot, d'un seul mot de vé- » rité, dit sans art, sans apprêts, avec sincérité et simplicité » de cœur, pour trouver le chemin de l'âme et y répandre un » grain de cette semence incorruptible par laquelle Dieu la » régénère. »

Tels sont les excellens principes que l'auteur de ces méditations s'est efforcé de suivre. Il a pris pour épigraphe de son livre ces paroles de S. Jean : « Celui qui n'aime pas n'a point » connu Dieu, car Dieu est amour. » Il ne pouvait choisir un passage qui s'accordât mieux avec le sujet qu'il voulait traiter et qui offrît en même temps une aussi belle expression de cette charité qui est la base de tout le christianisme. Mais en considérant la résurrection de Lazare sous ce point de vue, M. Bonnet aurait dû consacrer moins de place aux preuves du fait matériel. Quand on s'adresse au cœur on peut négliger l'esprit, et ce n'est pas en raisonnant que l'on parvient le plus souvent à émouvoir. Il n'est d'ailleurs pas juste du tout de dire que l'esprit ne peut douter d'un fait de cette nature, et que si on rejette son authenticité c'est parce que le cœur refuse de croire aux nobles sentimens qui l'ont inspiré. Les miracles sont justement des actes opposés à l'ordre naturel des choses, et qui répugnent à notre raison, parce qu'elle ne peut absolument pas les comprendre. Ils appartiennent exclusivement à la foi; prétendre les faire rentrer dans le domaine du raisonnement, c'est vouloir l'impossible, et, par cela même, manquer le but que l'on se propose. L'exagération est un écueil contre lequel les théologiens se heurtent facilement, et c'est d'autant plus malheureux qu'ils repoussent ainsi une foule d'esprits très-disposés cependant à reconnaître la haute nécessité des sentimens religieux.

---

CHARLES LEFÈVRE, épisode de la vie d'un jeune homme; par *Andrew Reed;* trad. de l'anglais sur la 8e édition. — Paris, chez Risler; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. 2 vol. in-12, 5 fr.

Roman religieux, tel que les Anglais en font beaucoup, destiné à peindre en quelque sorte la vie de l'âme pendant son passage ici bas, ses luttes contre les servitudes du corps, ses faiblesses et ses triomphes. Une teinte pieuse et austère très-prononcée en forme le principal trait distinctif; les affaires de ce monde n'y jouent qu'un rôle très-secondaire; celles du ciel, la doctrine du péché originel, la rédemption et la grâce, sont les mobiles qui font agir les personnages, et les sujets qui

servent de textes à toutes leurs conversations. C'est le christianisme mis en action suivant les vues et les principes de l'auteur qui sont ceux de l'orthodoxie. M. Andrew Reed déclare que l'histoire de Ch. Lefèvre est de tous points vraie, que c'est un récit fondé sur des faits, et le traducteur en profite pour dire que ce n'est pas un roman qu'il publie. Mais roman ou histoire, peu importe, c'est toujours un récit destiné à appuyer une doctrine, et cette doctrine est contenue dans ces paroles de la préface : « Vois de quelle distance on peut re-
» venir à la croix du Sauveur! »

Charles Lefèvre a été élevé par sa mère dans les principes les plus religieux, et cette éducation pieuse semble d'abord avoir porté fruit, car il offre dans sa conduite tous les meilleurs exemples. Voué à l'instruction de la jeunesse, il s'y livre avec un saint zèle et se montre animé d'un excellent esprit. Mais Charles Lefèvre a un de ces caractères faibles qui cèdent volontiers à l'entraînement et qui abandonnés à eux-mêmes se lassent bientôt de la lutte, s'abandonnent insensiblement à leurs penchans, et quittent, sans en avoir précisément la volonté, cette voie que l'éducation leur avait indiquée comme la seule bonne, et que leur conscience ne tarde pas à leur reprocher de n'avoir pas su suivre jusqu'au bout. Charles se laisse séduire par des plaisirs et des dissipations contraires aux principes rigides et austères dans lesquels il a été élevé; il oublie pendant quelque temps l'œuvre de perfectionnement continuel qui doit être ici-bas la seule affaire de son âme; il se jette dans le tourbillon du monde; il paraît renoncer au ciel pour la terre. Ses vrais amis voient avec douleur son égarement et ils emploient tous les moyens pour l'en tirer, pour arracher le bandeau de ses yeux et faire de nouveau briller la lumière devant lui. Lefèvre résiste ou plutôt il ne trouve plus la force de secouer le joug de l'habitude, et tout en prenant maintes sages résolutions il retombe toujours. Il faut, pour réveiller son âme, des avertissemens plus sévères, les épreuves de l'affliction et de la souffrance. Enfin le repentir se fait jour et la voix de la religion retrouve son empire sur ce cœur qui a vainement cherché ailleurs le bonheur et la paix.

Tel est le canevas de ce simple récit entremêlé de réflexions pieuses, mais empreint d'une grande austérité et écrit dans un esprit religieux un peu exagéré. On y trouvera des descriptions assez bien faites, des détails intéressans, des incidens variés. Mais la discussion religieuse y occupe trop de place; dans un livre destiné aux jeunes gens il eût mieux valu peut-être laisser de côté certains points de doctrine qui n'ont guère d'attrait pour eux.

## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

---

**LE DROIT DES GENS**, ou principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains; par *Vatel*, tom. 3e, contenant *les Notes de M. S. Pinheiro-Ferreira*, ministre d'État honoraire, etc., etc. — Paris, chez Aillaud, 1838. In-8.

On a donné le nom de *droit des gens* à l'ensemble des règles générales qui, en dehors de toute législation particulière, régissent les rapports des hommes entr'eux, et forment ce que l'on appelle la loi naturelle. Ce *droit des gens* est celui auquel on a recours dans la plupart des relations internationales, comme offrant aux diverses parties des garanties qui ne se trouveraient peut-être point dans telle ou telle législation spéciale, dont les dispositions n'ont réellement force de loi que pour ceux qui l'ont ou qui sont censés l'avoir librement acceptée. L'ouvrage de Vatel en a été, depuis longtemps, en quelque sorte le code, et la haute renommée de ce publiciste fait autorité dans cette difficile matière. Cependant, depuis l'époque où il a vécu, les conditions politiques de la plupart des États ont subi de grands changemens. Le régime constitutionnel a remplacé chez plusieurs d'entr'eux celui de la monarchie absolue, et la libre discussion a permis aux graves questions qui se rattachent à ce sujet important de faire des progrès très-remarquables. C'est ce qui a suggéré à M. Pinheiro-Ferreira la pensée d'écrire ces notes destinées à mettre le droit des gens en harmonie avec l'état actuel des idées, à faire accorder ses principes avec ceux du droit constitutionnel.

Vatel ne pouvait raisonner que d'après les opinions généralement reçues de son temps. Sans doute, alors comme aujourd'hui, l'homme supérieur, élevé au-dessus de toutes les considérations secondaires des préjugés et des intérêts privés, devait, se renfermant dans le sanctuaire de la science, chercher avant tout la vérité et arriver par la force seule de la logique aux mêmes résultats que la marche des événemens met aujourd'hui à la portée de tous ceux qui veulent bien ne pas fermer leurs yeux à la lumière. Mais si Vatel avait ainsi devancé son siècle, sa voix se serait perdue peut-être au milieu du concert de réprobation qu'elle eût soulevé, et il n'aurait pas obtenu l'influence heureuse qu'il a certainement exercée sous bien des rapports. Son livre était déjà un progrès réel; il résumait avec clarté tous les travaux antérieurs et offrait

des vues nouvelles et fécondes. Ainsi, il donnait le consentement national pour base à la légitimité du souverain et admettait que celui-ci pouvait être détrôné par la volonté du peuple, et même voir sa race exclue, parce qu'elle n'avait des droits à la succession qu'autant que cela se trouvait d'accord avec les intérêts du pays. Ce seul principe suffisait pour ouvrir la carrière au régime constitutionnel. Il est vrai que Vatel, après l'avoir posé n'a point développé toutes les conséquences qui en découlent. Il retombe toujours dans les idées de la monarchie absolue, où la volonté du souverain plane au-dessus de tous les autres pouvoirs, au-dessus même des lois de l'Etat.

C'est sous ce rapport principalement que les notes de M. Pinheiro attaquent son œuvre et en font une critique pleine de force et de sagacité. Le commentateur suit Vatel pas à pas, rendant justice à tout ce que son livre renferme de bon et de vrai, mais signalant toutes les parties faibles, les contradictions, les oublis de principes et les nombreux vestiges de barbarie qui avaient trouvé asile dans le *droit des gens*. Il cherche à y introduire les élémens nouveaux qui paraissent destinés à servir de bases aux constitutions futures des peuples, ainsi que les principes de tolérance, de support et de conciliation qui ont remplacé les anciens préjugés soit religieux soit nationaux. Il proclame l'élection comme la seule origine légitime de tout gouvernement et combat fortement les objections opposées à ce système. Dans tout ce qui concerne l'exercice du culte, il rejette les idées de Vatel, encore adoptées presque partout, et réclame la liberté complète de la religion qui ne doit avoir rien à démêler avec le gouvernement, puisque ce n'est qu'une affaire de conscience et de conviction personnelle. Les vieilles coutumes du droit des gens dans tout ce qui touche à l'état de guerre, aux déclarations qui le précèdent et aux mesures qui l'accompagnent, lui semblent tout-à-fait barbares et en désaccord complet avec les progrès de la civilisation qui les rendent même aujourd'hui en quelque sorte impraticables. Enfin il cherche, dans toutes les relations diplomatiques, à substituer la loyauté au mensonge, la véritable dignité aux vaines démonstrations extérieures, la probité et la publicité aux intrigues et aux machinations secrètes qui s'appuient sur la corruption. On le voit, c'est une refonte complète du droit des gens, une tentative de donner pour base aux relations internationales les mêmes principes qui sont depuis long-temps consacrés par la loi pour les rapports entre individus. Le travail de M. Pinheiro pourrait ainsi être appelé le *droit des honnêtes gens*, afin de le distinguer de l'ancien qui, dans la plupart de ses dispositions n'était qu'une consécration du droit du plus fort. Ce troisième volume devient donc un complément indispensable de Vatel,

et l'on peut espérer qu'il ne sera pas sans influence sur l'avenir de la diplomatie. La juste renommée dont jouit son auteur, comme publiciste savant et consciencieux, donnera quelque autorité à sa parole, et ses nobles efforts ne demeureront pas sans résultat. La science politique marche; long-temps arrêtée par les secousses révolutionnaires, elle recueille aujourd'hui les semences dispersées çà et là par celles-ci. Elle saura les féconder et leur faire porter de bons fruits, pourvu seulement qu'on lui laisse le temps et qu'une ardeur impatiente ne vienne pas encore remettre tout en question par un de ces funestes bouleversemens qui, sous l'apparence du progrès, font rétrograder les peuples en ébranlant les bases de l'ordre social.

---

**NOUVELLES CONSIDÉRATIONS** sur les enfans trouvés; par *J. F. Terme* et *J. B. Monfalcon*. — Lyon, 1838. In-8.

Cette brochure contient une réfutation complète de toutes les accusations portées contre la mesure qui a ordonné la suppression des tours dans les hospices d'enfans-trouvés. Les auteurs s'attachent surtout à répondre aux brillantes déclamations de M. de Lamartine, dont le nom et le talent sont venus donner une certaine autorité aux partisans des tours. Devant les faits cités par MM. Terme et Monfalcon, devant les tableaux statistiques dus à leurs consciencieuses recherches, toute l'éloquente phraséologie du poète paraît bien vide, bien stérile. Un seul fait suffit pour prouver avec quelle légèreté M. de Lamartine étudie les questions auxquelles il paraît se consacrer avec enthousiasme. En parlant de la mortalité qui, selon lui, est causée par le déplacement des enfans-trouvés, il cita pour exemple le département du Rhône, comme un de ceux où se commettaient avec le plus d'étendue ce qu'il appelait *des meurtres en masse!* Et bien voici M. Terme, président de l'administration des hôpitaux de Lyon, et M. Monfalcon, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de la même ville, qui déclarent que *jamais le déplacement n'a été exécuté dans le département du Rhône*. On peut juger d'après cela de quelle valeur sont les belles phrases de ces gens qui font du sentiment et de l'éloquence aux dépens de la raison et de la réalité.

La sensibilité prête, on le sait, aux mouvemens oratoires, mais quand on prétend appliquer ses théories à la pratique, on s'aperçoit bientôt combien sont dangereuses ses séduisantes illusions. Il est du reste bien constaté, par tous les documens officiels, que les mesures adoptées par l'administration ne l'ont été qu'après avoir reconnu les abus énormes qui se commet-

taient chaque jour. Il est bien constaté aussi que depuis l'abolition du tour dans certaines localités, le nombre des infanticides n'y a point augmenté, et le rapport fait à ce sujet par le préfet de police de Paris donne même clairement à entendre que certaines manœuvres ont été employées pour faire passer comme infanticides des cas de mort naturelle et chercher ainsi à égarer l'opinion publique. Ce dernier fait, rapproché de l'accord avec lequel un certain nombre de feuilles périodiques ont paru se prononcer contre l'abolition du tour, semblerait indiquer que des intérêts autres que ceux de la morale et de la charité sont venus jeter leur influence dans le conflit. C'est un triste indice de la profonde corruption qui règne dans certaines classes de la société, dans celles surtout qui par le développement de leurs facultés intellectuelles sont appelées à exercer un grand ascendant. Mais heureusement, il est à peu près impossible qu'en présence des faits nombreux et faciles à vérifier, l'on puisse réussir à égarer tout-à-fait l'opinion publique. Il faut espérer que le système de MM. Terme et Monfalcon finira par l'emporter, car il semble réunir toutes les conditions désirables pour modifier convenablement le régime actuel des enfans-trouvés, et faciliter dans l'avenir les nouvelles améliorations que l'expérience pourra suggérer.

A la suite de ces nouvelles considérations, ils ont inséré le rapport présenté à l'Académie des sciences morales par M. Benoiston de Châteauneuf, rapport qui tout en faisant l'éloge de leur travail ne conclut à rien de positif et semble vouloir donner raison aux deux partis contraires. On y remarque seulement une opinion bizarre autant qu'inexacte qui est reproduite du reste par tous les écrivains catholiques, aussi bien par ceux qui veulent abolir les tours que par ceux qui en demandent la conservation. Il est de mode aujourd'hui de dire que le catholicisme seul ordonne et pratique la vraie charité, tandis que le protestantisme sec et froid ferme l'oreille aux cris de la misère, sous le prétexte de se montrer plus moral et plus raisonnable dans la distribution de ses secours. Cette opinion est hautement démentie par les faits dans tous les lieux où se trouve seulement une petite colonie de protestans, et il ne faut pas être bien profond observateur pour reconnaître que sauf l'Angleterre, que sa loi des pauvres place hors de ligne, les États protestans sont ceux où la misère est le plus rare et le mieux soulagée. Mais nous avons déjà montré tout à l'heure que les faits étaient comme non avenus dès que l'esprit de parti ou la passion se glisse dans une question. C'est ainsi qu'on porte aux nues la charité aveugle, qui n'est autre chose que l'aumône, mère de la mendicité, c'est-à-dire l'abus le plus dangereux de la vraie charité. On ne réfléchit pas que cela conduit tout droit à

admettre les distributions qui se faisaient jadis à la porte des monastères, et par conséquent à adopter la charité légale qui, chez quelques états protestans a remplacé ce vieil abus par un autre non moins déplorable et plus difficile encore peut-être à déraciner. Que signifie aujourd'hui cette distinction que l'on prétend établir entre le catholique et le protestant? Est-ce à dire que celui-ci est d'une nature différente, a le cœur moins sensible, l'âme moins élevée? Et faudra-t-il qu'après avoir conquis au prix de tant de souffrances le bienfait de la tolérance légale, il se voie en butte à l'intolérance des préjugés?

---

**NOTE SUR L'EMPLOI** continu et régulier de la gélatine, pendant neuf années, dans le régime alimentaire de l'hôpital Saint-Louis; par M. *D'Arcet,* de l'Académie des sciences, etc. in-8.

Les travaux de M. d'Arcet, sur la gélatine, sont un des plus beaux titres de ce savant à la reconnaissance publique. Il a fallu tout son zèle et tout son dévouement pour triompher des préjugés qui s'opposaient à l'emploi de ce moyen simple et économique d'alimentation. D'innombrables objections se sont élevées de toutes parts, mais, sans se lasser, M. d'Arcet a patiemment attendu la sanction de l'expérience, et c'est avec des faits qu'il a répondu à ses adversaires. L'histoire de la gélatine offre une grande preuve des difficultés qu'on rencontre lorsqu'on veut faire le bien. Cette découverte, toute dans l'intérêt du pauvre, a été accueillie avec une défiance extrême. Ceux-là mêmes pour qui elle était un bienfait, l'ont d'abord repoussée presque comme un poison, et leurs injustes préventions ont trouvé plus d'une fois de l'écho chez des hommes toujours prêts à flatter les passions de la foule pour s'en faire un moyen d'influence.

Cependant quelques établissemens publics ont adopté les appareils de M. d'Arcet, et les résultats obtenus sont bien faits pour éclairer l'opinion publique, pour dissiper tous les doutes. Ainsi, dans la note qui fait l'objet de cet article, nous voyons que, depuis le 9 octobre 1829, l'hôpital Saint-Louis a fourni, soit à ses malades, soit aux gens de service et à des familles indigentes, 2,790, 355 rations d'alimens à la gélatine qui ont servi à nourrir 76,252 individus sans qu'aucun fait soit venu appuyer l'opinion de ceux qui prétendent que la gélatine est nuisible à la constitution de l'homme. On est parvenu ainsi à se procurer, en abondance, un moyen d'alimentation salutaire à si peu de frais, qu'il a été possible de va-

rier la nourriture des convalescens sans dépense extraordinaire.

Le bureau de bienfaisance de la ville de Lille, employant le même procédé, a distribué, dans le cours d'une année, 33,000 litres de bouillon et 40,000 litres de soupes aux légumes animalisées ; le litre de bouillon, accompagné d'une ration de viande, ne lui est revenu qu'à 22 cent. 1/2, et le litre de soupe à 7 cent. 1/2.

Dans l'hospice général de la même ville, les extractions gélatineuses qui y sont employées avec avantage, s'élèvent à 67,600 litres par année, et le litre ne revient qu'à un centime 36 dix millièmes.

Enfin, dans le dépôt de mendicité à Lyon, et dans l'hospice Saint-Nicolas à Metz, outre l'économie considérable causée par l'emploi de la gélatine, on a remarqué une notable amélioration dans la santé des individus soumis à ce régime. Dans les deux villes, les rapports de l'administration disent que, depuis l'application de la gélatine à la nourriture des pauvres, les infirmeries sont à peu près désertes. A Lyon, le docteur Montain ayant trouvé moyen d'utiliser la graisse qui sort de l'appareil, en la vendant aux pharmaciens et aux parfumeurs pour remplacer la moelle de bœuf ou l'axonge, l'emploi de la gélatine ne revient plus par jour et par homme qu'à 1 centime 55. Ce résultat admirable justifie bien les espérances auxquelles M. d'Arcet se livre en terminant, et qui seront partagées par tous les véritables amis des pauvres.

« Des faits si nombreux et si concordans sont certainement » fort remarquables, et ils ont ici d'autant plus de portée » que ceux qui les ont signalés, l'ont fait, non-seulement sans » être encouragés d'aucune manière, mais étant au contraire » entourés de toutes les préventions qui devaient naître dans » la pratique d'une industrie, au sujet de laquelle on a tant » de fois faussé l'opinion publique et si souvent déversé le » ridicule à pleines mains ; au reste, la question s'éclaircit » de plus en plus ; j'entrevois la fin de la pénible tâche que » je me suis imposée, et tout me fait espérer qu'avant peu » il sera généralement reconnu que l'emploi de la gélatine » des os est le moyen le plus économique dont on puisse » faire usage pour améliorer facilement, promptement et » grandement la nourriture des pauvres, des convalescens » et des grandes réunions d'hommes. »

---

**DÉRAISON ET DANGERS** de l'engouement pour les chemins en fer ; avis à l'opinion et aux capitaux ; par *Victor Considérant.* — Paris, au bureau de *la Phalange,* rue Jacob, 54. 1838. In-8, 1 fr. 50 c.

L'auteur de cet écrit est un disciple de Saint-Simon, un admirateur de Fourrier, qui se fait remarquer par son zèle

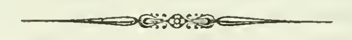
et son dévouement à la cause qu'il a embrassée. Cela explique l'exagération dont sont parfois empreintes les idées au fond assez justes qu'il émet sur la manie qui pousse tous les spéculateurs à se jeter tête baissée dans les entreprises de chemins en fer. Il considère la question sous le point de vue des doctrines d'association de la *Phalange;* mais tout en rejetant ce qui, dans cette brochure, se rapporte à des théories un peu imaginaires, on ne peut qu'approuver le blâme qu'il déverse sur la manière peu raisonnable dont on traite trop souvent en France les questions industrielles.

« Qui peut affirmer, dit M. Considérant, que nous ne serions pas plus avancés de 500 ou de 1,000 ans peut-être, si l'on avait toujours, dans le monde, traité la *nouveauté* à la fois avec réserve et avec bienveillance ? »

La vérité de cette observation ne saurait être contestée, l'engouement et la prévention sont les deux plus grands obstacles qui s'opposent aux progrès de tout genre. En ce qui concerne particulièrement les chemins de fer, la spéculation a profité de la faveur dont jouissent ces voies nouvelles de communication ; des millions et des millions sont absorbés par de simples projets d'entreprises qui ne s'exécuteront peut-être jamais ; l'agiotage s'en est bientôt mêlé, et des fortunes ont été faites et défaites sans que, de tout ce mouvement de capitaux, le pays ait encore tiré presque aucun bénéfice. M. Considérant déplore cette confiance aveugle, car, selon lui, ces capitaux mieux employés auraient pu, dans le même temps, produire une augmentation réelle de richesse. Il va plus loin encore et déclare que, dans l'état actuel de la civilisation en France, les chemins de fêr causeront en définitive plus de mal que de bien. Il croit que maintes autres améliorations devraient précéder celle-là, et que l'entretien des routes royales, l'établissement de chemins ordinaires étaient beaucoup plus urgens que la création de ces voies dispendieuses et rapides dont le résultat le plus immédiat sera peut-être de donner une nouvelle puissance au système de la centralisation, déjà si funeste à la prospérité des départemens.

Enfin, s'appuyant sur les théories scientifiques du mathématicien Wronski, il pense qu'avant d'admettre ces chemins plats qui rencontrent tant d'obstacles dans les soulèvemens irréguliers de l'écorce terrestre et semblent en quelque sorte contre nature, il faudrait plutôt chercher à perfectionner le mécanisme des véhicules qui, depuis l'invention de la roue, n'a fait presque aucun progrès. M. Wronski annonce avoir trouvé la solution de ce difficile problème, et, dans un curieux mémoire adressé au roi, il propose l'établissement de voitures portant avec elles-mêmes leur chemin de fer. Une telle découverte serait assurément magnifique, mais elle

n'existe encore qu'en théorie dans de savans calculs qui demandent à être confirmés par l'application. On ne peut que faire des vœux pour que celle-ci réussisse ; mais, en attendant, il faut aussi reconnaître les bienfaits des chemins de fer et songer que, si la civilisation n'est pas encore à leur hauteur, ils contribueront certainement à rétablir bientôt l'équilibre.



## SCIENCES ET ARTS.

**RÉCRÉATIONS ARITHMÉTIQUES**, ou 1800 Problèmes dont les résultats présentent des faits numériques pris dans l'histoire, la géographie, la physique, la chimie, l'astronomie, etc.; par *J. Jaclot* et *A. Darbel aîné*. — Paris, 1838. 2 vol. in-8, 8 fr.

Ces *Récréations mathématiques* sont composées d'une suite de problèmes dont les sujets ont été empruntés soit à des faits historiques, soit aux notions de la géographie et des diverses sciences physiques. On a voulu ainsi faire servir les opérations arithmétiques à graver une foule de connaissances dans la mémoire des enfans, et en même temps ôter à cette étude quelque peu de l'aridité qu'on lui reproche. Cette idée est assez ingénieuse, mais peut-être les auteurs l'ont-ils poussée trop loin, et par là donné lieu à des rapprochemens fort bizarres. On pourra utiliser leur recueil en choisissant parmi les 1800 problèmes qu'il renferme, et en tirer de très-bons exercices de calcul, mais on fera bien de changer la forme de certaines questions, et de prendre les faits eux-mêmes pour base du problème, en sorte que ce ne soit pas en cherchant combien ont coûté tant de livres de chandelle, à tel prix, qu'on trouve la date de la naissance d'un homme de génie, ou quelqu'un des prodiges de la science astronomique. Ce mélange des choses les plus vulgaires avec les plus nobles, est un défaut qu'il est bon d'éviter le plus possible.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, À SAINT-GERMAIN.

# Revue Critique

# DES LIVRES NOUVEAUX.

## Décembre 1838.

### LITTÉRATURE, HISTOIRE.

RUY BLAS, drame, par *Victor Hugo*. — Paris, 1838. 1 vol. in-8. 6 fr.

Ce drame est accompagné d'une préface *monumentale*, (style d'annonce) dans laquelle, selon sa coutume, l'auteur, parlant de son œuvre comme de celle d'un autre, l'explique, expose son plan, indique son but et ne s'épargne point les coups d'encensoir.

Ruy Blas est une idée, cette idée est une montagne, et cette montagne est le Mont-Blanc, ni plus ni moins. Or on peut prendre plusieurs vues d'une montagne, cela dépend du lieu où l'on se place ; « le Mont-Blanc, vu de la croix de Fléchè- » res, ne ressemble pas au Mont-Blanc vu de Sallenches. » Pourtant, c'est toujours le Mont-Blanc. »

De même Ruy Blas, sous quelque face qu'on le considère, est toujours Ruy Blas, et Ruy Blas envisagé du point de vue historique est un chef-d'œuvre ; du point de vue moral, un chef-d'œuvre ; du point de vue politique, un chef-d'œuvre ; du point de vue dramatique, un chef-d'œuvre ; du point de vue populaire, encore un chef-d'œuvre. C'est le propre des œuvres des maîtres de se présenter ainsi multiples et de pouvoir être comprises par tous de diverses façons. Voyez plutôt le Tartuffe, Othello, etc.

Aussi la foule se presse au théâtre de la Renaissance, et la foule applaudit, parce que la foule comprend, vu que la foule a beaucoup d'intelligence, depuis que la foule s'est nourrie des drames de M. Victor Hugo qui se tiennent tous comme les pierres d'un édifice au sommet duquel le poète pense voir quelque jour s'élever sa statue colossale. Ruy Blas est le complément historique d'Hernani, outre que c'est le complément moral des autres qui ont paru dans l'intervalle ; Her-

nani était l'aurore de l'Espagne, Ruy Blas en est le crépuscule. « Dans Hernani le soleil de la maison d'Autriche se lève; dans Ruy Blas, il se couche. »

L'auteur se charge ainsi d'analyser lui-même sa pièce, et, pour ceux qui veulent bien le croire sur parole, cela suffit, il n'y a rien à y ajouter. Mais il en est d'autres sans doute qui seront curieux de savoir jusqu'à quel point tout ce qu'il annonce est réel, et à ceux-ci je dirai que Ruy Blas m'a paru n'être rien moins qu'un chef-d'œuvre; en fait de montagne je n'y ai trouvé que quelques sentiers rocailleux, et du Mont-Blanc je n'y ai rencontré que la triste monotonie de ces longues pentes de neige glacée qui rendent l'ascension du géant si longue et si pénible. Je n'y ai vu qu'une histoire faite à plaisir, une moralité à trente-six personnages comme Angélo, comme Lucrèce Borgia, comme le Roi s'amuse, avec de fortes prétentions aux grandes vues politiques, à la connaissance profonde des plus importantes questions sociales et une singulière ignorance ou du moins un mépris très-marqué des véritables ressources de l'art dramatique.

On ne conçoit pas où M. V. Hugo pense voir les encouragemens du public; car, sauf les premières représentations, laquelle de ses pièces attire encore, lorsqu'on la donne après quelque temps, cette foule dont il parle? L'expérience est là pour prouver que son répertoire ne remplit ni la salle, ni la caisse du théâtre. Cependant il s'obstine à persévérer dans cette voie; après chaque épreuve on dirait même qu'il montre une plus grande prédilection justement pour les défauts qui ont excité le plus de critique et de réprobation.

Comme il le dit dans sa préface, « Ruy Blas se rattache à » Hernani, » mais on y retrouve toutes les fautes de ce premier drame aggravées encore, sans les beautés qui les accompagnaient ni rien qui réalise les espérances qu'on avait conçues. Oui, si Hernani était une aurore, Ruy Blas est un crépuscule qui arrive avant même que le soleil ait brillé, et beaucoup de lecteurs commenteront la dernière phrase de la préface, en disant que le talent du poète qui paraissait se lever dans Hernani, se couche dans Ruy Blas, au sein d'un horizon triste et sombre.

M. Hugo prétend personnifier, dans Ruy Blas, le peuple avec son génie, ses espérances et son ambition; et Ruy Blas est un laquais! C'est sous la livrée qu'il va chercher le type destiné à réveiller toutes les nobles sympathies, à faire le procès aux institutions sociales, et à nous offrir en quelque sorte une vue prophétique de l'avenir. Il faut avouer que c'est être bien mal inspiré; la livrée n'est point du tout une nécessité imposée par la société, nul homme n'est forcé d'être

laquais. Personne non plus ne voudra voir le peuple dans les valets de quelques grands seigneurs qui entourent le trône d'un État, et enfin quoi de plus faux que cette alliance du génie avec la livrée!

Ruy Blas, mauvais drôle, que l'inconduite et l'oisiveté ont réduit à se faire valet, devient subitement un ministre d'état de la plus grande capacité ! C'est une bien forte ironie contre les distinctions sociales et les priviléges; mais il est fâcheux qu'elle n'ait pas le sens commun ; le talent d'un homme d'Etat n'est pas de ceux que l'on peut improviser ainsi, et l'on ne voit pas où le valet aurait puisé les connaissances profondes et les nobles sentimens dont il fait preuve. Serait-ce en allant

> Jusqu'à Caramanchel, pour avoir de ces fleurs
> Dont-il chercha partout, sans en trouver ailleurs ?

de ces fleurs bleues d'Allemagne que chérit tant la reine et dont il va chaque jour déposer un bouquet sur son banc favori ?

> La nuit, pour parvenir jusqu'à ce banc, il faut
> Franchir les murs du parc, et je rencontre en haut
> Ces broussailles de fer qu'on met sur les murailles ;
> Un jour j'y laisserai ma chair et mes entrailles.

C'est galant pour un amoureux, et la reine est si touchée de ce dévouement d'entrailles, qu'elle adore l'inconnu aux fleurs bleues d'Allemagne, conserve soigneusement sur son sein un lambeau de manchette qu'elle a trouvé un jour dans le parc, et, la première fois qu'elle voit Ruy Blas, le reconnaît à ses manchettes, tant elle a le coup-d'œil exercé sur ces matières importantes. Voilà, certes, une reine d'un mérite bien solide.

Mais ce n'est pas comme valet cependant que Ruy Blas se présente à elle ; quoiqu'il n'ait pas changé de manchettes, à ce qu'il paraît, il a quitté la livrée ; et, destiné par son ancien maître, don Salluste, à le venger de la reine, à laquelle celui-ci doit sa disgrâce, il est présenté à la cour sous le nom de don César, cousin de Salluste, mauvais sujet que ses désordres ont tenu depuis long-temps éloigné du monde, que l'on croit mort, et que pour plus de sûreté don Salluste fait enlever et vendre aux corsaires d'Afrique. Il aurait agi plus sûrement en le faisant tuer ; mais l'auteur a besoin de beaucoup de fils pour sa trame : il en est de ceci comme des manchettes, il fallait que don César revînt pour le dénoûment. C'est, du reste, un vrai sacripan, qui, sous le nom de Zafari, a volé, tué, pillé, et a été le compagnon intime de Ruy Blas

avant que celui-ci fût laquais. Don Salluste veut d'abord en faire son instrument; mais cet homme sans cœur et sans honneur, qui se fait un jeu de violer tout ce qui est sacré, cet être vil et abject que l'auteur a ramassé dans les égoûts de Madrid, montre tout-à-coup une susceptibilité des plus vertueuses, quand son cousin lui parle de l'aider à se venger d'une femme. Il s'indigne et apostrophe véhémentement don Salluste dans une tirade qui se termine ainsi :

— Et je le dis ici pour Dieu qui voit mon âme, —
J'aimerais mieux plutôt qu'être à ce point infâme,
Vil, odieux, pervers, misérable et flétri,
Qu'un chien rongeât mon crâne au pied du pilori.

Il paraît que, pour M. Hugo, le beau et le vrai ne gisent que dans les contrastes, et que plus les constrastes sont monstrueux, plus ils sont beaux et vrais. Le ministre d'État intègre, habile, énergique, caché sous la livrée du valet; le sacripan qui craint de s'avilir en aidant son cousin à se venger d'une femme; l'amour de la reine et du laquais, en voilà déjà trois, sans compter les menus contrastes de détail et ceux qui abondent dans le style. Pour ces derniers, il y aurait trop à faire de les compter. C'est un principe fondamental de la nouvelle poétique que toute pensée noble doit être accompagnée d'une trivialité, que toute tirade éloquente doit finir par une mauvaise pointe. Ainsi, dans la scène où Ruy Blas, devenu, par la faveur de la reine, premier ministre, préside le conseil, son discours, qui est peut-être le morceau le plus remarquable de la pièce, se termine par cette allocution à Charles-Quint :

O géant! se peut-il que tu dormes!
On vend ton sceptre au poids! un tas de nains difformes
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi;
Et l'aigle impérial qui, jadis, sous ta loi,
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme!

Quelle chute! et quel autre que M. Hugo eût jamais pensé à aller chercher une marmite! Ce sont là des originalités qui lui appartiennent, et je vous assure qu'il ne les a empruntées ni à Schiller, ni à Shakespeare.

Ruy Blas trouve un rival dans don Guritan, majordome de la reine, espèce de don Quichotte, qui cherche aussitôt querelle au nouveau venu pour avoir une occasion de le tuer. Mais la reine, pour empêcher ce duel, éloigne don Guritan, en le chargeant de porter un message à son père, en Allema-

gne. Je citerai ce passage comme un exemple de la manière dont M. Hugo comprend le dialogue dramatique :

Bien. Vous allez partir de Madrid tout-à-l'heure,
Pour porter cette boîte en bois de Calambour,
A mon père, monsieur l'électeur de Neubourg.
— (Je suis pris.) A Neubourg ?— A Neubourg. — Six cents lieues !
— Cinq cent cinquante... Ayez grand soin des franges bleues!
Cela peut se faner en route. — Et quand partir ?
— Sur-le-champ. — Ah! demain! — Je n'y puis consentir.
— (Je suis pris.) Mais...—Partez! —Quoi?...—J'ai votre parole.
— Une affaire... — Impossible. — Un objet si frivole...
— Vite?—Un seul jour! — Néant. — Car...— Faites à mon gré.
— Je...—Non.—Mais...—Partez! —Si...—Je vous embrasserai !

La reine saute au cou de don Guritan et l'embrasse.

Voilà, certes, un étrange colloque et une étrange reine! Les acteurs doivent être fort embarrassés pour donner un sens dramatique et une allure convenable à un pareil entretien. Mais M. Hugo ne sait pas faire parler ses personnages autrement qu'en phrases entrecoupées, en interjections, en monosyllabes, ou bien en longues tirades à perte d'haleine. Ils discourent ou balbutient; jamais ils ne conversent ensemble.

En l'absence de son rival, Ruy Blas ne perd pas son temps, et, sans songer une seule fois aux projets cachés de don Salluste, qui a disparu après avoir disposé toutes ses batteries, il poursuit hardiment son chemin soit dans le cœur de la reine, soit dans les honneurs. Enfin la reine, tout-à-fait séduite, lui avoue son amour dans une suite de discours où le sentiment s'exprime avec cette affectation de naïveté que l'auteur prend pour du naturel, tandis que, le plus souvent, ce n'est que de la niaiserie :

— Oui je vais tout lui dire :
Est-ce un crime? Tant pis. Quand le cœur se déchire,
Il faut bien laisser voir tout ce qu'on y cachait.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Un jour que nous aurons le temps, je te dirai
Tout ce que j'ai souffert. — Toujours seule, oubliée,
Et puis, à chaque instant, je suis humiliée.
Tiens, juge : hier encor... Ma chambre me déplaît.
— Tu dois savoir cela, toi qui sais tout, il est
Des chambres où l'on est plus triste que dans d'autres ; —
J'en ai voulu changer. Vois quels fers sont les nôtres!
On ne l'a pas voulu.

Mais à peine Ruy Blas vient-il de recevoir cette tendre déclaration que don Salluste reparaît, et commande à son

valet, premier ministre, de fermer la fenêtre, de ramasser son mouchoir de poche, et Ruy Blas, tout puissant, ayant à sa disposition toutes les forces de l'Espagne, pouvant, d'un mot, d'un geste, faire arrêter don Salluste condamné à l'exil, et punir de mort son insolence de grand seigneur; Ruy Blas, qui doit prévoir que la fin de la comédie s'approche et ne pourra être que fort tragique pour lui; Ruy Blas obéit, ferme la fenêtre, ramasse le mouchoir. Pour un homme de génie, c'est avoir l'esprit de servitude bien profondément enraciné. Mais qu'importent les invraisemblances! L'auteur n'y tient pas, pourvu qu'il accumule les contrastes, toujours des contrastes; c'est, à ses yeux, le grand secret de l'art.

Abandonné à ses réflexions, Ruy Blas est tenté de s'empoisonner; il tire de sa poitrine une fiole de poison:

Pour moi, j'ai prononcé mon arrêt, et j'apprête
Mon supplice, et je vais moi-même sur ma tête
Faire choir du tombeau le couvercle pesant.
J'ai du moins le plaisir de penser qu'à présent
Personne n'y peut rien. Ma chute est sans remède!
Elle m'aimait pourtant! — Que Dieu me soit en aide!
Je n'ai pas de courage!... Oh! l'on aurait bien dû
Nous laisser en paix!... Dieu!... L'homme qui m'a vendu
Ceci, me demandait quel jour du mois nous sommes.
Je ne sais pas. J'ai mal dans la tête. Les hommes
Sont méchans.

Cela me rappelle le *Père Cassandre* dans les *tristes effets de l'amour et du vert de gris*, drame en deux actes de M. l'avocat Coqueley de Chaussepierre, bonne parodie des drames du siècle dernier, qui s'applique merveilleusement à ceux d'aujourd'hui, parce que les travers sont les mêmes et que M. Hugo cherche à ressusciter tous les ridicules de l'ancienne tragédie bourgeoise. Si c'est ainsi qu'il entend la *renaissance*, Dieu nous en garde! Mieux valent encore les Grecs et les Romains avec leur allure un peu guindée, leur langage pompeux, mais noble et exprimant des sentimens vrais.

Nous arrivons enfin à la catastrophe. Don César, échappé de la côte d'Afrique, reparaît tout-à-coup, et son arrivée, les imbroglios auxquels elle donne lieu, son humeur joviale, ses lazzis impudens remplissent le quatrième acte. C'est de la comédie triviale; on y trouve bien quelques intentions comiques, mais de ce comique de parade digne des traiteaux de saltimbanques. Ce retour imprévu force don Salluste à hâter le dénouement de son intrigue; il se glisse en tiers dans un rendez-vous de Ruy Blas avec la reine, et là triomphe de son ennemie, l'accable de honte et de mépris

en lui dévoilant toute la perfidie de ses machinations. Cette fois Ruy Blas se fâche décidément ; il pousse le verrou de la porte, enlève l'épée de don Salluste et se met en devoir de l'assassiner, en disant à la reine :

> C'est un monstre ; en riant hier il m'étouffait ;
> Il m'a broyé le cœur à plaisir. Il m'a fait
> Fermer une fenêtre, et j'étais au martyre ;
> Je priais, je pleurais, je ne peux pas vous dire.

Et comme la reine ne trouve pas que ce soit une raison suffisante pour la rendre témoin d'un assassinat, il répond :

> Je me blâme
> D'accomplir devant vous ma fonction, Madame.
> Mais il faut étouffer cette affaire en ce lieu.

Et il pousse don Salluste dans un cabinet où il le tue.

Alors suit une de ces scènes d'amour et de poison qui se retrouvent dans presque toutes les pièces de M. Hugo ; une de ces scènes *romantiques* par excellence dont le style ne peut se définir que par le dicton vulgaire, de *qui vous a fait ta queue ?* et dont les sentimens ont tout le désespoir du vert de gris. C'est de la sensibilité forcée, fausse, qui manque son but et touche de bien près au ridicule. Ce n'est plus le grotesque à côté du sublime, c'est le grotesque dans le sublime.

Le valet meurt adoré par la reine, qui oublie la livrée en présence du poison. Mais le cœur reste froid et l'œil sec devant ce dénouement, car il n'y a pas dans toute la pièce un personnage digne d'intérêt. La curiosité est le seul sentiment que l'on éprouve, et il faut un certain degré de patience pour aller jusqu'au bout. Il en faut en particulier pour supporter les licences du poète qui voue la langue au martyre, la torture sans pitié et en agit maintenant avec la grammaire et la rime aussi cavalièrement qu'avec l'hémistiche et l'harmonie. Il ne respecte pas plus les unes que les autres, au point que si sa pièce était le début d'un jeune homme, aucun directeur de théâtre n'aurait osé la produire sur la scène ; on eût dit à l'auteur : Apprenez d'abord le français, puis la versification ; alors seulement nous pourrons apprécier ce que valent vos scènes dramatiques.

Ruy Blas me paraît destiné à tuer les dernières espérances qu'on pouvait conserver encore de voir M. Hugo sortir de la déplorable route dans laquelle il s'est engagé. La critique n'a plus qu'un conseil à lui offrir, c'est de renoncer tout-à-fait au théâtre s'il veut ne pas perdre entièrement le beau talent

poétique dont la nature l'a doué. La comparaison des théories exposées dans sa préface avec la singulière application qu'elles reçoivent dans sa pièce doit suffire pour lui démontrer que le genre dramatique n'est pas celui qui convient à son génie. Il pose des principes excellens et il n'en est pas un qu'il ne prenne plaisir ensuite à fouler aux pieds, dès qu'il sort du champ de la théorie. Voilà ce qu'on ne saurait nier, à moins de vouloir se montrer partial, aveugle, flagorneur au même degré que ne craint pas de l'être M. Hugo, lorsqu'il proclame Frédéric Lemaître le premier, le plus grand des acteurs passés, présens et futurs.

---

**ARTHUR**; par *Eugène Sue*, 1re partie. — Paris, 1839, 2 vol. in-8, 15 fr. = **MÉPHIS**; par Mme *Flora-Tristan*. — Paris, 1839, 2 vol. in-8, 15 fr. = **AU PIED DES PYRÉNÉES**, nouvelles béarnaises; par l'auteur de *Natalie*. — Paris, 1839, 2 vol. in-8, 15 fr. = **ACTÉ**; par *Alex. Dumas*. — Paris, 1839, 2 vol. in-8, 15 fr.

*Arthur* est encore un manifeste de M. Sue contre la société dans laquelle, selon lui, la vertu est toujours malheureuse et le vice triomphant. Il serait assez inutile d'entrer en discuscussion à ce sujet avec l'auteur, car un roman n'est pas une thèse philosophique, et d'ailleurs s'il y a de l'exagération dans l'aspect sous lequel il envisage notre ordre social, il y a aussi du vrai; il généralise trop sans doute des exceptions, mais du moins il a choisi les plus nombreuses dans le monde, et ce n'est pas un petit mérite au milieu de la littérature exceptionnelle qu'on nous a faite. Il est très-vrai qu'ici-bas l'astuce et l'hypocrisie sont souvent les bases du succès et de la puissance. Cette observation faite depuis long-temps a même eu la singulière destinée de servir à la fois d'argument aux théologiens et aux philosophes spiritualistes pour prouver la nécessité d'une autre vie, et de prétexte aux matérialistes pour nier la Providence divine. Dans lequel de ces deux sens M. Sue la prend-il? Je l'ignore; il se contente de raconter les faits, et laisse le lecteur tirer les conclusions. Mais l'esprit est péniblement affecté des tableaux qu'il déroule devant lui, et n'en conserve que des impressions mauvaises, sombres, désespérantes. Voilà le vrai reproche qu'il faut adresser à l'auteur; c'est qu'il charge trop ses couleurs, il exagère les moindres détails, et avec l'aide du talent qu'il possède d'éveiller l'intérêt, de captiver l'attention, il produit le dégoût de la vie par haine de la société qu'il représente si perverse et si impitoyable. Il désenchante de tout ce qui est grand et beau, en substituant un amer scepticisme, une sanglante ironie à l'enthousiasme du cœur. Il jette le

doute sur la valeur morale des plus hautes pensées, des plus nobles actions. Il oublie que le but du romancier doit être plutôt d'exciter de douces émotions, de récréer l'esprit, d'offrir des tableaux agréables.

La trame d'*Arthur* paraît fort mystérieuse ; c'est une maison de campagne à vendre qui est le motif du récit. Un acheteur se présente chez le curé du village, chargé de la montrer ; et, plusieurs choses ayant piqué sa curiosité en parcourant les appartemens, il se fait raconter les scènes qui s'y sont passées. Un homme et une femme qui étaient venus l'habiter, et qui paraissaient unis par les plus doux liens, ont été trouvés un jour tués l'un et l'autre, et le curé a hérité d'un manuscrit qui renferme leur histoire. Mais comme ces deux volumes en donnent seulement la première partie, et que l'auteur n'a pas épargné les détails, les longueurs, les descriptions minutieuses, on arrive à la fin sans avoir rien appris de ce qu'on désirait savoir, et il faut absolument attendre la suite pour pouvoir faire l'analyse du roman.

— Dans *Méphis* on retrouve la Paria des pérégrinations, avec ses allures de femme libre et sa manière tout-à-fait St.-Simonienne d'envisager la société. L'héroïne de ce roman est une jeune femme qui a le plus grand désir d'être aimée, et Méphis se présente devant elle, et une espèce de rapport magnétique s'établissant entre eux, Maréquita en devient aussitôt vivement éprise, et elle veut absolument savoir qui il est ; mais Méphis refuse d'abord de le lui dire, car il prétend qu'elle se détournera de lui et le méprisera, alors Maréquita insiste encore plus, et enfin, après quelque hésitation, Méphis, avec l'accent le plus amer, le plus sombre, le plus déchirant, s'écrie : *Je suis un prolétaire !* Vous figurez-vous l'effet dramatique de cet aveu ? C'est émouvant ! dirait M. de Balzac. Maréquita ne s'en contente pas, elle veut savoir l'histoire du prolétaire, et Méphis lui raconte comment il a déjà mangé trois cent mille francs ; pauvre prolétaire ! Alors Maréquita en devient toujours plus amoureuse ; mais l'auteur nous dit qu'elle ne comprenait pas encore la vraie destination de la femme, qu'elle ne savait pas encore ce qu'il y a de beau et de vraiment religieux dans l'acte d'une femme qui se donne au lieu de se laisser prendre. Car, voyez-vous, la Paria a trouvé dans l'Evangile la femme libre, et l'amour est à ses yeux une partie importante de la charité chrétienne. Mais Maréquita n'était pas initiée à cette découverte nouvelle, et c'est ce qui cause beaucoup de soucis à M. Méphis. Cependant il finit par la prendre sans trop de peine, quoiqu'elle ne se donne pas, et ils vont jouir de leur bonheur dans une retraite solitaire, où ils se livrent à tous les charmes de l'intimité, lorsque tout-à-coup

surviennent le mari de Maréquita et la femme de Méphis, car l'un et l'autre étaient asservis sous ce joug si barbare, que notre société appelle le mariage, et qui n'est, comme vous savez, qu'un abominable sacrifice inventé pour réduire toutes les femmes à la condition de serves et de parias. Que deviennent alors Méphis et Maréquita? Je vous avoue que je ne m'en souviens plus du tout, et comme ce sont de ces choses qui ne se peuvent lire qu'une fois, même par un critique condamné à tout lire, vous voudrez bien en rester là, à moins toutefois que vous ne soyez tentés d'affronter le style le plus échevelé, le plus décousu, le plus surchargé d'images fausses ou déplacées, pour satisfaire votre curiosité.

— Sous le titre de *Au pied des Pyrénées*, l'auteur de *Nathalie* a rassemblé quelques lettres et nouvelles historiques ou descriptives sur le Béarn, ses habitans et ses mœurs. On y trouve un intérêt assez borné, quelques recherches curieuses, quelques détails peu connus, et en général un style assez pur, mais souvent guindé et prétentieux. Quelques-unes des nouvelles sont de véritables petits romans, où l'auteur met en jeu les passions les plus violentes, et se montre parfois enclin à tomber dans les exagérations, à avoir recours aux émotions fortes.

— *Acté* est une nouvelle excursion de M. Dumas, sur le terrain de l'antique Rome. Sa mésaventure *Caligulienne* ne paraît pas l'en avoir dégoûté, et il nous prépare sans doute une série d'*impressions d'histoire*, pour faire suite à ses *impressions de voyage*. Réjouissez-vous, mânes des vieux Romains; réveillez-vous, échos du forum, des arènes; ruines encore debout, et vous, édifices superbes, dont il ne nous reste que les noms, préparez-vous à être restaurés par la même main habile qui nous a retracé tant de merveilleuses découvertes faites en Suisse, en Savoie, en Allemagne et autres pays non moins inconnus. Déjà M. Dumas nous a restitué Caligula et Messaline avec un de ces succès qui laissent après eux de profondes traces; non-seulement une médaille de plomb a été frappée ou coulée avec la pièce, c'est-à-dire avec son titre en exergue, mais encore la langue populaire s'est enrichie d'un mot nouveau: *Tu me caligules*, qui permet d'exprimer une nuance plus forte que *tu m'ennuies*, sans être obligé d'avoir recours au trivial *tu m'embêtes*. Voici venir aujourd'hui Néron restauré, non en tragédie, mais en roman. Acté est une jeune beauté grecque qui vit à Corinthe avec son vieux père. Des jeux doivent avoir lieu, et un jeune Romain, qui arrive pour y prendre part, vient demander l'hospitalité au père d'Acté. Elle lui est accordée libéralement, à la manière antique, et de telle sorte qu'il trouve bientôt l'occasion de séduire Acté.

avec l'aide surtout d'une tigresse apprivoisée, que le Romain a amenée avec lui, et qui joue parfaitement son rôle pour produire une scène de terreur, puis de délivrance qui achève d'enlacer Acté, en ajoutant les liens de la reconnaissance à ceux de l'amour. Rien de plus idylliaque que toute cette partie du récit qui peint l'antiquité à peu près aussi bien que le chevalier Florian peignait les bergères des Alpes. Ensuite, l'auteur nous donne une longue et minutieuse description des jeux dans lesquels le Romain triomphe sur tous ses rivaux, ce qui met le comble à l'amour d'Acté. Aussi quitte-t-elle son vieux père pour suivre ce beau séducteur qui l'emmène avec lui sur sa galère, et qui n'est autre que Néron. A son retour en Italie, ce sont d'autres jeux plus cruels, plus sanglans, dont la description n'est pas moins longue que celle des premiers, et enfin le roman finit par l'assassinat de Néron. Cette pauvre esquisse est suivie de *Monseigneur Gaston de Phébus*, autre bluette qui a déjà paru dans les feuilletons du Siècle et qui n'est destinée ici qu'à donner aux volumes le nombre de feuilles voulu par l'usage. Quand on se rappelle qu'un jour deux hommes se posèrent en champions d'une espèce de révolution dans la république des lettres, en chefs d'une école destinée à régénérer la littérature française, à éclipser toutes les gloires du passé, et qu'on place ce souvenir en regard de *Ruy Blas* et d'*Acté*, on est tenté de s'écrier avec le psalmiste : O vanité des vanités ! tout est vanité !

---

**MARTIN LUTHER**, roman historique, 1505-1546; par *A. Barginet*, de Grenoble.— Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le nom de Martin Luther produit un singulier contraste sur le titre d'un roman, et il semble être un de ceux qui ont joué dans l'histoire un rôle trop grave pour pouvoir être ainsi employés comme une enseigne destinée à piquer la curiosité des lecteurs. Il est vrai que ceci est un roman historique, et que M. Barginet, respectant son héros comme il mérite de l'être, s'abstient de le mêler à des intrigues ou à des fictions indignes de lui : dans la peinture de son caractère il demeure constamment fidèle à l'histoire et aux documens les plus authentiques. Mais il eût été peut-être plus convenable de ne pas prendre le nom du réformateur pour titre d'un ouvrage d'imagination. Le maître par excellence du roman historique, W. Scott, a donné à ce sujet un exemple bon à suivre; jamais il n'a fait figurer sur la couverture de ses volumes les grands noms de l'histoire, lors même qu'ils

jouaient dans l'intérieur le rôle principal. Cette retenue se comprend facilement : le roman doit laisser à l'histoire le soin de peindre les hommes et de raconter les faits ; sa tâche, à lui, est de chercher à reproduire la physionomie générale des époques en faisant revivre les mœurs, les usages, et en esquissant à grands traits les caractères principaux qui, dans leur individualité puissante, les ont en quelque sorte résumées.

La grande figure de Luther est bien le type du XVI^e siècle, cherchant la vérité dans le réveil de la raison, et secouant avec une énergique impatience le joug de l'autorité absolue. M. Barginet le considère comme l'un des hommes les plus dignes d'admiration, et pense que, mieux connu et mieux apprécié, il pourra peut-être obtenir une espèce de triomphe posthume en France, où la réforme religieuse n'est pas encore accomplie quoique le catholicisme semble y avoir perdu toute chance de durée. Il est certain que jusqu'à ces derniers temps, les réformateurs ont en général été indignement maltraités par la plupart des écrivains français, au point que lorsque les *Mémoires de Luther*, publiés par M. Michelet, parurent, ce fut, on peut le dire, une nouveauté presque hardie, et l'on était tenté de louer le courage de l'illustre professeur. En effet, deux ans tout au plus auparavant, un autre professeur, M. Charpentier de Saint-Priest, dans un livre sur la littérature du XVI^e siècle, ne parlait guère de Luther que comme d'un gros moine ivre de bière et de luxure, et l'accusait effrontément D'AVOIR FAIT BRULER ZWINGLE!!! et ce dernier trait d'érudition catholique n'était relevé par aucun des journaux français qui firent alors l'éloge de son livre! Quant *au gros moine*, M. Charpentier ne faisait que répéter ce qui avait été dit avant lui par d'autres, entre lesquels on peut citer M^me de Staël qui s'est permis d'assez sottes plaisanteries à ce sujet, et M. de Châteaubriand qui le rend responsable de tous les crimes de l'inquisition. Ce fut donc une découverte toute nouvelle que le caractère de Luther tel qu'il est peint dans les fragmens de ses propres écrits et de ceux de ses contemporains rassemblés par M. Michelet. Au lieu d'un gros moine sensuel, colère et haineux, on y trouve le portrait suivant, plus vraisemblable, partant plus vrai, de l'homme dont la voix éloquente secoua si fortement son siècle et rompit pour toujours la tyrannique unité romaine :

« Martin est d'une taille moyenne ; les soucis et les études » l'ont maigri au point que l'on pourrait compter les os de » son corps. Cependant il est encore dans la force et la ver- » deur de l'âge ; sa voix est claire et perçante. Puissant dans » la doctrine, admirable dans la connaissance de l'Ecriture,

» dont il pourrait presque citer tous les versets les uns après
» les autres ; il a appris le grec et l'hébreu pour comparer
» et juger les traductions de la Bible. Jamais il ne reste
» court, il a à sa disposition un monde de choses et de paro-
» les ; il est d'un commerce agréable et facile ; il n'a jamais
» dans son air rien de dur et de sourcilleux ; il sait même se
» prêter aux plaisirs de la vie. Dans les réunions il est gai,
» plaisant, montrant partout une parfaite sécurité, et faisant
» toujours bon visage, malgré les atroces menaces de ses ad-
» versaires. Aussi est-il difficile de croire que cet homme en-
» treprenne de si grandes choses sans la protection divine. »

Tel est le Luther dans la vie duquel M. Barginet a puisé quelques épisodes pour en faire la matière de son récit. Il raconte sa jeunesse et ses études, ses doutes, ses malheurs, sa prise d'habits chez les Augustins ; puis le voyage de Rome, qui remplit son cœur d'une sainte indignation contre les désordres du clergé, révolta sa raison, et prépara en lui cet orage que devait bientôt faire éclater le trafic scandaleux des indulgences. Il prend de sa vie de réformateur les scènes les plus propres à figurer dans un roman, telles que la tentative d'empoisonnement, l'enlèvement de Luther, son amour pour Catherine, ses luttes avec le clergé romain d'une part et de l'autre avec l'enthousiasme exagéré de ses partisans eux-mêmes, enfin sa mort. Quelques intrigues de moine et de femme forment la trame romanesque, mais l'auteur a évité d'y faire tremper Luther, et, repoussant sur le second plan tout ce qui tient à la fiction qu'il pensait nécessaire pour assurer à son livre l'accès dans les cabinets de lecture et auprès d'un nombreux public, il a laissé sur le premier la grande figure historique du réformateur briller seule et dominer son œuvre. Ecrit avec talent, rempli d'un intérêt bien plus vif et bien plus grave que celui de la plupart des romans, ce livre semble destiné à obtenir du succès. C'est du reste, comme le dit M. Barginet dans son introduction, un curieux fait de notre époque que cette tendance des esprits à étudier les réformateurs du XVI[e] siècle, qu'ils avaient en général jusqu'à présent repoussés avec dédain. Après avoir essayé de renverser le vieil ordre de choses et d'en reconstituer un nouveau en dehors des idées morales et religieuses, la France commence à s'apercevoir qu'elle s'est trompée, qu'elle a bâti sur le sable, et elle sent le besoin d'interroger l'œuvre de Luther, de Calvin et de Zwingle pour apprendre sur quelle base de roc il faut asseoir la nouvelle réforme qui se prépare peut-être.

---

MÉLANGES ; par *D. Nisard.* — Paris, 1838, 2 vol. in-8, 15 fr.

Ces Mélanges renferment des souvenirs de voyage et des études de critique et d'histoire littéraire. Il est assez curieux de voir figurer le fameux manifeste de l'auteur contre la littérature facile, en tête de l'un de ces deux volumes, qui ne sauraient en vérité pas être rangés ailleurs que dans cette littérature superficielle que M. Nisard a si justement stigmatisée. Ce sont pour la plupart des articles de journaux et de revue, écrits souvent à la hâte pour amuser plus que pour instruire, où il y a moins d'idées que de phrases et qui ressemblent à des jeux de l'esprit plutôt qu'à des produits de la pensée et de l'étude. On y retrouve le style à la mode, sautillant, redondant, fatigant; cette pluie de mots qui se pressent et se heurtent sous la plume de l'écrivain, cette espèce de course au clocher qu'on impose au lecteur pour arriver au but. Le manifeste contre la littérature facile en offre lui-même un exemple, et l'on dirait qu'en attaquant M. Jules Janin, l'auteur ait voulu rivaliser avec lui de prolixité et de longue haleine. L'avantage de la lutte, sous ce rapport, n'est même pas de son côté ; il n'a ni la légèreté, ni les saillies, ni l'éclat de son adversaire. C'est dommage ; car, pour le reste, M. Nisard a parfaitement raison. Aujourd'hui, plus encore qu'au moment de sa première publication, son manifeste contre le drame et le roman actuels, paraîtra juste et plein de vues saines ; la réaction qu'il signale sera reconnue nécessaire et accueillie avec faveur. En effet, depuis lors, les prétendus novateurs ont marché de déroute en déroute, de chute en chute, et en attendant le public qu'ils doivent créer, leurs œuvres sont au rabais, leurs pièces cèdent la place au vieux répertoire, et les vrais amis de la liberté du génie relisent Shakespeare et Schiller. Quant au roman, il s'est fait feuilleton et se débite en détail comme une marchandise d'épicier. M. Nisard avait prédit juste, des hommes dont le talent méritait un meilleur sort, se sont perdus sur la grande route de la littérature facile, et déjà maintes réputations, qui brillaient naguère d'un éclat éblouissant, commencent à pâlir et disparaîtront bientôt tout-à-fait. C'est qu'à toutes ces ébauches plus ou moins habilement tracées, il manque l'âme qui anime tout, le principe moral qui assure la durée de l'œuvre, lui donne un sens et une portée.

Il est facheux que, dans son manifeste, M. Nisard n'ait fait qu'effleurer de si hautes questions. Elles valaient la peine d'être méditées ; et, en les traitant avec plus de gravité, il eût assuré à son travail une influence plus durable. Mais, il

aurait fallu pour cela lui donner plus d'étendue, entrer dans les détails, examiner les œuvres principales de notre littérature actuelle, et M. Nisard ne s'est pas soucié de soulever contre lui toutes les cotteries. Le seul écrivain qu'il nomme et sur lequel il s'arrête, est Jules Janin ; encore, les justes critiques qu'il lui adresse, sont-elles accompagnées d'éloges outrés et d'une haute estime pour son talent, qu'il regarde comme destiné à de grandes choses, pour son style, qu'il regrette de ne pas voir employé à des œuvres plus solides. N'est-ce pas une singulière préférence que de choisir ainsi pour objet de ses attaques le feuilletoniste auquel la littérature facile semble au contraire devoir être plus permise qu'à nul autre ; et, quelque brillant que soit son style, comment peut-on le croire propre à l'histoire, à la biographie, à la littérature haute et sérieuse ?

A la suite du *Manifeste*, se trouvent réunis sous le titre d'Études de critique et d'histoire littéraire, les divers articles de revue qui ont fait la réputation de M. Nisard, et qui sont en effet très-remarquables par la pureté du goût, la sagacité des vues et la sagesse du style. Ici l'écrivain ne songe ni à faire de l'esprit, ni à éblouir ses lecteurs par un faux éclat ; aussi, est-ce la meilleure partie de son livre. Ses critiques de Victor Hugo et de Lamartine, son essai sur l'histoire de la littérature française, son fragment biographique sur Armand Carrel, sont des morceaux remarquables qu'on relira volontiers. Ils placent M. Nisard au premier rang dans le petit nombre d'hommes qui s'occupent aujourd'hui sérieusement de critique littéraire. Je lui reprocherai seulement une admiration exagérée pour M. de Châteaubriand, dont il oublie la funeste influence sur la littérature de notre époque ; et, à propos d'Armand Carrel, une flatterie assez niaise, lorsque rapportant les paroles d'un prince qui aurait dit que sa mort était un malheur pour tout le monde, il ajoute : « Le mot est noble et d'un grand sens. » Je ne comprends pas non plus qu'il ait inséré dans ces volumes son article sur la lecture des Mémoires de M. de Châteaũbriand, véritable annonce qui sent le charlatanisme d'une lieue loin, et qui, tant que ces Mémoires n'auront pas vu le jour, ne devait évidemment pas entrer dans un essai d'histoire littéraire. Le peu de succès obtenu par l'épisode du congrès de Vérone, devait suffire pour montrer que malgré l'enthousiasme des amis complaisans, initiés à la lecture de ces *Mémoires inédits*, le public n'était pas disposé à admirer sur parole. D'ailleurs, quel que soit le génie d'un homme, il y a toujours du danger à prétendre en faire une divinité ; car ce ne peut être qu'un faux Dieu qui sera tôt ou tard renversé.

Les *Souvenirs de Voyage*, de M. Nisard, ont également déjà paru dans une *revue*. Ils renferment quelques descriptions du midi de la France et des Pyrénées; une course à Londres et à Liverpool; une esquisse de quelques établissemens publics ou privés de la Belgique, et une excursion à Aix-la-Chapelle. Ecrits avec agrément, ces articles se feront encore lire, quoiqu'ils fussent mieux placés dans un journal que dans un livre, et qu'on y remarque une personnalité parisienne souvent un peu trop prononcée. Ils offrent quelques aperçus piquans, des observations intéressantes et des traits de mœurs ou de caractère national fort amusans. Peut-être, cependant, l'auteur du *Manifeste contre la littérature facile*, eût-il été plus conséquent à ses principes en ne se servant de ces ébauches que comme de documens, de matériaux pour composer un livre plus complet et mieux coordonné dans toutes ses parties.

---

ESSAI SUR L'ÉTAT ACTUEL DES LETTRES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD, et sur l'importance d'une littérature nationale; par *Channing*; traduit de l'anglais, et précédé d'une Notice sur la vie publique et privée de l'auteur; par Mme *Louise Sw. Belloc*. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. In-18, 1 fr. 25 c.

Jusqu'à présent, la littérature a été presque nulle dans les Etats-Unis du nord de l'Amérique. Le petit nombre d'écrivains qu'ils ont eus, se sont presque tous bornés à imiter plus ou moins les auteurs anglais dont les ouvrages forment la seule nourriture intellectuelle de la Nouvelle-Angleterre. Ils ont montré en général si peu d'originalité, que c'est en vain qu'on chercherait dans les livres que divers voyageurs ont publiés sur l'Amérique, un seul chapitre traitant de la littérature de cette république fédérative. Cependant, un nouveau monde, des institutions nouvelles, une liberté politique inconnue partout ailleurs, un développement industriel immense, semblent être autant de causes propres à produire des inspirations nouvelles aussi, à créer une littérature nationale qui envisagerait tous les sujets sous des aspects originaux, avec des vues plus larges et dégagées des préjugés de l'école monarchique. Mais un peuple lancé dans la voie de la liberté, au milieu d'une contrée encore à peine défrichée, et appelé à lutter, dès l'abord, contre une foule d'obstacles matériels, s'occupe, avant tout, des moyens de pourvoir à sa subsistance; son intelligence, concentrée vers ce but unique, néglige l'âme pour le corps, et l'industrie règne longtemps en maîtresse absolue avant que le développement

moral et intellectuel ait pu prendre la haute place qui lui appartient. Mme Belloc a, dans sa notice sur Channing, parfaitement bien dépeint cette marche de l'esprit.

« Il y a, dans l'existence des nations, surtout de celles qui sont sorties du monde civilisé, les mêmes phases que dans l'homme ; l'enfant, préoccupé de ses besoins physiques, fortifie son corps : c'est pour les masses l'époque des travaux matériels ; il grandit, entrevoit l'idée de Dieu, principe de toute morale, s'élève jusqu'au devoir : alors naissent les lois. Entré dans l'adolescence, il accueille avec ardeur tout ce qui répond à ses instincts de générosité, de dévouement. Tous les germes de la pensée sont en lui, mais l'expérience ne les a pas mûris. Il reconnaît dans les écrits des autres ce qu'il éprouve sans pouvoir le dire : il se passionne pour ce mirage de son âme. C'est l'âge des chaleureuses convictions, des enthousiasmes ardens, et aussi des imitations puériles. Je ne crois pas qu'un génie, quelque grand qu'il soit, ait jamais débuté par une œuvre complètement originale. L'esprit s'essaie à marcher sur les traces de ses devanciers avant de prendre son essor.

» Ce qui s'accomplit en quelques années chez l'individu, demande parfois des siècles chez les nations : ne nous étonnons donc pas que la littérature américaine ne soit pas encore née, et ne jugeons pas un peuple sur les essais de son adolescence ! Celui des Etats-Unis commence à comprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain, et qu'il est des besoins plus nobles et non moins impérieux que ceux auxquels il a satisfait jusqu'ici. Placé dans une position exceptionnelle, trouvera-t-il enfin des inspirations originales ? secouera-t-il les influences de l'égoïsme individuel, de l'argent, du bien-être physique ? se fera-t-il de ces entraves des degrés pour monter plus haut et passer outre ? aura-t-il les chants virils et purs d'une heureuse jeunesse ? Assez et trop long-temps dans notre vieille Europe, on a fait du malheur la muse inspiratrice de l'homme. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi des hymnes au bonheur ? Pourquoi le sentiment de notre céleste origine, de notre immortelle destinée, ne s'épancherait-il pas en accens harmonieux ? Pourquoi l'amour immense, vivifiant, qui vient de Dieu et s'étend à toute créature, serait-il moins fécond, moins poétique que la passion qui nous isole et nous appauvrit ?

» C'est cette littérature régénérée que Channing appelle de tous ses vœux : il en est le précurseur et l'apôtre. Il est la voix qui crie dans le désert : « Préparez le chemin à l'intelligence ; aplanissez ses sentiers. » Il annonce la lumière, et déjà il l'apporte. Son éloquence est mâle, soutenue, im-

posante. Sa morale, étroitement liée à la religion, et basée sur le spiritualisme le plus pur, n'admet pas la croyance sans les œuvres. Les vérités qu'il proclame gouvernent sa vie, vivifient ses paroles et leur donnent cette onction pénétrante qui entraîne et subjugue. Mais ce qui le distingue surtout comme homme et comme écrivain, c'est sa foi profonde en l'humanité ; il la relève, il la réhabilite, il la place en face d'un immortel avenir, il la fait graviter vers le ciel par un perfectionnement immense, indéfini : en le lisant, on partage ses généreuses convictions, on se sent meilleur et plus fort pour le bien. »

J'ai cité ce long fragment tout entier, parce qu'il me paraissait impossible d'en rien retrancher, tant il est bien pensé et bien écrit. Que pourrait-on dire qui fît mieux connaître soit la haute portée de cet opuscule et le noble but du moraliste américain, soit le talent avec lequel il est interprété par son digne traducteur? L'essai de Channing est vraiment une œuvre originale qui restera sans doute comme premier modèle de cette littérature grave, pure et utile, dont il jette en quelque sorte les bases en l'appelant de tous ses vœux. Et l'influence de cet essai ne se bornera pas, il faut l'espérer, à la seule Amérique. Mme Belloc n'aura pas en vain reproduit avec tant de bonheur la vigueur, l'harmonie et la grâce du style de Channing ; son excellente traduction, qu'on prendrait plutôt volontiers pour le premier jet de l'inspiration créatrice, rendra ce nom populaire dans le reste de l'Europe comme il l'est déjà en Angleterre.

L'état actuel de la littérature en France, la triste décadence où l'ont jetée l'oubli de tout principe stable, l'abandon de tout frein moral ou religieux, est en particulier bien propre à faire désirer le triomphe des idées émises par Channing. Ce qu'il dit des avantages précieux d'une littérature nationale, peut s'appliquer fort bien aux tentatives novatrices si malheureusement essayées dans ces derniers temps, et servir à indiquer quel esprit doit présider à la réforme, pour que celle-ci soit réellement utile et féconde. En reprochant aux écrivains classiques d'avoir puisé toutes leurs inspirations dans l'antiquité et transporté en France une littérature toute grecque et romaine, la nouvelle école n'a pas su se montrer beaucoup plus nationale ; seulement elle a tiré ses emprunts d'une autre époque, et au lieu de s'adresser à la civilisation ancienne, elle a préféré puiser dans la barbarie du moyen âge. Ses imitations ont porté plutôt sur les défauts que sur les beautés des modèles choisis, et elle a pris, pour base de toutes ses innovations, les traces du mauvais goût que le plus grand génie a souvent de la

peine à secouer entièrement lorsqu'il domine son époque. Du reste, rien d'élevé, rien de grand dans la pensée qui préside à ces tentatives. Au contraire, en rejetant la forme guindée et un peu monotone de l'expression, l'on n'a point su en séparer la noblesse de sentimens vrais et purs, tout a été sacrifié à la fois, et la trivialité est venue se mêler à toutes les scènes qu'on a voulu peindre. Alors, le spiritualisme a perdu son influence, et une fois le principe admis que tout détail vrai en lui-même n'a nullement besoin de s'harmoniser avec le but et l'ensemble de l'œuvre, que les antithèses et les contrastes sont les meilleurs élémens de la composition littéraire, l'esprit dégagé de toute entrave a largement profité de cette licence, et les caprices bizarres de l'imagination sont devenus les seuls guides de l'écrivain. C'est sous l'influence de ces vues fausses et dangereuses que notre littérature a été changée en une arène dans laquelle les passions déchaînées se livrent à tous leurs excès et nous offrent une triste image du chaos moral.

L'ouvrage de Channing renferme d'excellens conseils pour tirer la littérature de cet état d'abaissement et lui assurer dans l'avenir une marche glorieuse et des progrès constans. Il veut que l'esprit religieux lui vienne en aide et la prenne sous sa puissante égide, non pas l'esprit de telle ou telle secte, de tel ou tel culte exclusif, mais l'idée chrétienne d'un Dieu, créateur de tout ce qui existe, père éternel de l'humanité entière, qui l'a placée sur cette terre pour y accomplir sa destinée en travaillant avec zèle au perfectionnement de ses facultés, et qui lui demande d'élever sans cesse ses pensées vers le ciel, sanctuaire où se trouvera pour nous le mot de tant d'énigmes inexplicables ici-bas. Rien, en effet, n'est plus propre que cette haute tendance morale à inspirer le génie, à imprimer à la littérature un cachet de grandeur immortelle, à lui rendre dans toute sa plénitude l'influence supérieure qu'elle est toujours plus appelée à exercer dans les affaires de ce monde. Par littérature, Channing entend en général toute expression écrite de la pensée, sur quelque sujet du reste qu'elle se soit exercée. « Une littérature nationale, » dit-il, « n'est autre chose que l'action des » hautes intelligences sur les masses. Elle fait circuler au » travers d'une vaste sphère les pensées les plus belles et » les plus vivifiantes, fruit de longues et laborieuses études » ou créations du génie. C'est une œuvre beaucoup plus » haute que les communications verbales de l'esprit; c'est » l'âme envoyant aux multitudes, qu'aucune voix ne saurait atteindre, ses pensées choisies, classées dans l'ordre le » plus méthodique et sous les formes les plus attrayantes.

» En d'autres termes, la littérature est la concentration de » l'intelligence, se repliant sur elle-même pour se répandre » au dehors et multiplier son énergie. »

On ne saurait en effet séparer impunément la littérature des sciences, sur la marche desquelles elle exerce une influence incontestable, en prêtant à celles-ci des formes et une clarté qui seules peuvent les rendre accessibles à la foule et par conséquent agrandir leur sphère d'action.

« A ne considérer que le style en lui-même, » dit Channing, « un peuple qui le néglige se prive d'un important ressort intellectuel. Aux yeux de la foule, le langage est un in» strument si simple, si naturel, que s'en servir avec énergie » et clarté ne lui paraît pas un grand effort. Elle le croit tout » façonné sous la main de l'écrivain ; et son emploi si continuel » lui persuade qu'il y faut peu de préoccupation ou de savoir. » Cependant, c'est surtout dans le style que se révèle le génie » créateur d'un grand écrivain. Les expressions se trouvent » toutes, il est vrai, dans le vocabulaire! mais elles y sont épar» ses, déliées, mortes ; de quel merveilleux souffle de vie ne » les anime-t-il pas, en les moulant sur ses sensations ! Peut» être n'emploie-t-il pas un seul mot qui n'ait été fatigué, usé » par le commun des auteurs, et pourtant avec ces matériaux » vulgaires il accomplit des miracles ! Quel monde de pensées » n'enserre-t-il pas en une seule phrase ! A l'aide de nouvel» les combinaisons des mots les plus connus, que de nuances » délicates, que de jets de lumière n'épanche-t-il pas sur son » œuvre ! La beauté du style dépend fort peu de l'idiôme ou » des richesses de la langue qu'emploie l'homme de génie, » mais bien de son âme. Les paroles, méthodiquement clas» sées dans le dictionnaire, ne peuvent pas plus donner l'idée » de ses pensées que le bloc de marbre dans l'atelier du sculp» teur ne peut représenter les conceptions de l'artiste. Ce ne » sont que des matériaux inertes. La puissance qui les vivifie » vient de l'esprit. C'est la glorieuse souveraineté de l'âme sur » la matière. La même énergie créatrice qui se manifeste dans » le style, tire de la pierre brute des formes animées. Une na» tion chez laquelle la grâce et la force du style ne sont point » cultivées, trahit donc les intérêts de son intelligence ».

Cette éloquence grave et austère du moraliste américain me paraît un manifeste plus sérieux que celui de M. Nisard, et plus propre à porter un coup décisif à cette *littérature facile*, qui par ses excès s'est elle même rangée à peu près sur la même ligne que ce qu'on appelle vulgairement *des mœurs faciles* et une *conscience facile*. Puisse-t-elle trouver de l'écho en France, et, réveillant le génie littéraire, qui à diverses époques a jeté tant d'éclat sur cette contrée, faire bientôt sur-

gir des écrivains originaux, dignes successeurs de ces noms immortels qui ont fait la gloire des siècles passés! Ainsi que le remarque Channing dans cet écrit, qui offre une foule d'aperçus lumineux sur la nouvelle carrière qu'il ouvre à la littérature, les changemens opérés dans les formes politiques et religieuses, l'émancipation de la pensée et les progrès de la civilisation doivent imprimer à la littérature une direction nouvelle, lui donner une action plus large et un essor plus élevé. Mais la liberté n'est pas la licence, et en littérature comme en politique l'esprit humain s'est jusqu'ici montré trop enclin à confondre ces deux tendances si opposées en réalité l'une à l'autre.

---

**PALINODIES**; par M. *Nibelle*.—Paris, chez Delloye, 1838. In-8, 1 fr. 50 c.

Cet opuscule renferme deux pièces de vers intitulées, l'une, *l'Ange déchu, à M. de Lamartine;* l'autre, *le Peuple, à M. de Lamennais*. Ce sont de fort vertes apostrophes adressées à ces deux écrivains qui l'un et l'autre ont paru abandonner subitement la route qu'ils avaient suivie d'abord, et, chacun dans sa sphère, renoncer aux principes qui leur avaient inspiré leurs premières productions. Il est certain que la *Chute d'un Ange* n'a pu que causer de cruels désappointemens aux admirateurs de la muse jusque là si sainte et si pure du poète, de même que le *Livre du Peuple* et *les Paroles d'un Croyant* ont dû être repoussés avec horreur par la plupart des lecteurs de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de Religion*. Le poète me semble même être tombé plus réellement que le prêtre; car celui-ci en changeant de but n'a rien perdu de son admirable talent, tandis que chez M. de Lamartine la forme a suivi le fond, et le style harmonieux et noble qui avait fait le succès des *Méditations* a fait place à un langage incorrect, parfois trivial, souvent rude et barbare, bien digne, du reste, des hideux tableaux qu'il retrace. M. de Lamennais a abandonné son drapeau et doit être renié par tous les hommes dont il froisse aujourd'hui les opinions politiques et religieuses; M. de Lamartine a de plus foulé aux pieds les règles du bon goût et par conséquent failli littérairement parlant non moins que sous le point de vue religieux.

Naguère, Lamartine, on t'admirait encore,
On aimait ton beau front qu'une palme décore;
Les femmes s'enivraient aux accens de ta voix;
On s'arrachait tes vers qu'on relisait vingt fois;

On proclamait ton nom; nous gardions la mémoire
De tes premiers écrits, monumens de ta gloire,
Où le chrétien rêveur, poète harmonieux,
Foulait aux pieds l'enfer, s'élançait dans les cieux;
Et prophète inspiré, des hauteurs de Solime,
Envoyait à la terre un cantique sublime.
Ta voix nous redisait les douleurs du saint lieu,
Et ton cri, Lamartine, était Dieu, toujours Dieu!

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« D'où me vient, disais-tu, cette paix qui m'inonde,
» D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde? »
Ton âme en toi chantait! cantique solennel,
Ton vers religieux montait vers l'Éternel....
Tu jettes maintenant le Christ aux gémonies.
Tes méditations, tes saintes harmonies,
Tes longs ravissemens, tes immortels concerts
Ne nous promettaient pas un jour ces chants amers.
Hier l'Être suprême, aujourd'hui la matière,
Le néant! et la nuit où brillait la lumière!
Sophiste vaporeux, philosophe et païen,
Tu crois à la raison, tu ne crois plus à rien!
D'un esprit corrupteur désormais pâle esclave,
Ta lyre a donc perdu le chant pur et suave,
Les songes enchantés qui remuaient nos sens,
Les pleurs aux bords du lac, les magiques accens,
Les mystiques soupirs, les sublimes pensées,
Comme un souffle du ciel de ton cœur élancées,
Quand tu semblais ravir à l'ardent séraphin
Un des pieux accords de ses hymnes sans fin?

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ah! qui donc t'enseigna les infâmes tendresses
De ces amans grossiers, de leurs viles maîtresses?
Ta lyre souvent tendre, et pudique toujours,
N'avait encor gémi que de saintes amours.
Tu voulais autrefois que la vierge timide,
Tranquille en te lisant, prît ton livre pour guide,
Et, calme, s'endormît, après l'avoir fermé,
De tes pieux écrits le cœur tout parfumé.
Tu voulais, Lamartine, à cette nouvelle Ève
N'offrir qu'un fruit permis, donner un chaste rêve,
A la source divine épurer tes pinceaux,
Et devant la pudeur découvrir tes tableaux...
Publique empoisonneuse, au premier rang montée,
Quelle est cette Lakmi, courtisane effrontée,
Qui, lorsque la révolte agite l'étendard,
Fait tomber de nouveau le fragile Cédar?
Ne crains pas toutefois qu'exhumant ton volume,
De tant d'obscénités je flétrisse ma plume;

Oublions tes géants, ces monstres odieux,
Débauchés en démence, hommes qui se font dieux,
Tigres de sang baignés qui, dans leurs sombres joies,
Outragent l'innocence et torturent leurs proies,
Sur le sein maternel brisent les nouveau-nés,
Et rugissent, la nuit, le bonheur des damnés;
Couvrons d'un voile épais tes colonnes cyniques,
Pour de froides horreurs il n'est point de critiques,
Car de tes dieux-géans le tableau libertin
Ferait pâlir de Sade et rougir l'Arétin!...

Il y a bien un peu d'exagération dans cette dernière tirade, mais cependant elle exprime avec chaleur l'impression produite en général par le malencontreux poème de la *Chute d'un Ange*. Et quoique nous ne partagions pas les vues de l'auteur en fait de religion, nous avons nous-même déjà signalé le singulier contraste que produit à cet égard la dernière œuvre de M. de Lamartine placée à côté de ses *Méditations* et de ses *Harmonies*. Depuis son voyage à la Terre-Sainte, le poète catholique est devenu un philosophe déiste; seulement, dans sa nouvelle foi se retrouve cette même obscurité vague qui paraît être inséparable de son esprit. M. Nibelle termine par un appel au génie du poète, et le supplie surtout de sortir de cette position indécise dans laquelle il s'est placé. On ne peut que se joindre sous ce rapport aux vœux du critique, car ce qui ressort le mieux dans le poème qu'il attaque avec tant de force, c'est l'absence de tout principe clair et stable.

Aujourd'hui de tes vers détruisant la merveille,
Veux-tu blasphémer Dieu que tu louais la veille,
De ton haut piédestal outrager la raison,
Infiltrer dans le monde un odieux poison,
Promettre la lumière et verser les ténèbres,
Semblable, Lamartine, à ces arbres funèbres
Où sous les feux du jour le voyageur s'endort,
Pour chercher un repos qui lui donne la mort?
Laisse à de vains rhéteurs de fatales doctrines;
Sois l'ange, esprit céleste, ou l'ange des ruines,
Et franchement athée, ou franchement chrétien,
Choisis!.. Baal, le Christ, ou le mal, ou le bien!
Abjure les faux dieux!.. Bienfaisant météore,
Brille et songe à l'éclat de ton heureuse aurore.
Chante!... et comme autrefois poète glorieux,
Abandonne l'enfer, remonte dans les cieux!

Quant à Lamennais, ce sont surtout ses opinions politiques, ses rêves démocratiques et révolutionnaires que M. Nibelle frappe de sa réprobation. Il y a beaucoup de verve dans sa

poésie, et quoique nous ne puissions partager ses sympathies monarchiques, nous devons dire qu'il y a aussi quelques bonnes vérités dans ses reproches, qui se terminent ainsi :

Voilà ton peuple à toi !... Le Français indigné
A ce cruel affront ne s'est point résigné,
Et lorsque ta fureur le cherche dans la boue,
Sa fierté se réveille, elle te désavoue ;
Car sans cesse tu prends, dans ton libelle amer,
Le poison pour les fleurs, l'écume pour la mer !
Veux-tu nous ramener à ces temps de vertige
Qui de nos anciens rois ont dévoré la tige !
Le peuple resta pur de nos sanglans débats.
Ah ! soulage le peuple et ne l'outrage pas !....
Où donc as-tu puisé tes doctrines fatales ?
Tu prodigues l'injure à nos tombes royales,
Toi des nobles martyrs le divin rejeton,
Toi le fils égaré du vieux peuple breton !
J'entends des chants de mort, et c'est la voix d'un prêtre.
Ne te souvient-il plus de ton céleste maître ?
Des ministres de paix renégat successeur,
Des droits de la révolte imprudent défenseur,
Lorsqu'à peine la foudre a passé sur nos têtes,
Tes écrits menaçans rappellent les tempêtes.
Pour frapper la vertu, pour creuser des tombeaux
L'enfer, comme autrefois, peut vomir des bourreaux,
Et quand nous périssons, sur le pouvoir suprême,
De la chaire sacrée envoyer l'anathème,
Au nom du Roi des rois, mettre le monde en feu,
Ah ! c'est mentir au peuple et blasphémer ton Dieu !

Voilà bien le cri de désespoir qu'a dû pousser le parti monarchique en voyant le plus grand écrivain de notre époque déserter, abandonner ses rangs et passer à l'ennemi avec armes et bagage.

---

**LES PETITS ENFANS** ; par *C. Beuzeville*. — Rouen, chez Legrand, 1839. In-18, 3 fr.

Voici un joli petit volume de poésies gracieuses, rimées avec facilité, inspirées par de fraîches pensées, dont les sujets, ainsi que le titre l'indique, sont presque tous empruntés à l'enfance et aux premiers événemens qui marquent l'entrée de l'homme dans la vie. La muse de M. Beuzeville est une blonde enfant à l'œil espiègle, au sourire malin, qui chante, pleure, et prie tour-à-tour avec un accent naïf et vrai quoique peut-être pas toujours parfaitement correct. On rencontre

çà et là quelques petites négligences, mais en général cependant la versification est pure et harmonieuse; quelquefois même elle s'élève au ton de l'ode, et dans maintes strophes on trouve de nobles pensées exprimées dignement. Ce n'est donc pas sans surprise et sans un certain sentiment de joie littéraire qu'on apprend en parcourant ce volume que l'auteur est un artisan, un potier d'étain, et qu' il compte parmi ses amis un autre poète ouvrier imprimeur en indiennes. Voici donc la littérature qui glisse sa bienfaisante influence dans tous les rangs de la société, qui va porter ses douces et pures jouissances à l'ouvrier pour le délasser des fatigues de son travail manuel, et ouvrir en même temps la carrière à toutes les facultés intellectuelles jusqu'ici perdues dans les ténèbres de l'ignorance ou étouffées par une vie purement animale. C'est un signe de notre temps qui marque les progrès de l'instruction et peut faire prévoir ce que sera l'avenir. Mais, dira-t-on, est-ce un bien que l'art d'écrire devienne à la portée de tous; ne sommes-nous pas déjà trop inondés de productions médiocres et mauvaises; que sera-ce donc si les ouvriers s'en mêlent? Il est très-vrai que jusqu'à présent l'augmentation du nombre des écrivains ne s'est pas montrée très-favorable à la littérature; nous avons eu la quantité, mais non la qualité; cependant on aurait tort, je crois, d'en inférer que l'excellence des œuvres doive être en proportion inverse du nombre des auteurs. D'ailleurs, à mesure que la concurrence s'établit, le métier d'écrivain sans talent devient si misérable qu'on peut espérer qu'avec le temps les choses reprendront à cet égard leur équilibre et que les hommes supérieurs surnageront seuls. En attendant, c'est un fait très-remarquable que ces progrès littéraires dans une classe qui, il y a une cinquantaine d'années, savait à peine lire et écrire. Il est regrettable seulement qu'on n'y rencontre pas plus d'originalité. Dans ces œuvres sorties de l'atelier du potier, rien ne trahit l'ouvrier, et ses mains calleuses, et son langage plus énergique que raffiné! On ne devinerait jamais la condition de l'auteur s'il ne l'avait lui-même inscrite au bas de l'une de ses petites pièces. C'est, comme chez le boulanger de Nîmes, un écho de la poésie des salons, de cette poésie vaporeuse et empreinte d'une forte dose de religiosité, qui s'exprime dans un style fleuri, sonore, où l'on trouve plus de phrases que de pensées et dont toutes les images sont en général plus ou moins recherchées, prétentieuses. Certes, il y a évidemment là une erreur, et l'ouvrier qui sent en lui la verve du poète a mieux à faire que de se traîner sur les traces de l'homme du monde dont le génie est souvent arrêté dans son essor par maintes exigences sociales. Il peut trouver en lui-même des inspira-

tions plus fortes, plus nouvelles et véritablement originales. Il ne doit pas oublier que c'est un mérite de ce genre qui a fait la réputation du menuisier de Nevers et assuré l'immortalité à quelques-unes de ses chevilles.

Mais, je le répète, ce n'en est pas moins un signe heureux qui nous montre l'instruction pénétrant partout et donnant à l'homme des goûts plus intellectuels, des récréations plus nobles, des pensées pures et généreuses. D'ailleurs, *les Petits Enfans* de M. Beuzeville renferment maintes pièces qui ne sont pas sans mérite ; il manie le vers avec aisance et il règne en général dans ses poésies une harmonie douce et agréable. Je citerai comme exemple :

*Le petit Mousse.*

Ma bonne mère,
Loin de la terre,
Dans un bateau
Flottant sur l'eau,
M'a mis au monde,
Et c'était l'onde
Qui me berçait,
Qui m'endormait.

A mon baptême
Dieu vint lui-même,
Dans leur repos
Frapper les eaux
D'une tempête
Dont sur ma tête
Un flot tomba
Qui m'ondoya.

Ma balançoire,
J'en ai mémoire,
Pendait auprès
Des perroquets,
Léger cordage,
Où le tangage,
S'il m'y trouvait,
Me balançait.

Pour bien m'instruire
J'apprends à lire
Le livre bleu
Aux mots de feu
Guidant nos voiles ;
De ses étoiles

J'épèle encor
L'alphabet d'or.

Sois ma patrie
La plus chérie,
Vaste désert
Au beau flot vert,
Bien loin du monde,
A moi, de l'onde
Enfant gâté,
L'immensité!

Dans la pièce suivante adressée aux *acteurs du Gymnase enfantin*, il exprime avec assez de bonheur l'impression que doit produire le spectacle d'enfans métamorphosés en comédiens :

Pourquoi déjà quitter vos robes d'innocence,
Enfans, pour revêtir nos vêtemens salis?
Du manteau qui couvrait votre jeune espérance,
Eh bien! vous savez donc ce que cachent les plis!
Vous savez ce qu'il faut de trompeuses paroles
Pour émouvoir le cœur et corrompre les sens!
Vous savez ce qu'il faut de promesses frivoles
Pour nous faire oublier et devoirs et sermens?
Vous savez comme on doit se masquer le visage,
Pour jouer la douleur, le mépris ou l'amour!
Vous savez ce qu'il faut d'hypocrite langage
Pour colorer le vice et le montrer au jour!
Et vous savez combien la glace de notre âme
Doit se heurter de fois à l'angle de nos mœurs
Pour se briser! combien une pudique flamme
Doit, avant de mourir, vaporiser de pleurs!
Pourquoi, pauvres petits, vos blanches ailes d'anges,
Qui voletaient si bien en descendant des cieux,
Viennent-elles sitôt se souiller dans la fange?
A notre vent d'été pourquoi brûler vos yeux?
Tout cela pour payer quelques bravos peut-être!
Parce que nous aimons à voir votre candeur,
Blanche fleur d'oranger, qui chez vous vient de naître,
Et que voudrait encor respirer notre cœur!
Mais lorsque nous passons près des plus belles choses,
Dès que nous les froissons, on les voit se ternir;
Le parfum des enfans, des femmes et des roses,
Sous nos souffles glacés ne tarde pas à fuir.

**DIALOGUES FAMILIERS FRANÇAIS-ANGLAIS**; par *Asborne de Chastelain,* avec une carte et un plan.— Paris, chez Truchy, 1839, édition diamant. In-32 cart., 2 fr. 50 c.=**DIALOGUES FAMILIERS FRANÇAIS-ITALIENS**, à l'usage des étudians et de ceux qui voyagent en Italie; précédé d'un Vocabulaire des mots les plus usuels; par *A. Ronna.* —Paris, chez Truchy, 1838, édition diamant. In-32 cart., 2 fr. 50 c.

Ces deux petits volumes, destinés à entrer dans la poche du voyageur pour lui servir de compagnons et d'interprètes, renferment un vocabulaire des mots les plus usuels, rangés par ordre alphabétique dans le premier, et par ordre de matières dans le second. Viennent ensuite des dialogues sur tous les sujets les plus ordinaires de la vie, principalement sur tous ceux qui peuvent intéresser un voyageur. Non-seulement ce sont de très-bons exercices pour apprendre à parler les deux langues, mais encore on y trouve une foule de renseignemens sur les deux pays, leurs usages et leurs mœurs. Les auteurs se sont attachés à rendre ces dialogues plus intéressans que ne le sont la plupart des livres de ce genre. M. Ronna surtout a réussi à donner aux siens une forme neuve et instructive ou badine selon le sujet, qui leur vaudra sans doute un prompt succès et les fera rechercher soit par les voyageurs auxquels ils offrent un guide très-portatif et fort utile, soit par les personnes qui étudient l'italien et qui trouveront dans ce petit volume les meilleurs élémens de conversation qu'elles puissent désirer.

Les dialogues anglais sont accompagnés d'un plan de Londres et d'une petite carte itinéraire des îles Britanniques. Mais la partie française n'y a pas été aussi soignée que dans le volume de M. Ronna. On y trouve des formes insolites, des anglicismes que l'éditeur fera bien de corriger dans une nouvelle édition, car cela pourrait nuire au succès de cette jolie petite publication, quoique la partie la plus importante, le texte anglais, soit correct et bien rédigé.

---

**HISTOIRE ANECDOTIQUE DE VICTORIA**, reine d'Angleterre, depuis sa naissance jusqu'à son couronnement, avec un récit circonstancié de cette imposante cérémonie; ouvrage traduit de l'anglais sur la troisième édition, avec le texte accentué en regard; par *J. Peyrot*, suivi de quelques pensées, maximes et principes de Watts. — Paris, chez Mansut, 1838. 1 vol. in-16, 5 fr.

Ce volume, destiné à faciliter l'étude de la langue anglaise, indique l'accentuation des mots par un signe placé au-dessus de la syllabe sur laquelle porte l'accent. L'écolier pourra ainsi facilement et promptement s'habituer par la pratique à cette

partie de la prononciation qu'on n'étudie jamais bien dans des traités théoriques. M. Peyrot a voulu compléter par là le travail qu'il avait commencé dans son manuel, son Télémaque et son Dictionnaire anglais. Voyant que la prononciation était le principal obstacle qui arrêtait les élèves dans l'étude de la langue anglaise ; il a cherché à vaincre cette difficulté, et, tout en n'adoptant pas entièrement sa méthode, on doit reconnaître qu'elle offre certains avantages, et qu'en particulier pour ce qui concerne l'accent elle peut être fort utile. L'histoire de Victoria présente une suite d'anecdotes recueillies par la flatterie, dont la plupart sont assez niaises comme c'est l'usage en pareil cas. Aussi le traducteur a-t-il eu grandement raison d'y joindre l'écrit de Watts sur le perfectionnement des facultés intellectuelles, dans lequel se trouvent d'excellens conseils sur la manière de développer et de cultiver son intelligence soit par l'observation et la lecture, soit par la conversation et l'étude. Ce morceau remarquable est en effet très-bon à faire lire aux jeunes gens auxquels il donne des préceptes pleins de sagesse, des instructions précieuses pour les guider dans la recherche de la vérité qui doit être le but de toutes leurs études. Ce volume, imprimé avec élégance et orné du portrait de la reine d'Angleterre, forme un assez joli présent à offrir aux personnes qui étudient l'anglais.

## RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

**LA VIE IDÉALE**, ou peinture des émotions à vingt ans; par *Camille Turles*. — Paris, chez Pougin, 1839, in-18.

Vingt ans! c'est bien l'époque de la vie idéale et de ses beaux rêves, de ses illusions brillantes qui ont tant de charmes, trésor de poésie et de bonheur que la jeunesse imprudente dissipe trop souvent en quelques années, se préparant ainsi d'inutiles regrets pour le reste de ses jours. N'en déplaise aux partisans de l'existence purement positive, le bonheur de l'homme gît pour une bonne part dans la poésie, dans ce qu'on appelle la vie idéale. A côté des besoins physiques, des jouissances sensuelles qui ne satisfont qu'une partie de notre être, nous avons des besoins moraux, des plaisirs intellectuels qui sont tous plus ou moins du domaine de l'imagination. Ainsi, les sentimens, les affections, les nobles et gran-

des pensées qui nous causent des émotions si bienfaisantes, l'amour, l'amitié, le patriotisme, le dévouement n'appartiennent-ils pas à la poésie? A vingt ans, c'est l'amour qui domine, et malheureusement, dans la fougue des passions le réveil subit des sens devient souvent la cause principale qui ruine la vie idéale, qui détruit toute poésie et jette l'homme dans un matérialisme grossier dont il ne peut plus sortir. Il oublie alors que chaque âge a sa poésie qui lui offre une source de jouissances nouvelles. Plaçant au hasard sa première affection, il se voit trompé dans ses illusions les plus chères, et bientôt rejetant les sentimens nobles et purs, comme une fausse monnaie, il ne cherche plus dans ses plaisirs que la satisfaction de ses besoins physiques. Ou bien si l'âme est assez forte chez lui pour résister à ce premier échec, elle en éprouve une altération profonde, le découragement s'empare d'elle, et la poésie brillante de la jeunesse et de l'espérance fait place à celle du désespoir et du malheur. Ce sont là les deux résultats les plus communs de la vie idéale follement dissipée à vingt ans. M. C. Turles a choisi le second pour sujet de son livre, qui renferme une suite de méditations en prose sur le néant des joies humaines, et de toutes les carrières qui s'ouvrent devant le jeune homme à l'entrée de la vie. Un seul refuge lui reste, c'est la religion, et il s'y jette avec une ardeur exaltée qui lui fait oublier tous ses doutes en entendant sous les voûtes d'une sainte chapelle le bruit religieux de ses pas. C'est bien un sujet à la mode aujourd'hui, et ce petit volume trouvera sans doute sa place sur le *prie-Dieu bonheur du jour* que Giroux annonce pour étrennes au monde fashionable. La lecture en est plus intéressante que celle d'un livre ascétique, et il me paraît tout-à-fait en harmonie avec la dévotion vague et superficielle qui règne aujourd'hui. Le style en est d'ailleurs agréable, facile et empreint parfois d'un certain charme poétique. On reprochera seulement à l'auteur de ne pas être toujours fidèle à son rôle et d'oublier fréquemment qu'il fait parler un jeune homme de vingt ans. Il lui donne une expérience déjà vieille, une maturité de jugement, une connaissance du cœur qui décèlent un âge beaucoup plus avancé. A vingt ans, on commence à peine à vivre et à voir le monde; on ne peut donc pas avoir déjà vécu et passé par maintes épreuves.

---

**DRAMATISCHE JUGENDSPIELE** für das weibliche Geschlecht, von *Rosette Niederer*. — Aarau, chez Sauerlander, 1838. 2 vol. in-12.

Ces deux volumes renferment une suite de petites pièces de

théâtre pour la jeunesse, destinées à mettre en action les excellens principes émis par Mme R.-Niederer dans son *Coup-d'œil sur l'éducation des femmes,* dont nous avons rendu compte dans notre numéro de mars de cette année. L'auteur regarde cette forme comme la plus propre à frapper l'esprit et à graver les leçons dans la mémoire. Il lui semble que l'étude et la représentation de semblables petites scènes dramatiques peuvent être utiles aux jeunes filles en leur apprenant de bonne heure à exprimer leurs idées, leurs sentimens, ainsi que ceux des autres. N'ayant trouvé dans aucun des ouvrages de ce genre que possèdent les diverses littératures rien qui répondît à ses vues et qui pût remplir son but, elle a pensé faire une œuvre utile en cherchant à combler cette lacune.

Vouée depuis long-temps à l'éducation, nourrie des excellens principes du célèbre Pestalozzi, Mme Niederer était admirablement bien placée pour réussir dans une tâche pareille. Une connaissance parfaite du jeune public auquel elle s'adresse, une étude approfondie du cœur humain et des sentimens qui s'y développent dès les premières années, ainsi que des petites passions qui commencent bientôt à s'en emparer, voilà les élémens avec lesquels madame N. a essayé de composer un théâtre pour les jeunes personnes. C'est assez dire qu'elle a réussi et complètement atteint son but. Ecrites avec un talent littéraire fort remarquable, ces petites scènes ne sont pas seulement des récréations amusantes et propres à exercer la mémoire, ainsi qu'à enseigner à bien lire et à bien parler, mais elles offrent de plus d'excellentes leçons pratiques faciles à saisir et à appliquer dans les situations les plus ordinaires de la vie.

L'auteur considère la famille comme la base de tout l'édifice moral ; elle proclame hautement son indispensable nécessité pour l'éducation, et l'insuffisance de tous les moyens qu'on a imaginés pour la remplacer. La vie de famille est à ses yeux l'ancre de salut de la société, le secret qui doit guérir la plupart de ses maux, la véritable carrière où peut se développer la femme en accomplissant une sainte mission, en exerçant une haute et salutaire influence. Elle la suit dans son action sur les individus d'abord, puis, sur la société, et s'attache à exposer les résultats qu'elle produit. L'esprit de la famille est un bienfait céleste qui double toutes nos jouissances, allége toutes nos peines. L'homme peu éclairé, qui n'a reçu presque aucune instruction, aussi bien que le savant, le pauvre comme le riche, peuvent trouver sous le toit domestique une source de bonheur à peu près indépendante des positions sociales et des chances capricieuses de la fortune.

Les petites esquisses dramatiques de madame Niederer re-

tracent avec charme et esprit les divers tableaux de cette vie de famille, de manière à en signaler les points les plus importans. On y voit l'heureuse influence de cet esprit d'union et de tendresse pour adoucir tous les froissemens de l'amour-propre, pour rendre toutes nos relations plus faciles, pour inspirer de bonne heure à la jeunesse, et d'une manière en quelque sorte intuitive, le respect de soi-même et des autres, le support, la bienfaisance, le dévouement, en un mot la véritable charité. C'est une école dont toutes les leçons tendent à former le cœur, à perfectionner l'âme, à combattre les penchans vicieux et à développer les vertus les plus nobles.

L'auteur nous déroule une suite d'exemples puisés à dessein dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, qui prouvent combien la sollicitude continuelle d'une mère est puissante pour diriger ses enfans sur le droit sentier, pour modifier leurs tendances, modeler en quelque sorte à son gré leur caractère et les préparer dignement à remplir leur destination dans ce monde. Là s'exerce dans toute son étendue le beau rôle de la femme. C'est à elle qu'il appartient de jeter de bonnes semences dans ces jeunes âmes qui lui ont été confiées pour qu'elle en fît des êtres bons et utiles. Sa tâche consiste à les garantir, dès l'âge le plus tendre, de tout contact impur, à les entourer d'une surveillance active et douce, à leur inculquer comme le principe fondamental et l'appui de leur conduite dans la vie, l'amour de la franchise et de la véracité. Quelques années d'efforts persévérans dans cette excellente direction suffisent pour rendre ensuite l'éducation facile et en assurer le succès. Les facultés se développent alors dans une harmonie parfaite avec le but qu'on s'est proposé, et quand le moment arrive où il faut se séparer de ses enfans pour les laisser se frayer eux-mêmes leur route, se choisir une carrière, on le fait avec confiance et l'on éprouve une consolation bien grande dans la pensée qu'ils emportent au fond de leur cœur des principes stables que le tourbillon du monde pourra leur faire oublier momentanément, mais qu'il n'effacera jamais et qui seront toujours pour eux une ancre de salut au milieu des vicissitudes de la vie.

Les dernières pièces de ce recueil sont destinées à indiquer l'influence de l'éducation de famille sur les relations extérieures, et à montrer que là seulement se trouve la solution du grand problème social que dans ces derniers temps surtout on a été chercher si loin et dans des théories si opposées à la vie de famille. Une question de cette importance ne peut qu'être à peine effleurée dans un ouvrage de ce genre; mais on trouvera des vues pleines de sagesse et de profondeur, soit dans les avant-propos, soit dans les analyses psychologiques que Mme Niederer, à la manière allemande, a semées dans le cours de ces

deux volumes à la suite de chaque pièce pour en expliquer le but et la portée morale.

---

**PICCOLISSIMA**; par *Adélaïde Montgolfier.*—Paris, 1 vol. in-18, fig., 75 c. = **CHARLOTTE MAY**, ou les pauvres riches et les riches pauvres ; par miss *Sedgwick;* traduction libre de l'anglais, par *Adélaïde Montgolfier* et *Louise Sw. Belloc.* — Paris, au bureau de la *Ruche*. 2 vol. in-18, fig., 1 fr. 50 c.

Piccolissima est une infiniment petite fille qui descend en ligne directe du fameux Petit-Poucet, dont elle est encore un diminutif presque microscopique. C'est à peine si elle a deux pouces de haut. Aussi se trouve-t-elle d'abord assez mal à l'aise en ce bas monde, où tant de gens ne jugent que sur les apparences. On la déclare incapable de rien faire de bon et d'utile, et, à force de l'entendre dire, elle commençait à le croire, lorsque, absorbée un jour dans de pénibles réflexions à ce sujet, elle en est tirée par le son d'une petite voix qui frappe agréablement son tympan. Cette voix ne pouvait appartenir qu'à un être au moins aussi petit qu'elle, car celle de l'homme lui causait toujours une impression pénible. En jetant quelques regards autour d'elle, elle aperçut en effet deux mouches se promenant sur le plancher et philosophant ensemble. L'une, fraîchement éclose, se plaignait d'être chétive et sans force, de ne rencontrer qu'obstacles et peines sur la terre ; l'autre, d'un âge respectable, cherchait à la consoler et à relever son courage, en lui exposant tous les avantages qu'offre la vie. Piccolissima s'approche aussitôt, et se mêle à la conversation. Dame mouche lui fait voir toutes les merveilles extérieures de son organisation, et la petite fille, s'endormant à la suite de cet entretien, se voit en rêve transportée au milieu d'une foule de petites bêtes ailées de toutes sortes, et proclamée reine des insectes. Ce rêve produit sur elle assez d'impression, et la porte à s'occuper d'histoire naturelle. D'étourdie, oisive et ennuyée qu'elle était, elle devient tout à coup studieuse, observatrice et suit avec un vif intérêt tous les travaux admirables des différentes espèces de fourmis et d'abeilles, que sa petite taille lui permet de voir de près et de passer en revue dans les plus grands détails. Piccolissima offre ainsi à l'admiration de ses lecteurs des merveilles non moins grandes que son ancêtre, le Petit-Poucet, et elle a sur lui l'avantage de ne rien dire que de vrai. Sauf sa taille de liliputienne et ses conversations avec les mouches, tous les prodiges qu'on rencontre dans son histoire sont réels et peuvent être vérifiés par l'observation. La différence qui existe entre ce conte et

celui de Perrault peint assez bien la marche des idées, en fait d'éducation. Dans le Petit-Poucet, la fiction domine et emploie toutes ses ressources pour amuser l'enfance, sans trop se soucier de l'effet utile et du but moral, tandis que dans Piccolissima, le merveilleux appartient presque tout entier à la nature, et tend à porter l'attention des enfans sur les œuvres de la création, dont les admirables phénomènes sont si propres à leur faire adorer son Auteur.

— Dans *Charlotte May*, joli conte imité de l'anglais, on trouve une foule de scènes d'intérieur, pleines de vérité et décrites avec une simplicité qui leur donne un grand charme. Ce sont des esquisses de la vie de famille aux États-Unis. On y voit, d'une part, la pauvreté qui lutte avec courage contre tous les obstacles, et qui, au milieu de ses privations, rencontre le bonheur dans l'amour de la vertu, dans l'exercice de la charité et dans une foule de jouissances morales dont l'absence ne saurait être compensée par la fortune; de l'autre part, c'est une famille riche en argent, mais pauvre de cœur, qui ne sait seulement pas profiter des ressources qu'elle possède, et mène une triste vie au milieu de ses biens. Le bonheur en effet ne dépend pas de la richesse, qui n'en est qu'un auxiliaire fort avantageux sans doute, mais nullement indispensable. Les affections de l'âme en sont la vraie source, et d'ailleurs les jouissances physiques elles-mêmes ont d'autant plus de prix, qu'elles sont plus rares; la satiété les accompagne bientôt, si elles deviennent trop faciles. Le contentement intérieur, voilà le principal élément du bonheur, et il peut se trouver aussi bien dans la cabane du pauvre que dans le palais du riche, et encore plus sûrement dans les degrés intermédiaires de l'échelle sociale, car aux deux extrémités se trouvent des écueils sur lesquels trop souvent il se brise.



## LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

---

**SOUVENIRS** de M. *Berryer*, doyen des avocats de Paris, de 1774 à 1838.— Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les souvenirs d'un avocat sont l'histoire du barreau, surtout quand c'est un homme éminent que son talent a placé depuis long-temps en évidence, et qui par conséquent s'est vu confier une foule de causes importantes. Aussi trouvera-t-on

dans l'ouvrage de M. Berryer une chronique intéressante du palais de justice. Il offre des détails curieux sur la magistrature, sur les avocats, et sur les changemens opérés dans les mœurs et les usages du barreau. Il rapporte également d'une manière succincte les principales affaires dans lesquelles il fut appelé à plaider, et donne en particulier quelques nouveaux éclaircissemens sur le jugement du maréchal Ney par la Chambre des pairs. C'est à la fois un livre dans lequel l'homme de loi pourra puiser bien des conseils utiles, de sages directions, des exemples à suivre, et où l'homme du monde trouvera une lecture attachante et un épisode fort spécial sans doute, mais non sans intérêt, de l'histoire de la période révolutionnaire.

## SCIENCES ET ARTS.

**LETTRES SUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE** et sur la nécessité de l'enseignement de cette histoire, suivies de fragmens historiques; par *J.-E. Dezeimeris,* docteur médecin de la Faculté de Paris, bibliothécaire de la même Faculté, etc., etc. — Paris, chez l'auteur, 4, rue Hauteville. 1838. 1 vol. in-8, 7 fr.

Le cours d'histoire de la médecine et de bibliographie a été suspendu en 1822, et depuis lors cette partie de la science n'a point eu de chaire dans la faculté de Paris. Plusieurs fois des pétitions à ce sujet ont été présentées au Ministre de l'instruction publique, mais inutilement; elles ont toujours rencontré une opposition dont il est difficile de comprendre la cause, et après de nombreuses démarches restées également sans effet, M. Dezeimeris s'est décidé à en appeler auprès du public instruit, en lui soumettant toutes les pièces de la discussion. En lisant les divers écrits de l'auteur, et en voyant l'appui que la presse a généralement prêté à son opinion, on ne peut s'expliquer les fins de non recevoir qui ont accueilli ces louables efforts. Des considérations pécuniaires sont les seuls obstacles ostensibles que le Ministre fasse valoir; mais le désintéressement avec lequel M. Dezeimeris offre, soit d'abandonner sa place de bibliothécaire pour être remise au concours, conjointement avec la chaire d'histoire, soit de se charger provisoirement de donner ce cours jusqu'à ce que rien ne s'oppose à la création de cette nouvelle chaire, fait bien voir que ce n'est pas là le véritable motif de l'opposition qu'il rencontre. Serait-ce donc une question de personne, de rivalité mesquine,

une lutte d'amour-propre? On peut le craindre, et il est alors vraiment bien déplorable que de telles petites passions viennent se glisser dans une dicussion pareille et priver l'Ecole de médecine de l'enseignement d'une des parties importantes de la science.

En effet, comment nier l'utilité de cet enseignement? Dans toutes les branches des connaissances humaines, l'histoire des découvertes et des progrès successifs que leur ont fait faire les observateurs du passé est regardée comme indispensable pour la marche de l'avenir; ce n'est en quelque sorte que par l'étude et la comparaison des notions et des découvertes acquises qu'on peut arriver à en faire de nouvelles. Et dans la médecine, plus peut-être que dans nulle autre science, cette étude et cette comparaison sont d'une haute importance pour tenir l'homme en garde contre l'esprit systématique et l'empêcher de tourner sans cesse dans un cercle vicieux dont l'expérience du passé peut seule le faire sortir. L'histoire des innombrables systèmes qui se sont succédé après avoir brillé tour à tour comme des flambeaux destinés à éclairer tous les mystères de la science, est éminemment propre à faire naître ce noble esprit philosophique dont la recherche de la vérité est l'unique but et que rien ne peut détourner dans sa marche. Elle a encore l'avantage de faciliter l'étude en exposant le développement graduel de l'édifice scientifique qui ne s'est élevé qu'à l'aide des siècles, et, présentant l'ensemble des travaux accomplis, elle trace ainsi les limites dans lesquelles doit se renfermer le savant pour ne pas diriger inutilement ses efforts vers des régions déjà explorées, vers des questions résolues. Combien de découvertes utiles, d'inventions ingénieuses ont dû être faites deux fois, grâce au manque de documens sur l'histoire des sciences; et combien l'homme ne serait-il pas plus avancé s'il avait employé à de nouvelles découvertes toutes les forces qu'il a été obligé de dépenser pour retrouver celles qu'il avait perdues?

Dans une science encore aussi hypothétique que la médecine, l'histoire peut apporter une foule de données très-intéressantes, soit sur la nature et la marche des maladies, soit sur les diverses méthodes de traitement. En chirurgie la connaissance des perfectionnemens apportés successivement à la pratique des opérations, et des principes qui leur ont servi de base, est indispensable à tout homme qui veut travailler à faire marcher la science.

Dans une suite de lettres adressées au directeur de la *Presse médicale*, M. Dezeimeris développe avec toute l'étendue désirable les motifs qui doivent faire demander le rétablissement dans la faculté de Paris, de la chaire d'histoire de la méde-

cine et de bibliographie. Ensuite il donne plusieurs fragmens de cette histoire extraits d'un dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne dont il a publié déja 7 volumes. Ces intéressans articles offrent un résumé des diverses doctrines qui se sont successivement emparées de la direction de la science et ont influé plus ou moins sur sa marche. On y trouve une analyse claire et une appréciation impartiale du *dogmatisme*, de *l'empirisme*, du *méthodisme*, de *l'animisme*, et de *l'éclectisme*. Au milieu de ces systèmes qui se livrent bataille dans le champ de la discussion, et qui trop souvent ont le tort de n'envisager la science que sous une seule face, l'auteur s'attache à l'observation et à l'induction comme aux deux principes d'une vraie philosophie, comme aux meilleurs moyens de donner à l'investigation scientifique tout le large développement dont elle a besoin. En parlant de l'animisme et des plus illustres champions qui ont combattu pour ou contre cette doctrine la plus enracinée de toutes dans la généralité des esprits, il montre combien sont nuls les résultats auxquels l'homme arrive dès qu'il veut se lancer au-delà des limites du monde visible, dès qu'il cède au désir de tout expliquer et à cette malheureuse facilité avec laquelle notre esprit se paie d'un mot vide de sens pour s'épargner cet aveu si cruel à l'orgueil du dogmatisme : *Je ne sais.*

« Ce ne serait pas, » dit-il, « une des moindres singula-
» rités de l'histoire de l'animisme de montrer les argumens
» les plus forts qui aient été émis en sa faveur dans les œuvres
» du matérialiste Cabanis (*Œuvres complètes*, t. v, p. 66),
» et de faire voir qu'on ne trouve nulle part mieux déduits
» les principes qui le ruinent de fond en comble, que dans
» un livre dont l'objet était de l'asseoir triomphant sur les
» débris des doctrines organiques renversées, dans le traité
» de Berard sur les rapports du physique et du moral de
» l'homme. »

Mais, en établissant que le doute est la véritable position dans laquelle doit se maintenir tout homme qui veut travailler utilement à la recherche de la vérité, on ne peut s'empêcher de reconnaître les nombreux services rendus par l'esprit systématique. C'est lui qui par les discussions qu'il a soulevées a fait explorer avec le plus de zèle tout le domaine de la science, et, ajoutant à la noble ambition du savant le puissant aiguillon de l'amour propre, a enfanté des travaux que le scepticisme eût difficilement accomplis tout seul. L'histoire nous le montre à toutes les époques remettant en question les principes fondamentaux, compulsant avec une nouvelle ardeur les matériaux amassés par les siècles, en ajoutant

de nouveaux, et fournissant toujours quelque fait, quelque idée nouvelle à l'éclectisme véritable, qui n'est pas celui de l'école, précieux trésor de la science dans lequel chaque système vient tour à tour verser quelques parcelles de l'éternelle vérité. On peut dire que le scepticisme est le creuset de l'esprit systématique; mais c'est la lutte de ces deux élémens qui forme la vie de la science et qui assure ses progrès continuels.

Sous le titre de *Fragmens de l'histoire intrinsèque de la médecine pratique et de la chirurgie*, M. Dezeimeris a réuni plusieurs articles sur l'éléphantiasis, la gale, l'amputation, la brachotomie, l'anévrisme, et les fractures. Ces fragmens remarquables feront désirer que M. Dezeimeris ne borne pas là ses travaux et se décide à publier plus tard une histoire complète de la médecine et de la chirurgie.

# TABLE

## PAR ORDRE DES MATIÈRES

## DES OUVRAGES CONTENUS DANS LA REVUE CRITIQUE,




### THÉOLOGIE.


| | Pages. |
|---|---|
| Bible de Cahen. | 200, 356 |
| Démonstration eucharistique. | 169 |
| Divarication du N. T. | 286 |
| Famille de Béthanie. | 362 |
| Histoire Sainte. | 361 |
| Jeschaiah. | 200 |
| Jesus-Christ et sa doctrine. | 316 |
| Lettre à M. Guizot. | 291 |
| Merveilles de la Providence. | 62 |
| Philosophie de la religion. | 224 |
| Rapports entre les deux puissances. | 202 |
| Sermon d'actions de grâces. | 359 |
| Sermons de Coquerel. | 18 |
| Siècle jugé par la foi. | 131 |


### JURISPRUDENCE.


| | |
|---|---|
| Cours de droit public. | 322 |
| Condamnés et prisons. | 70 |
| Droit des gens. | 365 |
| École des condamnés. | 68 |
| Études législatives. | 230 |
| Manuel des prisons. | 63 |
| Notes sur le droit des gens. | 365 |
| Souvenirs de Bérenger. | 406 |


### SCIENCES ET ARTS.


| | |
|---|---|
| Des Encyclopédies. | 75 |


#### *Philosophie.*


| | |
|---|---|
| Essais de philosophie morale. | 23 |
| Logique d'Aristote. | 133 |
| Vies idéales. | 401 |


#### *Éducation.*


| | Pages. |
|---|---|
| Après le travail. | 25 |
| Aristide et Idalie. | 24 |
| Blike in das Wesen der weiblichen Erziehung. | 90 |
| Bon et utile. | 63 |
| Charles Lefèvre. | 363 |
| Charlotte May. | 405 |
| Contes devenus histoires. | 318 |
| Dramatische Jugendspiele. | 402 |
| Éducation des mères de famille. | 84 |
| Éducation progressive. | 227 |
| Enfans des bords du lac. | 24 |
| Marguerite. | 318 |
| Picolissima. | 405 |
| Pierre et Pierrette. | 296 |
| Simple histoire. | 26 |


#### *Politique, Économie politique, Statistique.*


| | |
|---|---|
| Caisse d'épargnes de la Suisse. | 98 |
| Considérations sur les Enfans-Trouvés. | 367 |
| Déraison des Chemins de Fer. | 370 |
| Élémens d'Economie politique. | 331 |
| Esclavage et Traite. | 266 |
| Esquisse des associations de femmes. | 205 |
| Études sur l'Économie politique. | 27 |
| France (la) depuis 1830. | 233 |
| Guide politique. | 265 |
| Hauts-reliefs. | 33 |
| Histoire des Enfans-Trouvés | 300 |
| Hospices (des) d'Enfans-Trouvés. | 96 |
| Intérêts matériels en France. | 172 |
| Lettre à G. Sand. | 171 |

Note sur la gélatine. 369
Notice sur l'Institut des Enfans. 204
Providence (la). 269

*Histoire naturelle, Physique, etc.*

Art d'observer en géologie. 339
Cosmogonie de Moïse. 301
Élémens de géologie. 137
Explication de l'Atlas minéral. 304
Manuel pour l'analyse des substances. 270
Trattato delle cose naturali. 139

*Médecine, Chirurgie.*

Anatomie microscopique. 271
Élémens de matière médicale. idem.
Examen médical du Système pénitentiaire. 237
Lettres sur l'Histoire de la médecine. 407
Maladies mentales (des). 175
Médecin de campagne. 100
Mémoire sur l'hygiène des prisons. 237
Névrologie. 104
Relation de la peste de Grèce. 142
Système de déligation. 72

*Mathématiques, Astronomie, Beaux-Arts.*

Annuaire du B. des long. 339
Astronomie des Écoles. 239
Cours d'Arithmétique. 271
— de Sphère. 32
Études sur la Typographie. 1
Leçons d'Arithmétique. 104
Lettres sur l'Astronomie. 105
Récréations mathématiques. 372

BELLES-LETTRES.

*Grammaire, Études des Langues.*

Anecdotes, Key to the english language. 196
Dialogues anglais. 400
Dialogues italiens. ibid.
Dictionnaire anglais français. 82
Essai sur le genre des noms. 216
Guide du Professeur. 194
Histoire de Victoria accentuée. 400
Lettres sur la Grammaire. 46
Manuel de la langue française. 249
Moniteur indien. 197
Première Grammaire. 315
— Synthèse. ibid.
Réfutation de Noël et Chapsal. 104
Rhétorique au XIX^e siècle. 263
Traité de la Lexigraphie des verbes. 219

*Poésie, Art dramatique.*

Art poétique. 154
Caligula, tragédie. 47
Castille et Léon, drame. 149
Cent et une épigrammes. 112
Chants sacrés. 41
Chemins de fer (les). 158
Chute d'un Ange. 177
Comédie du Dante. 26
Comédie de la Mort. 73
Consolations. 186
Duel (le). 158
Fables en Quatrains. 313
Francia, Italia, Polonia. 123
Ludibria ventis. 119
Lueurs matinales. 6
Merveilles de la Nature. 7
Palinodies. 393
Petits Enfans. 396
Poësies diverses. 45
Primevères. 186
Prométhée. 114
Recueil de Fables. 192
Ruy-Blas. 373
Théâtre Chinois. 211

*Romans et Contes.*

Acté. 380
A la belle Étoile. 54
Ardent Troughton. 124
Arthur. 380
Aventures d'Alph. Doria. 190
Aventures de V. Augerol. 345
Aventures du grand Balzac. 308
Au pied des Pyrénées. 380
Aymar. 54
Bâtard (le). 341
Bertrand de Born. ibid.
Capitaine Paul (le). 247
Chacun son tour. 190
Chavornay. 51
Chevalier Robert. 241
Cloche du Trépassé. 341
Club des Désœuvrés. 53
Club des Pickivistes. 247
Comment tout finit. 162

Comte de Néty. 127
Comtesse de Serwy. 145
Connétable de Bourbon. 127
Dames de la Cour (les). 11
Dernier Marquis (le). 247
Deux Moines (les). 51
Donatien. 241
Doverston. 189
Duchesse de Valombray. 244
Evêque d'Autun (l'). 160
Femme Noire (la). 160
Femme supérieure (la). 308
Fille de pauvre Jacques (la). 11
Geoffroi Rudel. 54
Grisettes vengées. 162
Hédwige. 244
Histoire de César Birotteau. 12
Homme de Lettres (l'). 282
Inez. 341
Ketty Leinster. 284
Loisirs d'uue femme du monde. 214
Madame la Duchesse. 14
Mademoiselle de Verdun. 241
Magicien (le). 14
Maîtres Mosaïstes (les). 189
Martin Luther. 383
Manon la Dragonne. 53
Mephis. 380
Nouvelle Antigone. 77
Pazzi et Medici. 53
Peter-King. ibid.
Premières rides. 244
Robinson chrétien. 210
Romans de la famille. 244
Roués de Paris. 282
Salle d'Armes. 190
Serpent sous l'herbe (le). 127
Seule au monde. 190
Sortir d'un rêve. 341
Tonadillas. 282
Trois Pirates (les). 124
Un Diamant à 10 facettes. 347
Une Maîtresse de François I. 162
Une Marquise d'autrefois. ibid.
Une Passion entre époux. 344
Un Médecin d'autrefois. 189
Une Course à Chamouni. 209
Vie de Richard Nervil. 348

*Critique, mélanges*, etc.

Bibliographie Universelle. 61
Essai sur l'État actuel des lettres. 388
Journaux chez les Romains (des). 285
Cours de Littérature. 109
Lettre à l'Artiste. 81
Mélanges de Nisard. 386
Revue Française. 156
Revue Française et Étrangère. 79

## HISTOIRE.

*Géographie, Voyages.*

Atlas des Familles. 222
Bords du Rhin (les). 198
Etudes et Souvenirs. 105
Mémoires sur la découverte de l'Amérique. 250
Notice sur S.-Germain-en-Laye. 263
Quinze jours au Sinaï. 314
Rome et Florence. 198
Société Américaine (de la). 57
Voyage en Abyssinie. 199
Voyage en Italie. 273

*Histoire ancienne et moderne, Biographie.*

Catherine de Navarre. 305
Congrès de Vérone. 215
Documens sur Noé. 221
Espagne sous Ferdinand VII. 61
Herodote. 253
Histo re de la civilisation. 254
Histoire des Généraux Vendéens. 128
Histoire de la Papauté. 83
Histoire du régne de Louis XVI. 350
Histoire universelle. 16
Journal de l'expédition d'Egypte. 277
Lettres sur l'Espagne. 251
Marie-Antoinette. 313
Notice sur P. Gaimard. 129
Philippe d'Orléans. 261
Précis de la Campagne d'Egypte. 277
Recueil de Dépêches. 258
Souvenirs des Résidences Royales. 56
Souvenirs historiques. 354
Souvenirs de la vie de Napoléon. 16

# TABLE

## DES NOMS D'AUTEURS.


| | Pages. |
|---|---|
| Abcherrahman Gabanti. | 277 |
| Abrantès (M^me d'). | 244 |
| Aimé-Martin (L.). | 84 |
| Alby (Ernest). | 305 |
| Altaroche. | 345 |
| Aragne. | 339 |
| Arnaud (M^me Angel.). | 145 |
| Arneuld (Aug.). | 54 |
| Asborne de Chastelain. | 400 |
| Autran (F.) | 119 |
| Balzac. | 12, 308 |
| Barginet. | 383 |
| Bazin aîné. | 211 |
| Beaumont-Vassy. | 162 |
| Belloc(M^me L. Sev.) | 296, 318, 388, 406 |
| Berryer. | 406 |
| Bescherelle aîné. | 104, 315 |
| Betant. | 253 |
| Beuzeville. | 396 |
| Bodin (M^me). | 190 |
| Bonnejoy (M^e). | 344 |
| Bonnet (L.). | 362 |
| Bornstedt (Ad.). | 33 |
| Bouchardat. | 271 |
| Bouvier (B.) | 359 |
| Bracevich. | 189 |
| Braconnier. | 104, 216 |
| Bréant (Ad.). | 263 |
| Bredow. | 16 |
| Bretignières de Courteilles. | 70 |
| Brot (Alph.). | 190 |
| Brugnatelli (Gasp.). | 139 |
| Cahen. | 200, 356 |
| Capefigue. | 261 |
| Cardin (Al.). | 277 |
| Carny-Ledreuille (M^lle). | 63 |
| Casella (L.). | 219 |
| Channing. | 388 |

| | Pnges. |
|---|---|
| Chassaignac (E.). | 104 |
| Châteaubriand. | 215 |
| Chambard. | 137 |
| Chanffer (E.). | 11 |
| Chaumièr (S.). | 160 |
| Chevalier (Michel). | 172 |
| Christ-Chardon. | 348 |
| Chavel-Aubert. | 192 |
| Clericetti (G.-G.). | 123 |
| Coindet. | 237 |
| Collegno (H. de). | 339 |
| Conrad (Sophie). | 160 |
| Considérant (Victor). | 370 |
| Coquerel (Anathase). | 18, 291, 361 |
| Corbière (Ed.). | 124 |
| Cottu. | 265 |
| Crapelet. | 1 |
| Cretineau-Joly. | 128 |
| Custine. | 61 |
| Dante. | 36 |
| Darbel. | 372 |
| D'Arcet. | 369 |
| Dauzats (A.). | 314 |
| David (J.-A.). | 53, 247 |
| Decandolle (Alph.). | 98 |
| Delafaye-Brehier (M^me). | 24 |
| Delatouche (H.). | 54 |
| Demolière (H.). | 11 |
| Desneufbourgs. | 194 |
| Develey. | 32 |
| Dezeimeris. | 407 |
| Didier (Ch.). | 51, 241 |
| Dickens (Ch.). | 247 |
| Dottin (H.). | 112 |
| Droz (J.). | 350 |
| Dugué (F.). | 54, 149 |
| Dumas (Alex.). | 47, 190, 247, 314, 380 |
| Dupeuty-Trahon. | 197 |

Dupin (Mme A.). 162
Esquirol (E.). 175
Esquiros (Alph.). 14
Fabre-d'Olivet. 189
Flandin (C.). 105
Fremy (Arnould). 282
Gasparin (Agénor de). 266
Gauthier (Th.). 73
Geisendorfer (Mme). 26
Gosse (L.-A.). 142, 237
Gottis (Mme). 162
Grandin (F.). 354
Granlder (G.). 239
Grellet Wammy. 63
Gretsch (N.). 160
Guérin (E.-L.). 11
Gueroult (Ad.). 251
Heck (G.). 222
Horace. 154
Houssaye (A.). 127
Hugo (Victor). 373
Jaclot (J.). 372
Jacob (P.-L.). 308
Jourdan (A.-J.-L.). 270
Jubinal (Achille). 81
Juillerat (P.). 6
Junod (Mme). 244
Labèche (H.-T. de). 339
Lacroix (Jules). 244, 341
Lafond (Mary). 341
Lamartine (Alph. de) 177
Lambert (A.-F.). 286
Lamothe-Langon. 7, 341
Larochefoucault-Liancourt. 186
Le Clerc (J.-V.). 285
Lecocq. (H.). 304
Ledderhose. 132
Ledreuille. 26
Leynadier (C.). 51
Lhermitte (Eug.). 45
Liebig. 270
Lottin de Laval. 127
Logais d'Amboise. 77
Maconnais. (Ferd.). 162
Magne (Eug.). 263
Mandl (L.). 271
Marcel de Serres. 301
Marmier (X.). 250
Marquet-Vasselot. 68
Marryat. 124
Mars. 53
Martial. 112
Martin. 104
Martineau. 57
Masson (Michel). 244
Mayor (Mathias). 72
Merlin (Mme). 244
Metgé (A.). 46
Meynieu (Mme). 331
Milleret (J.). 233
Mirecourt (Eug.). 341
Mollevault. 41, 154, 313
Montemont (Alb.). 105, 124
Montfalcon (J.-B.). 300, 367
Montgolfier (Adel.). 318, 406
Moré (J.-L.). 16
Mou'Allem Nicolas el Turki. 277
Munanet. 100
Munier (D.). 359
Nakwaski (H.). 204
Necker (Mme). 227
Nibelle. 186, 393
Niboyet (Mme). 247
Nicholson Brown. 196
Niederer (Rosette). 90, 402
Nisard. 386
Paillet de Plombières. 158
Paravey. 221
Pastori. 61
Pergné. 269
Peyrot. 82, 400
Pictet (Ad.). 209
Pinheiro-Ferreiros. 322, 365
Pitre Chevalier. 241
Plée (L.). 222
Pompery (Ed.). 171
Punton Cooper. 258
Quinet. 114
Rafn (Ch. Chr.). 250
Ranke (Leop.). 83
Raspail. 270
Rebière (J.). 263
Reed (A.). ibid.
Regnier (J.). 210
Remache (B.-B.). 96
Riquier (A.). 104
Rohrbacher. 202
Ronna. 400
Roux-Ferrand (H.). 254
Royer (Alph.). 127
Saint-Hilaire. 16
Saint-Hilaire (Barthelemy). 133
Sainte-Marie (Mme). 284
Salvador (J.). 316
Sand (G.). 189
Schnitzler (J.-H.). 75
Scribe. 282
Séprès (P.-Y. de). 249
Simon-Viennot (Mme). 313
Simonde de Sismondi. 27
Sordet. 271
Soulié (Fr.) 282

Stephen de la Madelaine. 25
Sue (Eugène). 380
Swan (J.). 104
Tamisier. 199
Terme (J.-F.). 300,367
Thomé (Ch.). 53
Turles (Camille). 401
Tristan (Flora). 380
Ulliac Tremadeure (Mlle). 205
Valery. 273
Vatel. 365
Vatout (J.). 56
Veri (P.). 224
Viel-Castel (H. de). 14, 241
Villemain. 109
Vinet (A.). 23
Werner (Call.). 341
Wirgman (Th.). 286

FIN DES TABLES.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN.

